

Alchemy [illegible] 18-5

[illegible]
2 vol

[illegible]
5 00

Ralph Fraum
1717 Vista St.
Hollywood - Calif
Oct 4-1926

LES FABLES ÉGYPTIENNES ET GRECQUES.

TOME PREMIER.

LES
FABLES
ÉGYPTIENNES
ET
GRECQUES

Dévoilées & réduites au même principe,

AVEC

UNE EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES,

ET DE

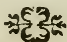
LA GUERRE DE TROYE:

Par Dom ANTOINE-JOSEPH PERNETY, *Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur.*

Populum Fabulis pascebant Sacerdotes Ægyptii; ipsi autem sub nominibus Deorum patriorum philosophabantur. Orig. l. 1. contra Celsum.

TOME PREMIER.

Prix, 12 liv. les 2 vol. rel.



A PARIS,

Chez DELALAIN l'aîné, Libraire, rue Saint-Jacques, N°. 240.

M. DCC. LXXXVI. 1786

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

PRÉFACE.

La Philoſophie conſidérée en général a pris naiſſance avec le monde, parce que de tout temps les hommes ont penſé, réfléchi, médité; de tout temps le grand ſpectacle de l'Univers a du les frapper d'admiration, & piquer leur curioſité naturelle. Né pour la ſociété, l'homme a cherché les moyens d'y vivre avec agrément & ſatisfaction; le bon ſens, l'humanité, la modeſtie, la politeſſe des mœurs, l'amour de cette ſociété, ont donc dû être les objets de ſon attention. Mais quelqu'admirable, quelque frappant qu'ait été pour lui le ſpectacle de l'Univers, quelqu'avantage qu'il ait cru pouvoir tirer de la ſociété, toutes ces choſes n'étoient pas lui. Ne dut-il pas ſentir, en ſe repliant ſur lui-même, que la conſervation de ſon être propre, n'étoit pas un objet moins intéreſſant; & penſeroit-on qu'il ſe ſoit oublié, pour ne s'occuper que de ce qui étoit autour de lui? Sujet à tant de viciſſitudes, en but à tant de maux; fait d'ailleurs pour jouir de tout ce qui l'environne, il a ſans doute cherché les moyens de prévenir ou de guérir ces maladies, pour conſerver plus long-temps une vie toujours prête à lui échapper. Il ne lui apas fallu méditer beaucoup pour concevoir & ſe convaincre que le principe qui conſtitue ſon corps & qui l'entretient, étoit auſſi celui qui devoit le conſerver dans ſa maniere

d'être. L'appétit naturel des alimens le lui indiquoit assez : mais il s'apperçut bientôt que ces alimens, aussi périssables que lui, à cause du mélange des parties hétérogenes qui les constituent, portoient dans son intérieur un principe de mort avec le principe de vie. Il fallut donc raisonner sur les êtres de l'Univers, méditer long-temps pour découvrir ce fruit de vie, capable de conduire l'homme presqu'à l'immortalité.

Ce n'étoit pas assez d'avoir apperçu ce trésor à travers l'enveloppe qui le couvre & le cache aux yeux du commun. Pour faire de ce fruit l'usage qu'on se proposoit, il étoit indispensable de le débarrasser de son écorce, & de l'avoir dans toute sa pureté primitive. On suivit la Nature de près ; on épia les procédés qu'elle emploie dans la formation des individus, & dans leur destruction. Non-seulement on connut que ce fruit de vie étoit la base de toutes ses générations, mais que tout se résolvoit enfin en ses propres principes.

On se mit donc en devoir d'imiter la Nature ; & sous un tel guide pouvoit-on ne pas réussir ? à quelle étendue de connoissances cette découverte ne conduisit-elle pas ? Quels prodiges n'étoit-on pas en état d'exécuter, quand on voyoit la Nature comme dans un miroir, & qu'on l'avoit à ses ordres ?

Peut-on douter que le desir de trouver un remede à tous les maux qui affligent l'humanité, &

d'étendre, s'il étoit poſſible, les bornes preſcrites à la durée de la vie, n'ait été le premier objet des ardentes recherches des hommes, & n'ait formé les premiers Philoſophes? Sa découverte dut flatter infiniment ſon inventeur, & lui faire rendre de grandes actions de graces à la Divinité pour une faveur ſi ſignalée. Mais il dut penſer en même temps que Dieu n'ayant pas donné cette connoiſſance à tous les hommes, il ne vouloit pas ſans doute qu'elle fût divulguée. Il fallut donc n'en faire participans que quelques amis; auſſi Hermès Triſmégiſte, ou trois fois grand, le premier de tous les Philoſophes connu avec diſtinction, ne le communiqua-t-il qu'à des gens d'élite, à des perſonnes dont il avoit éprouvé la prudence & la diſcrétion. Ceux-ci en firent part à d'autres de la même trempe, & cette découverte ſe répandit dans tout l'Univers. On vit les Druides chez les Gaulois, les Gymnoſophiſtes dans les Indes, les Mages en Perſe, les Chaldéens en Aſſyrie, Homere, Talès, Orphée, Pythagore, & pluſieurs autres Philoſophes de la Grece avoir une conformité de principes, & une connoiſſance preſqu'égale des plus rares ſecrets de la Nature. Mais cette connoiſſance privilégiée demeura toujours renfermée dans un cercle très-étroit de perſonnes, & l'on ne communiqua au reſte du monde que des rayons de cette ſource abondante de lumiere.

Cet agent, cette baſe de la Nature une fois connue, il ne fut pas difficile de l'employer ſuivant les circonſtances des temps & l'exigence des

cas. Les métaux, les pierres précieuses entrerent dans les arrangemens de la société, les uns par le besoin qu'on en eût, les autres pour la commodité & l'agrément. Mais comme ces derniers acquirent un prix par leur beauté & leur éclat, & devinrent précieux par leur rareté, on fit usage de ses connoissances Philosophiques pour les multiplier. On transmua les métaux imparfaits en or & en argent, on fabriqua des pierres précieuses, & l'on garda le secret de ces transmutations avec le même scrupule que celui de la panacée universelle, tant parce qu'on ne pouvoit dévoiler l'un sans faire connoître l'autre, que parce qu'on sentoit parfaitement qu'il résulteroit de sa divulgation, des inconvéniens infinis pour la société.

Mais comment pouvoir se communiquer d'âges en âges ces secrets admirables, & les tenir en même temps cachés au Public? Le faire par tradition orale, c'eût été risquer d'en abolir jusqu'au souvenir; la mémoire est un meuble trop fragile pour qu'on puisse s'y fier. Les traditions de cette espece s'obcurcissent à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, au point qu'il est impossible de débrouiller le chaos ténébreux, où l'objet & la matiere de ces traditions se trouvent ensevelis. Confier ces secrets à des tablettes en langues & en caracteres familiers, c'étoit s'exposer à les voir publics par la négligence de ceux qui auroient pu les perdre, ou par l'indiscrétion de ceux qui auroient pu les voler. Bien plus, il falloit ôter jusqu'au moindre soupçon, sinon de l'existence,

au moins de la connoiſſance de ces ſecrets. Il n'y avoit donc d'autre reſſource que celle des hiéroglyphes, des ſymboles, des allégories, des fables, &c. qui étant ſuſceptibles de pluſieurs explications différentes, pouvoient ſervir à donner le change, & à inſtruire les uns, pendant que les autres demeureroient dans l'ignorance. C'eſt le parti que prit Hermès, & après lui tous les Philoſophes Hermétiques du monde. Ils amuſoient le Peuple par des fables, dit Origene, & ces fables, avec les noms des Dieux du pays, ſervoient de voile à leur Philoſophie.

Ces hiéroglyphes, ces fables préſentoient aux yeux des Philoſophes, & de ceux qu'ils inſtruiſoient pout être initiés dans leurs myſteres, la théorie de leur Art ſacerdotal, & aux autres diverſes branches de la Philoſophie, que les Grecs puiſerent chez les Egyptiens.

Les uſages, les modes, les caracteres, quelquefois même la façon de penſer varient ſuivant les pays. Les Philoſophes des Indes, ceux de l'Europe inventerent des hiéroglyphes & des fables à leur fantaiſie, toujours cependant pour le même objet. On écrivit ſur cette matiere dans la ſuite des temps, mais dans un ſyſtême énigmatique; & ces ouvrages, quoique compoſés en langues connues, deviennent auſſi intelligibles que les hiéroglyphes mêmes. L'affectation d'y rappeler les fables anciennes, en a fait découvrir l'objet; & c'eſt ce qui m'a engagé à les expliquer

ſuivant leurs principes. On les trouve aſſez développés dans leurs livres, quand on veut les étudier avec une attention opiniâtre, & qu'on a aſſez de courage pour vouloir ſe donner la peine de les combiner, de les rapprocher les uns des autres. Ils n'indiquent la matiere de leur Art que par ſes propriétés, jamais par le nom propre ſous lequel elle eſt connue. Quant aux opérations requiſes pour la mettre en œuvre philoſophiquement, ils ne les ont pas cachées ſous le ſceau d'un ſecret impénétrable; ils n'ont point fait de myſtere des couleurs ou ſignes démonſtratifs qui ſe ſuccedent dans tout le cours des opérations. C'eſt ce qui leur a fourni particulierement la matiere à imaginer, à feindre les perſonnages des Dieux & des Héros de la Fable, & les actions qu'on leur attribue; on en jugera par la lecture de cet Ouvrage. Chaque chapitre eſt une eſpece de diſſertation, ce qui lui ôte beaucoup d'agrémens, & l'empêche d'être auſſi amuſant que la matiere ſembloit le porter. Je ne me ſuis pas propoſé d'écrire des fables, mais d'expliquer celles qui ſont connues. On verra dans le Diſcours préliminaire les raiſons qui m'ont déterminé à mettre en tête des principes généraux de Phyſique, & un Traité de Philoſophie Hermétique. Il étoit indiſpenſable de mettre par-là le Lecteur au fait de la marche, & du langage des Philoſophes, dès que je me propoſois de le faire entrer dans leurs idées. Il y verra les énigmes, les allégories, les métaphores dont leurs écrits fourmillent. S'il en deſire une explication plus détaillée, il peut avoir recours

au Dictionnaire Mytho-Hermétique, que j'ai mis au jour en même temps.

On demande si la Philosophie Hermétique est une science, un art, ou un pur être de raison? Le préjugé tient pour ce dernier; mais le préjugé ne fait pas preuve. Le Lecteur sans prévention se décidera après la lecture réfléchie de ce Traité, comme bon lui semblera. On peut sans honte risquer de se tromper avec tant de Savans, qui dans tous les temps ont combattu ce préjugé. N'auroit-on pas plus à rougir de combattre avec mépris la Philosophie Hermétique sans la connoître, que d'en admettre la possibilité si bien fondée sur la raison, & même l'existence sur les preuves rapportées par un si grand nombre d'Auteurs, dont la bonne foi n'est pas suspecte? Au moins ne peut-on raisonnablement contester que l'idée d'une médecine universelle, & celle de la transmutation des métaux, n'aient été assez flatteuses pour échauffer l'imagination d'un homme, & lui faire enfanter des fables pour expliquer ce qu'il en pensoit. Orphée, Homere, & les plus anciens Auteurs parlent d'une médecine qui guérit tous les maux; ils en font mention d'une maniere si positive, qu'ils ne laissent aucun doute sur son existence. Cette idée s'est perpétuée jusqu'à nous: les circonstances des fables se combinent, s'ajustent avec les couleurs, & les opérations dont parlent les Philosophes, s'expliquent même par-là d'une maniere plus vraisemblable que dans aucun autre système: qu'exi-

gera-t-on de plus? Sans doute une démonstration; c'est aux Philosophes Hermétiques à prendre ce moyen de convaincre les incrédules; & je ne le suis pas.



TABLE

DES LIVRES ET CHAPITRES

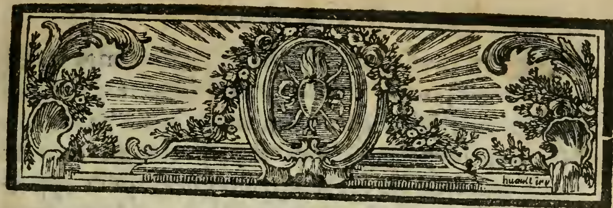
de la premiere Partie.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

PAGE 6, *ligne* 4, bout, *lisez* but.
20, *l.* 26, descipiunt, *l. despiciunt.*
33, *l.* dern. jactisasse, *l. jactitasse.*
52, *l.* 18, concentra, *l.* concentre.
Ibid. l. 19, raréfia, *l.* raréfie.
91, *l.* 14, certè, *l. certi.*
168, *l.* 5, expension, l. expansion.
185, *l.* 11, exhuberante, *l.* exubérante.
236, *l.* 16 de la note, contingerent, *l. contingeret.*
335, *dern. l.* & elle en réside, *l.* & en elle réside.
346, *l.* 5 de la note, unamquemque, *l. unamquamque.*
373, *l.* 7 de la note, sensietis, *l. sentietis.*
398, *l.* 13, ignita, *l. ignitæ.*
413, *l.* 30, on y trouvera, *l.* on n'y trouvera.

LES



LES FABLES ÉGYPTIENNES ET GRECQUES

Dévoilées & réduites au même principe, avec une explication des Hiéroglyphes, & de la guerre de Troye.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE grand nombre d'Auteurs qui ont écrit ſur les Hiéroglyphes des Egyptiens, & ſur les Fables auxquelles ils ont donné lieu, ſont ſi contraires les uns aux autres, qu'on peut avec raiſon regarder leurs ouvrages comme de nouvelles Fables. Quelque bien imaginés, quelque bien concertés que

ſoient, au moins en apparence, les ſyſtêmes qu'ils ont formés, on en voit le peu de ſolidité à chaque pas qu'on y fait, quand on ne ſe laiſſe pas aveugler par le préjugé. Les uns y croient trouver l'hiſtoire réelle de ces temps éloignés, qu'ils appellent malgré cela les *temps fabuleux*. Les autres n'y apperçoivent que des principes de morale ; & il ne faut qu'ouvrir les yeux pour y voir par-tout des exemples capables de corrompre les mœurs. D'autres enfin, peu ſatisfaits de ces explications, ont puiſé les leurs dans la Phyſique. Je demande aux Phyſiciens Naturaliſtes de nos jours, s'ils ont lieu d'en être plus contens.

Les uns & les autres n'ayant pas réuſſi, il eſt naturel de penſer que le principe général ſur lequel ils ont établi leurs ſyſtêmes, ne fut jamais le vrai principe de ces fictions. Il en falloit un, au moyen duquel on pût expliquer tout, & juſqu'aux moindres circonſtances des faits rapportés, quelque bizarres, quelque incroyables, & quelque contradictoires qu'ils paroiſſent. Ce ſyſtême n'eſt pas nouveau, & je ſuis très-éloigné de vouloir m'en faire honneur ; je l'ai trouvé par lambeaux épars dans divers Auteurs, tant anciens que modernes ; leurs ouvrages ſont peu connus ou peu lus, parce que la ſcience qu'ils y traitent eſt la victime de l'ignorance & du préjugé. La plus grande grace qu'on croie devoir accorder à ceux qui la cultivent, ou qui en prennent la défenſe, eſt de les regarder comme des fous, au moins dignes des Petites-maiſons. Autrefois ils paſſoient pour les plus ſages des hommes ; mais la raiſon, quoique de tous les temps, n'eſt pas toujours la

maîtreſſe ; elle eſt obligée de ſuccomber ſous la tyrannie du préjugé & de la mode.

Ce ſyſtême eſt donc l'ouvrage de ces prétendus fous, aux yeux du plus grand nombre des modernes, c'eſt celui que je leur préſente ; mais ne dois-je pas craindre que mes preuves établies ſur les paroles de ces fous, ne faſſent regarder mes raiſonnemens comme ceux dont parle Horace ?

. . . . . Iſti tabulæ fore librum
Perſimilem, cujus velut ægri ſomnia, vanæ
Fingentur ſpecies : ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ.

Art. Poet.

Je m'attends bien à ne pas avoir l'approbation de ces génies vaſtes, ſublimes & pénétrans qui embraſſent tout, qui ſavent tout ſans avoir rien appris ; qui diſputent de tout, & qui décident de tout ſans connoiſſance de cauſe. Ce n'eſt pas à de tels gens qu'on donne des leçons ; à eux appartient proprement le nom de *Sage*, bien mieux qu'aux Démocrite, aux Platon, aux Pythagore & aux autres Grecs qui furent en Egypte reſpirer l'air Hermétique, & y puiſerent la folie dont il eſt ici queſtion. Ce n'eſt pas pour des Sages de cette trempe qu'eſt fait cet ouvrage : cet air contagieux d'Egypte y eſt répandu par-tout ; ils y courroient les riſques d'en être infectés, comme les Géber, les Syneſius, les Moriens, les Arnaud de Villeneuve, les Raymond Lulle & tant d'autres, aſſez bons pour vouloir donner dans cette Philoſophie. A l'exemple de Diodore de Sicile, de Pline, de Suidas, & de nombre d'autres anciens

ils deviendroient peut-être aſſez crédules pour regarder cette ſcience comme réelle, & pour en parler comme telle. Ils pourroient tomber dans le ridicule des Borrichius, des Kunckel, des Beccher, des Stalh, aſſez fous pour faire des traités qui la prouvent, & en prennent la défenſe.

Mais ſi l'exemple de ces hommes célebres fait quelque impreſſion ſur les eſprits exempts de prévention, & vuides de préjugés à cet égard, il s'en trouvera ſans doute d'aſſez ſenſés pour vouloir, comme eux, s'inſtruire d'une ſcience, peu connue à la vérité, mais cultivée de tous les temps. L'ignorance orgueilleuſe & la fatuité ſont les ſeules capables de mépriſer & de condamner ſans connoiſſance de cauſe. Il n'y a pas cent ans que le nom ſeul d'Algebre éloignoit de l'étude de cette ſcience, & révoltoit; celui de Géométrie eût été capable de donner des vapeurs à nos petits Maîtres ſcientifiques d'aujourd'hui. On s'eſt peu à peu familiariſé avec elles. Les termes barbares dont elles ſont hériſſées ne font plus peur; on les étudie, on les cultive; l'honneur a ſuccédé à la répugnance, & je pourrois dire au mépris qu'on avoit pour elles.

La Philoſophie Hermétique eſt encore en diſgrace, & par là même en diſcrédit. Elle eſt pleine d'énigmes, & probablement ne ſera pas de longtemps débarraſſée de ces termes allégoriques & barbares dont ſi peu de perſonnes prennent le vrai ſens. L'étude en eſt d'autant plus difficile, que les métaphores perpétuelles donnent le change à ceux qui s'imaginent entendre les Auteurs qui en traitent, à la premiere lecture qu'ils en font. Ces

Auteurs avertiſſent néanmoins qu'une ſcience telle que celle-là ne veut pas être traitée auſſi clairement que les autres, à cauſe des conſéquences funeſtes qui pourroient en réſulter pour la vie civile. Ils en font un myſtere, & un myſtere qu'ils s'étudient plus à obſcurcir qu'à développer. Auſſi recommandent-ils ſans ceſſe de ne pas les prendre à la lettre, d'étudier les loix & les procédés de la nature, de comparer les opérations dont ils parlent, avec les ſiennes, de n'admettre que celles que le Lecteur y trouvera conformes.

Aux métaphores, les Philoſophes Hermétiques ont ajouté les Emblêmes, les Hiéroglyphes, les Fables, & les Allégories, & ſe ſont rendus par ce moyen preſque inintelligibles à ceux qu'une longue étude & un travail opiniâtre n'ont pas initiés dans leurs myſteres. Ceux qui n'ont pas voulu ſe donner la peine de faire les efforts néceſſaires pour les développer, ou qui en ont fait d'inutiles, ont cru n'avoir rien de mieux à faire que de cacher leur ignorance à l'abri de la négative de la réalité de cette ſcience; ils ont affecté de n'avoir pour elle que du mépris; ils l'ont traitée de chimere & d'être de raiſon.

L'ambition & l'amour des richeſſes eſt le ſeul reſſort qui met en mouvement preſque tous ceux qui travaillent à s'inſtruire des procédés de cette ſcience; elle leur préſente des monts d'or en perſpective, & une ſanté longue & ſolide pour en jouir. Quels appas pour des cœurs attachés aux biens de ce monde! on s'empreſſe, on court pour parvenir à ce but; & comme on craint de n'y pas arriver aſſez tôt, on prend la premiere voie

qui paroît y conduire plus promptement, ſans vouloir ſe donner la peine de s'inſtruire ſuffiſamment du vrai chemin par lequel on y arrive. On marche donc, on avance, on ſe croit au bout ; mais comme on a marché en aveugle, on y trouve un précipice, on y tombe. On croit alors cacher la honte de ſa chûte, en diſant que ce prétendu but n'eſt qu'une ombre qu'on ne peut embraſſer ; on traite ſes guides de perfides ; on vient enfin à nier juſqu'à la poſſibilité même d'un effet, parce qu'on en ignore les cauſes. Quoi! parce que les plus grands Naturaliſtes ont perdu leurs veilles & leurs travaux à vouloir découvrir quels procédés la Nature emploie pour former & organiſer le fœtus dans le ſein de ſa mere, pour faire germer & croître une plante, pour former les métaux dans la terre, auroit-on bonne grace à nier le fait? regarderoit-on comme ſenſé un homme dont l'ignorance feroit le fondement de ſa négative ? On ne daigneroit même pas faire les frais de la moindre preuve pour l'en convaincre.

Mais des gens ſavans, des Artiſtes éclairés & habiles ont étudié toute leur vie, & ont travaillé ſans ceſſe pour y parvenir ; ils ſont morts à la peine : qu'en conclure? que la choſe n'eſt pas réelle ? non. Depuis environ l'an 550 de la fondation de Rome, juſqu'à nos jours, les plus habiles gens avoient travaillé à imiter le fameux miroir ardent d'Archimede, avec lequel il brûla les vaiſſeaux des Romains dans le port de Syracuſe ; on n'avoit pu réuſſir, on traitoit le fait d'hiſtoire inventée à plaiſir, c'étoit une fable, & la fabrique même du miroir étoit impoſſible. M.

de Buffon s'avise de prendre un chemin plus simple que ceux qui l'avoient précédé; il en vient à bout, on est surpris, on avoue enfin que la chose est possible.

Concluons donc avec plus de raison, que ces savans, ces habiles Artistes faisoient trop de fond sur leurs prétendues connoissances. Au lieu de suivre les voies droites, simples & unies de la Nature, ils lui supposoient des subtilités qu'elle n'eut jamais. L'Art Hermétique est, disent les Philosophes, un mystere caché à ceux qui se fient trop en leur propre savoir : c'est un don de Dieu, qui jette un œil favorable & propice sur ceux qui sont humbles, qui le craignent, qui mettent toute leur confiance en lui, & qui, comme Salomon, lui demandent avec instance & persévérance cette sagesse, qui tient à sa droite la santé (*a*), & les richesses à sa gauche; cette sagesse que les Philosophes préferent à tous les honneurs, à tous les royaumes du monde, parce qu'elle est l'arbre de vie à ceux qui la possedent (*b*).

Tous les Philosophes Hermétiques disent que quoique le grand Œuvre soit une chose naturelle, & dans sa matiere, & dans ses opérations, il s'y passe cependant des choses si surprenantes, qu'elles élevent infiniment l'esprit de l'homme vers l'Auteur de son être, qu'elles manifestent sa sagesse & sa gloire, qu'elles sont beaucoup au dessus de l'intelligence humaine, & que ceux-là seuls les comprennent, à qui Dieu daigne ouvrir

(*a*) Proverb. 3. v. 16.

(*b*) *Ibid.* v. 18.

les yeux. La preuve en eſt aſſez évidente par les bévues & le peu de réuſſite de tous ces Artiſtes fameux dans la Chymie vulgaire, qui, malgré toute leur adreſſe dans la main-d'œuvre, malgré toute leur prétendue ſcience de la Nature, ont perdu leurs peines, leur argent, & ſouvent leur ſanté dans la recherche de ce tréſor ineſtimable.

Combien de Beccher, de Homberg, de Boherrave, de Geofroy & tant d'autres ſavans Chymiſtes ont par leurs travaux infatigables forcé la Nature à leur découvrir quelques-uns de ſes ſecrets! Malgré toute leur attention à épier ſes procédés, à analyſer ſes productions, pour la prendre ſur le fait, ils ont preſque toujours échoué, parce qu'ils étoient les tyrans de cette Nature, & non ſes véritables imitateurs. Aſſez éclairés dans la Chymie vulgaire, & aſſez inſtruits de ſes procédés, mais aveugles dans la Chymie Hermétique, & entraînés par l'uſage, ils ont élevé des fourneaux ſublimatoires (*a*), calcinatoires, diſtillatoires; ils ont employé une infinité de vaſes & de creuſets inconnus à la ſimple Nature; ils ont appellé à leur ſecours le fratricide du feu naturel; comment avec des procédés ſi violens auroient-ils réuſſi? Ils ſont abſolument éloignés de ceux que ſuivent les Philoſophes Hermétiques. Si nous en croyons le Préſident d'Eſpagnet (*b*), « les Chymiſtes vulgaires ſe ſont accoutumés inſenſiblement à s'éloigner de la voie ſimple de la Nature, par leurs ſublimations, leurs diſtil-

(*a*) Novum lumen Chemicum. Tract. 1.

(*b*) Arcan. Herm. Philoſophiæ opus. Canone 6.

» lations, leurs ſolutions, leurs congélations, » leurs coagulations, par leurs différentes extrac- » tions d'eſprits & de teintures, & par quantité » d'autres opérations plus ſubtiles qu'utiles. Ils » ſont tombés dans des erreurs, qui ont été une » ſuite les unes des autres; ils ſont devenus les » bourreaux de cette Nature. Leur ſubtilité trop » laborieuſe, loin d'ouvrir leurs yeux à la lu- » miere de la vérité, pour voir les voies de la » Nature, y a été un obſtacle, qui l'a empêchée » de venir juſqu'à eux. Ils s'en ſont éloignés de » plus en plus. La ſeule eſpérance qui leur reſte, » eſt dans un guide fidele, qui diſſipe les téne- » bres de leur eſprit, & leur faſſe voir le ſoleil » dans toute ſa pureté.

» Avec un génie pénétrant, un eſprit ferme » & *patient*, un ardent déſir de la Philoſophie, » une grande connoiſſance de la véritable Phy- » ſique, un cœur pur, des mœurs integres, un » ſincere amour de Dieu & du prochain, tout » homme, quelque ignorant qu'il ſoit dans la » pratique de la Chymie vulgaire, peut avec » confiance entreprendre de devenir Philoſophe » imitateur de la Nature.

» Si Hermès, le vrai pere des Philoſophes, » dit le Coſmopolite (*a*), ſi le ſubtil Geber, » le profond Raymond Lulle, & tant d'autres » vrais & célebres Chymiſtes revenoient ſur la » terre, nos Chymiſtes vulgaires non ſeulement » ne voudroient pas les regarder comme leurs » maîtres, mais ils croiroient leur faire beau-

(*a*) Nov. lum. Chem. Tract. I.

» coup de graces & d'honneur de les avouer
» pour leurs diſciples. Il eſt vrai qu'ils ne ſau-
» roient pas faire toutes ces diſtillations, ces
» circulations, ces calcinations, ces ſublima-
» tions, enfin toutes ces opérations innombra-
» bles que les Chymiſtes ont imaginées pour avoir
» mal entendu les livres des Philoſophes. »

Tous les vrais Adeptes parlent ſur le même ton, & s'ils diſent vrai, ſans prendre tant de peines, ſans employer tant de vaſes, ſans conſumer tant de charbons, ſans ruiner ſa bourſe & ſa ſanté, on peut travailler de concert avec la Nature, qui, aidée, ſe prêtera aux déſirs de l'Artiſte, & lui ouvrira libéralement ſes tréſors. Il apprendra d'elle, non pas à détruire les corps qu'elle produit, mais comment, avec quoi elle les compoſe, & en quoi ils ſe réſolvent. Elle leur montrera cette matiere, ce chaos que l'Etre ſuprême a développé, pour en former l'Univers. Ils verront la Nature comme dans un miroir, dont la réflexion leur manifeſtera la ſageſſe infinie du Créateur qui la dirige & la conduit dans toutes ſes opérations par une voie ſimple & unique, qui fait tout le myſtere du grand œuvre.

Mais cette choſe appelée pierre Philoſophale, Médecine univerſelle, Médecine dorée, exiſte-t-elle autant en réalité qu'en ſpéculation ? Comment, depuis tant de ſiecles, un ſi grand nombre de perſonnes, que le Ciel ſembloit avoir favoriſés d'une ſcience & d'une ſageſſe ſupérieure à celles du reſte des hommes, l'ont-ils cherchée en vain ? Mais d'un autre côté tant d'Hiſtoriens dignes de foi, tant de ſavans hommes en ont atteſté l'exiſ-

tence, & ont laiſſé par des écrits énigmatiques & allégoriques la maniere de la faire, qu'il n'eſt gueres poſſible d'en douter, quand on ſait adapter ces écrits aux principes de la Nature.

Les Philoſophes Hermétiques different abſolument des Philoſophes ou Phyſiciens ordinaires. Ces derniers n'ont point de ſyſtême aſſuré. Ils en inventent tous les jours, & le dernier ſemble n'être imaginé que pour contredire & détruire ceux qui l'ont précédé. Enfin, ſi l'un s'éleve & s'établit, ce n'eſt que ſur les ruines de ſon prédéceſſeur, & il ne ſubſiſte que juſqu'à ce qu'un nouveau vienne le culebuter, & ſe mettre à ſa place.

Les Philoſphes Hermétiques au contraire ſont tous d'accord entr'eux : pas un ne contredit les principes de l'autre. Celui qui écrivoit il y a trente ans, parle comme celui qui vivoit il y a deux mille ans. Ce qu'il y a même de ſingulier, c'eſt qu'ils ne ſe laſſent point de répéter cet axiome que l'Egliſe (*a*) adopte comme la marque la plus infaillible de la vérité dans ce qu'elle nous propoſe à croire : *Quod ubique, quod ab omnibus, & quod ſemper creditum eſt, id firmiſſimè credendum puta.* Voyez, diſent-ils, liſez, méditez les choſes qui ont été enſeignées dans tous les temps, & par tous les Philoſophes ; la vérité eſt renfermée dans les endroits où ils ſont tous d'accord.

Quelle apparence, en effet, que des gens qui ont vécu dans des ſiecles ſi éloignés, & dans des pays ſi différens pour la langue, & j'oſe le

(*a*) Vincent de Lerin. Commonit.

dire, pour la façon de penser, s'accordent cependant tous dans un même point? Quoi! des Egyptiens, des Arabes, des Chinois, des Grecs, des Juifs, des Italiens, des Allemands, des Américains, des François, des Anglois, &c. seroient-ils donc convenus sans se connoître, sans s'entendre, sans s'être communiqué particulierement leurs idées, de parler & d'écrire tous conformément d'une chimere, d'un être de raison? Sans faire entrer en ligne de compte tous les ouvrages composés sur cette matiere, que l'histoire (*a*) nous apprend avoir été brûlés par les ordres de Dioclétien, qui croyoit ôter par-là aux Egyptiens les moyens de faire de l'or, & les priver de ce secours pour soutenir la guerre contre lui, il nous en reste encore un assez grand nombre dans toutes les langues du monde, pour justifier auprès des incrédules ce que je viens d'avancer. La seule Bibliotheque du Roi conserve un nombre prodigieux de manuscrits anciens & modernes, com-

(*a*) Postquam (inquit Paulus Diac. in vitâ Diocletiani) Achillem Ægyptiorum Ducem octomenses in Alexandriâ Ægypti obsessum profligasset Diocletianus omnes Chymicæ artis libros diligenti studio requisitos conflagravit, ne reparatis opibus Romanis repugnarent. *Orosius dit la même chose*, ch. 16. l. 7. *Suidas au mot* Chemia *s'exprime ainsi*: Chemia est auri & argenti confectio, cujus libros Diocletianus perquisitos exussit, eo quod Ægyptii res novas contrà Diocletianum moliti fuerant, duriter atque hostiliter eos tractavit. Quo tempore etiam libros de Chemiâ auri & argenti à veteribus conscriptos conquisivit & exussit, ne deinceps Ægyptiis divitiæ ex Arte illâ contingerent, nevè pecuniarum affluentiâ confisi in posterum Romanis rebellarent.

posés sur cette science dans differentes langues. Michel Maier disoit à ce sujet, dans une Epigramme que l'on trouve au commencement de son Traité, qui a pour titre *Symbola aureæ mensæ*:

Unum opus en priscis hæc usque ad tempora seclis
Consona diffusis gentibus ora dedit.

Qu'on lise Hermès Egyptien; Abraham, Isaac de Moiros Juifs, cités par Avicenne; Démocrite, Orphée, Aristote (*a*), Olympiodore, Héliodore (*b*), Etienne (*c*), & tant d'autres Grecs; Synesius, Théophile, Abugazal, &c. Africains; Avicenne (*d*), Rhasis, Geber, Artephius, Alphidius, Hamuel surnommé *Senior*, Rosinus, Arabes; Albert le Grand (*e*), Bernard Trevisan, Basile Valentin, Allemands; Alain (*f*) Isaac pere & fils, Pontanus, Flamands ou Hollandois; Arnaud de Villeneuve, Nicolas Flamel, Denis Zachaire, Christophe Parisien, Gui de Montanor, d'Espagnet François; Morien, Pierre Bon de Ferrare, l'Auteur anonyme du mariage du Soleil & de la Lune, Italiens. Raymond Lulle Majorquain; Roger Bacon (*g*) Hortulain, Jean

(*a*) De Secretis Secretorum.

(*b*) De rebus Chemicis ad Theodosium Imperatorem.

(*c*) De magnâ & sacrâ scientiâ, ad Heraclium Cæsarem?

(*d*) De re rectâ. Tractatulus Chemicus. Tractatus ad Assem Philosophum. De animâ artis.

(*e*) De Alchymiâ. Concordantia Philosophorum. De compositione compositi, &c.

(*f*) Liber Chemiæ.

(*g*) Speculum Alchemiæ.

Daſtin, Richard, George Riplée, Thomas Norton, Philalethe & le Coſmopolite Anglois ou Ecoſſois; enfin beaucoup d'Auteurs anonymes (*a*) de tous les pays & de divers ſiecles: on n'en trouvera pas un ſeul qui ait des principes différens des autres. Cette conformité d'idées & de principes ne forme-t elle pas au moins une préſomption, que ce qu'ils enſeignent a quelque choſe de réel & de vrai? Si toutes les Fables anciennes d'Homere, d'Orphée & des Egyptiens ne ſont que des allégories de cet Art, comme je prétends le prouver dans cet ouvrage, par le fond des Fables mêmes, par leur origine, & par la conformité qu'elles ont avec les allégories de preſque tous les Philoſophes, pourra-t-on ſe perſuader que l'objet de cette ſcience n'eſt qu'un vain fantôme, qui n'eut jamais d'exiſtence parmi les productions réelles de la Nature?

Mais ſi cette ſcience a un objet réel; ſi cet Art a exiſté, & qu'il faille en croire les Philoſophes ſur les choſes admirables qu'ils en rapportent, pourquoi eſt-elle ſi mépriſée, pourquoi ſi décriée, pourquoi ſi décréditée? Le voici: la pratique de cet Art n'a jamais été enſeignée clairement. Tous les Auteurs tant anciens que modernes qui en traitent, ne l'ont fait que ſous le voile des Hiéroglyphes, des Enigmes, des Allégories & des Fables; de maniere que ceux qui ont voulu les étudier, ont communément pris le change. De

(*a*) Turba Philoſophorum, ſeu Codex veritatis.
Clangor Buccinæ.
Scala Philoſophorum.
Aurora conſurgens.
Ludus puerorum.
Theſaurus Philoſophiæ, &c.

là s'eſt formée une eſpece de Secte, qui, pour avoir mal entendu & mal expliqué les écrits des Philoſophes, ont introduit une nouvelle Chymie, & ſe ſont imaginé qu'il n'y en avoit point de réelle que la leur. Nombre de gens ſe ſont rendus célebres dans cette derniere. Les uns, très-habiles ſuivant leurs principes; les autres, extrêmement adroits dans la pratique, & particulierement pour le tour de main requis pour la réuſſite de certaines opérations, ſe ſont réunis contre la Chymie Hermétique; ils ont écrit d'une maniere plus intelligible, & plus à la portée de tout le monde. Ils ont prouvé leurs ſentimens par des argumens ſpécieux; à force de faire ſouvent au haſard des mélanges de différentes matieres, & de les travailler à l'aveugle, ſans ſavoir ce qu'il en réſulteroit, ils ont vu naître des monſtres; & le même haſard qui les avoit produits, a ſervi de baſe & de fondement aux principes établis en conſéquence. Les mêmes mélanges réitérés, le même travail répété, ont donné préciſément le même réſultat; mais ils n'ont pas fait attention que ce réſultat étoit monſtrueux, & qu'il n'étoit analogue qu'aux productions monſtrueuſes de la Nature, & non à celles qui réſultent de ces procédés, quand elle ſe renferme dans les eſpeces particulieres à chaque regne. Toutes les fois qu'un âne couvre une jument, il en vient un animal monſtrueux appelé mulet; parce que la nature agit toujours de la même maniere quand on lui fournit les mêmes matieres, & qu'on la met dans le même cas d'agir, ſoit pour produire des monſtres, ſoit pour former des êtres conformes à leur

eſpece particuliere. Si les mulets nous venoient de quelque Iſle fort éloignée, où l'on garderoit un ſecret inviolable ſur leur naiſſance, nous ſerions certainement tentés de croire que ces animaux forment une eſpece particuliere, qui ſe multiplie à la maniere des autres. Nous ne ſoupçonnerions pas que ce fuſſent des monſtres. Nous ſommes affectés de la même façon par les réſultats de preſque toutes les opérations Chymiques; & nous prenons des productions monſtrueuſes pour des productions faites dans l'ordre commun de la Nature. De ſorte qu'on pourroit dire de cette eſpece de Chymie, que c'eſt la ſciénce de détruire méthodiquement les mixtes produits par la Nature, pour en former des monſtres, qui ont à peu près la même apparence & les mêmes propriétés que les mixtes naturels. En falloit-il davantage pour ſe concilier les ſuffrages du Public ? Prévenu & frappé par ces apparences trompeuſes; inondé par des écrits ſubtilement raiſonnés; fatigué par les invectives multipliées contre la Chymie Hermétique, inconnue même à ſes agreſſeurs, eſt-il ſurprenant qu'il la mepriſe ?

Baſile Valentin (*a*) compare les Chymiſtes aux Phariſiens, qui étoient en honneur & en autorité parmi le Public, à cauſe de leur extérieur affecté de religion & de piété. C'étoient, dit-il, des hypocrites attachés uniquement à la terre & à leurs intérêts; mais qui abuſoient de la confiance & de la crédulité du peuple, qui ſe laiſſe

(*a*) Azot des Philoſophes.

ordinairement

ordinairement prendre aux apparences, parce qu'il n'a pas la vue assez perçante pour pénétrer jusqu'au dessous de l'écorce. Qu'on ne s'imagine cependant pas que par un tel discours je prétende nuire à la Chymie de nos jours. On a trouvé le moyen de la rendre utile; & l'on ne peut trop louer ceux qui en font une étude assidue. Les expériences curieuses que la plupart des Chymistes ont faites, ne peuvent que satisfaire le Public. La Médecine en retire tant d'avantages, que ce seroit être ennemi du bien des Peuples, que de la décrier. Elle n'a pas peu contribué aussi aux commodités de la vie, par les méthodes qu'elle a données pour perfectionner la Métallurgie, & quelques autres Arts. La porcelaine, la faïence, sont des fruits de la Chymie. Elle fournit des matieres pour les teintures, pour les verreries, &c. Mais parce que son utilité est reconnue, doit-on en conclure qu'elle est la seule & vraie Chymie? & faut-il pour cela rejeter & mépriser la Chymie Hermétique? Il est vrai qu'une infinité de gens se donnent pour Philosophes, & abusent de la crédulité des sots. Mais est-ce la faute de la science Hermétique? Les Philosophes ne crient-ils pas assez haut pour se faire entendre à tout le monde, & pour le prévenir contre les piéges que lui tendent ces sortes de gens? Il n'en est pas un qui ne dise que la matiere de cet Art est de vil prix, & même qu'elle ne coûte rien; que le feu, pour la travailler, ne coûte pas davantage; qu'il ne faut qu'un vase, ou tout au plus deux pour tout le cours de l'œu-

vre. Ecoutons d'Eſpagnet (*a*) : « L'œuvre (*b*) Philoſophique demande plus de temps & de travail » que de dépenſes, car il en reſte très-peu à faire » à celui qui a la matiere requiſe. Ceux qui demandent de grandes ſommes pour le mener » à ſa fin, ont plus de confiance dans les richeſſes » d'autrui, que dans la ſcience de cet Art. Que » celui qui en eſt amateur ſe tienne donc ſur ſes » gardes, & qu'il ne donne pas dans les piéges » que lui tendent des fripons, qui en veulent à » ſa bourſe dans le temps même qu'ils leur promettent des monts d'or. Ils demandent le Soleil » pour ſe conduire dans les opérations de cet Art, » parce qu'ils n'y voient goute. » Il ne faut donc pas s'en prendre à la Chymie Hermétique, qui n'en eſt pas plus reſponſable que la probité l'eſt de la friponnerie. Un ruiſſeau peut être ſale, puant par les immondices qu'il ramaſſe dans ſon cours, ſans que ſa ſource en ſoit moins pure, moins belle & moins limpide.

Ce qui décrie encore la ſcience Hermétique, ſont ces bâtards de la Chymie vulgaire, connus ordinairement ſous les noms de ſouffleurs, & de chercheurs de pierre Philoſophale. Ce ſont des

(*a*) Can. 35.

(b) *In opere Philoſophico plus laboris & temporis quàm ſumptuum impenditur, nam convenientem materiam habenti parvæ ſuperſunt expenſæ ſuſtinendæ ; proptereà qui magnam nummorum copiam præoccupantur, & arduam operis metam in ſumptibus ponunt, plus alienis opibus, quàm arti ſuæ confidunt. Caveat itaque à prædonibus illis nimiùm credulus tyro, nam dum aureos montes pollicentur, auro inſidiantur : anteambulonem ſolem poſtulant ; quia in tenebris ambulant.*

idolâtres de la Philoſophie Hermétique. Toutes les recettes qu'on leur propoſe, ſont pour eux autant de Dieu, devant lequel ils fléchiſſent le genou. Il ſe trouve un bon nombre de cette ſotte de gens très-bien inſtruits des opérations de la Chymie vulgaire ; ils ont même beaucoup d'adreſſe dans le tour de main ; mais ils ne ſont pas inſtruits des principes de la Philoſophie Hermétique, & ne réuſſiront jamais. D'autres ignorent juſqu'aux principes mêmes de la Chymie vulgaire, & ce ſont proprement les ſouffleurs. C'eſt à eux qu'il faut appliquer le proverbe : *Alchemia eſt ars, cujùs initium laborare, medium mentiri, finis mendicàre.*

La plupart des habiles Artiſtes dans la Chymie vulgaire ne nient pas la poſſibilité de la pierre Philoſophale ; le réſultat d'un grand nombre de leurs opérations la leur prouve aſſez clairement. Mais ils ſont eſclaves du reſpect humain ; ils n'oſeroient avouer publiquement qu'ils la reconnoiſſent poſſible, parce qu'ils craignent de s'expoſer à la riſée des ignorans, & des prétendus ſavans que le préjugé aveugle. En public ils en badinent comme bien d'autres, ou en parlent au moins avec tant d'indifférence, qu'on ne les ſoupçonne même pas de la regarder comme réelle, pendant que les eſſais qu'ils font dans le particulier tendent preſque tous à ſa recherche. Après avoir paſſé bien des années au milieu de leurs fourneaux ſans avoir réuſſi, leur vanité s'en trouve offenſée ; ils ont honte d'avoir échoué, & cherchent enſuite à s'en dédommager, ou à s'en venger en diſant du mal de la choſe dont ils n'ont

pu obtenir la poſſeſſion. C'étoient des gens qui n'avoient pas leurs ſemblables pour la théorie & la pratique de la Chymie ; ils s'étoient donnés pour tels ; ils l'avoient prouvé tant bien que mal ; mais à force de le dire ou de le faire dire par d'autres, on le croyoit comme eux. Que ſur la fin de leurs jours ils s'aviſent de décrier la Philoſophie Hermétique, on n'examinera pas s'ils le font à tort ; la réputation qu'ils s'étoient acquiſe, répond qu'ils ont droit de le faire, & l'on n'oſeroit ne pas leur applaudir. Oui, dit-on, ſi la choſe avoit été faiſable, elle n'eût pu échapper à la ſcience, à la pénétration & à l'adreſſe d'un auſſi habile homme. Ces impreſſions ſe fortifient inſenſiblement ; un ſecond, ne s'y étant pas mieux pris que le premier, a été fruſtré de ſon eſpérance & de ſes peines ; il joint ſa voix à celle des autres ; il crie même plus fort s'il le peut ; il ſe fait entendre ; la prévention ſe nourrit, on vient enfin au point de dire avec eux que c'eſt une chimere, & qui plus eſt, on ſe le perſuade ſans connoiſſance de cauſe. Ceux à qui l'expérience a prouvé le contraire, contens de leur ſort, n'envient point les applaudiſſemens du peuple ignorant. *Sapientiam & doctrinam ſtulti* (a) *deſcipiunt.* Quelques-uns ont écrit pour le déſabuſer (*b*) ; il n'a pas voulu ſecouer le joug du préjugé, ils en ſont reſtés là.

Mais enfin en quoi conſiſte donc la différence qui ſe trouve entre la Chymie vulgaire & la

(*a*) Prov. c. I.

(*b*) Beccher, Stalh, M. Potth, M. de Juſti dans ſes Mémoires, en prennent ouvertement la défenſe.

Chymie Hermétique ? La voici. La premiere eſt proprement l'art de détruire les compoſés que la Nature a faits ; & la ſeconde eſt l'art de travailler avec la Nature pour les perfectionner. La premiere met en uſage le tyran furieux & deſtructeur de la Nature : la ſeconde emploie ſon agent doux & benin. La Philoſophie Hermétique prend pour matiere de ſon travail les principes ſecondaires ou principiés des choſes, pour les conduire à la perfection dont ils ſont ſuſceptibles, par des voies & des procédés conformes à ceux de la Nature. La Chymie vulgaire prend les mixtes parvenus déjà au point de leur perfection, les décompoſe, & les détruit. Ceux qui ſeront curieux de voir un parallele plus étendu de ces deux Arts, peuvent avoir recours à l'ouvrage qu'un des grands antagoniſtes de la Philoſophie Hermétique, le P. Kircker Jéſuite, a compoſé, & que Manget a inſéré dans le premier volume de ſa *Bibliotheque de la Chymie curieuſe*. Les Philoſophes Hermétiques ne manquent gueres de marquer dans leurs ouvrages la différence de ces deux Arts. Mais la marque la plus infaillible à laquelle on puiſſe diſtinguer un Adepte d'avec un Chymiſte, eſt que l'Adepte, ſuivant ce qu'en diſent tous les Philoſophes, ne prend qu'une ſeule choſe, ou tout au plus deux de même nature, un ſeul vaſe ou deux au plus, & un ſeul fourneau pour conduire l'œuvre à ſa perfection; le Chymiſte au contraire travaille ſur toutes ſortes de matieres indifféremment. C'eſt auſſi la pierre de touche à laquelle il faut éprouver ces fripons de ſouffleurs, qui en veulent à votre bourſe, qui

demandent de l'or pour en faire, & qui, au lieu d'une tranſmutation qu'ils vous promettent, ne font en effet qu'une tranſlation de l'or de votre bourſe dans la leur. Cette remarque ne regarde pas moins les ſouffleurs de bonne foi & de probité, qui croient être dans la bonne voie, & qui trompent les autres en ſe trompant eux-mêmes. Si cet ouvrage fait aſſez d'impreſſion ſur les eſprits pour perſuader la poſſibilité & la réalité de la Philoſophie Hermétique, Dieu veuille qu'il ſerve auſſi à déſabuſer ceux qui ont la manie de dépenſer leurs biens à ſouffler du charbon, à élever des fourneaux, à calciner, à ſublimer, à diſtiller, enfin à réduire tout à rien, c'eſt-à-dire, en cendre & en fumée. Les Adeptes ne courent point après l'or & l'argent. Morien en donna une grande preuve au Roi Calid. Celui-ci ayant trouvé beaucoup de livres qu traitoient de la ſcience Hermétique, & ne pouvant y rien comprendre, fit publier qu'il donneroit une grande récompenſe à celui qui les lui expliqueroit (*a*). L'appas de cette récompenſe y conduiſit un grand nombre de ſouffleurs. Morien, l'Hermite Morien ſortit alors de ſon déſert, attiré non par la récompenſe promiſe, mais par le deſir de manifeſter la puiſſance de Dieu, & combien il eſt admirable dans ſes œuvres. Il fut trouver Calid, & demanda, comme les autres, un lieu propre à travailler, afin de prouver par ſes œuvres la vérité de ſes paroles. Morien ayant fini ſes opérations, laiſſa la pierre parfaite dans un vaſe, autour

(*a*) Entretien du Roi Calid.

duquel il écrivit : *Ceux qui ont eux-mêmes tous ce qu'il leur faut, n'ont besoin ni de récompense, ni du secours d'autrui.* Il délogea ensuite sans dire mot, & retourna dans sa solitude. Calid ayant trouvé ce vase, & lu l'écriture, sentit bien ce qu'elle signifioit; & après avoir fait l'épreuve de la poudre, il chassa ou fit mourir tous ceux qui avoient voulu le tromper.

Les Philosophes disent donc avec raison que cette pierre est comme le centre & la source des vertus, puisque ceux qui la possedent, méprisent toutes les vanités du monde, la sotte gloire, l'ambition ; qu'ils ne font pas plus de cas de l'or, que du sable & de la vile poussiere (*a*), & l'argent n'est pour eux que de la boue. La sagesse seule fait impression sur eux, l'envie, la jalousie & les autres passions tumultueuses n'excitent point de tempêtes dans leur cœur ; ils n'ont d'autres desirs que de vivre selon Dieu, d'autre satisfaction que de se rendre en secret utiles au prochain, & de pénétrer de plus en plus dans l'intérieur des secrets de la Nature.

La Philosophie Hermétique est donc l'école de la piété & de la Religion. Ceux à qui Dieu en accorde la connoissance étoient déjà pieux, ou ils le deviennent (*b*). Tous les Philosophes commencent leurs ouvrages par exiger de ceux qui les lisent, avec dessein de pénétrer dans le sanctuaire de la Nature, un cœur droit & un esprit craignant Dieu : *Initium sapientiæ, timor Domini*; un caractere compatissant, pour secourir les pau-

(*a*) Sapient. cap. 7.
(*b*) Flamel Hiéroglyp.

vres, une humilité profonde, & un dessein formel de tout faire pour la gloire du Créateur, qui cache ses secrets aux superbes & aux faux sages du monde, pour les manifester aux humbles (*a*).

Lorsque notre premier Pere entendit prononcer l'arrêt de mort pour punition de sa désobéissance, il entendit en même temps la promesse d'un Libérateur qui devoit sauver tout le genre humain. Dieu tout miséricordieux ne voulut pas permetre que le plus bel ouvrage de ses mains pérît absolument. La même sagesse qui avoit disposé avec tant de bonté le remede pour l'ame, n'oublia pas sans doute d'en indiquer un contre les maux qui devoient affliger le corps. Mais comme tous les hommes ne mettent pas à profit les moyens de salut que Jésus-Christ nous a mérités, & que Dieu offre à tous; de même tous les hommes ne savent pas user du remede propre à guérir les maux du corps, quoique la matiere dont ce remede se fait, soit vile, commune, & présente à leurs yeux, qu'ils la voient sans la connoître, & qu'ils l'emploient à d'autres usages qu'à celui qui lui est véritablement propre (*b*). C'est ce qui prouve bien que c'est un don de Dieu, qui en favorise celui qu'il lui plaît. *Vir insipiens non cognoscet, & stultus non intelliget hæc.* Quoique Salomon, le plus sage des hommes, nous dise : *Altissimus de terra creavit medicinam : & posuit Deus super terram medicamentum quod sapiens non despiciet* (c).

(*a*) Matth. c. 11.
(*b*) Basile Valentin, Azot des Phil. & le Cosmopol.
(*c*) Eccl. c. 38.

C'eſt cette matiere que Dieu employa pour manifeſter ſa ſageſſe dans la compoſition de tous les êtres. Il l'anima du ſouffle de cet eſprit, qui étoit porté ſur les eaux, avant que ſa toute-puiſſance eût débrouillé le chaos de l'Univers. C'eſt elle qui eſt ſuſceptible de toutes les formes, & qui n'en a proprement aucune qui lui ſoit propre (*a*). Auſſi la plupart des Philoſophes comparent-ils la confection de leur pierre à la création de l'Univers. Il y avoit, dit l'Ecriture (*b*), un chaos confus, duquel aucun individu n'étoit diſtingué. Le globe terreſtre étoit ſubmergé dans les eaux : elles sembloient contenir le Ciel, & renfermer dans leur ſein les ſemences de toutes choſes. Il n'y avoit point de lumiere, tout étoit dans les ténebres. La lumiere parut, elle les diſſipa, & les aſtres furent placés au firmament. L'œuvre Philoſophique eſt préciſément la même choſe. D'abord c'eſt un chaos ténébreux; tout y paroît tellement confus, qu'on ne peut rien diſtinguer ſéparément des principes qui compoſent la matiere de la pierre. Le Ciel des Philoſophes eſt plongé dans les eaux, les ténebres en couvrent toute la ſurface; la lumiere enfin s'en ſépare; la Lune & le Soleil ſe manifeſtent, & viennent répandre la joie dans le cœur de l'Artiſte, & la vie dans la matiere.

Ce chaos conſiſte dans le ſec & l'humide. Le ſec conſtitue la terre; l'humide eſt l'eau. Les ténebres ſont la couleur noire, que les Philoſophes appellent le noir plus noir que le noir même,

(*a*) Baſ. Val.
(*b*) Geneſ. c. 1.

nigrum nigro nigrius. C'eſt la nuit Philoſophique, & les ténebres palpables. La lumiere dans la création du monde parut avant le Soleil ; c'eſt cette blancheur tant déſirée de la matiere qui ſuccede à la couleur noire. Le Soleil paroît enfin de couleur orangée, dont le rouge ſe fortifie peu à peu juſqu'à la couleur rouge de pourpre : ce qui fait le complément du premier œuvre.

Le Créateur voulut enſuite mettre le ſceau à ſon ouvrage : il forma l'homme en le pétriſſant de terre, & d'une terre qui paroiſſoit inanimée : il lui inſpira un ſouffle de vie. Ce que Dieu fit alors à l'égard de l'homme, l'agent de la Nature, que quelques-uns nomment ſon *Archée* (*a*), le fait ſur la terre ou limon Philoſophique. Il la travaille par ſon action intérieure, & l'anime de maniere qu'elle commence à vivre, & à ſe fortifier de jour en jour juſqu'à ſa perfection. Morien (*b*) ayant remarqué cette analogie, a expliqué la confection du Magiſtere par une comparaiſon priſe de la création & de la génération de l'homme. Quelques-uns même prétendent qu'Hermès parle de la réſurrection des corps, dans ſon Pymandre, parce qu'il la conclut de ce qu'il voyoit ſe paſſer dans le progrès du Magiſtere. La même matiere qui avoit été pouſſée à un certain degré de perfection dans le premier œuvre, ſe diſſout & ſe putréfie ; ce qu'on peut très-bien appeler une mort, puiſque notre Sauveur l'a dit du grain que l'on ſeme (*c*), *niſi granum fru-*

(*a*) Paracelſe, Vanhelmont.
(*b*) Loc. cit.
(*c*) Flamel.

nenti cadens in terram mortuum fuerit, ipſum ſolum manet. Dans cette putréfaction, la matiere Philoſophique devient une terre noire volatile, plus ſubtile qu'aucune autre poudre. Les Adeptes l'appellent même *cadavre* lorſqu'elle eſt dans cet état, & diſent qu'elle en a l'odeur : non, dit Flamel *(a)*, que l'Artiſte ſente une odeur puante, puiſqu'elle ſe fait dans un vaſe ſcellé ; mais il juge qu'elle eſt telle par l'analogie de ſa corruption avec celle des corps morts. Cette poudre ou cendre, que Morien dit qu'il ne faut pas mépriſer, parce qu'elle doit revivre, & qu'elle renferme le diadême du Roi Philoſophe, reprend en effet vigueur peu à peu, à meſure qu'elle ſort des bras de la mort, c'eſt-à-dire, de la noirceur : elle ſe revivifie & prend un éclat plus brillant, un état d'incorruptibilité bien plus noble que celui qu'elle avoit avant ſa putréfaction.

Lorſque les Egyptiens obſerverent cette métamorphoſe, ils en prirent occaſion de feindre l'exiſtence du Phénix, qu'ils diſoient être un oiſeau de couleur de pourpre, qui renaiſſoit de ſes propres cendres. Mais cet oiſeau abſolument fabuleux, n'eſt autre que la pierre des Philoſophes parvenue à la couleur de pourpre après ſa putréfaction.

Pluſieurs anciens Philoſophes éclairés par ces effets admirables de la Nature en ont conclu avec Hermès, dont ils avoient puiſé les principes en Egypte, qu'il y avoit une nouvelle vie après que la mort nous avoit ravi celle-ci. C'eſt ce

(*a*) Flamel.

qu'ils ont voulu prouver, quand ils ont parlé de la résurrection des plantes de leurs propres cendres en d'autres plantes de même espece. On n'en trouve point qui ait parlé de Dieu & de l'homme avec tant d'élévation & de noblesse. Il explique même comment on peut dire des hommes qu'ils sont des Dieux. *Ego dixi Dii estis, & filii excelsi omnes*, dit David; & Hermès (*a*): » L'ame, o Tat, est de la propre essence de » Dieu. Car Dieu a une essence, & telle qu'elle » puisse être, lui seul se connoît. L'ame n'est pas » une partie séparée de cette essence divine, » comme on sépare une partie d'un tout maté- » riel; mais elle en est comme une effusion; à » peu près comme la clarté du Soleil n'est pas » le Soleil même. Cette ame est un Dieu dans » les hommes; c'est pourquoi l'on dit des hom- » mes qu'ils sont des Dieux, parce que ce qui » constitue proprement l'humanité confine avec » la Divinité. »

Quelles doivent donc être les connoissances de l'homme? est-il surprenant qu'éclairé par le Pere des lumieres, il pénetre jusques dans les replis les plus sombres & les plus cachés de la Nature? qu'il en connoisse les propriétés, & qu'il sache les mettre en usage? Mais Dieu est maître de distribuer ses dons comme il lui plaît. S'il a été assez bon pour établir un remede contre les maladies qui affligent l'humanité, il n'a pas jugé à propos de le faire connoître à tout le monde. Morien dit en conséquence (*b*), « que le Ma-

(*a*) Pymand. c. II.
(*b*) Entret. de Calid. & de Morien.

» giſtere n'eſt autre que le ſecret des ſecrets du » Dieu très-haut, grand, ſage & créateur de » tout ce qui exiſte; & que lui-même a révélé » ce ſecret à ſes ſaints Prophetes, dont il a placé » les ames dans ſon ſaint Paradis. »

Si ce ſecret eſt un don de Dieu, dira quelqu'un, il doit ſans doute être mis dans la claſſe des talens que Dieu confie, & que l'on ne doit pas enfouir. Si les Philoſophes ſont des gens ſi pieux, ſi charitables, pourquoi voit-on ſi peu de bonnes œuvres de leur part? Un ſeul Nicolas Flamel en France a bâti & doté des Egliſes & des Hôpitaux. Ces monumens ſubſiſtent encore aujourd'hui au milieu & à la vue de tout Paris. S'il y a d'autres Philoſophes, pourquoi ne ſuivent-ils pas un ſi bon exemple? pourquoi ne guériſſent-ils pas les malades? pourquoi ne relevent-ils pas des familles d'honnêtes gens que la miſere accable? Je réponds à cela, qu'on ne ſait pas tout le bien qui ſe fait en ſecret. On ne doit pas le faire en le publiant à ſon de trompe; la main gauche, ſelon le précepte de Jéſus-Chriſt notre Sauveur, ne doit pas ſavoir le bien que la droite fait. On a même ignoré juſqu'après la mort de Flamel qu'il étoit l'auteur unique de ces bonnes œuvres. Les figures hiéroglyphes qu'il fit placer dans les Charniers des Saints Innocens, ne préſentoient rien que de pieux & de conforme à la Religion. Il vivoit lui-même dans l'humilité, ſans faſte, & ſans donner le moindre ſoupçon du ſecret dont il étoit poſſeſſeur. D'ailleurs il pouvoit avoir dans ce temps-là des facilités que l'on n'a pas eues depuis long-temps pour faire ces bonnes œuvres.

Les Philoſophes ne ſont pas ſi communs que les Médecins. Ils ſont en très-petit nombre. Ils poſſedent le ſecret pour guérir toutes les maladies; ils ne manquent pas de bonne volonté pour faire du bien à tout le monde; mais ce monde eſt ſi pervers, qu'il eſt dangereux pour eux de le faire. Ils ne le peuvent ſans courir riſque de leur vie. Guériront-ils quelqu'un comme par miracle? on entendra s'élever un murmure parmi les Médecins & le Peuple; & ceux mêmes qui doutoient le plus de l'exiſtence du remede Philoſophique le ſoupçonneront alors exiſtant. On ſuivra cet homme; on obſervera ſes démarches, le bruit s'en répandra; des avares, des ambitieux le pourſuivront pour avoir ſon ſecret. Que pourra-t-il donc eſpérer, que des perſécutions, ou l'exil volontaire de ſa patrie?

Les exemples du Coſmopolite & de Philalethe en ſont une preuve bien convaincante. « Nous » ſommes, dit ce dernier (*a*), comme enve- » loppés dans la malédiction & les opprobres : » nous ne pouvons jouir tranquillement de la » ſociété de nos amis; quiconque nous décou- » vrira pour ce que nous ſommes, voudra ou » extorquer notre ſecret, ou machiner notre » perte, ſi nous le lui refuſons. Le monde eſt ſi » méchant & ſi pervers aujourd'hui, l'intérêt & » l'ambition dominent tellement les hommes, » que toutes leurs actions n'ont d'autre but. Vou- » lons-nous, comme les Apôtres, opérer des » œuvres de miſéricorde? on nous rend le mal

(*a*) Introit. Apert. c. 13.

» pour le bien. J'en ai fait l'épreuve depuis peu
» dans quelques lieux éloignés. J'ai guéri comme
» par miracle quelques moribonds abandonnés
» des Médecins, & pour éviter la persécution,
» je me suis vu obligé plus d'une fois en pareil
» cas de changer de nom, d'habit, de me faire
» raser les cheveux & la barbe, & de m'enfuir
» à la faveur de la nuit. » A quels dangers encore plus pressans ne s'exposeroit pas un Philosophe qui feroit la transmutation ? quoique son dessein ne fût que d'en faire usage pour une vie fort simple, & pour en faire part à ceux qui sont dans le besoin. Cet or plus fin, & plus beau que l'or vulgaire, suivant ce qu'ils en disent, sera bientôt reconnu. Sur cet indice seul on soupçonnera le porteur, & peut-être de faire la fausse monnoie. Quelles affreuses conséquences n'auroit pas à craindre pour lui un Philosophe chargé d'un tel soupçon ?

Je sais qu'un bon nombre de Médecins n'exercent pas leur profession, tant par des vues d'intérêt, que par envie de rendre service au Public ; mais tous ne sont pas dans ce cas-là. Les uns se réjouiront de voir faire du bien à leur prochain, d'autres seront mortifiés de ce qu'on les prive de l'occasion de grossir leurs revenus. La jalousie ne manqueroit pas de s'emparer de leur cœur, & la vengeance tarderoit-elle à faire sentir ses effets ? La science Hermétique ne s'apprend pas dans les écoles de Médecine, quoiqu'on ne puisse gueres douter qu'Hippocrate ne l'ait sue, lorsqu'on pese bien les expressions éparses dans ses ouvrages, & l'éloge qu'il fit de Démo-

crite aux Abdéritains, qui regardoient ce Philosophe comme devenu insensé, parce qu'au retour d'Egypte, il leur distribua presque tous les biens de patrimoine qui lui restoient, afin de vivre en Philosophe dans une petite maison de campagne éloignée du tumulte. Cette preuve seroit cependant bien insuffisante pour l'antiquité de la science Hermétique; mais il y en a tant d'autres, qu'il faut n'avoir pas lu les Auteurs anciens pour la nier. Que veut dire (*a*) Pindare, lorsqu'il débite que le plus grand des Dieux fit tomber dans la ville de Rhode une neige d'or, faite par l'art de Vulcain? Zôsime Panopolite, Eusebe, & Synesius nous apprennent que cette science fut long-temps cultivée à Memphis en Egypte. Les uns & les autres citent les ouvrages d'Hermès. Plutarque (*b*) dit que l'ancienne Théologie des Grecs & des Barbares n'étoit qu'un discours de Physique caché sous le voile des Fables. Il essaye même de l'expliquer, en disant que par Latone ils entendoient, la nuit; par Junon, la terre; par Apollon, le soleil; & par Jupiter, la chaleur. Il ajoute peu après que les Egyptiens disoient qu'Osiris étoit le Soleil, Isis la Lune, Jupiter l'esprit universel répandu dans toute la Nature, & Vulcain le feu, &c. Manethon s'étend beaucoup là-dessus.

Origene (*c*) dit que les Egyptiens amusoient le peuple par des fables, & qu'ils cachoient leur Philosophie sous le voile des noms des Dieux

(*a*) Olymp. 6.
(*b*) Theolog. Physico Græcor.
(*c*) L. I. contre Celse.

du

du pays. Coringius (*a*), malgré tout ce qu'il a écrit contre la Philoſophie Hermétique, s'eſt vu contraint par des preuves ſolides d'avouer que les Prêtres d'Egypte exerçoient l'art de faire de l'or, & que la Chymie y a pris naiſſance. Saint Clément d'Alexandrie fait dans ſes Stromates un grand éloge de ſix ouvrages d'Hermès ſur la Médecine. Diodore de Sicile parle aſſez au long (*b*) d'un ſecret qu'avoient les Rois d'Egypte pour tirer de l'or d'un marbre blanc qui ſe trouvoit ſur les frontieres de leur Empire. Strabon (*c*) fait auſſi mention d'une pierre noire dont on faiſoit beaucoup de mortiers à Memphis. On verra dans la ſuite de cet ouvrage, que cette pierre noire, ce marbre blanc & cet or n'étoient qu'allégoriques, pour ſignifier la pierre des Philoſophes parvenue à la couleur noire, que les mêmes Philoſophes ont appellé *mortier*, parce que la matiere ſe broye & ſe diſſout. Le marbre blanc étoit cette même matiere parvenue à la blancheur, appelée marbre, à cauſe de ſa fixité. L'or étoit l'or Philoſophique qui ſe tire & naît de cette blancheur, ou la pierre fixée au rouge : on trouvera ces explications plus détaillées dans le cours de cet ouvrage.

Philon Juif (*d*) rapporte que Moyſe avoit appris en Egypte l'Arithmétique, la Géométrie, la Muſique, & la *Philoſophie ſymbolique*, qui ne s'y écrivoit jamais que par des caractères ſacrés ;

(a) *Omninò tamen, & ipſe exiſtimo Ægyptiorum Hierophantas, omnium mortalium principes* χρυσοποιίαν *jactiſaſſe, & ab his Chemiæ profluxiſſe exordia.*

(*b*) Antiq. l. 4. c. 2.

(*c*) Geogr. l. 17.

(*d*) Lib. 1. de vitâ Moſis.

l'Astronomie & les Mathématiques. S. Clément d'Alexandrie s'exprime dans les mêmes termes que Philon ; mais il ajoute la Médecine & la connoissance des Hyéroglyphes, que les Prêtres n'enseignoient qu'aux enfans des Rois du pays & aux leurs propres (*a*).

Hermès fut le premier qui enseigna toutes ces sciences aux Egyptiens, suivant Diodore de Sicile (*b*), & Strabon (*c*). Le P. Kircker, quoique fort déchaîné contre la Philosophie Hermétique, a prouvé lui-même (*d*) qu'elle étoit exercée en Egypte. On peut voir aussi Diodore (Antiq. 1. c. 11.) & Julius Matern. Firmicus (lib. 3. c. 1. de Petosiri & Nicepso.) S. Clément d'Alexandrie (*e*) s'exprime ainsi à ce sujet : Nous avons encore quarante-deux ouvrages d'Hermès très-utiles & très-nécessaires. Trente-six de ces livres renferment toute la Philosophie des Egyptiens ; & les autres six regardent la Médecine en par-

(a) *Cùm autem Moses jam esset ætate grandior, Arithmeticam & Geometriam, Rhytmicam & Harmonicam, & prætereà Medicinam simul & Musicam ab iis (Ægyptiis) edoctus est, qui inter Ægyptios erant insigniores; & prætereà eam, quæ traditur per symbola & signa Philosophiam, quam in litteris ostendunt hieroglyphicis. Alium autem doctrinæ orbem tanquam puerum regium Græci eum docuêre in Ægypto, ut dicit Philo in vitâ Mosis. Didicit autem litteras Ægyptiorum, & rerum cœlestium scientiam à Chaldeis & ab Ægyptiis. Unde in ejus gestis dicitur eruditus fuisse in omni scientiâ Ægyptiorum. Clemens Alexand. l. 1. Strom.*

(*b*) Lib. 2. c. 1.

(*c*) Lib. 17.

(*d*) Œdyp. Ægypt. T. 2. p. 2.

(*e*) Strom. l. 6.

ticulier: l'un traite de la construction du corps ou anatomie ; le second, des maladies ; le troisieme, des instrumens ; le quatrieme, des médicamens; le cinquieme, des yeux ; & le sixieme, des maladies des femmes.

Homere avoit voyagé en Egypte (*a*), & y avoit appris bien des choses dans la fréquentation qu'il eut avec les Prêtres de ce pays-là. On peut même dire que c'est-là qu'il puisa ses Fables. Il en donne de grandes preuves dans plusieurs endroits de ses ouvrages, & en particulier dans son Hymne III. à Mercure, où il dit que ce Dieu fut le premier qui inventa l'art du feu. πυρὸς δ' ἐπεμαίετο τέχνην. v. 108. & v. 111. Ἑρμῆς τοι πρώτιστα πυρήια, πῦρ τ' ἀνέδωκε. Homere parle même d'Hermès comme de l'auteur des richesses, & le nomme en conséquence χρυσόῤῥαπις, δῶτορ ἐάων. C'est pour cela qu'il dit (*ibid.* v. 249.) qu'Apollon ayant été trouver Hermès pour avoir des nouvelles des bœufs qu'on lui avoit volés, il le vit couché dans son antre obscur, plein de nectar, d'ambroisie, d'or & d'argent, & d'habits de Nymphes rouges & blancs. Ce nectar, cette ambroisie & ces habits de Nymphes seront expliqués dans le cours de cet ouvrage.

Esdras, dans son quatrieme liv. chap. 8. s'exprime ainsi. *Quomodo interrogabis terram, & dicet tibi, quoniam dabit terram multam magis, unde fiat fictile, parvum autem pulverem unde aurum fit.*

Etienne de Byzance étoit si persuadé qu'Her-

(*a*) Diod. de Sic. l. 1. c. 2.

mès étoit l'auteur de la Chymie, & en avoit une si grande idée, qu'il n'a pas fait difficulté de nommer l'Egypte même Ἑρμοχύμιος, & Vossius (de Idol.) a cru devoir corriger ce mot par celui Ἑρμοχήμιος. C'est sans doute ce qui avoit aussi engagé Homere à feindre que ces plantes *Moly* & *Nepenthes*, qui avoient tant de vertus, venoient d'Egypte. Pline (*a*) en rend témoignage en ces termes : *Homerus quidem primus doctrinarum & antiquitatis parens, multus alias in admiratione Circes, gloriam herbarum Ægypto tribuit. Herbas certè Ægyptias à Regis uxore traditas suæ Helenæ plurimas narrat, ac nobile illud nepenthes, oblivionem tristitiæ veniamque afferens, ab Helenâ utique omnibus mortalibus propinandum.*

Il est donc hors de doute que l'Art Chymique d'Hermès étoit connu chez les Egyptiens. Il n'est gueres moins constant que les Grecs qui voyagerent en Egypte, l'y apprirent, au moins quelques-uns; & que l'ayant appris sous des hiéroglyphes, ils l'enseignerent ensuite sous le voile des fables. Eusthathius nous le donne assez à entendre dans son commentaire sur l'Iliade.

L'idée de faire de l'or par le secours de l'Art n'est donc pas nouvelle; outre les preuves que nous en avons données, Pline (*b*) le confirme par ce qu'il rapporte de Caligula. « L'amour & » l'avidité que Caïus Caligula avoit pour l'or, » engagerent ce Prince à travailler pour s'en » procurer. Il fit donc cuire, dit cet Auteur,

(*a*) Lib. 13. c. 2.
(*b*) Lib. 33. c. 4.

» une grande quantité d'orpiment, & réussit en
» effet à faire de l'or excellent ; mais en si pe-
» tite quantité, qu'il y avoit beaucoup plus de
» perte que de profit. » Caligula savoit donc qu'on pouvoit faire de l'or artificiellement ; la Philosophie Hermétique étoit donc connue.

Quant aux Arabes, personne ne doute que la Chymie Hermétique & la vulgaire n'aient été toujours en vigueur parmi eux. Outre qu'Albufaraius nous apprend (*a*) que les Arabes nous ont conservé un grand nombre d'ouvrages des Chaldéens, des Egyptiens & des Grecs par les traductions qu'ils en avoient faites en leur langue; nous avons encore les écrits de Geber, d'Avicenne, d'Abudali, d'Alphidius, d'Alchindis & de beaucoup d'autres sur ces matieres. On peut même dire que la Chymie s'est répandue dans toute l'Europe par leur moyen. Albert le Grand, Archevêque de Ratisbonne, est un des premiers connus depuis les Arabes. Entre les autres ouvrages pleins de science & d'érudition sur la Dialectique, les Mathématiques, la Physique, la Métaphysique, la Théologie & la Médecine, on en trouve plusieurs sur la Chymie, dont l'un porte pour titre *de Alchymia* : on l'a farci dans la suite d'une infinité d'additions & de sophistications. Le second est intitulé, *de concordantia Philosophorum*; le troisieme, *de compositione compositi*. Il a fait aussi un traité des minéraux, à la fin duquel il met un article particulier de la matiere des Philosophes sous le nom de *Electrum minerale*.

(*a*) Dynastiâ nonâ.

Dans le premier de ces Traités il dit : « L'envie
» de m'instruire dans la Chymie Hermétique
» m'a fait parcourir bien des Villes & des Pro-
» vinces, visiter les gens savans pour me mettre
» au fait de cette science. J'ai transcrit & étudié
» avec beaucoup de soins & d'attention les li-
» vres qui en traitent; mais pendant long-temps
» je n'ai point reconnu pour vrai ce qu'ils avan-
» cent. J'étudiai de nouveau les livres pour &
» contre, & je n'en pus tirer ni bien ni profit.
» J'ai rencontré beaucoup de Chanoines tant
» savans qu'ignorans dans la Physique, qui
» se mêloient de cet Art, & qui y avoient fait
» des dépenses énormes; malgré leurs peines,
» leurs travaux & leur argent, ils n'avoient point
» réussi. Mais tout cela ne me rebuta point; je
» me mis moi-même à travailler; je fis de la
» dépense; je lisois, je veillois; j'allois d'un
» lieu à un autre, & je méditois sans cesse sur
» ces paroles d'Avicenne : *Si la chose est, com-*
» *ment est-elle ? si elle n'est pas, comment n'est-*
» *elle pas ?* Je travaillois donc; j'étudiai avec
» persévérance, jusqu'à ce que je trouvai ce que
» je cherchois. J'en ai l'obligation à la grace
» du Saint-Esprit qui m'éclaira, & non à ma
» science. » Il dit aussi dans son Traité des
minéraux (*a*) : « Il n'appartient pas aux Phy-
» siciens de déterminer & de juger de la
» transmutation des corps métalliques, & du
» changement de l'un dans l'autre : c'est le
» fait de l'Art, appelé Alchymie. Ce genre de
» science est très-bon & très-certain, parce

(*a*) Lib. 3. c. 1.

» qu'elle apprend à connoître chaque chose par » sa propre cause; & il ne lui est pas difficile » de distinguer des choses mêmes les parties ac» cidentelles qui ne sont pas de sa nature. » Il ajoute ensuite dans le chapitre second du même livre: « La premiere matiere des métaux est » un humide onctueux, subtil, incorporé, & » mêlé fortement avec une matiere terrestre. » C'est parler en Philosophe, & conformément à ce qu'ils en disent tous, comme on le verra dans la suite.

Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle son disciple, & Flamel parurent peu de temps après; le nombre augmenta peu à peu, & cette science se répandit dans tous les Royaumes de l'Europe. Dans le siecle dernier on vit le Cosmopolite, d'Espagnet, & le Philalethe, sans doute qu'il y en avoit bien d'autres, & qu'il en existe encore aujourd'hui; mais le nombre en est si petit, ou ils se trouvent tellement cachés, qu'on ne sauroit les découvrir. C'est une grande preuve qu'ils ne cherchent pas la gloire du monde, ou du moins qu'ils craignent les effets de sa perversité. Ils se tiennent même dans le silence, tant du côté de la parole, que du côté des écrits. Ce n'est pas qu'il ne paroisse de temps en temps quelques ouvrages sur cette matiere; mais il suffit d'avoir lu & médité ceux des vrais Philosophes, pour s'appercevoir bientôt qu'ils ne leur ressemblent que par les termes barbares, & le style énigmatique, mais nullement pour le fond. Leurs Auteurs avoient lu de bons livres; ils les citent assez souvent, mais ils le font si mal à

propos, qu'ils prouvent clairement, ou qu'ils ne les ont point médités, ou qu'ils l'ont fait de maniere à adapter les expressions des Philosophes aux idées fausses que la prévention leur avoit mises dans l'esprit à l'égard des opérations & de la matiere, & non point en cherchant à rectifier leurs idées sur celle des Auteurs qu'ils lisoient. Ces ouvrages des faux Philosophes sont en grand nombre; tout le monde a voulu se mêler d'écrire, & la plupart sans doute pour trouver dans la bourse du Libraire une ressource qui leur manquoit d'ailleurs, ou du moins pour se faire un nom qu'ils ne méritent certainement pas. Un Auteur souhaitoit autrefois que quelque vrai Philosophe eût assez de charité envers le Public pour publier une liste de bons Auteurs dans ce genre de science, afin d'ôter à un grand nombre de personnes la confiance avec laquelle ils lisent les mauvais qui les induisent en erreur. Olaus Borrichius, Danois, fit imprimer en conséquence, sur la fin du siecle dernier, un ouvrage qui a pour titre: *Conspectus Chymicorum celebriorum.* Il fait des articles séparés de chacun, & dit assez prudemment ce qu'il en pense. Il exclut un grand nombre d'Auteurs de la classe des vrais Philosophes: mais tous ceux qu'ils donnent pour vrais le sont-ils en effet? d'ailleurs le nombre en est si grand, qu'on ne sait lesquels choisir préférablement à d'autres. On doit être par conséquent fort embarrassé quand on veut s'adonner à cette étude. J'aimerois donc mieux m'en tenir au sage conseil de d'Espagnet, qu'il donne en ces termes dans son *Arcanum Hermeticæ Philosophiæ*

opus, can. 9. « Celui qui aime la vérité de cette » ſcience doit lire peu d'Auteurs ; mais marqués au bon coin. » Et can. 10. « Entre les » bons Auteurs qui traitent de cette Philoſophie » abſtraite, & de ce ſecret Phyſique, ceux qui » en ont parlé avec le plus d'eſprit, de ſolidité » & de vérité ſont, entre les anciens, Hermès (*a*) » & Morien Romain (*b*) ; entre les modernes, Raymond Lulle, que j'eſtime & que je » conſidere plus que tous les autres, & Bernard, » Comte de la Marche-Tréviſanne, connu ſous » le nom du bon Tréviſan (*c*). Ce que le ſubtile Raymond Lulle a omis, les autres n'en » ont point fait mention. Il eſt donc bon de » lire, relire & méditer ſérieuſement ſon teſtament ancien & ſon codicille, comme un legs » d'un prix ineſtimable, dont il nous a fait préſent ; à ces deux ouvrages on joindra la lecture » de ſes deux pratiques (*d*). On y trouve tout » ce qu'on peut deſirer, particulierement la vérité de la matiere, les degrés du feu, le régime au moyen duquel on parfait l'œuvre ; » toutes choſes que les Anciens ſe ſont étudiés » de cacher avec plus de ſoins. Aucun autre n'a » parlé ſi clairement & ſi fidélement des cauſes » cachées des choſes, & des mouvemens ſecrets » de la Nature. Il n'a preſque rien dit de l'eau

(*a*) Table d'Emeraude, & les ſept chapitres.

(*b*) Entretien du Roi Calid & de Morien.

(*c*) La Philoſophie des Métaux, & ſa Lettre à Thomas de Boulogne.

(*d*) La plupart des autres livres de Raymond Lulle qui ne ſont pas cités ici ſont plus qu'inutiles.

» premiere & mystérieuse des Philosophes ; mais » ce qu'il en dit est très-significatif.

(*a*) » Quant à cette eau limpide recherchée » de tant de personnes, & trouvée de si peu, » quoiqu'elle soit présente à tout le monde & » qu'il en fait usage. Un noble Polonois (*b*), » homme d'esprit & savant, a fait mention » de cette eau qui est la base de l'œuvre, » assez au long dans ses Traités qui ont pour » titre : *Novum lumen Chemicum ; Parabola ;* » *Enigma ; de Sulfure.* Il en a parlé avec tant » de clarté, que celui qui en demanderoit da- » vantage, ne seroit pas capable d'être contenté » par d'autres. »

» Les Philosophes, continue le même Au- » teur (*c*), s'expliquent plus volontiers & avec » plus d'énergie par un discours muet, c'est-à- » dire, par des figures allégoriques & énigma- » tiques, que par des écrits ; tels sont, par exem- » ple, la table de Senior ; les peintures allégo- » riques du Rosaire ; celles d'Abraham Juif, » rapportées par Flamel, & celles de Flamel » même. De ce nombre sont aussi les emblêmes » de Michel Majer, qui y a renfermé, & comme » expliqué si clairement les mysteres des An- » ciens, qu'il n'est gueres possible de mettre la

(*a*) Can. 11.

(*b*) Le Cosmopolite. Lorsque d'Espagnet écrivoit cela, le Public n'étoit pas encore détrompé de son erreur, au sujet de l'Auteur de ce livre, que Michel Sendivogius Polonois mit au jour sous son nom, par anagramme ; mais on a reconnu depuis qu'il l'avoit eu en manuscrit de la veuve du Cosmopolite.

(*c*) Can. 12.

» vérité devant les yeux avec plus de clarté. »

Tels sont les seuls Auteurs loués par d'Espagnet, comme suffisans sans doute pour mettre au fait de la Philosophie Hermétique, un homme qui veut s'y appliquer. Il dit qu'il ne faut pas se contenter de les lire une ou deux fois, mais dix fois & davantage sans se rebuter ; qu'il faut le faire avec un cœur pur & détaché des embarras fatigans du siecle, avec un véritable & ferme propos de n'user de la connoissance de cette science, que pour la gloire de Dieu & l'utilité du prochain, afin que Dieu puisse répandre ses lumieres & sa sagesse dans l'esprit & le cœur; parce que la sagesse, suivant que dit le Sage, n'habitera jamais dans un cœur impur & souillé de péchés.

D'Espagnet exige encore une grande connoissance de la Physique; & c'est pour cet effet que j'en mettrai à la suite de ce Discours un traité abrégé qui en renfermera les principes généraux tirés des Philosophes Hermétiques, que d'Espagnet a récueillis dans son Enchyridion. Le traité Hermétique qui est à la suite est absolument nécessaire pour disposer le Lecteur à l'intelligence de cet ouvrage. J'y joindrai les citations des Philosophes, pour faire voir qu'ils sont tous d'accord sur les mêmes points.

On ne sauroit trop recommander l'étude de la Physique, parce qu'on y apprend à connoître les principes que la Nature emploie dans la composition & la formation des individus des trois regnes animal, végétal & minéral. Sans cette connoissance on travailleroit à l'aveugle ;

& l'on prendroit pour former un corps, ce qui ne feroit propre qu'à en former un d'un genre ou d'une efpece tout-à-fait différente de celui qu'on fe propofe. Car l'homme vient de l'homme, le bœuf du bœuf, la plante de fa propre femence, & le métal de la fienne. Celui qui chercheroit donc, hors de la nature métallique, l'art & le moyen de multiplier ou de perfectionner les métaux, feroit certainement dans l'erreur. Il faut cependant avouer que la Nature ne fauroit par elle feule multiplier les métaux, comme le fait l'art Hermétique. Il eft vrai que les métaux renferment dans leur centre cette propriété multiplicative; mais ce font des pommes cueillies avant leur maturité, fuivant ce qu'en dit Flamel. Les corps ou métaux parfaits (Philofophiques) contiennent cette femence plus parfaite & plus abondante; mais elle y eft fi opiniâtrément attachée, qu'il n'y a que la folution Hermétique qui puiffe l'en tirer. Celui qui en a le fecret, a celui du grand œuvre, fi l'on en croit tous les Philofophes. Il faut, pour y parvenir, connoître les agens que la Nature emploie pour réduire les mixtes à leurs principes; parce que chaque corps eft compofé de ce en quoi il fe réfout naturellement. Les principes de Phyfique détaillés ci-après font très-propres à fervir de flambeau pour éclairer les pas de celui qui voudra pénétrer dans le puits de Démocrite, & y découvrir la vérité cachée dans les ténebres les plus épaiffes. Car ce puits n'eft autre que les énigmes, les allégories, & les obfcurités répandues dans les ouvrages des Philofo-

phes, qui ont appris des Egyptiens, comme Démocrite, à ne point dévoiler les secrets de la sagesse, dont il avoit été instruit par ses successeurs du pere de la vraie Philosophie.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE PHYSIQUE,

Suivant la Philosophie Hermétique.

IL n'est pas donné à tous de pénétrer jusqu'au sanctuaire des secrets de la Nature : très-peu de gens savent le chemin qui y conduit. Les uns impatiens s'égarent en prenant des sentiers qui semblent en abréger la route ; les autres trouvent presque à chaque pas des carrefours qui les embarrassent, prennent à gauche, & vont au Tartare, au lieu de tenir la droite qui mene aux champs Elisées, parce qu'ils n'ont pas, comme Enée (*a*), une Sibylle pour guide. D'autres enfin ne pensent pas se tromper en suivant le chemin le plus battu & le plus fréquenté. Tous s'apperçoivent néanmoins, après de longues fatigues, que, loin d'être arrivés au but, ils ont ou passé à côté, ou lui ont tourné le dos.

Les erreurs ont leur source dans le préjugé, comme dans le défaut de lumieres & de solides instructions. La véritable route ne peut être que très-simple, puisqu'il n'y a rien de plus simple

(*a*) Eneid. l. 6.

que les opérations de la Nature. Mais quoique tracée par cette même Nature, elle eſt peu fréquentée ; & ceux mêmes qui y paſſent ſe font un devoir jaloux de cacher leurs traces avec des ronces & des épines. On n'y marche qu'à travers l'obſcurité des fables & des énigmes ; il eſt très-difficile de ne pas s'égarer, ſi un Ange tutélaire ne porte le flambeau devant nous.

Il faut donc connoître la Nature avant que de ſe mettre en devoir de l'imiter, & d'entreprendre de perfectionner ce qu'elle a laiſſé dans le chemin de la perfection. L'étude de la Phyſique nous donne cette connoiſſance; non de cette Phyſique des Ecoles, qui n'apprend que la ſpéculation, & qui ne meuble la mémoire que de termes plus obſcurs, & moins intelligibles que la choſe même que l'on veut expliquer. Phyſique, qui prétendant nous définir clairement un corps, nous dit que c'eſt un compoſé de points ou de parties ; de points qui menés d'un endroit à un autre formeront des lignes ; ces lignes rapprochées, une ſurface ; de-là l'étendue & les autres dimenſions. De la réunion des parties réſultera un corps, & de leur déſunion, la diviſibilité à l'infini, ou, ſi l'on veut, à l'indéfini. Enfin, tant d'autres raiſonnemens de cette eſpece, peu capables de ſatisfaire un eſprit curieux de parvenir à une connoiſſance palpable & pratique des individus qui compoſent ce vaſte Univers. C'eſt à la Phyſique Chymique qu'il faut avoir recours. Elle eſt une ſcience pratique, fondée ſur une théorie, dont l'expérience prouve la vérité. Mais cette expérience eſt malheureuſement ſi rare, que

bien des gens en prennent occaſion de douter de ſon exiſtence.

En vain des Auteurs, gens d'eſprit, de génie, & très-ſavans dans d'autres parties, ont-ils voulu inventer des ſyſtêmes, pour nous repréſenter, par une deſcription fleurie, la formation & la naiſſance du monde L'un s'eſt embarraſſé dans des tourbillons, dont le mouvement trop rapide l'a emporté : il s'eſt perdu avec eux. Sa premiere matiere, diviſée en matiere ſubtile, rameuſe & globuleuſe, ne nous a laiſſé qu'une vaine matiere à raiſonnemens ſubtils, ſans nous apprendre ce que c'eſt que l'eſſence des corps. Un autre, non moins ingénieux, s'eſt aviſé de ſoumettre tout au calcul, & a imaginé une attraction réciproque, qui pourroit tout au plus nous aider à rendre raiſon du mouvement actuel des corps, ſans nous donner aucune lumiere ſur les principes dont ils ſont compoſés. Il ſentoit très-bien que c'étoit faire revivre, ſous un nouveau nom, les qualités occultes des Péripatéticiens, bannies de l'école depuis long-temps; auſſi n'a-t-il débité ſon attraction que comme une conjecture, que ſes ſectateurs ſe ſont fait un devoir de ſoutenir comme une choſe réelle.

La tête du troiſieme, frappée du même coup dont ſa prétendue comete heurta le Soleil, a laiſſé prendre à ſes idées des routes auſſi peu régulieres que celles qu'il fixe aux planetes, formées, ſelon lui, des parties ſéparées par ce choc du corps igné de l'Aſtre qui préſide au jour.

Les imaginations d'un Telliamed, & celles

d'autres Ecrivains ſemblables ſont des rêveries qui ne méritent que du mépris ou de l'indignation. Tous ceux enfin qui ont voulu s'écarter de ce que Moyſe nous a laiſſé dans la Geneſe, ſe ſont perdus dans leurs vains raiſonnemens.

Qu'on ne nous diſe pas que Moyſe n'a voulu faire que des Chrétiens, & non des Philoſophes. Inſtruit par la révélation de l'Auteur même de la Nature ; verſé d'ailleurs très-parfaitement dans toutes les ſciences des Egyptiens, les plus inſtruits & les plus éclairés dans toutes celles que nous cultivons, qui, mieux que lui, étoit en état de nous apprendre quelque choſe de certain ſur l'hiſtoire de l'Univers ?

Son ſyſtême, il eſt vrai, eſt très-propre à faire des Chrétiens ; mais cette qualité, qui manque à la plupart des autres, eſt-elle donc incompatible avec la vérité ? Tout y annonce la grandeur, la toute-puiſſance, & la ſageſſe du Créateur ; mais tout en même temps y manifeſte à nos yeux la créature telle qu'elle eſt. Dieu parla, & tout fut fait, *dixit*, *& facta ſunt* (*a*). C'étoit aſſez pour des Chrétiens, mais ce n'étoit pas aſſez pour des Philoſophes. Moyſe ajoute d'où ce monde a été tiré ; quel ordre il a plu à l'Etre ſuprême de mettre dans la formation de chaque regne de la Nature. Il fait plus : il déclare poſitivement quel eſt le principe de tout ce qui exiſte, & ce qui donne la vie & le mouvement à chaque individu. Pouvoit-il en dire davantage en ſi peu de paroles ? Exigeroit-on de lui qu'il eût décrit l'anatomie de toutes les parties de ces

(*a*) Gen. I.

individus ?

individus? & quand il l'auroit fait, s'en feroit-on mieux rapporté à lui? On veut examiner; on le veut, parce qu'on doute: on doute par ignorance; & sur un tel fondement, quel systême peut-on élever, qui ne tombe bientôt en ruine?

Le Sage ne pouvoit mieux désigner cette espece d'Architectes, ces fabricateurs de systêmes, qu'en disant que Dieu a livré l'Univers à leurs vains raisonnemens (*a*). Disons mieux: il n'est personne versé dans la science de la Nature, qui ne reconnoisse Moyse pour un homme inspiré de Dieu, pour un grand Philosophe, & un vrai Physicien. Il a décrit la création du monde & de l'homme avec autant de vérité, que s'il y avoit assisté en personne. Mais avouons en même temps que ses écrits sont si sublimes, qu'ils ne sont pas à la portée de tout le monde; & que ceux qui le combattent, ne le font que parce qu'ils ne l'entendent pas, que les ténebres de leur ignorance les aveuglent, & que leurs systêmes ne sont que des délires mal combinés d'une tête bouffie de vanité, & malade de trop de présomption.

Rien de plus simple que la Physique. Son objet, quoique très-composé aux yeux des ignorans, n'a qu'un seul principe, mais divisé en parties les unes plus subtiles que les autres. Les différentes proportions employées dans le mélange, la réunion & les combinaisons des parties plus subtiles avec celles qui le sont moins, forment

(*a*) Eccles. c. 3. v. 11.

tous les individus de la Nature. Et comme ces combinaisons sont presque infinies, le nombre des mixtes l'est aussi.

Dieu est un Etre éternel, une unité infinie, principe radical de tout : son essence est une immense lumiere, sa puissance une toute-puissance, son desir un bien parfait, sa volonté absolue un ouvrage accompli. A qui voudroit en savoir davantage, il ne reste que l'étonnement, l'admiration, le silence, & un abyme impénétrable de gloire.

Avant la création il étoit comme replié en lui-même & se suffisoit. Dans la création il accoucha, pour ainsi dire, & mit au jour ce grand ouvrage qu'il avoit conçu de toute éternité. Il se développa par une extension manifeste de lui-même, & rendit actuellement matériel ce monde idéal, comme s'il eût voulu rendre palpable l'image de sa Divinité. C'est ce qu'Hermès a voulu nous faire entendre lorsqu'il dit que Dieu changea de forme; qu'alors le monde fut manifesté & changé en lumiere (*a*). Il paroît vraisemblable que les Anciens entendoient quelque chose d'approchant, par la naissance de Pallas, sortie du cerveau de Jupiter avec le secours de Vulcain ou de la lumiere.

Non moins sage dans ses combinaisons que puissant dans ses opérations, le Créateur a mis un si bel ordre dans la masse organique de l'Univers, que les choses supérieures sont mêlées sans confusion avec les inférieures, & devien-

(*a*) Pymand. c. I.

nent ſemblables par une certaine anologie. Les extrêmes ſe trouvent liés très-étroitement par un milieu inſenſible, ou un nœud ſecret de cet adorable ouvrier, de maniere que tout obéit de concert à la direction du Modérateur ſuprême, ſans que le lien des différentes parties puiſſe être rompu que par celui qui en a fait l'aſſemblage. Hermès avoit donc raiſon de dire (*a*) que ce qui eſt en bas eſt ſemblable à ce qui eſt en haut, pour parfaire toutes les choſes admirables que nous voyons.

De la premiere matiere.

Quelques Philoſophes ont ſuppoſé une matiere préexiſtante aux élémens; mais comme ils ne la connoiſſoient pas, ils n'en ont parlé que d'une maniere obſcure & très-embrouillée. Ariſtote, qui paroît avoir cru le monde éternel, parle cependant d'une premiere matiere univerſelle, ſans oſer néanmoins s'engager dans les détours ténébreux des idées qu'il en avoit. Il ne s'eſt exprimé à cet égard que d'une maniere fort ambiguë. Il la regardoit comme le principe de toutes les choſes ſenſibles, & ſemble vouloir inſinuer que les élémens ſe ſont formés par une eſpece d'antipathie ou de répugnance qui ſe trouvoit entre les parties de cette matiere (*b*). Il eût mieux philoſophé s'il n'y avoit vu qu'une ſympathie & un accord parfait; puiſqu'on ne voit aucune con-

(*a*) Tab. Smarag.
(*b*) De ortu & interitu, l. 2. c. 1. & 2.

trariété dans les élémens mêmes, quoiqu'on pense ordinairement que le feu est opposé à l'eau. On ne s'y tromperoit pas, si l'on faisoit attention que cette opposition prétendue ne vient que de l'intention de leurs qualités, & de la différence de subtilité de leurs parties, puisqu'il n'y a point d'eau sans feu.

Thalès, Héraclite, Hésiode ont regardé l'eau comme la premiere matiere des choses. Moyse paroît dans la Genese (*a*) favoriser ce sentiment, en donnant les noms d'abyme & d'eau à cette premiere matiere; non qu'il entendît l'eau, élément que nous buvons, mais une espece de fumée, une vapeur humide, épaisse & ténébreuse, qui se condense dans la suite plus ou moins, selon les choses plus ou moins compactes qu'il a plu au Créateur d'en former. Ce brouillard, cette vapeur immense se concentra, s'épaissit, ou se raréfia en une eau universelle & chaotique, qui devint par-là le principe de tout pour le présent & pour la suite (*b*).

Dans son commencement, cette eau étoit volatile, telle qu'un brouillard; la condensation en fit une matiere plus ou moins fixe. Mais quelle que puisse être cette matiere, premier principe des choses, elle fut créée dans des ténebres trop épaisses & trop obscures, pour que l'esprit humain puisse y voir clairement. L'Auteur seul de la Nature la connoît, & en vain les Théologiens & les Philosophes voudroient-ils déterminer ce qu'elle étoit.

(*a*) C. 1.

(*b*) Cosmop. Tract. 4.

Il eſt cependant très-vraiſemblable que cet abyme ténébreux, ce chaos étoit une matiere aqueuſe ou humide, comme plus propre & plus diſpoſée à être atténuée, raréfiée, condenſée, & ſervir par ces qualités à la conſtruction des Cieux & de la Terre.

L'Ecriture Sainte nomme cette maſſe informe tantôt terre vuide, & tantôt eau, quoiqu'elle ne fût actuellement ni l'une ni l'autre, mais ſeulement en puiſſance. Il ſeroit donc permis de conjecturer qu'elle pouvoit être à peu près comme une fumée, ou une vapeur épaiſſe & ténébreuſe, ſtupide & ſans mouvement, engourdie par une eſpece de froid, & ſans action; juſqu'à ce que la même parole qui créa cette vapeur, y infuſa un eſprit vivifiant, qui devint comme viſible & palpable par les effets qu'il y produiſit.

La ſéparation des eaux ſupérieures d'avec les inférieures, dont il eſt fait mention dans la Geneſe, ſemble s'être faite par une eſpece de ſublimation des parties les plus ſubtiles, & les plus ténues, d'avec celles qui l'étoient moins, à peu près comme dans une diſtillation où les eſprits montent & ſe ſéparent des parties les plus peſantes, plus terreſtres, & occupent le haut du vaſe, pendant que les plus groſſieres demeurent au fond.

Cette opération ne put ſe faire que par le ſecours de cet eſprit lumineux qui fut infuſé dans cette maſſe. Car la lumiere eſt un eſprit igné, qui, en agiſſant ſur cette vapeur, & dans elle, rendit quelques parties plus peſantes en les condenſant, & devenues opaques par leur adhéſion

plus étroite; cet esprit les chassa vers la région inférieure, où elles conservent les ténebres dans lesquelles elles étoient premierement ensevelies. Les parties plus ténues, & devenues homogenes de plus en plus par l'uniformité de leur ténuité & de leur pureté, furent élevées & poussées vers la région supérieure, où moins condensées elles laisserent un passage plus libre à la lumiere qui s'y manifesta dans toute sa splendeur.

Ce qui prouve que l'abyme ténébreux, le chaos, ou la premiere matiere du monde, étoit une masse aqueuse & humide, c'est qu'outre les raisons que nous avons rapportées, nous en avons une preuve assez palpable sous nos yeux. Le propre de l'eau est de couler, de fluer tant que la chaleur l'anime & l'entretient dans son état de fluidité. La continuité des corps, l'adhésion de leurs parties est due à l'humeur aqueuse. Elle est comme la colle ou la soudure qui réunit & lie les parties élémentaires des corps. Tant qu'elle n'en est point séparée entierement, ils conservent la solidité de leur masse. Mais si le feu vient à échauffer ces corps au-delà du degré nécessaire pour leur conservation dans leur maniere d'être actuelle, il chasse, raréfie cette humeur, la fait évaporer, & le corps se réduit en poudre, parce que le lien qui en réunissoit les parties n'y est plus.

La chaleur est le moyen & l'instrument que le feu emploie dans ses opérations; il produit même par son moyen deux effets qui paroissent opposés, mais qui sont très-conformes aux loix de la Nature, & qui nous représentent ce qui s'est passé dans le débrouillement du chaos. En

féparant la partie la plus ténue & la plus humide de la plus terreftre, la chaleur raréfie la premiere, & condenfe la feconde. Ainfi par la féparation des hétérogenes fe fait la réunion des homogenes.

Nous ne voyons en effet dans le monde qu'une eau plus ou moins condenfée. Entre le Ciel & la Terre, tout eft fumée, brouillards, vapeurs pouffés du centre & de l'intérieur de la terre, & élevée au deffus de fa circonférence dans la partie que nous appelons air. La foibleffe des organes de nos fens ne nous permet pas de voir les vapeurs fubtiles, ou émanations des corps céleftes, que nous nommons influences, & fe mêlent avec les vapeurs qui fe fubliment des corps fublunaires. Il faut que les yeux de l'efprit viennent au fecours de la foibleffe des yeux du corps.

En tout temps les corps tranfpirent une vapeur fubtile, qui fe manifefte plus clairement en Eté. L'air échauffé fublime les eaux en vapeurs, les pompe, les attire à lui. Lorfqu'après une pluie les rayons du Soleil dardent fur la terre, on la voit fumer & s'exaler en vapeurs. Ces vapeurs voltigent dans l'air en forme de brouillards, lorfqu'elles ne s'élevent pas beaucoup au deffus de la fuperficie de la terre : mais quand elles montent jufqu'à la moyenne région, on les voit courir çà & là fous la forme de nuées. Alors elles fe réfolvent en pluie, en neige, en grêle, &c. & tombent pour retourner à leur origine.

L'ouvrier le fent à fa grande incommodité, quand il travaille avec action. L'homme oifif

même l'éprouve dans les grandes chaleurs. Le corps tranſpire toujours, & les ſueurs qui ruiſſelent ſouvent le long du corps le manifeſtent aſſez.

Ceux qui ont donné dans les idées creuſes des Rabbins, ont cru qu'il avoit exiſté, avant cette premiere matiere, un certain principe plus ancien qu'elle, auquel ils ont donné fort improprement le nom d'*Hylé*. C'étoit moins un corps qu'une ombre immenſe, moins une choſe, qu'une image très-obſcure de la choſe, que l'on devroit plutôt nommer un fantôme ténébreux de l'Etre, une nuit très-noire, & la retraite ou le centre des ténebres; enfin une choſe qui n'exiſte qu'en puiſſance, & telle ſeulement qu'il ſeroit poſſible à l'eſprit humain de ſe l'imaginer dans un ſonge. Mais l'imagination même ne ſauroit nous le repréſenter autrement que comme un aveugle-né ſe repréſente la lumiere du Soleil. Ces ſectateurs du Rabbiniſme ont jugé à propos de dire que Dieu tira de ce premier principe un abyme ténébreux, informe comme la matiere prochaine des élémens & du monde. Mais enfin tout de concert nous annonce l'eau comme premiere matiere des choſes.

L'eſprit de Dieu qui étoit porté ſur les eaux (*a*), fut l'inſtrument dont le ſuprême Architecte du monde ſe ſervit pour donner la forme à l'Univers. Il répandit à l'inſtant la lumiere, réduiſit de puiſſance en acte les ſemences des choſes auparavant confuſes dans le chaos, & par une altération conſtante de coagulations & de réſolu-

(*a*) Gen. 1.

tions, il entretint tous les individus. Répandu dans toute la maſſe, il en anime chaque partie, & par une continuelle & ſecrete opération il donne le mouvement à chaque individu, ſelon le genre & l'eſpece auquel il l'a déterminé. C'eſt proprement l'ame du monde; & qui l'ignore ou le nie, ignore les loix de l'Univers.

De la Nature.

A ce premier moteur ou principe de génération & d'altération, s'en joint un ſecond corporifié, auquel nous donnons le nom de *Nature.* L'œil de Dieu, toujours attentif à ſon ouvrage, eſt proprement la Nature même, & les loix qu'il a poſées pour ſa conſervation, ſont les cauſes de tout ce qui s'opere dans l'Univers. La Nature que nous venons d'appeler un ſecond moteur corporifié, eſt une Nature ſecondaire, un ſerviteur fidele qui obéit exactement aux ordres de ſon maître (*a*), ou un inſtrument conduit par la main d'un ouvrier incapable de ſe tromper. Cette Nature ou cauſe ſeconde eſt un eſprit univerſel, qui a une propriété vivifiante & fécondante de la lumiere créée dans le commencement, & communiquée à toutes les parties du macrocoſme. Zoroaſtre avec Héraclite l'ont appelé un eſprit igné, un feu inviſible, & l'ame du monde. C'eſt de lui que parle Virgile, lorſqu'il dit (*b*): Dès le commencement un certain eſprit igné fut

(*a*) Coſmopol. Tract. 2.
(*b*) Eneid. l. 6.

infusé dans le ciel, la terre & la mer, la lune, & les astres Titaniens ou terrestres (*a*). Cet esprit leur donne la vie & les conserve. Ame répandue dans tout le corps, elle donne le mouvement à toute la masse, & à chacune de ses parties. De là sont venues toutes les especes d'êtres vivans, quadrupedes, oiseaux, poissons. Cet esprit igné est le principe de leur vigueur: son origine est céleste, & il leur est communiqué par la semence qui les produit.

L'ordre qui regne dans l'Univers n'est qu'une suite développée des loix éternelles. Tous les mouvemens des différentes parties de sa masse en dépendent. La Nature forme, altere & corrompt sans cesse; & son modérateur, présent partout, répare continuellement les altérations de l'ouvrage.

On peut partager le monde en trois régions, la supérieure, la moyenne & l'inférieure. Les Philosophes Hermétiques donnent à la premiere le nom d'*intelligible*, & disent qu'elle est spirituelle, immortelle ou inaltérable; c'est la plus parfaite.

La moyenne est appelée *céleste*. Elle renferme les corps les moins imparfaits & une quantité d'esprits (*b*). Cette région étant au milieu par-

(*a*) C'est-à-dire, les minéraux & les métaux, auxquels on a donné les noms de Planetes.

(*b*) Il faut remarquer que les Philosophes n'entendent pas par ces esprits, des esprits immatériels ou esprits angéliques, mais seulement des esprits physiques, tels que l'esprit igné répandu dans l'Univers. Telle est aussi la spiritualité de leur région supérieure.

ticipe de la ſupérieure & de l'inférieure. Elle ſert comme de milieu pour réunir ces deux extrêmes, & comme de canal par où ſe communiquent ſans ceſſe à l'inférieure les eſprits vivifians qui en animent toutes les parties. Elle n'eſt ſujette qu'à des changemens périodiques.

L'inférieure ou élémentaire comprend tous les corps ſublunaires. Elle ne reçoit des deux autres les eſprits vivifians que pour les leur rendre. C'eſt pourquoi tout s'y altere, tout s'y corrompt, tout y meurt ; il ne s'y fait point de génération qui ne ſoit précédée de corruption ; & point de naiſſance, que la mort ne s'enſuive.

Chaque région eſt ſoumiſe, & dépend de celle qui lui eſt ſupérieure, mais elles agiſſent de concert. Le Créateur ſeul a le pouvoir d'anéantir les êtres, comme lui ſeul a eu le pouvoir de les tirer du néant. Les loix de la Nature ne permettent pas que ce qui porte le caractere d'être ou de ſubſtance, ſoit aſſujetti à l'anéantiſſement. Ce qui a fait dire à Hermès (*a*) que rien ne meurt dans ce monde, mais que tout paſſe d'une maniere d'être à une autre. Tout mixte eſt compoſé d'élémens, & ſe réſout enfin dans ces mêmes élémens, par une rotation continuelle de la Nature, comme l'a dit Lucrece :

Huic accedit uti quicque in ſua corpora rurſum
Diſſolvat natura ; neque ad nihilum interimat res.

Il y eut donc dès le commencement deux principes, l'un lumineux, approchant beaucoup

(*a*) Pymand.

de la Nature ſpirituelle; l'autre tout corporel & ténébreux. Le premier pour être le principe de la lumiere, du mouvement & de la chaleur: le ſecond comme principe des ténebres, d'engourdiſſement & de froid (*a*). Celui-là actif & maſculin; celui-ci paſſif & féminin. Du premier vient le mouvement pour la génération dans notre monde élémentaire, & de la part du ſecond procéde l'altération, d'où la mort a pris commencement.

Tout mouvement ſe fait par raréfaction & condenſation (*b*). La chaleur, effet de la lumiere ſenſible ou inſenſible, eſt la cauſe de la raréfaction, & le froid produit le reſſerrement ou la condenſation. Toutes les générations, végétations & accrétions ne ſe font que par ces deux moyens; parce que ce ſont les deux premieres diſpoſitions dont les corps aient été affectés. La lumiere ne s'eſt répandue que par la raréfaction; & la condenſation, qui produit la denſité des corps, a ſeule arrêté le progrès de la lumiere, & conſervé les ténebres.

Lorſque Moyſe dit que Dieu créa le ciel & la terre, il ſemble avoir voulu parler des deux principes formel & matériel, ou actif & paſſif que nous avons expliqué, & il ne paroît pas avoir entendu par la terre, cette maſſe aride qui parut après que les eaux s'en furent ſéparées. Celle dont parle Moyſe eſt le principe matériel de tout ce qui exiſte, & comprend le globe terra-aque-aérien. L'autre n'a pris proprement ſon nom que de ſa ſéche-

(*a*) Coſmop. Tract. I.
(*b*) Becher, Phyſ. ſubt.

reſſe ; & pour la diſtinguer de l'amas des eaux, *& vocavit Deus aridam terram, congregationeſque aquarum maris* (a).

L'air, l'eau & la terre ne ſont qu'une même matiere plus ou moins ténue & ſubtiliſée, ſelon qu'elle eſt plus ou moins raréfiée. L'air, comme le plus proche du principe de raréfaction, eſt le plus ſubtil ; l'eau vient enſuite, & puis la terre.

Comme l'objet que je me propoſe en donnant ces principes abrégés de Phyſique, eſt ſeulement d'inſtruire ſur ce qui peut éclairer les amateurs de la Philoſophie Hermétique, je n'entrerai point dans le détail de la formation des aſtres & de leurs mouvemens.

De la lumiere, & de ſes effets.

La lumiere, après avoir agi ſur les parties de la maſſe ténébreuſe, qui lui étoient plus voiſines, & les avoir raréfiées plus ou moins à proportion de leur éloignement, pénétra enfin juſqu'au centre, pour l'animer dans ſon tout, la féconder, & lui faire produire tout ce que l'Univers préſente à nos yeux. Il plut alors à Dieu d'en fixer la ſource naturelle dans le Soleil, ſans cependant l'y ramaſſer toute entiere. Il ſemble que Dieu l'en ait voulu établir comme l'unique diſpenſateur, afin que la lumiere créée de Dieu unique, lumiere increée, elle fût communiquée aux créatures par un ſeul, comme pour nous indiquer ſa premiere origine.

De ce flambeau lumineux tous les autres em-

(*a*) Geneſ. c. 1.

pruntent leur lumiere & l'éclat qu'ils réfléchissent sur nous ; parce que leur matiere compacte produit à notre égard le même effet qu'une masse sphérique polie, ou un miroir sur lequel tombent les rayons du Soleil. Nous devons juger des corps célestes comme de la Lune, dans laquelle la vue seule nous découvre de la solidité, & une propriété commune aux corps terrestres d'intercepter les rayons du Soleil, & de produire de l'ombre, ce qui ne convient qu'aux corps opaques. On ne doit pas en conclure que les Astres & les Planetes ne sont pas des corps diaphanes ; puisque les nuages, qui ne sont que des vapeurs ou de l'eau, font également de l'ombre en interceptant les rayons solaires.

Quelques Philosophes ont appelé le Soleil *ame du monde*, & l'ont supposé placé au milieu de l'univers, afin que comme d'un centre il lui fût plus facile de communiquer par-tout ses bénignes influences. Avan tque de les avoir reçues, la terre étoit comme dans une espece d'oisiveté, ou comme une femelle sans mâle. Si-tôt qu'elle en fut imprégnée, elle produisit aussi-tôt, non des simples végétaux comme auparavant, mais des êtres animés & vivans, des animaux de toutes sortes d'especes.

Les élémens furent donc aussi le fruit de la lumiere ; & ayant tous un même principe, comment pourroient-ils, suivant l'opinion vulgaire, avoir entr'eux de l'antipathie & de la contrariété ? C'est de leurs union que sont formés tous les corps sélon leur especes différentes ; & leur diversité ne vient que du plus ou du moins de ce

que chaque élément fournit pour la composition de chaque mixte.

La premiere lumiere avoit jeté les semences des choses dans les matrices qui étoient propres à chacune ; celle du Soleil les a comme fécondées, & fait germer. Chaque individu conserve dans son intérieur une étincelle de cette lumiere qui réduit les semences de puissance en acte. Les esprits des êtres vivans sont des rayons de cette lumiere, & l'ame seule de l'homme est un rayon ou comme une émanation de la lumiere incréée. Dieu, cette lumiere éternelle, infinie, incompréhensible, pouvoit-il se manifester au monde autrement que par la lumiere; & faut-il s'étonner s'il a infusé tant de beautés & de vertus dans son image, qu'il a formé lui-même, & dans laquelle il a établi son trône: *In sole posuit tabernaculum suum* (a).

De l'Homme.

Dieu en se corporifiant, pour ainsi dire, par la création du monde, ne crut pas que c'étoit assez d'avoir fait de si belles choses ; il voulut y mettre le sceau de sa Divinité, & se manifester encore plus parfaitement par la formation de l'homme. Il le fit pour cet effet à son image & à celle du monde. Il lui donna une ame, un esprit & un corps; & de ces trois choses réunies dans un même sujet, il en constitua l'humanité.

Il composa ce corps d'un limon extrait de la

(*a*) Psal. 18.

plus pure ſubſtance de tous les corps créés. Il tira ſon eſprit de tout ce qu'il y avoit de plus parfait dans la Nature, & il lui donna une ame faite par une eſpece d'extenſion de lui-même. C'eſt Hermès qui parle (*a*).

Le corps repréſente le monde ſublunaire, composé de terre & d'eau; c'eſt pour cela qu'il eſt composé de ſec & d'humide, ou d'os, de chair & de ſang.

L'eſprit infiniment plus ſubtil, tient comme le milieu entre l'ame & le corps, & leur ſert comme de lien pour les unir, parce qu'on ne peut joindre deux extrêmes que par un milieu. C'eſt lui qui par ſa vertu ignée vivifie & meut le corps ſous la conduite de l'ame, dont il eſt le miniſtre; quelquefois rebelle à ſes ordres, il ſuit ſes propres fantaiſies & ſon penchant. Il repréſente le firmament, dont les parties conſtituantes ſont infiniment plus ſubtiles que celles de la terre & de l'eau. L'ame enfin eſt l'image de Dieu même, & le flambeau de l'homme.

Le corps tire ſa nourriture de la plus pure ſubſtance des trois regnes de la Nature, qui paſſent ſucceſſivement de l'un dans l'autre pour aboutir à l'homme, qui en eſt la fin, le complément

(*a*) Mens, ô Tat, ex propriâ eſſentia Dei eſt aliqua ſiquidem eſt Dei eſſentia. Qualiſcumque tamen ille ſit, hæc ipſum ſola abſolutè novit. Mens itaque ab eſſentiæ Dei habitu non eſt præciſa. Quin etiam velut diffuſa, ſolis ſplendoris inſtar. Hæc autem mens in hominibus quidem Deus eſt; eâ de causâ homines dii ſunt, ac ipſorum humanitas divinitati eſt confinis.
Pymand. cap. II.

plément & l'abrégé. Ayant été fait de terre & d'eau, il ne peut ſe nourrir que d'une maniere analogue, c'eſt-à-dire, d'eau & de terre, & ne ſauroit manquer de s'y réſoudre.

L'eſprit ſe nourrit de l'eſprit de l'Univers, & de la quinteſſence de tout ce qui le conſtitue, parce qu'il en a été fait. L'ame enfin de l'homme s'entretient de la lumiere divine dont elle tire ſon origine.

La conſervation du corps eſt confiée à l'eſprit. Il travaille les alimens groſſiers que nous prenons des végétaux & des animaux, dans les laboratoires pratiqués dans l'intérieur du corps. Il y ſépare le pur de l'impur, il garde & diſtribue dans les vaiſſeaux déférens la quinteſſence analogue à celle dont le corps a été fait, ſoit pour en augmenter le volume, ſoit pour l'entretenir; renvoie & rejette l'impur & l'hétérogene par les voies deſtinées à cet uſage.

C'eſt là le véritable archée de la Nature, que Van Helmont (*a*) ſuppoſe placé à l'orifice de l'eſtomac; mais dont il ne paroît pas avoir eu une idée nette, puiſqu'il en a parlé d'une maniere ſi embrouillée, qu'il s'eſt rendu preſque inintelligible.

Cet archée eſt un principe igné, principe de chaleur, de mouvement & de vie, qui anime le corps, & conſerve ſa maniere d'être autant de temps que la foibleſſe de ſes organes le permet. Il ſe nourrit des principes analogues à lui-même qu'il attire ſans ceſſe par la reſpiration : c'eſt

(*a*) Traité des malad.

pourquoi la mort ſuccede à la vie, preſque auſſitôt que la reſpiration eſt interceptée.

Le corps eſt par lui-même un principe de mort, analogue à cette maſſe informe, froide & ténébreuſe, de laquelle Dieu forma le monde. Il repréſente les ténebres. L'eſprit tient & participe de cette matiere animée par l'eſprit de Dieu, qui au commencement étoit porté ſur les eaux, & qui par la lumiere qu'il répandit, infuſa dans la maſſe cette chaleur qui donne le mouvement & la vie à toute la nature, & cette vertu fécondante, principe de génération, qui fournit à chaque individu l'envie & le moyen de multiplier ſon eſpece.

Infuſé dans la matrice avec la ſemence même qu'il anime, il y travaille à former & à perfectionner la demeure & le logement qu'il doit habiter, ſuivant l'eſpece & la qualité des matériaux fournis, ſuivant la diſpoſition des lieux, & la ſpécification de la matiere. Si les matériaux ſont de bonnes qualités, le bâtiment en ſera plus ſolide, le tempérament plus fort & plus vigoureux. S'ils ſont mauvais, le corps en ſera plus foible, & moins propre à réſiſter aux aſſauts perpétuels qu'il aura à ſoutenir tant qu'il ſubſiſtera. Si la matiere eſt ſuſceptible d'une organiſation plus déliée, plus combinée & plus parfaite, l'eſprit la fera de maniere qu'il puiſſe y exercer dans la ſuite ſon action avec toute la liberté & l'aiſance poſſible. Alors l'enfant qui en viendra, ſera plus alerte, plus vif, & l'eſprit ſe manifeſtera dans les actions de la vie avec plus de brillant & d'éclat. Mais s'il manque quelque

chose; ſi la matiere eſt groſſiere & terreſtre; ſi cet eſprit eſt foible par lui-même, par ſon peu de force ou de quantité, les organes ſeront défectueux ou viciés; l'eſprit ne pourra travailler à ſa demeure que foiblement; l'enfant ſera plus ou moins peſant, ſtupide. L'ame qui y ſera infuſée n'en ſera pas moins parfaite; mais ſon miniſtre n'y pouvant alors exercer ſes fonctions que difficilement, à cauſe des obſtacles qu'il rencontre à chaque pas, elle ne paroîtra pas avec toute ſa ſplendeur, & ne pourra ſe manifeſter telle qu'elle eſt. Une cabane de payſan, une maiſon même bourgeoiſe n'annonceroit pas la demeure d'un Roi, quoiqu'un Roi y fît ſon ſéjour. En vain aura-t-il toutes les qualités requiſes pour regner glorieuſement; en vain ſon Miniſtre ſera-t-il entendu & capable de ſeconder ſon Souverain; ſi la conſtitution de l'Etat eſt mauvaiſe, s'ils ne peuvent pas ſe faire obéir, s'il n'y a aucun remede, l'Etat ne ſera point brillant, tout ira mal, tout languira; il tendra à ſa perte ſans qu'on puiſſe nier l'exiſtence du Souverain, ou rejeter ſur lui le défaut de gloire & de ſplendeur. On rendra même au Roi & à ſon Miniſtre la juſtice qui leur eſt due.

On voit par-là pourquoi la raiſon ne ſe manifeſte dans les enfans qu'à un certain âge, & dans les uns plus tôt que dans les autres; pourquoi, à meſure que les organes s'affoibliſſent, la raiſon paroît auſſi s'affoiblir. *Corpus quod corrumpitur aggravat animam, & terrena inhabitatio deprimit ſenſum multa cogitantem* (*a*). Il faut un cer-

(*a*) Sap. 9.

tain temps aux organes pour se fortifier & se perfectionner. Ils s'usent enfin; ils tombent en décadence & se détruisent. L'Etat fût-il au plus haut degré de gloire, s'il commence à décliner, si sa perte est inévitable, le Roi & son Ministre avec toute l'attention & toute la capacité possible, ne pourront tout au plus que faire de temps en temps quelques efforts, qui manifesteront leurs talens, mais foiblement, de maniere à ne pouvoir arrêter la ruine de l'Etat.

Si peu qu'un homme sensé se replie sur lui-même, & qu'il fasse l'anatomie de son composé, il y reconnoîtra bientôt ces trois principes de son humanité réellement distincts, mais réunis dans un seul individu (*a*).

Que les prétendus esprits forts, que les Matérialistes ignorans, & peu accoutumés à réfléchir sérieusement, rentrent de bonne foi en eux-mêmes, & suivent pas à pas ce petit détail de l'homme; ils reconnoîtront bientôt leur égarement & la foiblesse de leurs principes. Ils y verront que leur ignorance leur fait confondre le Roi avec le Ministre & les Sujets, l'ame avec l'esprit & le corps. Enfin qu'un Prince est responsable & de ses propres actions, & celles de son Ministre, lorsque celui-ci les fait par son ordre, ou de son consentement & avec son approbation.

Salomon confond l'erreur des Matérialistes de son temps, & nous apprend en même temps qu'ils raisonnoient aussi follement que ceux de nos jours. « Ils ont, dit-il (*b*), parlé en insensés, qui pen-

(*a*) Nicolas Flamel. Explic. des figures, chap. 7.
(*b*) Sap. c. 2.

» ſent mal, & ont dit : Le temps de la vie eſt » court & ennuyeux ; nous n'avons ni biens ni » plaiſirs à eſpérer après notre mort ; perſonne » n'eſt revenu de l'autre monde pour nous ap- » prendre ce qu'on dit qui s'y paſſe, parce que » nous ſommes nés de rien, & qu'après notre » mort nous ſerons comme ſi nous n'avions pas » exiſtés ; c'eſt une fumée que nous reſpirons, » & une étincelle qui donne le mouvement à » notre cœur : cette étincelle une fois éteinte, » notre eſprit ſe diſſipera dans les airs, & notre » corps ne ſera plus qu'une cendre & une pouſ- » ſiere..... Venez donc, mes amis ; profitons des » biens préſens ; jouiſſons des créatures, diver- » tiſſons-nous pendant que nous ſommes jeu- » nes...... C'eſt ainſi qu'ils ont penſé, & qu'ils » ſont tombés dans l'erreur, parce que leurs » paſſions & la malice de leur cœur les ont » aveuglés. Ils ont ignoré les promeſſes fermes » & ſtables de Dieu ; ils n'ont point eſpéré » la récompenſe promiſe à la juſtice, & n'ont » pas eu aſſez de bon ſens & de jugement pour » reconnoître l'honneur & la gloire qui eſt ré- » ſervée aux ames ſaintes & pieuſes, puiſque » Dieu a créé l'homme à ſon image, & l'a fait » *inexterminable.* »

On voit clairement dans ce chapitre la diſtinction de l'eſprit & de l'ame. Le premier eſt une vapeur ignée, une étincelle, un feu qui donne la vie animale & le mouvement au corps, & qui ſe diſſipe dans l'air, quand les organes ſe détruiſent. L'ame eſt le principe des actions volontaires & réfléchies, & ſurvit à la deſ-

truction du corps, & à la diſſipation de l'eſprit.

Ce chapitre détermine par conſéquent le ſens de ces paroles du même Auteur (*a*) : « La con- » dition de l'homme eſt la même que celle des » bêtes : les uns & les autres reſpirent, & la » mort des bêtes eſt la même que celle de » l'homme. »

Cette vapeur ignée, cette parcelle de lumiere anime donc le corps de l'homme & en fait jouer tous les reſſorts. En vain cherche-t-on le lieu particulier où l'ame fait ſa réſidence, où elle commande en maître. C'eſt le ſéjour particulier de cet eſprit qu'il faudroit chercher; mais inutilement voudroit-on le déterminer. Toutes les parties du corps ſon animées ; il eſt répandu par-tout. Si la preſſion de la glande pinéale ou du corps calleux arrêtent l'action de cet eſprit, ce n'eſt pas qu'il y habite en particulier ; c'eſt que les reſſorts que l'eſprit emploie pour faire jouer la machine, aboutiſſent là médiatement ou immédiatement. Leur jeu eſt empêché par cette preſſion : & l'eſprit, quoique répandu par-tout, ne peut plus les faire agir.

La ténuité de cette vapeur ignée eſt trop grande pour être apperçue des ſens, autrement que par ſes effets. Miniſtre de Dieu & de l'ame dans les hommes, elle ſuit uniquement dans les animaux les impreſſions & lés loix que le Créateur lui a impoſées pour les animer, leur donner le mouvement conforme à leurs eſpèces. Il ſe fait tout à tout, & ſe ſpécifie dans l'homme & les ani-

(*a*) Eccléſiaſt. c. 3. v. 19. & ſuiv.

maux, ſuivant leurs organes. De là vient la conformité qui ſe remarque dans un très-grand nombre des actions des hommes & des bêtes. Dieu s'en ſert comme d'un inſtrument au moyen duquel les animaux voient, goûtent, flairent, entendent. Il l'a conſtitué ſous ſes ordres le guide de leurs actions. Il le ſpécifie dans chacun d'eux, ſelon la différente ſpécification qu'il lui a plu de donner à leurs organes. De là la différence de leurs caracteres, & leurs manieres d'agir différentes, mais néanmoins toujours uniformes quant à chacun en particulier, prenant toujours le même chemin pour parvenir au même but, quand il ne s'y trouve pas d'obſtacles.

Cet eſprit, que l'on appelle ordinairement inſtinct, quand il s'agit des animaux, déterminé & preſque abſolument ſpécifié dans chaque animal, ne l'eſt pas dans l'homme, parce que celui de l'homme eſt l'abrégé & la quinteſſence de tous les eſprits des animaux. Auſſi l'homme n'a-t-il pas un caractere particulier qui lui ſoit propre, comme l'a chaque animal. Tout chien eſt fidele; tout agneau eſt doux; tout lion eſt hardi, entreprenant; tout chat eſt traître, ſenſuel; mais l'homme eſt tout enſemble, fidele, indiſcret, traître, gourmand, ſobre, doux, furieux, hardi, timide, courageux; les circonſtances ou la raiſon décident toujours de ce qu'il eſt à chaque inſtant de la vie, & l'on ne voit jamais dans aucun animal ces variétés que l'on trouve dans l'homme, parce qu'il poſſede lui ſeul le germe de tout cela. Chaque homme le verroit développer, & le réduiroit de puiſſance en acte comme les ani-

maux, toutes les fois que l'occaſion s'en préſente, ſi cet eſprit n'étoit ſubordonné à une autre ſubſtance fort ſupérieure à la ſienne. L'ame, purement ſpirituelle, tient les rênes : elle le guide & le conduit dans toutes les actions réfléchies. Quelquefois il ne lui laiſſe pas le temps de donner ſes ordres, & d'exercer ſon empire. Il agit de lui-même ; il met les reſſorts du corps en mouvement, & l'homme alors fait des actions purement animales. Telles ſont celles que l'on appelle *premier mouvement*, & celles que l'on fait ſans réflexion, comme aller, venir, manger, lorſqu'on a la tête pleine de quelque affaire ſérieuſe qui l'occupe toute entiere.

L'animal obéit toujours infailliblement à ſon penchant naturel, parce qu'il tend uniquement à la conſervation de ſon être mortel & paſſager, dans laquelle gît tout ſon bonheur & ſa félicité. Mais l'homme ne ſuit pas toujours cette pente; parce que, s'il eſt porté à conſerver ce qu'il y a en lui de mortel, il ſent auſſi un autre penchant qui le porte à travailler pour la félicité de ſa partie immortelle, à laquelle il eſt très-perſuadé qu'il doit la préférence.

Dieu a donc créé l'homme à ſon image, & l'a formé comme l'abrégé de tous ſes ouvrages, & le plus parfait des êtres corporels. On l'appelle avec raiſon *Microcoſme*. Il eſt le centre où tout aboutit : il renferme la quinteſſence de tout l'Univers. Il participe aux vertus & aux propriétés de tous les individus. Il a la fixité des métaux & des minéraux, la végétabilité des plantes, la faculté ſenſitive des animaux, & de plus

une ame intelligente & immortelle. Le Créateur a renfermé dans lui, comme dans une boëte de Pandore, tous les dons & les vertus des choses supérieures & inférieures. Il finit son ouvrage de la création par la formation de l'homme, parce qu'il falloit créer tout l'Univers en grand, avant d'en faire l'abrégé. Et comme l'Être suprême n'ayant point eu de commencement, étoit néanmoins le commencement de tout, il voulut mettre le sceau à son ouvrage par un individu, qui, ne pouvant être sans commencement, fût au moins sans fin comme lui-même.

Que l'homme ne deshonore donc point le modele dont il est l'image. Il doit penser qu'il n'a pas été fait pour vivre seulement suivant son animalité, mais suivant son humanité proprement dite. Qu'il boive, qu'il mange; mais qu'il prie, qu'il modere ses passions, qu'il travaille pour la vie éternelle; c'est en quoi il différera des animaux, & sera proprement homme.

Le corps de l'homme est sujet à l'altération & à la dissolution entiere, comme les autres mixtes. L'action de la chaleur produit ce changement dans la maniere d'être de tous les individus sublunaires, parce que leur masse étant un composé de parties plus grossieres, moins pures, moins liées, & plus hétérogenes entr'elles que celles des Astres ou des Planetes, elle est plus susceptible des effets de la raréfaction.

Cette altération est dans son progrès une vraie corruption qui se fait successivement, & qui par degrés dispose à une nouvelle génération, ou nouvelle maniere d'être; car l'harmonie de l'Uni-

vers consiste dans une diverse & graduée information de la matiere qui le constitue.

Ce changement de formes n'arrive qu'aux corps de ce bas monde. La cause n'est pas, comme plusieurs l'ont pensé, la contrariété ou l'opposition des qualités de la matiere, mais sa propre essence ténébreuse, & purement passive, qui n'ayant pas d'elle-même de quoi se donner une forme permanente, est obligée de recevoir ces formes différentes & passageres du principe qui l'anime, toujours selon la détermination qu'il a plu à Dieu de donner aux genres & aux especes.

Pour suppléer à ce défaut originel de la matiere, dont le corps même de l'homme a été formé, Dieu mit Adam dans le Paradis terrestre, afin qu'il pût combattre & vaincre cette caducité par l'usage du fruit de l'arbre de vie, dont il fut privé en punition de sa désobéissance, & condamné à subir le sort des autres individus que Dieu n'avoit pas favorisés de ce secours.

La premiere matiere dont tout a été fait, celle qui sert de base à tous les mixtes semble avoir été tellement fondue & identifiée dans eux, après qu'elle eut reçu sa forme de la lumiere, qu'on ne sauroit l'en séparer sans les détruire. La Nature nous a laissé un échantillon de cette masse confuse & informe, dans cette eau seche, qui ne mouille point, que l'on voit sortir des montagnes, ou qui s'exhale de quelques lacs, imprégnée de la semence des choses, & qui s'évapore à la moindre chaleur. Cette eau seche est celle qui fait la base du grand œuvre, suivant

tous les Philosophes. Qui sauroit marier cette matiere toute volatile avec son mâle, en extraire les élémens, & les séparer philosophiquement, pourroit se flatter, dit d'Espagnet (*a*), d'avoir en sa possession le plus précieux secret de la Nature, & même l'abrégé de l'essence des cieux.

Des Elémens.

La Nature n'employa donc dès le commencement que deux principes simples, dont tout ce qui existe fut formé; savoir, la matiere premiere passive, & l'argent lumineux qui lui donna la forme. Les élémens sortirent de leur action, comme principes secondaires, du mélange desquels se forma une matiere seconde, sujette aux vicissitudes de la génération & de la corruption.

En vain s'imaginera t-on pouvoir, par le secours de l'art Chymique, acquérir & séparer les élémens absolument simples & distincts les uns des autres. L'esprit humain ne les connoît même pas. Ceux à qui le vulgaire donne le nom d'élémens, ne sont point réellement simples & homogenes : ils sont tellement mêlés & unis ensemble, qu'ils sont inséparables.

Les corps sensibles de la terre, de l'eau, de l'air, qui dans leurs spheres sont réellement distincts, ne sont pas les premiers & simples élémens que la Nature emploie dans ses diverses générations. Ils semblent n'être que la matrice des autres. Les élémens simples sont impercep-

(*a*) Enchirid. Phys. restit. can. 49.

tibles & insensibles, jusqu'à ce que leur réunion constitue une matiere dense, que nous appelons corps, à laquelle se joignent les élémens grossiers comme parties intégrantes. *Ex insensibilibus namque omnia confiteare principiis constare* (a). Les élémens qui constituent notre globe sont trop cruds, impurs & indigestes pour former une parfaite génération. Mal à propos aussi les Chymistes & les Physiciens leur attribuent-ils les propriétés des vrais élémens principes. Ceux-ci sont comme l'ame des mixtes; ceux-là n'en sont que les corps. L'art ignore les premiers, & travailleroit en vain à y réduire les mixtes : c'est l'ouvrage de la Nature seule.

Sur ces principes les anciens Philosophes distinguerent les élémens en trois seulement, & feignirent l'Univers gouverné par trois freres, enfans de Saturne, qu'ils dirent fils du ciel & de la terre. Les Egyptiens, chez qui les anciens Philosophes Grecs avoient puisé leur Philosophie, regardoient Vulcain comme pere de Saturne, si nous en croyons Diodore de Sicile. C'est sans doute la raison qui put les déterminer à ne pas mettre le feu au nombre des élémens. Mais comme ils supposoient que le feu de la Nature, principe du feu élémentaire, avoit sa source dans le Ciel, ils en donnerent l'empire à Jupiter; & pour sceptre & marque distinctive, ils l'armerent d'une foudre à trois pointes, & lui associerent pour femme sa sœur Junon, qu'ils feignirent présider à l'air. Neptune fut constitué sur la mer, & Pluton sur les enfers. Les Poëtes

(*a*) Lucret. lib. 2.

adopterent ces idées des Philoſophes, qui connoiſſant parfaitement la Nature, jugerent à propos de la diſtinguer ſeulement en trois, perſuadés que les accidens, qui diſtinguent la baſſe région de l'air de la ſupérieure, ne fourniſſoient pas une raiſon ſuffiſante pour en faire une diſtinction réelle. Ils n'y remarquoient qu'une différence de ſec & d'humide, de chaud & de froid mariés enſemble ; ce qui leur fit imaginer les deux ſexes dans le même élément.

Chacun des trois freres avoit un ſceptre à trois pointes pour marque de ſon empire, & pour donner à entendre que chaque élément, tel que nous le voyons, eſt un compoſé des trois. Ils étoient proprement freres, puiſqu'ils étoient ſortis du même principe, fils du ciel & de la terre, c'eſt-à-dire, la premiere matiere animée dont tout a été fait.

Pluton eſt appelé le Dieu des richeſſes & le Maître des enfers, parce que la terre eſt la ſource des richeſſes, & que rien ne tourmente les hommes comme la ſoif des richeſſes & l'ambition.

Il n'eſt pas plus difficile d'appliquer le reſte de la Fable à la Phyſique. Pluſieurs Auteurs ſe ſont exercés ſur cette matiere, & ont comme démontré que les Anciens ne ſe propoſoient que d'inſtruire par l'invention de ces Fables. Les Philoſophes Hermétiques, qui ſe flattent d'être les vrais diſciples & les imitateurs de la Nature, firent une double application de ces principes, voyant dans les procédés & les progrès du grand œuvre les opérations de la Nature, comme dans un miroir ; ils ne diſtinguerent plus les uns des

autres, & les expliquerent de la même maniere. Ils comparerent alors tout ce qui se passe dans l'œuvre aux progrès successifs de la création de l'Univers, par une certaine analogie qu'ils crurent y remarquer. Est-il surprenant que toutes leurs fictions aient eu ces deux choses pour objet? Si l'on y faisoit réflexion, on ne trouveroit pas tant de ridicule dans leurs Fables. S'ils personnifioient tout, c'étoit pour rendre leurs idées plus sensibles; & l'on reconnoîtroit bientôt que les actions ridicules & licencieuses qu'ils attribuoient à ces prétendus Dieux, n'étoient que les opérations de la Nature, que nous voyons tous les jours sans y faire assez d'attention. Voulant ne s'expliquer que par allégories, pouvoient-ils supposer les choses autrement faites & par d'autres acteurs? Notre ignorance dans la Physique ne nous donne-t-elle point le sot privilége de nous moquer d'eux, & de leur imputer le ridicule, qu'ils feroient peut-être aisément retomber sur nous s'ils étoient sur la terre, pour s'expliquer dans le goût du siecle présent?

L'analyse des mixtes ne nous donne que le sec & l'humide; d'où l'on doit conclure qu'il n'y a que deux élémens sensibles dans le composé des corps; savoir, la terre & l'eau. Mais la même expérience nous montre que les deux autres y sont cachés. L'air est trop subtil pour frapper nos yeux: l'ouie & le toucher sont les seuls sens qui nous démontrent son existence. Quant au feu de la Nature, il est impossible à l'art de le manifester autrement que par ses effets.

De la Terre.

La terre eſt froide de ſa nature, parce qu'elle participe plus de la premiere matiere opaque & ténébreuſe. Cette froideur en fait le corps le plus peſant, comme le plus denſe; & cette denſité la rend moins pénétrable à la lumiere, qui eſt le principe de la chaleur. Elle a été créée au milieu des eaux, avec leſquelles elle eſt toujours mêlée; & le Créateur ſemble ne l'avoir rendue aride dans ſa ſuperficie, que pour la rendre propre au ſéjour des végétaux & des animaux.

Le Créateur a fait la terre ſpongieuſe, afin que l'air, l'eau & le feu y euſſent un accès plus libre, & que le feu interne, qui lui fut infuſé par l'eſprit de Dieu avant la formation du Soleil (*a*), pût du centre à la ſuperficie pouſſer par ſes pores les vertus des élémens, & exhaler ces vapeurs humides qui corrompent les ſemences des choſes par une légere putréfaction, & les préparent à la génération. Ces ſemences ainſi diſpoſées reçoivent alors la chaleur céleſte & vivifiante, l'attirent même par un amour magnétique; le germe ſe développe, & la ſemence produit ſon fruit.

La chaleur propre au ſein de la terre n'eſt propre qu'à la corruption. Son humidité l'affoiblit, & ne ſauroit rien produire, ſi elle n'eſt aidée de la chaleur céleſte, pure & ſans mélange, qui mene à la génération, en excitant l'action du feu interne, en le développant, en le dila-

(*a*) Coſmop. Tract. 4.

tant, & en le tirant, pour ainsi dire, du centre des semences, où il est comme engourdi & caché. Ces deux chaleurs, par leur homogénéité, travaillent de concert à la génération & à la conservation des mixtes.

Tout froid est contraire à la génération. Lorsqu'une matiere est de cette nature, elle devient passive, & n'y est propre qu'autant qu'elle est aidée & corrigée par un secours étranger. L'Auteur de la Nature voulant que la terre fût la matrice des mixtes, l'échauffe en conséquence continuellement par la chaleur des feux célestes & central, & y joint la nature humide de l'eau; afin qu'aidée des deux principes de la génération, le chaud & l'humide, elle ne soit pas stérile, & devienne le vase où se font toutes le générations (*a*). On dit, par cette raison, que la terre contient les autres élémens.

Elle peut être divisée en terre pure & terre impure. La premiere est la base de tous les mixtes, & produit tout par le mélange de l'eau & l'action du feu. La seconde est comme l'habit de la premiere; elle entre comme partie intégrante dans la composition des individus. La pure est animée d'un feu qui vivifie les mixtes, & les conserve dans leur maniere d'être, autant de temps que le froid de l'impure ne le domine point, ou qu'il n'est point trop excité & tyrannisé par le feu artificiel & élémentaire son fratricide. Ce qui est visible dans la terre est fixe, & ce qui est invisible est volatil.

(*a*) Cosmop. *ibid.*

De l'Eau.

L'eau eſt d'une nature de denſité qui tient le milieu entre celle de l'air & celle de la terre. Elle eſt le menſtrue de la Nature, & le véhicule des ſemences. C'eſt un corps volatil qui ſemble fuir les atteintes du feu, & s'exhale en vapeurs à la chaleur la plus légere. Il eſt ſuſceptible de toutes les figures, & plus changeant que Prothée. L'eau eſt un mercure, qui prenant tantôt la nature d'un corps terra-aqueux, tantôt celle d'un corps aqua-aérien, attire, & va chercher les vertus des choſes ſupérieures & inférieures. Il devient par ce moyen le meſſager des Dieux & leur médiateur; c'eſt par lui que s'entretient le commerce entre le ciel & la terre.

Un phlegme onctueux eſt répandu dans l'eau. (*a*) M. Eller l'a fort bien reconnu dans ſes obſervations. Une eau, dit-il, très-purifiée & très-dégagée de toutes les parties hétérogenes, (à la maniere des Chymiſtes vulgaires) peut ſuffire à la végétation. Elle fournit la terre, baſe de la ſolidité des plantes: elle répand même dans elle cette partie inflammable, huileuſe ou réſineuſe qu'on y trouve.

Que l'on prenne une terre, après avoir été leſſivée & deſſéchée au feu, dans laquelle on ſera aſſuré qu'il n'y a aucune ſemence de plantes; qu'on l'expoſe à l'air dans un vaſe, & que l'on ait ſoin de l'arroſer d'eau de pluie, elle produira des petites plantes en grand nombre;

(*a*) Mém. de l'Acad. de Berlin.

preuve qu'elle eſt le véhicule des ſemences.

Comme l'eau eſt d'une nature plus approchante de la nature de la premiere matiere du monde, elle en devient aiſément l'image. Le chaos d'où tout eſt ſorti, étoit comme une vapeur, ou une ſubſtance humide, ſemblable à une fumée ſubtile. La lumiere l'ayant raréfiée, les cieux ſe formerent de la portion la plus ſubtiliſée; l'air, de celle qui l'étoit un peu moins; l'eau élémentaire, de celle qui étoit un peu plus groſſiere; & la terre, de la plus denſe, & comme des féces (*a*). L'eau participant donc de la nature de l'air & de la terre, ſe trouve placée au milieu. Plus légere que la terre & moins légere que l'air, elle eſt toujours mêlée avec l'un & l'autre. A la moindre raréfaction elle ſemble abandonner la terre pour prendre la nature de l'air; eſt-elle condenſée par le moindre froid, elle quitte l'air, & va ſe réunir à la terre.

La nature de l'eau eſt plutôt humide que froide, parce qu'elle eſt plus rare & plus ouverte à la lumiere que n'eſt la terre. L'eau a conſervé l'humidité de la matiere premiere & du chaos: la terre en a retenu la froideur.

La ſiccité eſt un effet du froid comme de la chaleur, & l'humide eſt le principal ſujet ſur lequel le chaud & le froid agiſſent. Lorſque celui-ci eſt vif, il condenſe, il deſſeche l'humide; nous le voyons dans la neige, la glace, la grêle: de là vient la chute des feuilles en automne. Le froid augmente-t-il, l'hiver ſuccede, l'humide ſe

(*a*) Raymond Lulle, Teſtam. Anc. Théor.

coagule dans les plantes, les pores ſe reſſerrent, la tige devient foible faute de nourriture : elles ſechent enfin. Si l'hiver eſt rigoureux, il porte la ſiccité juſques dans les racines : il attaque l'humide vital ; les plantes périſſent. Comment peut-on dire après cela que le froid eſt une qualité de l'eau, puiſqu'il eſt ſon ennemi, & que la Nature ne ſouffre pas qu'un élément agiſſe ſur lui-même ? On parle, ce ſemble, un peu plus correctement, quand on dit que le froid a brûlé les plantes. Le froid & le chaud brûlent également, mais d'une maniere différente ; la chaleur en dilatant, & le froid en reſſerrant les parties du mixte.

Ce que l'eau nous préſente de viſible eſt volatil ; ſon intérieur eſt fixe. L'air tempere ſon humidité. Ce que l'air reçoit du feu, il le communique à l'eau ; celle-ci à la terre.

On peut diviſer cet élément en trois parties ; le pur, le plus pur & le très-pur (*a*) ; de celui-ci les cieux ont été faits ; du plus pur l'air, & le ſimplement pur eſt demeuré dans ſa ſphere : c'eſt l'eau ordinaire, qui ne forme qu'un même globe avec la terre. Ces deux élémens réunis ſont tout, parce qu'ils contiennent les deux autres. De leur union naît un limon, dont la Nature ſe ſert pour former tous les corps. Ce limon eſt la matiere prochaine de toutes les générations. C'eſt une eſpece de chaos où les élémens ſont comme confondus. Notre premier pere a été formé de limon, de même que toutes les

(*a*) Coſmopol. de l'eau.

générations qui s'en sont suivies. Du sperme & du menstrue il se forme un limon, & de ce limon un animal.

Dans la production des végétaux, les semences se putréfient, & se changent en limon avant de germer. Il se consolide ensuite & se raffermit en corps végétal. Dans la génération des métaux, le soufre & le mercure se résolvent en une eau visqueuse, qui est un vrai limon. La décoction coagule cette eau, la fixe plus ou moins, & il en résulte des minéraux & des métaux. Dans l'œuvre philosophique, on forme d'abord un limon de deux substances ou principes, après les avoir bien purifiés. Comme les quatre élémens s'y trouvent, le feu préserve la terre de submersion & de dissolution entiere: l'air entretient le feu; l'eau conserve la terre contre les atteintes violentes de ce dernier; & agissant ainsi les uns sur les autres de concert, il en résulte un tout harmonique, qui compose ce qu'ils appellent la pierre Philosophale & le Microcosme.

De l'Air.

L'air est léger, & n'est point visible; mais il contient une matiere qui se corporifie, qui devient fixe. Il est d'une nature moyenne entre ce qui est au dessus & au dessous de lui; c'est pourquoi il prend facilement les qualités de ses voisins. De là viennent les changemens que nous éprouvons dans la basse région, tant du froid que de la chaleur.

L'air est le réceptacle des semences de tout,

le crible de la Nature, par lequel les vertus & les influences des autres corps nous ſont tranſmiſes. Il pénetre tout. C'eſt une fumée très-ſubtile ; le ſujet propre de la lumiere & des ténebres, du jour & de la nuit ; un corps toujours plein, diaphane, & le plus ſuſceptible des qualités étrangeres, comme le plus facile à les abandonner. Les Philoſophes l'appellent eſprit, quand ils traitent du grand œuvre. Il contient les eſprits vitaux de tous les corps ; il eſt l'aliment du feu, des végétaux & des animaux, qui meurent quand on le leur ſouſtrait. Rien ne naîtroit dans le monde ſans ſa force pénétrante & altérante ; & rien ne peut réſiſter à ſa raréfaction.

La région ſupérieure de l'air, voiſine de la Lune, eſt pure ſans être ignée, comme on l'a long-temps enſeigné dans les écoles, ſur l'opinion de quelques Anciens. Sa pureté n'eſt ſouillée par aucune des vapeurs qui s'élevent de la baſſe.

La moyenne reçoit les exhalaiſons ſulfureuſes les plus ſubtiles, débarraſſées des vapeurs groſſieres. Elles y errent, & s'y allument de temps en temps par leurs mouvemens & les différens chocs qu'elles ſubiſſent entr'elles. Ce ſont les divers météores que nous y appercevons.

Dans la baſſe région s'élevent & ſe ramaſſent les vapeurs de la terre. Elles s'y condenſent par le froid, & retombent par leur propre poids. La Nature rectifie ainſi l'eau, & la purifie pour la rendre propre à ſes générations. C'eſt pourquoi on diſtingue les eaux en ſupérieures & en inférieures. Celles-ci ſont contiguës à la terre, y

ſont appuyées comme ſur leur baſe, & ne forment qu'un même globe avec elle. Les ſupérieures occupent la baſſe région de l'air où elles ſe ſont élevées en forme de vapeurs & de nuages, & où elles errent au gré des vents. L'air en eſt rempli en tout temps; mais elles ne ſe manifeſtent à notre vue qu'en partie, lorſqu'elles ſe condenſent en nuées. C'eſt une ſuite de la création. Dieu ſépara les eaux du firmament, de celles qui étoient au deſſous. Il ne doit pas être ſurprenant que toutes ces eaux raſſemblées aient pu couvrir toute la ſurface de la terre, & former un déluge univerſel, puiſqu'elles la couvroient avant que Dieu les en eût ſéparées (*a*). Ces maſſes humides qui volent ſur nos têtes, ſont comme des voyageurs qui vont recueillir les richeſſes de tous les pays, & reviennent en gratifier leur patrie.

Du Feu.

Quelques Anciens plaçoient le feu comme quatrieme élément, dans la plus haute région de l'air, parce qu'ils le regardoient comme le plus léger & le plus ſubtil. Mais le feu de la Nature ne differe point du feu céleſte; c'eſt pourquoi Moyſe n'en fait aucune mention dans la Geneſe, parce qu'il avoit dit que la lumiere fut créée le premier jour.

Le feu dont on uſe communément eſt en partie naturel, & artificiel en partie. Le Créateur a ramaſſé dans le Soleil un eſprit igné, principe

(*a*) Gen. c. 5.

de mouvement & d'une chaleur douce, telle qu'il la faut à la Nature pour ses opérations. Il la communique à tous les corps, & en excitant & développant le feu qui leur est inné, il conserve le principe de la génération & de la vie. Chaque individu y participe plus ou moins. Qui cherche dans la Nature un autre élément du feu, ignore ce que c'est que le Soleil & la lumiere.

Il est logé dans l'humide radical, comme dans le siége qui lui est propre. Chez les animaux, il semble avoit établi son domicile principal dans le cœur, qui le communique à toutes les parties, comme le Soleil le fait à tout l'Univers.

Le feu de la nature est son premier agent. Il réduit les semences de puissance en acte. Si tôt qu'il n'agit plus, tout mouvement apparent cesse, & toute action vitale. Le mouvement a la lumiere pour principe, & le mouvement est la cause de la chaleur. C'est pourquoi l'absence du Soleil & de la lumiere font de si grands effets sur les corps. La chaleur pénetre dans l'intérieur des plus opaques & des plus durs, & y anime la nature cachée & engourdie. La lumiere ne pénetre que les corps diaphanes, & son propre est de manifester les accidens sensibles des mixtes. Le Soleil est donc le premier agent naturel & universel.

En partant du Soleil, la lumiere frappe les corps denses, tant célestes que terrestres; elle met leurs facultés en mouvement, les emporte, les réfléchit avec elle, & les répand tant dans l'air supérieur que dans l'inférieur. L'air ayant une disposition à se mêler avec l'eau & la terre,

devient le véhicule de ces facultés, & les communique aux corps qui en ſont formés, ou qui en ſont ſuſceptibles par l'analogie qu'ils ont avec elles. Ce ſont ces facultés que l'on appelle *influences*. Nombre de Phyſiciens en nient l'exiſtence, parce qu'ils ne les connoiſſent pas.

On diviſe le feu en trois, le céleſte, le terreſtre ou central, & l'artificiel. Le premier eſt le principe des deux autres, & ſe diſtingue en feu univerſel, & feu particulier. L'univerſel répandu par-tout excite & met en mouvement les vertus des corps; il échauffe & conſerve les ſemences des choſes infuſées dans notre globe, deſtiné à leur ſervir de matrice. Il développe le feu particulier; il mêle les élémens, & donne la forme à la matiere.

Le feu particulier eſt inné, & implanté dans chaque mixte avec ſa ſemence. Il n'agit gueres que lorſqu'il eſt excité; il fait alors dans la partie de l'Univers, ce que le Soleil ſon pere fait dans le tout.

Par tout où il y a génération, il y a néceſſairement du feu, comme cauſe efficiente. Les Anciens le penſoient comme nous (*a*). Mais il eſt ſurprenant qu'ils aient admis une contrariété & une oppoſition entre le feu & l'eau, puiſqu'il n'y a point d'eau ſans feu, & qu'ils agiſſent tou-

(*a*) Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monſtra ſub æquore pontus.
Igneus eſt illis vigor, & cœleſtis origo
Seminibus. *Virg. Æneid. l. 6.*

jours de concert dans les générations des individus.

Tout œil un peu clairvoyant doit au contraire remarquer un amour, une ſympathie qui fait la conſervation de l'Univers, le cube de la Nature, & le lien le plus ſolide pour unir les élémens, & les choſes ſupérieures avec les inférieures. Cet amour même eſt, pour ainſi dire, ce que l'on devroit appeler la Nature, le miniſtre du Créateur, qui emploie les élémens pour exécuter ſes volontés, ſelon les loix qu'il luy a impoſées. Tout ſe fait dans le monde en paix & en union, ce qui ne peut être un effet de la haine & de la contrariété. La Nature ne ſeroit pas ſi ſemblable à elle-même dans la formation des individus de même eſpece, ſi tout chez elle ne ſe faiſoit pas de concert. Nous ne verrions que des monſtres ſortir de la ſemence hétérogene de peres perpétuellement ennemis, & qui ſe combatroient ſans ceſſe. Voyons-nous les animaux travailler par haine & par contrariété à la propagation de leurs eſpeces? Jugeons des autres opérations de la Nature par celle-là: ſes loix ſont ſimples & uniformes.

Que la Philoſophie ceſſe donc d'attribuer l'altération, la corruption, la caducité, la décadence des mixtes à la contrariété prétendue entre les élémens: elle ſe trouve dans la pénurie & la foibleſſe propre à la matiere premiere; car dans le chaos, *Frigida non pugnabant calidis, humentia ſiccis.* Tout y étoit froid & humide, qualités qui conviennent à la matiere, comme femelle. Le chaud & le ſec, qualités maſculines & for-

melles, lui ſont venus de la lumiere, dont elle a reçu la forme. Auſſi n'eſt-ce qu'après la retraite des eaux que la terre fut appelée *aride* ou ſeche.

Nous voyons ſans ceſſe que le chaud & le ſec donnent la forme à tout. Un Potier ne réuſſiroit jamais à faire un vaſe, ſi la ſéchereſſe ne donne à ſa terre un certain degré de liaiſon & de ſolidité. La terre eſt-elle trop mouillée, trop molle, c'eſt de la boue, c'eſt un limon qui n'a aucune forme déterminée.

Tel étoit le chaos, avant que la chaleur de la lumiere l'eût raréfié, & fait évaporer une partie de l'humidité. Les parties ſe rapprocherent, le limon du chaos devint terre, & une terre d'une conſiſtance propre à ſervir de matiere à la formation de tous les mixtes de la Nature.

Le chaud & le ſec ne ſont donc que des qualités accidentelles à la premiere matiere; elle n'en a été douée qu'en recevant ſa forme (*a*). Auſſi n'eſt-il point dit dans la Geneſe, que Dieu trouva le chaos *très bon*, comme il l'aſſure de la lumiere & des autres choſes. L'abyme ſemble n'avoir acquis un degré de perfection, que lorſqu'il commença à produire. La confuſion, la difformité, une denſité opaque, une froideur, une humidité indigeſte, & une impuiſſance étoient ſon apanage; qualités qui indiquent un corps languiſſant, malade, diſpoſé à la corruption. Il a conſervé quelque choſe de cette tache originelle & primitive, & en a infecté tous les corps qui en ſont ſortis, pour être placé dans cette baſſe région. C'eſt pourquoi tous les mixtes

(*a*) Geneſ. ch. I.

y ont une maniere d'être paſſagere, quant à la détermination de leur forme individuelle & ſpécifiée.

Quelqu'oppoſées que ſemblent être la lumiere & les ténebres, depuis qu'elles ont concouru, l'une comme agent, l'autre comme patient, à la formation de l'Univers, elles ont fait dans ce concours de leurs qualités contraires, un traité de paix preſqu'inaltérable, qui a paſſé dans la famille homogene des élémens, d'où s'en eſt ſuivi la génération paiſible de tous les individus. La Nature ſe plaît dans la combinaiſon, & fait tout par proportion, poids & meſure, & non par contrariété.

Eſt modus in rebus, ſunt certè denique fines,
Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.

Hor. Art. Poët.

Chaque élément a en propre une des qualités dont nous parlons. Le chaud, le ſec, le froid & l'humide ſont les quatre roues que la Nature emploie pour produire le mouvement lent, gradué & circulaire qu'elle ſemble affecter dans la formation de tous ſes ouvrages.

Le feu, ſon agent univerſel, eſt le principe du feu élémentaire. Celui-ci ſe nourrit de toutes les choſes graſſes, parce que tout ce qui eſt gras eſt de la nature humide & aérienne. Quoiqu'à l'extérieur il nous paroiſſe ſec, tel que le ſoufre, la poudre à canon, &c. l'expérience nous apprend que cet extérieur cache un humide gras, onctueux, huileux, qui ſe réſout à la chaleur.

Ceux qui ont imaginé qu'il se formoit dans l'air des corps durs, tels que les pierres de foudre, se sont trompés, s'ils les ont regardés comme des corps proprement terrestres. C'est une matiere qui appartient à l'élément grossier de l'eau : une humeur grasse, visqueuse, renfermée dans les nuages comme dans un fourneau, où elle se condense en se mêlant avec des exhalaisons sulfureuses, par conséquent chaudes & très-aisées à s'enflammer. L'air qui s'y trouve renfermé & trop resserré par la condensation, s'y raréfie par la chaleur, & y fait le même effet que la poudre à canon dans une bombe : le vaisseau éclate, le feu répandu dans l'air, débarrassé de ses liens par le mouvement, produit cette lumiere & ce bruit qui étonne souvent les plus intrépides.

Notre feu artificiel & commun a des propriétés tout-à-fait contraires au feu de la Nature, quoiqu'il l'ait pour pere. Il est ennemi de toute génération; il ne s'entretient que de la ruine des corps; il ne se nourrit que de rapine; il réduit tout en cendres, & détruit tout ce que l'autre compose. C'est un parricide, le plus grand ennemi de la Nature; & si l'on ne savoit opposer des digues à sa fureur, il ravageroit tout. Est il surprenant que les souffleurs voient périr tout entre ses mains, leurs biens & leur santé s'évanouir en fumée, & une cendre inutile pour toute ressource?

M. Stahl n'est pas le premier, comme le veut M. Pott, qui ait donné des idées raisonnables & liées sur la substance du feu qui se trouve dans les corps; mais il est le premier qui en a rai-

ſonné ſous le nom de *Phlogiſtique*. On a vu ci-devant le ſentiment des Philoſophes Hermétiques à ce ſujet. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être convaincu qu'ils connoiſſoient parfaitement cet agent de la Nature ; & que M. Pott avance mal à propos que les Auteurs antérieurs à M. Stahl ſe perdoient dans des obſcurités continuelles & des contradictions innombrables. Peut-être ne parle-t-il que des Chymiſtes & des Phyſiciens vulgaires ; mais dans ce cas il auroit dû faire une exception des Chymiſtes Hermétiques, qu'il a ſans doute lus, & avec leſquels il s'eſt du moins ſi heureuſement rencontré, dans ſon Traité du feu & de la lumiere, imprimé avec la Traduction Françoiſe de ſa Lithogéognoſie. M. Stahl les avoit étudiés avec beaucoup d'attention. Il en fournit une grande preuve, non ſeulement pour avoir raiſonné comme eux ſur cette matiere, mais par le grand nombre de citations qu'il en fait dans ſon Traité qui a pour titre : *Fundamenta Chemiæ dogmaticæ & experimentalis*. Il y donne au mercure le nom d'*eau ſeche*, nom que les Philoſophes Hermétiques donnent au leur. Baſile Valentin, Philalethe & pluſieurs autres ſont cités à cet égard. Il diſtingue même les Chymiſtes vulgaires des Chymiſtes Hermétiques, (part. I. p. 124) en nommant les premiers *Phyſici communes*, & les ſeconds *Chymici alii*. Dans la même partie du même ouvrage, pag. 2. il dit qu'Iſaac Hollandois, Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, Baſile Valentin, Trithême, Paracelſe, &c. ſe ſont rendus recommandables dans l'Art Chymique.

Loin de mépriser, comme tant d'autres, & de rejeter comme faux ce que ces Auteurs disent, cet habile homme se contente de parler comme eux, & dit, p. 183. qu'ils se sont exprimés par énigmes, allégories, &c. pour cacher leur secret au Peuple, & semblent n'avoir affecté des contradictions, que pour donner le change aux Lecteurs ignorans. Il s'étend encore davantage sur cette matiere, pag. 219. & suiv. où il appelle les Chymistes Hermétiques du nom de *Philosophes*. On peut après un si grand homme employer cette dénomination. Nous aurons occasion de parler encore de M. Pott, en traitant de la lumiere & de ses effets.

La proximité de l'eau & de la terre fait qu'ils sont presque toujours mêlés. L'eau délaye la terre; celle-ci épaissit l'eau; il s'en forme du limon. Si l'on expose ce mélange à une chaleur vive, chaque élément visible retourne à sa sphere, & la forme du corps se détruit.

Placée entre la terre & l'air, l'eau est proprement la cause des révolutions, du désordre, du trouble, de l'agitation, & du renversement que l'on remarque dans l'air & la terre. Elle obscurcit l'air par de noires & dangereuses vapeurs, elle inonde la terre: elle porte la corruption dans l'un & dans l'autre, & par son abondance ou sa disette, elle trouble l'ordre des saisons & de la Nature. Elle fait enfin autant de maux que de biens.

Quelques Anciens disoient que le Soleil présidoit particulierement au feu, & la Lune à l'eau, parce qu'ils regardoient le Soleil comme

la ſource du feu de la Nature, & la Lune comme le principe de l'humide. Ce qui a fait dire à Hippocrate (*a*) que les élémens du feu & de l'eau pouvoient tout, parce qu'ils renfermoient tout.

Des opérations de la Nature.

La ſublimation, la deſcenſion & la coction ſont trois inſtrumens ou manieres d'opérer que la Nature emploie pour parfaire ſes ouvrages. Par la premiere, elle évacue l'humidité ſuperflue, qui ſuffoqueroit le feu, & empêcheroit ſon action dans la terre ſa matrice.

Par la deſcenſion, elle rend à la terre l'humidité dont les végétaux ou la chaleur l'ont privée. La ſublimation ſe fait par l'élévation des vapeurs dans l'air, où elles ſe condenſent en nuages. La ſeconde ſe fait par la pluie & la roſée. Le beau temps ſuccede à la pluie, & la pluie au beau temps à l'alternative; une pluie continuelle inonderoit tout; un beau temps perpétué deſſécheroit tout. La pluie tombe gouttes à gouttes, parce que verſée trop abondamment, elle perdroit tout, comme un Jardinier qui arroſeroit ſes graines à pleins ſeaux. C'eſt ainſi que la Nature diſtribue ſes bienfaits avec poids, meſure & proportion.

La coction eſt une digeſtion de l'humeur crue inſtillée dans le ſein de la terre, une maturation, & une converſion de cet humeur en aliment, au moyen de ſon feu ſecret.

Ces trois opérations ſont tellement liées enſemble, que la fin de l'une eſt le commence-

(*a*) Lib. 1°. de Diœtâ,

ment de l'autre. La ſublimation a pour objet de convertir une choſe peſante en une légere ; une exhalaiſon en vapeurs ; d'atténuer le corps craſſe & impur, & de le dépouiller de ſes féces ; de faire prendre à ces vapeurs les vertus & propriétés des choſes ſupérieures ; & enfin de débarraſſer la terre d'une humeur ſuperflue qui empêcheroit ſes productions.

A peine ces vapeurs ſont-elles ſublimées, qu'elles ſe condenſent en pluie, & de ſpiritueuſes & inviſibles qu'elles étoient, elles deviennent, un inſtant après, un corps denſe & aqueux, pour retomber ſur la terre, & l'imbiber du nectar céleſte dont il a été impregné pendant ſon ſéjour dans les airs. Si-tôt que la terre l'a reçu, la Nature travaille à le digérer & le cuire.

Chaque animal, le plus vil vermiſſeau eſt un petit monde où toutes ces choſes ſe font. Si l'homme cherche le monde hors de lui-même, il le trouvera par-tout. Le Créateur en a fabriqué une infinité de la même matiere ; la forme ſeule en eſt différente. L'humilité donc convient parfaitement à l'homme, & la gloire à Dieu ſeul.

L'eau contient un ferment, un eſprit vivifiant, qui découle des natures ſupérieures ſur les inférieures, dont elle s'eſt impregnée en errant dans les airs, & qu'elle dépoſe enſuite dans le ſein de la terre. Ce ferment eſt une ſemence de vie, ſans laquelle l'homme, les animaux & les végétaux ne vivroient & n'engendreroient point. Tout reſpire dans la Nature ; & l'homme ne vit pas de pain ſeul, mais de cet eſptit aérien qu'il aſpire ſans ceſſe.

Dieu

Dieu ſeul, & la Nature ſon miniſtre, ſavent ſe faire obéir des élémens matériels principes des corps. L'art n'y ſauroit atteindre; mais les trois qui en réſultent, deviennent ſenſibles dans la réſolution des mixtes. Les Chymiſtes les nomment ſoufre, ſel & mercure. Ce ſont les élémens principiés. Le mercure ſe forme par le mélange de l'eau & de la terre: le ſoufre, de la terre & de l'air; le ſel, de l'air & de l'eau condenſés. Le feu de la Nature s'y joint comme principe formel. Le mercure eſt composé d'une terre graſſe viſqueuſe & d'une eau limpide. Le ſoufre, d'une terre très-ſeche, très-ſubtile, mêlée avec l'humide de l'air. Le ſel, enfin d'une eau craſſe, pontique, & d'un air crud qui s'y trouve embarraſſé. *Voyez la Phyſique ſouterraine de Becher.*

Démocrite a dit que tous les mixtes étoient composés d'atômes; ce ſentiment ne paroît point éloigné de la vérité, quand on fait attention à ce que la raiſon nous dicte, & à ce que l'expérience nous démontre. Ce Philoſophe a voilé, comme les autres, ſous cette maniere obſcure de s'expliquer, le vrai mélange des élémens, qui, pour être conforme aux opérations de la Nature, doit ſe faire intimement, ou, comme on dit, *per minima, & actu indiviſibilia corpuſcula.* Sans cela les parties ne feroient pas un tout continu. Les mixtes ſe réſolvent en une vapeur très-ſubtile par la diſtillation artificielle; & la Nature n'eſt-elle pas une ouvriere bien plus adroite que l'homme le plus expérimenté? C'eſt tout ce que Démocrite a voulu dire.

Des manieres d'être générales des Mixtes.

On remarque trois façons d'être (*a*), qui conſtituent trois genres, ou trois claſſes appelées *regnes*, l'animal, le végétal, & le minéral. Les minéraux s'engendrent dans la terre ſeulement; les végétaux ont leurs racines dans la terre, & s'élevent dans l'eau & l'air; les animaux prennent naiſſance dans l'air, l'eau & la terre; & l'air eſt pour tous un principe de vie.

Quelque différence que les mixtes paroiſſent avoir quant à leurs formes extérieures, ils ne different point de principes (*b*); la terre & l'eau leur ſervent de baſe à tous, & l'air n'entre preſque dans leur compoſition que comme inſtrument, de même que le feu. La lumiere agit ſur l'air, l'air ſur l'eau, l'eau ſur la terre. L'eau devient ſouvent l'inſtrument du mélange dans les ouvrages de l'art, mais ce mélange n'eſt que ſuperficiel, comme nous le voyons dans le pain, la brique, &c. Il y a une autre mixtion intime que Becchet appelle *centrale* (*c*). C'eſt celle par laquelle l'eau eſt tellement mêlée avec la terre, qu'on ne peut les ſéparer ſans détruire la forme du mixte. Nous n'entrerons point dans le détail des différens degrés de cette cohéſion, afin d'être plus court. On peut voir tout cela dans l'ouvrage que nous venons de citer.

(*a*) Coſmop. Nov. lum. Chem. Tr. 7.
(*b*) Coſmop. Tract. 2.
(*c*) Phyſ. ſub. ſect. 1. c. 4.

De la différence qui ſe trouve entre ces trois Regnes.

Le Minéral.

On dit communément des minéraux qu'ils exiſtent, & non pas qu'ils vivent, comme on le dit des animaux & des végétaux ; quoiqu'on puiſſe dire que les métaux tirent en quelque façon leur vie des minéraux, ſoit parce que dans leur génération il y a comme une jonction du mâle & de la femelle ſous les noms de ſoufre & de mercure, qui par une fermentation, une circulation, & une cuiſſon continuée, ſe purifient avec le ſecours de ſel de nature, ſe cuiſent & ſe forment enfin en une maſſe que nous appelons métal ; ſoit parce que les métaux parfaits contiennent un principe de vie, ou feu inné, qui devenu languiſſant, & comme ſans mouvement ſous la dure écorce qui le renferme, y eſt caché comme un tréſor, juſqu'à ce qu'étant mis en liberté par une ſolution philoſophique de cette écorce, il ſe développe & s'exhalte par un mouvement végétatif, au plus haut degré de perfection que l'art puiſſe lui donner.

Le Végétal.

Un ame ou eſprit végétatif anime les plantes ; c'eſt par lui qu'elles croiſſent & ſe multiplient ; mais elles ſont privées du ſentiment & du mouvement des animaux. Leurs ſemences ſont her-

maphrodites, quoique les Naturalistes aient remarqué les deux sexes dans presque tous les végétaux. L'esprit végétatif & incorruptible se développe dans la fermentation & la putréfaction des semences. Quand le grain pourrit en terre sans germer, cet esprit va rejoindre sa sphere.

L'Animal.

Les animaux ont de plus que les minéraux & les végétaux une ame sensitive, principe de leur vie & de leurs mouvemens. Ils sont comme le complément de la Nature quant aux êtres sublunaires. Dieu a distingué & séparé les deux sexes dans ce regne, afin que de deux il en vînt un troisieme. Ainsi dans les choses les plus parfaites se manifeste plus parfaitement l'image de la Trinité.

L'homme est le Prince souverain de ce bas monde. Toutes ses facultés sont admirables. Les troubles qui s'élevent dans son esprit, ses agitations, ses inquiétudes, sont comme des vents, des éclairs, des tonnerres, des tourbillons, & des météores qui s'élevent dans le grand monde. Son cœur, son sang, tout son corps même en sont quelquefois agités; mais ce sont comme des tremblemens de terre, & tout prouve en lui qu'il est véritablement l'abrégé de l'Univers. David n'avoit-il donc pas raison de s'écrier que Dieu est infiniment admirable dans ses ouvrages (*a*)?

(*a*) Psal. 91. 6. & 138. 14.

De l'ame des Mixtes.

Tous les mixtes parfaits qui ont vie, ont une ame, ou eſprit, & un corps. Le corps eſt composé de limon, ou de terre & d'eau, l'ame qui donne la forme au mixte, eſt une étincelle du feu de la Nature, ou un rayon imperceptible de la lumiere, qui agit dans les mixtes, ſuivant la diſpoſition actuelle de la matiere, & la perfection des organes ſpécifiés dans chacun d'eux. Si les bêtes ont une ame, elle ne differe gueres de leur eſprit que du plus au moins.

Les formes ſpécifiques des mixtes, ou, ſi l'on veut, leur ame, conſerve une je ne ſais quelle connoiſſance de leur origine. L'ame de l'homme ſe réfléchit ſouvent ſur la lumiere divine par la contemplation. Elle ſemble vouloir pénétrer dans ce ſanctuaire acceſſible à Dieu ſeul : elle y tend ſans ceſſe, & y retourne enfin. Les ames des animaux, ſorties du ſecret des Cieux, & des tréſors du Soleil, ſemblent avoir une ſympathie avec cet Aſtre, par les différens préſages de ſon lever, de ſon coucher, du mouvement même des cieux, & des changemens de température de l'air, que les mouvemens des animaux nous annoncent.

Fournies par l'air, & preſque entierement aériennes, les ames des végétaux pouſſent tant qu'elles peuvent la tête de leur tige en haut, comme empreſſées de retourner à leur patrie.

Les rochers, les pierres, formés d'eau & de terre, ſe cuiſent dans la terre comme un ouvrage

de poterie, c'eſt pourquoi ils tendent à la terre, comme en faiſant partie. Mais les pierres précieuſes & les métaux ſont plus favoriſés des influences céleſtes; les premieres ſont comme des larmes du Ciel, & une roſée céleſte congelée; c'eſt pourquoi les Anciens leur attribuoient tant de vertus. Le Soleil & les Aſtres ſemblent avoir auſſi une attention particuliere pour les métaux, & l'on diroit que la Nature leur laiſſe le ſoin de leur imprimer la forme. L'ame des métaux eſt comme empriſonnée dans leur matiere; le feu des Philoſophes ſait l'en tirer pour lui faire produire un fils digne du Soleil, & une quinteſſence admirable, qui rapproche le Ciel de nous.

La lumiere eſt le principe de la vie, & les ténebres ſont celui de la mort. Les ames des mixtes ſont des rayons de lumiere, & leurs corps ſont des abymes de ténebres. Tout vit par la lumiere, & tout ce qui meurt en eſt privé. C'eſt de ce principe auquel on fait ſi peu d'attention, qu'on dit communément d'un homme mort, qu'il a perdu le jour, la lumiere; & que ſaint Jean dit (*a*), *la lumiere eſt la vie des hommes.*

Chaque mixte a des connoiſſances qui lui ſont propres. Quant aux animaux, il ſuffit de réfléchir ſur leurs actions pour en être convaincu. Le temps de s'accoupler qui leur eſt ſi bien connu; la juſte diſtribution des parties dans les petits qui en viennent; l'uſage qu'ils font de chaque membre; l'attention & le ſoin qu'ils ſe donnent, tant pour la nourriture de leurs petits, que pour

(*a*) Evang. c. I.

leur défenſe ; leurs différentes affections de plaiſir, de crainte, de bienveillance envers leurs maîtres ; leurs diſpoſitions à en recevoir les inſtructions ; leur adreſſe à ſe procurer les beſoins de la vie ; leur prudence à éviter ce qui peut leur nuire, & tant d'autres choſes qu'un obſervateur peut remarquer, prouvent que leur ame eſt douée d'une eſpece de raiſonnement.

Les végétaux ont auſſi une faculté vitale, & une maniere de connoître & de prévoir. Les facultés vitales ſont chez eux le ſoin d'engendrer leurs ſemblables, les vertus multiplicatives, nutritives, augmentatives, ſenſitives & autres. Leur notion ſe manifeſte dans le préſage du temps, & la connoiſſance de la température qui leur eſt favorable pour germer & pouſſer leurs tiges. Leurs obſervations ſtrictes des changemens, comme loix de la Nature dans le choix de l'aſpect du Ciel qui leur eſt propre ; dans la maniere d'enfoncer leurs racines, d'élever leurs tiges, d'étendre leurs branches, de développer leurs feuilles, de configurer & de colorer leurs fruits, de tranſmuer les élémens en nourriture, d'infuſer dans leurs ſemences une vertu prolifique.

Pourquoi certaines plantes ne pouſſent-elles que dans certaines ſaiſons, quoiqu'elles ſe ſement d'elles-mêmes par la chute naturelle de leurs graines, ou qu'on les ſeme ſi-tôt qu'elles ſont en maturité ? Elles ont dès-lors leur principe végétatif, & néanmoins elles ne le développeront que dans un temps marqué, à moins que l'art ne leur fourniſſe ce qu'elles trouveroient dans la ſaiſon qui leur eſt propre. Pourquoi une plante,

femée dans une mauvaiſe terre tout joignant une bonne, pouſſera-t-elle ſes racines du côté de cette derniere ? Qu'eſt-ce qui apprend à un oignon mis en terre le germe en bas, à le diriger vers l'air ? Comment le lierre, & autres plantes de telle eſpece, dirigent-elles leurs foibles branches vers les arbres qui peuvent les ſoutenir ? Pourquoi la citrouille alonge-t-elle ſon fruit de tout ſon poſſible vers un vaſe plein d'eau, placé auprès ? Qu'eſt-ce qui enſeigne aux plantes dans leſquelles on remarque les deux ſexes, à ſe placer communément le mâle auprès de la femelle, & même aſſez ſouvent inclinés l'un vers l'autre ? Avouons que tout cela paſſe notre entendement; que la Nature n'eſt pas aveugle, & qu'elle eſt gouvernée par la ſageſſe même.

De la génération & de la corruption des Mixtes.

Tout retourne à ſon principe. Chaque individu eſt en puiſſance dans le monde matériel avant que de paroître au jour ſous ſa forme individuelle, & retournera dans ſon temps, & à ſon rang au même point d'où il eſt ſorti, comme les fleuves dans la mer, pour renaître à leur tour (*a*). C'étoit peut-être ainſi que Pythagore entendoit ſa métempſycoſe, que l'on n'a pas compriſe.

Lorſque le mixte ſe diſſout, par le vice des élémens corruptibles qui le compoſent, la partie éthérée l'abandonne, & va rejoindre ſa patrie.

(*a*) Eccleſ. I. 7.

Il ſe fait alors un dérangemement, un déſordre & une confuſion dans les parties du cadavre, par l'abſence de celui qui y conſervoit l'ordre. La mort, la corruption s'en emparent, juſqu'à ce que cette matiere reçoive de nouveau les influences céleſtes qui réuniſſant les élémens épars & errans, les rendra propres à une nouvelle génération.

Cet eſprit vivifiant ne ſe ſépare pas de la matiere pendant la putréfaction générative, parce qu'elle n'eſt pas une corruption entiere & parfaite, comme celle qui produit la deſtruction du mixte. C'eſt une corruption combinée, & cauſée par cet eſprit même, pour donner à la matiere la forme qui convient à l'individu qu'il doit animer. Il y eſt quelquefois dans l'inaction, tel qu'on le voit dans les ſemences; mais il n'attend que d'être excité. Si-tôt qu'il l'eſt, il met la matiere en mouvement; & plus il agit, plus il acquiert de nouvelles forces juſqu'à ce qu'il ait achevé de perfectionner le mixte.

Que les Matérialiſtes, les partiſans ridicules du haſard dans la formation des mixtes & leur conſervation, examinent & réfléchiſſent un peu ſérieuſement & ſans préjugés ſur tout ce que nous avons dit, & qu'ils me diſent enſuite comment un être imaginaire peut être la cauſe efficiente de quelque choſe de réel & de ſi bien combiné. Qu'ils ſuivent cette Nature pas à pas, ſes procédés, les moyens qu'elle emploie, & ce qui en réſulte. Ils verront, s'ils ne veulent pas fermer les yeux à la lumiere, que la génération des mixtes a un temps déterminé; que tout ſe fait

dans l'Univers par poids & meſure, & qu'il n'y a qu'une ſageſſe infinie qui puiſſe y préſider.

Les élémens commencent la génération par la putréfaction, comme les alimens la nutrition. Ils ſe réſolvent en nature humide ou premiere matiere ; le chaos ſe fait alors, & de ce chaos la génération. C'eſt donc avec raiſon que les Phyſiciens diſent que la conſervation eſt une création continuée, puiſque la génération de chaque individu répond analogiquement à la création & à la conſervation du Macrocoſme. La Nature eſt toujours ſemblable à elle-même ; elle n'a qu'une voie droite, dont elle ne s'écarte que par des obſtacles inſurmontables, alors elle fait des monſtres.

La vie eſt le réſultat harmonique de l'union de la matiere avec la forme, ce qui conſtitue la perfection de l'individu. La mort eſt le terme préfixe où ſe fait la déſunion, & la ſéparation de la forme & de la matiere. On commence à mourir dès que cette déſunion commence, & la diſſolution du mixte en eſt le complément.

Tout ce qui vit ſoit végétal, ſoit animal, a beſoin de nourriture pour ſa conſervation, & ces alimens ſont de deux ſortes. Les végétaux ne ſe nourriſſent pas moins d'air que d'eau & de terre. Les mamelles mêmes de celle-ci tariroient bientôt, ſi elles n'étoient continuellement abreuvées du lait éthéréen. C'eſt ce que Moyſe nous exprime parfaitement par les termes de la bénédiction qu'il donna aux fils de Joſeph : *De benedictione Domini terra ejus ; de pomis cœli & rore atque abyſſo ſubjacente ; de pomis fruc-*

tuum Solis & Lunæ ; de pomis collium æternorum ; de vertice antiquorum montium ; & de frugibus terræ , & de plenitudine ejus , &c. (*a*)

Seroit-ce ſeulement pour rafraîchir le cœur , que la Nature auroit pris ſoin de placer auprès de lui les poumons, ces admirables & infatigables ſoufflets ? Non , ils ont un uſage plus eſſentiel : c'eſt pour aſpirer & lui tranſmettre continuellement cet eſprit éthéréen qui vient au ſecours des eſprits vitaux , & répare leur perte & les multiplie quelquefois. C'eſt pourquoi l'on reſpire plus ſouvent quand on ſe donne beaucoup d'agitation , parce qu'il ſe fait alors une plus grande déperdition eſprits , que la Nature cherche à remplacer.

Les Philoſophes donnent le nom d'*eſprits*, ou *natures ſpirituelles* , non ſeulement aux êtres créés ſans être matiere , & qui ne peuvent être connues que par l'intellect , telles que les Anges , les Démons ; mais celles-là mêmes qui , quoique matérielles, ne peuvent être apperçues des ſens , à cauſe de leur grande ténuité. L'air pur ou Ether eſt de cette nature , les influences des corps céleſtes , le feu inné , les eſprits ſéminaux , vitaux , végétaux , &c. Ils ſont les miniſtres de la Nature , qui ſemble n'agir ſur la matiere que par leur moyen.

Le feu de la Nature ne ſe manifeſte dans les animaux que par la chaleur qu'il excite. Lorſqu'il ſe retire , la mort prend ſa place , le corps élémentaire ou le cadavre reſte entier juſqu'à ce qu'il commence à ſe réſoudre. Ce feu eſt trop

(*a*) Deuter. 33.

foible dans les végétaux, pour y devenir sensible au sens même du toucher.

On ne sait pas quelle est la nature du feu commun ; sa matiere est si ténue, qu'elle ne se manifeste que par les autres corps auxquels elle s'attache. Le charbon n'est pas feu, ni le bois qui brûle, ni la flamme, qui n'est qu'une fumée enflammée. Il paroît s'éteindre & s'évanouir quand l'aliment lui manque. Il faut qu'il soit un effet de la lumiere sur les corps combustibles.

De la Lumiere.

L'origine de la lumiere nous prouve sa nature spirituelle. Avant que la matiere commençât à recevoir sa forme, Dieu forma la lumiere; elle se répandit aussi-tôt dans la matiere, qui lui servit comme de meche pour son entretien. La manifestation de la lumiere fut donc comme le premier acte que Dieu exerça sur la matiere; le premier mariage du créateur avec la créature, & celui de l'esprit avec le corps.

Répandue d'abord par-tout, la lumiere sembla se réunir dans le Soleil, comme plusieurs rayons se réunissent dans un point. La lumiere du Soleil est par conséquent un esprit lumineux, attaché inséparablement à cet Astre, dont les rayons se revêtent des parties de l'Ether pour devenir sensibles à nos yeux. Ce sont des ruisseaux qui coulent sans cesse d'une source inépuisable, & qui se répandent dans la vaste étendue de tout l'Univers.

Il ne faut cependant pas en conclure que ces

rayons ſont purement ſpirituels. Ils ſe corporiſient avec l'Ether comme la flamme avec la fumée. Fourniſſons dans nos foyers un aliment perpétuellement fumeux, nous aurons une flamme perpétuelle.

La nature de la lumiere eſt de fluer ſans ceſſe ; & nous ſommes convenus d'apeler rayons ces éfluxions du Soleil mêlées avec l'Ether. Il ne faut donc pas confondre la lumiere avec le rayon, ou la lumiere avec la ſplendeur & la clarté. La lumiere eſt la cauſe ; la clarté eſt l'effet.

Quand une bougie allumée s'éteint, l'eſprit igné & lumineux qui enflamme la meche, ne ſe perd pas, comme on le croit communément. Son action ſeule diſparoît quand l'aliment lui manque, ou qu'on l'en retire. Il ſe répand dans l'air, qui eſt le réceptacle de la lumiere, & des natures ſpirituelles du monde matériel.

De même que les corps retournent, par la réſolution, à la matiere d'où ils tirent leur origine ; de même auſſi les formes naturelles des individus retournent à la forme univerſelle, ou à la lumiere, qui eſt l'eſprit vivifiant de l'Univers. On ne doit pas confondre cet eſprit avec les rayons du Soleil, puiſqu'ils n'en ſont que le véhicule. Il pénetre juſqu'au centre même de la terre, lorſque le Soleil n'eſt pas ſur notre horizon.

La lumiere eſt pour nous une vive image de la Divinité. L'amour Divin ne pouvant, pour ainſi dire, ſe contenir dans lui-même, s'eſt comme répandu hors de lui, & multiplié dans la création. La lumiere ne ſe renferme pas non plus dans le corps lumineux : elle ſe répand, elle ſe

multiplie, elle eſt comme Dieu une ſource inépuiſable de biens. Elle ſe communique ſans ceſſe ſans aucune diminution ; elle ſemble même prendre de nouvelles forces par cette communication, comme un maître qui enſeigne à ſes diſciples les connoiſſances qu'il a, ſans les perdre, & même en les imprimant davantage dans ſon eſprit.

Cet eſprit igné porté dans les corps par les rayons, s'en diſtingue fort aiſément. Ceux-ci ne ſe communiquent qu'autant qu'ils ne trouvent dans leur chemin point de corps opaques qui en arrêtent le cours. Celui-là pénetre même les corps les plus denſes, puiſqu'on ſent la chaleur au côté d'un mur oppoſé au côté où tombent les rayons, quoiqu'ils n'y aient pu pénétrer. Cette chaleur ſubſiſte même encore après que les rayons ſont diſparus avec le corps lumineux.

Tout corps diaphane, le verre particulierement, tranſmet cet eſprit igné & lumineux ſans tranſmettre les rayons : c'eſt pourquoi l'air qui eſt derriere, en fourniſſant un nouveau corps à cet eſprit, devient illuminé & forme des rayons nouveaux, qui ſe répandent comme les premiers. D'ailleurs tout corps diaphane, en ſervant de milieu pour tranſmettre cet eſprit, ſe trouve non ſeulement éclairé, mais devient lumineux ; & cette augmentation de clarté ſe manifeſte aiſément à ceux qui y font un peu d'attention. Cette augmentation de ſplendeur n'arriveroit pas ſi le corps diaphane tranſmettoit les rayons tels qu'il les a reçus.

M. Pott paroît avoir adopté ces idées des Phi-

losophes Hermétiques ſur la lumiere, dans ſon Eſſai d'obſervations Chymiques & Phyſiques ſur les propriétés & les effets de la lumiere & du feu. Il s'eſt parfaitement rencontré avec d'Eſpagnet, dont j'analyſe ici les ſentimens, & qui vivoit il y a près d'un ſiecle & demi. Les obſervations que ce ſavant Profeſſeur de Berlin rapporte, concourent toutes à prouver la vérité de ce que nous avons dit juſqu'ici. Il appelle la lumiere *le grand & merveilleux agent de la Nature.* Il dit que ſa ſubſtance, à cauſe de la ténuité de ſes parties, ne peut être examinée par le nombre, par la meſure ni par le poids; que la Chymie ne peut expoſer ſa forme extérieure, parce que dans aucune ſubſtance elle ne peut être conçue, encore moins exprimée; que ſa dignité & ſon excellence ſont annoncées dans l'Ecriture ſainte, où Dieu ſe fait appeler du nom de lumiere & de feu: puiſqu'il y eſt dit, que Dieu eſt une lumiere, qu'il demeure dans la lumiere; que la lumiere eſt ſon habit; que la vie eſt dans la lumiere, qu'il fait ſes Anges flammes de feu, &c. & enfin que pluſieurs perſonnes regardent la lumiere plutôt comme un être ſpirituel que comme une ſubſtance corporelle.

En réfléchiſſant ſur la lumiere, la premiere choſe, dit cet Auteur, qui ſe préſente à mes yeux & à mon eſprit, c'eſt la lumiere du Soleil; & je préſume que le Soleil eſt la ſource de toute la lumiere qui ſe trouve dans la Nature; que toute la lumiere y rentre comme dans ſon cercle de révolution, & que de là elle eſt de nouveau renvoyée ſur notre globe.

Je ne pense pas, ajoute-t-il, que le Soleil contienne un feu brûlant, destructif; mais il renferme une substance lumineuse, pure, simple & concentrée, qui éclaire tout. Je regarde la lumiere comme une substance qui réjouit, qui anime, & qui produit la clarté; en un mot, je la regarde comme le premier instrument que Dieu mit & met encore en œuvre dans la Nature. De là vient le culte que quelques Payens ont rendu au Soleil; de là la fable de Prométhée qui déroba le feu dans le Ciel, pour le communiquer à la terre.

M. Pott n'approuve cependant pas en apparence, mais il le fait en réalité, le sentiment de ceux qui font de l'Ether un véhicule de la matiere de la lumiere, parce qu'ils multiplient, dit-il, les êtres sans nécessité. Mais si la lumiere est un être si simple qu'il l'avoue, pourra-t-elle se manifester autrement que par quelque substance sensible? Elle a la propriété de pénétrer très-subtilement les corps par sa ténuité supérieure à celle de l'air, & par son mouvement progressif, le plus rapide qu'on puisse imaginer; mais il n'ose déterminer s'il est dû à une substance spirituelle, quoiqu'il soit certain que le principe moteur est aussi ancien que cette substance même.

Le mouvement, comme mouvement, ne produit pas la lumiere, mais il la manifeste dans les matieres convenables. Elle ne se montre que dans les corps mobiles, c'est-à-dire, dans une matiere extrêmement subtile, fine & propre au mouvement précipité, soit que cette matiere s'écoule

s'écoule immédiatement du Soleil, ou de son atmosphere, & qu'elle pénetre jusqu'à nous; soit, ce qui paroît, dit-il, plus vraisemblable, que le Soleil mette en mouvement ces matieres extrêmement subtiles, dont notre atmosphere est remplie.

Voilà donc un véhicule de la lumiere, & un véhicule qui ne differe point de l'Ether; puisque ce Savant ajoute plus bas: *C'est donc aussi là la cause du mouvement de la lumiere qui agit sur notre Ether, & qui nous vient principalement, & plus efficacement du Soleil.* Ce véhicule n'est donc pas, même selon lui, un être multiplié sans nécessité.

Il distingue très bien le feu de la lumiere, & marque la différence de l'un & de l'autre; mais après avoir dit que la lumiere produit la clarté, il confond ici cette derniere avec le principe lumineux, comme on peut le conclure des expériences qu'il rapporte. J'en aurois conclu qu'il y a un feu & une lumiere qui ne brûlent pas, c'est-à-dire, qui ne détruisent pas les corps auxquels ils sont adhérens; mais non pas qu'il y a une lumiere sans feu. Le défaut de distinction entre le principe ou la cause de la splendeur & de la clarté, & l'effet de cette cause est la source d'une infinité d'erreurs sur cette matiere.

Peut-être n'est-ce que la faute du Traducteur qui aura employé indifféremment les termes de lumiere & clarté comme synonymes. Je serois assez porté à le croire, puisque M. Pott, immédiatement après avoir rapporté divers phénomenes des matieres phosphoriques, le bois pourri, les

vers lumineux, l'argile calcinée & frottée, &c. dit, que la matiere de la lumiere dans sa pureté, ou séparée de tout autre corps, ne se laisse pas appercevoir, que nous ne la traitons qu'entourée d'une enveloppe, & que nous ne connoissons sa présence que par induction. C'est distinguer proprement la lumiere de la clarté qui en est l'effet. Avec cette distinction, il est aisé de rendre raison d'une infinité de phénomenes très-difficiles à expliquer sans cela.

La chaleur, quoiqu'effet du mouvement, est comme identifiée avec lui. La lumiere étant le principe du feu, l'est du mouvement & de la chaleur; celle-ci n'étant qu'un moindre degré de feu, ou le mouvement produit par un feu plus modéré, ou plus éloigné du corps affecté. C'est à ce mouvement que l'eau doit sa fluidité, puisque sans cette cause elle devient glace.

On ne doit donc pas confondre le feu élémentaire avec le feu des cuisines; & observer que le premier ne devient un feu actuel brûlant, que lorsqu'il est combiné avec des substances combustibles; il ne donne par lui-même ni flamme, ni lumiere. Ainsi le phlogistique ou substance huileuse, sulfureuse, résineuse, n'est pas le principe du feu, mais la matiere propre à l'entretenir, à le nourrir & à le manifester.

Les raisonnemens de M. Pott prouvent que le sentiment de d'Espagnet & des autres Philosophes Hermétiques sur le feu & la lumiere, est un sentiment raisonné, & très-conforme aux observations Physico-Chymiques les plus exactes, puisqu'ils sont d'accord avec ce savant Professeur

de Chymie dans l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin. Ces Philoſophes connoiſſoient donc la Nature: & s'ils la connoiſſoient, pourquoi ne pas plutôt eſſayer de lever le voile obſcur ſous lequel ils ont caché ſes procédés par leurs diſcours énigmatiques, allégoriques, fabuleux, que de mépriſer leurs raiſonnemens, parce qu'ils paroiſſent intelligibles; ou de les accuſer d'ignorance & de menſonge?

De la conſervation des Mixtes.

L'eſprit igné, le principe vivifiant donne la vie & la vigueur aux mixtes; mais ce feu les conſumeroit bientôt, ſi ſon activité n'étoit modérée par l'humeur aqueuſe qui les lie. Cet humide circule perpétuellement dans tous. Il s'en fait une révolution dans l'Univers, au moyen de laquelle les uns ſe forment, ſe nourriſſent, augmentent même de volume pendant que ſon évaporation & ſon abſence font deſſécher & périr les autres.

Toute la machine du monde ne compoſe qu'un corps, dont toutes les parties ſont liées par des milieux qui participent des extrêmes. Ce lien eſt caché, ce nœud eſt ſecret; mais il n'en eſt pas moins réel; & c'eſt par ſon moyen que toutes ces parties ſe prêtent un ſecours mutuel, puiſqu'il y a un rapport, & un vrai commerce entre elles. Les eſprits émiſſaires des natures ſupérieures font & entretiennent cette communication; les uns s'en vont quand les autres viennent; ceux-ci retournent à leur ſource quand

ceux-là en descendent ; les derniers venus prennent la place, ceux-ci partent à leur tour, d'autres leur succedent ; & par ce flux & reflux continuels, la Nature se renouvelle & s'entretient. Ce sont les ailes de Mercure, à l'aide desquelles ce messager des Dieux rendoit de si fréquentes visites aux habitans du Ciel & de la Terre.

Cette succession circulaire d'esprits se fait par deux moyens, la raréfaction & la condensation, que la Nature emploie pour spiritualiser les corps & corporifier les esprits ; ou, si l'on veut, pour atténuer les élémens grossiers, les ouvrir, les élever même à la nature subtile des matieres spirituelles, & les faire ensuite retourner à la nature des élémens grossiers & corporels. Ils éprouvent sans cesse de telles métamorphoses. L'air fournit à l'eau une substance ténue éthéréenne qui commence à s'y corporifier ; l'eau la communique à la terre où elle se corporifie encore plus. Elle devient alors un aliment pour les minéraux & les végétaux. Dans ceux-ci, elle se fait tige, écorce, feuilles, fleurs, fruit ; en un mot, une substance corporelle, palpable.

Dans les animaux, la Nature sépare le plus subtil, le plus spirituel du boire & du manger pour le tourner en aliment. Elle change & spécifie la plus pure substance en semence, en chair, en os, &c. & laisse la plus grossiere & la plus hétérogene pour les excrémens. L'art imite la Nature dans ses résolutions & ses compositions.

De l'humide radical.

La vie & la conſervation des individus conſiſte dans l'union étroite de la forme & de la matiere. Le nœud, le lien qui forme cette union conſiſte dans celle du feu inné avec l'humide radical. Cet humide eſt la portion la plus pure, la plus digérée de la matiere, & comme une huile extrêmement rectifiée par les alambics de la Nature. Les ſemences des choſes contiennent beaucoup de cet humide radical, dans lequel une étincelle de feu céleſte ſe nourrit; & mis dans une matrice convenable, il opere, quand il eſt aidé conſtamment, tout ce qui eſt néceſſaire à la génération.

On trouve quelque choſe d'immortel dans cet humide radical; la mort des mixtes ne le fait évanouir ni diſparoître. Il réſiſte même au feu le plus violent, puiſqu'on le trouve encore dans les cendres des cadavres brûlés.

Chaque mixte contient deux humides, celui dont nous venons de parler, & un humide élémentaire, en partie aqueux, aérien en partie. Celui-ci cede à la violence du feu; il s'envole en fumée, en vapeurs, & lorſqu'il eſt tout-à-fait évaporé, le corps n'eſt plus que cendres, ou parties ſéparées les unes des autres.

Il n'en eſt pas ainſi de l'humide radical; comme il conſtitue la baſe des mixtes, il affronte la tyrannie du feu, il ſouffre le martyre avec un courage inſurmontable, & demeure attaché opiniâtrément aux cendres du mixte; ce qui indique manifeſtement ſa grande pureté.

L'expérience a montré aux Verriers, gens communément très-ignorans dans la connoiſſance de la Nature, que cet humide eſt caché dans les cendres. Ils ont trouvé à force de feu le ſecret de le manifeſter autant que l'art & la violence du feu artificiel en ſont capables. Pour faire le verre, il faut néceſſairement mettre les cendres en fuſion, & il ne ſauroit y avoir de fuſion, où il n'y a pas d'humide.

Sans ſavoir que les ſels extraits des cendres contiennent la plus grande vertu des mixtes, les laboureurs brûlent les chaumes & les herbes pour augmenter la fertilité de leurs champs : preuve que cet humide radical eſt inacceſſible aux atteintes du feu; qu'il eſt le principe de la génération, la baſe des mixtes, & que ſa vertu, ſon feu actif ne demeurent engourdis que juſqu'à ce que la terre, matrice commune des principes, en développe les facultés, ce qui ſe voit journellement dans les ſemences.

Ce baume radical eſt le ferment de la Nature, qui ſe répand dans toute la maſſe des individus. C'eſt une teinture ineffaçable, qui a la propriété de multiplier, & qui pénetre même juſques dans les plus ſales excrémens, puiſqu'on les emploie avec ſuccès pour fumer les terres, & augmenter leur fertilité.

On peut conjecturer avec raiſon, que cette baſe, cette racine des mixtes, qui ſurvit à leur deſtruction, eſt une partie de la premiere matiere, la portion la plus pure, & indeſtructible, marquée au coin de la lumiere dont elle reçut la forme. Car le mariage de cette premiere matiere

avec sa forme est indissoluble, & tous les élémens corporifiés en individus tirent d'elle leur origine. Ne falloit-il pas en effet une telle matiere pour servir de base incorruptible, & comme de racine cubique aux mixtes corruptibles, pour pouvoir en être un principe constant, perpétuel, & néanmoins matériel, autour duquel tourneroient sans cesse les vissicitudes & les changemens que les êtres matériels éprouvent tous les jours ?

S'il étoit permis de porter ses conjectures dans l'obscurité de l'avenir, ne pourroit-on pas dire que cette substance inaltérable est le fondement du monde matériel, & le ferment de son immortalité, au moyen duquel il subsistera même après sa destruction, après avoir passé par la tyrannie du feu, & avoir été purgé de sa tache originelle, pour être renouvelé & devenir incorruptible & inaltérable pendant toute l'éternité ?

Il semble que la lumiere n'a encore opéré que sur lui, & qu'elle a laissé le reste dans les ténebres ; aussi en conserve-t-il toujours une étincelle, qui n'a besoin que d'être excitée.

Mais le feu inné est bien différent de l'humide. Il tient de la spiritualité de la lumiere, & l'humide radical est d'une nature moyenne entre la matiere extrêmement subtile & spirituelle de la lumiere, & la matiere grossiere, élémentaire, corporelle. Il participe des deux, & lie ces deux extrêmes. C'est le sceau du traité visible & palpable de la lumiere & des ténebres ; le point de réunion & de commerce entre le Ciel & la Terre.

On ne peut donc confondre ſans erreur cet humide radical avec le feu inné. Celui-ci eſt l'habitant, celui-là l'habitation, la demeure. Il eſt dans tous les mixtes le laboratoire de Vulcain; le foyer où ſe conſerve ce feu immortel, premier moteur créé de toutes les facultés des individus; le baume univerſel, l'élixir le plus précieux de la Nature, le mercure de vie parfaitement ſublimé & travaillé, que la Nature diſtribue par poids & par meſure à tous les mixtes. Qui ſaura extraire ce tréſor du cœur, & du centre caché des productions de ce bas monde, le dépouiller de l'écorce épaiſſe, élémentaire, qui le cache à nos yeux, & le tirer de la priſon ténébreuſe où il eſt renfermé, & dans l'inaction, pourra ſe glorifier de ſavoir faire la plus précieuſe médecine pour ſoulager le corps humain.

De l'harmonie de l'Univers.

Les corps ſupérieurs & les inférieurs du monde ayant une même ſource, & une même matiere pour principe, ont conſervé entr'eux une ſympathie qui fait que les plus purs, les plus nobles, les plus forts, communiquent à ceux qui le ſont moins toute la perfection dont ils ſont ſuſceptibles. Mais lorſque les organes des mixtes ſe trouvent mal diſpoſés naturellement ou par accident, cette communication eſt troublée ou empêchée, l'ordre établi pour ce commerce ſe dérange; le foible moins ſecouru s'affoiblit, ſuccombe, & devient le principe de ſa propre ruine, *mole ruit ſuâ.*

(*a*) Les quatre qualités des élémens, le froid, le chaud, le sec & l'humide, sont comme les tons harmoniques de la Nature. Ils ne sont pas plus contraires entr'eux, que le ton grave dans la musique l'est à l'aigu; mais ils sont différens, & comme séparés par des intervalles, ou tons moyens, qui rapprochent les deux extrêmes. De même que par ces tons moyens on compose une très-belle harmonie, la Nature sait aussi combiner les qualités des élémens, de maniere qu'il en résulte un tempérament qui constitue celui des mixtes.

Du Mouvement.

Il n'y a point de repos réel & proprement dit dans la Nature (*b*). Elle ne peut rester oisive; & si elle laissoit succéder le repos réel au mouvement pendant un seul instant, toute la machine de l'Univers tomberoit en ruine. Le mouvement l'a comme tiré du néant; le repos l'y replongeroit. Ce à quoi nous donnons le nom de repos, n'est qu'un mouvement moins accéléré, moins sensible. Le mouvement est donc continuel dans chaque partie comme dans le tout. La Nature agit toujours dans l'intérieur des mixtes : les cadavres mêmes ne sont point en repos, puisqu'ils se corrompent, & que la corruption ne peut se faire sans mouvement.

L'ordre & l'uniformité regnent dans la maniere de mouvoir la machine du monde; mais

(*a*) Cosmop. Tract. 2.
(*b*) *Ibid.* Tr. 4.

il y a divers degrés dans ce mouvement, qui est inégal, & différent dans les choses différentes & inégales. La Géométrie exige même cette loi d'inégalité, & l'on peut dire que les corps célestes ont un mouvement égal en raison géométrique; savoir, eu égard à la différence de leur grandeur, de leur distance & de leur nature.

Nous appercevons aisément dans le cours des saisons, que les voies que la Nature emploie ne différent entr'elles qu'en apparence. Pendant l'hiver elle paroît sans mouvement, morte, ou du moins engourdie. C'est cependant durant cette *morte saison* qu'elle prépare, digere, couve les semences, & les dispose à la génération. Elle accouche pour ainsi dire au printemps; elle nourrit & éleve en été, elle mûrit même certains fruits; elle en réserve d'autres pour l'automne, quand ils ont besoin d'une plus longue digestion. A la fin de cette saison, tout devient caduque, pour se disposer à une nouvelle génération.

L'homme éprouve dans cette vie les changemens de ces quatre saisons. Son hiver n'est pas le temps de la vieillesse, comme on le dit communément, c'est celui qu'il passe dans le ventre de sa mere sans action, & comme dans les ténebres, parce qu'il n'a pas encore joui des bienfaits de la lumiere solaire. A peine a-t-il vu le jour, qu'il commence à croître: il entre dans son printemps, qui dure jusqu'à ce qu'il soit capable de mûrir ses fruits. Son été succede alors; il se fortifie, il digere, il cuit le principe de vie qui doit la donner à d'autres. Son fruit est-il mûr,

l'automne s'en empare; il devient ſec, il flétrit, il penche vers le principe où ſa nature l'entraîne; il y tombe, il meurt, il n'eſt plus.

De la diſtance inégale & variée du Soleil procede particulierement la variété des ſaiſons. Le Philoſophe qui veut s'appliquer à imiter les procédés de la Nature dans les opérations du grand œuvre, doit les méditer très-ſérieuſement.

Je n'entrerai point ici dans le détail des différens mouvemens des corps céleſtes. Moyſe n'a preſque expliqué que ce qui regarde le globe que nous habitons. Il n'a preſque rien dit des autres créatures, ſans doute afin que la curioſité humaine trouvât plutôt matiere à l'admiration, qu'à former des argumens pour la diſpute. L'envie déſordonnée de tout ſavoir tyranniſe cependant encore le foible eſprit de l'homme. Il ne ſait pas ſe conduire, & il eſt aſſez fou pour preſcrire au Créateur des regles pour conduire l'Univers. Il forge des ſyſtêmes, & parle avec un ton ſi déciſif, qu'on diroit que Dieu l'a conſulté pour tirer le monde du néant, & qu'il a ſuggéré au Créateur les loix qui conſervent l'harmonie de ſon mouvement général & particulier. Heureuſement les raiſonnemens de ces prétendus Philoſophes n'influent en rien ſur cette harmonie. Nous aurions lieu d'en craindre des conſéquences auſſi fâcheuſes pour nous, que celles qu'on tire de leurs principes ſont ridicules. Tranquilliſons-nous : le monde ira ſon train autant de temps qu'il plaira à ſon Auteur de le conſerver. Ne perdons pas le temps d'une vie auſſi courte que la nôtre à diſputer des choſes que nous igno-

rons. Appliquons-nous plutôt à chercher le remede aux maux qui nous accablent ; à prier celui qui a créé *la médecine de la terre*, de nous la faire connoître ; & qu'après nous avoir favorisé de cette admirable connoissance, nous n'en usions que pour l'utilité de notre prochain, par amour pour le souverain Etre, à qui seul soit rendu gloire dans tous les siecles des siecles.

TRAITÉ
DE
L'ŒUVRE HERMÉTIQUE.

LA source de la santé & des richesses, deux bases sur lesquelles est appuyé le bonheur de cette vie, sont l'objet de cet art. Il fut toujours un mystere ; & ceux qui en ont traité, en ont parlé dans tous les temps, comme d'une science, dont la pratique a quelque chose de surprenant, & dont le résultat tient du miracle dans lui-même & dans ses effets. Dieu auteur de la Nature, que le Philosophe se propose d'imiter, peut seul éclairer & guider l'esprit humain dans la recherche de ce trésor inestimable, & dans le labyrinthe des opérations de cet art. Aussi tous ces Auteurs recommandent-ils de recourir au Créateur, & de lui demander cette grace avec beaucoup de ferveur & de persévérance.

Doit-on être ſurpris que les poſſeſſeurs d'un ſi beau ſecret l'ait voilé des ombres des hiéroglyphes, des fables, des allégories, des métaphores, des énigmes, pour en ôter la connoiſſance au commun des hommes ? Ils n'ont écrit que pour ceux à qui Dieu daigneroit en accorder l'intelligence. Les décrier, déclamer fortement contre la ſcience même, parce qu'on a fait d'inutiles efforts pour l'obtenir, c'eſt une vengeance baſſe ; c'eſt faire tort à ſa propre réputation, c'eſt afficher ſon ignorance, & l'impuiſſance où l'on eſt d'y parvenir. Que l'on éleve ſa voix contre les ſouffleurs, contre ces brûleurs de charbons, qui, après avoir été dupes de leur propre ignorance, cherchent à faire d'autres dupes, à la bonne heure. Je me joindrois volontiers à ces ſortes de critiques ; je voudrois même avoir une voix de Stentor pour me faire mieux entendre. Mais qui ſont ceux qui ſe mêlent de parler & d'écrire contre la Philoſophie Hermétique ? Des gens qui en ignorent, je gagerois, juſqu'à la définition ; gens dont la mauvaiſe humeur n'eſt excitée que par le préjugé. J'en appelle à la bonne foi ; qu'ils examinent ſérieuſement, s'ils ſont au fait de ce qu'ils critiquent : ont-ils lu & relu vingt fois & davantage, les bons Auteurs qui traitent cette matiere ? qui d'entr'eux peut ſe flatter de ſavoir les opérations & les procédés de cet art ? quel Œdipe leur a donné l'intelligence de ſes énigmes & de ſes allégories ? quelle eſt la Sibylle qui les a introduits dans ſon ſanctuaire ? qu'ils demeurent donc dans l'étroite ſphere de leurs connoiſſances : *ne ſutor ultra crepidam*. On

puiſque c'eſt la mode, qu'il leur ſoit permis d'aboyer après un ſi grand tréſor dont ils déſeſperent la poſſeſſion. Foible conſolation, mais la ſeule qui leur reſte! Et plût à Dieu que leurs cris ſe faſſent entendre de tous ceux qui dépenſent mal à propos leurs biens dans la pourſuite de celui-ci qui leur échappe, faute de connoître les procédés ſimples de la Nature.

Monſieur de Maupertuis en penſe bien autrement (lettres) : Sous quelque aſpect qu'on conſidere la pierre Philoſophale, on ne peut, dit ce célebre Académicien, en prouver l'impoſſibilité; mais ſon prix, ajoute-t-il, ne ſuffit pas pour balancer le peu d'eſpérance de la trouver. M. de Juſti, Directeur général des mines de l'Impératrice Reine de Hongrie, en prouve non ſeulement la poſſiblité, mais l'exiſtence actuelle, dans un diſcours qu'il a donné au public, & dont les argumens ſont fondés ſur ſa propre expérience.

Conſeils Philoſophiques.

Adorez Dieu ſeul; aimez-le de tout votre cœur, & votre prochain comme vous-même. Propoſez-vous toujours la gloire de Dieu pour fin de toutes vos actions : invoquez-le, il vous exaucera; glorifiez-le, il vous exaltera.

Soyez tardif dans vos paroles & dans vos actions. Ne vous appuyez pas ſur votre prudence, ſur vos connoiſſances, ni ſur la parole & les richeſſes des hommes, principalement des Grands. Ne mettez votre confiance qu'en Dieu. Faites valoir le talent qu'il vous a confié. Soyez avare

du temps ; il eſt infiniment court pour un homme qui ſait l'employer. Ne remettez pas au lendemain, qui n'eſt pas à vous, une choſe néceſſaire que vous pouvez faire aujourd'hui. Fréquentez les bons & les ſavans. L'homme eſt né pour apprendre ; ſa curioſité naturelle en eſt une preuve bien palpable ; & c'eſt dégrader l'humanité, que de croupir dans l'oiſiveté & l'ignorance. Plus un homme a de connoiſſances, plus il approche de l'Auteur de ſon être, qui ſait tout. Profitez donc des lumieres des ſavans ; recevez leurs inſtructions avec douceur, & leurs corrections toujours en bonne part. Fuyez le commerce des méchans, la multiplicité des affaires, & la quantité d'amis.

Les ſciences ne s'acquierent qu'en étudiant, en méditant, & non dans la diſpute. Apprenez peu à la fois : répétez ſouvent la même étude ; l'eſprit peut tout quand il eſt à peu, & ne peut rien quand il eſt en même temps à tout.

La ſcience jointe à l'expérience forme la vraie ſageſſe. On eſt contraint, à ſon défaut, de recourir à l'opinion, au doute, à la conjecture, & à l'autorité.

Les ſujets de la ſcience ſont Dieu, le grand monde, & l'homme. L'homme a été fait pour Dieu, la femme pour Dieu & l'homme, & les autres créatures pour l'homme & la femme (*a*), afin qu'ils en fiſſent uſage pour leurs occupations, leur propre conſervation, & la gloire de leur Auteur commun. Après tout, faites en ſorte

(a) Sap. 9. v. 2. & ſuiv.

que vous ſoyez toujours bien avec Dieu & votre prochain. La vengeance eſt une foibleſſe dans les hommes. Ne vous faites jamais aucun ennemi ; & ſi quelqu'un veut vous faire du mal, ou vous en a fait, vous ne ſauriez mieux & plus noblement vous venger qu'en lui faiſant du bien.

APHORISME

DE LA VÉRITÉ DES SCIENCES.

Deux ſortes de ſciences, & non plus. La Religion & la Phyſique ; c'eſt-à-dire, la ſcience de Dieu & celle de la Nature : tout le reſte n'en eſt que les branches. Il y en a même de bâtardes ; mais elles ſont plutôt des erreurs que des ſciences.

Dieu donne la premiere dans ſa perfection aux Saints & aux enfans du Ciel. Il éclaire l'eſprit de l'homme pour acquérir la ſeconde, & le Démon y jette des nuages pour inſinuer les bâtardes.

La Religion vient du Ciel, c'eſt la vraie ſcience, parce que Dieu, ſource de toute vérité, en eſt l'auteur. La Phyſique eſt la connoiſſance de la Nature ; avec elle l'homme fait des choſes ſurprenantes. *Mens humana mirabilium effectrix.*

La puiſſance de l'homme eſt plus grande qu'on ne ſauroit l'imaginer. Il peut tout par Dieu, rien ſans lui, excepté le mal.

La clef des Sciences.

Le premier pas à la ſageſſe eſt la crainte de Dieu, le ſecond la connoiſſance de la Nature. Par elle on monte juſqu'à la connoiſſance de ſon Auteur (*a*). La Nature enſeigne aux clairvoyans la Phyſique Hermétique. L'ouvrage long eſt toujours de la Nature ; elle opere ſimplement, ſucceſſivement, & toujours par les mêmes voies pour produire les mêmes choſes. L'ouvrage de l'art eſt moins long ; il avance beaucoup les démarches de la Nature. Celui de Dieu ſe fait en un inſtant. L'Alchymie proprement dite eſt une opération de la Nature, aidée par l'art. Elle nous met en main la clef de la magie naturelle ou de la Phyſique, & nous rend admirables aux hommes, en nous élevant au deſſus du commun.

Du Secret.

La ſtatue d'Harpocrate, qui avoit une main ſur ſa bouche, étoit chez les anciens Sages l'emblême du ſecret, qui ſe fortifie par le ſilence, s'affoiblit & s'évanouit par la révélation. Jéſus-Chriſt notre Sauveur ne révéloit nos myſteres qu'à ſes Diſciples, & parloit toujours au peuple par allégories & par paraboles. *Vobis datum eſt noſcere myſteria regni cœlorum ... ſine parabolis non loquebatur eis* (b).

Les Prêtres chez les Egyptiens, les Mages chez les Perſans, les Mécubales & les Cabaliſtes

(*a*) S. Paul. Rom. I. 20.
(*b*) Mat. 13. v. II. Marc. 4. v. II. Matth. 13. v. 34.

chez les Hébreux, les Bracmanes aux Indes, les Gymnoſophiſtes en Ethiopie, les Orphées, les Homeres, les Pythagores, les Platons, les Porphyres parmi les Grecs, les Druides parmi les Occidentaux, n'ont parlé des ſciences ſecretes que par énigmes & par allégories : s'ils avoient dit quel en étoit le véritable objet, il n'y auroit plus eu de myſteres, & le ſacré auroit été mêlé avec le profane.

Des moyens pour parvenir au Secret.

Les diſpoſitions pour arriver au ſecret, ſont la connoiſſance de la Nature, & de ſoi-même. L'on ne peut avoir parfaitement la premiere & même la ſeconde que par l'aide de l'Alchymie, l'amour de la ſageſſe, l'horreur du crime, du menſonge, la fuite des Cacochymiſtes, la fréquentation des Sages, l'invocation du Saint-Eſprit, ne pas ajouter ſecret ſur ſecret, ne s'attacher qu'à une choſe, parce que Dieu & la Nature ſe plaiſent dans l'unité & la ſimplicité.

L'homme étant l'abrégé de toute la Nature, il doit apprendre à ſe connoître comme le précis & le raccourci d'icelle. Par ſa partie ſpirituelle, il participe à toutes les créatures immortelles ; & par ſa partie matérielle, à tout ce qui eſt caduc dans l'Univers.

Des clefs de la Nature.

De toutes choſes matérielles il ſe fait de la cendre ; de la cendre on fait du ſel, du ſel on ſépare l'eau & le mercure, du mercure on

composé un élixir ou une quinteſſence. Le corps ſe met en cendres pour être nettoyé de ſes parties combuſtibles, en ſel pour être ſéparé de ſes terreſtréités, en eau pour pourrir & ſe putréfier, & en eſprit pour devenir quinteſſence.

Les ſels ſont donc les clefs de l'Art & de la Nature; ſans leur connoiſſance il eſt impoſſible de l'imiter dans ſes opérations. Il faut ſavoir leur ſympathie & leur antipathie avec les métaux & avec eux-mêmes. Il n'y a proprement qu'un ſel de nature, mais il ſe diviſe en trois ſortes pour former les principes des corps. Ces trois ſont le nitre, le tartre & le vitriol; tous les autres en ſont composés.

Le nitre eſt fait du premier ſel par atténuation, ſubtiliſation, & purgation des terreſtréités crues & froides qui s'y trouvent mélangées. Le Soleil le cuit, le digere en toutes ſes parties, y fait l'union des élémens, & l'impregne des vertus ſéminales, qu'il porte enſuite avec la pluie dans la terre qui eſt la matrice commune.

Le ſel de tartre eſt ce même nitre plus cuit, plus digéré par la chaleur de la matrice où il avoit été déposé, parce que cette matrice ſert de fourneau à la Nature. Ainſi du nitre & du tartre ſe forment les végétaux. Ce ſel ſe trouve par-tout où le nitre a été dépoſé, mais particulierement ſur la ſuperficie de la terre, où la roſée & la pluie le fourniſſent abondamment.

Le vitriol eſt le même ſel nitre, qui ayant paſſé par la nature du tartre, devient ſel minéral par une cuiſſon plus longue, & dans des fourneaux plus ardens. Il ſe trouve en abondance

dans les entrailles, les concavités & les porosités de la terre, où il se réunit avec un humeur visqueuse qui le rend métallique.

Des Principes métalliques.

Des sels dont nous venons de parler, & de leurs vapeurs se fait le mercure que les Anciens ont appelé *semence minérale.* De ce mercure & du soufre soit pur, soit impur, sont faits tous les métaux dans les entrailles de la terre & à sa superficie.

Lorsque les élémens corporifiés par leur union prennent la forme de salpêtre, de tartre & de vitriol, le feu de la Nature, excité par la chaleur solaire, digere l'humidité que la sécheresse de ces sels attire, & séparant le pur de l'impur, le sel de la terre, les parties homogenes des hétérogenes, elle l'épaissit en argent-vif, puis en métal pur ou impur, suivant le mélange & la qualité de la matrice.

La diversité du soufre & du mercure plus ou moins purs, & plus ou moins digérés, leur union & leurs différentes combinaisons forment la nombreuse famille du regne minéral. Les pierres, les marcassites, les minéraux different encore entr'eux, suivant la différence de leurs matrices, & le plus ou moins de cuisson.

De la matiere du grand œuvre en général.

Les Philosophes n'ont, ce semble, parlé de la matiere que pour la cacher, au moins quand il s'est agi de la désigner en particulier. Mais quand ils en parlent en général, ils s'étendent beaucoup sur ses qualités & ses propriétés ; ils lui donnent tous les noms des individus de l'Univers, parce qu'ils disent qu'elle en est le principe & la base. « Examinez, dit le Cosmopolite (*a*), si ce que » vous vous proposez de faire, est conforme à » ce que peut faire la Nature. Voyez quels sont » les matériaux qu'elle emploie, & de quel » vase elle se sert. Si vous ne voulez que faire » ce qu'elle fait, suivez-la pas à pas. Si vous » voulez faire quelque chose de mieux, voyez » ce qui peut servir à cet effet ; mais demeurez » toujours dans les natures de même genre. Si, » par exemple, vous voulez pousser un métal au » delà de la perfection qu'il a reçue de la Na- » ture, il faut prendre vos matériaux dans le » genre métallique, & toujours un mâle & une » femelle, sans quoi vous ne réussirez pas. Car » en vain vous proposeriez-vous de faire un » métal avec de l'herbe, ou une nature animale, » comme d'un chien ou de toute autre bête, » vous ne sauriez produire un arbre. »

Cette premiere matiere est appelée plus communément soufre & argent-vif. Raymond Lulle (*b*) les nomme les deux extrêmes de la pierre & de tous les métaux. D'autres disent en général que le Soleil est son pere & la Lune sa mere ; qu'elle

(*a*) Tract. 1. (*b*) Codicit. c. 9.

eſt mâle & femelle ; qu'elle eſt compoſée de quatre, de trois, de deux & d'un, & tout cela pour la cacher. Elle ſe trouve par-tout, ſur terre & ſur mer, dans les plaines, ſur les montagnes, &c. Le même Auteur dit que leur matiere eſt unique, & dit enſuite que la pierre eſt compoſée de pluſieurs principes individuels. Toutes ces contradictions ne ſont cependant qu'apparentes, parce qu'ils ne parlent pas de la matiere dans un ſeul point de vue ; mais quant à ſes principes généraux, ou aux différens états où elle ſe trouve dans les opérations.

Il eſt certain qu'il n'y a qu'un ſeul principe dans toute la Nature, & qu'il l'eſt de la pierre comme des autres choſes. Il faut donc ſavoir diſtinguer ce que les Philoſophes diſent de la matiere en général, d'avec ce qu'ils en diſent en particulier. Il n'y a auſſi qu'un ſeul eſprit fixe, compoſé d'un feu très-pur, & incombuſtible, qui fait ſa demeure dans l'humide radical des mixtes. Il eſt plus parfait dans l'or que dans toute autre choſe, & le ſeul mercure des Philoſophes a la propriété & la vertu de le tirer de ſa priſon, de le corrompre & de le diſpoſer à la génération. L'argent-vif eſt le principe de la volatilité, de la malléabilité, & de la minéralité ; l'eſprit fixe de l'or ne peut rien ſans lui. L'or eſt humecté, réincrudé, volatiliſé & ſoumis à la putréfaction par l'opération du mercure : & celui-ci eſt digéré, cuit, épaiſſi, deſſéché & fixé par l'opération de l'or philoſophique, qui le rend par ce moyen une teinture métallique.

L'un & l'autre font le mercure & le ſoufre

philoſophique. Mais ce n'eſt pas aſſez qu'on faſſe entrer dans l'œuvre un ſoufre métallique comme levain ; il en faut auſſi un comme ſperme ou ſemence de nature ſulfureuſe, pour s'unir à la ſemence de ſubſtance mercurielle. Ce ſoufre & ce mercure ont été ſagement repréſentés chez les Anciens par deux ſerpens, l'un mâle & l'autre femelle, entortillés autour de la verge d'or de Mercure. La verge d'or eſt l'eſprit fixe, où ils doivent être attachés. Ce ſont les mêmes que Junon envoya contre Hercule, dans le temps que ce héros étoit encore au berceau.

Ce ſoufre eſt l'ame des corps, & le principe de l'exubération de leur teinture ; le mercure vulgaire en eſt privé ; l'or & l'argent vulgaires n'en ont que pour eux. Le mercure propre à l'œuvre doit donc premierement être impregné d'un ſoufre inviſible (*a*), afin qu'il ſoit plus diſpoſé à recevoir la teinture viſible des corps parfaits, & qu'il puiſſe enſuite la communiquer avec uſure.

Nombre de Chymiſtes ſuent ſang & eau pour extraire la teinture de l'or vulgaire ; ils s'imaginent qu'à force de lui donner la torture, il la lui feront dégorger, & qu'enſuite ils trouveront le ſecret de l'augmenter & de la multiplier, mais

Spes tandem Agricolas vanis eludit ariſtis.
Virg. Georg.

Car il eſt impoſſible que la teinture ſolaire puiſſe être entierement ſéparée de ſon corps. L'art ne ſauroit défaire dans ce genre ce que la Nature

(*a*) D'Eſpagnet, Can. 30.

a si bien uni. S'ils réussissent à tirer de l'or une liqueur colorée & permanente, par la force du feu ou par la corrosion des eaux fortes, il faut la regarder seulement comme une portion du corps, mais non comme sa teinture; car ce qui constitue proprement la teinture, ne peut être séparé de l'or. C'est ce terme de teinture qui fait illusion à la plupart des Artistes. Je veux bien encore que ce soit une teinture, au moins conviendront-ils qu'elle est altérée par la force du feu, ou les eaux fortes, qu'elle ne peut être utile à l'œuvre, & qu'elle ne sauroit donner aux corps volatils la fixité de l'or dont elle auroit été séparée. C'est pour ces raisons que d'Espagnet (*a*) leur conseille de ne pas dépenser leur argent & leur or dans un travail si pénible, & dont ils ne pourroient tirer aucun fruit.

Des noms que les anciens Philosophes ont donné à la matiere.

Les anciens Philosophes cachoient le vrai nom de la matiere du grand œuvre avec autant de soins que les modernes. Ils n'en parloient que par allégories, & par symboles. Les Egyptiens la représentoient dans leurs hiéroglyphes sous la forme d'un bœuf, qui étoit en même temps le symbole d'Osiris & d'Isis, qu'on supposoit avoir été frere & sœur, l'époux & l'épouse, l'un & l'autre petits-fils du Ciel & de la Terre. D'autres lui ont donné le nom de Vénus. Ils l'ont

(*a*) Can. 34.

aussi appelé Androgyne, Andromede, femme de Saturne, fille du Dieu Neptune; Latone, Maja. Semele, Leda, Cérès, & Homere l'a honorée plus d'une fois du titre de mere des Dieux. Elle étoit aussi connue sous les noms de Rée ἀπὸ τοῦ ῥεῖν, terre coulante, fusible, & enfin d'une infinité d'autres noms de femmes, suivant les différentes circonstances où elle se trouve dans les diverses & successives opérations de l'œuvre. Ils la personnifioient, & chaque circonstance leur fournissoit un sujet pour je ne sais combien de fables allégoriques, qu'ils inventoient comme bon leur sembloient: on en verra des preuves dans tout le cours de cet ouvrage.

Le Philosophe Hermétique veut que le *Laiton* (nom qu'il lui a plu aussi de donner à leur matiere) soit composé d'un or & d'un argent cruds, volatils, immeurs, & plein de noirceur pendant la putréfaction, qui est appelé *ventre de Saturne*, dont Vénus fut engendrée. C'est pourquoi elle est regardée comme née de la mer Philosophique. Le sel qui en étoit produit, étoit représenté par Cupidon, fils de Vénus & de Mercure; parce qu'alors Vénus signifioit le soufre, & Mercure l'argent-vif, ou le mercure philosophique.

Nicolas Flamel a représenté la premiere matiere dans ses figures hiéroglyphiques sous la figure de deux Dragons, l'un ailé, l'autre sans ailes, pour signifier, dit-il (*a*), « le principe » fixe, ou le mâle, ou le soufre; & par celui

(*a*) Explicat. des fig. ch. 4.

» qui a des ailes, le principe volatil, ou l'hu- » midité, ou la femelle, ou l'argent-vif. Ce » ſont, ajoute-t il, le Soleil & la Lune de ſource » mercurielle. Ce ſont ces Serpens & Dragons, » que les anciens Egyptiens ont peints en cercle, » la tête mordant la queue, pour dire qu'ils » étoient ſortis d'une même choſe, & qu'elle » ſeule étoit ſuffiſante à elle-même, & qu'en » ſon contour & circulation elle ſe parfaiſoit. » Ce ſont ces Dragons que les anciens Philo- » ſophes Poëtes ont mis à garder ſans dormir » les pommes dorées des jardins des Vierges » Heſpérides. Ce ſont ceux ſur leſquels Jaſon, » en l'aventure de la Toiſon d'or, verſa le jus » préparé par la belle Médée; des diſcours deſ- » quels les livres des Philoſophes ſont ſi rem- » plis, qu'il n'y a point de Philoſophe qui n'en » ait écrit depuis le véridique Hermès Triſmé- » giſte, Orphée, Pythagoras, Artéphius, Morie- » nus & les autres ſuivans juſqu'à moi.

» Ce ſont ces deux Serpens envoyés par Ju- » non, qui eſt la nature métallique, que le fort » Hercule, c'eſt-à-dire, le Sage, doit étrangler » en ſon berceau: je veux dire vaincre & tuer, » pour les faire pourrir, corrompre & engen- » drer au commencement de ſon œuvre. Ce » ſont les deux Serpens attachés autour du ca- » ducée de Mercure, avec leſquels il exerce ſa » grande puiſſance, & ſe transfigure & ſe change » comme il lui plaît. »

La Tortue étoit auſſi chez les Anciens le ſym- bole de la matiere, parce qu'elle porte ſur ſon écaille une eſpece de repréſentation de cette

figure de ♄ Saturne. C'eſt pourquoi Vénus étoit quelquefois repréſentée (*a*) aſſiſe ſur un Bouc, dont la tête comme celle du Bélier préſente à peu près cette figure ☿ de Mercure, & le pied droit appuyé ſur une Tortue. On voit auſſi dans un emblême Philoſophique un Artiſte faiſant une ſauce à une Tortue avec des raiſins. Et un Philoſophe interrogé quelle étoit la matiere, répondit *teſtudo ſolis cum pinguedine vitis.*

Chez les Aborigenes la figure ♄ de Saturne étoit en grande vénération; ils la mettoient ſur leurs médailles, ſur leurs colonnes, obéliſques, &c. Ils repréſentoient Saturne ſous la figure d'un vieillard, ayant cependant un air mâle & vigoureux, qui laiſſoit couler ſon urine en forme de jet d'eau; c'étoit dans cette eau qu'ils faiſoient conſiſter la meilleure partie de leur médecine & de leurs richeſſes. D'autres y joignoient la plante appelée *Molybdnos*, ou plante Saturnienne, dont ils diſoient que la racine étoit de plomb, la tige d'argent & les fleurs d'or. C'eſt la même dont il eſt fait mention dans Homere (*b*) ſous le nom de Moly. Nous en parlerons fort au long dans les explications que nous donnerons de la deſcente d'Enée aux enfers, à la fin de cet ouvrage.

Les Grecs inventerent auſſi une infinité de fables à cette occaſion, & formerent en conſéquence le nom de *Mercure* de Μηρὸς, *inguin*, & de Κοῦρος, *puer*, parce que le Mercure philoſophique

(*a*) Plutarchus in præceptis connub.
(*b*) Odyſſ. l. 10. v. 302. & ſuiv.

eſt une eau, que pluſieurs Auteurs, & particulierement Raymond Lulle (*a*) ont appelé *urine d'enfant*. De-là auſſi la fable d'Orion, engendré de l'urine de Jupiter, de Neptune & de Mercure.

La matiere eſt une & toute choſe.

Les Philoſophes, toujours attentifs à cacher tant leur matiere que leurs procédés, appellent indifféremment leur matiere, cette même matiere dans tous les états où elle ſe trouve dans le cours des opérations. Ils lui donnent pour cet effet bien des noms en particulier qui ne lui conviennent qu'en général, & jamais mixte n'a eu tant de noms. Elle eſt une & toutes choſes, diſent-ils, parce qu'elle eſt le principe radical de tous les mixtes. Elle eſt en tout & ſemblable à tout, parce qu'elle eſt ſuſceptible de toutes les formes, mais avant qu'elle ſoit ſpécifiée à quelque eſpece des individus des trois regnes de la Nature. Lorſqu'elle eſt ſpécifiée au genre minéral, ils diſent qu'elle eſt ſemblable à l'or, parce qu'elle en eſt la baſe, le principe & la mere. C'eſt pourquoi ils l'appellent or crud, or volatil, or immeur, or lépreux. Elle eſt analogue aux métaux, étant le mercure dont ils ſont compoſés. L'eſprit de ce mercure eſt ſi congelant, qu'on le nomme le pere des pierres tant précieuſes que vulgaires. Il eſt la mere qui les conçoit, l'humide qui les nourrit, & la matiere qui les fait.

Les minéraux en ſont auſſi formés; & comme

(*a*) Lib. Secretorum & alibi.

l'antimoine eſt le Prothée de la Chymie, & le minéral qui a le plus de propriétés & de vertus, Artéphius a nommé la matiere du grand œuvre, *Antimoine des parties de Saturne.* Mais quoiqu'elle donne un vrai mercure, il ne faut pas s'imaginer que ce mercure ſe tire de l'antimoine vulgaire, ni que ce ſoit le mercure commun. Philalethe nous aſſure (*a*) que de quelque façon qu'on traite le mercure vulgaire, on n'en fera jamais le mercure Philoſophique. Le Coſmopolite dit que celui-ci eſt le vrai mercure, & que le mercure commun n'eſt que ſon frere bâtard (*b*). Lorſque le mercure des Sages eſt mêlé avec l'argent & l'or, il eſt appelé l'électre des Philoſophes, leur airain, leur laiton, leur cuivre, leur acier; & dans les opérations, leur venin, leur arſenic, leur orpiment, leur plomb, leur laiton qu'il faut blanchir; Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, la Lune & le Soleil.

Ce mercure eſt une eau ardente, qui a la vertu de diſſoudre tous les mixtes, les minéraux, les pierres; & tout ce que les autres menſtrues ou eaux fortes ne ſauroient faire, la faux du vieillard Saturne en vient à bout; ce qui lui a fait donner le nom de diſſolvant univerſel.

Paracelſe, en parlant de Saturne, s'exprime ainſi (*c*) «: Il ne ſeroit pas à propos que l'on » ſe perſuadât, encore moins que l'on fût inſ» truit des propriétés cachées dans l'intérieur de » Saturne & tout ce qu'on peut faire avec lui

(*a*) Introitus apertus, &c.
(*b*) Dialog. Mercur. Alkemiſtæ & Naturæ.
(*c*) Cœlum Philoſoph. Can. de Saturno.

» & par lui. Si les hommes le ſavoient, tous » les Alchymiſtes abandonneroient toute autre » matiere pour ne travailler que ſur celle là. »

Je finirai ce que j'ai à dire ſur la matiere du grand œuvre, par l'excluſion que quelques Philoſophes donnent à certaine matiere que les Souffleurs prennent communément pour faire la médecine dorée, ou pierre Philoſophale. « J'ai, dit » Riplée, fait beaucoup d'expériences ſur toutes » les choſes que les Philoſophes nomment dans » leurs écrits, pour faire de l'or & de l'argent, » & je veux vous les raconter. J'ai travaillé ſur » le cinabre, mais il ne valoit rien, & ſur le » mercure ſublimé qui me coûtoit bien cher. » J'ai fait beaucoup de ſublimations d'eſprits, » de fermens, des ſels du fer, de l'acier & de » leur écume, croyant par ce moyen & ces ma- » tieres parvenir à faire la pierre; mais je vis » bien enfin que j'avois perdu mon temps, mes » frais & mes peines. Je ſuivois pourtant exac- » tement tout ce qui m'étoit preſcrit par les Au- » teurs; & je trouvai que tous les procédés qu'ils » enſeignoient étoient faux. Je fis enſuite des eaux » fortes, des eaux corroſives, des eaux ardentes, » avec leſquelles j'opérois de diverſes manieres, » mais toujours à pure perte. J'eus recours après » cela aux coques d'œufs, au ſoufre, au vitriol, » que les Artiſtes inſenſés prennent pour le Lion » vert des Philoſophes, à l'arſenic, à l'orpiment, » au ſel ammoniac, au ſel de verre, au ſel al- » kali, au ſel commun, au ſel gemme, au ſal- » pêtre, au ſel de ſoude, au ſel attincar, au ſel » de tartre, au ſel alembrot; mais, croyez-moi,

» donnez-vous de garde de toutes ces matieres.
» Fuyez les métaux imparfaits rubéfiés, l'odeur
» du mercure, le mercure ſublimé ou précipité
» vous y ſeriez trompé comme moi. J'ai éprouvé
» tout, le ſang, les cheveux, l'ame de Saturne,
» les marcaſſites, l'æs uſtum, le ſafran de Mars,
» les écailles & l'écume du fer, la lytharge,
» l'antimoine; tout cela ne vaut pas une figure
» pourrie. J'ai travaillé beaucoup pour avoir
» l'huile & l'eau de l'argent; j'ai calciné ce mé-
» tal avec un ſel préparé, & ſans ſel, avec de
» l'eau-de-vie; j'ai tiré des huiles corroſives;
» mais tout cela étoit inutile. J'ai employé les
» huiles, le lait, le vin, la préſure, le ſperme
» des étoiles qui tombe ſur la terre, la chéli-
» doine, les ſecondines, & une infinité d'au-
» tres choſes, & je n'en ai tiré aucun profit. J'ai
» mélangé le mercure avec des métaux, je les ai
» réduits en cryſtaux, m'imaginant faire quelque
» choſe de bon; j'ai cherché dans les cendres
» mêmes: mais, croyez-moi, pour Dieu, fuyez,
» fuyez de telles ſottiſes. Je n'ai trouvé qu'un
» ſeul œuvre véritable. »

Le Tréviſan (*a*) s'explique à peu près dans le même ſens. « Et par ainſi, dit-il, nous en avons
» vu & connu pluſieurs & infinis beſoignans
» en ces amalgamations & multiplications au
» blanc & au rouge, avec toutes les matieres
» que vous ſauriez imaginer, & toutes peines,
» continuations & conſtances, que je crois qu'il
» eſt poſſible; mais jamais nous ne trouvions

(*a*) Philoſoph. des Métaux.

» notre or ni notre argent multiplié ni du
» tiers, ni de moitié, ni de nulle partie. Et si
» avons vu tant de blanchissemens & rubifica-
» tions, de receptes, de sophistications par tant
» de pays, tant en Rome, Navarre, Espagne,
» Turquie, Grece, Alexandrie, Barbarie, Perse,
» Messine; en Rhodes, en France, en Ecosse,
» en la Terre-Sainte & ses environs; en toute
» l'Italie, en Allemagne, en Angleterre, & quasi
» circuyant tout le monde. Mais jamais nous ne
» trouvions que gens besoignans de choses so-
» phistiques & matieres herbales, animales, vé-
» gétables & plantables, & pierres minérales,
» sels, aluns & eaux fortes, distillations & sé-
» parations des élémens, & sublimations, cal-
» cinations, congelations d'argent-vif par her-
» bes, pierres, eaux, huiles, fumiers, & feu
» & vaisseaux très-étranges, & jamais nous ne
» trouvions labourans sur matiere due. Nous en
» trouvions bien en ces pays qui savoient bien
» la pierre, mais jamais ne pouvions avoir leur
» accointance......... & je me mis donc à lire
» les livres avant que de besoigner davantage,
» pensant bien en moi-même que par homme
» je n'y pouvois parvenir; partant que s'ils le
» savoient, jamais ne le voudroient dire....
» ainsi je regardai là où plus les livres s'accor-
» doient; alors je pensois que c'étoit là la vé-
» rité: car ils ne peuvent dire vérité qu'en une
» chose. Et par ainsi je trouvai la vérité. Car où
» plus ils s'accordent, cela étoit la vérité; com-
» bien que l'un le nomme en une maniere, &
» l'autre en une autre; toutefois *c'est toute une*
» *substance*

» *ſubſtance* en leurs paroles. Mais je connus que » la fauſſeté étoit en diverſité, & non point en » accordance; car ſi c'étoit vérité, *ils n'y met-* » *troient qu'une matiere*, quelques noms & quel- » ques figures qu'ils baillaſſent....... Et en mon » Dieu, je crois que ceux qui ont écrit parabo- » liquement & figurativement leurs livres, en » parlant de cheveux, d'urine, de ſang, de » ſperme, d'herbes, de végétables, d'animaux, » de plantes, & des pierres & des minéraux, » comme ſont ſels, alums & coperoſe, a tra- » mens, vitriols, borax & magneſie, & pierres » quelconques, & eaux; je crois, dis-je, qu'onc- » ques il ne leur coûta gueres, ou qu'ils n'y ont » prins gueres de peines, ou qu'ils ſont trop » cruels...... Car ſachez que nul livre ne dé- » clare en paroles vraies, ſinon par paraboles, » comme figure. Mais l'homme y doit aviſer & » reviſer ſouvent le poſſible de ce qu'ils diſent, » & regarder les opérations que Nature adreſſe » en ſes ouvrages.

» Parquoi je conclus, & me croyez. Laiſſez » ſophiſtications & tous ceux qui y croyent: fuyez » leurs ſublimations, conjonctions, ſéparations, » congélations, préparations, disjonctions, con- » nexions, & autres déceptions.... Et ſe taiſent » ceux qui afferment autre teinture que la nôtre, » non vraie, ne portant quelque profit. Et ſe » taiſent ceux qui vont diſant & ſermonant autre » ſoufre que le nôtre, qui eſt caché dedans la » magneſie (Philoſophique), & qui veulent » tirer autre argent-vif que du ſerviteur rouge, » & autre eau que la nôtre, qui eſt permanente,

» qui nullement ne se conjoint qu'à sa nature, » & qui ne mouille autre chose, sinon chose » qui soit la propre unité de sa nature....

» Laissez alums, vitriols, sels & tous attra-» mens, borax, eaux fortes quelconques, ani-» maux, bêtes, & tout ce que d'eux peut sor-» tir; cheveux, sang, urine, spermes, chairs, » œufs, pierres & tous minéraux. Laissez tous » métaux seulets: car combien que d'eux soit » l'entrée, & que notre matiere, par tous les » dits des Philosophes, doit être composée de » vif-argent; & vif-argent n'est en autres choses » qu'ès métaux, comme il appert par Gébert, » par le grand Rosaire, par le code de toute vé-» rité, par Morien, par Haly, par Calib, par » Avicenne, par Bendegid, Esid, Serapion, » par Sarne, qui fit le livre appelé *Lilium*, » par Euclides en son septantieme chapitre des » Retractations, & par le Philosophe (Aristote) » au troisieme des météores..... & pour ce disent » Aristote & Democritus au livre de la Physique, » chapitre troisieme des Météores: fassent grande » chere les Alchymistes; car ils ne mueront ja-» mais la forme des métaux, s'il n'y a réduc-» tion faite à leur premiere matiere.... Or sachez, » comme le dit Noscus, en la Turbe, lequel fut » Roi d'Albanie, que d'homme ne vient qu'hom-» me; de volatil que volatil, ni de bête brute » que bête brute, & que Nature ne s'amende » qu'en sa propre nature, & non point en » autre. »

Ce que nous venons de rapporter de ces deux Auteurs est une leçon pour les Souffleurs. Elle

leur indique clairement qu'ils ne ſont pas dans la bonne voie, & pourra ſervir en même temps de préſervatif à ceux qu'ils auroient envie de duper, parce que toutes les fois qu'un homme promettra de faire la pierre avec les matieres ci-deſſus exclues, on peut en conclure que c'eſt ou un ignorant, ou un fripon. Il eſt clair auſſi par tout ce raiſonnement du Tréviſan, que la matiere du grand œuvre doit être de nature minérale & métallique; mais quelle eſt cette matiere en particulier? aucun ne la dit préciſément.

La clef de l'Œuvre.

Baſile Valentin (*a*) dit que celui qui a de la farine fera bientôt de la pâte, & que celui qui a de la pâte trouvera bientôt un four pour la cuire. C'eſt comme s'il diſoit que l'Artiſte qui auroit la véritable matiere philoſophique, ne ſera pas embarraſſé pour la mettre en œuvre: il eſt vrai, ſi l'on en croit les Philoſophes, que la confection de l'œuvre eſt une choſe très-aiſée, & qu'il faut plus de temps & de patience que de frais; mais cela ne doit ſans doute s'entendre que de certaines circonſtances de l'œuvre, & lorſqu'on eſt parvenu à un certain point. Flamel (*b*) dit, que *la préparation des agens eſt une choſe difficile ſur toute autre au monde.* Augurelle (*c*) nous aſſure qu'il faut un travail d'Hercule:

(*a*) Addition aux 12 Clefs.
(*b*) Explicat. des fig. hiéroglyp.
(*c*) Chryſop. l. 2.

Alter inauratam noto de vertice pellem
Principium velut oſtendit, quod ſumere poſſis:
Alter onus quantum ſubeas.

Et d'Eſpagnet ne fait pas difficulté de dire qu'il y a beaucoup d'ouvrage à faire (*a*). « Dans la » ſublimation philoſophique du mercure, ou la » premiere préparation, il faut un travail d'Her- » cule, car ſans lui Jaſon n'auroit jamais oſé » entreprendre la conquête de la Toiſon d'or. » Il ne faut pas cependant s'imaginer que cette ſublimation ſe faſſe à la maniere des ſublimations chymiques, auſſi a-t-il eu ſoin de l'appeler *Philoſophique*. Il fait entendre par ce qu'il dit après, qu'elle conſiſte dans la diſſolution & la putréfaction de la matiere; parce que cette ſublimation n'eſt autre choſe qu'une ſéparation du pur de l'impur, ou une purification de la matiere, qui eſt de nature à ne pouvoir être ſublimée que par la putréfaction. D'Eſpagnet cite en conſéquence les paroles ſuivantes de Virgile. Le Poëte, dit-il, ſemble avoir touché quelque choſe de la nature, de la qualité, & de la culture de la terre philoſophique par ces termes:

Pingue ſolum primis extemplò à menſibus anni
Fortes invertant Tauri:
.... *Tunc zephyro putris ſe gleba reſolvit.*
Georg. I.

C'eſt donc la ſolution qui eſt la clef de l'œuvre. Tous les Philoſophes en conviennent, &

(*a*) Can. 42.

tous parlent de la même maniere à ce ſujet. Mais il y a deux travaux dans l'œuvre, l'un pour faire la pierre, l'autre pour faire l'élixir. Il faut d'abord commencer à préparer les agens ; & c'eſt de cette préparation que les Philoſophes n'ont point parlé, parce que tout dépend d'elle, & que le ſecond œuvre n'eſt, ſuivant leur dire, qu'un jeu d'enfans & un amuſement de femmes. Il ne faut donc pas confondre les opérations du ſecond œuvre avec celles du premier, quoique Morien (*a*) nous aſſure que le ſecond œuvre, qu'il appelle *diſpoſition*, n'eſt qu'une répétition du premier. Il eſt à croire cependant que ce n'eſt pas une choſe ſi pénible & ſi difficile, puiſqu'ils n'en diſent mot, ou n'en parlent que pour la cacher. Telle que puiſſe être cette préparation, il eſt certain qu'elle doit ſe commencer par la diſſolution de la matiere, quoique pluſieurs lui aient donné le nom de calcination ou de ſublimation ; & puiſqu'ils n'en ont pas voulu parler clairement, on peut au moins des opérations de la ſeconde diſpoſition tirer des introductions pour nous éclairer ſur les opérations de la premiere.

Il s'agit d'abord de faire le mercure philoſophique ou le diſſolvant avec une matiere qui renferme en elle deux qualités, & qui ſoit en partie volatile, & fixe en partie. Ce qui prouve qu'il faut une diſſolution, c'eſt que le Coſmopalite nous dit de chercher une matiere de laquelle nous puiſſions faire une *eau* qui diſſolve l'or naturellement & ſans violence. Or une matiere

(*a*) Entretien du Roi Calid.

ne peut ſe réduire en eau que par la diſſolution, quand on n'emploie pas la diſtillation de la Chymie vulgaire, qui eſt exclue de l'œuvre.

Il eſt bon de remarquer ici que tous les termes de la Chymie vulgaire, que les Philoſophes emploient dans leurs livres, ne doivent pas être pris dans le ſens ordinaire, mais dans le ſens philoſophique. C'eſt pourquoi le Philalethe nous avertit (*a*) que les termes de diſtillation, ſublimation, calcination, aſſation, réverbération, diſſolution, deſcenſion, coagulation, ne ſont qu'une & même opération, faite dans un même vaſe, c'eſt-à-dire, une cuiſſon de la matiere; nous en ferons voir les différences dans la ſuite, lorſque nous parlerons de chacune en particulier.

Il faut encore remarquer que les ſignes démonſtratifs de l'œuvre, deſquels les Philoſophes font mention, regardent particulierement le ſecond œuvre. On obſervera auſſi que le plus grand nombre des Auteurs Hermétiques commencent leurs traités à cette ſeconde opération, & qu'ils ſuppoſent leur mercure & leur ſoufre déjà faits; que les deſcriptions qu'ils en font dans leurs énigmes, leurs allégories, leurs fables, &c. ſont preſque toutes tirées de ce qui ſe paſſe dans cette ſeconde diſpoſition de Morien; & que de là viennent les contradictions apparentes qui ſe trouvent dans leurs ouvrages, où l'un dit qu'il faut deux matieres, l'autre une ſeulement, l'autre trois, l'autre quatre, &c. Ainſi, pour s'exprimer conformément aux idées des Philoſophes,

(*a*) Enarratio method. trium Gebri medicin.

il faut donc les ſuivre pas à pas; & comme je ne veux point m'éloigner en rien de leurs principes, ni de leur maniere de les déduire, je les copierai mot pour mot, afin que le Lecteur ne regarde pas les explications que je donnerai des fables, comme une pure production de mon imagination. Baſile Valentin eſt un de ceux qui en fait le plus d'applications, dans ſon Traité des 12 Clefs; mais il les emploie pour former ſes allégories, & non pour faire voir quelle étoit l'intention de leurs Auteurs. Flamel au contraire en cite de temps en temps quelques-unes dans le ſens de leurs Auteurs; c'eſt pourquoi je le citerai ici plus ſouvent que les autres; & ce traité ſera dans la ſuite compoſé, pour la plus grande partie, de ſes propres paroles.

Les deux Dragons, qu'il a pris pour ſymbole hyéroglyphique de la matiere, ſont, dit-il (*a*), » les deux ſerpens envoyés par Junon, qui eſt » la nature métallique, que le fort Hercule, » c'eſt-à-dire, le Sage, doit étrangler en ſon ber» ceau: je veux dire vaincre & tuer pour les » faire pourrir, corrompre & engendrer *au com» mencement de ſon œuvre.* » Voilà la clef de l'œuvre ou la diſſolution annoncée; les Serpens, les Dragons, la Chimere, le Sphinx, les Harpies & les autres monſtres de la fable, que l'on doit tuer; & comme la putréfaction ſuccede à la mort, « Flamel dit qu'il faut les faire pourrir » & corrompre. Etant donc mis enſemble dans » le vaiſſeau du ſépulcre, ils ſe mordent tous

(*a*) Loco cit.

» deux cruellement, & par leur grand poison » & rage furieuse, ne se laissent jamais depuis » le moment qu'ils se sont pris & entresaisis (si » le froid ne les empêche) que tous deux de » leur bavant venin & mortelles blessures, ne » se soient ensanglantés par toutes les parties de » leur corps, & finalement s'entretuant, ne se » soient étouffés dans leur venin propre, qui les » change après leur mort, *en eau vive & perma-* » *nente.* Cette eau est proprement le mercure » des Philosophes. Ce sont, ajoute-t-il, ces deux » spermes masculins & féminin, décrits au com- » mencement de mon sommaire philosophique, » qui sont engendrés, (dit Rasis, Avicenne, & » Abraham Juif) dans les reins, entrailles, & » des opérations des quatre élémens. Ce sont » l'humide radical des métaux, soufre & argent » vif; non les vulgaires, & qui se vendent par » les Marchands droguistes; mais ce sont ceux » que nous donnent ces deux beaux & chers » corps que nous aimons tant. Ces deux spermes, » disoit Démocrite, ne se trouvent point sur la » terre des vivans. Avicenne le dit aussi, mais il » ajoute qu'ils se recueillent de la fiente, ordure » & pourriture du Soleil & de la Lune. »

La putréfaction est déclarée par les termes suivans: « La cause pourquoi j'ai peint ces deux » spermes en forme de Dragons, c'est parce que » leur puanteur est très-grande, comme est celle » des Dragons, & les exhalaisons qui montent » dans le matras, sont obscures, noires, bleues » & jaunâtres.... le Philosophe ne sent jamais » cette puanteur, s'il ne casse ses vaisseaux;

» mais ſeulement il la juge telle par la vue &
» le changement des couleurs qui proviennent
» de la pourriture de ſes confections. » Que les Chymiſtes ou Souffleurs qui cherchent la pierre philoſophale dans leurs calcinations & leurs creuſets, jugent de ces paroles de Flamel, ſi leurs opérations ſont conformes aux ſiennes; & s'ils ont raiſon de s'expoſer à reſpirer les vapeurs des matieres puantes & arſénicales ſur leſquelles ils operent.

La putréfaction de la matiere dans le vaſe eſt donc le principe & la cauſe des couleurs qui ſe manifeſtent, & la premiere un peu permanente ou de durée qui doit paroître, eſt la couleur noire, qu'ils appellent ſimplement *le noir*, & d'une infinité d'autres noms que l'on verra ci-après dans le cours de cet ouvrage, ou dans le Dictionnaire des termes propres à la Philoſophie Hermétique, qui le ſuit immédiatement.

Cette couleur ſignifie donc la putréfaction & la génération qui s'enſuit, & qui nous eſt donnée par la *diſſolution* de nos corps parfaits. Ces dernieres paroles indiquent que Flamel parle de la ſeconde opération, & non de la premiere.
« Cette diſſolution vient de la chaleur externe,
» qui aide, & de l'ignéité pontique, & vertu
» aigre admirable du poiſon de notre mercure,
» qui met & réſout en pure pouſſiere, même en
» poudre impalpable, ce qu'il trouve qui lui
» réſiſte. Ainſi la chaleur agiſſant ſur & contre
» l'humidité radicale métallique, viſqueuſe &
» oléagineuſe, engendre ſur le ſujet la noirceur.
» Elle eſt ce voile noir avec lequel le navire

» de Théſée revint victorieux de Crete, & qui » fut cauſe de la mort de ſon pere. Auſſi faut-il » que le pere meure, afin que des cendres de » ce Phœnix il en renaiſſe un autre, & que le » fils ſoit Roi. »

La véritable clef de l'œuvre eſt cette noirceur au commencement de ſes opérations; & s'il paroît une autre couleur rouge ou blanche avant celle-là, c'eſt une preuve qu'on n'a pas réuſſi, ou, comme le dit notre Auteur, « on doit toujours ſouhaiter cette noirceur, & certes qui » ne la voit durant les jours de la pierre, quelle » autre couleur qu'il voie, il manque entierement au magiſtere, & ne le peut plus parfaire avec ce chaos.... Et véritablement je te » dis derechief, que quand même tu beſoignerois ſur les vraies matieres, ſi au commencement, après avoir mis les confections dans » l'œuf philoſophique, c'eſt-à-dire, quelque » temps après que le feu les a irritées, ſi tu ne » vois cette *tête de corbeau, noire du noir très-noir*, il te faut recommencer; car cette faute » eſt irréparable. Sur-tout on doit craindre une » couleur orangée ou demi-rouge, parce que ſi » dans ce commencement tu la vois dans ton œuf, » ſans doute tu brûles, ou as brûlé la verdeur » & la vivacité de la pierre. »

La couleur bleuâtre & jaunâtre indiquent que la putréfaction & la diſſolution n'eſt point encore achevée. La noirceur eſt le vrai ſigne d'une parfaite ſolution. Alors la matiere ſe diſſout en poudre plus menue, pour ainſi dire, que les atômes qui voltigent aux rayons du Soleil, & ces

atômes se changent en eau permanente. Les Philosophes ont donné à cette dissolution les noms de *mort*, *destruction* & *perdition*, *enfer*, *tartare*, *ténebres*, *nuit*, *veste ténébreuse*, *sépulcre*, *tombeau*, *eau venimeuse*, *charbon*, *fumier*, *terre noire*, *voile noir*, *terre sulfureuse*, *mélancolie*, *magnésie noire*, *boue*, *menstrue puant*, *fumée*, *noir de fumée*, *feu venimeux*, *nuée*, *plomb*, *plomb noir*, *plomb des Philosophes*, *Saturne*, *poudre noire*, *chose méprisable*, *chose vile*, *sceau d'Hermès*, *esprit puant*, *esprit sublimé*, *soleil éclipsé*, ou *éclipse du soleil & de la lune*, *fiente de cheval*, *corruption*, *écorce noire*, *écume de la mer*, *couverture du vase*, *chapiteaux de l'alambic*, *naphte*, *immondice du mort*, *cadavre*, *huile de Saturne*, *noir plus noir que le noir même*. Ils l'ont enfin désignée par tous les noms qui peuvent exprimer ou désigner la corruption, la dissolution & la noirceur. C'est elle qui a fourni aux Philosophes la matiere à tant d'allégories sur les morts & les tombeaux. Quelques-uns l'ont même nommée *calcination*, *dénudation*, *séparation*, *trituration*, *assation*, à cause de la réduction des matieres en poudre très-menues. D'autres, *réduction en premiere matiere*, *mollification*, *extraction*, *commixtion*, *liquéfaction*, *conversion des élémens*, *subtilisation*, *division*, *humation*, *impastation & distillation*. Les autres *xir*, *ombres cimmériennes*, *goufre*, *génération*, *ingression*, *submersion*, *complexion*, *conjonction*, *imprégnation*. Lorsque la chaleur agit sur ces matieres, elles se changent d'abord en poudre, & eau grasse & gluante, qui monte en vapeur au

haut du vafe, & redefcend en rofée ou pluie, au fond du vafe (*a*), où elle devient à peu près comme un bouillon noir un peu gras. C'eft pourquoi on l'a appelée fublimation, & volatilifation, afcenfion & defcenfion. L'eau fe coagulant enfuite davantage devient comme de la poix noire, ce qui la fait nommer terre fétide & puante. Elle donne une odeur de relent, de fépulcres & de tombeaux. Hermès l'a appelée la terre des feuilles. « Mais fon vrai nom, dit Fla-» mel, eft le *laiton ou laton*, *qu'il faut blanchir*.
» Les anciens Sages, ajoute-t-il, l'ont décrite
» fous l'hiftoire du Serpent de Mars, qui avoit
» dévoré les compagnons de Cadmus, lequel
» le tua en le perçant de fa lance contre un
» chêne creux. » *Remarques fur ce chêne*.

Mais pour parvenir à cette putréfaction il faut un agent ou diffolvant analogue au corps qu'il doit diffoudre. Celui-ci eft le corps diffoluble, appelé femence mafculine; l'autre eft l'efprit diffolvant, nommé femence féminine. Quand ils font réunis dans le vafe, les Philofophes leur donnent le nom de *Rebis*; c'eft pourquoi Merlin a dit :

Res rebis eft bina conjuncta, fed tamen una.

Philalethe (*b*) s'exprime ainfi au fujet de ce diffolvant. « Cette femence féminine eft un
» des principaux principes de notre magiftere;
» il faut donc méditer profondément deffus,

(*a*) Artéphius.
(*b*) Vera confect. lapid. Philofop. p. 13. & fuiv.

» comme ſur une matiere ſans laquelle on ne
» peut réuſſir, puiſque quoiqu'argent-vif, il n'eſt
» pas en effet un argent-vif naturel dans ſa
» propre nature, mais un certain autre mercure
» propre à une nouvelle génération, & qui, ou-
» tre ſa pureté, demande une longue & admi-
» rable préparation, qui lui laiſſe ſa qualité mi-
» nérale, homogene, ſaine & ſauve. Car ſi l'on
» ôte à cet eſprit diſſolvant ſa fluidité & ſa
» mercurialité, il devient inutile à l'œuvre phi-
» loſophique, parce qu'il a perdu par là ſa na-
» ture diſſolvante; & s'il étoit changé en pou-
» dre, de quelque eſpece quelle puiſſe être; ſi
» elle n'eſt pas de la nature du corps diſſoluble,
» il ſe perd, il n'a plus de relation ni de pro-
» portion avec lui, & doit être rejeté de notre
» œuvre. Ceux-là penſent donc follement &
» fauſſement qui alterent l'argent-vif, avant
» qu'il ſoit uni avec les eſpeces métalliques.
» Car cet argent-vif, qui n'eſt pas le vulgaire,
» eſt la matiere de tous les métaux, & comme
» leur eau, à cauſe de ſon homogénéité avec eux.
» Il ſe revêt de leur nature dans ſon mélange
» avec eux, & prend toutes leurs qualités, parce
» qu'il reſſemble au mercure céleſte, qui de-
» vient ſemblable aux qualités des planetes avec
» leſquelles il eſt en conjonction. »

Aucune eau ne peut diſſoudre radicalement & naturellement les eſpeces métalliques, ſi elle n'eſt de leur nature, & ſi elle ne peut être congelée avec elles. Il faut qu'elle paſſe dans les métaux comme un aliment qui s'incorpore avec eux, & ne faſſe plus qu'une & même ſubſtance. Celui qui ôtera

donc à l'argent-vif ſon humidité avec les ſels, les vitriols, ou autres choſes corroſives, agit en inſenſé. Ceux-là ne ſe trompent pas moins, qui s'imaginent extraire du mercure naturel une eau limpide & tranſparente, avec laquelle ils puiſſent faire des choſes admirables. Quand même ils viendroient à bout de faire une telle eau, elle ne vaudroit rien pour l'œuvre.

Définitions & propriétés de ce Mercure.

Le mercure eſt une choſe qui diſſout les métaux d'une diſſolution naturelle, qui conduit leurs eſprits de puiſſance en acte.

Le mercure eſt cette choſe qui rend la matiere des métaux lucide, claire & ſans ombre, c'eſt-à-dire, qui les nettoye de leurs impuretés, & tire de l'intérieur des métaux parfaits leur nature & ſemence qui y eſt cachée.

Le mercure diſſolvant eſt une vapeur ſeche, nullement viſqueuſe, ayant beaucoup d'acidité, très-ſubtile, très-volatile au feu, ayant une grande propriété de pénétrer & de diſſoudre les métaux en le préparant; & en faiſant cette diſſolution, outre la longueur du travail, on court un très-grand danger, dit Philalethe. Il recommande en conſéquence de préſerver ſes yeux, ſes oreilles & ſon nez.

La confection de ce mercure, ajoute le même Auteur, eſt le plus grand des ſecrets de la Nature; on ne peut gueres l'apprendre que par la révélation de Dieu, ou d'un ami; car on n'en

viendra presque jamais à bout par les instructions des livres.

Le mercure dissolvant n'est point mercure des Philosophes avant sa préparation, mais seulement après, & il est le commencement de la Médecine du troisieme ordre. Voyez ce qu'on entend par ces médecines, dans le Dictionnaire ci-joint.

Ceux qui à la place de ce mercure emploient pour l'œuvre philosophique le mercure naturel, ou sublimé, ou en poudre calcinée ou précipitée, se trompent lourdement.

Le mercure dissolvant est un élément de la terre, dans lequel il faut semer le grain de l'or. Il corrompt le Soleil, le putréfie, le résout en mercure, & le rend volatil, & semblable à lui-même. Il se change en Soleil & Lune, & devient comme les mercures des métaux. Il tire au dehors les ames des corps, les enleve & les cuit. C'est ce qui a donné lieu aux anciens Sages, de dire que le Dieu Mercure tiroit les ames des corps vivans & les conduisoit au Royaume de Pluton. C'est pourquoi Homere nomme très-souvent mercure Αργειφόντης, *Argicida.*

Le mercure dissolvant ne doit pas être sec, car s'il est tel, tous les Philosophes nous assurent qu'il ne sera pas propre à la dissolution. Il faut donc prendre une semence féminine en forme semblable & prochaine à celle des métaux. L'art le rend menstrue des métaux; & par les opération de la premiere médecine, ou de sa préparation imparfaite, il passe par toutes les qualités des métaux, jusqu'à celles du Soleil. Le soufre

des métaux imparfaits le coagule, & il prend les qualités du métal dont le ſoufre l'a coagulé ; ſi le mercure diſſolvant n'eſt point animé, en vain l'emploiera-t-on pour l'œuvre univerſel, ni pour le particulier.

Le mercure diſſolvant eſt le vaſe unique des Philoſophes, dans lequel s'accomplit tout le magiſtere. Les Philoſophes lui ont donné divers noms, dont voici les plus uſités. *Vinaigre*, *vinaigre des Philoſophes*, *champ*, *aludel*, *eau*, *eau de l'art*, *eau ardente*, *eau divine*, *eau de fontaine*, *eau purifiante*, *eau permanente*, *eau premiere*, *eau ſimple*, *bain*, *ciel*, *priſon*, *paupiere ſupérieure*, *crible*, *fumée*, *humidité*, *feu*, *feu artificiel*, *feu corrodant*, *feu contre nature*, *feu humide*, *jourdain*, *liqueur*, *liqueur végétale crue*, *lune*, *matiere*, *matiere lunaire*, *premiere vertu*, *mere*, *mercure crud*, *mercure préparant*, *miniſtre premier*, *ſerviteur fugitif*, *nymphes*, *bacchantes*, *muſes*, *femme*; *mer*, *eſprit crud*, *eſprit cuit*, *ſépulcre*, *ſperme de mercure*, *eau ſtygienne*, *eſtomac d'autruche*, *vaſe*, *vaſe des Philoſophes*, *inſpecteur de choſes cachées*, *argent-vif crud tiré ſimplement de ſa miniere*; mais on ne doit point oublier que ce n'eſt pas celui qui ſe vend dans les boutiques des Apothicaires ou Droguiſtes.

Lorſque la conjonction du mercure eſt faite avec le corps diſſoluble, les Philoſophes ne parlent des deux que comme d'une ſeule choſe ; & alors ils diſent que les Sages trouvent dans le mercure tout ce qu'il leur faut. On ne doit donc pas ſe laiſſer tromper à la diverſité des noms ; & pour prévenir les erreurs en ce genre, en voici quelques-

quelques-uns des principaux. *Eau épaissie, notre eau, eau seconde, arcane, argent-vif, bien, bien qui a plusieurs noms, chaos, hylé, notre compôt, notre confection, corps confus, corps mixte, cuivre, Æs des Philosophes, laiton, fumier, fumée aqueuse, humidité brûlante, feu étranger, feu innaturel, pierre, pierre minerale, pierre unique, matiere unique, matiere confuse des métaux, menstrue, menstrue second, miniere, notre miniere, miniere des métaux, mercure, mercure épaissi, piece de monnoie, œuf, œuf des Philosophes, racine, racine unique, pierre connue dans les chapitres des livres.* C'est enfin à ce mélange ou mercure que la plupart des Auteurs commencent leurs livres & leurs traités sur l'œuvre.

Du vase de l'Art, & de celui de la Nature.

Trois sortes de matrices, la premiere est la terre, la matrice universelle du monde, le réceptacle des élémens le grand vase de la Nature, le lieu où se fait la corruption des semences, le sépulcre & le tombeau vivant de toutes les créatures. Elle est en particulier la matrice du végétal & du minéral.

La seconde matrice est celle de l'*uterus* dans l'animal; celle des volatiles est l'œuf; & le seul rocher, celle de l'or & de l'argent.

La troisieme, celle du métal, est connue de peu de personnes; la matrice étant, avec le sperme, la cause de la spécification du métal.

La connoiſſance de ce vaſe précieux, & de l'eſprit fixe & ſaxifique implanté dans lui, étoit un des plus grands ſecrets de la cabale des Egyptiens. Il a donc fallu chercher un vaſe analogue à celui que la Nature emploie pour la formation des métaux; un vaſe qui devînt la matrice de l'arbre doré des Philoſophes; & l'on n'en a point trouvé de meilleur que le verre. Ils y ont ajouté la maniere de le ſceller, à l'imitation de la Nature, afin qu'il ne s'en exhalât aucun des principes. Car, comme dit Raymond Lulle, la compoſition qui ſe fait de la ſubſtance des vapeurs exhalées, & rabattues ſur la matiere qui ſe corrompt, pour l'humecter, la diſſoudre, eſt la putréfaction. Ce vaſe doit donc avoir une forme propre à faciliter la circulation des eſprits, & doit être d'une épaiſſeur & d'une conſiſtance capable de réſiſter à leur impétuoſité.

Noms donnés à ce vaſe par les Anciens.

Les Philoſophes faiſoient en ſorte de faire entrer ce vaſe dans leurs allégories, de maniere qu'on n'eût pas le moindre ſoupçon ſur l'idée qu'ils en avoient. Tantôt c'étoit une tour, tantôt un navire; ici un coffre; là une corbeille. Telle fut la tour de Danaé; le coffre de Deucalion, & le tombeau d'Oſiris; la corbeille, l'outre de Bacchus & ſa bouteille; l'amphore d'or ou vaſe de Vulcain; la coupe que Junon préſenta à Thétis le vaiſſeau de Jaſon, le marais de Lerne, qui fut ainſi appelé de λάρνα, *capſa*, *loculus*; le panier d'Erichthonius; la caſſette dans laquelle

fut enfermé Tennis Triodite avec sa sœur Hémithée; la chambre de Léda; les œufs d'où naquirent Castor, Pollux, Clytemnestre & Hélene; la ville de Troye; les cavernes des monstres; les vases dont Vulcain fit présent à Jupiter. La cassette que Thétis donna à Achille, dans laquelle on mit les os de Patrocle, & ceux de son ami. La coupe avec laquelle Hercule passa la mer pour aller enlever les bœufs de Gérion. La caverne du mont Hélicon, qui servoit de demeure aux Muses & à Phœbus; tant d'autres choses enfin accommodées aux fables que l'on inventoit au sujet du grand œuvre. Le lit où Vénus fut trouvée avec Mars; la peau dans laquelle Orion fut engendré; le clepsydre ou corne d'Amalthée, de κλέπτω, je cache, & ὕδωρ, eau. Les Egyptiens enfin n'entendoient autre chose par leurs puits, leurs sépulcres, leurs urnes, leurs mausolées en forme de pyramide.

Mais ce qui a trompé davantage ceux qui ont étudié la Philosophie Hermétique dans les livres, c'est que le vase de l'Art & celui de la Nature n'y sont pas communément distingués. Ils parlent tantôt de l'un, tantôt de l'autre, suivant que le sujet les amene, sans qu'aucun en fasse la distinction. Ils font mention pour l'ordinaire d'un triple vaisseau. Flamel l'a représenté dans ses Hiéroglyphes, sous la figure d'une écritoire. « Ce vaisseau de terre, en forme d'é- » critoire dans une niche, est appelé, dit il, le » triple vaisseau; car dans son milieu il y a » un étage, sur lequel il y a une écuelle pleine » de cendres tiedes, dans lesquelles est posé l'œuf

» Philosophique, qui est un matras de verre, » que tu vois peint en forme d'écritoire, & qui » est plein de confection de l'art, c'est-à-dire, » de l'*écume de la mer Rouge & de la graisse du* » *vent mercuriel.* » Mais il paroît, par la description qu'il donne de ce triple vaisseau, qu'il parle non seulement du vase, mais du fourneau.

Il est absolument nécessaire de connoître le vase & sa forme pour réussir dans l'œuvre. Quant à celui de l'art, il doit être de verre, de forme ovale; mais pour celui de la Nature, les Philosophes nous disent qu'il faut être instruit parfaitement de sa quantité & de sa qualité. C'est la terre de la pierre, ou la femelle, ou la matrice dans laquelle la semence du mâle est reçue, se putréfie & se dispose à la génération. Morien parle de celui-ci en ces termes: « Vous devez » savoir, ô bon Roi, que ce magistere est le » secret des secrets de Dieu très-grand; il l'a » confié & recommandé à ses Prophetes, dont » il a mis les ames dans son paradis. Que si les » Sages, leurs successeurs, n'eussent compris ce » qu'ils avoient dit de la *qualité* du vaisseau dans » lequel se fait le magistere, ils n'auroient jamais pu faire l'œuvre. » Ce vase, dit Philalethe, « est un aludel, non de verre, mais de » terre; il est le réceptacle des teintures; & » respectivement à la pierre, il doit contenir » (la premiere année des Chaldéens) vingt- » quatre pleines mesures de Florence, ni plus, » ni moins. »

Les Philosophes ont parlé de différens vases pour tromper les ignorans. Ils ont même cherché

à en faire un myſtere comme de tout le reſte. C'eſt pourquoi ils lui ont donné divers noms, ſuivant les différentes dénominations qu'il leur a plu donner aux divers états de la matiere. Ainſi ils ont fait mention d'alambic, de cucurbite, de vaſes ſublimatoires, calcinatoires, &c. Mais il n'y a qu'un vaſe de l'art que d'Eſpagnet (*a*) décrit ainſi : « Pour dire la vérité, & parler avec » ingénuité, on n'a beſoin que d'un ſeul vaſe » pour perfectionner les deux ſoufres; il en faut » un ſecond pour l'élixir. La diverſité des di- » geſtions ne demande pas un changement de » vaſe; il eſt même néceſſaire de ne point l'ou- » vrir, ni le changer juſqu'à la fin du premier » œuvre. Ce vaſe ſera de verre, ayant le fond » rond ou ovale, & un cou long au moins d'une » palme, mais étroit comme celui d'une bou- » teille; il faut que le verre ſoit épais égale- » ment dans toutes ſes parties, ſans nœuds ni » fêlures, afin qu'il puiſſe réſiſter à un feu long » & quelquefois vif.

» Le ſecond vaſe de l'art ſera fait de deux » hémiſpheres creux de chêne, dans leſquels on » mettra l'œuf, pour le faire couver. » Le Tréviſan fait auſſi mention de ce tronc de chêne, en ces termes (*b*) : « Après, afin que la fontaine » fût plus forte, & que les chevaux n'y mar- » chaſſent, ni autres bêtes brutes, il y éleva un » creux de chêne tranché par le milieu, qui » garde le Soleil & l'ombre de lui. »

Le troiſieme vaſe enfin eſt le fourneau qui

(*a*) Can. 112. & ſuiv.

(*b*) Philoſoph. des métaux. 4. part.

renferme & conserve les deux autres vases & la matiere qu'ils contiennent. Flamel dit qu'il n'auroit jamais pu deviner sa forme, si Abraham Juif ne l'avoit dépeint avec le feu proportionné, dans ses figures hyéroglyphiques. En effet, les Philosophes l'ont mis au nombre de leurs secrets, & l'ont nommé Athanor, à cause du feu qu'on y entretient continuellement, quoiqu'inégalement quelquefois, parce que la capacité du fourneau & la quantité de la matiere demandent un feu proportionné. Quant à sa construction, on peut voir ce qu'en dit d'Espagnet.

Du Feu en général.

Quoique nous ayons parlé du feu assez au long dans les principes de Physique qui précedent ce traité, il est à propos d'en dire encore deux mots, pour ce qui regarde l'œuvre. Nous connoissons trois sortes de feux, le céleste, le feu de nos cuisines, & le feu central. Le premier est très-pur, simple, & non brûlant par lui-même; le second est impur, épais, & brûlant; le central est pur en lui-même, mais il est mélangé & tempéré. Le premier est ingénérant, & luit sans brûler; le second est destructif, & brûle en luisant, au lieu d'engendrer; le troisieme engendre & éclaire quelquefois sans brûler, & brûle quelquefois sans éclairer. Le premier est doux; le second âcre & corrosif; le troisieme est salé & doux. Le premier est par lui-même sans couleur & sans odeur; le second, puant & coloré, suivant son aliment; le troisieme est invisible, quoique

de toutes couleurs & de toutes odeurs. Le céleſte n'eſt connu que par ſes opérations; le ſecond par les ſens, & le central par ſes qualités.

Le feu eſt très-vif dans l'animal, ſtupide & lié dans le métal, tempéré dans le végétal, bouillant & très-brûlant dans les vapeurs minérales.

Le feu céleſte a pour ſa ſphere la région éthérée, d'où il ſe fait ſentir juſqu'à nous. Le feu élémentaire a pour demeure la ſuperficie de la terre, & notre atmoſphere; le feu central eſt logé dans le centre de la matiere. Ce dernier eſt tenace, viſqueux, glutineux, & eſt inné dans la matiere; il eſt digérant, maturant, ni chaud, ni brûlant au toucher; il ſe diſſipe & conſume très-peu, parce que ſa chaleur eſt tempérée par le froid.

Le feu céleſte eſt ſenſible, vital, actif dans l'animal, plus chaud au toucher, moins digérant, & s'exhale ſenſiblement.

L'élémentaire eſt deſtructif, d'une voracité incroyable; il bleſſe les ſens, il brûle; il ne digere, ne cuit, & n'engendre rien. Il eſt dans l'animal ce que les Médecins appellent *chaleur fébrile* & contre nature; il conſume ou diviſe l'humeur radicale de notre vie.

Le céleſte paſſe en la nature du feu central; il devient interne, engendrant; le ſecond eſt externe & ſéparant; le central eſt interne, uniſſant & homogénant.

La lumiere ou le feu du Soleil habillé des rayons de l'Ether, concentrés & réverbérés ſur la ſuperficie de la terre, prend la nature du feu élementaire, ou de nos cuiſines. Celui-ci paſſe

en la nature du feu céleste à force de se dilater, & devient central à force de se concentrer dans la matiere. Nous avons un exemple de ces trois feux dans une bougie allumée; la lumiere dans son expension représente le feu céleste; sa flamme le feu élémentaire, & la meche le feu central.

Comme le feu de l'animal est d'une dissipation incroyable, dont la plus grande se fait par la transpiration insensible, les Philosophes se sont étudiés à chercher quelque moyen de réparer cette perte; & sentant bien que cette réparation ne pouvoit se faire par ce qui est impur & corruptible comme l'animal même, ils ont eu recours à une matiere où cette chaleur requise fût concentrée abondamment. L'art de la Médecine ne pouvant empêcher cette perte, & ignorant les moyens abrégés de la réparer, s'est contentée d'aller aux accidens qui détruisent notre substance, qui viennent ou des vices des organes, ou de l'intempérie du sang, des esprits, des humeurs, de leur abondance ou disette, d'où suit infailliblement la mort, si l'on n'y apporte un remede efficace, que les Médecins avouent eux-mêmes ne connoître que très-imparfaitement.

Du Feu Philosophique.

La raison qui engageoit les anciens Sages à faire un mystere de leur vase, étoit le peu de connoissance que l'on avoit dans ces temps reculés, de la fabrique du verre. On a découvert dans la suite la maniere de le faire; c'est pour-

quoi les Philoſophes n'ont plus tant caché la matiere & la forme de leur vaſe. Il n'en eſt pas ainſi de leur feu ſecret ; c'eſt un labyrinthe dont le plus aviſé ne ſauroit ſe tirer.

Le feu du Soleil ne peut être ce feu ſecret ; il eſt interrompu, inégal ; il ne peut fournir une chaleur en tout ſemblable dans ſes degrés, ſa meſure & ſa durée. Sa chaleur ne ſauroit pénétrer l'épaiſſeur des montagnes, ni échauffer la froideur des marbres & des rochers, qui reçoivent les vapeurs minérales dont l'or & l'argent ſont formés.

Le feu de nos cuiſines empêche l'union des miſcibles, & conſume ou fait évaporer le lien des parties conſtituantes des corps ; il en eſt le tyran.

Le feu central ou inné dans la matiere a la propriété de mêler les ſubſtances, & d'engendrer ; mais il ne peut être cette chaleur Philoſophique tant vantée, qui fait la corruption des ſemences métalliques ; parce que ce qui eſt de ſoi-même principe de corruption, ne le peut être de génération que par accident : je dis par accident ; car la chaleur qui engendre eſt interne & innée à la matiere, & celle qui corrompt eſt externe & étrangere.

Cette chaleur eſt fort différente dans la génération des individus des trois regnes. L'animal l'emporte de beaucoup en activité au deſſus de la plante. La chaleur du vaſe dans la génération du métal doit répondre & être proportionnée à la qualité de la ſemence dont la corruption eſt très-difficile. Il faut donc conclure

que n'y ayant point de génération ſans corruption, & point de corruption ſans chaleur, il faut proportionner la chaleur à la ſemence que l'on emploie pour la génération.

Il y a donc deux chaleurs, une putrédinale externe, & une vitale, ou générative interne. Le feu interne obéit à la chaleur du vaſe juſqu'à ce que, délié & délivré de ſa priſon, il s'en rend le maître. La chaleur putrédinale vient à ſon ſecours, elle paſſe en la nature de la chaleur vitale, & toutes deux travaillent enſuite de concert.

C'eſt donc le vaſe qui adminiſtre la chaleur propre à corrompre, & la ſemence qui fournit le feu propre à la génération; mais comme la chaleur de ce vaſe n'eſt pas ſi connue pour le métal comme elle l'eſt pour l'animal & la plante, il faut réfléchir ſur ce que nous avons dit du feu en général pour trouver cette chaleur. La Nature l'a ſi proportionnellement meſurée dans la matrice quant aux animaux, qu'elle ne peut gueres être augmentée ni diminuée; la matrice eſt dans ce cas un véritable Athanor.

Quant à la chaleur du vaſe pour la corruption de la graine des végétaux, il la faut très-petite; le Soleil la lui fournit ſuffiſamment : mais il n'en eſt pas de même dans l'art Hermétique. La matrice étant de l'invention de l'Artiſte, veut un feu artiſtement inventé & proportionné à celui que la Nature implante au vaſe pour la génération des matieres minérales. Un Auteur anonyme dit que pour connoître la matiere de ce feu, il ſuffit de ſavoir comment le feu élémentaire

prend la forme du feu céleſte, & que pour ſa forme, tout le ſecret conſiſte dans la forme & la ſtructure de l'Athanor, par le moyen duquel ce feu devient égal, doux, continu, & tellement proportionné, que la matiere puiſſe ſe corrompre; après quoi la génération du ſoufre doit ſe faire, qui prendra la domination pour quelque temps, & régira le reſte de l'œuvre. C'eſt pourquoi les Philoſophes diſent que la femelle domine pendant la corruption, & le mâle chaud & ſec pendant la génération.

Artéphius eſt un de ceux qui a traité le plus au long du feu Philoſophique; & Pontanus avoue avoir été redreſſé, & reconnu ſon erreur dans la lecture du traité de ce Philoſophe. Voici ce qu'il en dit: « Notre feu eſt minéral, il eſt égal, il eſt » continuel, il ne s'évapore point, s'il n'eſt trop » fortement excité; il participe du ſoufre; il eſt » pris d'autre choſe que de la matiere; il détruit » tout, il diſſout, congele & calcine; il y a de » l'artifice à le trouver & à le faire; il ne coûte » rien, ou du moins fort peu. De plus, il eſt » humide, vaporeux, digérant, altérant, pénétrant, ſubtil, aérien, non violent, incomburant, ou qui ne brûle point, environnant, » contenant & unique. Il eſt auſſi la fontaine » d'eau vive, qui environne & contient le lieu » où ſe baignent & ſe lavent le Roi & la Reine. » Ce feu humide ſuffit en toute l'œuvre au commencement, au milieu & à la fin; parce que » tout l'art conſiſte en ce feu. Il y a encore un » feu naturel, un feu contre nature, & un feu » innaturel, & qui ne brûle point; enfin, pour

» complément, il y a un feu chaud, sec, hu-
» mide, froid. Pensez bien à ce que je viens de
» dire, & travaillez droitement, sans vous ser-
» vir d'aucune matiere étrangere. » Ce que le même Auteur ajoute ensuite est dans le fond une véritable explication de ces trois feux ; mais comme il les appele *feu de lampes, feu de cendre*, & *feu naturel de notre eau*, on voit bien qu'il a voulu donner le change ; ceux qui voudront voir un détail plus circonstancié du feu Philosophique, peuvent avoir recours au Testament de Raymond Lulle & à son Codicille ; d'Espagnet en parle aussi fort au long depuis le 98e Canon jusqu'au cent huitieme. Les autres Philosophes n'en ont presque fait mention que pour le cacher, ou ne l'ont indiqué que par ses propriétés. Mais quand il s'est agi d'allégories ou de fables, ils ont donné à ce feu les noms d'épée, de lance, de fleches, de javelot, de hache, &c. : telle fut celle dont Vulcain frappa Jupiter pour le faire accoucher de Pallas ; l'épée que le même Vulcain donna à Pélée, pere d'Achille ; la massue dont il fit présent à Hercule ; l'arc que ce héros reçut d'Apollon ; le cimeterre de Persée ; la lance de Bellérophon, &c. C'est le feu que Prométhée vola au Ciel ; celui que Vulcain employoit pour fabriquer les foudres de Jupiter, & les armes des Dieux ; la ceinture de Vénus, le trône d'or du Souverain des Cieux, &c. C'est enfin le feu de Vesta, entretenu si scrupuleusement à Rome, qu'on punissoit de mort les Vierges vestales, auxquelles on avoit confié le soin de l'entretenir, lorsque par négligence ou autrement elles le laissoient éteindre.

Principes opératifs.

La préparation est composée de quatre parties. La premiere est la solution de la matiere en eau mercurielle ; la seconde est la préparation du mercure des Philosophes ; la troisieme est la corruption ; la quatrieme, la génération & la création du soufre Philosophique. La premiere se fait par la semence minérale de la terre ; la seconde volatilise & spermatise les corps ; la troisieme fait la séparation des substances & leur rectification ; la quatrieme les unit & les fixe, ce qui est la création de la pierre. Les Philosophes ont comparé la préparation à la création du monde, qui fut d'abord une masse, un chaos, une terre vuide, informe & ténébreuse qui n'étoit rien en particulier, mais tout en général, la seconde est une forme d'eau pondéreuse & visqueuse, pleine de l'esprit occulte de son soufre; & la troisieme est la figure de la terre qui parut aride après la séparation des eaux.

Dieu dit, la lumiere fut faite; elle sortit de son limbe, & se plaça dans la région la plus élevée. Alors les ténebres disparurent devant elle; le chaos & la confusion firent place à l'ordre, la nuit au jour, & pour ainsi dire, le néant à l'être.

Dieu parla une seconde fois; les élémens confus se séparerent, les plus légers se logerent en haut, & les plus pesans en bas ; alors la terre dégagée de ses moites abymes parut, & parut capable de tout produire.

Cette séparation d'eau de la terre, où l'air se trouva & le feu se répandit, n'est qu'un changement successif de la matiere sous cette double forme; ce qui a fait dire aux Philosophes, que l'eau est tout le fondement de l'œuvre, sans laquelle la terre ne pouvoit être dissoute, pourrie, préparée, & que la terre est le corps où les élémens humides se terminent, se congelent, & s'ensevelissent en quelque façon, pour reprendre une plus noble vie.

Il se fait alors une circulation, dont le premier mouvement sublime la matiere en la raréfiant; le second l'abaisse en la congelant; & le tout se termine enfin en une espece de repos, ou plutôt un mouvement interne, une coction insensible de la matiere.

La premiere roue de cette rotation d'élémens, comme l'appelle d'Espagnet, consiste dans la réduction de la matiere en eau, où la génération commence; l'éclipse du Soleil & de la Lune se fait ensuite. La seconde est une évacuation de l'humidité superflue, & une coagulation de la matiere sous forme d'une terre visqueuse & métallique; la troisieme roue opere la séparation & la rectification des substances; les eaux se séparent des eaux. Tout se spiritualise ou se volatilise; le Soleil & la Lune reprennent leur clarté, & la lumiere commence à paroître sur la terre. La quatrieme est la création du soufre.

« Par la premiere digestion, dit l'Auteur que » je viens de citer (*a*), le corps se dissout; la

(*a*) Can. 68. & suiv.

» conjonction du mâle & de la femelle, & le
» mélange de leurs semences se font; la putré-
» faction succede, & les élémens se résolvent
» en une eau homogene. Le Soleil & la Lune
» s'éclipsent à la tête du Dragon; & tout le monde
» enfin retourne & rentre dans le chaos antique
» & dans l'abyme ténébreux. Cette premiere di-
» gestion se fait, comme celle de l'estomac, par
» une chaleur pépantique & foible, plus propre
» à la corruption qu'à la génération.

» Dans la seconde digestion, l'esprit de Dieu
» est porté sur les eaux; la lumiere commence
» à paroître, & les eaux se séparent des eaux;
» la Lune & le Soleil reparoissent; les élémens
» ressortent du chaos pour constituer un nouveau
» monde, un nouveau ciel, & une terre nou-
» velle. Les petits corbeaux changent de plumes
» & deviennent des colombes; l'aigle & le lion
» se réunissent par un lien indissoluble.

» Cette régénération se fait par l'esprit igné,
» qui descend sous la forme d'eau pour laver la
» matiere de son péché originel, & y porter la
» semence aurifique; car l'eau des Philosophes
» est un feu. Mais donnez toute votre attention
» pour que la séparation des eaux se fasse par
» poids & mesure, de crainte que celles qui
» sont sous le ciel n'inondent la terre, ou que
» s'élevant en trop grande quantité, elles ne
» laissent la terre trop seche & trop aride.

» La troisieme digestion fournit à la terre nais-
» sante un lait chaud, & y infuse toutes les
» vertus spirituelles d'une quintessence qui lie
» l'ame avec le corps au moyen de l'esprit. La

» terre alors cache un grand trésor dans son sein,
» & devient premierement semblable à la Lune,
» puis au Soleil. La premiere se nomme terre
» de la Lune, la seconde terre du Soleil, & sont
» nées pour être liées par un mariage indissolu-
» ble; car l'une & l'autre ne craignent plus les
» atteintes du feu.

» La quatrieme digestion acheve tous les mys-
» teres du monde; la terre devient par son
» moyen un ferment précieux, qui fermente
» tout en corps parfaits, comme le levain change
» toute pâte en sa nature: elle avoit acquis cette
» propriété en devenant quintessence céleste. Sa
» vertu émanée de l'esprit universel du monde,
» est une panacée ou médecine universelle à
» toutes les maladies des créatures qui peuvent
» être guéries. Le fourneau secret des Philoso-
» phes vous donnera ce miracle de l'Art & de la
» Nature, en répétant les opérations du premier
» œuvre. »

Tout le procédé Philosophique consiste dans la solution du corps & la congélation de l'esprit, & tout se fait par une même opération. Le fixe & le volatil se mêlent intimement, mais céla ne peut se faire si le fixe n'est auparavant volatilisé. L'un & l'autre s'embrassent enfin, & par la réduction ils deviennent absolument fixes.

Les principes opératifs, que l'on appelle aussi les clefs de l'œuvre, ou le regime, sont donc au nombre de quatre: le premier est la solution ou liquéfaction; le second l'ablution; le troisieme la réduction; & le quatrieme la fixation. Par la solution, les corps retournent en leur premiere matiere,

matiere, & se réincrudent par la coction. Alors le mariage se fait entre le mâle & la femelle, & il en naît le corbeau. La pierre se résout en quatre élémens confondus ensemble ; le ciel & la terre s'unissent pour mettre Saturne au monde. L'ablution apprend à blanchir le corbeau, & à faire naître Jupiter de Saturne : cela se fait par le changement du corps en esprit. L'office de la réduction est de rendre au corps son esprit que la volatilisation lui avoit enlevé, & de le nourrir ensuite d'un lait spirituel, en forme de rosée, jusqu'à ce que le petit Jupiter ait acquis une force parfaite.

« Pendant ces deux dernieres opérations, dit » d'Espagnet, le Dragon descendu du ciel, de» vient furieux contre lui-même ; il dévore sa » queue, & s'engloutit peu à peu, jusqu'à ce » qu'enfin il se métamorphose en pierre. » Tel fut le Dragon dont parle Homere (*a*) : il est la véritable image, ou le vrai symbole de ces deux opérations. « Pendant que nous étions assem» blés sous un beau plane, disoit Ulysse aux » Grecs, & que nous étions là pour faire des » hécatombes, auprès d'une fontaine qui sour» doit de cet arbre, il apparut un prodige mer» veilleux. Un horrible Dragon dont le dos étoit » tacheté, envoyé par Jupiter même, sortit du » fond de l'autel, & courut au platane. Au haut » de cet arbre étoient huit petits moineaux avec » leur mere qui voltigeoit autour d'eux. Le » Dragon les saisit avec fureur, & même la mere

(*a*) Iliad. l. 2. v. 306. & suiv.

» qui pleuroit la perte de ses petits. Après cette » action le même Dieu qui l'avoit envoyé, le » rendit beau, brillant, & le changea en pierre » à nos yeux étonnés. » Je laisse au Lecteur à en faire l'application.

Principes opératifs en particulier.

La Calcination.

La calcination vulgaire n'est autre chose que la mort & la mortification du mixte, par la séparation de l'esprit, ou de l'humide qui lioit ses parties. C'est à proprement parler une pulvérisation par le feu, & une réduction du corps en chaux, cendre, terre, fleurs, &c.

La Philosophique est une extraction de la substance de l'eau, du sel, de l'huile, de l'esprit, & le reste de la terre, & un changement d'accidens, une altération de la quantité, une corruption de la substance, de maniere cependant que toutes ces choses séparées puissent se réunir pour qu'il en vienne un corps plus parfait. La calcination vulgaire se fait par l'action du feu de nos cuisines, ou des rayons concentrés du Soleil; la Philosophique a l'eau pour agent; ce qui a fait dire aux Philosophes : *Les Chymistes brûlent avec le feu, & nous brûlons avec l'eau;* d'où l'on doit conclure que la Chymie vulgaire est aussi différente de la Chymie Hermétique, que le feu differe de l'eau.

Solution.

La ſolution, chymiquement parlant, eſt une atténuation ou liquéfaction de la matiere ſous forme d'eau, d'huile, d'eſprit ou d'humeur. Mais la Philoſophique eſt une réduction du corps en ſa premiere matiere, ou une déſunion naturelle des parties du composé, & une coagulation des parties ſpirituelles. C'eſt pourquoi les Philoſophes l'appellent une ſolution du corps & une congélation de l'eſprit. Son effet eſt d'aquéfier, diſſoudre, ouvrir, réincruder, décuire, & évacuer les ſubſtances de leur terreſtréités, de décorporifier le mixte pour le réduire en ſperme.

Putréfaction.

La putréfaction eſt en quelque façon la clef de toutes les opérations, quoiqu'elle ne ſoit pas proprement la premiere. Elle nous découvre l'intérieur du mixte : elle eſt l'outil qui rompt les liens des parties ; elle fait, comme le diſent les Philoſophes, l'occulte manifeſte. Elle eſt le principe du changement des formes, la mort des accidentelles, le premier pas à la génération, le commencement & le terme de la vie ; le milieu entre le non être & l'être.

Le Philoſophe veut qu'elle ſe faſſe, quand le corps diſſous par une réſolution naturelle, eſt ſoumis à l'action de la chaleur putrédinale. La diſtillation & la ſublimation n'ont été inventées qu'à l'imitation de celles de la Nature à l'égard des élémens, dont l'inclination ou la diſpoſi-

tion à ſe raréfier & s'élever, à ſe condenſer & à deſcendre, font tout le mélange & les productions de la Nature.

La diſtillation differe de la ſublimation, en ce que la premiere ſe fait par l'élévation des choſes humides, qui diſtillent enſuite goutte à goutte, au lieu que la ſublimation & l'élévation d'une matiere ſeche s'attache au vaiſſeau. L'une & l'autre ſont vulgaires.

La diſtillation & la ſublimation, philoſophiquement parlant, ſont une purgation, ſubtiliſation, rectification de la matiere.

La coagulation & la fixation ſont les deux grands inſtrumens de la Nature & de l'Art.

Fermentation.

Le ferment eſt dans l'œuvre ce que le levain eſt dans la fabrique du pain. On ne peut faire du pain ſans levain, & l'on ne peut faire de l'or ſans or. L'or eſt donc l'ame & ce qui détermine la forme intrinſeque de la pierre. Ne rougiſſons pas d'apprendre à faire de l'or & de l'argent, comme le boulanger fait le pain, qui n'eſt qu'un compoſé d'eau & de farine pétrie, fermentée, qui ne differe l'un de l'autre que par la cuiſſon. De même la médecine dorée n'eſt qu'une compoſition de terre & d'eau, c'eſt-à-dire, de ſoufre & de mercure fermentés avec l'or; mais avec un or réincrudé. Car comme on ne peut faire du levain avec du pain cuit, on ne peut en faire un avec l'or vulgaire, tant qu'il demeure or vulgaire.

Le mercure ou eau mercurielle eſt cette eau, le ſoufre cette farine, qui par une longue fermentation s'aigriſſent & ſont faits levain, avec lequel l'or & l'argent ſont faits. Et comme le levain ſe multiplie éternellement, & ſert toujours de matiere à faire du pain, la médecine Philoſophique ſe multiplie auſſi, & ſert éternellement de levain pour faire de l'or.

Signes ou principes démonſtratifs.

Les couleurs qui ſurviennent à la matiere Philoſophique pendant le cours des opérations de l'œuvre ſont des ſignes démonſtratifs, qui font connoître à l'Artiſte qu'il a procédé de maniere à réuſſir. Elles ſe ſuccedent immédiatement & par ordre; ſi cet ordre eſt dérangé, c'eſt une preuve qu'on a mal opéré Il y a trois couleurs principales ; la premiere eſt la noire, appelée tête de corbeau, & de beaucoup d'autres noms que nous avons rapportés ci-devant dans l'article intitulé, *Clef de l'œuvre.*

Le commencement de cette noirceur indique que le feu de la Nature commence à opérer, & que la matiere eſt en voie de ſolution; lorſque cette couleur noire eſt parfaite, la ſolution l'eſt auſſi, & les élémens ſont confondus Le grain ſe pourrit pour ſe diſpoſer à la génération. « Celui » qui ne noircira point, ne ſauroit blanchir, » dit Artéphius; parce que la noirceur eſt le » commencement de la blancheur, & c'eſt la » marque de la putréfaction & de l'altération. » Voici comment cela ſe fait. En la putréfaction

» qui se fait dans notre eau, il paroît premierement une noirceur qui ressemble à du bouillon gras, sur lequel on a jeté du poivre. Cette liqueur s'étant ensuite épaissie, devient comme une terre noire; elle se blanchit en continuant de la cuire.... & de même que la chaleur agissant sur l'humide, produit la noirceur, laquelle est la premiere couleur qui paroît; de même la chaleur continuant toujours son action, elle produit la blancheur qui est la seconde principale de l'œuvre. »

Cette action du feu sur l'humide fait tout dans l'œuvre, comme il fait tout dans la Nature, pour la génération des mixtes. Ovide l'avoit dit:

.... Ubi temperiem sumpsere humorque calorque
Concipiunt: & ab his oriuntur cuncta duobus.

Métam. l. 1.

Pendant cette putréfaction, le mâle Philosophique ou le soufre est confondu avec la femelle, de maniere qu'ils ne sont plus qu'un seul & même corps, que les Philosophes nomment Hermaphrodite: « C'est, dit Flamel (*a*), l'androgyne des Anciens, la tête du corbeau, & les élémens convertis. En cette façon, je te peins ici que tu as deux natures réconciliées, qui peuvent former un embryon en la matrice du vaisseau, & puis t'enfanter un Roi très-puissant, invincible, & incorruptible..... Notre matiere dans cet état est le serpent Python, qui ayant pris son être de la corruption du

(*a*) Loco cit.

» limon de la terre, doit être mis à mort, & » vaincu par les fleches du Dieu Apollon, par » le blond Soleil; c'est-à-dire, par notre feu, » égal à celui du Soleil. Celui qui lave ou plu- » tôt ces lavemens qu'il faut continuer avec » l'autre moitié, ce sont les dents de ce serpent » que le sage opérateur, le prudent Cadmus, » semera dans la même terre, d'où naîtront des » soldats, qui se détruiront eux-mêmes, se laissant » résoudre en la même nature de terre...... Les » Philosophes envieux ont appelé cette confec- » tion, Rebis, & encore *Numus*, *Ethelia*, *Arene*, » *Boritis*, *Corsufle*, *Cambar*, *Albar æris*, *Due-* » *nech*, *Bauderic*, *Kukul*, *Thabitris*, *Ebisemeth*, » *Ixir*, *&c.* c'est ce qu'ils ont commandé de » blanchir. » J'ai parlé assez au long de cette noirceur dans l'article des principes opératifs : le Lecteur pourra y avoir recours.

Le second signe démonstratif ou la deuxieme couleur principale est le blanc. Hermès (*a*) dit : Sachez, fils de la science, que le vautour crie du haut de la montagne, je suis le blanc du noir; parce que la blancheur succede à la noirceur. Morien appelle cette blancheur la fumée blanche. Alphidius nous apprend que cette matiere ou cette fumée blanche est la racine de l'art, & l'argent-vif des Sages. Philalethe (*b*) nous assure que cet argent-vif est le vrai mercure des Philosophes. « Cet argent-vif, dit-il, extrait de cette » noirceur très-subtile, est le mercure tingeant Phi-

(*b*) Sept. chap.
(*a*) Narrat. method. p. 36.

» losophique avec son soufre blanc & rouge » naturellement mêlé ensemble dans leur mi- » niere. »

Les Philosophes lui ont entr'autres noms donné ceux qui suivent. *Cuivre blanc, agneau, agneau sans tache, aibathest, blancheur, alborach, eau bénite, eau pesante, talc, argent-vif animé, mercure coagulé, mercure purifié, argent, zoticon, arsenic, orpiment, or, or blanc, azoch, baurach, borax, bœuf, cambar, caspa, céruse, cire, chaia, comerisson, corps blanc, corps improprement dit, Décembre, E, électre, essence, essence blanche, Euphrate, Eve, fada, favonius, le fondement de l'art, pierre précieuse de givinis, diamant, chaux, gomme blanche, hermaphrodite, hæ, hypostase, hylé, ennemi, insipide, lait, lait de vierge, pierre connue, pierre minérale, pierre unique, lune, lune dans son plein, magnésie blanche, alun, mere, matiere unique des métaux, moyen dispositif, menstrue, mercure dans son couchant, huile, huile vive, légume, œuf, phlegme, plomb blanc, point, racine, racine de l'art, racine unique, rebis, sel, sel alkali, sel alerot, sel alembrot, sel fusible, sel de nature, sel gemme, sel des métaux, savon des sages, seb, secondine, sedine, vieillesse, seth, serinech, serf fugitif, main gauche, compagnon, sœur, sperme des métaux, esprit, étain, sublimé, suc, soufre, soufre blanc, soufre onctueux, terre, terre feuillée, terre féconde, terre en puissance, champ dans lequel il faut semer l'or, tevos, tinçar, vapeur, étoile du soir, vent, virago, verre, verre de Pharaon, vingt-un, urine d'enfant, vautour, zibach, ziva*,

voile, *voile blanc*, *narciſſe*, *lys*, *roſe blanche*, *os calciné*, *coque d'œuf*, &c.

Artéphius dit que la blancheur vient de ce que l'ame du corps ſurnage au deſſus de l'eau comme une crême blanche; & que les eſprits s'uniſſent alors ſi fortement, qu'ils ne peuvent plus s'enfuir, parce qu'ils ont perdu leur volatilité.

Le grand ſecret de l'œuvre eſt donc de blanchir le laiton, & laiſſer là tous les livres, afin de ne point s'embarraſſer par leur lecture, qui pourroit faire naître des idées de quelque travail inutile & diſpendieux. Cette blancheur eſt la pierre parfaite au blanc; c'eſt un corps précieux, qui, quand il eſt fermenté, & devenu élixir au blanc, eſt plein d'une teinture exhubérante, qu'il a la propriété de communiquer à tous les autres métaux. Les eſprits volatils auparavant ſont alors fixes. Le nouveau corps reſſuſcite beau, blanc, immortel, victorieux. C'eſt pourquoi on l'a appelé *réſurrection*, *lumiere*, *jour*, & de tous les noms qui peuvent indiquer la blancheur, la fixité & l'incorruptibilité.

Flamel a repréſenté cette couleur dans ſes figures Hiéroglyphiques, par une femme environnée d'un rouleau blanc, pour te montrer, dit-il, « que Rebis commencera de ſe blanchir » de cette même façon, blanchiſſant premiere- » ment aux extrémités tout à l'entour de ce cer- » cle blanc. L'échelle des Philoſophes (*a*) dit : » Le ſigne de la premiere partie de la blancheur,

(a) Scala Philoſop.

» eſt quand l'on voit un certain petit cercle ca-
» pillaire; c'eſt-à-dire, paſſant ſur la tête, qui
» apparoîtra à l'entour de la matiere aux côtés
» du vaiſſeau, en couleur tirant ſur l'orangé. »

Les Philoſophes, ſuivant le même Flamel, ont repréſenté auſſi cette blancheur ſous la figure d'une épée nue brillante. » Quand tu auras blan-
» chi, ajoute le même Auteur, tu as vaincu les
» Taureaux enchantés qui jetoient feu & fu-
» mée par les narines. Hercule a nettoyé l'étable
» pleine d'ordure, de pourriture & de noirceur.
» Jaſon a verſé le jus ſur les Dragons de Col-
» chos, & tu as en ta puiſſance la corne d'Amal-
» thée, qui encore qu'elle ne ſoit que blanche,
» te peut combler tout le reſte de ta vie, de
» gloire, d'honneur & de richeſſes. Pour l'a-
» voir, il t'a fallu combattre vaillamment, &
» comme un Hercule. Car cet Acheloüs, ce
» fleu ve humide (qui eſt la noirceur, l'eau noire
» du fleuve Eſep) eſt doué d'une force très-
» puiſſante, outre qu'il ſe change très-ſouvent
» d'une forme en une autre. »

Comme le noir & le blanc ſont, pour ainſi dire, deux extrêmes, & que deux extrêmes ne peuvent s'unir que par un milieu, la matiere, en quittant la couleur noire, ne devient pas blanche tout à coup; la couleur griſe ſe trouve intermédiaire, parce qu'elle participe des deux.

Les Philoſophes lui ont donné le nom de Jupiter, parce qu'elle ſuccede au noir, qu'ils ont appelé Saturne. C'eſt ce qui a fait dire à d'Eſpagnet, que l'air ſuccede à l'eau après qu'elle a achevé ſes ſept révolutions, que Flamel a nommées

inhibitions. La matiere, ajoûte d'Efpagnet, s'étant fixée au bas du vafe, Jupiter, après avoir chaffé Saturne, s'empare du Royaume, & en prend le gouvernement. A fon avénement l'enfant Philofophique fe forme, fe nourrit dans la matrice, & vient enfin au jour avec un vifage beau, brillant, & blanc comme la Lune. Cette matiere au blanc eft dès-lors un remede univerfel à toutes les maladies du corps humain.

Enfin la troifieme couleur principale eft la rouge : elle eft le complément & la perfection de la pierre. On obtient cette rougeur par la feule continuation de la cuiffon de la matiere. Après le premier œuvre, on l'appelle *fperme mafculin, or philofophique, feu de la pierre, couronne royale, fils du Soleil, miniere de feu célefte.*

Nous avons déja dit que la plupart des Philofophes commencent leurs traités de l'œuvre à la pierre au rouge. Ceux qui lifent ces ouvrages, ne fauroient faire trop d'attention à cela. Car c'eft une fource d'erreurs pour eux, tant parce qu'ils ne fauroient deviner de quelle matiere parlent alors les Philofophes, qu'à caufe des opérations, des proportions des matieres qui font dans le fecond œuvre, ou la fabrique de l'élixir, bien différentes de celles du premier. Quoique Morien nous affure que cette feconde opération n'eft qu'une répétition de la premiere, il eft bon cependant de remarquer que ce qu'ils appellent feu, air, terre & eau dans l'un, ne font pas les mêmes chofes que celles auxquelles ils donnent les mêmes noms dans l'autre. Leur mercure eft

appelé mercure, tant ſous la forme liquide que ſous la forme ſeche. Ceux, par exemple, qui liſent Alphidius, s'imaginent, quand il appelle la matiere de l'œuvre, *miniere rouge*, qu'il faut chercher, pour le premier commencement des opérations, une matiere rouge; les uns en conſéquence travaillent ſur le cinabre, d'autres ſur le minium, d'autres ſur l'orpiment, d'autres ſur la rouille de fer; parce qu'ils ne ſavent pas que cette miniere rouge eſt la pierre parfaite au rouge, & qu'Alphidius ne commence ſon ouvrage que de-là. Mais afin que ceux qui liront cet ouvrage, & qui voudront travailler, n'y ſoient pas trompés, voici un grand nombre des noms donnés à la pierre au rouge. *Acide, aigu, adam, aduma, almagra, altum* ou *élevé*, *azernard, ame, bélier, or, or-vif, or altéré, cancer, cadmie, camereth, bile, chibur, cendre, cendre de tartre, corſuſte, corps, corps proprement dit, corps rouge, droite, deeb, déhab, Eté, ſer, forme, forme de l'homme, frere, fruit, coq, crête de coq, gabricius, gabrius, gophrith, grain d'Ethiopie, gomme, gomme rouge, hageralzarnard, homme, feu, ſeu de nature, infini, jeuneſſe, hebrit, pierre, pierre indienne, pierre indradême, pierre laſule, pierre rouge, litharge d'or, litharge rouge, lumiere, matin, Mars, marteck, mâle, magnéſie rouge, métros, miniere, neuſi, huile de Mars, huile incombuſtible, huile rouge, olive, olive perpétuelle, orient, pere, une partie, pierre étoilée, phiſon, roi, réezon, réſidence, rougeur, rubis, ſel, ſel rouge, ſemence, ſericon, ſoleil, ſoufre, ſoufre rouge, ſoufre vif, tamne, troiſieme,*

treizieme, terre rouge, thériaque, thelima, thion, thita, toarech, vare, veine, ſang, pavot, vin rouge, vin, virago, jaune d'œuf, vitriol rouge, chalcitis, colchotar, cochenille, verre, zaaph, zahau, zit, zumech, zumelazuli, ſel d'urine, &c.

Mais tous ces noms ne lui ont pas été donnés pour la même raiſon; les Auteurs dans ces différentes dénominations n'ont eu égard qu'à la maniere de l'enviſager, tantôt par rapport à ſa couleur, tantôt à ſes qualités. Ceux, par exemple, qui ont nommé cette matiere ou pierre au rouge, acide, adam, Eté, almagra, ame, bélier, or, cancer, camereth, cendre de tartre, corſuflé, déeb, frere, fruit, coq, jeuneſſe, kibrit, pierre indradême, marteck, mâle, pere, ſoleil, troiſieme, neuſis, olive, thion, verre, zaaph, ne l'ont nommée ainſi qu'à cauſe de l'altération de ſa complexion. Ceux qui n'ont eu en vue que ſa couleur, l'ont appelée gomme rouge, huile rouge, rubis, ſéricon, ſoufre rouge, jaune d'œuf, vitriol rouge, &c. « En cette opération de rubifiement, dit Flamel, encore que tu imbibes, » tu n'auras gueres de noir, mais bien du violet, bleu, & de la couleur de la queue du » paon: car notre pierre eſt ſi triomphante en » ſiccité, qu'incontinent que ton mercure la » touche, la nature s'éjouiſſant de ſa nature, ſe » joint à elle, & la boit avidement; & partant le noir qui vient de l'humidité ne ſe peut » montrer qu'un peu ſous ces couleurs violettes » & bleues, d'autant que la ſiccité gouverne » maintenant abſolument..... Or ſouviens-toi

» de commencer la rubification par l'appofition » du mercure orangé rouge; mais il n'en faut » gueres verfer, & feulement une ou deux fois, » felon que tu verras: car cette opération fe doit » faire par feu fec, fublimation & calcination » feche. Et vraiment je te dis ici un fecret que » tu trouveras bien rarement écrit. »

Dans cette opération le corps fixe fe volatilife; il monte & defcend en circulant dans le vafe, jufqu'à ce que le fixe ayant vaincu le volatil, il le précipite au fond avec lui pour ne plus faire qu'un corps de nature abfolument fixe. Ce que nous avons rapporté de Flamel doit s'entendre de l'élixir dont nous parlerons ci-après; mais quant aux opérations du premier œuvre, ou de la maniere de faire le foufre Philofophique, d'Efpagnet la décrit ainfi (*a*) : « Choififfez » un Dragon rouge, courageux, qui n'ait rien » perdu de fa force naturelle: enfuite fept ou » neuf Aigles vierges, hardies, dont les rayons » du Soleil ne foient pas capables d'éblouir les » yeux: mettez-les avec le Dragon dans une » prifon claire tranfparente, bien clofe, & par » deffus un bain chaud, pour les exciter au » combat. Ils ne tarderont pas à en venir aux » prifes; le combat fera long & très-pénible » jufqu'au quarante-cinquieme ou cinquantieme » jour, que les Aigles commenceront à dévorer » le Dragon. Celui-ci en mourant infectera » toute la prifon de fon fang corrompu, & d'un » venin très-noir, à la violence duquel les Ai-

(*a*) Lum. 109.

» gles ne pouvant réſiſter, expireront auſſi. De » la putréfaction de leurs cadavres naîtra un » corbeau, qui élevera peu à peu ſa tête; & » par l'augmentation du bain, il déploiera ſes » ailes, & commencera à voler; le vent, les » nuages l'emporteront çà & là; fatigué d'être » ainſi tourmenté, il cherchera à s'échapper: » ayez donc ſoin qu'il ne trouve aucune iſſue. » Enfin lavé & blanchi par une pluie conſ- » tante, de longue durée, & une roſée céleſte, » on le verra métamorphoſé en cygne. La naiſ- » ſance du corbeau vous indiquera la mort du » Dragon.

» Si vous êtes curieux de pouſſer juſqu'au » rouge, ajoutez l'élément du feu qui manque » à la blancheur: ſans toucher ni remuer le vaſe, » mais en fortifiant le feu par degrés, pouſſez » ſon action ſur la matiere juſqu'à ce que l'oc- » culte devienne manifeſte, l'indice ſera la cou- » leur citrine. Gouvernez alors le feu du qua- » trieme degré, toujours par les degrés requis, » juſqu'à ce que par l'aide de Vulcain, vous » voyiez éclore des roſes rouges, qui ſe change- » ront en amaranthes, couleur de ſang. Mais ne » ceſſez de faire agir le feu par le feu, que vous » ne voyiez le tout réduit en cendres très-rouges » & impalpables. »

Ce ſoufre Philoſophique eſt une terre d'une ténuité, d'une ignéité & d'une ſéchereſſe extrêmes. Elle contient un feu de nature très-abondant, c'eſt pourquoi on l'a nommé *feu de la pierre*. Il a la propriété d'ouvrir, de pénétrer les corps des métaux, & de les changer en ſa

propre nature : on le nomme en conséquence *pere* & semence masculine.

Les trois couleurs noire, blanche & rouge doivent nécessairement se succéder dans l'ordre que nous les avons décrites; mais elles ne sont pas les seules qui se manifestent. Elles indiquent les changemens essentiels qui surviennent à la matiere : au lieu que les autres couleurs presqu'infinies & semblables à celles de l'arc-en-ciel, ne sont que passageres & d'une durée très-courte. Ce sont des especes de vapeurs qui affectent plutôt l'air que la terre, qui se chassent les unes & les autres, & qui se dissipent pour faire place aux trois principales dont nous avons parlé.

Ces couleurs étrangeres sont cependant quelquefois des signes d'un mauvais régime, & d'une opération mal conduite; la noirceur répétée en est une marque certaine: car les petits corbeaux, dit d'Espagnet (*a*), ne doivent point retourner dans le nid après l'avoir quitté. La rougeur prématurée est encore de ce nombre; car elle ne doit paroître qu'à la fin, comme preuve de la maturité du grain, & du temps de la moisson.

De l'Elixir.

Ce n'est pas assez d'être parvenu au soufre Philosophique que nous venons de décrire; la plupart y ont été trompés, & ont abandonné l'œuvre dans cet état-là, croyant l'avoir poussé à sa perfection. L'ignorance des procédés de la

(*a*) Can. 66.

Nature & de l'Art sont la cause de cette erreur. En vain voudroit-on tenter de faire la projection avec ce soufre au pierre, au rouge. La pierre Philosophale ne peut être parfaite qu'à la fin du second œuvre qu'on appelle *Elixir*.

De ce premier soufre on en fait un second, que l'on peut ensuite multiplier à l'infini. On doit donc conserver précieusement cette premiere miniere de feu céleste pour l'usage requis.

L'élixir, suivant d'Espagnet, est composé d'une matiere triple; savoir, d'une eau métallique, ou du mercure sublimé philosophiquement, du ferment blanc, si l'on veut faire l'élixir au blanc, ou du ferment rouge pour l'élixir au rouge, & enfin du second soufre; le tout selon les poids & proportions Philosophiques. L'élixir doit avoir cinp qualités, il doit être fusible, permanent, pénétrant, *tingeant* & *multipliant*; il tire sa teinture & sa fixation du ferment; sa fusibilité de l'argent-vif, qui sert de moyen pour réunir les teintures du ferment & du soufre; & sa propriété multiplicative lui vient de l'esprit de la quintessence qu'il a naturellement.

Les deux métaux parfaits donnent une teinture parfaite, parce qu'ils tiennent la leür du soufre pur de la Nature; il ne faut donc point chercher son ferment ailleurs que dans ces deux corps. Teignez donc votre élixir blanc avec la Lune, & le rouge avec le Soleil. Le mercure reçoit d'abord cette teinture, & la communique ensuite. Prenez garde à vous tromper dans le mélange des fermens, & ne prenez pas l'un pour l'autre, vous perdriez tout. Ce second œuvre se

fait dans le même vase, ou dans un vase semblable au premier, dans le même fourneau, & avec les mêmes degrés de feu ; mais il est beaucoup plus court.

La perfection de l'élixir consiste dans le mariage & l'union parfaite du sec & de l'humide, de maniere qu'ils soient inséparables, & que l'humide donne au sec la propriété d'être fusible à la moindre chaleur. On en fait l'épreuve en en mettant un peu sur une lame de cuivre ou de fer échauffé : s'il fond d'abord sans fumée, on a ce qu'on souhaite.

PRATIQUE DE L'ÉLIXIR,

Suivant d'Espagnet.

♃. « Terre rouge ou ferment rouge, trois parties ; eau & air pris ensemble, six parties : mêlez le tout, & broyez pour en faire un amalgame, ou pâte métallique, de consistance de beurre, de maniere que la terre soit impalpable ou insensible au tact ; ajoutez-y une partie & demie de feu, & mettez le tout dans un vase que vous scellerez parfaitement. Donnez-lui un feu du premier degré, pour la digestion ; vous ferez ensuite l'extraction des élémens par les degrés de feu qui leur sont propres, jusqu'à ce qu'ils soient tous réduits en terre fixe. La matiere deviendra comme une pierre brillante, transparente, rouge, & sera pour lors dans sa perfection. Prenez-en à volonté, mettez-le dans un creuset sur

» un feu léger, & imbibez cette partie avec son
» huile rouge, en l'incérant goutte à goutte jusqu'à
» qu'à ce qu'elle se fonde & coule sans fumée.
» Ne craignez pas que votre mercure s'évapore;
» car la terre boira avec plaisir & avidité cette
» humeur qui est de sa nature. Vous avez alors
» en possession votre élixir parfait. Remerciez
» Dieu de la faveur qu'il vous a faite; faites-en
» usage pour sa gloire, & gardez le secret. »

L'élixir blanc se fait de même que le rouge; mais avec des ferments blancs, & de l'huile blanche.

Quintessence.

La quintessence est une extraction de la plus spiritueuse & radicale substance de la matiere; elle se fait par la séparation des élémens qui se terminent en une céleste & incorruptible essence dégagée de toutes les hétérogénéités. Aristote la nomme une substance très-pure, incorporée en certaine matiere non mélangée d'accidens. Héraclite l'appelle une essence céleste, qui prend le nom du lieu d'où elle tire son origine. Paracelse la dit, l'être de notre ciel centrique; Pline, une essence corporelle, séparée néanmoins de toute matérialité, & dégagée du commerce de la matiere. Elle a été nommée en conséquence un corps spirituel, ou un esprit corporel, fait d'une substance Ethérée. Toutes ces qualités lui ont fait donner le nom de quintessence, c'est-à-dire, une cinquieme substance, qui résulte de l'union des parties les plus pures des élémens.

Le secret Philosophique consiste à séparer les

élémens des mixtes, à les rectifier, & par la réunion de leurs parties pures, homogenes & spiritualisées, faire cette quintessence, qui en renferme toutes les propriétés, sans être sujette à leur altération.

La Teinture.

Lorsque les ignorans dans la Philosophie Hermétique lisent le terme de *teinture* dans les ouvrages qui traitent de cette science, ils s'imaginent qu'on doit l'entendre seulement de la couleur des métaux, telle que l'orangée pour l'or, & la blanche pour l'argent. Et comme il est dit dans ces mêmes ouvrages, que le soufre est le principe de la teinture ; on travaille à extraire ce soufre par des eaux fortes, des eaux régales, par la calcination & les autres opérations de la Chymie vulgaire. Ce n'est pas là proprement l'idée des Philosophes, non seulement pour les opérations, mais pour la teinture prise en elle-même. La teinture de l'or ne peut être séparée de son corps, parce qu'elle en est l'ame ; & qu'on ne pourroit l'en extraire sans détruire le corps ; ce qui n'est pas possible à la Chymie vulgaire, comme le savent très-bien tous ceux qui ont voulu tenter cette expérience.

La teinture, dans le sens Philosophique, est l'élixir même, rendu fixe, fusible, pénétrant & tingeant, par la corruption & les autres opérations dont nous avons parlé. Cette teinture ne consiste donc pas dans la couleur externe, mais dans la substance même qui donne la teinture

avec la forme métallique. Elle agit comme le ſafran dans l'eau ; elle pénetre même plus que l'huile ne fait ſur le papier ; elle ſe mêle intimement comme la cire avec la cire, comme l'eau avec l'eau, parce que l'union ſe fait entre deux choſes de même nature. C'eſt de cette propriété que lui vient celle d'être une panacée admirable pour les maladies des trois regnes de la Nature ; elle va chercher dans eux le principe radical & vital, qu'elle débarraſſe, par ſon action, des hétérogenes qui l'embarraſſent, & le tiennent en priſon ; elle vient à ſon aide, & ſe joint à lui pour combattre ſes ennemis. Ils agiſſent alors de concert, & remportent une victoire parfaite. Cette quinteſſence chaſſe l'impureté des corps, comme le feu fait évaporer l'humidité du bois ; elle conſerve la ſanté, en donnant des forces au principe de la vie pour réſiſter aux attaques des maladies, & faire la ſéparation de la ſubſtance véritablement nutritive des alimens, d'avec celle qui n'en eſt que le véhicule.

La Multiplication.

On entend par la multiplication Philoſophique, une augmentation en quantité & en qualités, & l'une & l'autre au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. Celle de la qualité eſt une multiplication de la teinture par une corruption, une volatiliſation & une fixation réitérées autant de fois qu'il plaît à l'Artiſte. La ſeconde augmente ſeulement la quantité de la teinture, ſans accroître ſes vertus.

Le second soufre se multiplie avec la même matiere dont il a été fait, en y ajoutant une petite partie du premier, selon les poids & mesures requises. Il y a néanmoins trois manieres de faire la multiplication, si nous en croyons d'Espagnet, qui les décrit de la maniere suivante. La premiere est de prendre une partie de l'élixir parfait rouge, que l'on mêle avec neuf parties de son eau rouge; on met le vase au bain, pour faire dissoudre le tout en eau. Après la solution, on cuit cette eau jusqu'à ce qu'elle se coagule en une matiere semblable à un rubis; on insere ensuite cette matiere à la maniere de l'élixir; & dès cette premiere opération la médecine acquiert dix fois plus de vertus qu'elle n'en avoit. Si l'on réitere ce même procédé une seconde fois, elle augmentera de cent; une troisieme fois de mille, & ainsi de suite toujours par dix.

La seconde maniere est de mêler la quantité que l'on veut d'élixir avec son eau, en gardant cependant les proportions entre l'un & l'autre, & après avoir mis le tout dans un vase de réduction bien scellé, le dissoudre au bain, & suivre tout le régime du second, en distillant successivement les élémens par leurs propres feux, jusqu'à ce que le tout devienne pierre. On incere ensuite comme dans l'autre, & la vertu de l'élixir augmente de cent dès la premiere fois; mais cette voie est plus longue. On la réitere comme la premiere, pour accroître sa force de plus en plus.

La troisieme enfin est proprement la multiplication en quantité. On projette une once de

l'élixir multiplié en qualité ſur cent onces de mercure commun purifié ; ce mercure mis ſur un petit feu ſe changera bientôt en élixir. Si on jette une once de ce nouvel élixir ſur cent onces d'autre mercure commun purifié, il deviendra or très-fin. La multiplication de l'élixir au blanc ſe fait de la même maniere, en prenant l'élixir blanc & ſon eau, au lieu de l'élixir rouge.

Plus on réiterera la multiplication en qualité, plus elle aura d'effet dans la projection; mais non pas de la troiſieme maniere de multiplier dont nous avons parlé; car ſa force diminue à chaque projection. On ne peut cependant pouſſer cette réitération que jusqu'à la quatrieme ou cinquieme fois, parce que la médecine ſeroit alors ſi active & ſi ignée, que les opérations deviendroient inſtantanées, puiſque leur durée s'abrege à chaque réitération; ſa vertu d'ailleurs eſt aſſez grande à la quatrieme ou cinquieme fois pour combler les deſirs de l'Artiſte, puiſque, dès la premiere, un grain peut convertir cent grains de mercure en or, à la ſeconde mille, à la troiſieme dix mille, à la quatrieme cent mille, &c. On doit juger de cette médecine comme du grain, qui multiplie à chaque fois que l'on ſeme.

Des poids dans l'Œuvre.

Rien de plus embrouillé que les poids & les proportions requis dans l'œuvre Philoſophique. Tous les Auteurs en parlent, & pas un ne les explique clairement. L'un dit qu'il faut meſurer

ſon feu clibaniquement (*a*); l'autre géométriquement (*b*). Celui-là, ſuivant la chaleur du Soleil depuis le printems jusqu'en automne; celui-ci, qu'il faut une chaleur fébrile, &c. Mais le Trévisan nous conseille de donner un feu lent & foible plutôt que fort, parce qu'on ne riſque alors que de finir l'œuvre plus tard, au lieu qu'en forçant le feu, on eſt dans un danger évident de tout perdre.

Le composé des mixtes & leur vie ne ſubſiſtent que par la meſure & le poids des élémens combinés & proportionnés de maniere que l'un ne domine point ſur les autres en tyran. S'il y a trop de feu, le germe ſe brûle; ſi trop d'eau, l'eſprit ſéminal & radical ſe trouve ſuffoqué; ſi trop d'air & de terre, le composé aura ou trop, ou trop peu de conſiſtance, & chaque élément n'aura pas ſon action libre.

Cette difficulté n'eſt pas cependant ſi grande qu'elle le paroît d'abord à la premiere lecture des Philoſophes; quelques uns nous avertiſſent (*c*) que la Nature a toujours la balance à la main pour peſer ces élémens, & en faire ſes mélanges tellement proportionnés, qu'il en réſulte toujours les mixtes qu'elle ſe propoſe de faire, à moins qu'elle ne ſoit empêchée dans ſes opérations par le défaut de la matrice où elle fait ſes opérations, ou par celui des ſemences qu'on lui fournit, ou enfin par d'autres accidens. Nous voyons même dans la Chymie vulgaire, que

(*a*) Flamel.
(*b*) D'Eſpagnet & Artéphius.
(*c*) Le Trévisan.

deux corps hétérogenes ne se mêlent point ensemble, ou ne peuvent rester long-temps unis; que lorsque l'eau a dissout une certaine quantité de sel, elle n'en dissout pas davantage; que plus les corps ont d'affinité ensemble, plus ils semblent se chercher, & quitter même ceux qui en ont le moins pour se réunir à ceux qui en ont le plus. Ces expériences sont connues, particulierement entre les minéraux & les métaux.

L'Artiste du grand œuvre se propose la Nature pour modele; il faut donc qu'il étudie cette Nature pour pouvoir l'imiter Mais comment trouver ses poids & ses combinaisons? Quand elle veut faire quelque mixte, elle ne nous appelle pas à son conseil, ni à ses opérations, tant pour voir ses matieres constituantes, que son travail dans l'emploi qu'elle en fait. Les Philosophes Hermétiques ne se lassent point de nous recommander de suivre la Nature; sans doute qu'ils la connoissent, puisqu'ils se flattent d'être ses disciples. Ce seroit donc dans leurs ouvrages qu'on pourroit apprendre à l'imiter. Mais l'un (*a*) dit « qu'il ne faut qu'une seule chose pour parfaire » l'œuvre, qu'il n'y a qu'une pierre, qu'une » médecine, qu'un vaisseau, qu'un régime, & » qu'une seule disposition ou maniere pour faire » successivement le blanc & le rouge. Ainsi, » quoi que nous disions, ajoute le même Auteur, » mets ceci, mets cela; nous n'entendons pas » qu'il faille prendre plus d'une chose, la mettre » une seule fois dans le vaisseau, & le fermer

(*a*) Artéphius.

» ensuite jusqu'à ce que l'œuvre soit parfaite &
» accomplie. , ... que l'Artiste n'a autre chose
» à faire qu'à préparer extérieurement la ma-
» tiere comme il faut, parce que d'elle-même
» elle fait intérieurement tout ce qui est néces-
» saire pour se rendre parfaite.... ainsi prépare &
» dispose seulement la matiere, & la Nature fera
» tout le reste. »

Raymond Lulle nous avertit que cette chose unique n'est pas une seule chose prise individuellement, mais deux choses de même nature, qui n'en font qu'une ; s'il y a deux ou plusieurs choses à mêler, il faut le faire avec proportion, poids & mesure. Nous en avons parlé dans l'article des signes démonstratifs, sous les noms d'Aigle & de Dragon ; & nous avons aussi donné les proportions des matieres requises pour la multiplication. On doit voir par-là que les proportions des matieres ne sont pas les mêmes dans le premier & le second œuvre.

Régles générales très-instructives.

Il ne faut presque jamais prendre les paroles des Philosophes à la lettre, parce que tous leurs termes ont double entente, & qu'ils affectent d'employer ceux qui sont équivoques. Ou s'ils font usage des termes connus & usités dans le langage ordinaire (*a*), plus ce qu'ils disent paroît simple, clair & naturel, plus il faut y soupçonner de l'artifice. *Timeo Danaos, & dona*

(*a*) Geber, d'Espagnet, & plusieurs autres.

ferentes. Dans les endroits au contraire où ils paroissent embrouillés, enveloppés, & presqu'inintelligibles, c'est ce qu'il faut étudier avec plus d'attention. La vérité y est cachée.

Pour mieux découvrir cette vérité, il faut les comparer les uns avec les autres, faire une concordance de leurs expressions & de leurs dires, parce que l'un laisse échapper quelquefois ce qu'un autre a omis à dessein (*a*). Mais dans ce recueil de textes, on doit bien prendre garde à ne pas confondre ce que l'un dit de la premiere préparation, avec ce qu'un autre dit de la troisieme.

Avant de mettre la main à l'œuvre, on doit avoir tellement combiné tout, que l'on ne trouve plus dans les livres des Philosophes (*b*) aucune chose qu'on ne soit en état d'expliquer par les opérations qu'on se propose d'entreprendre. Il faut pour cet effet être assuré de la matiere que l'on doit employer; voir si elle a véritablement toutes les qualités & les propriétés par lesquelles les Philosophes la désignent, puisqu'ils avouent qu'ils ne l'ont point nommée par le nom sous lequel elle est connue ordinairement. On doit observer que cette matiere ne coûte rien, ou peu de choses; que la médecine, que le Philalethe (*c*), après Geber, appelle médecine du premier ordre, ou la premiere préparation, se parfait sans beaucoup de frais, en tout lieu, en tout

(*a*) Philalethe.
(*b*) Zachaire.
(*c*) Enarr. Meth. Trium. Gebr. medic.

temps, par toutes ſortes de perſonnes, pourvu qu'on ait une quantité ſuffiſante de matiere.

La Nature ne perfectionne les mixtes que par des choſes qui ſont de même nature (a) ; on ne doit donc pas prendre du bois pour perfectionner le métal. L'animal engendre l'animal, la plante produit la plante, & la nature métallique les métaux. Les principes radicaux du métal ſont un ſoufre & un argent-vif, mais non les vulgaires; ceux-ci entrent comme complément, comme principes même conſtituans, mais comme principes combuſtibles, accidentels & ſéparables du vrai principe radical, qui eſt fixe & inaltérable. On peut voir ſur la matiere ce que j'en ai rapporté dans ſon article, conformément à ce qu'en diſent les Philoſophes.

Toute altération d'un mixte ſe fait par diſſolution en eau ou en poudre, & il ne peut être perfectionné que par la ſéparation du pur d'avec l'impur. Toute converſion d'un état à un autre ſe fait par un agent, & dans un temps déterminé. La nature n'agit que ſucceſſivement ; l'Artiſte doit faire de même.

Les termes de converſion, deſſication, mortification, inſpiſſation, préparation, altération, ne ſignifient que la même choſe dans l'Art Hermétique. La ſublimation, deſcenſion, diſtillation, putréfaction, calcination, congélation, fixation, cération, ſont, quant à elles-mêmes, des choſes différentes; mais elles ne conſtituent dans l'œuvre qu'une même opération continuée dans le

(a) Coſmopolite.

même vaſe. Les Philoſophes n'ont donné tous ces noms qu'aux différentes choſes ou changemens qu'ils ont vu ſe paſſer dans le vaſe. Lorſqu'ils ont apperçu la matiere s'exhaler en fumée ſubtile, & monter au haut du vaſe, ils ont nommé cette aſcenſion, *ſublimation.* Voyant enſuite cette vapeur deſcendre au fond du vaſe, ils l'ont appelée *deſcenſion*, *diſtillation.* Morien dit en conſequence : toute notre opération conſiſte à extraire l'eau de ſa terre, & à l'y remettre juſqu'à ce que la terre pourriſſe & ſe purifie. Lorſqu'ils ont apperçu que cette eau, mêlée avec ſa terre, ſe coaguloit ou s'épaiſſiſſoit, qu'elle devenoit noire & puante, ils ont dit que c'étoit la putréfaction, principe de génération. Cette putréfaction dure juſqu'à ce que la matiere ſoit devenue blanche.

Cette matiere étant noire, ſe réduit en poudre lorſqu'elle commence à devenir griſe; cette apparence de cendre a fait naître l'idée de la calcination, incération, incinération, déalbation; & lorſqu'elle eſt parvenue à une grande blancheur, ils l'ont nommée calcination parfaite. Voyant que la matiere prenoit une conſiſtance ſolide, qu'elle ne fluoit plus, elle a formé leur *congélation*, leur *induration*; c'eſt pourquoi ils ont dit que tout le magiſtere conſiſte à diſſoudre & à coaguler naturellement.

Cette même matiere congelée, & endurcie de maniere qu'elle ne ſe réſolve plus en eau, leur a fait dire, qu'il falloit la ſécher & la fixer; ils ont donc donné à cette prétendue opération, les noms de *deſſication*, *fixation*, *cération*, parce qu'ils expliquent ce terme d'une union parfaite

de la partie volatile avec la fixe ſous la forme d'une poudre ou pierre blanche.

Il faut donc regarder cette opération comme unique, mais exprimée en termes différens. On ſaura encore que toutes les expreſſions ſuivantes ne ſignifient auſſi que la même choſe. Diſtiller à l'alambic; ſéparer l'ame du corps; brûler; aquéfier; calciner; cérer; donner à boire; adapter enſemble; faire manger; aſſembler; corriger; cribler; couper avec des tenailles; diviſer; unir les élémens; les extraire; les exalter; les convertir; les changer l'un dans l'autre; couper avec le couteau; frapper du glaive, de la hache, du cimeterre; percer avec la lance, le javelot, la fleche; aſſommer; écraſer; lier; délier; corrompre; folier; fondre; engendrer; concevoir; mettre au monde; puiſer; humecter; arroſer; imbiber; empâter; amalgamer; enterrer; incérer; laver; laver avec le feu; adoucir; polir; limer; battre avec le marteau; mortifier; noircir; putréfier; tourner au tour; circuler; rubéfier; diſſoudre; ſublimer; leſſiver; inhumer, reſſuſciter, réverbérer, broyer; mettre en poudre; piler dans le mortier; pulvériſer ſur le marbre, & tant d'autres expreſſions ſemblables: tout cela ne veut dire que cuire par un même régime, jusqu'au rouge foncé. On doit donc ſe donner de garde de remuer le vaſe, & de l'ôter du feu; car ſi la matiere ſe refroidiſſoit, tout ſeroit perdu.

Des vertus de la Médecine.

Elle eſt, ſuivant le dire de tous les Philoſophes, la ſource des richeſſes & de la ſanté; puiſqu'avec elle on peut faire l'or & l'argent en abondance, & qu'on ſe guérit non ſeulement de toutes les maladies qui peuvent être guéries; mais que, par ſon uſage modéré, on peut les prévenir. Un grain ſeul de cette médecine ou élixir rouge, donné aux paralytiques, hydropiques, goutteux, lépreux, les guérira, pourvu qu'ils en prennent la même quantité pendant quelques jours ſeulement. L'épilepſie, les coliques, les rhumes, fluxions, phrénéſie & toute autre maladie interne ne peuvent tenir contre ce principe de vie. Quelques Adeptes ont dit qu'elle donnoit l'ouïe aux ſourds & la vue aux aveugles; qu'elle eſt un remede aſſuré contre toutes ſortes de maladies des yeux, tous apoſtêmes, ulceres, bleſſures, cancers, fiſtule, noli-me-tangere, & toutes maladies de la peau, en en faiſant diſſoudre un grain dans un verre de vin ou d'eau, dont l'on baſſine les maux extérieurs; qu'elle fond peu à peu la pierre dans la veſſie; qu'elle chaſſe tout venin & poiſon en en buvant comme ci-deſſus.

Raymond Lulle (*a*) aſſure qu'elle eſt en général un remede ſouverain contre tous les maux qui affligent l'humanité, depuis les pieds juſqu'à la tête; qu'elle les guérit en un jour, s'ils ont duré un mois; en douze jours, s'ils ſont d'une

(*a*) Teſtam. antiq.

année ; & en un mois, quelque vieux qu'ils ſoient.

Arnaud de Villeneuve (*a*) dit que ſon efficacité eſt infiniment ſupérieure à celle de tous les remedes d'Hippocrate, de Galien, d'Alexandre, d'Avicenne & de toute la Médecine ordinaire ; qu'elle réjouit le cœur, donne de la vigueur & de la force, conſerve la jeuneſſe, & fait reverdir la vieilleſſe. En général, qu'elle guérit toutes les maladies tant chaudes que froides, tant ſeches qu'humides.

Geber (*b*), ſans faire l'énumération des maladies que cette médecine guérit, ſe contente de dire, qu'elle ſurmonte toutes celles que les Médecins ordinaires regardent comme incurables. Qu'elle rajeunit la vieilleſſe, & l'entretient en ſanté pendant de longues années, même au-delà du cours ordinaire, en prenant ſeulement gros comme un grain de moutarde deux ou trois fois la ſemaine à jeun.

Philalethe (*c*) ajoute à cela qu'elle nettoie la peau de toutes taches, rides, &c. ; qu'elle délivre la femme en travail d'enfant, fût-il mort, en tenant ſeulement la poudre au nez de la mere ; & cite Hermès pour ſon garant. Il aſſure avoir lui-même tiré des bras de la mort bien des malades abandonnés des Médecins. On trouve la maniere de s'en ſervir particulierement dans les ouvrages de Raymond Lulle & d'Arnaud de Villeneuve.

(*a*) Roſari.
(*b*) Summâ.
(*c*) Introit. apert. & enarrat. Method.

Des

Des maladies des Métaux.

Le premier vice des métaux vient du premier mélange des principes avec l'argent-vif, & le second se trouve dans l'union des soufres & du mercure. Plus les élémens sont épurés, plus ils sont proportionnellement mêlés & homogenes, plus ils ont de poids, de malléabilité, de fusion, d'extension, de fulgidité, & d'incorruptibilité permanente.

Il y a donc deux sortes de maladies dans les métaux : la premiere est appelée originelle & incurable ; la seconde vient de la diversité du soufre qui fait leur imperfection & leurs maladies ; savoir, la lepre de Saturne, la jaunisse de Vénus, l'enrhumement de Jupiter, l'hydropisie de Mercure, & la gale de Mars.

L'hydropisie du mercure ne lui arrive que de trop d'aquosité & de crudité qui trouvent leur cause dans la froideur de la matrice où il est engendré, & de défaut de temps pour se cuire. Ce vice est un péché originel dont tous les autres métaux participent. Cette froideur, cette crudité, cette aquosité ne peuvent être guéries que par la chaleur & l'ignéité d'un soufre bien puissant.

Outre cette maladie, les autres métaux ont de plus celle qui leur vient de leur soufre tant interne qu'externe. Ce dernier n'étant qu'accidentel, peut être aisément séparé, parce qu'il n'est pas du premier mélange des élémens. Il est noir, impur, puant, il ne se mêle point avec le soufre radical, parce qu'il lui est hétérogene. Il n'est

point susceptible d'une décoction qui puisse le rendre radical & parfait.

Le soufre radical purge, épaissit, fixe en corps parfait le mercure radical ; au lieu que le second le suffoque, l'absorbe, & le coagule avec ses propres impuretés & ses crudités ; il produit alors les métaux imparfaits. On en voit une preuve dans la coagulation du mercure vulgaire fait par la vapeur du soufre de Saturne, éteint par celle de Jupiter.

Ce soufre impur fait toute la différence des métaux imparfaits. La maladie des métaux n'est donc qu'accidentelle ; il y a donc un remede pour les guérir, & ce remede est la poudre Philosophique, ou pierre Philosophale, appelée pour cette raison *poudre de projection.* Son usage est pour les métaux, d'en enfermer dans un peu de cire proportionnellement à la quantité du métal que l'on veut transmuer, & de la jeter sur du mercure mis dans un creuset sur le feu, lorsque le mercure est sur le point de fumer. Il faut que les autres métaux soient en fonte & purifiés. On laisse le creuset au feu jusqu'après la détonation, & puis on le retire, ou on le laisse refroidir dans le feu.

Des temps de la Pierre.

« Les temps de la pierre sont indiqués, dit » d'Espagnet, par l'eau Philosophique & Astro- » nomique. Le premier œuvre au blanc doit être » terminé dans la maison de la Lune ; le second, » dans la seconde maison de Mercure. Le

» premier œuvre au rouge, dans le ſecond domi-
» cile de Vénus; & le ſecond ou le dernier, dans
» la maiſon d'exaltation de Jupiter; car c'eſt de
» lui que notre Roi doit recevoir ſon ſceptre &
» ſa couronne ornée de précieux rubis. »

Philalethe (*a*) ne ſe laſſe point de recommander à l'Artiſte de bien s'inſtruire du poids, de la meſure du temps & du feu; qu'il ne réuſſira jamais s'il ignore, quant à la médecine du troiſieme ordre, les cinq choſes ſuivantes.

Les Philoſophes réduiſent les années en mois, les mois en ſemaines, & les ſemaines en jours.

Toute choſe ſeche boit avidement l'humidité de ſon eſpece.

Elle agit ſur cette humidité, après qu'elle en eſt imbibée, avec beaucoup plus de force & d'activité qu'auparavant.

Plus il y aura de terre, & moins d'eau, la ſolution ſera plus parfaite. La vraie ſolution naturelle ne peut ſe faire qu'avec des choſes de même nature; & ce qui diſſout la Lune, diſſout auſſi le Soleil.

Quant au temps déterminé & à ſa durée pour la perfection de l'œuvre, on ne peut rien conclure de certain de ce qu'en diſent les Philoſophes, parce que les uns, en le déterminant, ne parlent point de celui qu'il faut employer dans la préparation des agens: les autres ne traitent que de l'élixir; d'autres mêlent les deux œuvres; ceux qui font mention de l'œuvre au rouge, ne parlent point toujours de la multipli-

(*a*) Loco cit. p. 156.

cation ; d'autres ne parlent que de l'œuvre au blanc ; d'autres ont leur intention particuliere. C'eſt pourquoi on trouve tant de différence dans les ouvrages ſur cette matiere. L'un dit qu'il faut douze ans, l'autre dix, ſept, trois, un & demi, quinze mois ; tantôt c'eſt un tel nombre de ſemaines. Un Philoſophe a intitulé ſon ouvrage : *L'œuvre de trois jours*. Un autre a dit qu'il n'en falloit que quatre. Pline le Naturaliſte dit que le mois Philoſophique eſt de quarante jours. Enfin tout eſt un myſtere dans les Philoſophes.

Concluſion.

Tout ce traité eſt tiré des Auteurs ; je me ſuis ſervi preſque toujours de leurs propres expreſſions. J'en ai cité de temps en temps quelques-uns, afin de mieux perſuader que je n'y parle que d'après eux. Quand je n'ai point cité leurs ouvrages, c'eſt que je ne les avois pas alors ſous ma main. On a dû y remarquer un accord parfait, quoiqu'ils ne parlent que par énigmes & par allégories. J'avois d'abord deſſein de rapporter beaucoup de traits tirés des douze Clefs de Baſile Valentin, parce qu'il a plus ſouvent que les autres employé les allégories des Dieux de la Fable, & qu'elles auroient eu en conſéquence un rapport plus immédiat avec le traité ſuivant ; mais des énigmes n'expliquent pas des énigmes ; d'ailleurs cet ouvrage eſt aſſez commun ; il n'en eſt pas de même des autres.

Pour entendre plus aiſément les explications que je donne dans le traité des Hiéroglyphes,

on ſaura que les Philoſophes donnent ordinairement le nom de mâle ou pere, au principe ſulfureux, & le nom de femelle au principe mercuriel. Le fixe eſt auſſi mâle ou agent; le volatil eſt femelle ou patient. Le réſultat de la réunion des deux, eſt l'enfant Philoſophique, communément mâle, quelquefois femelle, quand la matiere n'eſt parvenue qu'au blanc, parce qu'elle n'a pas encore toute la fixité dont elle eſt ſuſceptible: auſſi les Philoſophes l'ont nommée Lune, Diane; & le rouge, Soleil, Apollon, Phébus. L'eau mercurielle & la terre volatile ſont toujours femelle, ſouvent mere, comme Cérès, Latone, Sémélé, Europe, &c. L'eau eſt ordinairement déſignée ſous des noms de filles, Nymphes, Naïades, &c. Le feu interne eſt toujours maſculin, & dans l'action. Les impuretés ſont indiquées par des monſtres.

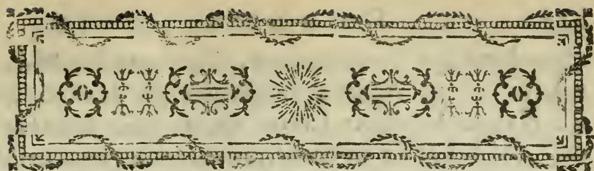
Baſile Valentin, que j'ai cité ci-devant, introduit les Dieux de la Fable, ou les Planetes, comme interlocuteurs, dans la pratique abrégée qu'il donne au commencement de ſon Traité des douze Clefs. En voici la ſubſtance.

Diſſous du bon or comme la Nature l'enſeigne, dit cet Auteur, tu trouveras une ſemence qui eſt le commencement, le milieu & la fin de l'œuvre, de laquelle notre or & ſa femme ſont produits; ſavoir, un ſubtil & pénétrant eſprit, une ame délicate, nette & pure, & un corps ou ſel qui eſt un baume des Aſtres. Ces trois choſes ſont réunies dans notre eau mercurielle. On mena cette eau au Dieu Mercure ſon pere, qui l'épouſa; il en vint une huile incombuſtible. Mercure jeta

ſes ailes d'aigle, dévora ſa queue de dragon & attaqua Mars, qui le fit priſonnier, & conſtitua Vulcain pour ſon Geolier. Saturne ſe préſenta, & conjura les autres Dieux de le venger des maux que Mercure lui avoit faits. Jupiter approuva les plaintes de Saturne, & donna ſes ordres, qui furent exécutés. Mars alors parut avec une épée flamboyante, variée de couleurs admirables, & la donna à Vulcain pour qu'il exécutât la ſentence prononcée contre Mercure, & qu'il réduisît en poudre les os de ce Dieu. Diane ou la Lune ſe plaignit que Mercure tenoit ſon frere en priſon avec lui, & qu'il falloit l'en retirer; Vulcain n'écouta point ſa priere, & ne ſe rendit même pas à celle de la belle Vénus qui ſe préſenta avec tous ſes appas. Mais enfin le Soleil parut couvert de ſon manteau de pourpre & dans tout ſon éclat.

Je finis ce traité par la même allégorie que d'Eſpagnet. La Toiſon d'or eſt gardée par un Dragon à trois têtes; la premiere vient de l'eau, la ſeconde de la terre, la troiſieme de l'air. Ces trois têtes doivent enfin, par les opérations, ſe réunir en une ſeule, qui ſera aſſez forte & aſſez puiſſante pour dévorer tous les autres Dragons. Invoquez Dieu pour qu'il vous éclaire; s'il vous accorde cette Toiſon d'or, n'en uſez que pour ſa gloire, l'utilité du prochain, & votre ſalut.





LES FABLES ET LES HIÉROGLYPHES DES ÉGYPTIENS.

LIVRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Tout chez les Egyptiens avoit un air de myſtere, ſuivant le témoignage de Saint Clément d'Alexandrie (*a*). Leurs maiſons, leurs temples, leurs inſtrumens, les habits qu'ils portoient tant dans les cérémonies de leur culte, que dans les pompes & les fêtes publiques, leurs geſtes mêmes étoient des ſymboles & des repréſentations de quelque choſe de grand. Ils avoient puiſé ce goût dans les inſtructions du plus grand homme qui ait jamais paru. Il étoit Egyptien lui-même, nommé *Thoth* ou

(*a*) Stromat. l. 6.

Phtath par ses compatriotes, *Taut* par les Phéniciens (*a*), & *Hermes Trismégiste* par les Grecs. La Nature sembloit l'avoir choisi pour son favori, & lui avoit en conséquence prodigué toutes les qualités nécessaires pour l'étudier & la connoître parfaitement; Dieu lui avoit, pour ainsi dire, infusé les arts & les sciences, afin qu'il en instruisît le monde entier.

Voyant la superstition introduite en Egypte, & qu'elle avoit obscurci les idées que leurs peres leur avoient données de Dieu, il pensa sérieusement à prévenir l'idolatrie, qui menaçoit de se glisser insensiblement dans le culte Divin. Mais il sentit bien qu'il n'étoit pas à propos de découvrir les mysteres trop sublimes de la Nature & de son Auteur à un peuple aussi peu capable d'être frappé de leur grandeur, qu'il étoit peu susceptible de leur connoissance. Persuadé que tôt ou tard ce peuple les tourneroit en abus, il s'avisa d'inventer des symboles si subtils, & si difficiles à entendre, que les Sages ou les génies les plus pénétrans seroient les seuls qui pourroient y voir clair, pendant que le commun des hommes n'y trouveroit qu'un sujet d'admiration. Ayant cependant dessein de transmettre ses idées claires & pures à la postérité, il ne voulut pas les laisser à deviner, sans déterminer leur signification, & sans les communiquer à quelques personnes. Il fit choix pour cet effet d'un certain nombre d'hommes qu'il reconnut les plus propres à être les dépositaires de son secret, & seu-

(*a*) Eufeb. l. 1. c. 7.

lement entre ceux qui pouvoient aſpirer au trône. Il les établit Prêtres du Dieu vivant, après les avoir raſſemblés, & les inſtruiſit de toutes les ſciences & les arts, en leur expliquant ce que ſignifioient les ſymboles & les hiéroglyphes qu'il avoit imaginés. L'Auteur Hébreu du livre qui a pour titre *la Maiſon de Melchiſedech*, parle d'Hermès en ces termes : « La maiſon de » Canaan vit ſortir de ſon ſein un homme d'une » ſageſſe conſommée, nommé *Adris* ou Hermès. » Il inſtitua le premier des écoles, inventa les » lettres & les ſciences Mathématiques, il ap- » prit aux hommes l'ordre des temps ; il leur » donna des loix, il leur montra la maniere de » vivre en ſociété, & de mener une vie douce » & gracieuſe ; ils apprirent de lui le culte Divin, » & tout ce qui pouvoit contribuer à les faire » vivre heureuſement ; de maniere que tous ceux » qui après lui ſe rendirent recommandables dans » les arts & les ſciences, ambitionnoient de por- » ter le même non d'*Adris*. »

Dans le nombre de ces arts & ſciences, il y en avoit un qu'il ne communiqua à ces Prêtres qu'à condition qu'ils le garderoient pour eux avec un ſecret inviolable. Il les obligea par ſerment à ne le divulguer qu'à ceux qui, après une longue épreuve, auroient été trouvés dignes de leur ſuccéder : les Rois leur défendirent même de le révéler, ſous peine de la vie. Cet art étoit appelé l'*Art des Prêtres*, comme nous l'apprenons de Salamas (*a*), de Mahumet Ben Almaſ-

(*a*) De mirabil. mundi.

chaudi dans Gelaldinus (*a*), d'Ismael Sciachinscia, & de Gelaldinus lui-même (*b*). Alkandi fait mention d'Hermès dans les termes suivans: « Du temps d'Abraham vivoit en Egypte Hermès » ou Idris second; que la paix soit sur lui; & » il fut surnommé Trismégiste, parce qu'il étoit » Prophete, Roi & Philosophe. Il enseigna l'Art » des métaux, l'Alchymie, l'Astrologie, la Ma» gie, la science des Esprits.... Pythagore, Ben» tocle (Empédocle), Archélaüs le Prêtre; So» crate, Orateur & Philosophe; Platon Auteur » politique, & Aristote le Logicien, puiserent » leur science dans les écrits d'Hermès. » Eusebe déclare expressément, d'après Manéthon, qu Hermès fut l'instituteur des Hiéroglyphes; qu'il les réduisit en ordre, & les dévoila aux Prêtres; que Manéthon, Grand-Prêtre des Idoles, les expliqua en Langue grecque à Ptolomée Philadelphe. Ces Hiéroglyphes étoient regardés comme sacrés; on les tenoit cachés dans les lieux les plus secrets des Temples (*c*).

(*a*) *Fuit autem Nacraus artis sacerdotalis & magiæ peritus; fecit autem ope magiæ mirabilia multa & magna....... & cum Nacraus fuisset mortuus, successit filius ejus Nathras; fuitque sicut pater artis sacerdotalis & magiæ peritus.* Hist. Ægypt.

(*b*) *Et cum mortuus esset Nathras, regnavit post eum frater ejus Mesram, fuitque sicut cœteri peritus artis sacerdotalis & magiæ*, ibid.

(*c*) *Ex scriptis Manethonis sebennitæ, qui tempore Ptolomæi Philadelphi Archisacerdos idolorum, quæ sunt in Ægypto, oraculo doctus imaginum jacentium in terra Syradica, sacra dialecto inscriptorum, sacrisque litteris insculptorum à Thoyt primo Hermete, quas interpretatus est*

Le grand ſecret qu'obſerverent les Prêtres, & les hautes ſciences qu'ils profeſſoient, les firent conſidérer & reſpecter de toute l'Egypte, tant pendant les longues années qu'ils n'eurent point de communication avec les etrangers, qu'après qu'ils leur eurent laiſſé la liberté du commerce. L'Egypte fut toujours regardée comme le ſéminaire des ſciences & des arts. Le myſtere que les Prêtres en faiſoient irritoit encore davantage la curioſité. Pythagore (*a*), toujours envieux d'apprendre, conſentit même à ſouffrir la circonciſion, pour être du nombre des initiés. Il étoit en effet flatteur pour un homme de ſe trouver diſtingué du commun, non par un ſecret dont l'objet n'auroit été que chimérique, mais par des ſciences réelles, qu'on ne pouvoit apprendre ſans cela, puiſqu'elles ne ſe communiquoient que dans le fond du Sanctuaire (*b*), & ſeulement à ceux que l'on en trouvoit dignes, par l'étendue de leur génie, & par leur probité.

Mais comme les loix les plus ſages trouvent toujours des prévaricateurs, & que les choſes les mieux inſtituées ſont ſujettes à ne pas durer toujours dans le même état; les figures hiéroglyphiques, qui devoient ſervir de fondement iné-

poſt Cataclyſmum ex ſacra dialecto in linguam Græcam litteris hieroglyphicis, & poſuit eas in libro Agatho dæmon ſecundus Hermes, pater Tat, in adytis templorum Ægyptiorum, quas pronunciavit ipſi Philadelpho Regi ſecundo Ptolomæo, qui in libros ſothios, ita ſcribit: Regi magno Ptolomæo, &c. Euſeb. in Sozomenis.

(*a*) S. Clém. d'Alexand. l. I. Strom.

(*b*) Juſtin. quæſt. ad orthod.

branlable pour appuyer la véritable Religion, & la ſoutenir dans toute ſa pureté, furent une occaſion de chute pour le peuple ignorant. Les Prêtres, obligés au ſecret pour ce qui concernoit certaines ſciences, craignirent de le violer en expliquant ces Hiéroglyphes quant à la Religion, parce qu'ils s'imaginerent ſans doute, qu'il ſe trouveroit des gens du commun aſſez clairvoyans pour ſoupçonner que ces mêmes Hiéroglyphes ſervoient en même temps de voile à quelques autres myſteres; & qu'ils viendroient enfin à bout d'y pénétrer. Il fallut donc quelquefois leur donner le change, & ces explications forcées tournerent en abus. Ils ajouterent même quelques ſymboles arbitraires à ceux qu'Hermès avoit inventés; ils fabriquerent des fables qui ſe multiplierent dans la ſuite, & l'on s'accoutuma inſenſiblement à regarder comme Dieux les choſes qu'on ne préſentoit au peuple que pour lui rappeler l'idée du ſeul & unique Dieu vivant.

Il n'eſt pas ſurprenant que le peuple ait donné aveuglément dans des idées auſſi bizarres. Peu accoutumé à réfléchir ſur les choſes qui ne tendent pas à la ruine de ſes intérêts, ou au riſque de ſa vie, il laiſſe à ceux qui ont plus de loiſir, le ſoin de penſer & de l'inſtruire. Les Prêtres ne raiſonnoient gueres avec lui que ſymboliquement, & le peuple prenoit tout à la lettre. Il eut dans les commencemens les idées qu'il devoit avoir de Dieu & de la Nature; il eſt même vraiſemblable que le plus grand nombre les conſerverent toujours. Les Egyptiens, qui paſſoient pour les plus ſpirituels & les plus éclairés de

tous les hommes, auroient-ils pu donner dans des absurdités aussi grossieres, & dans des puérilités aussi ridicules que celles qu'on leur attribue ? On ne doit pas même le croire de ceux d'entre les Grecs qui furent en Egypte, pour se mettre au fait de ces sciences qu'on n'apprenoit que par hiéroglyphes. Si les Prêtres ne leur dévoilerent pas à tous le secret de l'*Art sacerdotal*, au moins ne leur cacherent-ils pas ce qui regardoit la Théologie & la Physique. Orphée se métamorphosa, pour ainsi dire, en Egypte, & s'appropria leurs idées & leurs raisonnemens, au point que les hymnes, & ce qu'elles renferment (*a*), annoncent plutôt un Prêtre d'Egypte, qu'un Poëte Grec. Il fut le premier qui transporta dans la Grece les fables des Egyptiens; mais il n'est pas probable qu'un homme, que Diodore de Sicile appelle *le plus savant des Grecs*, recommandable par son esprit & ses connoissances, ait voulu débiter dans sa patrie ces fables pour des réalités. Les autres Poëtes, Homere, Hésiode, auroient-ils voulu de sang froid tromper les peuples, en leur donnant pour de véritables histoires, des faits controuvés, & des acteurs qui n'existerent jamais en effet ?

Un disciple devenu maître, donne communé-

(*a*) *Quod vel inde patet, quod Orphei Hymni nescio quid Ægyptiacum oleant; imo hieroglyphicam doctrinam mysteriosis suis allegoriis ita exactè exibeant; ut non à Græco, sed Ægyptio sacerdote compositi videantur.* Kircher. Ob. Pamph. l. 2. c. 3. Ce témoignage du P. Kircher n'a pu persuader les Savans, qui regardent les ouvrages d'Orphée comme supposés.

ment ſes leçons & ſes inſtructions de la maniere & ſuivant la méthode qu'il les a reçues. Ils avoient été inſtruits, par des fables, des hiéroglyphes, des allégories, des énigmes; ils en ont uſé de même. Il s'agiſſoit de myſteres; ils ont écrit myſtérieuſement. Il n'étoit pas néceſſaire d'en avertir les Lecteurs; les moins clairvoyans pouvoient s'en appercevoir. Qu'on faſſe ſeulement attention aux titres des ouvrages d'Eumolpe, de Ménandre, de Melanthius, de Jamblique, d'Evanthe, & de tant d'autres qui ſont remplis de fables, on ſera bientôt convaincu qu'ils avoient deſſein de cacher les myſteres ſous le voile de ces fictions, & que leurs écrits renferment bien des choſes qui ne ſe manifeſtent pas au premier coup d'œil, même à une lecture faite avec attention.

Jamblique s'en explique ainſi au commencement de ſon ouvrage : » Les Ecrivains d'Egypte » penſant que Mercure avoit tout inventé, lui » attribuoient tous leurs ouvrages. Mercure pré- » ſide à la ſageſſe & à l'éloquence; Pythagore, » Platon, Démocrite, Eudoxe, & pluſieurs au- » tres ſe rendirent en Egypte pour s'inſtruire » par la fréquentation des ſavans Prêtres de ce » pays là. Les livres des Aſſyriens & des Egyp- » tiens ſont remplis des différentes ſciences de » Mercure, & les colonnes les préſentent aux » yeux du public. Elles ſont pleines d'une doc- » trine profonde; Pythagore & Platon y puiſe- » rent leur Philoſophie. »

La deſtruction de pluſieurs villes, & la ruine de preſque toute l'Egypte par Cambyſe, Roi de

Perſe, diſperſa beaucoup de Prêtres dans les pays voiſins, & dans la Grece. Ils y porterent leurs ſciences; mais ils continuerent ſans doute à les enſeigner à la maniere uſitée parmi eux, c'eſt-à-dire, myſtérieuſement. Ne voulant pas les prodiguer à tout le monde, ils les envelopperent encore dans les ténebres des fables & des hiéroglyphes, afin que le commun, en voyant, ne vît rien, & en entendant, ne comprît rien. Tous puiſerent dans cette ſource; mais les uns n'en prenoient que l'eau pure & nette, pendant qu'ils la troubloient pour les autres, qui n'y trouverent que de la boue.

De là cette ſource d'abſurdités qui ont inondé la terre pendant tant de ſiecles. Ces myſteres cachés ſous tant d'enveloppes, mal entendus, mal expliqués, ſe répandirent dans la Grece, & de là par toute la terre.

Ces ténebres, dans le ſein deſquelles l'idolatrie prit naiſſance, s'épaiſſirent de plus en plus. La plupart des Poëtes, peu au fait de ces myſteres quant au fond, enchérirent encore ſur les fables des Egyptiens, & le mal s'accrut juſqu'à la venue de Jéſus-Chriſt notre Sauveur, qui détrompa les peuples des erreurs où ces fables les avoient jetés. Hermès avoit prévu cette décadence du culte Divin, & les erreurs des fables qui devoient prendre ſa place (*a*) : « Le temps viendra, dit-il, où » les Egyptiens paroîtront avoir inutilement » adoré la Divinité avec la piété requiſe, & » avoir obſervé en vain ſon culte avec tout le

(*a*) In Aſclepio.

» zele & l'exactitude qu'ils devoient.... O Egypte! ô Egypte! il ne restera de ta Religion que les fables; elles deviendront même incroyables à nos descendans; les pierres gravées & sculptées seront les seuls monumens de ta piété. » Il est certain qu'Hermès ni les Prêtres d'Egypte ne reconnoissoient point la pluralité des Dieux. Qu'on lise attentivement les Hymnes d'Orphée, particulierement celle de Saturne, où il dit que ce Dieu est répandu dans toutes les parties qui composent l'Univers, & qu'il n'a point été engendré; qu'on réfléchisse sur l'Asclépius d'Hermès, sur les paroles de Parmenide le Pythagoricien, sur les ouvrages de Pythagore même, on y trouvera par-tout des expressions qui manifestent leur sentiment sur l'unité d'un Dieu, principe de tout, sans principe lui-même; & que tous les autres Dieux dont ils font mention ne sont que des différentes dénominations, soit de ses attributs, soit des opérations de la Nature. Jamblique (*a*) seul est capable de nous

(*a*) *Ego vero causam imprimis tibi dicam, ob quam sacri & antiqui Ægyptiorum scriptores de his varia senserint, & insuper hujus sæculi sapientes non eâdem de his ratione loquantur. Cum enim multæ in universo sint essentiæ, ac simul multifariam inter se differant, meritò earum, & multa earum tradita sunt principia habentia ordines differentes .... Mercurius ipse tradit 20000 voluminibus, vel sicut Manethon refert 30000, & in his perfectè omnia demonstravit. Oportet igitur de his omnibus veritatem breviter declarare, atque primum quod primò quæritis. Primus Deus ante ens & solus, pater est primi Dei, quem gignit manens in unitate sua solitaria, atque id est superintelligible; atque*

en convaincre, par ce qu'il dit des myſteres des Egyptiens, lorſque ſes diſciples lui demanderent quelle il penſoit que fût la premiere cauſe & le premier principe de tout.

Hermès & les autres Sages ne préſenterent donc aux peuples les figures des choſes comme des Dieux, que pour leur manifeſter un ſeul & unique Dieu dans toutes choſes; car celui qui voit la ſageſſe (*a*), la providence & l'amour de Dieu manifeſtées dans ce monde, voit Dieu même; puiſque toutes les créatures ne ſont que des miroirs qui réfléchiſſent ſur nous les rayons de la ſageſſe divine. On peut voir là-deſſus l'ouvrage de M. Paul Erneſt Jablonski, où il juſtifie parfaitement les Egyptiens de l'idolatrie ridicule qu'on leur impute (*b*).

Les Egyptiens & les Grecs ne prirent pas toujours ces hiéroglyphes pour de purs ſymboles d'un ſeul Dieu; les Prêtres, les Philoſophes de la Grece, les Mages de la Perſe, &c. furent les ſeuls qui conſerverent cette idée; mais celle de la pluralité des Dieux s'accrédita tellement parmi

exemplar illius, quod dicitur ſui pater, ſui filius, unipater & Deus verè bonus; ille enim major & primus, & fons omnium, & radix eorum quæ prima intelliguntur & intelligunt, ſcilicet idearum. Ab hoc utique unus Deus per ſe ſufficiens, ſui pater, ſui princeps. Eſt enim hic principium, Deus Deorum, unitas ex uno ſuper eſſentiam eſſentiæ principium, ab eo enim eſſentia, propterea pater eſſentiæ nominatur. Ipſa enim eſt ens intelligibilium principium; hæc ſunt principia omnium antiquiſſima; quæ Mercurius proponit de Diis Æthæreis, &c.

(*a*) S. Denis l'Aréopag.

(*b*) Pantheon Ægyptiorum. Francofurti, 1751.

le peuple, que les principes de la sagesse & de la Philosophie ne furent pas toujours assez forts pour vaincre la timidité de la foiblesse humaine dans ceux qui auroient pu désabuser ce peuple, & lui faire connoître son erreur. Les Philosophes paroissoient même en public adopter les absurdités des fables; ce qui fit qu'un Prêtre d'Egypte, gémissant sur la puérile crédulité des Grecs, dit un jour à quelques-uns : *Les Grecs sont des enfans & seront toujours enfans* (*a*).

Cette maniere d'exprimer Dieu, ses attributs, la nature, ses principes & ses opérations, fut usitée de toute l'Antiquité & dans tous les Pays. On ne croyoit pas qu'il fût convenable de divulguer au peuple des mysteres si relevés & si sublimes. La nature de l'hiéroglyphe & du symbole, est de conduire à la connoissance d'une chose, par la représentation d'une autre tout à-fait différente. Pythagore, selon Plutarque (*b*), fut tellement saisi d'admiration, quand il vit la maniere dont les Prêtres d'Egypte enseignoient les sciences, qu'il se proposa de les imiter; il y réussit si bien, que ses ouvrages sont pleins d'équivoques; & ses sentences sont voilées sous des détours, & des façons de s'exprimer très-mysterieuses. Moyse, si nous en voulions croire Rambam (*c*), écrivit ses livres d'une maniere énigmatique: « Tout ce qui est contenu dans la loi » des Hébreux, dit cet Auteur, est écrit dans » un sens allégorique ou littéral, par des termes

(*a*) Plato in Timæo.
(*b*) L. de Osir. & Isid.
(*c*) In exordio Geneseos.

» qui résultent de quelques calculs arithmétiques, » ou de quelques figures géométriques des caracteres changés, ou transposés, ou rangés harmoniquement suivant leur valeur. Tout cela résulte des formes des caracteres, de leurs jonctions, de leurs séparations, de leur inflexion, » de leur courbure, de leur droiture, de ce qui » leur manque, de ce qu'ils ont de trop, de leur » grandeur, de leur petitesse, de leur ouverture, » &c. »

Salomon regardoit les hiéroglyphes, les proverbes & les énigmes comme un objet digne de l'étude d'un homme sage; on peut voir les louanges qu'il leur donne dans tous ses ouvrages. *Le Sage s'adonnera* (a) *à l'étude des paraboles; il s'appliquera à interpréter les expressions, les sentences & les énigmes des anciens Sages. Il pénétrera* (b) *dans les détours & les subtilités des paraboles; il discutera les proverbes pour y découvrir ce qu'il y a de plus caché*, &c.

Les Egypriens ne s'exprimoient pas toujours par des hiéroglyphes ou des énigmes; ils ne le faisoient que quand il s'agissoit de parler de Dieu ou de ce qui se passa de plus secret dans les opérations de la Nature; & les hiéroglyphes de l'un n'étoient pas toujours les hiéroglyphes de l'autre. Hermès inventa l'écriture des Egyptiens; on n'est pas d'accord sur l'espece de caractere qu'il mit d'abord en usage; mais on sait qu'il y en avoit de quatre sortes: la (c) premiere étoit les caracteres de l'écriture vulgaire, connue de

(a) Prov. c. 1. (b) Eccles. c. 39.
(c) Abenephi.

tout le monde, & employés dans le commerce de la vie. La ſeconde n'étoit en uſage que parmi les Sages, pour parler des myſteres de la Nature; la troiſieme étoit un mélange de caracteres & de ſymboles; & la quatrieme étoit le caractere ſacré, connu des Prêtres, qui ne s'en ſervoient que pour écrire ſur la Divinité & ſes attributs. Il ne faut donc pas confondre toutes ces différentes façons que les Egyptiens avoient pour peindre & corporifier leur penſées. Ce défaut de diſtinction a occaſionné les erreurs où ſont tombés nombre d'Antiquaires, qui n'ayant qu'un objet en vue, expliquoient tous les monumens antiques conformément à cet objet De là les diſſertations multipliées faites par différens Auteurs qui ne ſont point d'accord entr'eux. Il faudroit, pour réuſſir parfaitement, avoir des modeles de tous ces différens caracteres. Ce qui ſeroit écrit dans les Antiques d'une eſpece de caractere, ſeroit expliqué des choſes que l'on exprimoit par ce caractere. Si c'étoit le premier des Egyptiens, on pourroit aſſurer que les choſes déduites regarderoient le commerce de la vie, l'hiſtoire, &c.; ſi c'étoit le ſecond, les choſes de la Nature; le quatrieme ce qui concerne Dieu, ſon culte, ou les fables. On ne ſe trouveroit pas alors dans le cas de recourir à la conjecture, & d'expliquer un monument antique d'une choſe, pendant qu'il avoit un tout autre objet. Mais il ne nous reſte proprement de certain ſur tout cela que les fables, comme l'avoit prévu Hermès dans l'Aſclépius d'Apulée que nous avons cité à ce ſujet.

Tout homme ſenſé qui veut de bonne foi faire

réflexion ſur les abſurdités des fables, ne ſauroit s'empêcher de regarder les Dieux comme des êtres imaginaires; puiſque les Divinités Payennes tirent leur origine de celles que les Egyptiens avoient inventées. Mais Orphée & ceux qui tranſporterent ces fables dans la Grece, les y débiterent de la maniere & dans le ſens qu'ils les avoient appriſes en Egypte. Si dans ce dernier pays elles ne furent imaginées que pour expliquer ſymboliquement ce qui ſe paſſe dans la Nature, ſes principes, ſes procédés, ſes productions, & même quelque opération ſecrete d'un art qui imiteroit la Nature pour parvenir au même but, on doit ſans contredit expliquer les fables Grecques, au moins les anciennes, celles qui ont été divulguées par Orphée, Mélampe, Lin, Homere, Héſiode, &c. dans le même ſens, & conformément à l'intention de leurs Auteurs, qui ſe propoſoient les Egyptiens pour modele. La plupart des ouvrages fabuleux ſont parvenus juſqu'à nous; on peut en faire une analyſe réfléchie, & voir s'ils n'y ont point gliſſé quelques traits particuliers qui démaſquent l'objet qu'ils avoient en vue. Toutes les puérilités, les abſurdités qui frappent dans ces fables, montrent que le deſſein de leurs Auteurs n'étoit pas de parler de la Divinité réelle. Ils avoient puiſé dans les ouvrages d'Hermès, & dans la fréquentation des Prêtres d'Egypte, des idées trop pures & trop relevées de Dieu & de ſes attributs, pour en parler d'une maniere en apparence ſi indécente & ſi ridicule. Lorſqu'il s'agit de traiter les hauts myſteres de Dieu, ils le font avec beau-

coup d'élévation d'idées, de ſentimens & d'expreſſions, comme il convient. Il n'eſt point alors queſtion d'inceſtes, d'adulteres, de parricides, &c. Ils ne pouvoient donc avoir que la Nature en vue ; ils ont perſonnifié, à la maniere des Egyptiens, les principes qu'elle emploie, & ſes opérations ; ils les ont repréſentés ſous différentes faces, & enveloppés ſous différens voiles, quoiqu'ils n'entendiſſent que la même choſe. Ils ont eu l'adreſſe d'y mêler des leçons de politique, de morale, des traits généraux de Phyſique ; ils ont quelquefois pris occaſion d'un fait hiſtorique pour former leurs allégories ; mais toutes ces choſes ne ſont qu'accidentelles, & n'en faiſoient pas la baſe & l'objet. En vain ſe mettra-t-on donc en frais pour expliquer ces hiéroglyphes fabuleux par leur moyen. Ceux qui ont cru devoir le faire par l'hiſtoire, ont été dans la néceſſité d'admettre la réalité de ces Dieux, Déeſſes, Héros & Héroïnes, au moins comme des Rois, Reines, & des gens dont on raconte les actions. Mais la difficulté de ranger le tout ſuivant les regles de la ſaine chronologie, préſente à leur travail un obſtacle invincible : c'eſt un labyrinthe dont ils ne ſe tireront jamais. L'objet de l'hiſtoire fut dans tous les temps de propoſer des modeles de vertus à ſuivre, & des exemples pour former les mœurs ; on ne peut gueres penſer que les Auteurs de ces fables ſe ſoient propoſé cet objet ; puiſqu'elles ſont remplies de tant d'abſurdités, & de traits ſi licencieux, qu'elles ſont infiniment plus propres à corrompre les mœurs, qu'à les former. Il ſeroit donc pour le moins auſſi inutile de ſe

donner la torture pour leur trouver un ſens moral.

On peut cependant probablement diſtinguer quatre ſortes de ſens donnés à ces hiéroglyphes, tant par les Egyptiens, que par les Grecs & les autres Nations où ils furent en uſage. Les ignorans, dont le commun du peuple eſt compoſé, prenoient l'hiſtoire des Dieux à la lettre, de même que les fables qui avoient été imaginées en conſéquence : voilà la ſource des ſuperſtitions auxquelles le peuple eſt ſi enclin. La ſeconde claſſe étoit de ceux qui ſentant bien que ces hiſtoires n'étoient que des fictions, pénétroient dans les ſens cachés & myſtérieux des fables & des hiéroglyphes, & les expliquoient des cauſes, des effets & des opérations de la Nature. Et comme ils en avoient acquis une connoiſſance parfaite, par les inſtructions ſecretes qu'ils ſe donnoient les uns aux autres ſucceſſivement, ſuivant celles qu'ils avoient reçues d'Hermès, ils opérerent des choſes ſurprenantes en faiſant jouer les ſeuls reſſorts de la Nature, dont ils ſe propoſerent d'imiter les procédés pour parvenir au même but. Ce ſont ces effets qui formoient l'objet de l'*Art ſacerdotal ;* cet Art ſur lequel ils s'obligeoient par ſerment de garder le ſecret, & qu'il leur étoit défendu, ſous peine de mort, de divulguer en aucune maniere à d'autres qu'à ceux qu'ils jugeroient dignes d'être initiés dans l'Ordre ſacerdotal, d'où les Rois étoient tirés. Cet Art n'étoit autre que celui de faire une choſe qui pût être la ſource du bonheur & de la félicité de l'homme dans cette vie, c'eſt-à-dire, la ſource de la ſanté, des richeſſes & de la connoiſſance de toute la

Nature. Ce ſecret ſi recommandé ne pouvoit pas avoir d'autres objets. Hermès, en inſtituant les hiéroglyphes, n'avoit pas deſſein d'introduire l'idolatrie, ni de tenir ſecretes les idées que l'on devoit avoir de la Divinité; ſon but étoit même de faire connoître Dieu, comme l'unique Dieu, & d'empêcher que le peuple n'en adorât d'autres; il s'efforça de le faire connoître dans tous les individus, en faiſant remarquer dans chacun des traits de la ſageſſe divine. S'il voila ſous l'ombre des hiéroglyphes quelques myſteres ſublimes, ce n'étoit pas tant pour les cacher au peuple, que parce que ces myſteres n'étoient pas à ſa portée, & que ne pouvant les contenir dans les bornes d'une connoiſſance prudente & ſage, il ne manqueroit pas d'abuſer des inſtructions qu'on leur donneroit à cet égard. Les Prêtres étoient les ſeuls à qui cette connoiſſance étoit confiée après une épreuve de pluſieurs années. Il falloit donc que ce ſecret eût un autre objet. Pluſieurs Anciens nous ont dit qu'il conſiſtoit dans la connoiſſance de ce qu'avoient été Oſiris, Iſis, Horus & les autres prétendus Dieux; & qu'il étoit défendu, ſous peine de perdre la vie, de dire qu'ils avoient été des hommes. Mais ces Auteurs étoient-ils bien certains de ce qu'ils avançoient? & quand même ce qu'ils diſent ſeroit vrai, ce ſecret n'auroit pas pour objet Dieu, les myſteres de la Divinité, & ſon culte; puiſqu'Hermès, qui obligea les Prêtres à ce ſecret, ſavoit bien qu'Oſiris, Iſis, &c. n'étoient pas des Dieux, & il ne les eût pas donnés comme tels aux Prêtres, qu'il auroit inſtruit de la vérité,

en même temps qu'il auroit induit le peuple en erreur. On ne peut pas ſoupçonner un ſi grand homme d'une conduite ſi condamnable, & qui ne s'accorde en aucune façon avec le portrait qu'on nous en fait.

Le troiſieme ſens dont ces hiéroglyphes étoient ſuſceptibles, fut celui de la morale ou des regles de conduite. Et le quatrieme enfin étoit proprement celui de la haute ſageſſe. On expliquoit, par ces prétendues hiſtoires des Dieux, tout ce qu'il y avoit de ſublime dans la Religion, dans Dieu, & dans l'Univers. C'eſt-là où les Philoſophes puiſerent tout ce qu'ils ont dit de la Divinité. Ils n'en faiſoient pas un ſecret à ceux qui pouvoient le comprendre. Les Philoſophes Grecs en furent inſtruits dans la fréquentation qu'ils eurent avec les Prêtres, & l'on en a de grandes preuves dans tous leurs ouvrages. Tous les Auteurs en conviennent; on nomme même ceux de qui ces Philoſophes prirent des leçons. Eudoxe eut, dit-on, pour maître Conophée de Memphis; Solon, Sonchis de Saïs; Pythagore, Œnuphée d'Héliopolis, &c. Mais quoiqu'ils n'eurent rien de caché pour la plupart de ces Philoſophes, quant à ce qui regardoit la Divinité, & la Philoſophie tant morale que phyſique, ils ne leur apprirent cependant pas à tous cet *Art ſacerdotal* dont nous avons parlé. Qui dit *Art*, dit une choſe pratique. La connoiſſance de Dieu n'eſt pas un art, non plus que la connoiſſance de la morale, ni même de la Philoſophie. Les anciens Auteurs nous apprennent qu'Hermès enſeigna aux Egyptiens l'Art des

métaux & l'*Alchymie*. Le P. Kircher avoue lui-même, sur le témoignage de l'Histoire & de toute l'Antiquité, qu'Hermès avoit voilé l'art de faire de l'or sous l'ombre des énigmes & des hiéroglyphes ; & des mêmes hiéroglyphes qui servoient à ôter au peuple la connoissance des mysteres de Dieu & de la Nature. « Il est si constant, dit cet Auteur (*a*), que ces premiers » hommes possédoient l'art de faire l'or, soit » en le tirant de toutes sortes de matieres, soit » en transmuant les métaux, que celui qui en » douteroit, ou qui voudroit le nier, se montreroit parfaitement ignorant dans l'histoire. » Les Prêtres, les Rois & les Chefs de famille » en étoient les seuls instruits. Cet Art fut toujours conservé dans un grand secret, & ceux » qui en étoient possesseurs garderent toujours » un profond silence à cet égard, de peur que » les laboratoires & le sanctuaire les plus cachés de la Nature, étant découverts au peuple » ignorant, il ne tournât cette connoissance au » détriment & à la ruine de la République. » L'ingénieux & prudent Hermès prévoyant ce » danger qui menaçoit l'Etat, eut donc raison » de cacher cet Art de faire de l'or sous les mêmes voiles & les mêmes obscurités hiéroglyphiques, dont il se servoit pour cacher au » peuple profane la partie de la Philosophie qui » concernoit Dieu, les Anges & l'Univers. » Le P. Kircher n'est point suspect sur cet article, puisqu'il a combattu la pierre Philosophale dans

(*a*) Œdypus Ægypt. T. II. p. 2. de Alchym. c. I.

toutes les circonſtances où il a eu occaſion d'en parler. Il faut donc que l'évidence & la force de la vérité lui aient arraché de tels aveux ; ſans cela, il eſt aſſez difficile de le concilier avec lui-même. Il dit dans ſa Préface ſur l'Alchymie des Egyptiens : « Quelque Ariſtarque s'élevera ſans » doute contre moi de ce que j'entreprends de » parler d'un Art que bien des gens regardent » comme odieux, trompeur, ſophiſtique, plein » de ſupercheries, pendant que beaucoup d'au- » tres perſonnes en ont une idée comme d'une » ſcience qui manifeſte le plus haut degré de la » ſageſſe divine & humaine. Mais qu'il ſache » que m'étant propoſé d'expliquer, en qualité » d'Œdipe, tout ce que les Egyptiens ont voilé » ſous leurs hiéroglyphes, je dois traiter de cette » ſcience qu'ils avoient enſevelie dans les mêmes » ténebres des ſymboles. Ce n'eſt pas que » je l'approuve, ou que je penſe qu'on puiſſe » tirer de cette ſcience aucune utilité quant à » la partie qui concerne l'art de faire de l'or ; » mais parce que toute la reſpectable Antiquité » en parle, & nous l'a tranſmiſe ſous le ſceau » d'une infinité d'hiéroglyphes & de figures » ſymboliques. Il eſt certain que de tous les arts » & de toutes les ſciences qui irritent la curio- » ſité humaine, & auxquelles l'homme s'appli- » que, je n'en connois point qui ait été atta- » quée avec plus de force, & qui ait été mieux » défendue. » Il rapporte dans le cours de l'ou-vrage un grand nombre de témoignages d'Auteurs anciens, pour prouver que cette ſcience étoit connue chez les Egyptiens ; qu'Hermès l'enſeigna

aux Prêtres ; & qu'elle étoit tellement en honneur dans ce pays-là, que c'étoit un crime digne de mort (*a*) de la divulguer à d'autres qu'aux Prêtres, aux Rois & aux Philosophes de l'Egypte.

Le même Auteur conclut, malgré tous ces témoignages (*b*), que les Egyptiens ne connoissoient point la pierre Philosophale, & que leurs hiéroglyphes n'avoient point sa pratique pour objet. Il est surprenant que s'étant donné la peine de lire les Auteurs qui en traitent, pour expliquer par eux l'hiéroglyphe Hermétique dont il donne la figure, & que les copiant, pour ainsi dire, mot pour mot à cet effet, tels que sont les douze

(*a*) *Major hujus arcanæ scientiæ honor habebatur Ægyptiis, qui præter Reges, Sacerdotes & Philosophos summo & acuto ingenio præditos homines, nullum alium hominum eam callere, crimen rebantur non nisi morte piandum ; unde non sine ratione tot ac tantis abstrusis symbolorum notis eandem obvelabant, ne in plebeiæ insipientiæ abusum eam cum notabili regni præjudicio, imo ruinâ, verti contingerent.* Kirch. loc. cit.

Fuit autem datâ operâ summo silentio à possessoribus ideo suppressa, ne arcaniora naturæ gazophilacia ignaræ plebi aperta in conclamatam Reipublicæ perniciem cederent, regnoque ultimam meritò ruinam adducerent. Unde non sine ratione ingeniosissimus Mercurius tanta damna prævidens, sicut diviniorem de Deo, Angelis, Mundo, Philosophiæ portionem, reconditissimis symbolis, ne communi usui paterent, obvelavit ; sic & hanc artem auriferam inter eas scientias, quæ sublunaris subterraneique mundi œconomiam contemplantur, arcanissam, divinissimamque meritò iisdem hieroglyphicarum notarum obscuritatibus à profanorum lectione longè semotissimam abtexit. Ibid. cap. 1.

(*b*) De Alchym. Ægypt. c. 7.

traités du Cosmopolite, & l'*Arcanum Hermeticæ Philosophiæ opus* de d'Espagnet, &c. le P. Kircher ose soutenir que cette figure & les autres hiéroglyphes ne regardent pas la pierre Philosophale, dont les Auteurs que je viens de citer traitent, comme on dit, *ex professo*. Puisque tout ce que ces Auteurs disent concerne la pierre Philosophale, le P. Kircher n'a dû employer leurs raisonnemens que pour cet objet. « Les Egyptiens, dit-il (*a*), n'avoient point en vue la » pratique de cette pierre; & s'ils touchent quelque chose de la préparation des métaux, & » qu'ils dévoilent les trésors les plus secrets des » minéraux; ils n'entendoient pas pour cela ce » que les Alchymistes anciens & modernes entendent; mais ils indiquoient une certaine » substance du monde inférieur analogue au Soleil; douée d'excellentes vertus, & de propriétés si surprenantes, qu'elles sont fort au » dessus de l'intelligence humaine, c'est-à-dire, » une quintessence cachée dans tous les mixtes, » imprégnée de la vertu de l'esprit universel du » monde, que celui qui, inspiré de Dieu & » éclairé de ses divines lumieres, trouveroit le » moyen d'extraire, deviendroit par son moyen » exempt de toutes infirmités, & meneroit une » vie pleine de douceur & de satisfactions. Ce » n'étoit donc pas de la pierre Philosophale » qu'ils parloient, mais de l'élixir dont je viens » de parler. »

Si ce que nous venons de rapporter du Pere

(*a*) Loc. cit.

Kircher n'eſt pas préciſément la pierre Philoſophale, je ne ſais pas en quoi elle conſiſte. Si l'idée qu'il en avoit n'étoit pas conforme à celle que nous en donnent les Auteurs, tout ce qu'il dit contr'elle ne la regarde pas. On peut en juger, tant par ce que nous avons dit juſqu'ici, que par ce que nous en dirons dans la ſuite. L'objet des Philoſophes Hermétiques anciens ou modernes, fut toujours d'extraire d'un certain ſujet, par des voies naturelles, cet élixir ou cette quinteſſence, dont parle le P. Kircher; & d'operer, en ſuivant les loix de la Nature, de maniere à le ſéparer des parties hétérogenes dans leſquelles il eſt enveloppé, afin de le mettre en état d'agir ſans obſtacles, pour délivrer les trois regnes de la nature de leurs infirmités; ce qu'on ne ſauroit gueres nier être poſſible; puiſque cet eſprit univerſel étant l'ame de la Nature, & la baſe de tous les mixtes, il leur eſt parfaitement analogue, comme il l'eſt par ſes effets & ſes propriétés avec le Soleil; c'eſt pourquoi les Philoſophes diſent que le Soleil eſt ſon pere, & la Lune ſa mere.

Il ne faut pas confondre les Philoſophes Hermétiques ou les vrais Alchymiſtes avec les Souffleurs: ceux-ci cherchent à faire de l'or immédiatement avec les matieres qu'ils emploient; & les autres cherchent à faire une quinteſſence, qui puiſſe ſervir de panacée univerſelle pour guérir toutes les infirmités du corps humain, & un élixir pour tranſmuer les métaux imparfaits en or. C'eſt proprement les deux objets que ſe propoſoient les Egyptiens, ſuivant tous les Au-

teurs tant anciens que modernes. C'eſt cet Art ſacerdotal dont ils faiſoient un ſi grand myſtere; & que les Philoſophes tiendront toujours enveloppé dans l'obſcurité des ſymboles & les ténebres des hiéroglyphes. Ils ſe contenteront de dire avec Haled (*a*): « Qu'il y a une eſſence radi-
» cale, primordiale, inaltérable dans tous les
» mixtes, qu'elle ſe trouve dans toutes les choſes
» & en tous lieux; heureux celui qui peut com-
» prendre & découvrir cette ſecrete eſſence, &
» la travailler comme il faut! Hermès dit auſſi
» que l'eau eſt le ſecret de cette choſe, & l'eau
» reçoit ſa nourriture des hommes. Marcunes
» ne fait pas de difficulté d'aſſurer que tout ce qui
» eſt dans le monde ſe vend plus cher que cette
» eau; car tout le monde la poſſede; tout le
» monde en a beſoin. Abuamil dit, en parlant
» de cette eau, qu'on la trouve en tout lieu,
» dans les plaines, les vallées, ſur les monta-
» gnes; chez le riche & le pauvre, chez le fort
» & le foible. Telle eſt la parabole d'Hermès
» & des Sages, touchant leur pierre; c'eſt une
» eau, un eſprit humide, dont Hermès a enve-
» loppé la connoiſſance ſous des figures ſym-
» boliques les plus obſcures, & les plus difficiles
» à interpréter. »

La matiere d'où ſe tire cette eſſence renferme un feu caché & un eſprit humide; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'Hermès nous l'ait repréſentée ſous l'emblême hiéroglyphique d'Oſiris, qui veut dire *feu caché* (*b*), & d'Iſis, qui étant priſe pour

(*a*) Comment. in Hermet.
(*b*) Kirch. Œdip. Ægypt. T. 1. p. 176.

la Lune, signifie une nature humide. Diodore de Sicile confirme cette vérité, en disant, que les Egyptiens qui regardent Osiris & Isis comme des Dieux, disent qu'ils parcourent le monde sans cesse; qu'ils nourrissent & font croître tout, pendant les trois saisons de l'année, le Printemps, Eté & Hiver; & que la nature de ces Dieux contribue infiniment à la génération des animaux, parce que l'un est igné & spirituel, l'autre humide & froid; que l'air est commun à tous deux; enfin que tous les corps en sont engendrés, & que le Soleil & la Lune perfectionnent la nature des choses (*a*). Plutarque (*b*) nous assure de son côté, que tout ce que les Grecs nous chantent & nous débitent des Géans, des Titans, des crimes de Saturne, & des autres Dieux, du combat d'Apollon avec Python, des courses de Bacchus, des recherches & des voyages de

(*a*) *Hos Deos arbitrati (Ægyptii) dicunt eos universum circumire orbem, aut nutrire augereque corpora tribus anni temporibus motu continuo perficientes orbem, Vere, Æstate ac Hyeme; quorum Deorum natura plurimùm conferat ad omnium animantium generationem; cum alter igneus ac spiritualis existat, altera humida & frigida; aër utique communis: ab eis itaque generari, atque nutriri corpora omnia, rerumque naturam à Sole & Luna perfici.* Diodor. l. 1. c. 1.

(*b*) *Quæ de Gigantibus & Titanibus apud Græcos cantantur, & Saturni scelera, Pythonis certamen cum Apolline, exilia Bacchi, Cereris errores, non absunt ab Osidiris & Isidis eventu, aliisque similibus, quæ ab hominibus sunt licentiosè conficta; eadem quoque earum ratio, quæ in mysticis sacris occultè aguntur, & efferri ad vulgus, aut ab eo videri nefas dicitur.* Plutarchus de Iside.

Cérès,

Cérès, ne different point de ce qui regarde Osiris & Isis ; & que tout ce qu'on a inventé de semblable avec assez de liberté dans les fables que l'on divulgue, doit être entendu de la même maniere, comme ce qui s'observe dans les mysteres sacrés, & que l'on dit être un crime de le dévoiler au peuple.

Tout étant dans la Nature engendré du chaud & de l'humide, les Egyptiens donnerent à l'un le nom d'Osiris, à l'autre celui d'Isis, & dirent qu'ils étoient frere & sœur, époux & épouse. On les prit toujours pour la Nature même, comme nous le verrons dans la suite.

Quand on voudra ne pas recourir à des subtilités, il sera aisé de découvrir ce que les Egyptiens, les Grecs, &c. entendoient par leurs hiéroglyphes & leurs fables. Ils les avoient si ingénieusement imaginés, qu'ils cachoient plusieurs choses sous la même représentation, comme ils n'entendoient aussi qu'une même chose par divers hiéroglyphes & divers symboles : les noms, les figures, les histoires mêmes étoient variés ; mais le fond & l'objet n'étoient point différens.

On sait, & il ne faut qu'ouvrir les ouvrages des Philosophes Hermétiques, pour voir au premier coup-d'œil qu'ils ont dans tous les temps, non-seulement suivi la méthode des Egyptiens pour traiter de la pierre Philosophale, mais qu'ils ont aussi employé les mêmes hiéroglyphes & les mêmes fables en tout ou en partie, suivant la maniere dont ils étoient affectés. Les Arabes ont imité de plus près les Egyptiens, parce qu'ils traduisirent dans leur langue un grand nombre

des traités Hermétiques & autres, écrits en langue & ſtyle Egyptiens. La proximité du pays, & par conſéquent la fréquentation & le commerce plus particulier des deux Nations peut auſſi y avoir beaucoup contribué. Cette unanimité d'idées, & cet uſage non interrompu depuis tant de ſiecles forment, ſinon une preuve ſans réplique, du moins une préſomption que les hiéroglyphes des Egyptiens & les fables avoient été imaginés en vue du grand œuvre, & inventés pour inſtruire de ſa théorie & de ſa pratique quelques perſonnes ſeulement, pendant qu'à cauſe des abus & des inconvéniens qui en réſulteroient, on tiendroit l'une & l'autre cachées au peuple, & à ceux qu'on n'en jugeroit pas dignes.

Je ne ſuis donc pas le premier qui ait eu l'idée d'expliquer ces hiéroglyphes & ces fables par les principes, les opérations & le réſultat du grand œuvre, appelé auſſi pierre Philoſophale, & Médecine dorée. On les voit répandus preſque dans tous les ouvrages qui traitent de cet Art myſtérieux. Quelques Chymiſtes ont même fait des traités dans la même vue que moi. Fabri de Caſtelnaudari donna dans le ſiecle dernier quelque choſe ſur les travaux d'Hercule, ſous le titre d'*Hercules Philochymicus*; Jacques Tolle voulut embraſſer toute la fable dans un petit ouvrage intitulé : *Fortuita*. Il n'eſt pas ſurprenant que l'un & l'autre n'aient pas réuſſi parfaitement. Le premier paroît avoir lu les Philoſophes Hermétiques, mais aſſez ſuperficiellement, pour n'avoir pas été en état d'en faire une concordance

judicieuſe, & de pénétrer dans leurs véritables principes. Le ſecond, trop entêté de la Chymie vulgaire, ne juroit que par Baſile Valentin, qu'il n'entendoit ſans doute pas, puiſqu'il l'explique preſque toujours à la lettre, quoique ſuivant Olaus Borrichius (a), Baſile Valentin ſoit un des Auteurs Hermétiques des plus difficiles à entendre, tant à cauſe des altérations qu'on a miſes dans ſes traités, que par le voile obſcur des énigmes, des équivoques, & des figures hiéroglyphiques dont il les a farcis.

Michel Majer a fait un grand nombre d'ouvrages ſur cette matiere; on peut en voir l'énumération dans le Catalogue des Auteurs Chymiſtes, Métallurgiſtes, & Philoſophes Hermétiques, que M. l'Abbé Lenglet du Freſnoy a inſeré dans ſon hiſtoire de la Philoſophie Hermétique. D'Eſpagnet eſtimoit entr'autres ouvrages de Majer, ſon traité des Emblêmes, parce qu'ils repréſentent, dit-il, avec aſſez de clarté aux yeux des clairvoyans ce que le grand œuvre a de plus ſecret & de plus caché. J'ai lu avec attention pluſieurs des traités de Michel Majer, & ils m'ont été d'un ſi grand ſecours, que celui qui a pour titre *Arcana Arcaniſſima*, a ſervi de canevas à mon ouvrage, au moins pour ſa diſtribution, car je n'ai pas toujours ſuivi ſes idées. Cet Auteur embrouilloit ſes raiſonnemens quand il ne vouloit ou ne pouvoit pas expliquer certains traits de la fable, ſoit que le ſecret ſi recommandé aux Philoſophes lui tînt fort à cœur,

(a) Proſpect. Chym. celebr.

& qu'il craignît d'être indiſcret, ſoit (comme on pourroit le croire) que ſa diſcrétion fût forcée.

Les Philoſophes Hermétiques qui ont employé les allégories de la fable, ſont pour le moins auſſi obſcurs que la fable même, pour ceux qui ne ſont pas Adeptes; ils n'ont répandu de lumiere ſur elle qu'autant qu'il en falloit pour nous faire comprendre que ſes myſteres n'étoient pas des myſteres pour eux « Souvenez-» vous bien de ceci, dit Baſile Valentin (*a*): » travaillez de maniere que Pâris puiſſe défen» dre la belle & noble Helene; empêchez que » la ville de Troye ne ſoit ravagée de nouveau » par les Grecs; faites en ſorte que Priam & » Ménélas ne ſoient plus en guerre & en afflic» tion Hector & Achille ſeront bientôt d'ac» cord; ils ne combattront plus pour le ſang » royal; ils auront alors une Monarchie qu'ils » laiſſeront même en paix à tous leurs deſcen» dans. » Cet Auteur introduit tous les principaux Dieux de la fable dans ſes douze Clefs. Raymond Lulle parle ſouvent de l'Egypte & de l'Ethyopie. L'un enfin emploie une fable, l'autre une autre; mais toujours allégoriquement.

Toutes les explications que je donnerai ſont priſes de ces Auteurs, ou appuyées ſur leurs textes & leurs raiſonnemens; elles ſeront ſi naturelles, qu'il ſera aiſé d'en conclure que la véritable Chymie fut la ſource des fables, qu'elles en renferment tous les principes & les opérations, & qu'en vain ſe donne-t-on la torture pour les

(*a*) Traité du Vitriol.

expliquer nettement par d'autres moyens. Je ne pense pas que tout le monde en convienne; l'usage s'est introduit d'expliquer les Antiquités par l'histoire & la morale; cet usage a même prévalu, & s'est accrédité au point que le préjugé fait regarder toute autre application comme des rêveries. On regardera celles-ci dans tel point de vue qu'on voudra, peu m'importe. J'écris pour ceux qui voudront me lire, pour ceux qui ne pouvant sortir du labyrinthe où ils se trouvent engagés, en suivant les systêmes ci-dessus, chercheront ici un fil d'Ariadne, qu'ils y trouveront certainement; pour ceux qui, versés dans la lecture assidue des Philosophes Hermétiques, sont plus en état de porter un jugement sain & désintéressé. Ils y trouveront de quoi fixer leurs idées vagues & indéterminées sur la matiere du grand œuvre, & sur la maniere de la travailler. Quant à ceux qui, aveuglés par le préjugé ou par de mauvaises raisons, prêtent aux Egyptiens, aux Pythagore, aux Platon, aux Socrate & aux autres grands hommes des idées aussi absurdes que celles de la pluralité des Dieux, je les prie seulement de concilier, avec ce sentiment, l'idée de la haute sagesse que l'on remarque dans tous leurs écrits, & qu'on leur accorde avec raison. Je les renverrai à une lecture de leurs ouvrages plus sérieuse & plus réfléchie, pour y trouver ce qui leur avoit échappé. Je n'ai garde d'ambitionner les applaudissemens de ceux à qui la Philosophie Hermétique est tout-à-fait inconnue. Ils ne pourroient gueres juger de cet ouvrage que comme un aveugle juge des couleurs.

CHAPITRE PREMIER.

Des Hiéroglyphes des Egyptiens.

LORSQU'ON prend à la lettre les fables d'Egypte, & qu'on les explique de la Divinité, rien de plus bizarre, rien de plus ridicule, rien de plus extravagant. Les Antiquaires ont ſuivi communément ce ſyſtême dans leurs explications des monumens qui nous reſtent. J'avoue que ce ſont très-ſouvent des marques de la ſuperſtition, qui prévalut parmi le peuple dans les temps poſtérieurs à celui où Hermès imagina les hiéroglyphes; mais pour dévoiler ce qu'ils ont d'obſcur, il faut néceſſairement remonter à leur inſtitution, & ſe mettre au fait de l'intention de ceux qui les ont inventés. Ni les idées que le peuple y attachoit, ni celles qu'en avoient même des Auteurs Grecs ou Latins, quoique très-ſavans ſur d'autres choſes, ne doivent nous ſervir de guide dans ces occaſions-là. S'ils n'ont fréquenté que le peuple, ils n'ont pu avoir à cet égard que des idées populaires. Il faut être aſſuré qu'ils avoient été initiés dans les myſteres d'Oſiris, d'Iſis, &c. & inſtruits par les Prêtres à qui l'intelligence de ces hiéroglyphes avoit été confiée. Hermès dit plus d'une fois dans ſon dialogue avec Aſclépius, que Dieu ne peut être repréſenté par aucune figure; qu'on ne peut lui donner de nom, parce qu'étant ſeul, il n'a pas

besoin d'un nom distinctif ; qu'il n'a point de mouvement, parce qu'il est par-tout, qu'il est enfin son propre principe, & son pere à lui-même. Il n'y a donc pas d'apparence qu'il ait prétendu le représenter par des figures, ni le faire adorer sous les noms d'Osiris, d'Isis, &c.

Plusieurs Anciens peu au fait des vrais sentimens d'Hermès & des Prêtres ses successeurs, ont donné occasion à ces fausses idées, en débitant que les Egyptiens disoient de la Divinité, ce qu'ils ne disoient en effet que de la Nature. Hermès voulant instruire les Prêtres qu'il avoit choisis, leur disoit qu'il y avoit deux principes des choses, l'un bon, & l'autre mauvais ; & si nous en croyons Plutarque, toute la Religion des Egyptiens étoit fondée là-dessus. Nombre d'autres Auteurs ont pensé comme Plutarque, sans trop examiner si ce sentiment étoit fondé sur une erreur populaire, & si les Prêtres, chargés d'instruire le peuple, pensoient réellement ainsi de la Divinité, ou des principes des mixtes, l'un principe de vie, l'autre principe de mort. Sur ce sentiment de Plutarque, appuyé par d'autres Auteurs, des Antiquaires ont hasardé des explications de plusieurs monumens que le temps a épargnés, & l'on a adopté leurs idées, parce qu'on n'en trouvoit pas de plus vraisemblables. Il est cependant vrai que bien des Antiquaires ont assez de discrétion pour avouer qu'ils ne parlent dans plusieurs cas que par conjectures, & qu'on ne peut expliquer certains monumens qu'en devinant. (*a*) Le premier qui se présente dans l'Anti-

(a) 2. p. du T. II. pag. 271. planche 105.

quité expliquée de D. de Montfaucon en eſt un exemple, ſuivant le ſyſtême reçu : ce Savant nous avertit qu'il s'en trouve bien d'autres de cette eſpece dans le cours de ſon ouvrage. Il n'y a cependant dans ce monument rien de difficile à entendre, & il en eſt très peu qui préſentent les choſes plus au naturel. Tout homme un peu verſé dans la ſcience Hermétique, l'auroit compris au premier coup-d'œil; & n'auroit pas eu beſoin de recourir à un Œdype, ou à la conjecture pour en donner l'explication. On en jugera, en comparant l'explication que D. de Montfaucon en a donnée, avec celle que je donnerai. « Ce monument, dit notre Auteur, eſt une » pierre ſépulcrale, qu'on appeloit *Ara*, que *A.* » Herennuleius Hermès a fait pour ſa femme, » pour lui, pour ſes enfans, & pour ſa poſté- » rité. Il eſt repréſenté lui-même au milieu de » l'inſcription, ſacrifiant aux mânes. De l'autre » côté de la pierre ſont deux ſerpens, dreſſés ſur » leur queue, & mis de face l'un contre l'autre, » dont un tient un œuf dans ſa bouche, & l'autre » ſemble vouloir le lui ôter. »

M. Fabreti à qui ce monument appartenoit, avoit voulu expliquer ce ſymbole; mais comme il ne ſatisfaiſoit pas D. de Montfaucon, celui-ci l'explique dans les termes ſuivans. « Avant que » d'avancer ma conjecture ſur ce monument, » il faut remarquer qu'on trouve à Rome & » dans l'Italie quantité de ces marques des ſu- » perſtitions Egyptiennes, que les Romains » avoient adoptées. Celle-ci eſt du nombre : c'eſt » une image dont la ſignification ne peut être

» que ſymbolique. Les anciens Egyptiens re-
» connoiſſoient un bon principe qui avoit fait
» le monde ; ce qu'ils exprimoient allégorique-
» ment par un ſerpent qui tient un œuf à la
» bouche ; cet œuf ſignifioit le monde créé. Ce
» ſerpent donc qui tient l'œuf à la bouche ſera
» le bon principe qui a créé le monde & qui le
» ſoutient. Mais comme les Egyptiens admet-
» toient deux principes, l'un bon, l'autre mau-
» vais, il faudra dire que l'autre ſerpent qui dreſſé
» ſur ſa queue, eſt oppoſé au premier, ſera
» l'image du mauvais principe qui veut ôter le
» monde à l'autre. »

Pour mettre le Lecteur en état de juger ſi mon explication ſera plus naturelle que celle de D. de Montfaucon, je vais donner une deſcription de cette pierre prétendue ſépulcrale. Les deux ſerpens ſont dreſſés ſur leur queue repliée en cercle ; l'un tient l'œuf entre ſes dents, l'autre a la tête appuyée deſſus, la bouche un peu ouverte, comme s'il vouloit mordre l'autre, & lui diſputer cet œuf. Tous deux ont une crête à peu-près quarrée. Sur l'autre côté de la pierre, eſt la figure d'un homme debout, en habit long, les manches retrouſſées juſqu'au coude ; il tient le bras droit étendu, & une eſpece de cerceau à la main, au centre duquel paroît un autre petit cercle, ou un poing. De la main gauche il releve ſa robe, en la tenant appuyée ſur la hanche. Au tour de cette figure ſont gravées les paroles ſuivantes : *A. Herennuleius Hermes fecit conjugi bene merenti Juliæ L. F. Latinæ ſibi & ſuis poſterque eor.*

Il n'eſt pas néceſſaire de recourir à la Religion

des Egyptiens pour expliquer ce monument. Les deux principes qu'admettoient les Prêtres d'Egypte ne doivent s'entendre que des deux principes bons & mauvais de la Nature, qui se trouvent toujours mêlés dans ses mixtes, & qui concourent à leur composition ; c'est pourquoi ils disoient qu'Osiris & Typhon étoient freres, & que ce dernier faisoit toujours la guerre au premier. Osiris étoit le bon principe, ou l'humeur radicale, la base du mixte, & la partie pure & homogene ; Typhon étoit le mauvais principe, ou les parties hétérogenes, accidentelles, & principe de destruction & de mort, comme Osiris l'étoit de vie & de conservation.

Les deux serpens du monument dont il s'agit, représentent à la vérité deux principes, mais les deux principes que la Nature emploie dans la production des individus : on les appelle, par analogie, l'un mâle & l'autre femelle ; tels sont les deux serpens entortillés autour du caducée de Mercure, l'un mâle & l'autre femelle, qui sont aussi représentés tournés l'un contre l'autre, & entre leurs deux têtes une espece de globe ailé qu'ils semblent vouloir mordre. Les crêtes quarrées des deux serpens du monument dont nous parlons, sont un symbole des élémens, dont le grand & le petit monde sont formés, & l'œuf est le résultat de la réunion de ces deux principes de la Nature. Mais comme dans la composition des mixtes il y a des principes purs & homogenes, & des principes impurs & hétérogenes, il se trouve une espece d'inimitié entr'eux ; l'impur tend toujours à vouloir corrompre le pur :

c'eſt ce qui ſe voit repréſenté par le ſerpent qui ſemble vouloir diſputer l'œuf à celui qui en eſt en poſſeſſion. La deſtruction des individus n'eſt produite que par ce combat mutuel.

Voilà ce qu'on peut dire pour expliquer en général cette partie du monument dont nous parlons. Mais ſon Auteur avoit ſans doute une intention moins générale ; il eſt certain qu'il vouloit ſignifier quelque choſe de particulier. Rapprochons toutes les parties ſymboliques de ce monument : le rapport qu'elles ont entr'elles nous dévoilera cette intention particuliere.

Celui qui fait faire ce monument ſe nomme *Herennuleius Hermès*, & il porte un habit long comme les Philoſophes ; il y a donc grande apparence que cet Herennuleius étoit un de ces ſavans initiés dans les myſteres Hermétiques ; (ce qui eſt déſigné par ſon ſurnom d'Hermès), qui, comme je l'ai dit ci-devant, étant inſtruit de ces myſteres, prenoit le nom d'Aris ou Hermès. Il tient à la main droite une eſpece de cerceau, que D. de Montfaucon a pris ſans doute pour une *patere* ou taſſe, & a décidé en conſéquence de cette erreur, qu'Herennuleius faiſoit un ſacrifice aux mânes ; rien autre ne peut y déſigner cette action. Ce cerceau n'eſt point une patere ; c'eſt le ſigne ſymbolique de l'or, ou du Soleil terreſtre & hermétique, que les Chymiſtes mêmes vulgaires repréſentent encore aujourd'hui de cette maniere ☉. C'eſt à cette face du monument qu'il faut rapporter en particulier l'hiéroglyphe des deux ſerpens & de l'œuf, qui ſe trouvent ſur la face oppoſée, pour n'en faire

qu'un tout, dont le résultat consiste dans cette or Philosophique que présente Herennuleius. Voici donc comment il faut expliquer ce monument en particulier.

Les deux serpens sont les deux principes de l'art sacerdotal ou hermétique, l'un mâle ou feu, terre fixe, & soufre; l'autre femelle, eau volatile & mercurielle, qui concourent tous deux à la formation & génération de la pierre Hermétique, que les Philosophes appeloient œuf & petit monde, qui est composé des quatre élémens, représentés par les deux crêtes quarrées, mais dont deux seulement sont visibles, la terre & l'eau. On peut aussi expliquer l'œuf du vase, dans lequel l'œuf se forme, par le combat du fixe & du volatil, qui se réunissent enfin l'un & l'autre, & ne font plus qu'un tout fixe, appelé or Philosophique, ou soleil Hermétique. C'est cet or qu'Herennuleius montre au spectateur comme le résultat de son art. Le plus grand nombre des Philosophes qui ont traité de cette science, ont représenté ses deux principes sous le symbole de deux serpens. On en trouve une infinité de preuves dans cet ouvrage. L'inscription de ce monument nous apprend seulement qu Herennuleius a fait cet or comme une source de santé & de richesses, pour lui, pour son épouse qu'il aimoit tendrement, pour ses enfans & sa postérité.

J'ai apporté cet exemple pour faire voir combien il est aisé d'expliquer les hiéroglyphes de certains monumens Egyptiens, Grecs, &c. quand on les rappelle à la Philosophie Hermétique, sans les lumieres de laquelle ils deviennent inin-

telligibles & inexplicables. Je ne prétends cependant pas qu'on puiſſe par ſon moyen les expliquer tous. Quoiqu'elle ait été la ſource, la baſe & le fondement des hiéroglyphes, elle n'a pas été l'objet de tous les monumens hiéroglyphiques qui nous reſtent. La plupart ſont hiſtoriques, ou repréſentent quelques traits de la fable, ſouvent ajuſtés ſuivant la fantaiſie de celui qui les commandoit à l'Artiſte, ou celle de l'Artiſte même, qui n'étant pas initiés dans les myſteres des Egyptiens, des Grecs, des Romains, &c. conſervoient ſeulement le fond, ſelon les inſtructions fort défectueuſes & peu éclairées qu'ils en avoient; ils ſuivoient pour le reſte leur goût & leur imagination.

. . . . *Pictoribus atque Poëtis*
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
Horat. in Art. Poët.

Et Cicéron dans ſon Traité *de Natura Deorum*, dit que les Dieux nous préſentent les figures qu'il a plu aux Peintres & aux Sculpteurs de leur donner. *Nos Deos omnes eâ facie novimus, quâ Pictores fictoreſque voluerunt.* Lib. 2 de Nat. Deor.

Il nous reſte donc des monumens hiéroglyphiques de toutes les eſpeces; & ceux des Egyptiens ont ordinairement pour fondement Oſiris, Iſis, Horus & Typhon, avec quelques traits de leur hiſtoire fabuleuſe. Les uns ſont défigurés par les Artiſtes ignorans; les autres conſervent la pureté de leur invention, quand ils ont été faits ou

conduits par des Philosophes, ou des personnes bien instruites. Nous avons encore aujourd'hui sous nos yeux des exemples de cela. Un Sculpteur fait un grouppe de statues, un Peintre fait un tableau ; l'un & l'autre a un sujet déterminé ; mais pourvu qu'ils représentent ce sujet de maniere à le faire reconnoître au premier coup d'œil, & qu'ils gardent le costume, quant à tout ce qui est nécessaire pour les figures & l'action ; combien se trouve-t-il d'Artistes qui y ajoutent des figures inutiles, & pour le dire en termes de l'Art, des *figures à louer* ? combien y mettent-ils des ornemens arbitraires & de fantaisies, des coquillages, des fleurs, quelquefois des animaux, des rochers, &c. ? Si les Artistes instruits tombent quelquefois dans ce défaut, que doit-on penser des ignorans qui n'ont souvent qu'une bonne main, & une fougue d'imagination qui enfante tout ce qu'ils mettent au jour ? Folie que vouloir se mettre en tête d'expliquer toutes leurs productions. Y en a-t-il moins à faire des dissertations pleines de recherches & d'érudition sur des bagatelles & des choses très-peu intéressantes, qui se rencontrent dans beaucoup de monumens antiques ?

Il est constant que les hiéroglyphes ont pris naissance en Egypte ; & la plus commune opinion en regarde Hermès comme l'inventeur, quoique les plus anciens Ecrivains de l'histoire d'Egypte ne nous apprennent rien d'absolument certain sur l'origine des caracteres de l'écriture & des sciences. On ne trouve même rien de positif sur les premiers Rois du monde, qui ne soit suscep-

tible de contradiction. Des Auteurs ont été assez peu sensés pour dire que les premiers hommes sont sortis de la terre comme des champignons, d'autres se sont imaginés que les hommes avoient été formés en Egypte, conjecturans sans doute qu'ils sont venus de la terre, comme ces rats que l'on voit sortir en grand nombre des crevasses du limon du Nil, après que le Soleil en a desséché l'humidité. Diodore de Sicile (*a*), après avoir parcouru la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie & de l'Egypte, avoue qu'il n'a pu découvrir rien de certain sur les premiers Rois de tous ces pays. Ce qui nous reste de plus constant, sont les hiéroglyphes Egyptiens, pour ce qui regarde l'écriture; mais pour ce qui concerne leurs Rois, nous n'avons que des fables. Le même Diodore dit (*b*), que les premiers hommes ont adoré le Soleil & la Lune comme des Dieux éternels; qu'ils ont appelé le Soleil Osiris, & la Lune Isis, ce qui convient parfaitement aux idées qu'on nous donne du peuple d'Egypte. Pour nous qui avons appris plus certainement de l'Ecriture Sainte, quel est l'unique vrai Dieu des autres Dieux; quel fut le premier homme, & la terre qu'il habita, nous gémissons sur la vanité des Egyptiens, qui leur faisoit pousser l'antiquité de leur Nation & la généalogie de leurs Rois jusqu'au delà de vingt mille ans.

Ce n'est pas que les Savans d'Egypte adoptassent ce sentiment; ils savoient trop bien qu'il n'y avoit qu'un Dieu unique. D'ailleurs, com-

(*a*) L. 1. c. 1. (*b*) Ch. 2.

ment auroient-ils pu accorder l'éternité d'Osiris & d'Isis avec la paternité de Saturne ou de Vulcain, desquels, selon eux, Osiris & Isis étoient fils? Preuve trop évidente que Diodore n'étoit instruit que des idées populaires. Les Egyptiens entendoient toute autre chose par ces fils de Saturne; nous avons des indices sans nombre, qui démontrent que l'on cultivoit en Egypte la science de la Nature; que la Philosophie Hermétique y étoit connue & pratiquée par les Prêtres & les plus anciens Rois de ce pays-là; & l'on ne doute plus que pour la communiquer aux Sages leurs successeurs, à l'insu du peuple, ils n'aient inventé les hiéroglyphes pris des animaux, des hommes, &c. & qu'enfin pour expliquer ce que signifioient ces caracteres, ils imaginerent des allégories & des fables, prises de personnes feintes, & des actions prétendues de ces personnes.

Nous parlerons plus au long de ces hiéroglyphes dans la suite de cet Ouvrage.

CHAPITRE II.

Des Dieux de l'Egypte.

ON ne peut révoquer en doute que la pluralité des Dieux n'ait été admise par le peuple d'Egypte. Les plus anciens Historiens nous assurent même que les Grecs & les autres Nations n'avoient d'autres Dieux que ceux des Egyptiens; mais

mais ſous des noms différens. Hérodote (*a*) comptoit douze principaux Dieux que les Grecs avoient pris des Egyptiens avec leurs noms mêmes, & ajoute que ces derniers Peuples dreſſerent les premiers des autels, & éleverent des temples aux Dieux. Mais il n'eſt pas moins conſtant que quelque ſuperſtitieuſe que fût cette Nation, on y voyoit bien des traces de la véritable Religion. Une partie même conſidérable de l'Egypte, la Thébaïde, dit Plutarque, ne reconnoiſſoit point de Dieu mortel; mais un Dieu ſans commencement & immortel, qui en la langue du pays s'appeloit *Cneph*, & ſelon Strabon *Knuphis*. Ce que nous avons rapporté d'Hermès, de Jamblique, &c. prouve encore plus clairement que les myſteres des Egyptiens n'avoient point pour objet les Dieux comme Dieu, & leur culte comme culte de la Divinité.

Iſis & Oſiris ſur leſquels roule preſque toute la Théologie Egyptienne, étoient à recueillir les ſentimens de divers Auteurs, tous les Deux du paganiſme. Iſis, ſelon eux, étoit Cérès, Junon, la Lune, la Terre, Minerve, Proſerpine, Thétis, la mere des Dieux ou Cybele, Vénus, Diane, Bellone, Hécate, Rhamnuſia, la Nature même: en un mot, toutes les Déeſſes. C'eſt ce qui a donné lieu de l'appeler *Myrionyme*, ou la Déeſſe à mille noms. De même qu'Iſis ſe prenoit pour toutes les Déeſſes, on prenoit auſſi Oſiris pour tous les Dieux; les uns diſent qu'Oſiris étoit Bacchus; d'autres le font le même que

(*a*) Lib. 2.

Sérapis, le Soleil, Pluton, Jupiter, Ammon, Pan: d'autres (*a*) font d'Osiris Attis, Adonis, Apis, Titan, Apollon, Phébus, Mithras, l'Océan, &c. Je n'entrerai point dans un détail qu'on peut voir dans beaucoup d'autres Auteurs.

Les interprétations mal entendues des hiéroglyphes inventés par les Philosophes & les Prêtres, ont donné lieu à cette multitude de Dieux, qu'Hésiode (*b*) fait monter à 30000. Trismégiste, Jamblique, Psellus & plusieurs autres n'en ont point déterminé le nombre; mais ils ont dit que les cieux, l'air & la terre en étoient remplis. Maxime de Tyr disoit, en parlant d'Homere, que ce Poëte ne reconnoissoit aucun endroit de la terre qui n'eût son Dieu. La plupart des Payens regardoient même la Divinité comme ayant les deux sexes, & la nommoient Hermaphrodite; ce qui a fait dire à Valerius Soranus:

Jupiter omnipotens, Regum, rerumque Deûmque
Progenitor, genitrixque Deûm, Deus unus & omnis.

Cette confusion tant dans les noms que dans les Dieux mêmes, doit nous convaincre que ceux qui les ont inventés, ne pouvoient avoir en vue que la Nature, ses opérations & ses productions. Et comme le grand œuvre est un de ses plus admirables effets, les premiers qui le trouverent ayant considéré sa matiere, sa forme, les divers changemens qui lui survenoient pendant les opérations, ses effets surprenans; & qu'en tout cela

(*a*) Hésychius. (*b*) Théogon.

elle participoit en quelque ſorte avec les principales parties de l'Univers (a), telles que le Soleil, la Lune, les étoiles, le feu, l'air, la terre & l'eau, ils en prirent occaſion de lui donner tous ces noms. Tout ce qui ſe forme dans la Nature, ne ſe faiſant que par l'action de deux, l'un agent, l'autre patient, qui ſont analogues au mâle & à la femelle dans les animaux; le premier chaud, ſec, igné; le ſecond froid & humide. Les Prêtres d'Egypte perſonnifierent la matiere de leur art ſacerdotal, & appelerent Oſiris, ou feu caché, le principe actif qui fait les fonctions de mâle, & Iſis le principe paſſif qui tient lieu de femelle. Ils déſignerent l'un par le Soleil, à cauſe du principe de chaleur & de vie que cet aſtre répand dans toute la Nature; & l'autre par la Lune, parce qu'ils la regardoient comme d'une nature froide & humide. Le fixe & le volatil, le chaud & l'humide étant les parties conſtituantes des mixtes, avec certaines parties hétérogenes qui s'y trouvent toujours mêlées, & qui ſont la cauſe de la deſtruction des individus, ils y joignirent un troiſieme, à qui ils donnerent le nom de Typhon, ou mauvais principe. Mercure fut donné pour adjoint à Oſiris & à Iſis, pour les ſecourir contre les entrepriſes de Typhon, parce que Mercure eſt comme le lien & le milieu qui réunit le chaud & le froid, l'humide & le ſec; qu'il eſt comme le nœud au moyen duquel le ſubtil & l'épais, le pur & l'impur ſe trouvent aſſociés; & qu'enfin il ne

(a) Majer Arcana Arcaniſſ.

se fait point de conjonction du Soleil avec la Lune, sans que Mercure, voisin du Soleil, y soit présent.

Osiris & Isis furent donc regardés comme l'époux & l'épouse, le frere & la sœur, enfans de Saturne, selon les uns (*a*), fils de Cœlus selon d'autres (*b*); Typhon passoit seulement pour leur frere utérin, parce que la liaison des parties homogenes, inaltérables & radicales avec les parties hétérogenes, impures & accidentelles des mixtes se fait dans la même matrice, ou dans les entrailles de la terre. Toutes les mauvaises qualités qu'on attribuoit à Typhon, nous découvrent parfaitement ce que l'on avoit dessein de signifier par lui. Nous en dirons quelque chose de plus détaillé dans la suite.

Ces quatre personnes, Osiris, Isis, Mercure & Typhon, étoient chez les Egyptiens les principales & les plus célebres; trois passoient pour des Dieux, & Typhon pour un esprit malin. Mais pour des Dieux de la nature de ceux dont Hermès parle à Asclépius, je veux dire des Dieux fabriqués artistement par la main des hommes (*c*). A ces quatre ils joignirent Vulcain, inventeur du feu, que Diodore fait pere de Saturne, parce que le feu Philosophique est absolument nécessaire dans l'œuvre Hermétique. Ils leur associerent aussi Pallas ou la sagesse, la prudence

(*a*) Diodor. de Sicile.

(*b*) Kirch. p. 179.

(*c*) Asclepius, *& horum, o Trismegiste, Deorum, qui terreni habentur, cujusmodi est qualitas?* Trism. *Constat, o Asclepi, de herbis, de lapidibus, & aromatibus vim Divinitatis naturalem habentibus in se.* Hermes in Asclepio.

& l'adreſſe dans la conduite du regime pour les opérations. L'Océan, pere des Dieux, & Thétis leur mere vinrent enſuite avec le Nil, c'eſt-à-dire, l'eau, & enfin la Terre, mere de toutes choſes; parce que, ſuivant Orphée, la terre nous fournit les richeſſes. Saturne, Jupiter, Vénus, Apollon, & quelques autres Dieux furent enfin admis, & Horus, comme fils d'Oſiris & d'Iſis.

Non ſeulement les choſes, mais leurs vertus & propriétés phyſiques devinrent des Dieux dans l'eſprit du peuple, à meſure qu'on s'efforçoit de lui en démontrer l'excellence. S. Auguſtin (*a*), Lactance, Euſebe & beaucoup d'autres Auteurs Chrétiens & Payens nous le diſent dans différens endroits; Cicéron (*b*), Denis d'Halicarnaſſe (*c*), penſent que la variété & la multitude des Dieux du Paganiſme ont pris naiſſance dans les obſervations qu'avoient faites les Savans ſur les propriétés du Ciel, les eſſences des Elémens, les influences des Aſtres, les vertus des mixtes, &c. Ils s'imaginerent qu'il n'y avoit pas une plante, un animal, un métal ou une pierre ſpécifiée ſur terre, qui n'eût ſon étoile, ou ſon génie dominant (*d*).

(*a*) De Civit. Dei, 4.

(*b*) L. 2. de Nat. Deor.

(*c*) L. 2. Antiquit. Roman.

(*d*) *Videtis-ne igitur ut à phyſicis rebus bene & utiliter inventis, ratio ſit tracta ad commentitios Deos? quæ res genuit falſas opiniones, erroreſque turbulentos, & ſuperſtitiones penè aniles.* Euſebius.

Non eſt tibi ulla herba, aut planta, aut aliud inferius, cui non ſit ſtella in firmamento, qui fulciat eam, & dicat ei, creſce. Rab. Moſ. *ou* Rambam in Moreh Nebuchim. Cité par Kircher, Obeliſc. de Pamph. p. 187.

Outre les Dieux dont nous avons parlé ci-devant, qu'Hérodote (a) appelle les *grands Dieux*, & que les Egyptiens regardoient comme céleftes fuivant Diodore, « ils avoient encore, dit cet » Auteur (b), des Génies, qui ont été des hom- » mes; mais qui, pendant leur vie, ont excellé » en fageffe, & fe font rendus recommandables » par leurs bienfaits envers l'humanité. Quel- » ques-uns d'entr'eux, difent-ils, ont été leurs » Rois, & fe nommoient comme les Dieux cé- » leftes; d'autres avoient des noms qui leur » étoient propres. Le Soleil, Saturne, Rhée, » Jupiter, appelé Ammon, Junon, Vulcain, » Vefta, & enfin Mercure. Le premier fe nom- » moit Soleil, de même que l'aftre qui nous » éclaire. Mais plufieurs de leurs Prêtres foute- » noient que c'étoit Vulcain l'inventeur du feu; » & que cette invention avoit engagé les Egyp- » tiens à le faire leur Roi. » Le même Auteur ajoute qu'après Vulcain, Saturne regna; qu'il époufa fa fœur Rhée; qu'il fut pere d'Ofiris, d'Ifis, de Jupiter & de Junon; que ces deux derniers obtinrent l'empire du monde par leur prudence & leur valeur.

Jupiter & Junon, fi nous en croyons Plutarque (c), engendrerent cinq Dieux, fuivant les cinq jours intercalaires des Egyptiens; favoir, Ofiris, Ifis, Typhon, Apollon & Vénus. Ofiris fut furnommé Denis, & Ifis Cérès. Prefque tous les Auteurs conviennent qu'Ofiris étoit frere &

(a) L. 2. (b) L. 1. c. 2.
(c) De Ifid. & Ofir.

mari d'Isis, comme Jupiter étoit frere & mari de Junon; mais Lactance & Minutius Félix disent qu'il étoit fils d'Isis; Eusebe l'appelle son mari, son frere & son fils.

S'il est difficile de concilier toutes ces qualités & tous ces titres dans une même personne, il ne l'est pas moins d'expliquer comment, suivant les Egyptiens, Osiris & Isis contracterent mariage dans le ventre de leur mere, & qu'Isis en sortit enceinte d'Arueris (*a*), ou l'ancien Horus, qui a passé pour leur fils. De quelque maniere qu'on puisse interpréter cette fiction, elle paroîtra toujours extravagante à tout homme qui ne la verra que par les yeux des Mythologues, qui voudront l'expliquer historiquement, politiquement ou moralement: elle ne peut convenir à aucun de ces systêmes; & celui de la Philosophie Hermétique la développe très-clairement, comme nous le verrons dans la suite.

Les Egyptiens, selon le même Plutarque, racontoient beaucoup d'autres histoires qui sont marquées au même coin d'obscurité & de puérilité; que Rhée, après avoir connu Saturne en cachette, eut ensuite affaire au Soleil, puis à Mercure; & qu'elle mit au monde Osiris; que l'on entendit au moment de sa naissance (*b*) une voix qui disoit: *Le Seigneur de tout est né*. Le lendemain naquit Arueris, ou Apollon, ou Horus l'ancien. Le troisieme jour, Typhon, qui ne vint pas au monde par les voies ordinaires, mais

(*a*) Manethon, apud Plutar.
(*b*) Diodore de Sicile.

par une côte de sa mere arrachée par violence. Isis parut la quatrieme, & Nephté le cinquieme.

Quoi qu'il en soit de toutes ces fables, Hérodote nous apprend qu'Isis & Osiris étoient les Dieux les plus respectables de l'Egypte, & qu'ils étoient honorés dans tous les pays ; au lieu que beaucoup d'autres ne l'étoient que dans des *Nomes* particuliers (*a*). Ce qui jette beaucoup d'embarras & d'obscurité sur leur histoire, c'est que dans les temps postérieurs à ceux qui imaginerent ces Dieux, & ce qu'on leur attribue, des Savans, mais peu instruits des intentions & des idées de Mercure Trismégiste, regarderent ces Dieux comme des personnes qui avoient autrefois gouverné l'Egypte avec beaucoup de sagesse & de prudence ; & d'autres, comme des Etres immortels de leur nature, qui avoient formé le monde, & arrangé la matiere dans la forme qu'elle conserve aujourd'hui.

Cette variété de sentimens fit perdre de vue l'objet qu'avoit eu l'inventeur de ces fictions, qui les avoit d'ailleurs tellement ensevelies dans l'obscurité & les ténebres des hiéroglyphes, qu'elles étoient inintelligibles & inexplicables dans leur vrai sens, pour tout autre que pour les Prêtres, seuls confidens du secret de l'Art sacerdotal. Quelque crédule que soit le peuple, il faut cependant lui présenter les choses d'une maniere vraisemblable. Il s'agissoit pour cela de fabriquer une histoire suivie : on le fit ; & ce qu'on y mêla

(*a*) Ce mot signifie les différentes Préfectures, ou les différens Gouvernemens de l'Egypte.

de peu conforme à ce qui se passe communément dans la Nature, ne fut pour le peuple qu'un motif d'admiration.

Cette histoire mystérieuse, ou plutôt cette fiction devint dans la suite le fondement de la Théologie Egyptienne, qui se trouvoit cachée sous les symboles de ces deux Divinités, pendant que les Philosophes, & les Prêtres y voyoient les plus grands secrets de la Nature. Osiris étoit pour les ignorans le Soleil ou l'Astre du jour, & Isis la Lune; les Prêtres y voyoient les deux principes de la Nature & de l'art Hermétique. Les étymologies de ces deux noms concouroient même à donner le change. Les uns, comme Plutarque, prétendoient qu'Osiris signifioit *trés-Saint*; d'autres, avec Diodore, Horus-Apollo, Eusebe, Macrobe, disoient qu'il vouloit dire, *qui a beaucoup d'yeux*, *celui qui voit clair*; on prenoit en conséquence Osiris pour le Soleil. Mais les Philosophes voyoient dans le nom de ce Dieu, le Soleil terrestre, le feu caché de la Nature, le principe igné, fixe & radical qui anime tout. Isis pour le commun n'étoit que l'*Ancienne* ou la Lune; pour les Prêtres, elle étoit la Nature même, le principe matériel & passif de tout. C'est pourquoi Apulée (*a*) fait parler ainsi cette Déesse : *Je suis la Nature*, *mere de toutes choses*, *maîtresse des Elémens*, *le commencement des siécles*, *la Souveraine des Dieux*, *la Reine des Mânes*, *&c.* Mais Hérodote nous apprend que les Egyptiens prenoient aussi Isis pour Cérès, &

(*a*) Métam. l. 1.

croyoit qu'Apollon & Diane étoient ses enfans. Il dit ailleurs qu'Apollon & Orus, Diane ou Bubastis, & Cérès ne sont pas différentes d'Isis ; preuve que le secret des Prêtres avoit un peu transpiré dans le public ; puisque, malgré cette contradiction apparente, tout cela se voit en effet dans l'œuvre Hermétique, ou la mere, le fils, le frere & la sœur, l'époux & l'épouse sont réunis dans un même sujet. C'est ainsi que les Prêtres avoient trouvé l'art de voiler leurs mysteres, soit en présentant Osiris comme un homme mortel, dont ils racontoient l'histoire, soit en disant que c'étoit, non un homme mortel, mais un astre qui combloit tout l'Univers, & l'Egypte en particulier, de tant de bienfaits, par la fécondité & l'abondance qu'il procure. Ils savoient même donner le change à ceux qui, soupçonnant quelque chose de mystérieux, cherchoient à s'en instruire, & à y pénétrer. Comme les principes théoriques & pratiques de l'art Sacerdotal ou Hermétique pouvoient s'appliquer à la connoissance générale de la Nature & de ses productions, que cet art se propose pour modele ; ils donnoient à ces gens curieux, des leçons de Physique ; & bien des Philosophes Grecs puiserent leur Philosophie dans ces sortes d'instructions.



CHAPITRE III.

Histoire d'Osiris.

OSIRIS & Isis devenus époux, donnerent tous leurs soins à faire le bonheur de leurs sujets. Comme ils vivoient dans une parfaite union, ils y travaillerent de concert; ils s'appliquerent à polir leur peuple, à leur enseigner l'agriculture, à leur donner des loix, & à leur apprendre les arts nécessaires à la vie (*a*). Ils leur apprirent entr'autres l'usage des instrumens & la méchanique, la fabrique des armes, la culture de la vigne & de l'olivier, les caracteres de l'écriture dont Mercure, ou Hermès, ou Thaut les avoit instruit. Isis bâtit, en l'honneur de ses peres Jupiter & Junon, un Temple célebre par sa grandeur & sa magnificence. Elle en fit construire deux autres petits d'or, l'un en l'honneur de Jupiter le céleste, l'autre moindre en l'honneur de Jupiter le terrestre, ou Roi son pere, que quelques-uns ont appelé Ammon. Vulcain étoit trop recommandable pour être oublié : il eut aussi un Temple superbe, & chaque Dieu, continue Diodore, eut son Temple, son culte, ses Prêtres, ses sacrifices. Isis & Osiris instruisirent aussi leurs sujets de la vénération qu'ils doivent avoir

(*a*) Diodore de Sicile, l. 1. c. 1. & Plutarque de Iside & Osiride.

pour les Dieux, & l'eſtime qu'ils devoient faire de ceux qui avoient inventé les arts, ou qui les avoient perfectionnés. On vit dans la Thébaïde des ouvriers en toutes ſortes de métaux. Les uns forgeoient les armes pour la chaſſe des bêtes; les inſtrumens & les outils propres à la culture des terres & aux autres arts; des Orfevres firent des petits Temples d'or, & y placerent des ſtatues des Dieux, compoſées de même métal. Les Egyptiens prétendent même, ajoute notre Auteur, qu'Oſiris honora & révéra particulierement Hermès, comme l'inventeur de beaucoup de choſes utiles à la vie. C'eſt Hermès, diſent-ils, qui le premier a montré aux hommes la maniere de coucher par écrit leurs penſées, & de mettre leurs expreſſions en ordre, pour qu'il en réſultât un diſcours ſuivi. Il donna des noms convenables à beaucoup de choſes; il inſtitua les cérémonies que l'on devoit obſerver dans le culte de chaque Dieu. Il obſerva le cours des aſtres, inventa la muſique, les différens exercices du corps, l'arithmétique, la médecine, l'art des métaux, la lyre à trois cordes; il régla les trois tons de la voix, l'aigu pris de l'Eté; le grave pris de l'Hiver, & le moyen du Printemps. Le même apprit aux Grecs la maniere d'interpréter les termes, d'où ils lui donnerent le nom d'*Hermès*, qui ſignifie *interprete*. Tous ceux enfin qui du temps d'Oſiris firent uſage des lettres ſacrées, l'apprirent de Mercure.

Oſiris ayant ainſi diſpoſé tout avec ſageſſe, & rendu ſes Etats floriſſans, conçut le deſſein de rendre tout l'Univers participant du même bon-

heur. Il aſſembla pour cet effet une grande armée, moins pour conquérir le monde par la force des armes, que par la douceur & l'humanité, perſuadé qu'en civiliſant les hommes, & leur apprenant la culture des terres, l'éducation des animaux domeſtiques, & tant d'autres choſes utiles, il lui en reſteroit une gloire éternelle.

Avant que de partir pour ſon expédition, il régla tout dans ſon Royaume. Il en donna la régence à Iſis, & laiſſa près d'elle Mercure pour ſon conſeil, avec Hercule, qu'il conſtitua intendant des Provinces. Il partagea enſuite ſon Royaume en divers gouvernemens. La Phénicie & les côtes maritimes échurent à Buſiris ; la Lybie, l'Ethiopie, & quelques pays circonvoiſins à Anthée. Il partit enſuite, & fut ſi heureux dans ſon expédition, que tous les pays où il alla ſe ſoumirent à ſon empire.

Oſiris emmena avec lui ſon frere que les Grecs appellent Apollon, l'inventeur du laurier. Anubis & Macédon, fils d'Oſiris, mais d'une valeur bien différente, ſuivirent leur pere : le premier avoit un chien pour enſeigne ; le ſecond un loup. Les Egyptiens prirent de-là occaſion de repréſenter l'un avec une tête de chien, l'autre avec une tête de loup ; & d'avoir beaucoup de reſpect & de vénération pour ces animaux. Oſiris ſe fit auſſi accompagner de Pan, en l'honneur duquel les Egyptiens bâtirent dans la ſuite une ville dans la Thébaïde, à laquelle ils donnerent le nom de *Chemnim*, ou *Ville du pain*. Maron & Triptolême furent encore de la partie ; l'un pour

apprendre aux peuples la culture de la vigne; l'autre, celle des grains.

Osiris partit donc, & l'on a soin de faire remarquer qu'il eut une attention particuliere pour l'entretien de la chevelure, jusqu'à son retour. Il prit son chemin par l'Ethiopie, où il trouva des Satyres, dont les cheveux descendoient jusqu'à la ceinture. Comme il aimoit beaucoup la musique & la danse, il mena avec lui un grand nombre de musiciens; mais on remarquoit particulierement neuf jeunes filles sous la conduite d'Apollon, que les Grecs appelerent les neuf Muses, & disoient qu'Apollon avoit été leur maître; d'où ils lui donnerent le nom de musicien, & d'inventeur de la musique.

Dans ce temps-là, disent les Auteurs, le Nil à la naissance du Chien Syrius, c'est-à-dire, au commencement de la canicule, inonda la plus grande partie de l'Egypte, & celle en particulier à laquelle Prométhée présidoit. Ce sage Gouverneur, outré de douleur à la vue de la désolation de son pays & de ses habitans, vouloit de désespoir se donner la mort. Hercule vint heureusement au secours, & fit tant par ses conseils & ses travaux, qu'il fit rentrer le Nil dans son lit. La rapidité de ce fleuve, & la profondeur de ses eaux, lui firent donner le nom d'*Aigle*.

Osiris étoit alors en Ethiopie, où voyant que le danger d'une telle inondation menaçoit tout ce pays, il fit élever des digues sur les deux rives du fleuve, de maniere qu'en contenant les eaux dans leur lit, ces digues laissoient néanmoins echapper autant d'eau qu'il en falloit pour

féconder le terrein. Delà il traversa l'Arabie, & parvint jusqu'aux extrémités des Indes, où il bâtit plusieurs villes, à l'une desquelles il donna le nom de *Nysa*, en mémoire de celle où il avoit été élevé, & y planta le lierre, le seul arbrisseau qu'on éleve dans ces deux villes. Il parcourut beaucoup d'autres pays de l'Asie, & vint ensuite en Europe par l'Hellespont. En traversant la Thrace, il tua Lycurgue, Roi barbare, qui s'opposoit à son passage, & mit le vieillard Maron à sa place. Il établit Macédon le fils Roi de Macédoine, & envoya Triptolême dans l'Attique pour y enseigner l'agriculture. Osiris laissa partout des marques de ses bienfaits, ramena les hommes, alors entierement sauvages, aux douceurs de la société civile; leur apprit à bâtir des villes & des bourgs, & revint enfin en Egypte par la mer Rouge, comblé de gloire, après avoir fait élever dans les lieux où il avoit passé, des colonnes & d'autres monumens sur lesquels étoient gravés ses exploits. Ce grand Prince quitta enfin les hommes pour aller jouir de la société des Dieux. Isis & Mercure lui en décernerent les honneurs, & instituerent des cérémonies mystérieuses dans le culte qu'on devoit lui rendre, pour donner une grande idée du pouvoir d'Osiris.

Telle est l'histoire de l'expédition de ce prétendu Roi d'Egypte, suivant ce qu'en rapporte Diodore de Sicile, qui la raconte sans doute de la maniere qu'on la débitoit dans le pays. Le genre de la mort de ce Prince n'est pas moins intéressant; nous en ferons mention ci-après,

lorſque nous aurons fait quelques remarques ſur les principales circonſtances de ſa vie.

Il n'eſt pas ſurprenant que l'on ait ſuppoſé Oſiris (*a*) très-religieux & plein de vénération envers Vulcain & Mercure ; il tenoit de ces Dieux tout ce qu'il étoit. Suivant l'Auteur cité, Vulcain étoit ſon ayeul, inventeur du feu, & le principal agent de la Nature, pendant qu'Oſiris étoit lui-même un feu caché. Mais de quel feu Vulcain étoit-il ſuppoſé l'inventeur? Penſe-t-on que ce ſoit celui dont Diodore parle en ces termes? « La foudre ayant mis le feu à un arbre » pendant l'hiver, la flamme ſe communiqua » aux arbres voiſins. Vulcain y accourut, & ſe » ſentant réchauffé, recréé & ranimé par la cha- » leur, fournit au feu de nouvelles matieres » combuſtibles ; & l'ayant entretenu par ce » moyen, il fit venir d'autres hommes pour être » témoins de ce ſpectacle, & s'en préconiſa l'in- » venteur. » Je ne crois pas qu'on adopte ce ſentiment de Diodore. Ce feu n'eſt autre que celui de nos cuiſines, qui étoit très-connu même avant le Déluge. Caïn & Abel l'employerent dans leurs ſacrifices; Tubalcain en fit uſage dans les ouvrages de fer, de cuivre & autres métaux. On ne ſauroit dire que par Vulcain, Diodore ou les Egyptiens aient eu en vue Caïn ou Abel. Ce feu dont on attribue l'invention à Vulcain, étoit donc différent de celui de nos forges, quoiqu'on regarde communément Vulcain comme le Dieu des Forgerons. Ce feu, ſuivant les idées d'Hermès,

(*a*) Diod. loc. cit.

étoit le feu dont les Philoſophes font un ſi grand myſtere ; ce feu dont l'invention, ſelon Artéphius, demande un homme adroit, ingénieux & ſavant dans la ſcience de la Nature ; ce feu qui doit être adminiſtré géométriquement ſuivant le même Artéphius & d'Eſpagnet ; clibaniquement ſi nous en croyons Flamel, & par poids & meſure au rapport de Raymond Lulle. On peut dire d'un tel feu qu'il a été inventé, & non de celui de nos cuiſines, qui eſt connu de tous, & qui, ſelon toutes les apparences, le fut dès le commencement du monde. Le peuple d'Egypte, duquel Diodore avoit ſans doute emprunté ce qu'il diſoit de Vulcain, ne connoiſſoit pas d'autre feu que le commun ; il ne pouvoit donc parler que de celui-là. Les Prêtres, les Philoſophes instruits par Hermès, connoiſſoient cet autre feu qui eſt le principal agent de l'Art ſacerdotal ou Hermétique ; mais il ſe donnoit bien de garde de s'expliquer à ſon ſujet, parce qu'il faiſoit partie du ſecret qui leur étoit confié. Vulcain étoit ce feu-là même perſonnifié par eux, & ſe trouvoit en en effet par ce moyen ayeul d'Oſiris, ou du feu caché dans la pierre des Philoſophes, que d'Eſpagnet appelle *miniere de feu.*

Pour concilier toutes les contradictions apparentes des Auteurs ſur la généalogie d'Oſiris, il faut ſe mettre devant les yeux ce qui ſe paſſe dans l'œuvre Hermétique, & les noms que les Philoſophes ont donné dans tous les temps aux différens états & aux diverſes couleurs principales de la matiere dans le cours des opérations. Cette matiere eſt compoſée d'une choſe qui contient

deux ſubſtances, l'une fixe & l'autre volatile, ou eau & terre. Ils ont appelé l'un mâle, l'autre femelle; de ces deux réunis naît un troiſieme, qui ſe trouve leur fils, ſans différer de ſon pere & de ſa mere, qu'il renferme en lui, quant à la ſubſtance radicale. Le ſecond œuvre eſt ſemblable au premier.

Cette matiere miſe dans le vaſe au feu Philoſophique appelé Vulcain, ou inventé, dit-on, par Vulcain, ſe diſſout, ſe putréfie & devient noire par l'action de ce feu. Elle eſt alors le Saturne des Philoſophes, ou Hermétique, qui devient en conſéquence fils de Vulcain, comme l'appelle Diodore. Cette couleur noire diſparoît, la blanche & la rouge prennent la place ſucceſſivement, la matiere ſe fixe, & forme la pierre de feu de Baſile Valentin (*a*), la miniere de feu de d'Eſpagnet, *le feu caché*, ſignifié par Oſiris. Voilà donc Oſiris fils de Saturne. Il n'eſt pas moins aiſé d'expliquer le ſentiment de ceux qui le font fils de Jupiter, & voici comment. Lorſque la couleur noire s'évanouit, la matiere paſſe par la griſe avant d'arriver à la blanche; & les Philoſophes ont donné le nom de Jupiter à cette couleur griſe. Si l'on réfléchit un peu ſérieuſement ſur ce que je viens de dire, on ne trouvera point d'embarras ni de difficultés à concevoir comment Oſiris & Iſis pouvoient être frere & ſœur, mari & femme, fils de Saturne, fils de Vulcain, fils de Jupiter; comment même Oſiris a pu être pere d'Iſis, puiſqu'Oſiris étant le feu

(*a*) Char. triomph. de l'Antim.

caché de la matiere, c'eſt lui qui lui donne la forme, la conſiſtance, & la fixité qu'elle acquiert dans la ſuite. En deux mots, les Egyptiens entendoient par Iſis & Oſiris tant la ſubſtance volatile & la ſubſtance fixe de la matiere de l'œuvre, que la couleur blanche & la rouge qu'elle prend dans les opérations.

Ces explications, dira quelqu'un, ne s'accordent point avec la fable, qui fait Vulcain fils de Jupiter & de Junon, & qui par conſéquent ne ſauroit être pere de Saturne. Je réponds à cela que ces contradictions ne ſont qu'apparentes; on en ſera convaincu, lorſqu'on aura lu le chapitre qui regarde Vulcain en particulier, auquel je renvoie le Lecteur, pour retourner à Oſiris & à ſon expédition.

Au ſeul récit de cette hiſtoire, il n'eſt point d'homme ſenſé qui ne la reconnoiſſe pour une fiction. Former le deſſein d'aller conquérir toute la terre, aſſembler pour cela une armée compoſée d'hommes & de femmes, de ſatyres, de muſiciens, de danſeuſes; ſe mettre en tête d'apprendre aux hommes ce qu'ils ſavoient déja: cela n'eſt pas déja trop bien concerté. Mais ſuppoſer qu'un Roi, avec une armée de cette eſpece, ait parcouru l'Afrique, l'Aſie, l'Europe juſqu'à leurs extrémités; qu'il n'y ait même pas un endroit où il n'ait été, ſuivant cette inſcription: *Je ſuis le fils aîné de Saturne, ſorti d'une tige illuſtre, & d'un ſang généreux; couſin du jour: il n'eſt point de lieu où je n'aie été, & j'ai libéralement répandu mes bienfaits ſur tout le genre humain* (a).

(a) Diodore de Sicile.

Le fait n'eſt pas vraiſemblable, & l'on ne concevroit pas comment M. l'Abbé Banier (*a*) peut l'avoir raconté d'un auſſi grand ſang froid, ſi l'on ne ſavoit pas qu'il adopte volontiers, ſans beaucoup de critique, tout ce qui eſt favorable à ſon ſyſtême, & même ce que rapportent des Auteurs, dont il dit en plus d'un endroit qu'il ne faut pas faire beaucoup de cas.

Il eſt au moins inutile de recourir à l'expédition d'Oſiris pour fixer le temps où l'on a commencé à cultiver les terres dans l'Attique, & les autres pays de l'Aſie & de l'Europe. Les ſaintes écritures, le livre le plus ancien & le plus vrai de toutes les hiſtoires, nous apprennent que l'agriculture étoit connue avant le Déluge même. Sans relever le faux & le ridicule d'une telle hiſtoire priſe à la lettre, il ſuffit de la préſenter à un homme un peu verſé dans la lecture des Philoſophes Hermétiques, pour qu'il décide au premier récit, qu'elle en eſt un ſymbole palpable. Mais comme je dois ſuppoſer que bien des lecteurs n'ont pas toutes les opérations de cet art aſſez préſentes, je vais paſſer en revue toutes les circonſtances principales de cette hiſtoire.

Iſis & Oſiris ſont, comme nous l'avons dit, l'agent & le patient dans un même ſujet. Oſiris part pour ſon expédition, & dirige ſa route d'abord par l'Ethiopie, pour parvenir à la mer Rouge, qui bordoit l'Egypte, de même que l'Ethiopie. Ce n'étoit pas le chemin le plus court, mais c'eſt la route qu'il eſt néceſſaire de tenir

(*a*) Mytholog. T. I.

dans les opérations du grand œuvre, où la couleur noire & la couleur rouge ſont les deux extrêmes. La noirceur ſe manifeſte d'abord dans le commencement des opérations ſignifiées par le voyage d'Oſiris dans les Indes; car, ſoit que d'Eſpagnet, Raymond Lulle, Philalethe, &c. aient fait alluſion à ce voyage d'Oſiris, ou à celui de Bacchus, ſoit pour d'autres raiſons, ils nous diſent qu'on ne peut réuſſir dans l'œuvre, ſi l'on ne parcourt les Indes. Il faut donc paſſer d'abord en Ethiopie, c'eſt-à-dire, voir la couleur noire, parce qu'elle eſt l'entrée & la clef de l'art Hermétique. « Ces choſes ſont créées dans notre » terre d'Ethiopie, diſent Flamel (*a*) & Raſis (*b*), » blanchiſſez votre corbeau; ſi vous voulez le » faire avec le Nil d'Egypte, il prendra, après » avoir paſſé par l'Ethiopie, une couleur blanchâtre; puis le conduiſant par les ſecrets de » la Perſe *avec cela* & *avec cela*, la couleur » rouge ſe manifeſtera telle qu'eſt celle du pavot » dans le déſert. »

Oſiris étant en Ethiopie, fit élever des digues pour préſerver le pays, non pas du débordement du Nil, mais d'une inondation capable de ravager le pays: car l'eau de ce fleuve eſt abſolument néceſſaire pour rendre le pays fertile. D'Eſpagnet dit à ce ſujet (*c*): « Le mouvement de » ce ſecond cercle (de la circulation des élémens, » qui ſe fait pendant la ſolution & la noirceur) » doit être lent particulierement au commence-

(*a*) Deſir deſiré.
(*b*) Liv. des lumieres.
(*c*) Can. 88.

» ment de ſa révolution, de peur que les petits » corbeaux ne ſe trouvent inondés & ſubmergés » dans leur nid, & que le monde naiſſant ne » ſoit détruit par le déluge. » Ce cercle doit diſtribuer l'eau ſur le terrein par poids, par meſure, & en proportion géométrique (*a*). Il faut donc élever des digues, ſoit pour faire rentrer le fleuve dans ſon lit, comme fit Hercule dans le territoire de Prométhée, ſoit pour l'empêcher d'inonder, comme fit Oſiris en Ethiopie.

L'Auteur de l'hiſtoire feinte d'Oſiris n'a rien oublié de ce qui étoit néceſſaire pour donner hiéroglyphiquement une idée tant de ce qui compoſe l'œuvre, que des opérations requiſes & des ſignes démonſtratifs. Il fait d'abord remarquer que pendant le ſéjour d'Oſiris en Ethiopie, le Nil déborda, & que ce Prince fit élever des digues pour garantir le pays des dégâts que ſon inondation auroit occaſionnés. Cet Auteur a voulu déſigner par là la réſolution de la matiere en eau, de même que par le débordement du Nil en Egypte, dans le territoire duquel Prométhée étoit Roi ou Gouverneur. L'Artiſte du grand œuvre doit faire attention que l'Ethiopie ne fut point inondée, & que le Gouvernement de Prométhée le fut. C'eſt que la partie de la matiere terreſtre qui ſe putréfie & noircit, ſurnage la diſſolution ; au lieu que la fixe qui renferme le feu inné, que Prométhée vola au ciel pour en faire

(*a*) *Hic circulus eſt aquæ ponderator & menſurarum explorator ; aquam enim ex geometricarum rationum præceptis diſtribuit.* D'Eſpagnet, *ibid.*

part aux hommes, demeure dans le fond du vase, & se trouve submergée. Les attentions que doit avoir dans cette occasion l'Artiste signifié par Hercule, est très-bien exprimée dans la note ci-dessous (*a*). Nous expliquerons dans le chapitre de Bacchus, liv. 3. ce qu'on doit entendre par les satyres; & l'on trouvera dans celui d'Oreste ce qui concerne la chevelure d'Osiris. Les neuf Nymphes ou Muses, & les Musiciens qui sont à la suite d'Osiris, sont les parties volatiles, ou les neuf Aigles que Senior dit être requises avec une partie fixe désignée par Apollon. Nous en parlerons plus au long dans le chapitre de Persée, où nous expliquerons leur généalogie, & leurs actions.

Triptolême préside à la semence des grains; il est chargé par Osiris d'instruire les peuples de tout ce qui concerne l'Agriculture. Il n'est point d'allégories plus communes dans les ouvrages qui traitent de l'art Hermétique, que celle de l'Agriculture. Ils parlent sans cesse du grain, du choix qu'il faut en faire, de la terre où il faut

(*a*) Leges motus hujus circuli sunt ut lentè & paulatim decurrat, ac parcè effundat, ne festinando à mensurâ cadat, & aquis obrutus ignis insitus, operis architectus hebescat, aut etiam extinguatur: ut alternis vicibus cibus & potus administrentur, quo melior fiat digestio, ac optimum sicci & humidi temperamentum; indissolubilis enim utriusque colligatio finis ac scopus est operis; propterea vide ut tantùm irrigando adjicias, quantùm assando defecerit, quo restauratio corroborando deperditarum virium tantùm restituat, quantùm evacuatio debilitando abstulerit. *D'Espagnet*, *Can.* 89.

le ſemer, & de la maniere de s'y prendre. On en verra des exemples lorſque nous parlerons de l'éducation de Triptolême par Cérès dans le quatrieme livre. Raymond Lulle (*a*), Riplée & beaucoup d'autres Philoſophes appellent leur eau mercurielle, *vin blanc & vin rouge*.

Quoique Oſiris connût parfaitement la prudence & la capacité d'Iſis pour gouverner ſes Etats pendant ſon expédition, il laiſſa cependant Mercure auprès d'elle pour ſon conſeil. Il ſentoit la néceſſité d'un tel Conſeiller, puiſque Mercure eſt le mercure des Philoſophes, ſans lequel on ne peut rien faire au commencement, au milieu & à la fin de l'œuvre; c'eſt lui qui, de concert avec Hercule ou l'Artiſte conſtitué Gouverneur général de tout l'empire, doit tout diriger, tout conduire & tout faire. Le mercure eſt le principal agent intérieur de l'œuvre; il eſt chaud & humide; il diſſout, il putréfie, il diſpoſe à la génération; & l'Artiſte eſt l'agent extérieur. On trouvera ceci expliqué en détail dans tout le cours de cet ouvrage, particulierement dans le chapitre de Mercure, livre troiſieme, & dans le cinquieme où nous traiterons des travaux d'Hercule.

Si l'on examine avec ſoin toutes les particularités de l'expédition d'Oſiris, on verra clairement qu'il n'en eſt pas une ſeule qui n'ait été placée à propos & à deſſein, juſqu'aux cérémonies mêmes du culte rendu à Oſiris, inſtituées, dit-on, par Iſis, aidée des conſeils d'Hermès. On auroit dit plus vrai, ſi l'on n'avoit attribué cette

(*a*) Teſtam. Codic. liv. de la quinteſſ. & ailleurs.

inſtitution qu'à Hermès ſeul, puiſqu'il y a toute apparence qu'il fut l'inventeur & de l'hiſtoire d'Iſis & d'Oſiris, & du culte myſtérieux qu'on leur rendoit en Egypte. Mais à quoi bon ce myſtere, s'il ne s'agiſſoit que de raconter une hiſtoire réelle, & d'inſtituer des cérémonies pour en rappeler le ſouvenir ? Le ſimple récit des faits, les fêtes, les triomphes auroient plus que ſuffi pour immortaliſer l'un & l'autre. Il eût été bien plus naturel d'en rappeler la mémoire par des repréſentations priſes du fond de la choſe même. Puiſqu'on vouloit que tout le peuple en fût inſtruit, il falloit mettre tout à ſa portée, & ne pas inventer des hiéroglyphes, dont les ſeuls Prêtres auroient la clef. Ce myſtere devoit donc faire ſoupçonner quelque ſecret caché ſous ces hiéroglyphes, qu'on ne dévoiloit qu'aux initiés, ou à ceux que l'on vouloit initier dans l'Art ſacerdotal.

Les deux œuvres qui ſont l'objet de cet Art ſont compris, le premier dans l'expédition d'Oſiris ; le ſecond dans ſa mort & ſon apothéoſe. Par le premier, on fait la pierre ; par le ſecond, on forme l'élixir. Oſiris dans ſon voyage parcourut l'Ethiopie, puis les Indes, l'Europe, & retourna en Egypte par la mer Rouge, pour jouir de la gloire qu'il s'étoit acquiſe ; mais il y trouva la mort. C'eſt comme ſi l'on diſoit : dans le premier œuvre, la matiere paſſe d'abord par la couleur noire, enſuite par des couleurs variées, la griſe, la blanche, & enfin ſurvient la rouge, qui eſt la perfection du premier œuvre, & celle de la pierre ou du ſoufre Philoſophique. Ces cou-

leurs variées ont été déclarées plus ouvertement, & déſignées plus clairement par les Léopards & les Tigres que la Fable ſuppoſe avoir accompagné Bacchus dans un voyage ſemblable à celui d'Oſiris ; car tout le monde convient qu'Oſiris & Bacchus ne ſont qu'une même perſonne, ou, pour mieux dire, deux ſymboles d'une même choſe.

Le ſecond œuvre eſt très-bien repréſenté par le genre de mort d'Oſiris & les honneurs qu'on lui rendit. Ecoutons Diodore à ce ſujet. On a, dit-il, découvert dans les anciens écrits ſecrets des Prêtres qui vivoient du temps d'Oſiris, que ce Prince régnoit avec juſtice & équité ſur l'Egypte; que ſon frere impie & ſcélerat, nommé Typhon, l'ayant aſſaſſiné, l'avoit coupé en 26 parties, qu'il avoit diſtribuées à ſes complices, afin de les rendre plus coupables, ſe les attacher davantage, & les avoir pour défenſeurs & pour ſoutiens dans ſon uſurpation. Qu'Iſis, ſœur & femme d'Oſiris, pour venger la mort de ſon mari, appela à ſon ſecours ſon fils Horus; tua dans un combat Typhon & ſes complices, & ſe mit avec ſon fils en poſſeſſion de la couronne. La bataille ſe donna le long d'un fleuve, dans la partie de l'Arabie, où eſt ſituée la ville qui prit le nom d'Anthée, après qu'Hercule du temps d'Oſiris y eût tué un Prince tyran qui portoit le nom de cette ville. Iſis ayant trouvé les membres épars du corps de ſon époux, les ramaſſa avec ſoin; mais ayant cherché inutilement certaines parties, elle en conſacra les repréſentations; de-là l'uſage du Phallus devenu ſi célebre dans les cérémonies

religieuſes des Egyptiens. De chaque membre Iſis forma une figure humaine, en y ajoutant des aromates & de la cire. Elle aſſembla les Prêtres d'Egypte, & leur confia à chacun en particulier un de ces dépôts, en les aſſurant que chacun avoit le corps entier d'Oſiris; leur recommandant expreſſément de ne jamais découvrir à perſonne qu'ils poſſédoient ce tréſor, & de lui rendre & faire rendre le culte & les honneurs qu'on leur preſcrivoit. Afin de les y engager plus sûrement, elle leur accorda la troiſieme partie des champs cultivés de l'Egypte.

Soit que les Prêtres, convaincus des mérites d'Oſiris, (c'eſt toujours Diodore qui parle) ſoit que ces bienfaits d'Iſis les y euſſent engagés, ils firent tout ce qu'elle leur avoit recommandé; & chacun d'eux ſe flatte encore aujourd'hui d'être le poſſeſſeur du tombeau d'Oſiris. Ils honorent les animaux qu'on avoit conſacrés à ce Prince dès le commencement; & lorſque ces animaux meurent, les Prêtres renouvellent les pleurs & le deuil que l'on fit à la mort d'Oſiris. Ils lui ſacrifient les Taureaux ſacrés, dont l'un porte le nom d'Apis, l'autre celui de Mnevis; le premier étoit entretenu à Memphis, le ſecond à Héliopolis: tout le peuple révere ces animaux comme des Dieux.

Iſis, ſuivant la tradition des Prêtres, jura, après la mort de ſon mari, qu'elle ne ſe remarieroit pas. Elle tint parole, & régna ſi glorieuſement, qu'aucun de ceux qui porterent la couronne après elle ne l'a ſurpaſſé. Après ſa mort on lui décerna les honneurs des Dieux, & fut enterrée à Mem-

phis dans la forêt de Vulcain, où l'on montre encore son tombeau. Bien des gens, ajoute Diodore, pensent que les corps de ces Dieux ne sont pas dans les lieux où l'on débite au peuple qu'ils sont; mais qu'ils ont été déposés sur les montagnes d'Egypte & d'Ethiopie, auprès de l'Isle qu'on appelle les *portes du Nil*, à cause du champ consacré à ces Dieux. Quelques monumens favorisent cette opinion; on voit dans cette Isle un Mausolée élevé en l'honneur d'Osiris, & tous les jours les Prêtres de ce lieu remplissent de lait trois cents soixante urnes, & rappellent le deuil de la mort de ce Roi & de cette Reine, en leur donnant les titres de Dieu & de Déesse. C'est pour cela qu'il n'est permis à aucun étranger d'aborder dans cette Isle. Les habitans de Thebes, qui passe pour la plus ancienne ville d'Egypte, regardent comme le plus grand serment celui qu'ils font par Osiris qui habite dans les nues; prétendant avoir en possession tous les membres du corps de ce Roi qu'Isis avoit ramassés. Ils comptent plus de dix mille ans, quelques-uns disent près de vingt-trois mille, depuis le regne d'Osiris & d'Isis, jusqu'à celui d'Alexandre de Macédoine, qui bâtit en Egypte une ville de son nom.

Plutarque (*a*) nous apprend de quelle maniere Typhon fit perdre la vie à Osiris. Typhon, dit-il, l'ayant invité à un superbe festin, proposa après le repas aux conviés, de se mesurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui seroit de même grandeur. Osiris

(*a*) De Isid. & Osir.

s'y étant mis à son tour, les conjurés se leverent de table, fermerent le coffre, & le jeterent dans le Nil.

Isis, informée de la fin tragique de son époux, se mit en devoir de chercher son corps; & ayant appris qu'il étoit dans la Phénicie, caché sous un tamarin où les flots l'avoient jeté, elle alla à la Cour de Byblos, où elle se mit au service d'Astarté, pour avoir plus de commodité de le découvrir. Elle le trouva enfin, & fit de si grandes lamentations, que le fils du Roi de Byblos en mourut de regret; ce qui toucha si fort le Roi son pere, qu'il permit à Isis d'enlever ce corps, & de se retirer en Egypte. Typhon, informé du deuil de sa belle-sœur, se saisit du coffre, l'ouvrit, mit en pieces le corps d'Osiris, & en fit porter les membres en différens endroits de l'Egypte. Isis ramassa avec soin ces membres épars, les enferma dans des cercueils, & consacra la représentation des parties qu'elle n'avoit pu trouver. Enfin, après avoir répandu bien des larmes, elle le fit enterrer à Abyde, ville située à l'occident du Nil. Que si les Anciens placent le tombeau d'Osiris en d'autres endroits, c'est qu'Isis en fit élever un pour chaque partie du corps de son mari, dans le lieu même où elle l'avoit trouvé.

Je n'ay rapporté ceci d'après Plutarque, que pour faire voir que les Auteurs sont d'accord sur le fond, quoiqu'ils varient sur les circonstances. Cette servitude d'Isis chez le Roi de Byblos pourroit bien avoir donné lieu à celle de Cérès chez le pere de Triptolême à Eleusis; puisqu'on con-

vient qu'Isis & Cérès ne sont qu'une même personne.

Avouons-le de bonne foi : quand même l'Ecriture Sainte & les Historiens ne nous convaincroient pas de la fausseté du calcul chronologique des Egyptiens, le reste de cette histoire a-t-il un air de vraisemblance? y a-t-il apparence qu'une Reine aussi illustre & aussi connue qu'Isis, eût été se mettre en service chez un Roi son voisin? que le fils de ce Roi meure de regret de la voir se lamenter sur le corps de son mari perdu? qu'enfin elle le trouve sous un tamarin, & le reporte en Egypte, &c.? De semblables histoires ne méritent pas d'être réfutées; leur absurdité est si palpable, qu'il est surprenant que Plutarque ait daigné nous la conserver, & encore plus étonnant que de savans Auteurs la soutiennent. Mais loin que ces circonstances de la mort d'Osiris, & ce qui la suivit, présentent rien d'absurde, si on les prend dans le sens allégorique de l'Art sacerdotal, elles renferment au contraire de très-grandes vérités. En voici la preuve, par la simple exposition de ce qui se passe dans l'opération de l'élixir.

Cette seconde opération étant semblable à la premiere, sa clef est la solution de la matiere, ou la division des membres d'Osiris en beaucoup de parties. Le coffre où ce Prince est enfermé est le vase Philosophique scellé hermétiquement. Typhon & ses complices sont les agens de la dissolution; nous verrons pourquoi ci-après dans l'histoire de Typhon. La dispersion des membres du corps d'Osiris, est la volatilisation de l'or Phi-

losophique; la réunion de ces membres indique la fixation. Elle se fait par les soins d'Isis, ou la Terre, qui, comme un aimant, disent les Philosophes, attire à elles les parties volatilisées; alors Isis, avec le secours de son fils Horus, combat Typhon, le tue, regne glorieusement, & se réunit enfin à son cher époux dans le même tombeau; c'est-à-dire, que la matiere dissout, se coagule, & se fixe dans le même vase, parce qu'un axiome des Philosophes est, *solutio corporis est coagulatio spiritûs*.

Horus, fils d'Osiris & d'Isis, est reconnu de tous les Auteurs pour être le même qu'Apollon; on sait aussi qu'Apollon tua le serpent Python à coup de fleches; Python n'est que l'anagramme de Typhon. Mais cette Apollon doit s'entendre du Soleil ou or Philosophique, qui est la cause de la coagulation & de la fixation. On trouvera ceci expliqué plus en détail dans le troisieme livre de cet Ouvrage, chapitre d'Apollon.

Osiris fut enfin mis au rang des Dieux par Isis son épouse, & par Mercure, qui institua les cérémonies de son culte. Il faut remarquer deux choses à cet égard : 1°. que les Dieux, au rang desquels Osiris fut mis, ne peuvent être que des Dieux fabriqués par la main des hommes; c'est-à-dire, les Dieux Chymiques ou Hermétiques. Mercure Trismégiste le dit positivement (*a*); nous avons déja rapporté ses paroles à ce sujet. 2°. Que *Mercure* est également le nom du Mercure des Philosophes, & d'Hermès Trismégiste.

(*a*) In Asclepio.

L'un & l'autre ont travaillé avec Isis à la déification d'Osiris ; le Philosophique en agissant dans le vase de concert avec Isis, & le Philosophe en conduisant extérieurement les opérations : c'est ce qui a fait donner à l'un & à l'autre le titre de Conseiller d'Isis qui n'entreprenoit rien sans eux. Ce fut donc Trismégiste qui détermina son culte, & qui institua les cérémonies mystérieuses, pour être des symboles & des allégories permanentes tant de la matiere que des opérations de l'Art Hermétique ou sacerdotal, comme nous le verrons dans la suitte.

CHAPITRE IV.

Histoire d'Isis.

QUAND on sait la généalogie d'Osiris, on est au fait de celle d'Isis son épouse, puisqu'elle étoit sa sœur. On pense communément qu'elle étoit le symbole de la Lune, comme Osiris étoit celui du Soleil ; mais on la prenoit aussi pour la Nature en général, & pour la Terre, suivant Macrobe. Delà vient, dit cet Auteur, qu'on représentoit cette Déesse ayant le corps tout couvert de mamelles. Apulée est du même sentiment que Macrobe, & en fait la peinture suivante (*a*), « Une chevelure longue » & bien fournie tomboit par ondes sur son cou

(*a*) Métam. l. 11.

» divin :

» divin : elle avoit en tête une couronne variée
» par sa forme & par les fleurs dont elle étoit
» ornée. Au milieu sur le devant paroissoit une
» espece de globe, en forme presque de miroir,
» qui jetoit une lumiere brillante & argentine,
» comme celle de la Lune. A droite & à gauche
» de ce globe s'élevoient deux ondoyantes vi-
» peres, comme pour l'enchâsser & le soute-
» nir; & de la base de la couronne sortoient
» des épis de blé. Une robe de fin lin la cou-
» vroit toute entiere. Cette robe étoit si éclatante,
» tantôt par sa grande blancheur, tantôt par son
» jaune safrané, enfin par une couleur de feu si
» vive, que mes yeux en étoient éblouis. Une
» simarre remarquable par sa grande noirceur,
» passoit de l'épaule gauche au dessous du bras
» droit, & flottoit à plusieurs plis en descen-
» dant jusqu'aux pieds; elle étoit bordée de
» nœuds & de fleurs variées, & parsemée d'é-
» toiles dans toute son étendue. Au milieu de
» ces étoiles se montroit la Lune avec des rayons
» ressemblans à des flammes. Cette Déesse avoit
» un cistre à la main droite, qui, par le mouve-
» ment qu'elle lui donnoit, rendoit un son aigu,
» mais très-agréable; de la gauche elle portoit
» un vase d'or dont l'anse étoit formée par un
» aspic, qui élevoit la tête d'un air menaçant;
» la chaussure qui couvroit ses pieds exhalans
» l'ambroisie, étoit faite d'un tissu de feuilles
» de palme victorieuse. Cette grande Déesse
» dont la douceur de l'haleine surpasse tous les
» parfums de l'Arabie heureuse, daigna me par-
» ler en ces termes: Je suis la Nature, mere des

» choses, maîtresse des élémens; le commence-
» ment des siecles, la Souveraine des Dieux, la
» Reine des mânes, la premiere des natures
» célestes, la face uniforme des Dieux & des
» Déesses: c'est moi qui gouverne la sublimité
» lumineuse des cieux, les vents salutaires des
» mers, le silence lugubre des enfers. Ma divi-
» nité unique est honorée par tout l'Univers,
» mais sous différentes formes, sous divers noms,
» & par différentes cérémonies. Les Phrygiens,
» les premiers nés des hommes, m'appellent la
» Pessinontienne mere des Dieux: les Athéniens,
» Minerve Cécropienne; ceux de Cypre, Vénus
» Paphienne; ceux de Crete, Diane Dictynne;
» les Siciliens qui parlent trois langues, Pro-
» serpine Stygienne; les Eléusiniens, l'ancienne
» Déesse Cérès; d'autres, Junon; d'autres, Bel-
» lone; quelques-uns, Hécaté; quelques autres,
» Rhamnusie. Mais les Egyptiens qui sont ins-
» truits de l'ancienne doctrine, m'honorent
» avec des cérémonies qui me sont propres &
» convenables, & m'appellent de mon verita-
» ble nom, la Reine Isis. »

Isis étoit plus connue sous son propre nom dans les pays hors de l'Egypte, que ne l'étoit Osiris, parce qu'on la regardoit comme la mere & la nature des choses. Ce sentiment universel auroit dû faire ouvrir les yeux à ceux qui la regardent comme une véritable Reine d'Egypte, & qui prétendent en conséquence adapter son histoire feinte à l'histoire réelle des Rois de ce pays-là. Les Prêtres d'Egypte comptoient, suivant le témoignage de Diodore, vingt mille ans

depuis le regne du Soleil jusqu'au temps où Alexandre le Grand passa en Asie. Ils disoient aussi que leurs anciens Dieux régnerent chacun plus de douze cents ans, & que leurs successeurs n'en régnerent pas moins de trois cents; ce que quelques-uns entendent du cours de la Lune, & non de celui du Soleil, en comptant même les mois pour des années. Eusebe, qui fait mention de la chronologie des Rois d'Egypte, place Océan, le premier de tous, vers l'an du monde 1802, temps auquel Nemrod commença le premier à s'arroger la supériorité sur les autres hommes. Eusebe donne à Océan pour successeurs, Osiris & Isis. Les Pasteurs régnerent ensuite pendant 103 ans, puis la Dynastie des Polytans pendant 348 ans, dont le dernier fut Miris ou Pharaon, dit Menophis, environ l'an du monde 2550. A cette Dynastie succéda celle des Larthes, qui dura 194 ans; puis celle des Diapolytans qui fut de 177 ans.

Mais si nous ôtons mille & vingt ans des années du monde jusqu'au regne d'Alexandre, le regne du Soleil ou d'Horus qui succéda à Isis, tombera à l'an du monde environ 2608, temps auquel, selon Eusebe, regnoit Zetus, successeur immédiat de Miris. Ainsi, par ce calcul, on ne trouve aucune place pour mettre les regnes d'Osiris, d'Isis, du Soleil, de Mercure, de Vulcain, de Saturne, de Jupiter, du Nil & d'Océan. Je sais cependant, dit Diodore, que quelques Ecrivains placent les tombeaux de ces Rois Dieux dans la ville de Nysa en Arabie, d'où ils ont donné à Denys le surnom de Nisée. Comme

la chronologie des Rois d'Egypte n'entre point dans le deſſein de cet Ouvrage, je laiſſe à d'autres le ſoin de lever toutes ces difficultés de chronologie; & je retourne à Iſis, comme principe général de la Nature, & principe matériel de l'art Hermétique.

Le portrait d'Iſis, que nous avons donné d'après Apulée, eſt une allégorie de l'œuvre, palpable à ceux qui ont lu attentivement les ouvrages qui en traitent. Sa couronne & les couleurs de ſes habits indiquent tout en général & en particulier. Iſis paſſoit pour la Lune, pour la Terre & pour la Nature. Sa couronne, formée par un globe brillant comme la Lune, l'annonce à tout le monde. Les deux ſerpens qui ſoutiennent ce globe ſont les mêmes que ceux dont nous avons parlé dans le chapitre premier de ce livre, en expliquant le monument d'A. Herennuleius Hermès. Le globe eſt auſſi la même choſe que l'œuf du même monument. Les deux épis qui en ſortent marquent que la matiere de l'art Hermétique eſt la même que celle que la Nature emploie pour faire tout végéter dans l'Univers. Les couleurs qui ſurviennent à cette matiere pendant les opérations, ne ſont-elles pas expreſſément nommées dans l'énumération de celles des vêtemens d'Iſis? Une ſimarre ou longue robe frappante par ſa grande noirceur, *palla nigerrima ſplendeſcens atro nitore*, couvre tellement le corps d'Iſis, qu'elle laiſſe ſeulement appercevoir par le haut une autre robe de fin lin, d'abord blanche, puis ſafranée, enfin de couleur de feu. *Multicolor byſſo tenui prætexta, nunc albo can-*

dore lucida , nunc croceo flore lutea , nunc roseo rubore flammea. Apulée avoit ſans doute copié cette deſcription d'après quelque Philoſophe ; car ils s'expriment tous de la même maniere à ce ſujet. Ils appellent la couleur noire, le noir plus noir que le noir même, *nigrum nigro nigrius.* Homere en donne un ſemblable à Thétis , lorſqu'elle ſe diſpoſe à aller ſolliciter les faveurs & la protection de Jupiter pour ſon fils Achille (*a*). Il n'y avoit point dans le monde, dit ce Poëte, d'habillement plus noir que le ſien. La couleur blanche ſuccede à la noire, la ſafranée à la blanche, & la rouge à la ſafranée, préciſément comme le rapporte Apulée. On peut conſulter là-deſſus le traité de l'œuvre que j'ai donné ci-devant. D'Eſpagnet en particulier eſt parfaitement conforme à cette deſcription d'Apulée, & nomme ces quatre couleurs les moyens démonſtratifs de l'œuvre (*b*). Il ſemble qu'Apulée ait voulu nous

(*a*) Sic fata velum accepit auguſtiſſima Dearum
Atrum, eòque nullum nigrius erat veſtimentum :
Perrexit autem ire.

Iliad. l. 24. v. 93.

(*b*) Media ſive ſigna demonſtrativa ſunt colores ſucceſſivè & ex ordine materiam afficientes, ejuſque affectiones & paſſiones demonſtrantes..... Primus eſt niger.... nox autem illa nigerrima perfectionem liquefactionis, & confuſionis elementorum indicat.... nigro colori ſuccedit albus,... Tertius color & citrinus... eſt que veluti croceis aurora capillis ſolis prænuncia. Quartus color rubeus ſive ſanguineus ab albo ſolo igne extrahitur. *Arcanum Hermeticæ Philoſop. opus, Can. 64.*

dire que toutes ces couleurs naiſſent les unes des autres ; que le blanc eſt contenu dans le noir, le jaune dans le blanc, & le rouge dans le jaune ; c'eſt pour cela que le noir couvre les autres. On pourroit peut-être m'objecter que cette robe noire eſt le ſymbole de la nuit ; & que la choſe eſt aſſez indiquée par le croiſſant de la Lune placé au milieu avec les étoiles dont elle eſt toute parſemée ; mais les autres accompagnemens n'y conviennent point du tout. Il n'eſt pas étonnant qu'on ait mis ſur la robe d'Iſis un croiſſant, puiſqu'on la prenoit pour la Lune ; mais comme la nuit empêche de diſtinguer la couleur des objets, Apulée auroit dit fort mal à propos que les quatre couleurs du vêtement d'Iſis ſe diſtinguoient & jetoient chacune en particulier un ſi grand éclat, qu'il en étoit ébloui. D'ailleurs cet Auteur ne fait aucune mention de la nuit ni de la Lune ; mais ſeulement d'Iſis comme principe de tout ce que la Nature produit ; ce qui ne ſauroit convenir à la Lune céleſte, mais ſeulement à la Lune Philoſophique ; puiſqu'on ne remarque dans la céleſte que la couleur blanche, & non la ſafranée & la rouge.

Les épis de blé prouvent qu'Iſis & Cérès n'étoient qu'un même ſymbole ; le ciſtre & le vaſe ou petit ſeau, ſont les deux choſes requiſes pour l'œuvre, c'eſt-à-dire, le *laiton* Philoſophique & l'eau mercurielle ; car le ciſtre étoit communément un inſtrument de cuivre, & les verges qui le traverſoient étoient auſſi de cuivre, quelque fois de fer. Les Grecs inventerent enſuite la fable d'Hercule qui chaſſe les oiſeaux du lac Stym-

phale, en faisant du bruit avec un instrument de cuivre. L'un & l'autre doivent s'expliquer de la même maniere. Nous en parlerons dans les travaux d'Hercule, au cinquieme livre.

On représentoit ordinairement Isis non seulement tenant un cistre, mais avec un seau ou autre vase à la main, ou auprès d'elle, pour marquer qu'elle ne pouvoit rien faire sans l'eau mercurielle, ou le mercure qu'on lui avoit donné pour conseil. Elle est la terre ou le *laiton* des Philosophes; mais le laiton ne peut rien par lui-même, disent-ils, s'il n'est purifié & blanchi par l'azot ou l'eau mercurielle. Par la même raison Isis étoit très-souvent représentée avec une cruche sur la tête; souvent aussi avec une corne d'abondance à la main, pour signifier en général la Nature qui fournit tout abondamment, & en particulier la source du bonheur, de la santé & des richesses, que l'on trouve dans l'œuvre Hermétique. Dans les monumens Grecs (*a*) on la voit quelquefois environnée d'un serpent, ou accompagnée de ce reptile, parce que le serpent étoit le symbole d'Esculape, Dieu de la Médecine, dont les Egyptiens attribuoient l'invention à Isis. Mais nous avons plus de raisons de la regarder comme la matiere même de la Médecine Philosophique ou universelle, qu'employoient les Prêtres d'Egypte, pour guérir toutes sortes de maladies, sans que le peuple sût comment (*b*)

(*a*) Ce que je dis ici des attributs d'Isis se prouve par les monumens antiques rapportés dans l'Antiquité expliquée de D. Bernard de Montfaucon.

(*b*) Qui quidem libri (Medici) nonnisi ab iis qui

ni avec quoi; parce que la maniere de faire ce remede étoit contenue dans les livres d'Hermès, que les seuls Prêtres avoient droit de lire, & pouvoient seuls entendre, à cause que tout y étoit voilé sous les ténebres des hiéroglyphes. Trismégiste nous apprend lui-même (*a*), qu'Isis ne fut pas l'inventrice de la Médecine, mais que ce fut l'ayeul d'Asclépius ou Hermès dont il portoit le nom.

Il ne faut donc pas en croire Diodore, ni la tradition populaire d'Egypte, d'après laquelle il dit qu'Isis inventa non seulement beaucoup de remedes pour la cure des maladies; mais qu'elle contribua infiniment à la perfection de la Médecine, & qu'elle trouva même un remede capable de procurer l'immortalité dont elle usa pour son fils Horus, lorsqu'il fut mis à mort par les Titans, & le rendit en effet immortel. On conviendra avec moi que tout cela doit s'expliquer allégoriquement; & que, suivant l'explication que nous fournit l'art Hermétique, Isis contribua beaucoup à la perfection de la Médecine, puisqu'elle étoit la matiere dont on faisoit le plus excellent remede qui fût jamais dans la Nature. Mais il ne seroit point tel si Isis étoit seule; il faut nécessairement qu'elle soit mariée avec Osiris, parce que les deux principes doivent

sacerdotalis ordinis erant legebantur; unde & hieroglyphicis variis obvelati, morbo quidem oppressis applicati ad salutem ita conferebant, ut ratio tamen eorum ipsam plebem lateret, ut in sequentibus probaturi sumus. *Kircher, Œdyp. Ægypt. T. II. 2. part. cl. ix. p.* 347.

(*a*) In Asclepio.

être réunis dans un ſeul tout, comme dès le commencement de l'œuvre ils ne formoient qu'un même ſujet, dans lequel étoient contenues deux ſubſtances, l'une mâle, l'autre femelle.

Le voyage d'Iſis en Phénicie pour y aller chercher le corps de ſon mari; les pleurs qu'elle verſe avant de le trouver; l'arbre ſous lequel il étoit caché, tout eſt marqué au coin de l'Art ſacerdotal. En effet, Oſiris étant mort, eſt jeté dans la mer, c'eſt-à-dire, ſubmergé dans l'eau mercurielle, ou la mer des Philoſophes; Iſis verſe, dit-on, des larmes, parce que la matiere qui eſt encore volatile, repréſentée par Iſis, monte en forme de vapeurs, ſe condenſe & retombe en gouttes. Cette tendre épouſe cherche ſon mari avec inquiétude, avec des pleurs & des gémiſſemens, & ne peut le trouver que ſous un tamarin; c'eſt que la partie volatile ne ſe réunit avec la fixe, que lorſque la blancheur ſurvient; alors la rougeur où Oſiris eſt caché ſous le tamarin, parce que les fleurs de cet arbre ſont blanches & les racines rouges. Cette derniere couleur eſt même indiquée plus préciſément par le nom même de Phénicie, qui vient de φοῖνιξ, rouge, couleur de pourpre.

Iſis ſurvécut à ſon mari, & après avoir regné glorieuſement, elle fut miſe au nombre des Dieux. Mercure détermina ſon culte, comme il avoit fait celui d'Oſiris; parce que dans la ſeconde opération appelée le ſecond œuvre, ou la ſeconde diſpoſition par Morien (*a*), la Lune des Philoſophes, ou leur Diane, ou la matiere au

(*a*) Entret. du Roi Calid.

blanc, signifiée aussi par Isis, paroît encore après la solution ou la mort d'Osiris; elle se trouve par-là mise au rang des Dieux, mais des Dieux Philosophiques, puisqu'elle est leur Diane ou la Lune, une des principales Déesses de l'Egypte: on voit bien pourquoi on attribue cette déification à Mercure.

Mais si toute cette histoire n'est pas une fiction, comme le prétend M. l'Abbé Banier (a), puisqu'il dit qu'il croit qu'Osiris est le même que Mesraïm, fils de Cham, qui peupla l'Egypte quelque temps après le Déluge. Il ajoute même que, malgré l'obscurité qui regne dans l'histoire d'Osiris, les Savans sont obligés de convenir qu'il a été un des premiers descendans de Noé par Cham, & qu'il gouverna l'Egypte où son pere s'étoit retiré... que Diodore de Sicile nous assure que ce Prince est le même que Menès, le premier Roi d'Egypte, & que c'est-là qu'il faut s'en tenir; je prierois tous ces Savans de me dire pourquoi tous les Auteurs anciens qui ont parlé de Mesraïm & de Menès, n'ont fait aucune mention, en parlant d'eux, du fameux voyage ou célebre expédition que le prétendu Osiris fit en Afrique, en Asie & par tout le monde, suivant cette inscription trouvée sur d'anciens monumens, rapportée par Diodore & tous les Auteurs qui depuis lui ont parlé d'Osiris, & par M. l'Abbé Banier lui-même, mais qui ne l'a pas rapportée exactement.

(a) Mytol. T. I. p. 483. 484. & ailleurs.

SATURNE, LE PLUS JEUNE DE TOUS LES DIEUX, ÉTOIT MON PERE. JE SUIS OSIRIS, ROI; J'AI PARCOURU TOUT L'UNIVERS, JUSQU'AUX EXTRÉMITÉS DES DESERTS DE L'INDE, DE-LA VERS LE SEPTENTRION JUSQU'AUX SOURCES DE L'ISTER; ENSUITE D'AUTRES PARTIES DU MONDE JUSQU'A L'OCÉAN:

JE SUIS LE FILS AINÉ DE SATURNE, SORTI D'UNE TIGE ILLUSTRE, ET D'UN SANG GÉNÉREUX, QUI N'AVOIT POINT DE SEMENCE. IL N'EST POINT DE LIEU OU JE N'AYE ÉTÉ. J'AI VISITÉ TOUTES LES NATIONS POUR LEUR APPRENDRE TOUT CE DONT J'AI ÉTÉ L'INVENTEUR.

Je ne crois pas qu'on puiſſe attribuer à aucun Roi d'Egypte tout ce que porte cette Inſcription, particulierement *la génération ſans ſemence*, au lieu que ce dernier article même ſe trouve dans l'œuvre Hermétique, où l'on entend par Saturne la couleur noire, de laquelle naiſſent la blanche ou Iſis, & la rouge ou Oſiris: la premiere appelée *Lune*, la ſeconde Soleil ou Apollon.

Il n'eſt pas moins difficile, ou plutôt il eſt impoſſible de pouvoir appliquer à une Reine,

l'inſcription ſuivante tirée d'une colonne d'Iſis, & rapportée par les mêmes Auteurs.

MOI, ISIS, SUIS LA REINE DE CE PAYS D'ÉGYPTE, ET J'AI EU MERCURE POUR PREMIER MINISTRE. PERSONNE NE POURRA RÉVOQUER LES LOIX QUE J'AI FAITES, ET EMPÊCHER L'EXÉCUTION DE CE QUE J'AI ORDONNÉ.

JE SUIS LA FILLE AINÉE DE SATURNE, LE PLUS JEUNE DES DIEUX.

JE SUIS LA SŒUR ET LA FEMME D'OSIRIS.

JE SUIS LA MERE DU ROI ORUS.

JE SUIS LA PREMIERE INVENTRICE DE L'AGRICULTURE.

JE SUIS LE CHIEN BRILLANT PARMI LES ASTRES.

LA VILLE DE BUBASTE A ÉTÉ BASTIE EN MON HONNEUR.

RÉJOUIS-TOI, O EGYPTE! QUI M'AS NOURRIE.

Mais ſi on explique cela de la matiere de l'Art ſacerdotal; ſi l'on compare ces expreſſions avec celles des Philoſophes Hermétiques, on les trouvera tellement conformes, qu'on ſera, pour ainſi dire, obligé de convenir que l'Auteur de ces Inſcriptions a eu en vue le même objet que les Phi-

losophes. Diodore dit qu'on ne pouvoit lire de son temps que ce que nous avons rapporté, parce que le reste étoit effacé de vétusté. Il n'est même pas possible, ajoute-t-il, d'avoir aucun éclaircissement là-dessus; car les Prêtres gardent inviolablement le secret sur ce qui leur a été confié; aimant mieux que la vérité soit ignorée du peuple, que de courir les risques de subir les peines imposées à ceux qui divulgueroient ces secrets. Mais encore une fois, quels étoient donc ces secrets si fort recommandés? Ceux qui, avec Cicéron, disent qu'il consistoit à ne pas dire qu'Osiris avoit été un homme, pensent-ils bien à ce qu'ils disent? La conduite prétendue d'Isis à l'égard des Prêtres étoit seule capable de trahir ces secrets; celle des Prêtres envers le peuple le découvroit encore davantage. Quoi! on voudra me faire croire qu'Osiris ne fut jamais un homme, & l'on me montre son tombeau? crainte même que je ne doute de sa mort, & comme si l'on vouloit ne pas me la faire perdre de vue, on multiplie ce tombeau? chaque Prêtre me dit qu'il en est le possesseur? avouons que ce secret seroit bien mal concerté. Et à quoi bon, après tout, ce secret inviolable au sujet du tombeau d'un Roi ardemment aimé de ses sujets? quel intérêt de cacher le tombeau d'Osiris? Si l'on disoit qu'Hermès eût conseillé à Isis de cacher le tombeau de son mari, afin d'ôter au peuple une occasion d'idolatrie, parce qu'il sentoit bien que le grand amour qu'avoit conçu le peuple pour Osiris, à cause des bienfaits qu'il en avoit reçus, pourroit le conduire à l'adorer par reconnois-

ſance ; ce ſentiment ſeroit très-conforme aux idées que nous devons avoir de la vraie piété d'Hermès. Mais loin de cacher ce tombeau, Iſis en en faiſant un pour chaque membre, & voulant perſuader que tout le corps d'Oſiris étoit dans chacun de ces tombeaux, c'eût été au contraire multiplier la pierre de ſcandale & d'achoppement. L'Ecriture Sainte nous apprend que Joſué tint une toute autre conduite à l'égard des Iſraélites, lorſque Moyſe mourut (*a*), pour empêcher ſans doute que les Hébreux n'imitaſſent encore les Egyptiens en ce genre d'idolatrie.

Ce n'étoit donc pas pour cacher au peuple l'humanité prétendue d'Oſiris que l'on faiſoit un ſecret de ſon tombeau ; ſi l'on défendoit ſous des peines rigoureuſes de dire qu'Iſis & ſon mari avoient été des hommes, c'eſt qu'ils ne le furent jamais en effet. Cette défenſe qui ne s'accordoit nullement avec la démonſtration publique de leur tombeau, auroit dû faire ſoupçonner quelque myſtere caché ſous cette contradiction ; le grand ſecret qu'obſervoient les Prêtres auroit encore dû irriter la curioſité. Mais le peuple ne s'aviſe pas de ſonder ſi ſcrupuleuſement les choſes ; il les prend telles qu'on les lui donne ſans beaucoup d'examen. Et de quel ſecret d'ailleurs qui puiſſe avoir rapport à un tombeau & à ce qu'il renferme ? Prenons la choſe allégoriquement ; liſons les Philoſophes, & nous y verrons des tombeaux auſſi myſtérieux. Baſile Valentin (*b*) emploie cette allégorie deux ou trois fois : Norton (*c*) dit

(*a*) Deuter. 34. (*b*) 12 Clefs.
(*c*) Ordinale.

qu'il faut faire mourir le Roi & l'ensevelir. Raymond Lulle, Flamel, le Trévisan, Arislée dans la Tourbe, & tant d'autres s'expriment à peu près dans ce sens-là; mais tous cachent avec beaucoup de soin le tombeau & ce qu'il renferme; c'est-à-dire, le vase & la matiere qui y est contenue. Trévisan dit (*a*), que le Roi vient se baigner dans l'eau d'une fontaine; qu'il aime beaucoup cette eau, & qu'il en est aimé, parce qu'il en est sorti, qu'il y meurt, & qu'elle lui sert de tombeau. Il seroit trop long de rapporter toutes les allégories des Auteurs qui prouvent à ceux qui ne se laissent pas aveugler par le préjugé, que ce secret étoit celui de l'Art sacerdotal, si fort recommandé à tous les Adeptes.

Les Prêtres instruits par Hermès avoient donc un autre but en vue que celui de l'histoire, avec laquelle ne pouvoient pas s'accorder toutes les qualités différentes de mere & de fils, d'époux & d'épouse, de frere & sœur, de pere & fille, que l'on trouve dans les diverses histoires d'Osiris & d'Isis; mais qui conviennent très-bien à l'œuvre Hermétique, quand on prend son unique matiere sous différens points de vue. Qu'on réfléchisse un peu sur certains traits de cette histoire. Pourquoi Isis ramasse-t-elle tous les membres du corps d'Osiris, excepté les parties naturelles? pourquoi, après la mort de son mari, jure-t-elle de ne pas en épouser d'autre? pourquoi se fait-elle enterrer dans la forêt de Vulcain? quelles sont ces parties naturelles, sinon les terrestres

(a) Philosoph. des Métaux.

noires & féculentes de la matiere Philoſophique dans leſquelles elle s'eſt formée, où elle a pris naiſſance, qu'il faut rejeter comme inutiles, & avec leſquelles elle ne peut ſe réunir, parce qu'elles lui ſont hétérogenes ? Si Iſis tient le ferment, c'eſt qu'après la ſolution parfaite, déſignée par la mort, elle ne peut plus par aucun artifice être ſéparée d'Oſiris. Nous verrons dans la ſuite pourquoi l'on dit qu'elle fut inhumée dans la forêt de Vulcain. On ſaura, en attendant, que (*a*) l'inhumation Philoſophique n'eſt autre choſe que la fixation, ou le retour des parties volatiliſées, & leur réunion avec les parties fixes & ignées deſquelles elles avoienr été ſéparées ; c'eſt pour cela qu'Iſis & Oſiris ſont dits petits-fils de Vulcain.

Eſt-il ſurprenant, après ce que nous avons dit juſqu'ici, qu'on ait ſuppoſé qu'Oſiris & Iſis avoient Vulcain & Mercure en grande vénération ? On regarde Mercure comme inventeur des arts & des caracteres hiéroglyphiques, parce qu'Hermès les a inventés au ſujet du mercure Philoſophique. Il a enſeigné la Rhétorique, l'Aſtronomie, la Géométrie, l'Arithmétique & la Muſique, parce qu'il a montré la maniere de parler de l'œuvre, les aſtres qui y ſont contenus, les proportions, les poids & les meſures qu'il faut y obſerver pour imiter ceux de la Nature. Ce qui a fait dire à Raymond Lulle (*b*) : « La

(*a*) Voyez là-deſſus Philalethe, *Enarratio methodica*, & d'Eſpagnet cité ſi ſouvent.

(*b*) Théor. Métam. c. 50.

» Nature

» Nature renferme en elle-même la Philoſo-
» phie & la ſcience des ſept arts libéraux ; elle
» contient toutes les formes géométriques &
» leurs proportions ; elle termine toutes choſes
» par le calcul arithmétique, par l'égalité d'un
» nombre certain ; & par une connoiſſance rai-
» ſonnée & rhétoricale, elle conduit l'intellect
» de puiſſance en acte. »

Voilà comment Mercure fut l'interprete de tout, & ſervoit de conſeil à Iſis. Elle ne pouvoit rien faire ſans Mercure, parce qu'il eſt la baſe de l'œuvre, & que ſans lui on ne peut rien faire. On ne peut pas raiſonnablement attribuer à Mercure ou Hermès l'invention de tout dans un autre ſens, puiſqu'on ſait que les arts étoient connus avant le Déluge ; & après le Déluge la Tour de Babel en eſt une nouvelle preuve.

Iſis, ſuivant Diodore, bâtit des Temples tout d'or, *delubra aurea*, en l'honneur de Jupiter & des autres Dieux. En quel lieu du monde, & en quel ſiecle l'hiſtoire nous apprend-elle qu'on en ait élevé un ſeul de ſemblable ? Jamais l'or de mine ne fut ſi commun qu'il l'eſt aujourd'hui ; & malgré cette abondance, quel eſt le peuple qui pût y ſuffire ? n'a-t-on pas voulu dire que ces Temples étoient de même nature que les Dieux qu'ils renfermoient ? & n'eſt-il pas à croire qu'ils n'étoient autres que des Temples & des Dieux Hermétiques ; c'eſt-à-dire, la matiere aurifique & les couleurs de l'œuvre qu'Iſis bâtit en effet, puiſqu'elle en eſt la matiere même ? Par cette même raiſon on dit qu'Iſis conſidéroit infiniment les Artiſtes en or & en autres métaux. Elle

étoit une Déesse d'or, la Vénus dotée de toute l'Asie.

Quant à la Chronologie des Egyptiens, elle est également mystérieuse. Ils ne paroissent pas d'accord entr'eux, non qu'ils ne le soient pas en effet, mais parce qu'ils l'ont voulu cacher & embarrasser à dessein; & non pas comme plusieurs ignorans le prétendent, parce qu'ils vouloient établir l'éternité du monde. Il en est d'eux comme il en a été des Adeptes dans tous les temps, parce que ceux-ci ont toujours suivi les erremens des premiers. L'un dit qu'il ne faut que quatre jours pour faire l'œuvre; l'autre assure qu'il faut un an; celui-là un an & demi, celui-ci fixe ce temps à trois ans, un autre pousse jusqu'à sept, un autre jusqu'à dix ans; à les entendre parler si différemment, ne croiroit-on pas qu'ils sont tous contraires? mais celui qui est au fait saura bien les accorder, dit Majer. Qu'on fasse seulement attention que l'un parle d'une opération, l'autre traite d'une autre; que dans certaines circonstances les années des Philosophes se réduisent en mois, suivant Philalethe (*a*), les mois en semaines, les semaines en jours, &c.; que les Philosophes comptent les jours tantôt à la maniere vulgaire, tantôt à la leur: qu'il y a quatre saisons dans l'année commune, & quatre dans l'année Philosophique: qu'il y a trois opérations pour pousser l'œuvre à sa fin; savoir, l'opération de la pierre ou du soufre, celle de l'élixir, & la multiplication; que ces trois ont

(a) Enarrat. method. 3. Medecin. Gebri.

chacune leurs ſaiſons; qu'elles compoſent chacune une année; & que les trois réunies ne ſont auſſi qu'un an, qui finit par l'automne, parce que c'eſt le temps de cueillir les fruits & de jouir de ſes travaux.

CHAPITRE V.

Hiſtoire d'Horus.

PLUSIEURS Auteurs ont confondu Horus ou Orus avec Harpocrate; mais je ne diſcuterai pas ici les raiſons qui ont pu les y déterminer. Le ſentiment le plus reçu eſt qu'Horus étoit fils d'Oſiris & d'Iſis, & le dernier des Dieux d'Egypte, non qu'il le fût en mérite, mais pour la détermination de ſon culte, & parce qu'il eſt en effet le dernier des Dieux chymiques, étant l'or Hermétique, ou le réſultat de l'œuvre. C'eſt cet Orus ou Apollon, pour lequel Oſiris entreprit un ſi grand voyage, & eſſuya tant de travaux & de fatigues. C'eſt le tréſor des Philoſophes, des Prêtres & des Rois d'Egypte; l'enfant Philoſophique né d'Iſis & d'Oſiris, ou ſi mieux aimé, Apollon né de Jupiter & de Latone. Mais des Auteurs, dira-t-on, ont regardé Apollon, Oſiris & Iſis comme enfans de Jupiter & de Junon; Apollon ne peut donc pas être fils d'Iſis & d'Oſiris. Quelques Auteurs diſent même que le Soleil fut le premier Roi d'Egypte, enſuite Vulcain, puis Saturne, enfin Oſiris & Horus. Tout cela,

je l'avoue, pourroit causer de l'embarras, & présenter des difficultés insurmontables dans un systême historique; mais quant à l'œuvre Hermétique, il ne s'en trouve aucune; nouvelle preuve qu'elle étoit l'objet de toutes ces fictions. L'agent & le patient dans l'œuvre étant homogenes, se réunissent pour produire un troisieme semblable à eux, procédant des deux; le Soleil & la Lune sont ses pere & mere, dit Hermès, & les autres Philosophes après lui. Ces noms de Soleil & de Lune donnés à plusieurs choses, causent une équivoque qui occasionne toutes ces difficultés; c'est de cette source que sont sorties toutes les qualités de pere, de mere, fils, fille, ayeul, frere, sœur, oncle, époux & épouse; & tant d'autres noms semblables, qui servent à expliquer les prétendus incestes, & les adulteres si souvent répétés dans les Fables anciennes. Il faudroit être Philosophe Hermétique ou Prêtre d'Egypte pour développer tout cela; mais Harpocrate recommande le secret, & l'on ne doit pas espérer qu'il soit violé au moins clairement. Ce qu'on peut conclure de la bonne foi & de l'ingénuité plutôt que de l'indiscrétion de quelques Adeptes, est, que la matiere de l'œuvre est le principe radical de tout; mais qu'elle est en particulier le principe actif & formel de l'or; c'est pourquoi elle devient or Philosophique par les opérations de l'œuvre imitées de celles de la Nature. Cette matiere se forme dans les entrailles de la terre, & y est portée par l'eau des pluies animées de l'esprit universel, répandu dans l'air, & cet esprit tire sa fécondité des influences du

Soleil & de la Lune, qui par ce moyen deviennent le pere & la mere de cette matiere. La terre eſt la matrice où cette ſemence eſt dépoſée, & ſe trouve par-là ſa nourrice. L'or qui s'en forme eſt le Soleil terreſtre. Cette matiere ou le ſujet de l'œuvre eſt compoſée de deux ſubſtances, l'une fixe, l'autre volatile: la premiere ignée & active; la ſeconde humide & paſſive, auxquelles on a donné les noms de Ciel & Terre; Saturne & Rhée; Oſiris & Iſis; Jupiter & Junon; & le principe igné ou feu de nature qui y eſt renfermé, a été nommé Vulcain, Prométhée, Veſta, &c. De cette maniere Vulcain & Veſta qui eſt le feu de la partie humide & volatile, ſont proprement les pere & mere de Saturne, de même que le ciel & la terre, parce que les noms de ces Dieux ne ſe donnent pas ſeulement à la matiere encore crue & indigeſte priſe avant la préparation que lui donne l'Artiſte de concert avec la Nature; mais encore pendant la préparation & les opérations qui la ſuivent. Toutes les fois que cette matiere devient noire, elle eſt le Saturne Philoſophique, fils de Vulcain & de Veſta, qui ſont eux-mêmes enfans du Soleil, par les raiſons que nous avons dites. Quand la matiere devient griſe après le noir, c'eſt Jupiter: devient-elle blanche, c'eſt la Lune, Iſis, Diane; & lorſqu'elle eſt parvenue au rouge, c'eſt Apollon, Phébus, le Soleil, Oſiris. Jupiter eſt donc fils de Saturne, Iſis & Oſiris fils de Jupiter. Mais comme la couleur griſe n'eſt pas une des principales de l'œuvre, la plupart des Philoſophes n'en font pas mention, & paſſant tout d'un coup de la

noire à la blanche, Iſis & Oſiris ſont rapprochés de Saturne; & deviennent naturellement ſes enfans premiers nés, conformément aux Inſcriptions que nous avons rapportées. Iſis & Oſiris ſont donc frere & ſœur, ſoit qu'on les regarde comme principes de l'œuvre, ſoit qu'on les conſidere comme enfans de Saturne ou de Jupiter. Iſis ſe trouve même mere d'Oſiris, puiſque la couleur rouge naît de la blanche. Mais, dira-t-on, comment ſont-ils époux & épouſe? Si on fait attention à tout ce que nous avons dit, on verra qu'ils le ſont ſous tous les points de vue où l'on peut les conſidérer; mais ils le ſont plus ouvertement dans la production du Soleil Philoſophique appelé Horus, Apollon, ou ſoufre des Sages; puiſqu'il eſt formé de ces deux ſubſtances fixe & volatile, réunies en un tout fixe, nommé Orus.

Lorſqu'on fait abſtraction de la préparation, ou premiere opération de l'œuvre, (ce qui eſt aſſez d'uſage parmi les Philoſophes, qui ne commencent leurs traités de l'Art ſacerdotal, ou Hermétique, qu'à la ſeconde opération) comme l'or Philoſophique eſt déja fait, & qu'il faut l'employer pour baſe du ſecond œuvre; alors le Soleil ſe trouve premier Roi d'Egypte; il contient le feu de nature dans ſon ſein: & ce feu agiſſant ſur les matieres, produit la putréfaction, & la noirceur; voilà de nouveau Vulcain fils du Soleil, & Saturne fils de Vulcain. Oſiris & Iſis viendront enſuite; enfin Orus, pour la réunion de ſon pere & de ſa mere.

C'eſt à cette ſeconde opération qu'il faut ap-

pliquer ces expreſſions des Philoſophes: *il faut marier la mere avec le fils*; c'eſt-à-dire, qu'après ſa premiere coction on doit le mêler avec la matiere crue dont il eſt ſorti, & le cuire de nouveau juſqu'à ce qu'ils ſoient réunis, & ne faſſent qu'un. Pendant cette opération, la matiere crue diſſout & putréfie la matiere digérée: c'eſt la mere qui tue ſon enfant, & le met dans ſon ventre pour renaître & reſſuſciter. Pendant cette diſſolution, les Titans tuent Orus, & ſa mere le ramene enſuite de la mort à la vie. Le fils alors moins affectionné envers ſa mere, qu'elle ne l'étoit envers lui, diſent les Philoſophes (*a*), fait mourir ſa mere, & regne en ſa place. C'eſt-à-dire, que le fixe ou Orus fixe le volatil ou Iſis, qui l'avoit volatiliſé; car tuer, lier, fermer, inhumer, congeler, coaguler ou fixer, ſont des termes ſynonymes dans le langage des Philoſophes; de même que donner la vie, reſſuſciter, ouvrir, délier, voyager, ſignifient la même choſe que volatiliſer.

Iſis & Oſiris ſont donc à juſte titre réputés les principaux Dieux de l'Egypte avec Horus qui regne en effet le dernier, puiſqu'il eſt le réſultat de tout l'Art ſacerdotal. C'eſt peut-être ce qui l'a fait confondre par quelques-uns avec Harpocrate, Dieu du ſecret, parce que l'objet de ce ſecret n'étoit autre qu'Orus, qu'on avoit auſſi raiſon d'appeler le Soleil ou Apollon, puiſqu'il eſt le Soleil ou l'Apollon des Philoſophes. Si les Antiquaires avoient étudié la Philoſophie Her-

(*a*) La Tourbe.

métique, ils n'auroient pas été embarrassés pour trouver la raison qui engageoit les Egyptiens à représenter Horus sous la figure d'un enfant, souvent même emmailloté. Ils y auroient appris qu'Orus est l'enfant Philosophique né d'Isis & d'Osiris, ou de la femme blanche & de l'homme rouge (*a*); c'est pour cela qu'on le voit souvent dans les monumens entre les bras d'Isis qui l'allaite.

Ces explications serviront de flambeaux aux Mythologues, pour pénétrer dans l'obscurité des Fables qui font mention d'adulteres, d'incestes du pere avec sa fille, tel que celui de Cynire avec Myrrha; du fils avec sa mere, tel qu'on le rapporte d'Œdipe; du frere avec la sœur, comme celui de Jupiter & Junon, &c. Les patricides, matricides, &c. ne seront plus que des allégories intelligibles & dévoilées, & non des actions qui font horreur à l'humanité, & qui n'auroient point dû trouver place dans l'histoire. Les amateurs de la Philosophie Hermétique y trouveront comment il faut entendre les textes suivans des Adeptes. « Faites les noces, dit Geber, mettez » l'époux avec l'épouse au lit nuptial; répandez » sur eux une rosée céleste: l'épouse concevra » un fils qu'elle allaitera; quand il sera devenu » grand, il vaincra ses ennemis, & sera cou- » ronné d'un diadême rouge. « Venez, fils de » la sagesse, dit Hermès (*b*), & réjouissons-nous » dès ce moment, la mort est vaincue, notre fils

(*a*) Le Code de vérité.
(*b*) Sept. chap.

» eſt devenu Roi, il a un habit rouge, & il a » pris ſa teinture du feu. « Un monſtre diſperſe » mes membres (*a*) après les avoir ſéparés, mais » ma mere les réunit. Je ſuis le flambeau des » miens; je manifeſte en chemin la lumiere de » mon pere Saturne. « J'avoue la vérité, dit » l'Auteur du grand ſecret, je ſuis un grand pé- » cheur; j'ai coutume de courtiſer, & de m'a- » muſer avec ma mere qui m'a porté dans ſon » ſein; je l'embraſſe avec amour; elle conçoit » & multiplie le nombre de mes enfans; elle » augmente mes ſemblables, ſuivant ce que dit » Hermès; mon pere eſt le Soleil, & ma mere » eſt la Lune. « Il faut, dit Raymond Lulle (*b*), » que la mere qui avoit engendré un fils, ſoit » enſevelie dans le ventre de ce fils, & qu'elle » en ſoit engendrée à ſon tour. »

Si Oſiris ſe flatte d'une excellence bien ſupérieure à celle des autres hommes, parce qu'il a été engendré d'un pere ſans ſemence; l'enfant Philoſophique a la même prérogative, & ſa mere, malgré ſa conception & ſon enfantement, demeure toujours vierge, ſuivant ce témoignage de d'Eſpagnet (*c*) : « Prenez, dit-il, une vierge » ailée, engroſſée de la ſemence ſpirituelle du » premier mâle, conſervant néanmoins la gloire » de ſa virginité intacte, malgré ſa groſſeſſe. » Je ne finirois pas, ſi je voulois donner tous les textes des Philoſophes qui ont un rapport pal-

(*a*) Belin dans la Tourbe.
(*b*) Codic. 4.
(*c*) Can. 58.

pable avec les particularités de l'hiſtoire d'Oſiris ; d'Iſis & d'Horus. Ceux-ci ſuffiront à ceux qui voudront ſe donner la peine de les comparer & d'en faire l'application.

CHAPITRE VI.

Hiſtoire de Typhon.

DIODORE (*a*) fait naître Typhon des Titans. Plutarque (*b*) le dit frere d'Oſiris & d'Iſis : quelques autres avancent qu'il naquit de la Terre, lorſque Junon irritée la frappa du pied ; que la crainte qu'il eut de Jupiter, le fit ſauver en Egypte, où ne pouvant ſupporter la chaleur du climat, il ſe précipita dans un lac où il périt. Héſiode nous en fait une peinture des plus affreuſes (*c*), qu'Appollodore ſemble avoir copiée. La Terre, diſent-ils, outrée de fureur de ce que Jupiter avoit foudroyé les Titans, ſe joignit avec le Tartare, & faiſant un dernier effort, elle enfanta Typhon. Ce monſtre épouvantable avoit une grandeur & une force ſupérieure à tous les autres enſemble. Sa hauteur étoit ſi énorme, qu'il ſurpaſſoit de beaucoup les plus hautes montagnes, & ſa tête pénétroit juſqu'aux aſtres. Ses bras étendus touchoient de l'orient à l'occident, & de ſes mains ſortoient cent dragons furieux,

(*a*) L. 1. c. 2.
(*b*) De Iſide & Oſiride.
(*c*) Theog.

qui dardoient ſans ceſſe leur langue à trois pointes. Des viperes ſans nombre ſortoient de ſes jambes & de ſes cuiſſes, & ſe repliant par différentes circonvolutions, s'étendoient ſur toute la longueur de ſon corps, avec des ſifflemens ſi horribles, qu'ils étonnoient les plus intrépides. Sa bouche n'exhaloit que des flammes; ſes yeux étoient des charbons ardens, avec une voix plus terrible que le tonnerre; tantôt il meugloit comme un taureau, tantôt il mugiſſoit comme un lion; & quelquefois il aboyoit comme un chien. Tout le haut de ſon corps étoit hériſſé de plumes, & la partie inférieure étoit couverte d'écailles. Tel étoit ce Typhon redoutable aux Dieux mêmes, qui oſa lancer contre le Ciel des rochers & des montagnes, en faiſant des hurlemens affreux; les Dieux en furent tellement épouvantés, que ne ſe croyant pas en ſûreté dans le Ciel, ils ſe ſauverent en Egypte, & ſe mirent à l'abri des pourſuites de ce monſtre, en s'y cachant ſous la forme de divers animaux.

On a cherché à expliquer moralement, hiſtoriquement & phyſiquement ce que les anciens Auteurs ont dit de Typhon. Les applications qu'on en a faites ont été quelquefois aſſez heureuſes; mais il n'a jamais été poſſible aux Mythologues d'expliquer ſa fable en entier dans le même ſyſtême. Son mariage avec Echidna, le rendit pere de divers monſtres, dignes de leur origine, tels que la Gorgone, le Cerbere, l'Hydre de Lerne, le Sphinx, l'Aigle qui dévoroit le malheureux Prométhée, les Dragons gardiens de la Toiſon d'or & du Jardin des Heſpérides, &c.

Les Mythologues, pour se tirer de l'embarras où les jetoit cette fable qui devenoit pour eux un des mysteres des plus obscurs de la Mythologie (*a*), se sont avisés de dire que les Grecs & les Latins ignorans l'origine de cette fable, n'ont fait que l'obscurcir davantage, en voulant la transporter, selon leur coutume, de l'histoire d'Egypte dans la leur. Fondés sur les traditions, qu'ils avoient apprises par leur commerce avec les Egyptiens, ils firent de Typhon un monstre également horrible & bizarre, que la jalouse Junon avoit fait sortir de terre pour se venger de Latone sa rivale.

Ce que nous en rapportent Diodore (*b*) & Plutarque (*c*) n'est pas du goût de M. l'Abbé Banier; sans doute parce qu'ils ne sont point en cela favorables à son systême. Ces deux Auteurs, dit il (*d*), « n'ont pas laissé, selon le génie de » leur nation, de mêler dans ce qu'ils rapportent » plusieurs fictions ridicules; & d'ailleurs » peu exacts dans la chronologie, & ne sachant » que fort confusément les premieres histoires » du monde renouvelé après le Déluge, » au nombre desquelles est sans doute celle que » j'explique (de Typhon), ce sont des guides » qu'il ne faut suivre qu'avec de grands ménagemens. » Quoique M. l'Abbé Banier ait raison de penser que ces Auteurs n'étoient pas au fait du fond de l'histoire de Typhon, il n'en est pas moins vrai qu'ils avoient recueilli ce qu'ils

(*a*) M. l'Abbé Banier, Mythol. T. I. p. 468.
(*b*) Liv. I.
(*c*) In Iside.
(*d*) T. I. p. 468.

en disent, de la tradition conservée chez les Egyptiens. S'ils y ont mêlé quelques circonstances pour l'adapter aux fables de leur pays, ils en ont conservé le fond, qui se trouve également fabuleux. En vain Gerard Vossius (*a*) prétend-il qu'Og, Roi de Basan, est le même que Typhon, sur la ressemblance des deux noms; car, dit-il, celui de Typhon vient de τύφω, *uro*, *accendo*, & celui de Og, signifie *ussit*, *ustulavit*. En vain M. Huet (*b*) en fait-il le législateur des Hébreux, devenu odieux aux Egyptiens, par la perte de leurs fils aînés : M. l'Abbé Sevin n'a pas plus raison de le mettre à la place de Chus; ni M. l'Abbé Banier à celle de Sebon, en suivant dans cette occasion le sentiment de Plutarque, qui s'appuie de l'autorité de Manethon. Il ne seroit pas possible de concilier Plutarque avec lui-même. Bochart a mieux réussi (*c*) que tous les Auteurs ci-dessus, en pensant que Typhon est le même qu'Encelade; mais il a deviné sans savoir pourquoi, puisqu'il ignoroit la raison qui engageoit les Poëtes à les nommer indifféremment l'un pour l'autre, & à les faire périr tous deux de la même maniere. Les Poëtes, bien mieux que les Historiens, nous ont conservé le vrai fond des fables, & les ont, à proprement parler, moins défigurées que les Historiens, parce qu'ils se contentoient de les rapporter, en les embellissant à la vérité quelquefois, mais sans s'embarrasser de discuter pourquoi, comment &

(*a*) De Idol. l. 1. 26.
(*b*) Demonst. Ev. prop. 4.
(*c*) Chan.

dans quel temps ces choses avoient pu se faire ; au lieu que les Historiens, cherchant à les accommoder à l'histoire, en ont supprimé des traits, y ont mêlé leurs conjectures, ont quelquefois substitué d'autres noms, &c.

Mais enfin que conclure de tant de sentimens différens ? qu'il faut chercher ce que nous devons penser de Typhon dans les traits dont les Historiens, les Poëtes & les Mythologues sont d'accord, où dans lesquels ils different peu. Les Poëtes & les Mithologues disent tous de concert que Typhon fut précipité sous le mont Etna, & les Anciens qui n'ont pas placé là son tombeau, ont choisi pour cela des lieux sulfureux, & connus par les feux souterrains, comme dans la Campanie, ou près du mont Vésuve, ainsi que le prétend Diodore (*a*), ou dans les champs Phlégéens, comme le raconte Strabon (*b*), ou dans un lieu de l'Asie, d'où il sort de terre quelquefois de l'eau, d'autrefois du feu, au rapport de Pausanias (*c*). En un mot, dans toutes les montagnes, & tous les autres lieux où il y avoit des exhalaisons sulfureuses. Les Egyptiens racontoient enfin qu'il avoit été foudroyé, & qu'il étoit péri dans un tourbillon de feu.

Rapprochons tout cela avec quelques circonstances de la vie de Typhon ; & à moins que de vouloir fermer opiniâtrément les yeux à la lumiere, on sera obligé de convenir que toute l'histoire de ce prétendu Monstre n'est qu'une allégorie, qui fait partie de celle que les Prêtres

(*a*) L. 4. (*b*) L. 5. (*c*) In Arcad.

Egyptiens, ou Hermès lui-même avoit inventées, pour voiler l'Art ſacerdotal; puiſque, ſuivant M. l'Abbé Banier même (*a*), les Poëtes & les Hiſtoriens Grecs & Latins nous ont conſervé parmi leurs fables les plus abſurdes, les traditions de l'Egypte, c'eſt à ces traditions primitives qu'il faut nous en tenir. Elles nous apprennent que Typhon étoit frere d'Oſiris; qu'il le perſécuta juſqu'à le faire mourir de la façon dont nous l'avons dit; qu'il fut enſuite vaincu par Iſis, ſecourue par Horus; & qu'il périt enfin par le feu. Les Hiſtoriens rapportent auſſi que les Egyptiens avoient la Mer en abomination, parce qu'ils croyoient qu'elle étoit elle-même Typhon, & l'appeloient *écume* ou *ſalive de Typhon* (*b*), noms qu'ils donnoient auſſi au ſel marin. Pythagore, inſtruit par les Egyptiens, diſoit que la Mer étoit une larme de Saturne. La raiſon qu'ils en avoient, étoit que la Mer, ſelon eux, étoit un principe de corruption, puiſque le Nil qui leur procuroit tant de biens, ſe vicioit par ſon mélange avec elle. Ces traditions nous apprennent encore que Typhon fit périr Orus dans la Mer où il le précipita, & qu'Iſis ſa mere le reſſuſcita après l'en avoir retiré.

Nous avons dit qu'Oſiris étoit le principe igné, doux & génératif que le Nature emploie dans la formation des mixtes; & qu'Iſis en étoit l'humide radical; car il ne faut pas confondre l'un avec l'autre, puiſqu'ils different entr'eux comme

(*a*) Mythol. T. I. p. 478.
(*b*) Kirch. Obeliſ. Pamph. p. 155.

la fumée & la flamme, la lumiere & l'air, le ſoufre & le mercure. L'humeur radicale eſt dans les mixtes le ſiége & la nourriture du chaud inné, ou feu naturel & céleſte, & devient comme le lien qui l'unit avec le corps élémentaire; cette vertu ignée eſt comme la forme & l'ame du mixte. C'eſt pourquoi elle fait l'office de mâle, & l'humeur radicale fait, en tant qu'humide, la fonction de femelle; ils ſont donc comme frere & ſœur, & leur réunion conſtitue la baſe du mixte. Mais ces mixtes ne ſont pas compoſés de la ſeule humeur radicale; dans leur formation, des parties homogenes, impures & terreſtres ſe joignent à lui pour completter le corps du mixtes; & ces impuretés groſſieres & terreſtres ſont le principe de ſa corruption, à cauſe de leur ſoufre combuſtible, âcre & corroſif, qui agit ſans ceſſe ſur le ſoufre pur & incombuſtible. Ces deux ſoufres ou feux ſont donc deux freres, mais des freres ennemis; & par la deſtruction journaliere des individus, on a lieu de ſe convaincre que l'impur l'emporte ſur le pur. Ce ſont les deux principes bons & mauvais dont nous avons parlé dans les chapitres premier & ſecond de ce livre.

Cela poſé, il n'eſt pas difficile de concevoir pourquoi on faiſoit de Typhon un monſtre effroyable, toujours diſpoſé à faire du mal, & qui avoit l'audace même de faire la guerre aux Dieux. Les métaux abondent en ce ſoufre impur & combuſtible, qui les ronge en les faiſant tourner en rouille chacun dans ſon eſpece. Les Dieux avoient donné leurs noms aux métaux; & c'eſt pourquoi Hérodote

Hérodote (*a*) dit que les Egyptiens ne comptoient d'abord que huit grands Dieux, c'eſt-à-dire, les ſept métaux, & le principe dont ils étoient composés. Typhon étoit né de la terre, mais de la terre groſſiere, étant le principe de la corruption. Il fut la cauſe de la mort d'Oſiris, parce que la corruption ne ſe fait que par la ſolution que nous avons expliquée en parlant de la mort de ce Prince. Les plumes qui couvroient la partie ſupérieure du corps de Typhon, & ſa hauteur qui portoit ſa tête juſqu'aux nues, indiquent ſa volatilité & ſa ſublimation en vapeurs. Ses cuiſſes, ſes jambes couvertes d'écailles & les ſerpens qui en ſortent de tous côtés, ſont le ſymbole de ſon aquoſité corrompante & putréfactive. Le feu qu'il jette par la bouche, marque ſon aduſtibilité corroſive, & déſigne ſa fraternité prétendue avec Oſiris, parce que celui-ci eſt un feu caché naturel & vivifiant, l'autre eſt un feu tyrannique & deſtructif. C'eſt pourquoi d'Eſpagnet l'appelle le *tyran de la Nature*, & le *fratricide* du feu naturel, ce qui convient parfaitement à Typhon. Les ſerpens ſont chez les Philoſophes l'hiéroglyphe ordinaire de la diſſolution & de la putréfaction ; auſſi convient-on que Typhon ne differe point du ſerpent Python, tué par Apollon. On ſait auſſi qu'Apollon & Horus étoient pris pour le même Dieu.

Ce Monſtre ne ſe contenta pas d'avoir fait mourir ſon frere Oſiris, il précipita auſſi ſon neveu Horus dans la mer, après s'en être ſaiſi

(*a*) In Euterpe.

par le secours d'une Reine d'Ethiopie. On ne pouvoit désigner plus clairement la résolution en eau de l'Horus ou l'Apollon Philosophique, qu'en le disant précipité dans la mer; la noirceur qui est la marque de la solution parfaite, & de la putréfaction appelée *mort* par les Adeptes, se voit dans cette Reine d'Ethiopie. Cette matiere corrompue & putréfiée est précisément cette écume ou salive de Typhon, dans laquelle Orus fut précipité & submergé. Elle est véritablement une larme de Saturne, puisque la couleur noire est le Saturne Philosophique. Isis ressuscita enfin Horus; c'est-à-dire, que l'Apollon Philosophique, après avoir été dissous, putréfié & devenu noir, passa de la noirceur à la blancheur appelée résurrection & vie, dans le style Hermétique. Le pere & la mere se réunirent alors ensemble pour combattre Typhon, ou la corruption, & après l'avoir vaincu ils regnerent glorieusement, d'abord la mere ou Isis, c'est-à-dire, la blancheur, & après elle Orus son fils, ou la rougeur. Sans recourir à tant d'explications, les seuls tombeaux supposés de Typhon nous font entendre ce qu'on pensoit de ce Monstre, pere de tant d'autres, que nous expliquerons dans les chapitres qui les concernent. Les uns disent que Typhon se jeta dans un marais où il périt; d'autres qu'il fut foudroyé par Jupiter, & qu'il périt par le feu. Ces deux genres de mort sont bien différens; & il n'y a que la Chymie Hermétique qui puisse accorder cette contradiction; Typhon y périt en effet, & par l'eau & par le feu en même temps: car l'eau Philosophique, ou le menstrue fétide,

ou la mer des Philosophes, qui n'est qu'une même eau formée par la dissolution de la matiere, est aussi un marais, puisqu'étant enfermée dans le vase elle n'a point de cours. Cette eau est un vrai feu, disent presque tous les Philosophes, puisqu'elle brûle avec bien plus de force & d'activité que ne fait le feu élémentaire. *Les Chymistes brûlent avec le feu, & nous brûlons avec l'eau*, disent Raymond Lulle & Riplée. *Notre eau est un feu*, ajoute ce dernier (*a*), *qui brûle & tourmente les corps bien plus que le feu d'enfer.* Quand on dit que Jupiter le foudroya, c'est que la couleur grise ou le Jupiter des Philosophes est le premier Dieu Chymique qui triomphe des Titans, ou qui sort victorieux de la noirceur & de la corruption. Alors le feu naturel de la pierre commence à dominer. Horus vient au secours de sa mere, & Typhon demeure vaincu. Il suffit de comparer l'histoire, ou plutôt la fable de Python avec celle de Typhon, pour voir clairement que les explications que je viens de donner expriment la véritable intention de celui qui a inventé ces allégories. En effet, le serpent Python naît dans la boue & le limon, & Typhon naquit de la terre; le premier périt dans la fange même qui le vit naître, après avoir combattu contre Apollon; le second meurt, dit-on, dans un marais, après avoir fait la guerre aux Dieux, & particulierement à Horus qui est le même qu'Apollon, & par lequel il fut vaincu. Ces faits ne demandent point d'explications.

(*a*) 12 Port.

CHAPITRE VII.

Harpocrate.

IL n'y a qu'un ſentiment dans tous les Auteurs au ſujet d'Harpocrate, pris pour le Dieu du ſilence; il eſt vrai que dans tous les monumens où il eſt repréſenté, ſon attitude eſt de porter le doigt ſur la bouche, pour marquer, dit Plutarque (*a*), que les hommes qui connoiſſoient les Dieux, dans les temples deſquels Harpocrate étoit placé, ne devoient pas en parler témérairement. Cette attitude le diſtingue de tous les autres Dieux de l'Egypte, avec leſquels il a ſouvent quelque rapport par les ſymboles dont il eſt accompagné. De là vient que beaucoup d'Auteurs l'ont confondu avec Horus, & l'ont dit fils d'Iſis & d'Oſiris. Dans tous les temples d'Iſis & de Sérapis on voyoit une autre idole portant le doigt ſur la bouche, & cette idole eſt ſans doute celle dont parle S. Auguſtin (*b*) d'après Varron; qui diſoit qu'il y avoit une loi en Egypte pour défendre, ſous peine de la vie, de dire que ces Dieux avoient été des hommes. Cette idole ne pouvoit être qu'Harpocrate, qu'Auſone appelle *Sigaleon* ἀπὸ τοῦ σιγᾶω καὶ λεῶς.

En confondant Horus avec Harpocrate on s'eſt trouvé dans la néceſſité de dire qu'ils étoient l'un

(*a*) De Iſid. & Oſir.
(*b*) De Civ. Dei, l. 18. c. 5.

& l'autre des ſymboles du Soleil ; & à dire le vrai quelques figures d'Harpocrate ornées de rayons, ou aſſiſes ſur le lotus, ou qui portent un arc & une trouſſe ou carquois, ont donné lieu à cette erreur. Dans ce cas là il faudroit dire que les Egyptiens avoient de la diſcrétion du Soleil une toute autre idée que n'en avoient les Grecs. Si Harpocrate étoit le Dieu du ſilence, & étoit en même temps le ſymbole du Soleil chez les premiers, il ne pouvoit être l'un & l'autre chez les ſeconds ; puiſqu'Apollon ou le Soleil, ſelon les Grecs, ne put garder le ſecret ſur l'adultere de Mars & de Vénus. Ils avoient cependant les uns & les autres la même idée d'Harpocrate, & le regardoient comme le Dieu du ſecret qui ſe conſerve dans le ſilence, & s'évanouit par la révélation. Harpocrate par conſéquent n'étoit pas le ſymbole du Soleil, mais les hiéroglyphes, dont on accompagnoit ſa figure, avoient un rapport ſymbolique avec le Soleil; c'eſt-à-dire, le Soleil Philoſophique dont Horus étoit auſſi un hiéroglyphe.

Les Auteurs qui nous apprennent qu'Harpocrate étoit fils d'Iſis & d'Oſiris, diſent vrai, parce qu'ils le tenoient des Prêtres d'Egypte ; mais ces Auteurs prenoient cette génération dans le ſens naturel, au lieu que les Prêtres Philoſophes le diſoient dans un ſens allégorique. Puiſque tous les Grecs & les Latins étoient convaincus que ces Prêtres mêloient toujours du myſtérieux dans leurs paroles, leurs geſtes, leurs actions, leurs hiſtoires & leurs figures, qu'on regardoit toutes comme des ſymboles, il eſt ſurprenant que ces

Auteurs aient pris à la lettre tant de choses qu'ils nous rapportent des Egyptiens. Leurs témoignages propres les condamnent à cet égard. Nos Mythologues & nos Antiquaires auroient dû faire cette attention. Le secret dont Harpocrate étoit le Dieu, étoit à la vérité le secret en général que l'on doit garder sur tout ce qui nous est confié. Mais les attributs d'Harpocrate nous indiquent l'objet du secret particulier dont il étoit question chez les Prêtres d'Egypte. Isis, Osiris, Horus, ou plutôt ce qu'ils représentoient symboliquement, étoient l'objet de ce secret. Ils en furent la matiere ; ils en fournirent le sujet ; ils le firent naître ; il tiroit donc son existence d'eux ; & l'on pouvoit dire par conséquent qu'Harpocrate étoit fils d'Isis & d'Osiris.

Si, comme l'a prétendu prouver l'illustre M. Cuper dans son Traité sur Harpocrate, on ne doit regarder ce Dieu que comme une même personne avec Orus, pourquoi tous les Anciens les distinguoient-ils ? pourquoi Orus n'a-t-il jamais passé pour Dieu du silence ? & pourquoi ne le voit-on dans aucun monument représenté de la même maniere & avec les mêmes symboles ? Je n'y vois qu'une seule ressemblance ; c'est que l'un & l'autre se trouvent sous la figure d'un enfant ; mais encore different-ils, en ce qu'Orus est presque toujours emmailloté, ou sur les genoux d'Isis qui l'allaite ; au lieu qu'Harpocrate est très-souvent un jeune homme, & même un homme fait.

Le chat-huant, le chien, le serpent ne furent jamais des symboles donnés à Orus ; & tout ce

qu'ils pourroient avoir de commun sont les rayons qu'on a mis autour de la tête d'Harpocrate, & la corne d'abondance, tels qu'on en voit plusieurs dans l'Antiquité expliquée de Dom Bernard de Montfaucon. Mais il est bon de remarquer que jamais Harpocrate ne se trouve représenté la tête rayonnante, sans qu'on y ait joint quelqu'autre symbole. Quoi qu'il en soit, le serpent, le chat-huant & le chien sont tous des symboles qui conviennent parfaitement au Dieu du secret, & nullement à Orus pris pour le Soleil. Le chat-huant étoit l'oiseau de Minerve, Déesse de la sagesse : le serpent fut toujours un symbole de prudence, & le chien un symbole de fidélité. Je laisse au Lecteur à en faire l'application.

Les autres symboles donnés à Harpocrate, signifioient l'objet même du secret qu'il recommandoit en mettant le doigt sur la bouche; c'est-à-dire, l'or ou le soleil Hermétique, par la fleur de lotus sur lequel on le trouve quelquefois assis, ou qu'il porte sur la tête, par les rayons dont sa tête est environnée, & enfin par la corne d'abondance qu'il tient; puisque le résultat du grand œuvre ou l'élixir Philosophique est la vraie corne d'Amalthée, étant la source des richesses & de la santé.

Plutarque a raison de dire qu'Harpocrate étoit placé à l'entrée des temples, pour avertir ceux qui connoissoient quels étoient ces Dieux, de n'en pas parler témérairement; cela ne regardoit donc pas le peuple, qui prenoit à la lettre ce que l'on racontoit de ces Dieux, & qui ignoroit par con-

séquent de quoi il s'agissoit. Les Prêtres avoient toujours le Dieu du silence devant les yeux, pour leur rappeler qu'il falloit se donner de garde de divulguer le secret qui leur étoit confié. On les y obligeoit d'ailleurs sous peine de la vie, & il y avoit de la prudence à faire cette loi. L'Egypte auroit couru de grands dangers si les autres Nations avoient été informées avec certitude que les Prêtres Egyptiens possédoient le secret de faire de l'or, & de guérir toutes les maladies qui affligent le corps humain. Ils auroient eu des guerres sanglantes à soutenir. Jamais la paix n'y auroit fait sentir ses douceurs. Les Prêtres même auroient été exposés à perdre la vie de la part des Rois en divulguant le secret, & de la part de ceux du peuple à qui ils auroient refusé de le dire, quand on les auroit pressés de le faire. On sentoit d'ailleurs les conséquences d'une semblable révélation qui feroient devenues extrêmement fâcheuses pour l'Etat même. Il n'y auroit plus eu de subordination, plus de société; tout l'ordre auroit été bouleversé. Ces raisons bien réfléchies ont dans tous les temps fait une si grande impression sur les Philosophes Hermétiques, que tous les Anciens n'ont pas même voulu déclarer quel étoit l'objet de leurs allégories & des fables qu'ils inventoient. Nous avons encore une grande quantité d'ouvrages où le grand œuvre est décrit énigmatiquement, ou allégoriquement; ces ouvrages sont entre les mains de tout le monde, & les seuls Philosophes Hermétiques y lisent dans le sens de l'Auteur, pendant que les autres ne s'avisent même pas de le soupçonner. De-là

tant de Saumaiſes ont epuiſé leur érudition pour y faire des commentaires qui ne ſatisfont point les gens ſenſés, parce qu'ils ſentent bien que tous les ſens qu'on leur préſente ſont forcés. Il faut juger de même de preſque tous les anciens Auteurs qui nous parlent du culte des Dieux de l'Egypte. Ils ne nous parlent que d'après le peuple qui n'étoit pas au fait. Ceux même, comme Hérodote & Diodore de Sicile, qui avoient interrogé les Prêtres, & qui parlent d'après leurs réponſes, ne nous donnent pas plus d'éclairciſſemens. Les Prêtres leur donnoient le change, comme ils le donnoient au peuple; on rapporte même qu'un Prêtre Egyptien, nommé Leon, en uſa de cette maniere envers Alexandre, qui vouloit ſe faire expliquer la Religion d'Egypte. Il répondit que les Dieux que le peuple adoroit n'étoient que des anciens Rois d'Egypte, hommes mortels comme les autres hommes. Alexandre le crut comme on le lui diſoit, & le manda, dit-on, à ſa mere Olympias, en lui recommandant de jeter ſa lettre au feu, afin que le peuple de la Grece, qui adoroit les mêmes Dieux, n'en fût pas inſtruit, & que la crainte qu'on lui avoit inculquée de ces Dieux, le retînt dans l'ordre & la ſubordination.

Ceux qui avoient fait les loix pour la ſucceſſion au trône, avoient eu par toutes les raiſons que nous avons déduites, la ſage précaution d'obvier à tous ces déſordres en ordonnant que les Rois ſeroient pris du nombre des Prêtres, qui ne communiquoient ce ſecret qu'à ceux de leurs enfans, & aux autres ſeulement, Prêtres comme eux,

ou qui en seroient jugés dignes après une longue épreuve. C'est encore ce qui les engageoit à défendre l'entrée de l'Egypte aux étrangers pendant si long-temps, ou à les obliger par affronts & par les dangers qu'ils couroient pour leur vie, d'en sortir, lorsqu'ils y avoient pénétré. Psammetichus fut le premier Roi qui permit le commerce de ses sujets avec les étrangers; & dès ce temps-là quelques Grecs, desireux de s'instruire, se transporterent en Egypte, où après les épreuves requises ils furent initiés dans les mysteres d'Isis, & les porterent dans leur patrie sous l'ombre des fables & des allégories imitées de celles des Egyptiens. C'est ce que firent aussi quelques Prêtres d'Egypte, qui à la tête de plusieurs colonies furent s'établir hors de leur pays; mais tous garderent scrupuleusement le secret qui leur étoit confié, & sans en changer l'objet, ils varierent les histoires sous lesquelles ils le voiloient. De-là sont venues toutes les fables de la Grece & d'ailleurs, comme nous le ferons voir dans les livres suivans.

Le secret fut toujours l'apanage du sage, & Salomon nous apprend qu'on ne doit pas révéler la sagesse à ceux qui en peuvent faire un mauvais usage, ou qui ne sont pas propres à la garder avec prudence & discrétion (*a*). C'est pourquoi

(*a*) Sapientes abscondunt scientiam. *Prov.* 10. *v.* 14. Homo versutus celat scientiam. *Ib. c.* 12. *v.* 23. Secretum extraneo ne reveles. *Ib. c.* 25. *v.* 2. Qui revelat mysteria ambulat fraudulenter. *Ib.* 20. *v.* 19. Gloria Dei est celare verbum, & gloria Regum investigare sermonem. *Ib.* 25. *v.* 2.

tous les Anciens ne parloient que par énigmes, par paraboles, par ſymboles, par hiéroglyphes, &c. afin que les ſages ſeuls puſſent y comprendre quelque choſe.

CHAPITRE VIII.

Anubis.

DIODORE de Sicile (*a*) dit qu'Anubis fut un de ceux qui accompagnerent Oſiris dans ſon expédition des Indes ; qu'il étoit fils de ce même Oſiris; qu'il portoit pour habillement de guerre une peau de chien, & qu'il étoit, ſuivant l'interprétation de M. l'Abbé Banier (*b*), Capitaine des Gardes de ce Prince. Le premier de ces Auteurs rapporte ce qu'il avoit appris en Egypte, & dit vrai ; mais le ſecond a tort d'accuſer la Mythologie Grecque d'avoir confondu *Anubis avec Mercure Triſmégiſte, ſi célebre en Egypte par ces belles découvertes, par l'invention des caracteres, & par le nombre prodigieux de livres qu'il compoſa ſur toutes ſortes de ſciences.* Ceux qui tranſportent la Mythologie des Egyptiens chez les Grecs, tels que Muſée, Orphée, Mélampe, Eumolpe, Homere, &c. ne s'écarterent point des idées des Egyptiens, & ne confondirent jamais Anubis avec Triſmégiſte, mais

(*a*) Lib. 1.
(*b*) Mythol. T. I. p. 496.

avec un autre Mercure inconnu à M. l'Abbé Banier, au moins dans le sens que ces promulgateurs de la Mythologie en avoient. Le peu de connoissance qu'on avoit de ce Mercure, qui accompagna en effet Osiris dans son voyage, a occasionné les faux raisonnemens que la plupart des Auteurs ont faits sur Anubis; ce n'est donc pas sur leur témoignage qu'il faut établir ses conjectures, & fonder ses jugemens. Le P. Kircher (*a*), est un de ceux qui a mal-à propos confondu avec le ton décisif qui lui est ordinaire, Mercure Trismégiste avec Anubis, & qui s'est persuadé faussement qne les Egyptiens le représentoient sous la figure d'Anubis. *Unde posteri virum tam admirandâ scientiâ præditum inter Deos relatum divinis honoribus coluerunt, eum Anubin vocantes, hoc est, canem, ob admirabilem hujus in rebus, quâ inveniendis, quâ investigandis sagacitatem*: il a été sans doute trompé par les explications des hiéroglyphes Egyptiens, données par Horapollo (*b*), qui dit que le chien étoit le symbole d'un Ministre, d'un Conseiller, d'un Secrétaire d'Etat, d'un Prophete, d'un Savant, &c. Plutarque peut aussi avoir contribué à tromper nos Mythologues, en donnant à ce Dieu le nom *d'Herm-Anubis*, qui signifie Mercure Anubis. Apulée auroit cependant pu les tirer d'erreur, s'ils avoient fait réflexion sur la description qu'il en fait en ces termes: « Anubis est l'interprete » des Dieux du Ciel, & de ceux de l'enfer. Il

(*a*) Obelisc. Pamph. p. 292.
(b) Liv. I. Explicat. 39.

» a la face tantôt noire, tantôt de couleur d'or. » Il tient élevée sa grande tête de chien, portant de la main gauche un caducée, & de la » droite une palme verte, qu'il semble agiter. » Un Antique, que Boissard nous a conservé, que l'on trouve aussi dans le P. Kircher (a), dans l'Antiquité expliquée de Dom de Montfaucon, T, II. P. II. p. 314 & ailleurs, & suivant l'inscription, dédiée par un grand Prêtre, nommé Isias, montre clairement ce que les Egyptiens entendoient par Anubis. Cet Isias dédie cet hiéroglyphe *aux Dieux freres*, θεοὶ ἀδελφοὶ, & dit que ces Dieux, c'est-à-dire, Sérapis ou Osiris, Apis & Anubis sont les *Dieux synthrônes de l'Egypte*, ou participans au même trône en Egypte. Isias montre par cette inscription qu'il étoit plus au fait de la nature de ces Dieux & de leur généalogie, que ne l'étoient beaucoup d'anciens Auteurs Grecs & Latins, & que ne le sont encore aujourd'hui nos Mythologues. La fraternité de ces trois Dieux sappe les fondemens de toutes leurs explications; elle contredit Plutarque, qui croit qu'Anubis étoit fils de Nephté, qui en accoucha, selon lui, avant terme, par la terreur qu'elle eut de Typhon son mari, & que ce fut lui qui, quoiqu'encore fort jeune, apprit à Isis sa tante la premiere nouvelle de la mort d'Osiris. Elle ne s'accorde pas avec Diodore, qui fait Anubis fils d'Osiris. Mais si nos Mythologues pénétroient dans les idées d'Isias, ils verroient bientôt que ces contradictions ne sont

(a) Loc. cit. p. 294.

qu'apparentes, & que ces trois Auteurs parlent réellement d'un ſeul & unique ſujet, quoiqu'ils s'expriment diverſement. Diodore & Plutarque rapportent les traditions Egyptiennes, telles qu'ils les avoient appriſes ſans ſavoir ce qu'elles ſignifioient, au lieu qu'Iſias étoit inſtruit des myſteres qu'elles renfermoient. On en jugera par l'explication ſuivante.

Il y avoit deux Mercures en Egypte, l'un ſurnommé Triſmégiſte, inventeur des hiéroglyphes des Dieux de l'Egypte, c'eſt-à-dire, des Dieux fabriqués par les hommes, & qui faiſoient l'objet de l'Art ſacerdotal; l'autre Mercure appelé Anubis, qui étoit un de ces Dieux, en vue deſquels ces hiéroglyphes furent inventés. L'un & l'autre de ces Mercures furent donnés pour conſeil à Iſis; Triſmégiſte pour gouverner extérieurement, & Anubis pour le gouvernement intérieur. Mais comment cela put-il ſe faire, dira-t-on, puiſque Diodore rapporte qu'Anubis accompagna Oſiris dans ſon expédition? Voici le moyen d'accorder ces contradictions; & l'on verra qu'Anubis eſt fils, de même que frere d'Oſiris.

Nous avons dit qu'Oſiris & Iſis étoient le ſymbole de la matiere de l'Art Hermétique; que l'un repréſentoit le feu de la Nature, le principe igné & génératif, le mâle & l'agent; que l'autre ou Iſis ſignifioit l'humeur radicale, la terre, ou la matrice & le ſiége de ce feu, le principe paſſif ou la femelle; & que tous deux ne formoient qu'un même ſujet composé de ces deux ſubſtances. Oſiris étoit le même que Sérapis ou Amun, que quelques-uns diſent Amon & Am-

mon repréſenté par une tête de Bélier, ou avec des cornes de Bélier; parce que cet animal, ſuivant les Auteurs (*a*) cités par le P. Kircher, eſt d'une nature chaude & humide. On voyoit Iſis avec une tête de Taureau, parce qu'elle étoit priſe pour la Lune, dont le croiſſant eſt repréſenté par les cornes de cet animal; & que d'ailleurs il eſt peſant & terreſtre. Anubis dans l'Antique de Boiſſart, ſe trouve placé entre Sérapis & Apis, pour faire entendre qu'il eſt compoſé des deux, ou qu'il en vient; il eſt donc fils d'Oſiris & d'Iſis, & voici comment. Cette matiere de l'Art ſacerdotal, miſe dans le vaſe, ſe diſſout en eau mercurielle; cette eau forme le Mercure Philoſophique ou Anubis. Plutarque dit que, quoique fort jeune, il fut le premier qui annonça à Iſis la mort d'Oſiris, parce que ce Mercure ne paroît qu'après la diſſolution & la putréfaction déſignées par la mort de ce Prince. Et comme Typhon & Nephté ſont les principes de deſtruction & les cauſes de cette diſſolution, on dit qu'Anubis eſt fils de ce monſtre & de ſa femme. Voilà donc Anubis fils d'Oſiris & d'Iſis en réalité, & né d'eux générativement. Typhon & Nephté ſont auſſi ſes pere & mere, mais ſeulement comme cauſes occaſionnelles. Raymond Lulle s'exprime dans ce ſens-là (*b*), lorſqu'il dit: *Mon fils, notre enfant a deux peres & deux meres. Cette eau eſt appelée eau de la ſageſſe, parce qu'elle eſt toute or & argent, & elle en réſide l'eſprit*

(*a*) Kirch. Obel. Pamph. p. 295.
(*b*) Vade mecum.

de la quinteſſence qui fait tout, & ſans elle on ne peut rien faire. Ce feu, cette terre, & cette eau qui ſe trouvent dans cette même matiere de l'œuvre, ſont freres comme les élémens le ſont entr'eux, ce qui fait qu'Iſias les appelle de ce nom θεοὶ ἀδελφοί. Il dit auſſi qu'ils ſont Dieux ſynthrônes de l'Egypte, ou des Dieux également révérés par les Egyptiens, participans au même trône & au même honneur, pour nous faire entendre que les trois ne ſont qu'un, & qu'ils ne ſignifient que la même choſe, quoiqu'ils aient différens noms. Cette unité ou ces trois principes qui ſe réuniſſent pour ne faire qu'un tout, eſt déclaré palpablement par le triangle qui ſe voit dans ce monument.

Ayant dit ce que c'eſt qu'Anubis, on devine aiſément comment il put accompagner Oſiris dans ſon voyage, puiſque le Mercure Philoſophique eſt toujours dans le vaſe; qu'il paſſe par le noir ou l'Ethiopie, le blanc, &c.; on a vu le reſte dans le chapitre d'Oſiris. Quant à la tête de chien qu'on donne à Anubis, nous avons vu que les Egyptiens prenoient le chien pour ſymbole d'un Miniſtre d'Etat; ce qui convient très-bien au Mercure des Philoſophes, puiſque c'eſt lui qui conduit tout l'intérieure de l'œuvre. Le caducée ſeul le fait connoître pour Mercure; la face tantôt noire, tantôt de couleur d'or que lui donne Apulée, n'indique-t-elle pas clairement les couleurs de l'œuvre? Le texte de Raymond Lulle que nous avons cité, fait voir que Oſiris, Iſis & Anubis, ou Sérapis, Apis & Anubis ſont renfermés dans un même ſujet, puiſque Oſiris, ſymbole

bole du Soleil, & Isis, symbole de la Lune, se trouvent dans l'eau mercurielle; car les Philosophes appellent indifféremment Soleil ou or leur soufre parfait au rouge, & Lune ou argent, leur matiere fixée à blancheur. Le crocodile, animal amphibie, sur lequel Isias a fait représenter Anubis debout, désigne que Mercure ou le Dieu Anubis est composé ou naît de la terre & de l'eau; & afin qu'on ne s'y méprît pas, il a fait mettre auprès un préféricule & une patere, qui sont des vases où l'on met de l'eau ou d'autres liqueurs. Le ballot que le P. Kircher n'a pas expliqué, & que D. de Montfaucon prend pour un *coussin bandé*, en avouant qu'il n'en sait pas l'usage, signifie le commerce qui se fait par le moyen de l'or, dont le globe qu'Anubis porte à la main droite est le symbole. On voit assez souvent le globe dans les hiéroglyphes Egyptiens, parce qu'ils avoient l'Art sacerdotal pour objet. Lorsque ce globe est joint à une croix, c'est pour faire voir que l'or est composé des quatre élémens si bien combinés qu'ils ne se détruisent point l'un & l'autre. Quand le globe est ailé, c'est l'or qu'il faut volatiliser pour parvenir à lui donner la vertu transmutative. Un globe environné d'un serpent, ou un serpent appuyé sur un globe, est un signe de la putréfaction par laquelle il doit passer avant d'être volatilisé. On le trouve même quelquefois ailé, avec un serpent attaché au dessous (*a*), & alors il désigne la putréfaction, & la volatilisation qui en est une suite. Mais il faut

(*a*) Kirch. Obel. Pamph. p. 399.

faire attention que je parle de l'or Philosophique, ou Soleil Hermétique; je crois devoir faire cette observation, crainte que quelque Souffleur n'en prenne occasion de chercher par les eaux fortes ou quelques dissolvans semblables, le moyen de distiller l'or commun, & ne s'imagine avoir touché au but quand il sera parvenu à les faire passer ensemble dans le récipient.

CHAPITRE IX.

Canope.

Les Mythologues ont hasardé bien des conjectures physiques, astronomiques & morales sur les Canopes; il s'en trouve même d'assez ingénieuses : mais on n'est pas plus éclairci après cela, & chacun a tourné l'allégorie du côté qui frappoit le plus son imagination, sans néanmoins qu'aucun ait touché le but que s'étoient proposé les Egyptiens dans l'invention & les représentations du Dieu Canope. S'ils avoient suivi mon systême, ils n'auroient pas eu besoin de se mettre l'esprit si fort à la torture, pour deviner ce que pouvoit signifier ce Dieu cruche. Il ne leur auroit fallu que des yeux, & ils n'auroient pas perdu leur temps à subtiliser en vain. Qu'on montre à un Philosophe Hermétique un Canope, il n'hésitera pas à dire ce que c'est, n'eût-il jamais entendu parler du Canope d'Egypte, ni des hiéroglyphes dont ils sont couverts; parce

qu'il y reconnoîtra une repréſentation ſymbolique de tout ce qui eſt néceſſaire à l'œuvre des Sages. En effet, ce Dieu n'eſt-il pas toujours repréſenté dans les monumens Egyptiens ſous la forme d'un vaſe ſurmonté d'une tête d'homme ou de femme, toujours coëffée, & la coëffure ſerrée d'un bandeau, à peu près comme on coëffe une bouteille, pour empêcher la liqueur de s'éventer, ou de s'évaporer? Faut-il donc être un Œdipe pour deviner une choſe qui ſe manifeſte par elle-même? Un Canope n'eſt autre choſe que la repréſentation du vaſe dans lequel on met la matiere de l'Art ſacerdotal; le col du vaſe eſt déſigné par celui de la figure humaine; la tête & la coëffure montre la maniere dont il doit être ſcellé, & les hiéroglyphes dont ſa ſuperficie eſt remplie, annoncent aux ſpectateurs les choſes que ce vaſe contient, & les différens changemens de formes, de couleurs & de manieres d'être de la matiere. « Le vaſe de l'Art, dit d'Eſpagnet (*a*), doit être de forme ronde ou » ovale; ayant un col de la hauteur d'une pal» me ou davantage, l'entrée ſera étroite. Les » Philoſophes en ont fait un myſtere, & lui » ont donné divers noms. Ils l'ont appelé cu» curbite, ou vaſe aveugle, parce qu'on lui ferme » l'œil avec le ſceau Hermétique, pour empê» cher que rien d'étranger ne s'y introduiſe, & » que les eſprits ne s'en évaporent. »

Les Mythologues ſe ſont perſuadé mal à propos que le Dieu Canope étoit uniquement l'hié-

(*a*) Can. 113.

roglyphe de l'élément de l'eau. Ceux qui ſont percés de petits trous, ou qui ont des mamelles par leſquels l'eau s'écoule, ont été faits à l'imitation des Canopes, non pour repréſenter ſimplement l'élément de l'eau; mais pour indiquer que l'eau mercurielle des Philoſophes contenue dans les Canopes, eſt le principe humide & fécondant de la Nature. C'eſt de cette eau que l'on parloit, quand on dit à Plutarque que Canope avoit été le pilote du vaiſſeau d'Oſiris; parce que l'eau mercurielle conduit & gouverne tout ce qui ſe paſſe daus l'intérieur du vaſe. La morſure d'un ſerpent, dont Canope fut atteint, marque la putréfaction du mercure, & la mort qui s'enſuivit indique la fixation de cette ſubſtance volatile. Tout cela eſt très-bien ſignifié par les hiéroglyphes des Canopes. Comme je les ai déja expliqués pour la plupart dans les chapitres précédens, le Lecteur pourra y avoir recours. Quant aux animaux, nous en parlerons dans la ſuite.

A une des embouchures du Nil étoit une ville du nom Canope, où ce Dieu avoit un temple ſuperbe. S. Clément d'Alexandrie (*a*) dit qu'il y avoit dans cette ville une Académie des Sciences la plus célebre de toute l'Egypte: qu'on y apprenoit toute la Théologie Egyptienne, les Lettres hiéroglyphiques; qu'on y initioit les Prêtres dans les myſteres ſacrés, & qu'il n'y avoit pas un autre lieu où on les expliquât avec plus d'attention & d'exactitude; c'eſt pour cette raiſon

(*a*) Strom. l. 6.

que les Grecs y faiſoient de ſi fréquens voyages. Sans doute qu'en donnant des inſtructions ſur le Dieu Canope, on ſe trouvoit dans la néceſſité d'expliquer en même temps tous les myſteres voilés ſous l'ombre des hiéroglyphes, dont la ſuperficie de ce Dieu étoit remplie; au lieu que dans les autres villes où l'on adoroit Oſiris & Iſis, &c. on ne ſe trouvoit que dans le cas de faire l'hiſtoire que du Dieu ou de la Déeſſe qui y étoient révérés en particulier.

Voilà les principaux Dieux de l'Egypte, dans leſquels on comprend tous les autres. Hérodote (*a*) nomme auſſi Pan comme le plus ancien de tous les Dieux de ce pays, & dit qu'en langue Egyptienne on le nommoit *Mendès*. Diodore (*b*) nous aſſure qu'il étoit en ſi grande vénération dans ce pays-là, qu'on voyoit ſa ſtatue dans tous les temples, & qu'il fût un de ceux qui accompagnerent Oſiris dans ſon expédition des Indes. Mais comme ce Dieu n'indique autre choſe que le principe génératif de tout, & qu'on le confond en conſéquence avec Oſiris, je n'en dirai rien de plus. Nous dirons ces deux mots de Sérapis dans la troiſieme ſection. On décerna auſſi les honneurs du culte à Saturne, Vulcain, Jupiter, Mercure, Hercule, &c. Nous en traiterons dans les livres ſuivans, lorſque nous expliquerons la Mythologie des Grecs.

(*a*) L. 2. (*b*) L. 1. p. 16.

SECTION SECONDE.

ROIS D'ÉGYPTE,

ET

Monumens élevés dans ce pays-là.

L'HISTOIRE ne nous apprend ſur les premiers Rois d'Egypte, rien de plus certain que ſur ceux de la Grece & des autres Nations. La Royauté n'étoit pas héréditaire chez les Egyptiens, ſuivant Diodore. Ils éliſoient pour Rois ceux qui s'étoient rendus recommandables, ſoit par l'invention de quelques arts utiles, ſoit par leurs bienfaits envers le peuple. Le premier dans ce genre, ſi nous en voulons croire les Arabes, fut *Hanuch*; le même qu'*Henoc* fils de Jared, qui fut auſſi nommé *Idris* ou *Idaris*, & que le P. Kircher dit (*a*) être le même qu'Oſiris, ſur le témoignage d'Abénéphi & de quelques autres Arabes. Mais ſans nous amuſer à diſcuter ſi ces Arabes & Manethon I. ou le Sybennite diſent la vérité pour ce qui a précédé le Déluge, c'eſt de cette époque remarquable que nous devons dater. Pluſieurs Auteurs ſont même perſuadés que Manethon, qui étoit Prêtre d'Egypte, n'a formé ſes Dynaſties, & n'a écrit beaucoup d'autres choſes que conformément aux fables qui avoient

(*a*) Œdip. Ægypt. T. I. p. 66. & ſuiv.

été inventées & divulguées long-temps avant lui. Ce sentiment est d'autant mieux fondé, que ces fables contenoient l'histoire de la succession prétendue des Rois du pays, pour cacher leur véritable objet, dont les Prêtres faisoient un mystere, & un secret qu'il leur étoit défendu de révéler sous peine de la vie. Manethon, comme Prêtre, fut donc obligé d'écrire conformément à ce que l'on débitoit au peuple. Mais le secret auquel il étoit tenu, ne l'obligeant pas à défigurer ce qu'il y avoit de vrai dans l'histoire, il a bien pu nous le conserver au moins en partie.

La discussion de la succession des Rois d'Egypte m'entraîneroit dans une dissertation qui n'entre point dans le plan que je me suis proposé. Je laisse ce soin à ceux qui veulent entreprendre l'histoire de ce pays-là. Il suffit, pour remplir mon objet, de rapporter les Rois que les Auteurs citent comme ayant laissé des monumens qui prouvent que l'Art sacerdotal ou Hermétique étoit connu & en vigueur dans l'Egypte.

Le premier qui s'y établit après le Déluge fut Cham, fils de Noé, qui, suivant Abénéphi (*a*), fut nommé Zoroastre & Osiris, c'est-à-dire, *feu répandu dans toute la Nature.* A Cham succéda Mesraïm. La chronique d'Alexandrie (*b*) donne le surnom de Zoroastre à celui-ci, & Opmecrus le nomme Osiris. Le portrait que les Auteurs font de Cham & de Mesraïm ou Misraïm, est

(*a*) Kirch. loc. cit. p. 85.
(*b*) L. 1.

celui d'un Prince idolâtre, sacrilége, adonné à toutes sortes de vices & de débauches, & ne peut convenir à Osiris, qui n'étoit occupé qu'à remettre le vrai culte de Dieu en vigueur, à faire fleurir la Religion & les Arts, & à rendre ses peuples heureux sous la conduite prudente, sage & religieuse de l'incomparable Hermès Trismégiste. Ce seul contraste devroit faire abandonner l'opinion de ceux qui soutiennent que Cham ou Misraïm son fils étoient les mêmes qu'Osiris. Il est bien plus naturel de penser que le prétendu Zoroastre ou Osiris, qui signifient feu caché ou feu répandu dans tout l'Univers, n'eut jamais d'autre Royauté que l'empire de la Nature, que de regarder ce nom comme surnom d'un homme, fût-il Roi, puisqu'il ne sauroit même convenir à toute l'humanité réunie.

La chronique d'Alexandrie fait Mercure successeur de Misraïm, & dit qu'il regna 35 ans : elle ajoute qu'il quitta l'Italie pour se rendre en Egypte, où il philosophoit sous un habit tressé d'or ; qu'il y enseigna une infinité de choses (*a*),

(*a*) Convasato ingenti auri pondere Italiâ excessit, atque in Ægyptum se contulit ad stirpem à Chamo Noëmi filio patrono suo oriundam, à quâ perhonorificè exceptus est, qui dum tibi ageret, præ se contempsit omnes, aureumque amiculum indutus philosophabatur apud Ægyptios, multa mirabiliadocens eos, & multa eis prædicebat eventura, naturâ enim erat ingeniosus. Ægyptii ergo eum Mercurium Deum proclamârunt, ut qui futura prænunciaret, illisque à Deo oracula & responsa de futuris, veluti internuncius referret, aurumque subministraret, quem opum largitorem appellabant, aureumque Deum vocabant.

que les Egyptiens le proclamerent Dieu, & l'appeloient le *Dieu d'or*, à cauſe des grandes richeſſes qu'il leur procuroit. Plutarque (*a*) donne à Mercure 38 ans de regne. C'eſt ſans doute ce même Mercure qui, ſuivant Diodore, fut donné pour conſeil à Iſis.

Mais ſi les choſes ſont ainſi, où placera-t-on le regne des Dieux? Si Vulcain, le Soleil, Jupiter, Saturne, &c. ont été Rois d'Egypte, & que chacun n'ait pas regné moins de douce cents ans, comme nous l'avons dit ci-devant; il n'eſt pas poſſible de concilier tout cela, quand même on diroit que ces noms des Dieux n'étoient que des ſurnoms donnés à de véritables Rois. La choſe deviendra encore moins vraiſemblable, ſi l'on veut s'en rapporter à la chronique d'Alexandrie, qui donne Vulcain pour ſucceſſeur à Mercure, & le Soleil pour ſucceſſeur à Vulcain. Après le Soleil elle met Soſin, ou Sothin, ou Sochin. Après Soſin, Oſiris, puis Horus, enſuite Thulen, qui pourroit être le même qu'Euſebe nomme Thuois, & Hérodote Thonis. Diodore bouleverſe tout l'ordre de cette prétendue ſucceſſion; & la confuſion qui naît de-là, forme un labyrinthe de difficultés dont il n'eſt pas poſſible de ſe tirer. Mais enfin il faut s'en tenir à quelque choſe; c'eſt pourquoi nous dirons avec Hérodote & Diodore (*b*), que le premier Roi qui regna en Egypte après les Dieux, fut un homme appelé Ménas ou Ménès, qui apprit aux peuples le culte des Dieux & les cérémonies qu'on devoit y obſerver.

(*a*) De Iſide & Oſiride.
(*b*) Diod. l. 1. p. 2. c. 1.

Ainsi commença donc le regne des hommes en Egypte, qui dura, suivant quelques-uns, jusqu'à la cent quatre-vingtieme Olympiade, temps auquel Diodore fut en Egypte, & auquel regnoit Ptolémée IX, surnommé Denis.

Ménas donna aux Egyptiens des loix par écrit, qu'il disoit avoir promulguées par ordre de Mercure, comme le principe & la cause de leur bonheur. On voit que Mercure se trouve par-tout, soit pendant le regne des Dieux que les Auteurs font durer un peu moins de huit mille ans, & dont le dernier fut Horus, soit pendant le regne des hommes, qui commença à Ménas; d'où l'on doit conclure, contre le sentiment du P. Kircher (*a*), que ce Ménas ne peut être le même que Mythras & Osiris, puisque ce dernier fut le pere d'Horus. Mais suivons Diodore. La race de Ménas donna 52 Rois en 1040. ans. Busiris fut ensuite élu, & huit de ses descendans lui succéderent. Le dernier des huit, qui se nommoit aussi Busiris, fit bâtir la ville de Thebes, ou la ville du Soleil. Elle avoit cent quarante stades d'enceinte; Strabon lui en donne quatre-vingt de longueur: elle avoit cent portes, deux cents hommes passoient par chacune avec leurs chariots & leurs chevaux (*b*). Tous les édifices en

(*a*) Œdip. T. I. p. 93.

(*b*) Nec quot Orchomenon adveniunt, necquot Thebas
Ægyptias ubi plurimæ in domibus opes condicæ jacent,
Quæ centum habent portas, ducenti autem per unamquemque
Viri egrediuntur cum equis & curribus,
Neque mihi si tot daret.

Homer. Iliad. 9. *v.* 381.

étoient ſuperbes & d'une magnificence au-delà de ce qu'on peut imaginer. Les ſucceſſeurs de ce Buſiris ſe firent une gloire de contribuer à l'ornement de cette ville. Ils la décorerent de temples, de ſtatues d'or, d'argent, d'ivoire de grandeur coloſſale. Ils y firent élever des Obéliſques d'une ſeule pierre, & la rendirent enfin ſupérieure à toutes les villes du monde. Ce ſont les propres termes de Diodore de Sicile, qui eſt en cela d'accord avec Strabon.

Cette ville devenue célebre dans tout le monde, & dont les Grecs ne ſachant rien pendant long-temps que par oui dire, n'ont pu en parler que d'une maniere fort ſuſpecte, fut bâtie en l'honneur d'Orus ou Apolion, le même que le Soleil, dernier des Dieux qui furent Rois en Egypte; & non pas en l'honneur de l'aſtre qui porte ce nom, comme les monumens qu'on y voyoit le témoignent. Une ville ſi opulente, ſi remplie d'or & d'argent, apportés en Egypte par Mercure, qui, comme nous l'avons dit d'après les Auteurs, apprit aux Egyptiens la maniere de le faire, n'eſt-elle pas une preuve convaincante de la ſcience des Egyptiens, quant à la Philoſophie ou l'Art Hermétique? Il y avoit dans cette même ville, continue Diodore, quarante-ſept mauſolées de Rois, dont dix-ſept ſubſiſtoient encore du temps de Ptolémée Lagus. Après les incendies arrivés du temps de Cambyſe, qui en tranſporta l'or & l'argent dans la Perſe, on y trouva encore 300 talens peſant d'or, & 2300 d'argent.

Buſiris, fondateur de cette ville, étoit fils de

Roi, par conséquent Philosophe instruit de l'Art sacerdotal ; il étoit même Prêtre de Vulcain. L'entrée en étoit défendue aux étrangers. Ce fut sans doute une des raisons qui engagerent les Grecs à décrier si hautement ce Busiris, le même dont il est fait mention dans les travaux d'Hercule. Mais de quoi n'est pas capable l'envie, la jalousie ? Les Grecs ne pouvoient qu'aboyer après ces richesses qu'ils ne voyoient qu'en perspective.

Les Obélisques seuls suffiroient pour prouver que ceux qui les faisoient élever, étoient parfaitement au fait de l'Art Hermétique. Les hiéroglyphes dont ils étoient revêtus, les dépenses excessives qu'il falloit faire, & jusqu'à la matiere, ou plutôt le choix affecté de la pierre, décelent cette science. Je n'apporterai même pas en preuves ce que dit le P. Kircher *(a)*, que l'on doit la premiere invention des Obélisques à un fils d'Osiris, qu'il nomme *Mesramuthisis*, qui faisoit sa résidence à Héliopolis, & qui en éleva le premier, parce qu'il étoit instruit des sciences d'Hermès, & qu'il fréquentoit habituellement les Prêtres. Je dirai seulement avec le même Auteur *(b)*, qu'afin que tout fût mystérieux dans ces Obélisques, les inventeurs des caracteres hiéroglyphiques firent même choix d'une matiere convenable à ces mysteres.

(*a*) Obelisc. Pamph. p. 48.

(*b*) Ne quicquam mysteriorum tam arcanæ Obeliscorum machinationi deesset ; materiam lapidis, primi illi hieroglyphicæ literaturæ inventores elegerunt, mysteriis quæ continebant congruam. *Ibid. p.* 49.

« La pierre de ces Obélisques, dit le même » Auteur (*a*), étoit une espece de marbre dont » les couleurs différentes sembloient avoir été » jetées goutte à goutte; sa dureté ne le cédoit » point à celle du porphyre, que les Grecs ap- » pellent πυῤῥοποίκιλον, les Latins *Pierres de The-* » *bes*, & les Italiens *Granito rosso*. La carriere » d'où l'on tiroit ce marbre étoit près de cette » fameuse ville de Thebes, où résidoient autre- » fois les Rois d'Egypte, auprès des montagnes » qui regardoient l'Ethiopie, & les sources du » Nil, en tirant vers le midi. Il n'est point de » sortes de marbres que l'Egypte ne fournisse; » je ne vois pas par quelle raison les *Hiéromystes* » choisissoient pour les Obélisques celle-là plutôt » qu'une autre. Il y avoit certainement quelque » mystere caché là-dessous, & c'étoit sans doute » en vue de quelque secret de la Nature. » On dira peut-être que la dureté, la tenacité faisoit préférer ce marbre à tout autre, parce qu'il étoit propre à resister aux injures du temps. Mais le porphyre, si commun dans ce pays-là, étoit bien aussi solide, & par conséquent aussi durable. Pourquoi d'ailleurs n'y regardoit-on pas de si près quand il s'agissoit d'élever d'autres monumens plus grands ou plus petits que les Obélisques, & l'on employoit alors d'autres especes de marbres? Je dis donc, ajoute le même Auteur, que ces Obélisques étant élevés en l'honneur de la Divinité solaire, on choisissoit, pour les, faire une matiere dans laquelle on connoissoit quel-

(*a*) Loc. cit.

ques propriétés de cette Divinité, ou qui avoit quelque analogie de ressemblance avec elle.

Le P. Kircher avoit raison de soupçonner du mystere dans la préférence que l'on donnoit à ce marbre, dont les couleurs étoient constamment au nombre de quatre. Il n'a même pas mal rencontré, lorsqu'il dit que c'étoit à cause d'une espece d'analogie avec le Soleil; il auroit pu assurer la chose, s'il avoit suivi notre systême, pour le guider dans ses explications. Car il auroit vu clairement que les couleurs de ce marbre sont précisément celles qui surviennent à la matiere que l'on emploie dans les opérations du grand œuvre, pour faire le Soleil philosophique, en l'honneur & en mémoire duquel on élevoit ces Obélisques. On en jugera par la description suivante qu'en fait le même Auteur (a) : « La » Nature a mélangé quatre substances pour la » composition de ce Pyrite Egyptien; la prin- » cipale, qui en fait comme la base & le fond, » est d'un rouge éclatant, dans laquelle sont » comme incrustés des morceaux de crystal, d'au- » tres d'améthystes, les uns de couleur cendrée, » les autres bleus, d'autres enfin noirs, qui sont » semés çà & là dans toute la substance de cette » pierre. Les Egyptiens ayant donc observé ce » mélange, jugerent cette matiere comme la » plus propre à représenter leurs mysteres. » Un Philosophe Hermétique ne s'exprimeroit pas autrement que le P. Kircher; mais il auroit des idées bien différentes. On sait, & nous l'avons

(a) Ibid. p. 50.

répété aſſez ſouvent, que les trois couleurs principales de l'œuvre ſont la noire, la blanche & la rouge. Ne ſont-ce pas celles de ce marbre ? La couleur cendrée n'eſt-elle pas celle que les Philoſophes appellent Jupiter, qui ſe trouve intermédiaire entre la noire nommée Saturne, & la blanche appelée Lune ou Diane ? La rouge qui domine dans ce marbre ne déſigne-t-elle pas clairement celle qui, dans les livres des Philoſophes Hermétiques, eſt comparée à la couleur des pavots des champs, & conſtitue la perfection du Soleil ou Apollon des Sages ? La bleue n'eſt-elle pas celle qui précede la noirceur dans l'œuvre, que Flamel (*a*) & Philalethe (*b*) diſent être un ſigne que la putréfaction n'eſt pas encore parfaite ? Nous en parlerons plus au long dans le chapitre de Cérès au IVe. Livre, lorſque nous expliquerons ce que c'étoit que le lac Cyanée, par lequel ſe ſauva Pluton en enlevant Proſerpine.

Voilà tout le myſtere dévoilé. Voilà le motif de la préférence que les Egyptiens donnoient à ce marbre pour en former les Obéliſques ; & c'étoit, comme l'on voit, avec raiſon, puiſqu'il s'agiſſoit de les élever en l'honneur d'Horus ou du Soleil Philoſophique, & de repréſenter ſur leurs ſurfaces des hiéroglyphes, ſous les ténebres deſquels étoient enſevelies & la matiere dont Horus ſe faiſoit, & les opérations requiſes pour y parvenir. Je ne prétends cependant pas que ce fût l'objet unique de l'érection de ces Obéliſques & des

(a) Explic. des fig. hiéroglyp.
(b) Enarrat. Method. 3. Gebri Medic.

Pyramides. Je ſais que toute la Philoſophie de la Nature y étoit hiéroglyphiquement renfermée en général, & que Pythagore, Socrate, Platon, & la plupart des autres Philoſophes Grecs puiſerent leur ſcience dans cette ſource ténébreuſe, où l'on ne pouvoit pénétrer, à moins que les Prêtres d'Egypte n'y portaſſent le flambeau de leurs inſtructions; mais je ſais auſſi que les Philoſophes diſent (*a*) que la connoiſſance du grand œuvre donne celle de toute la Nature, & qu'on y voit toutes ſes opérations & ſes procédés comme dans un miroir.

Pline n'eſt pas d'accord avec Diodore ſur le Roi d'Egypte qui le premier fit élever des Obéliſques. Pline (*b*) en attribue l'invention à Mitrès ou Mitras: *Trabes ex os ſecêre Reges, quodam certamine Obeliſcos vocantes Solis Numini ſacratos; radiorum ejus argumentum in effigie eſt, & ita ſignificat in nomine Ægyptio. Primns omnium id inſtituit Mitres, qui id urbe Solis (Heliopoli ſeu Thebis intellige) primus regnabat, ſomnio juſſus, & hoc ipſum ſcriptum in eo.* Mais ſans doute que cette différence ne vient que de ce que Mitrès ou Mithras ſignifioit le Soleil, & Ménas la Lune. Il y a même grande apparence que ce Mithras & ce Ménas étoient les mêmes qu'Oſiris & Iſis; non qu'ils aient en effet fait élever des Obéliſques, puiſqu'ils n'ont jamais exiſté ſous forme humaine; mais parce que c'eſt en leur honneur qu'on les éleva. On ne prouve pas

(*a*) Coſmop. novum lumen Chemic. D'Eſpagnet, Raymond Lulle, &c.

(*b*) L. 36. c. 8.

mieux

mieux leur exiſtence réelle en diſant qu'ils bâtirent Memphis (*a*) ou quelque autre ville d'Egypte ; puiſque Vulcain, Neptune & Apollon ne ſont pas moins des perſonnages fabuleux pour avoir bâti la ville de Troyes, comme nous le prouverons dans le cours de cet Ouvrage, & particulierement dans le VIe. Livre.

Sans m'attacher ſcrupuleuſement à la ſucceſſion chronologique des Rois d'Egypte, puiſque leur hiſtoire entiere n'entre point dans mon plan, je paſſe à quelques-uns de ceux qui ont laiſſé des monumens particuliers de l'œuvre Hermétique, & je m'en tiens à Diodore de Sicile pour éviter les diſcuſſions.

Simandius, au rapport d'Hécatée & de Diodore, fit des choſes ſurprenantes à Thebes, & ſurpaſſa ſes prédéceſſeurs en ce genre. Il fit ériger un monument admirable par ſa grandeur, & par l'art avec lequel il étoit travaillé. Il avoit dix ſtades ; la porte par où l'on y entroit, avoit deux arpens de longueur, & quarante-cinq coudées de hauteur. Sur ce monument étoit une inſcription en ces termes :

JE SUIS SIMANDIUS ROI DES ROIS.

SI QUELQU'UN DESIRE SAVOIR CE QUE J'AI ÉTÉ ET OU JE SUIS, QU'IL CONSIDERE MES OUVRAGES.

J'omets la deſcription de ce ſuperbe monument ; on peut la voir dans les Auteurs cités ;

(*a*) Hérodote in Euterp.

je dirai ſeulement avec eux, qu'entre les peintures & les ſculptures placées ſur un des côtés de ce fameux périſtyle, on voyoit Simandius offrant aux Dieux l'or & l'argent qu'il faiſoit tous les ans; la ſomme en étoit marquée, & montoit à 131200000000 mines, ſuivant le même Diodore.

Auprès de ce monument on voyoit la Bibliotheque ſacrée, ſur la porte de laquelle étoit écrit REMEDE DE L'ESPRIT. Sur le derriere étoit une belle maiſon, où l'on voyoit 20 couſſins ou petits lits dreſſés pour Jupiter & Junon, la ſtatue du Roi & ſon tombeau. Autour étoient diſtribués divers appartemens ornés de peintures, qui repréſentoient tous les animaux révérés en Egypte, & tous ſemblant diriger leurs pas vers le tombeau. Ce monument étoit environné d'un cercle d'or maſſif, épais d'une coudée, & ſa circonférence étoit de 365. Chaque coudée étoit un cube d'or, & marquée par des diviſions. Sur chacune étoient gravés les jours, les années, le lever & le coucher des Aſtres, & tout ce que cela ſignifioit ſuivant les obſervations aſtrologiques des Egyptiens. Ce cercle fut enlevé, dit-on, du temps que Cambyſe & les Perſes régnerent en Egypte.

Ce que nous venons de rapporter de la magnificence de Simandius, montre aſſez, tant par la matiere dont ces choſes étoient faites, que par la forme qu'on leur donnoit, pour quelle raiſon & à quel deſſein on les avoit ainſi faites. Quelque interprétation que les Hiſtoriens puiſſent y donner, comment pourront-ils ſuppoſer que Simandius ait pu tirer, ſoit des mines, ſoit des

impôts une ſi prodigieuſe quantité d'or? Et quand on pourroit le ſuppoſer, Simandius auroit-il eu droit de s'en faire une gloire particuliere, & d'en parler comme de ſon ouvrage? Si les autres Rois avoient le même revenu, ils pouvoient s'en glorifier comme lui. Il y eût eu de la folie à faire graver ſur ſon tombeau qu'il ne tenoit ces richeſſes que de ſes exactions, & de la puérilité à faire marquer la ſomme des richeſſes qu'il tiroit annuellement de la terre. Une ſi grande ſomme paroît à la vérité incroyable; mais elle ne l'eſt pas à ceux qui ſavent ce que peut tranſmuer un gros de poudre de projection multipliée en qualité autant qu'elle peut l'être.

L'inſcription miſe au deſſus de la porte de la Bibliotheque, annonce combien la lecture eſt utile; mais elle ne paroît y avoir été placée que pour marquer le tréſor qui y étoit renfermé; c'eſt-à-dire, les livres que les Egyptiens appeloient *ſacrés*, ou ceux qui contenoient en termes allégoriques, & en caracteres hiéroglyphiques toute la Philoſophie Hermétique ou l'art de faire l'or, & le remede pour guérir toutes les maladies; puiſque la poſſeſſion de cet art fait évanouir la ſource de toutes les maladies de l'eſprit, l'ambition, l'avarice, & les autres paſſions qui le tyranniſent. Cette ſcience étant celle de la ſageſſe, on peut dire avec Salomon (*a*), l'or n'eſt que du ſable vil en comparaiſon de la ſageſſe, & l'argent n'eſt que de la boue. Son acquiſition vaut mieux que tout le commerce de l'or & de

(*a*) Sap. 7.

l'argent; ſon fruit plus précieux que toutes les richeſſes du monde : tout ce qu'on y deſire ne peut lui être comparé. La ſanté & la longueur de la vie eſt à ſa droite (*a*) ; la gloire & des richeſſes infinies ſont à ſa gauche. Ses voies ſont des opérations belles, louables & nullement à mépriſer ; elles ne ſe font point avec précipitation ni à la hâte, mais avec patience & attention pendant un long travail : c'eſt l'arbre de vie à ceux qui la poſſedent ; heureux ſont ceux qui l'ont en leur pouvoir !

On explique communément ces paroles, de la ſageſſe & de la piété ; mais quoiqu'on poſſede tout quand on poſſede Jéſus-Chriſt, & que l'on eſt fidele à obſerver ſa loi, l'expérience de tous les temps nous démontre que la ſanté, la longueur de la vie, la gloire & les richeſſes ne ſont pas l'apanage de tous les Saints. Pourquoi Salomon ne l'auroit-il pas dit de la ſageſſe Hermétique, puiſque tout y convient parfaitement, & en eſt proprement la définition ?

Le huitieme Roi d'Egypte après Simandius, ou Smendes, appelé auſſi Oſymandrias, fut Uchoreus, ſuivant Diodore (*b*), que je me ſuis propoſé de ſuivre. Il fit bâtir Memphis, lui donna cent cinquante ſtades de circuit, & la rendit la plus belle ville de l'Egypte ; les Rois ſes ſucceſſeurs la choiſirent pour leur ſéjour. Miris, le douzieme de ſa race, regna dans la ſuite, & fit conſtruire à Memphis le veſtibule ſeptentrional du temple, dont la magnificence n'étoit

(*a*) Prov. c. 3. (*b*) Lib. I. p. 2. c. I.

point inférieure à ce qu'avoient fait ses prédécesseurs. Il fit aussi creuser le lac Mœris de trois mille six cents stades de tour, & de cinquante brasses de profondeur, afin de recevoir les eaux du Nil, lorsqu'elles débordoient avec trop d'abondance, & de pouvoir les distribuer dans les champs des environs, quand les eaux manquoient d'inonder le pays. Chaque fois qu'on donnoit issue ou entrée à ces eaux, il en coûtoit cinquante talens. Au milieu de cette espece de lac, Miris fit élever un mausolée à deux pyramides de la hauteur d'une stade chacune, l'une pour lui, l'autre pour son épouse, à laquelle il accorda pour sa toilette, tout le produit de l'impôt mis sur le poisson qui se pêchoit dans ce lac. Sur chaque pyramide étoit une statue de pierre, assise sur un trône, le tout d'un ouvrage exquis.

Sésostris prit ensuite la couronne, & surpassa tous ses prédécesseurs en gloire & en magnificence. Après qu'il fut né, Vulcain apparut en songe à son pere, & lui dit que Sésostris son fils commanderoit à tout l'Univers. Il le fit en conséquence élever avec nombre d'autres enfans du même âge; l'obligea aux mêmes exercices fatigans, & ne voulut pas qu'il eût d'autre éducation qu'eux, tant afin que la fréquentation les rendît plus liés, que pour l'endurcir au travail. Pour se concilier l'attachement de tout le monde, il employa les bienfaits, les présens, la douceur, l'impunité même à l'égard de ceux qui l'avoient offensé. Assuré de la bienveillance des chefs & des soldats, il entreprit cette grande expédition, dont les Historiens nous ont conservé la mé-

moire. De retour en Egypte il fit une infinité de belles choses à grands frais, afin d'immortaliser son nom. Il commença par construire dans chaque ville de ses Etats un temple magnifique en l'honneur du Dieu qui y étoit adoré; & fit mettre une inscription dans tous les temples, qui annonçoit à la postérité qu'il les avoit fait tous élever à ses frais, sans avoir levé aucune contribution sur ses peuples. Il fit amonceler des terres en forme de montagnes, bâtir des villes sur ces élévations, & les peupla des habitans qu'il tira des villes basses, trop exposées à être submergées dans les débordemens du Nil. On creusa par ses ordres un grand nombre de canaux de communication, tant pour faciliter le commerce, que pour défendre l'entrée de l'Egypte à ses ennemis. Il fit construire un navire de bois de cedre, long de 280 coudées, tout doré en dehors, & argenté en dedans, qu'il offrit au Dieu qu'on révéroit particulierement à Thebes. Il plaça dans le temple de Vulcain à Memphis sa statue & celle de son épouse, faites d'une seule pierre, haute de trente coudées, & celles de ses enfans hautes de vingt. Il s'acquit enfin tant de gloire, & sa mémoire fut en telle vénération, que plusieurs siecles après, Darius, pere de Xerxès, ayant voulu faire placer sa statue avant celle de Sésostris dans le temple de Memphis, le Prince des Prêtres s'y opposa, en lui représentant qu'il n'avoit pas encore fait tant & de si grandes choses que Sésostris. Darius, loin de se fâcher de la liberté du Grand Prêtre, lui répondit qu'il donneroit tous ses soins pour y parvenir, & que si

le ciel lui conſervoit la vie, il feroit en ſorte de ne lui céder en rien.

Séſoſtris ayant régné trente-trois ans mourut, & ſon fils qui lui ſuccéda, ne fit rien de remarquable en fait de magnificence, ſinon deux obéliſques chacun d'une même pierre, haute de cent coudées & large de huit, qu'il fit dreſſer en l'honneur du Dieu d'Héliopolis, c'eſt-à-dire, du Soleil ou d'Horus. Hérodote (a) nomme *Pheron* ce fils de Séſoſtris, & lui donne Prothée pour ſucceſſeur, au lieu que Diodore en met pluſieurs entr'eux, & n'en nomme aucun juſqu'à Amaſis, qui eut pour ſucceſſeur Actiſanes Ethiopien, enſuite Ménides, que quelques-uns appellent Marus. C'eſt lui qui fit faire ce célebre labyrinthe, dont Dédale fut ſi enchanté, qu'il en conſtruiſit un ſemblable à Crete pendant le regne de Minos. Ce dernier n'exiſtoit plus du temps de Diodore, & celui d'Egypte ſubſiſtoit dans tout ſon entier.

Cétès, que les Grecs nomment *Prothée*, régna après Ménide; Cétès étoit expert dans tous les arts. C'eſt le Prothée des Grecs, qui ſe changeoit en toutes ſortes de figures, & qui prenoit les formes tantôt de lion, puis de taureau, de dragon, d'arbre, de feu. Nous expliquerons pourquoi dans les livres ſuivans.

Le neuvieme qui porta la couronne en Egypte après Prothée, fut Chembis, qui regna 50 ans, & fit élever la plus grande des trois pyramides, que l'on met au nombre des merveilles du monde. La plus grande couvre de ſa baſe ſept arpens de

(a) L. 2. c. 3.

terrein, ſa hauteur en a ſix, & ſa largeur de chacun des quatre côtés, qui diminue à meſure que la pyramide s'éleve, a ſoixante-cinq coudées. Tout l'ouvrage eſt d'une pierre extrêmement dure, très-difficile à travailler. On ne peut revenir de l'étonnement qui ſaiſit à la vue d'un édifice ſi admirable. Quelques-uns aſſurent, continue Diodore, qu'il y a plus de trois mille ans que cette maſſe énorme de bâtiſſe a été élevée, elle ſubſiſte néanmoins encore dans tout ſon entier. Ces Pyramides ſont d'autant plus ſurprenantes, qu'elles ſont dans un terein ſablonneux, fort éloigné de toutes ſortes de carrieres, & que chaque pierre de la plus grande de ces Pyramides n'avoit pas moins de trente pieds de face, ſelon le rapport d'Hérodote (*a*). La tradition du pays étoit qu'on avoit fait tranſporter ces pierres des montagnes de l'Arabie. Une inſcription gravée ſur cette Pyramide apprenoit que la dépenſe faite en oignons, ails & raves donnés pour vivre aux ouvriers qui avoient travaillé à ſa conſtruction, montoit à ſeize cents talens d'or ; que trois cents ſoixante mille hommes y furent employés pendant vingt ans, & qu'il en coûta douze millions d'or pour tranſporter les pierres, les tailler & les poſer. Suivant Ammien Marcellin on ne fit pas moins de dépenſes pour le Labyrinthe. Combien en dût-il coûter, dit Hérodote, pour le fer, les vêtemens des ouvriers, & les autres choſes requiſes ?

Chabrée & Mycerin qui régnerent après Chem-

(*a*) Lib. 2.

bis, firent aussi élever des Pyramides superbes, avec des frais proportionnés, mais immenses. Bocchorus vint ensuite; Sabachus, qui abdiqua la couronne, & se retira en Ethiopie. L'Egypte après cela fut gouvernée par douze Pairs pendant quinze ans, au bout desquels un des douze nommé Psammeticus se fit Roi. Il attira le premier les étrangers en Egypte (*a*), & leur procura toute la sûreté dont ils n'avoient point joui sous ses prédécesseurs, qui les faisoient mourir, ou les réduisoient en servitude. La cruauté que les Egyptiens exercerent envers les étrangers sous le regne de Busiris, donna occasion aux Grecs, dit Diodore, d'invectiver contre ce Roi, de la maniere qu'ils l'ont fait dans leurs fables, quoique tout ce qu'ils en rapportent soit contraire à la vérité.

Après la mort de Psammeticus commença la quatrieme race des Rois d'Egypte, c'est-à-dire, d'Apries, qui ayant été attaqué par Amasis, chef des Egyptiens révoltés, fut pris & étranglé. Amasis fut élu à sa place environ l'an du monde 3390, qui fut celui du retour de Pythagore dans la Grece sa patrie. Pendant le regne du successeur d'Amasis, Cambyses, Roi de Perse, subjugua l'Egypte vers la troisieme année de la soixante-troisieme Olympiade. Des Ethiopiens, des Perses, des Macédoniens porterent aussi la couronne d'Egypte; & parmi ceux qui y ont régné, on compte six femmes.

Quelques réflexions sur ce que nous avons

(a) Herodot. l. 2. c. 154.

rapporté d'après Diodore, ne seront pas hors de propos. Les superbes monumens que le temps avoit détruits, ou qui subsistoient encore lorsque cet Auteur fut en Egypte; les frais immenses avec lesquels on les avoit élevés; l'usage de choisir les Rois dans le nombre des Prêtres, & tant d'autres choses qui se présentent à l'esprit, sont des preuves bien convaincantes de la science Chymico-Hermétique des Egyptiens. Diodore parle en Historien, & ne peut être suspect quant à cet Art sacerdotal, à cette Chymie qu'il ignoroit, selon les apparences, avoir été en vigueur dans ce pays-là. Il ne soupçonnoit même pas qu'on pût avoir de l'or d'ailleurs que des mines. Ce qu'il dit (*a*) de la maniere de le tirer des terres frontieres de l'Arabie & de l'Ethiopie; le travail immense qui étoit requis pour cela; le grand nombre de personnes qui y étoient occupées, donne assez à entendre qu'il ne croyoit pas qu'on en tirât d'ailleurs. Aussi n'avoit-il pas été initié dans les mysteres de ce pays. Il ne paroît même pas qu'il ait eu une liaison particuliere avec les Prêtres. Il ne rapporte que ce qu'il avoit vu ou appris de ceux qui, comme lui, n'y soupçonnoient sans doute rien de mystérieux: il avoue cependant quelquefois, que ce qu'il rapporte a tout l'air de fable; mais il ne s'avise pas de vouloir pénétrer dans leur obscurité. Il dit que les Prêtres conservoient inviolablement un secret qu'ils se confioient successivement. Mais il étoit du nombre de ceux qui pensoient voir clair où ils ne voyoient

(*a*) Rer. Antiq. l. 3. c. 2.

goutte; & qui s'imaginoient que ce ſecret n'avoit d'autre objet que le tombeau d'Oſiris, & peut-être ce qu'on entendoit par les cérémonies du culte de ce Dieu, de Vulcain & des autres. S'il avoit fait attention au culte particulier que l'on rendoit à Oſiris, Iſis, Horus, qui ne paſſoient que pour des hommes; celui de Vulcain, dont tous les Rois ſe firent un devoir d'embellir le temple à Memphis, les cérémonies particulieres que l'on obſervoit dans ce culte; que les Rois étoient appelés *Prêtres de Vulcain*, pendant que chez les autres Nations, Vulcain étoit regardé comme un miſérable Dieu, chaſſé du ciel à cauſe de ſa laide figure, & condamné à travailler pour eux. Si Diodore avoit réfléchi ſur l'attention qu'avoient les Rois d'Egypte avant Pſamméticus, d'empêcher l'entrée de leur pays aux autres Nations, il auroit vu ſans peine qu'ils ne le faiſoient pas ſans raiſons. Le commerce des étrangers, pouvant apporter dans l'Egypte les richeſſes abondantes qu'il porte dans les autres pays, il y eût eu de la folie aux Egyptiens de l'interdire. Diodore convient cependant avec tous les Auteurs, que les Egyptiens étoient les plus ſages de tous les Peuples; & cette idée ne peut convenir à ces puérilités introduites dans leur culte, à moins qu'on ne ſuppoſe qu'elles renfermoient des myſteres ſublimes, & conformes à l'idée que l'on avoit de leur haute ſageſſe. Puiſque le commerce ne portoit en Egypte ni l'or, ni l'argent, ils avoient ſans doute une autre reſſource pour trouver ces métaux chez eux: mais en ſuppoſant avec Diodore qu'on tiroit au moins l'or d'une

terre noire, & d'un marbre blanc; peut-on penser qu'ils en fournissoient assez pour ces dépenses excessives que les Rois firent pour la construction de ces merveilles du monde? ces métaux pouvoient-ils devenir assez communs pour que le peuple en eût cette abondance, dont l'écriture fait mention, au sujet de la fuite des Hébreux de l'Egypte? Si ces mines avoient été si riches, eût-il fallu tant de travail pour les exploiter? Je serois tenté de croire que Diodore ne parle de ces mines que par ouï dire. Cette terre noire, ce marbre blanc d'où l'on tiroit de l'or, m'ont bien l'air de n'être autres que la terre noire & le marbre blanc des Philosophes Hermétiques; c'est à-dire, la couleur noire, de laquelle Hermès & ceux qu'il avoit instruits, savoient tirer l'or Philosophique. C'étoit-là le secret de l'Art sacerdotal, de l'Art des Prêtres d'où l'on tiroit les Rois; aussi Diodore dit-il que l'invention des métaux étoit fort ancienne chez les Egyptiens, & qu'ils l'avoient apprise des premiers Rois du pays. Que les Métallurgistes de nos jours suivent dans le travail des mines la méthode que Diodore détaille si bien, & qu'ils nous disent ensuite quelle réussite aura eu leur travail. Le P. Kircher sentoit bien son insuffisance, & l'impossibilité de la chose, lorsque, pour prouver que la Philosophie Hermétique ou l'art de faire de l'or n'étoit pas connu des Egyptiens, il apporte le témoignage de Diodore en preuve que ces peuples le tiroient des mines, & se voit enfin obligé de recourir à un secret qu'ils avoient de tirer ce métal de toutes sortes de matieres. Ce secret

ſuppoſe donc que l'or ſe trouve dans tous les mixtes. Les Philoſophes Hermétiques diſent, il eſt vrai, qu'il y eſt en puiſſance; c'eſt pourquoi leur matiere, ſelon eux, ſe trouve par-tout, & dans tout; mais le P. Kircher ne l'entendoit pas dans ce ſens là: & le ſecret d'extraire en réalité l'or de tous les mixtes eſt une ſuppoſition ſans fondement. La ſcience Hermétique, l'Art ſacerdotal, étoit la ſource de toutes ces richeſſes des Rois d'Egypte, & l'objet de ces myſteres ſi cachés ſous le voile de leur prétendue Religion.

Quel autre motif auroit pu les engager à ne s'expliquer que par des hiéroglyphes? une choſe auſſi eſſentielle que la Religion demande-t-elle à être enſeignée par des figures inintelligibles à d'autres qu'aux Prêtres? Que le fond de la Religion ou plutôt l'objet ſoient des myſteres, il n'y a rien d'étonnant: tout le monde ſait que l'eſprit humain eſt trop borné pour concevoir clairement tout ce qui regarde Dieu & ſes attributs; mais loin de vouloir les rendre encore plus incompréhenſibles en les préſentant ſous les ténebres preſque impénétrables des hiéroglyphes. Hermès & les Prêtres qui ſe propoſoient de donner au peuple la connoiſſance de Dieu, auroient pris des moyens plus à ſa portée; ce qui ne s'accordoit en aucune façon, & qui eût été même contradictoire avec ce ſecret qui leur avoit été recommandé, & qu'ils gardoient ſi inviolablement. C'eût été prendre préciſément les moyens de ne pas réuſſir dans leur deſſein.

Je ſais que de quelques-unes des fables Egyptiennes on pouvoit former un modele de mo-

rale ; mais les autres n'y convenoient nullement. Il y a donc grande apparence qu'elles avoient un autre objet que celui de la Religion. On a inventé une infinité de systêmes pour expliquer & les hiéroglyphes & les fables ; M. Peluche (*a*), en suivant les idées de quelques autres, a prétendu qu'ils n'avoient d'autres rapports qu'avec les saisons, & qu'ils n'étoient que des instructions que l'on donnoit au peuple pour la culture des terres : mais quelle connexion peut avoir cela avec tous ces superbes monumens, ces richesses immenses dont nous avons parlé, ces Pyramides où les Auteurs nous assurent que les anciens Philosophes Grecs puiserent leur Philosophie ? Ces sages y voyoient donc ce que les inventeurs de ces hiéroglyphes n'avoient pas eu dessein d'y mettre ; disons plutôt que les fabricateurs du systême de M. Peluche n'y voyoient eux-mêmes goutte. Un peuple qui n'eût été occupé que de la culture des terres, & qui n'exerçoit aucun commerce avec les autres Nations, auroit-il trouvé, en labourant, ces trésors qui fournissoient à tant de dépenses ? Comment M. Peluche adaptera-t-il ce secret si recommandé à son systême ? y auroit il eu du mystere à représenter hiéroglyphiquement, ce que l'on auroit ensuite expliqué ouvertement à tout le monde ? Peut-on en même temps cacher & découvrir une même chose ? C'eût été le secret de la comédie. Il n'est pas vraisemblable que l'on eût non seulement fait un mystere de ce que tout le monde savoit, mais

(*a*) Hist. du Ciel.

qu'on eût défendu ſous peine de la vie de le divulguer. Voyons quelques -uns de ces hiéroglyphes, & par les explications que nous en donnerons, tirées de la Philoſophie Hermétique, on aura lieu de ſe convaincre de l'illuſion de M. Peluche & de tant d'autres.

SECTION TROISIEME.

DES ANIMAUX RÉVÉRÉS EN ÉGYPTE, ET DES PLANTES HIÉROGLYPHIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Du Bœuf Apis.

Tous les Hiſtoriens qui parlent de l'Egypte, font mention du Bœuf ſacré. « Nous ajouterons » à ce que nous avons rapporté du culte rendu » aux animaux, les attentions & le ſoin que » les Egyptiens ont pour le Taureau ſacré, » qu'ils appellent *Apis*. Lorſque ce Bœuf eſt » mort (*a*), & qu'il a été magnifiquement in» humé, des Prêtres commis pour cela en cher» chent un ſemblable, & le deuil du peuple

(*a*) Diodor. l. 1. c. 4.

» cesse lorsque ce Taureau est trouvé. Les Prê-
» tres à qui l'on confie ce soin, conduisent le
» jeune animal à la ville du Nil, où ils le nour-
» rissent pendant quarante jours. Ils l'introdui-
» sent ensuite dans un vaisseau couvert, dans
» lequel on lui a préparé un logement d'or, &
» l'ayant conduit à Memphis avec tous les hon-
» neurs dûs à un Dieu, ils le logent dans le
» temple de Vulcain. Pendant tout ce temps-là
» les femmes seules ont permission de voir le
» Bœuf; elles se tiennent debout devant lui
» d'une maniere très-indécente. C'est le seul
» temps où elles puissent le voir. » Strabon (*a*) dit que ce Bœuf doit être noir, avec une seule marque blanche formée en croissant de lune, au front ou sur l'un des côtés. Pline est du même sentiment (*b*). Hérodote (*c*), en parlant d'Apis, que les Grecs nomment *Epaphus*, dit qu'il doit avoir été conçu par le tonnerre; qu'il doit être tout noir, ayant une marque quarrée au front, la figure d'une aigle sur le dos, celle d'un escarbot au palais, & le poil double à la queue (*d*).

(*a*) Geogr. liv. dernier.

(*b*) Bos ab Ægyptiis numinis vice cultus Apis vocatur, ac candicanti maculâ in dextro latere, ac cornibus lunæ crescentis insignibus, nodum sub lingua habet quem cantharum appellant. Hunc Bovem certis vitæ annis transactis, mersum in sacerdotum fonte enecant; interim luctu alium quem substituant quæsituri donec inveniant derasis capitibus lugent, inventus deducitur à sacerdotibus Memphim. *L.* 8. *c.* 46.

(*c*) L. III. c. 28.

(*d*) Est autem hic Apis, idemque Epaphus, è vacca genitus quæ nullum dum alium potest concipere fœtum : quam Ægyptii aiunt fulgure ictam concipere ex

Pomponius

Pomponius Mela eſt d'accord avec Hérodote, quant à la conception d'Apis, de même qu'Elien. « Les Grecs, dit ce dernier, le nomment *Epaphus*, & prétendent qu'il tire ſon origine d'Io » l'Argienne, fille d'Inaque; mais les Egyptiens » le nient, & en prouvent le faux, en aſſurant » que l'Epaphus des Grecs eſt venu bien des » ſiecles après Apis. Les Egyptiens le regardent » comme un grand Dieu, conçu d'une Vache » par l'impreſſion de la foudre. » On nourriſſoit ce Taureau pendant quatre ans, au bout deſquels on le conduiſoit en grande ſolemnité à la fontaine des Prêtres, dans laquelle on le faiſoit noyer, pour l'enterrer enſuite dans un magnifique tombeau.

Pluſieurs Auteurs font mention des Palais ſuperbes, & des appartemens magnifiques que les Egyptiens bâtiſſoient à Memphis pour loger le Taureau ſacré. On ſait les ſoins que les Prêtres ſe donnoient pour ſon entretien, & la vénération que le peuple avoit pour lui. Diodore nous apprend que de ſon temps le culte de ce Bœuf étoit encore en vigueur, & ajoute qu'il étoit fort ancien. Nous en avons une preuve dans le Veau d'or que les Iſraélites fabriquerent dans le déſert. Ce peuple ſortoit de l'Egypte, & avoit emporté avec lui ſon penchant pour l'idolatrie Egyptienne. Il s'étoit écoulé bien des ſiecles depuis Moyſe

eo Apim. Habet autem hic vitulus, qui appellatur Apis hæc ſigna. Toto corpore eſt niger, in fronte habens candorem figuræ quadratæ, in tergo effigiem Aquilæ, cantharum in palato, duplices in cauda pilos. *Herod. l. 3. c. 28.*

jusqu'à Diodore, qui vivoit, suivant son propre témoignage, du temps de Jules César, & fut en Egypte sous le regne de Ptolomée Aulete, environ 55 avant la naissance de J. C.

Les Egyptiens, du temps du voyage de cet Auteur, ignoroient probablement la véritable origine du culte qu'ils rendoient à Apis, puisque leurs sentimens varioient sur cet article. Les uns, dit-il, pensent qu'ils adorent ce Bœuf, parce que l'ame d'Osiris, après sa mort, passa dans le corps de cet animal, & de celui-ci dans ses successeurs. D'autres racontent qu'un certain Apis ramassa les membres épars d'Osiris tué par Typhon, les mit dans un Bœuf de bois, couvert de la peau blanche d'un Bœuf, & que pour cette raison on donne à la ville le nom de Busiris. Cet Historien rapporte les sentimens du peuple; mais il avoue lui-même (*a*) que les Prêtres avoient une autre tradition secrete, conservée même par écrit. Les raisons que Diodore déduit, d'après les Egyptiens, du culte qu'ils rendoient aux animaux, lui ont paru fabuleuses à lui-même, & sont en effet si peu vraisemblables, que j'ai cru devoir les passer sous silence. Il n'est pas surprenant que le Peuple & Diodore n'en

(*a*) Multa alia de Api fabulantur, quæ longum esset singulatim referre. Omnia verò miranda & fide majora de hujusmodi animalium honore differentes Ægyptii, dubitationem haud parvam quærentibus causas injecerunt. Sacerdotes secretiora quædam scripta, ut jam diximus habent. Multi Ægyptiorum tres causas reddunt, quarum prima præsertim, omninò fabulosa est, & antiquorum simplicitate digna. *L.* 1. *rerum Antiq. c.* 4.

aient pas su le vrai, puisque les Prêtres, obligés à un secret inviolable sur cet article, s'étoient bien donné de garde de les leur déclarer. Ce sont ces mauvaises raisons qui ont jeté un si grand ridicule sur le culte que les Egyptiens rendoient aux animaux. Regardés dans tous les temps comme les plus sages, les plus avisés, les plus industrieux des hommes, la source même où les Grecs & les autres Nations puiserent toute leur Philosophie & leur sagesse, comment les Egyptiens auroient-ils donné dans de si grandes absurdités? Pythagore, Démocrite, Platon, Socrate, &c. savoient bien sans doute qu'elles renfermoient quelques mysteres que le peuple ignoroit, mais dont les Prêtres étoient parfaitement instruits. Ce culte étoit par lui-même si puérile, qu'il ne pouvoit être tombé dans l'esprit d'un aussi grand homme que l'étoit Hermès Trismégiste son inventeur, s'il n'avoit eu des vues ultérieures, qu'il ne jugea pas à propos de manifester à d'autres qu'aux Prêtres, pensant que les instructions qu'on donnoit d'ailleurs au peuple pour lui faire connoître le vrai Dieu, & en conserver le culte, suffiroient pour l'empêcher de tomber dans l'idolatrie. Hé, malgré les instructions journalieres que l'on donne de la vraie Religion, & du culte religieux qui doit l'accompagner, combien les peuples n'y introduisent-ils pas de superstitions? Je ne crois pas, dit M. l'Abbé Banier (*a*), qu'il y eût de Religion dans le monde qui fût exempte de ce reproche, si

(*a*) Myth. T. I. p. 512.

l'on n'avoit égard qu'aux pratiques populaires, qui ne ſont ſouvent qu'une ſuperſtition peu éclairée.

Le ſecret confié aux Prêtres d'Egypte n'avoit donc pas pour objet le culte du vrai Dieu ; & le culte des animaux étoit relatif à ce ſecret. Intimidés par la peine de mort, & connoiſſant d'ailleurs les conſéquences funeſtes de la divulgation de ce ſecret, ils le gardoient inviolablement. Le peuple ignorant les vraies cauſes de ce prétendu culte des animaux, ne pouvoient en donner que des raiſons frivoles, conjecturales & fabuleuſes. Il eût fallu les apprendre de ceux qui avoient été initiés, & ils ne les diſoient pas. Les Hiſtoriens qui n'étoient pas de ce nombre ſe ſont trouvés dans le même cas que Diodore. L'on entrevoit ſeulement à travers les nuages de ces traditions fabuleuſes, quelques rayons de lumiere que les Prêtres & les Philoſophes avoient laiſſé échapper. Horus Apollo n'a ſuivi lui-même que les idées populaires dans l'interprétation qu'il a donnée des hiéroglyphes Egyptiens. Ce n'eſt donc pas aux explications qu'en donnent ces Auteurs, qu'il faut s'en tenir, puiſqu'on ſait très-bien qu'ils n'étoient pas du nombre des initiés, & que les Prêtres ne leur avoient pas dévoilé leur ſecret. Il faut examiner ſeulement le ſimple récit qu'ils font des choſes, & voir s'il y a moyen de trouver une baſe ſur laquelle tout cela puiſſe rouler, un objet auquel & les animaux pris en eux-mêmes, & les cérémonies de leur culte prétendu, puiſſent tendre & ſe rapporter en tout, au moins dans leur inſtitution primitive. Tous ceux qui, comme le P. Kircher, ont voulu don-

ner dans leurs propres idées, ou fonder leurs interprétations sur celle des Historiens qui n'étoient pas au fait, ont prouvé clairement par leurs explications forcées, qu'il ne faut pas s'en rapporter à eux. La base dont j'ai parlé est la Philosophie Hermétique; & l'objet de ce culte n'est autre que la matiere requise de l'Art sacerdotal, & les couleurs qui lui surviennent pendant les opérations, lesquelles, pour la plupart, sont indiquées par la nature des animaux, & par les cérémonies qu'on observoit dans leur culte. Afin d'en convaincre ceux qui voudroient encore en douter, examinons chaque chose en particulier.

Il falloit un Taureau noir, ayant une marque blanche au front ou à l'un des côtés du corps; cette marque devoit avoir la forme d'un croissant, selon quelques Auteurs; ce Taureau devoit même avoir été conçu par les impressions de la foudre. On ne pouvoit mieux désigner la matiere de l'Art Hermétique que par tous ces caracteres. Quant à sa conception, Haymon (*a*) dit en termes exprès qu'elle s'engendre parmi la foudre & le tonnerre. Le noir est le caractere indubitable de la vraie matiere, comme le disent unanimement tous les Philosophes Hermétiques, parce que la couleur noire est le commencement

(*a*) Jam ostendam vobis fideliter locum ubi lapidem nostrum tolletis. Ite secretè & morosè cum magno silentio, & accedite posteriora mundi, & audietis tonitrum sonantem, sensietis ventum stantem, & videbitis grandinem & pluviam cadentem, & hæc est res quam desideratis. *Epist.*

& la clef de l'œuvre. La marque blanche en forme de croiſſant, étoit l'hiéroglyphe de la couleur blanche qui ſuccede à la noire, & que les Philoſophes ont nommé *Lune*. Le Taureau par ces deux couleurs avoit un rapport avec le Soleil & la Lune, qu'Hermès (*a*) dit être le pere & la mere de la matiere. Porphyre (*b*) confirme cette idée, en diſant que les Egyptiens avoient conſacré le Taureau Apis au Soleil & à la Lune, parce qu'il en portoit les caracteres dans ſes couleurs noires & blanches, & le ſcarabé qu'il devoit avoir ſur la langue. Apis étoit plus en particulier le ſymbole de la Lune, tant à cauſe de ſes cornes qui repréſentent le croiſſant, que parce que la Lune n'étant pas dans ſon plein, a toujours une partie ténébreuſe indiquée par le noir, & l'autre partie blanche, claire & reſplendiſſante, caractériſée par la marque blanche, ou en forme de croiſſant.

Ces raiſons étoient ſuffiſantes pour faire choiſir un Taureau de cette eſpece pour caractere hiéroglyphique, préférablement à tout autre animal; mais les Prêtres en avoient d'autres encore, dont le motif n'étoit pas moins raiſonnable. Le Soleil produit cette matiere, la Lune l'engendre; la terre eſt la matrice où elle ſe nourrit; c'eſt

(*a*) Table d'Emeraude.

(*b*) Lunæ præterea taurum dedicarunt Ægyptii, quem Apim nuncupant, nigrum præ cæteris & ſigna Solis & Lunæ habentem; mutuatur autem ex Sole Luna lumen, ſolis ſymbolum eſt nigredo; nam & ſolis ardor nigriora reddi corpora humana, & qu ſub lingua eſt ſcarabæu Lunæ verò coloris diviſio *Porph. lib. de abſtinentia*

elle qui nous la fournit, comme les autres choses nécessaires à la vie, & le Bœuf est le plus utile à l'homme, par sa force, sa docilité, son travail dans l'agriculture, dont les Philosophes emploient sans cesse l'allégorie pour exprimer les opérations de l'Art Hermétique. C'est pour cette raison que les Egyptiens disoient allégoriquement qu'Isis & Osiris avoient inventé l'agriculture, & qu'ils en faisoient les symboles du Soleil & de la Lune. Osiris & Isis n'étoient pas mal désignés par le Bœuf, même suivant les idées que quelques Auteurs attribuent aux Egyptiens à cet égard. Osiris signifie feu caché, le feu qui anime tout dans la Nature, & qui est le principe de la génération & de la vie des mixtes. Les Egyptiens pensoient, suivant le témoignage d'Abénéphi (*a*), que le génie & l'ame du monde habitoient dans le Bœuf; que tous les signes ou marques distinctives d'Apis étoient autant de caracteres symboliques de la Nature; les Egyptiens, au rapport d'Eusebe, disoient aussi qu'ils remarquoient dans le Bœuf beaucoup de propriétés solaires, & qu'ils ne pouvoient mieux représenter Osiris ou le Soleil, que par cet animal.

Mais s'il est vrai, dira-t-on, que les Prêtres d'Egypte ne prétendoient pas donner au peuple Apis pour un Dieu, pourquoi lui décerner un culte & des cérémonies? Je réponds à cela, que

(*a*) Dicebant autem Ægyptii quod sub Bove habitaret genius, ipse est anima mundi; & omne signum, quod observabant in corpore ejus, illud putabant signum quoddam & caracterem Naturæ. *Abenephius, de cultu Ægypt.*

le culte n'étoit pas un culte de latrie ou une véritable adoration, mais ſeulement relatif, & des cérémonies telles que celles qui ſont en uſage dans les fêtes publiques, ou à peu près comme l'on donne de l'encens aux perſonnes vivantes, ou aux figures qui ſont repréſentées ſur leurs tombeaux. C'eſt une pure marque de vénération pour leur rang, ou pour leur mémoire, & l'on ne prétend pas leur rendre les mêmes honneurs qu'à la Divinité. Les Prêtres avoient d'ailleurs deux raiſons plauſibles d'en agir ainſi. Pénétrés de reconnoiſſance envers le Créateur, pour une grace ſi ſpéciale que celle de la connoiſſance de l'Art ſacerdotal, ils vouloient non ſeulement lui en rendre des actions de graces en particulier; mais ils vouloient auſſi engager le peuple à y joindre les ſiennes, puiſqu'il profitoit de cette grace, quoique ſans le ſavoir, par les avantages qu'il retiroit des productions de l'Art Hermétique. On préſentoit en conſéquence à ce peuple, qui ne ſe conduit gueres que par les ſens, l'animal le plus utile & le plus néceſſaire, pour l'engager à penſer au Créateur & à recourir à lui, en lui donnant occaſion de réfléchir ſur ſes bienfaits. Il ne pouvoit voir Dieu. Tout occupé des choſes terreſtres, il lui falloit un objet ſenſible qui le lui rappelât ſans ceſſe, & en particulier dans certains temps, c'eſt-à dire, les jours de fêtes & de pompes inſtituées pour cela. C'eſt l'idée que l'on doit avoir des Prêtres d'Egypte à cet égard; & je crois que l'on doit penſer avec le P. Kircher (*a*), & bien d'autres ſavans, que

(*a*) Quicquid igitur portentorum coluit Ægyptus:

ces Prêtres qui furent les maîtres de ces Philosophes, à qui la postérité a consacré le nom de sages par excellence, étoient trop sensés pour croire à la lettre les fables d'Osiris, Isis, Horus, Typhon, &c. & pour rendre un culte aussi extravagant à des animaux ou autres symboles de la Divinité. Les témoignages d'Hermès Trismégiste même, d'Iamblique sur les mysteres des Égyptiens, ce que disent Plotinus dans son troisieme livre des Hypostases, Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, &c. sont plus que suffisans pour fixer ce que nous devons en penser. Défionsnous des Auteurs Grecs & Latins, qui n'étoient pas toujours assez bien instruits des mysteres des Egyptiens, que les Prêtres leur cachoient comme à des profanes.

La seconde raison est que le secret de l'Art sacerdotal étant d'une nature à ne pas être communiqué sans avoir éprouvé la discrétion & la prudence de ceux que l'on se proposoit d'initier, les jeunes Prêtres que l'on y disposoit par des instructions, ayant toujours ces hiéroglyphes devant les yeux, sentoient réveiller leur curiosité,

quicquid fabularum de Diis suis, Osiride, Iside, Typhone, Horo aliisque tradidit, iis sacerdotes sapientissimos, nequaquam existimandum est, vel fidem habuisse; aut stolidâ quâdam, ac insipiente persuasione (uti plebs faciebat) inductos, simulachra veluti numina quædam adorasse, hoc enim quam ab animo sapienti alienum esse nemo non novit. Sed magna iis mysteria significasse, neque hæc ratione carere, sed certas causas habere, vel historiâ, vel naturâ introductas, symbolis istis tam multiformibus luculenter confessi sunt. *Kirch. Mystag. Ægypt. l. 3. c. 3.*

& se trouvoient animés, par leur présence, à la recherche de ce qu'ils pouvoient signifier. Ils passoient leur noviciat de sept ans à recevoir ces instructions, & à s'exercer sur ce que ces animaux représentoient, afin de savoir parfaitement la théorie avant que de s'adonner à la pratique.

Il falloit aussi avoir égard au peuple qu'on ne vouloit pas instruire du fond du mystere, & employer des explications feintes, mais avec un air de vraisemblance, qui peut du moins l'empêcher de soupçonner le vrai fond de la chose. Sans cette adresse, les Prêtres n'auroient pu garder tranquillement un secret dont le peuple auroit senti tout l'avantage. Les idées de Religion que ce peuple y accommoda dans la suite, devinrent aussi un frein qu'il posa lui-même à sa curiosité. Le feu entretenu perpétuellement dans le temple de Vulcain auroit bien pu l'irriter ; mais les explications simulées, les fables allégoriques que l'on débitoit à ce sujet, empêchoient de faire attention à son véritable objet.

La matiere de l'Art philosophique étoit donc désignée par Osiris & Isis, dont le symbole hiéroglyphique étoit le Taureau, dans lequel les Egyptiens disoient que les ames de ces Dieux avoient passé après leur mort; ce qui lui faisoit donner le nom de Sérapis, & les engageoit à lui rendre les mêmes honneurs qu'à Osiris & Isis. Nous en dirons deux mots ci-après.

Les Grecs, instruits par les Egyptiens, représentoient aussi la matiere Philosophique par un ou plusieurs Taureaux, comme on le voit dans la fable du Minotaure, renfermé dans le Laby-

rinthe de Crete, vaincu par Théſée, avec le ſecours du filet d'Ariadne ; par les Bœufs qu'Hercule enleva à Gérion ; ceux d Augias ; par les Bœufs du Soleil, qui paiſſoient en Trinacrie, ceux que Mercure vola ; par les Taureaux que Jaſon fut obligé de mettre ſous le joug, pour parvenir à enlever la Toiſon d'or, & bien d'autres qu'on peut voir dans les Fables. Tous ces Bœufs n'étoient pas noirs & blancs comme devoit l'être Apis, puiſque ceux de Gérion étoient rouges ; mais il faut obſerver que la couleur noire & la blanche qui lui ſuccede dans les opérations de l'œuvre, ne ſont pas les deux ſeules qui ſurviennent à la matiere ; la couleur rouge vient auſſi après la blanche, & ceux qui ont inventé ces fables ont eu en vue ces différentes circonſtances. Les voiles du vaiſſeau de Théſée étoient noires, même après qu'il eût vaincu le Minotaure, & celles du vaiſſeau d'Ulyſſe l'étoient auſſi, lorſqu'il partit pour reconduire Chryſeis à ſon pere ; mais il en prit de blanches pour ſon retour, parce que les deux circonſtances étoient bien différentes, comme nous le verrons dans leurs hiſtoires.

Apis devoit être un Taureau jeune, ſain, hardi ; c'eſt pourquoi les Philoſophes diſent qu'il faut choiſir la matiere fraîche, nouvelle & dans toute ſa vigueur ; ne la prenez point ſi elle n'eſt fraîche & crue dit Haimon (*a*). On n'entretenoit Apis que pendant quatre ans, & ſon logement étoit dans le temple de Vulcain. Après ce temps-

(*a*) Epître.

là on le faisoit noyer dans la fontaine des Prêtres, & l'on en cherchoit un nouveau tout semblable pour lui succéder; c'est que la premiere œuvre étant finie dans le fourneau Philosophique, il faut commencer la seconde semblable à la premiere, suivant le témoignage de Morien (*a*). Le fourneau secret des Philosophes est le temple de Vulcain, où l'on entretenoit un feu perpétuel, pour indiquer que le feu Philosophique doit être aussi conservé sans interruption; c'est pourquoi ils ont donné à leur fourneau secret le nom d'*Athanor*. On sait que Vulcain ne signifie que le feu. Si ce feu s'éteignoit un instant, & que la matiere sentît le moindre froid, Philalethe, Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve & tous les Philosophes assurent que l'œuvre seroit perdue. Ils apportent à ce sujet l'exemple de la poule qui couve: si les œufs se refroidissent un instant seulement, le poussin périra. Les quatre saisons des Philosophes, & les quatre couleurs principales qui doivent paroître dans chaque œuvre, sont indiquées par les quatre années d'entretien d'Apis; ces quatre ans, pris même dans le sens naturel, signifioient aussi quelque chose; mais lorsque les Philosophes parlent du temps que dure chaque *disposition*, pour me servir du terme de Morien, ils en parlent aussi mystérieusement que du reste, & ne veulent pas déclarer pourquoi on noye le Taureau dans la cinquieme année. Nous donnerons quelques éclaircissemens là-dessus, lorsque nous traiterons

(*a*) Entretien du Roi Calid.

des fêtes & des jeux des Anciens, dans le quatrieme livre de cet Ouvrage.

De même que le Taureau étoit le ſymbole du chaos Philoſophique, de même auſſi les autres animaux ſignifioient ou les différentes qualités de la matiere, comme ſa fixité, ſa volatilité, ſa ponticité, ſa vertu réſolutive, dévorante, ſes couleurs variées, ſuivant les différens progrès de l'œuvre, ſes propriétés relatives aux élémens & à la nature de ces animaux. Le peuple les ayant vu ſculptés ou peints auprès d'Oſiris, d'Apis, d'Iſis, de Typhon, d'Horus, &c. commencerent d'abord à n'avoir qu'un certain reſpect pour eux, relatif aux prétendus Dieux, auprès deſquels il les voyoient. Ce reſpect ſe fortifia peu à peu; la ſuperſtition ſe mit de la partie, & l'on crut qu'ils méritoient un culte particulier comme Apis avoit le ſien. On ne vit pas plus de difficultés, & l'on ne trouva pas plus d'extravagance à adorer un Bélier, qu'à rendre un culte à un Bœuf; le Lion valoit bien le Bélier, on lui décerna le ſien, & ainſi des autres, ſelon que le peuple étoit affecté. Les ſuperſtitions ſe couvent à la ſourdine; elles s'enracinent au point qu'il n'eſt preſque pas poſſible de les détruire. Les Prêtres n'en ſont ſouvent inſtruits que lorſque le remede deviendroit capable d'aigrir le mal. Le progrès va toujours ſon train, il ſe fortifie de plus en plus. Les ſucceſſeurs d'Hermès pouvoient bien déſabuſer le peuple d'Egypte de ces erreurs; ils le faiſoient ſans doute: nous en avons une preuve dans la réponſe que le Grand Prêtre fit à Alexandre, dans les inſtructions qu'ils donnerent aux Grecs & aux

autres Nations, qui furent prendre des leçons en Egypte: mais il falloit à ces Prêtres de la circonspection & de la prudence; en détrompant le peuple, ils couroient risque de dévoiler leur secret. Si, par exemple, en expliquant l'expédition d'Osiris, ils avoient dit qu'on ne devoit pas l'entendre d'une expédition réelle, & que les prétendus enseignemens qu'il donnoit aux différentes Nations sur la maniere de cultiver les terres, de les ensemencer, & d'en cueillir les fruits, devoient s'entendre de la culture d'un champ bien différent que celui des terres communes; on leur auroit demandé quel étoit ce champ? auroient-ils dit, sans violer leur serment, que ce champ étoit la terre feuillée des Philosophes (*a*), où tous les Adeptes disent qu'il faut semer leur or? Basile Valentin en a fait l'emblême de sa huitieme clef. Ils auroient été ensuite dans la nécessité de dire ce qu'ils entendoient par cette terre feuillée. C'est dans le même sens que les Grecs parloient de Cérès, de Triptolême, de Denis, &c.

Cette erreur du peuple, à l'égard des animaux, le conduisit insensiblement dans ces cultes ridicules qu'on reproche aux Eyptiens. L'ignorance fit prendre le symbole pour la réalité; ainsi de superstitions en superstitions, d'erreurs en erreurs, le mal s'accrut toujours, & infecta presque tout le monde; chaque ville prit occasion de se choisir un Dieu à sa fantaisie, & en prit le nom, comme si quelque Dieu, sous la forme de cet animal, en

(*a*) Majer Atalenta fugiens, Embl. VI.

avoit été le fondateur. On vit alors Bubaste, ainsi nommée de Bœuf, Léontopolis de Lion, Lycopolis de Loup, &c. Strabon (*a*), parlant du culte que les Egyptiens rendoient aux animaux, dit que les Saites & les Thébains adoroient particulierement le Bœuf; les Latopolitains, le Latus, poisson du Nil; les Lycopolitains, le Loup; les Hermopolitains, le Cynocéphale; les Babyloniens, la Baleine. Ceux de Thebes adoroient aussi l'Aigle; les Mendesiens, le Bouc & la Chevre; les Attribites, le Rat, l'Araignée. Nous ne parlerons que de quelques-uns, tels que le Chien, le Loup, le Chat, le Bouc, l'Ichneumon, le Cynocéphale, le Crocodile, l'Aigle, l'Epervier, & l'Ibis: on pourra juger des autres par ceux-ci.

CHAPITRE II.

Du Chien & du Loup.

CET animal étoit consacré à Mercure, à cause de sa fidélité, de sa vigilance & de son industrie. Il étoit même le caractere hiéroglyphique de ce Dieu; c'est pourquoi on le représentoit avec une tête de chien, & on l'appeloit *Anubis*; ce qui a fait dire à Virgile:

Omnigenumque Deum monstra & latrator Anubis.

Horus-Apollo donne une raison pour laquelle

(*a*) Georg. l. 17.

les Egyptiens prenoient le Chien pour ſymbole de Mercure ; c'eſt, dit-il (*a*), que cet animal regarde fixement les ſimulacres des Dieux, ce que ne font pas les autres animaux ; & que le Chien eſt chez eux l'hiéroglyphe d'un Secrétaire ou Miniſtre. Quoique cette premiere raiſon ne paroiſſe pas avoir un rapport viſible & palpable avec l'Art ſacerdotal, les Philoſophes Hermétiques ne s'exprimeroient gueres autrement dans leur ſtyle énigmatique. Ils diſent tous que leur Mercure eſt le ſeul qui puiſſe avoir action ſur leurs métaux, auquels ils donnent les noms des Dieux ou des Planetes ; que leur Mercure eſt un Aigle qui regarde le Soleil fixement ſans cligner les yeux, & ſans en être ébloui ; ils donnent à leur Mercure les noms de *Chien de Coraſcene*, & *Chienne d'Arménie*. Nous en avons apporté d'autres raiſons dans le chap. d'Anubis.

Le Loup ayant beaucoup de reſſemblance avec le Chien, & n'étant, pour ainſi dire, qu'un Chien ſauvage, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait participé aux mêmes honneurs que le Chien. Il avoit auſſi quelque rapport avec Oſiris, puiſque les Egyptiens penſoient qu'Oſiris avoit pris la forme de Loup pour venir au ſecours d'Iſis & d'Horus contre Typhon. Cette fable paroît ridicule à un homme qui n'y cherche que l'hiſtoire ; mais elle ne l'eſt nullement dans le ſens Philoſophique, puiſque les Philoſophes Hermétiques cachent, ſous le nom de *Loup*, leur matiere perfectionnée à un certain degré. Baſile Valentin (*b*)

(*a*) L. 1. c. 40.
(*b*) 12 Clefs, Clef 1.

di

dit qu'il faut prendre un Loup raviſſant & affamé qui court dans le déſert, en cherchant toujours de quoi dévorer. Celui qui fera attention à ce que nous avons dit dans le chapitre d'Oſiris, & du combat d'Iſis contre Typhon, verra aiſément l'analogie qui ſe trouve entre Oſiris & le Loup dans certaines circonſtances de l'œuvre; & pourquoi les Egyptiens débitoient cette fiction. Il ſuffit, pour remettre ſur les voies, de faire obſerver que le Loup étoit conſacré à Apollon; ce qui le fit nommer *Apollo Lycius*. La Fable diſoit auſſi, ſelon le rapport de quelques Auteurs, que Latone, pour éviter les pourſuites & les effets de la jalouſie de Junon, s'étoit cachée ſous la forme d'une Louve, & avoit, ſous cette forme, mis Apollon au monde. On ſait qu'Oſiris & Horus étoient des hiéroglyphes d'Apollon; ce qui doit s'entendre du Soleil ou or Philoſophique. « Notre » Loup, dit Rhaſis (*a*), ſe trouve en Orient, » & notre Chien en Occident. Ils ſe mordent » l'un & l'autre, deviennent enragés, & ſe » tuent. De leur corruption ſe forme un poiſon, » qui dans la ſuite ſe change en thériaque. » L'Auteur anonyme des Rimes Allemandes dit auſſi: « Le Philoſophe Alexandre nous apprend » qu'un Loup & un Chien ont été élevés dans » cette argile, & qu'ils ont tous deux la même » origine. » Cette origine eſt marquée dans la fiction de l'expédition d'Oſiris, où l'on dit que ce Prince s'y fit accompagner de ſes deux fils, Anubis ſous la forme de Chien, & Macedon

(*a*) Epître.

sous celle de Loup. Ces deux animaux ne représentent donc hiéroglyphiquement que deux choses prises d'un même sujet, ou d'une même substance, dont l'une est plus traitable, l'autre plus féroce. Isis, suivant l'inscription de sa colonne, dit elle-même, qu'elle est ce Chien brillant parmi les Astres que nous appelons la Canicule.

CHAPITRE III.

Du Chat ou Ælurus.

Le Chat étoit en grande vénération chez les Egyptiens, parce qu'il étoit consacré à Isis. On représentoit communément cet animal sur l haut du cistre, instrument que l'on voit souvent à la main de cette Déesse. Lorsqu'un Chat mouroit, les Egyptiens l'embaumoient, & le portoient en grand deuil dans la ville de Bubaste, où Isis étoit particulierement révérée. Il seroit surprenant que le Chat n'eût pas eu les mêmes honneurs que bien d'autres animaux chez un peuple qui avoit fait une étude si particuliere de la nature des choses, & des rapports qu'elles ont, ou paroissent avoir entr'elles. Isis étant le symbole de la Lune, pouvoient-ils choisir un animal qui eût plus de rapport avec cet Astre, puisque tout le monde sait que la figure de la prunelle des yeux du Chat semble suivre les différens changemens qui arrivent à la Lune, dans son accroissement ou son déclin. Les yeux de cet

animal brillent la nuit comme les Aſtres du firmament. Quelques Auteurs ont voulu même nous perſuader que la femelle du Chat faiſoit dans l'année autant de petits qu'il y avoit de jours dans un mois lunaire. Ces traits de reſſemblance donnerent ſans doute occaſion de dire que la Lune ou Diane ſe cacha ſous la forme du Chat, lorſqu'elle ſe ſauva en Egypte avec les autres Dieux, pour ſe mettre à couvert des pourſuites de Typhon. *Fele ſoror Phœbi* (*a*).

Tous ces traits de reſſemblance étoient plus que ſuffiſans pour déterminer les Egyptiens à prendre le Chat pour ſymbole de la Lune céleſte; mais les Prêtres qui avoient une intention ultérieure, ſpécifioient ce ſymbole par des attributs, dont le ſens myſtérieux n'étoit connu que d'eux ſeuls. Ce Dieu Chat eſt repréſenté dans des différens monumens, tantôt tenant un ciſtre d'une main, & portant, comme Iſis, un vaſe à anſes de l'autre, tantôt aſſis, & tenant une croix attachée à un cercle. On ſait que la croix chez les Egyptiens étoit le ſymbole des quatre élémens; quant aux autres attributs nous les avons expliqués dans le chapitre d'Iſis.

(*a*) Ovid. Metam. l. 5.



CHAPITRE IV.

Du Lion.

CET animal tenoit un des premiers rangs dans le culte que les Egyptiens rendoient aux animaux. Il passe pour leur Roi par sa force, son courage, & ses autres qualités fort supérieures à celles des autres. Le trône d'Horus avoit des Lions pour supports. Elien dit que les Egyptiens consacroient les Lions à Vulcain, parce cet animal est d'une nature ardente & pleine de feu. L'idée qu'il donne de Vulcain, confirme celle que nous en avons donnée. *Eos ideo Vulcano consecrant, (est autem Vulcanus nihil aliud, nisi ignea quædam solis subterranei virtus, & fulgure elucescens) quod sint natura vehementer ignita, atque ideo exteriorem ignem, ob interioris vehementiam ægerrimè intuentur.* Cette interprétation d'Elien montre assez quelle étoit l'idée des Prêtres d'Egypte, en consacrant le Lion à Vulcain. Toutes les explications que je pourrois donner s'y rapportent entierement, puisque nous avons dit que Vulcain étoit le feu Philosophique. Le Lion a été pris presque par tout les Philosophes pour un symbole de l'Art Hermétique. Il n'est gueres d'animal dont il soit fait mention si souvent dans les ouvrages qui en traitent, & toujours dans le sens d'Elien. Nous aurons si souvent occasion d'en parler dans la suite, qu'il est inutile de nous étendre ici plus au long sur cet article.

CHAPITRE V.

Du Bouc.

Toutes les Nations se sont accordées à regarder le Bouc comme le symbole de la fécondité. Il étoit celui de Pan, ou le principe fécondant de la Nature; c'est-à-dire, le feu inné, principe de vie & de génération. Les Egyptiens avoient, pour cette raison, consacré le Bouc à Osiris. Eusebe (*a*), en nous rapportant un hiéroglyphe Egyptien, nous donne à entendre les idées que ce peuple en avoit, selon l'interprétation qu'il en donne; mais en faisant un peu d'attention à la description qu'il fait de cet hiéroglyphe, on doit voir dans notre systême le sens caché que les Prêtres y attachoient. « Lorsqu'ils veulent, dit-il, » représenter la fécondité du Printemps, & l'a» bondance dont il est la source, ils peignent un » enfant assis sur un Bouc, & tourné vers Mer» cure. » J'y verrois plutôt avec les Prêtres l'analogie du Soleil avec Mercure, & la fécondité dont la matiere des Philosophes est le principe dans tout les êtres; c'est cette matiere esprit universel corporifié, principe de végétation, qui devient huile dans l'olive, vin dans le raisin, gomme, résine dans les arbres, &c. Si le Soleil par sa chaleur est un principe de végétation, ce n'est qu'en exci-

(*a*) De præp. Ev. l. 2. c. 1.

tant le feu assoupi dans les semences, où il reste comme engourdi jusqu'à ce qu'il soit réveillé & animé par un agent extérieur. C'est ce qui arrive aussi dans les opérations de l'Art Hermétique, où le mercure Philosophique travaille par son action sur la matiere fixe, où est comme en prison ce feu inné; il le développe en rompant ses liens, & le met en état d'agir, pour conduire l'œuvre à sa perfection. C'est-là cet enfant assis sur le Bouc, & en même temps la raison pourquoi il se tourne vers Mercure. Osiris étant ce feu inné ne differe pas de Pan; aussi le Bouc étoit-il consacré à l'un & à l'autre. C'étoit aussi un des attributs de Bacchus, par la même raison.

CHAPITRE VI.

De l'Ichneumon & du Crocodile.

On regardoit cet animal comme l'ennemi juré du Crocodile, & ne pouvant le vaincre par la force, n'étant qu'une espece de Rat, il employoit l'adresse. Lorsque le Crocodile dort, l'Ichneumon s'insinue, dit-on, dans sa gueule béante, descend dans ses intestins, & les ronge. Il arrive quelque chose à peu près semblable dans les opérations de l'œuvre. Le fixe, qui ne paroît d'abord que peu de chose, ou plutôt le feu qu'il renferme semble n'avoir aucune force; il paroît pendant long-temps dominé par le volatil; mais à mesure qu'il se développe, il s'y insinue de maniere qu'il prend enfin le

dessus, & le tue, c'est-à-dire, le fixe comme lui. Nous avons parlé du Crocodile dans le chapitre d'Anubis; mais nous en dirons encore deux mots.

Le Crocodile étoit un hiéroglyphe naturel de la matiere Philosophique, composée d'eau & de terre, puisque cet animal est amphibie : aussi le voit-on souvent pour accompagnement des figures d'Osiris & d'Isis. Eusebe (*a*) dit que les Egyptiens représentoient le Soleil dans un navire comme Pilote, & ce navire porté par un Crocodile, pour signifier, ajoute-t-il, le mouvement du Soleil dans l'humide; mais bien plutôt pour marquer que la matiere de l'Art Hermétique est le principe ou la base de l'or ou Soleil Philosophique; l'eau où nage le Crocodile est ce mercure ou cette matiere réduite en eau; le navire représente le vase de la Nature, dans lequel le Soleil ou le principe igné & sulfureux est comme Pilote, parce que c'est lui qui conduit l'œuvre par son action sur l'humide ou le mercure. Le Crocodile étoit aussi l'hiéroglyphe de l'Egypte même, & particulierement de la basse, parce que ce pays-là est marécageux.

(*a*) Præpar. Evang. l. 3. c. 3.



CHAPITRE VII.

Du Cynocéphale.

RIEN, parmi les hiéroglyphes des Egyptiens, n'eſt plus fréquent que le Cynocéphale, parce que c'étoit proprement la figure d'Anubis ou de Mercure ; car cet animal a le corps preſque ſemblable à celui d'un homme, & la tête à celle d'un chien. S. Auguſtin (*a*) en fait mention, & Thomas de Valois dit, liv. 3. ch. 12. & 16, que Saint Auguſtin entendoit parler de Mercure ou Hermès Egyptien par le Cynocéphale. Iſidore (*b*) dit qu'Hermès avoit une tête de chien. Virgile, Ovide, Properce, Prudence, Amian, lui donnent tous l'épithete d'*aboyer*. Les Egyptiens avoient remarqué tant de rapport du Cynocéphale avec le Soleil & la Lune, qu'ils l'employoient ſouvent pour ſymbole de ces deux Aſtres, ſi nous en croyons Horapollo. Cet animal urinoit une fois à chaque heure du jour & de la nuit dans le temps des équinoxes (*c*). Il devenoit triſte, & mélancolique pendant les deux ou trois premiers jours de la Lune, parce qu'alors ne paroiſſant pas à nos yeux, il la pleuroit comme ſi elle nous avoit été ravie. Les Egyptiens ſuppoſant auſſi que le Cynocéphale avoit indiqué à Iſis le corps d'Oſiris qu'elle cherchoit,

(*a*) L. 2. de la Cité de Dieu, ch. 14.
(*b*) L. 8. c. dern.
(*c*) L. I. c. 16.

mettoient ſouvent cet animal auprès de ce Dieu & de cette Déeſſe. Tous ces raiſonnemens ne ſont proprement qu'allégoriques ; le vrai de tout cela, eſt que le Cynocéphale étoit l'hiéroglyphe de Mercure & du mercure Philoſophique, qui doit toujours accompagner Iſis, comme ſon Miniſtre; parce que, comme nous l'avons dit dans les chapitres de ces Dieux, ſans le mercure, Iſis & Oſiris ne peuvent rien faire dans l'œuvre. Hermès ou Mercure Philoſophe ayant donné occaſion, par ſon nom, de le confondre avec le mercure Philoſophique, dont on le ſuppoſe l'inventeur, il n'eſt pas étonnant que les Egyptiens, & les Auteurs qui n'étoient pas au fait, aient confondu la choſe inventée avec ſon inventeur, puiſqu'ils portoient le même nom ; & qu'ils aient en conſéquence pris l'hiéroglyphe de l'un pour l'hiéroglyphe de l'autre. Lorſque le Cynocéphale eſt repréſenté avec le caducée, quelques vaſes, ou avec un croiſſant, ou avec la fleur de lotus, ou quelque choſe d'aquatique, ou volatile, il eſt alors un hiéroglyphe du mercure des Philoſophes; mais quand on le voit avec un roſeau, ou un rouleau de papier, il repréſente Hermès, qu'on dit être l'inventeur de l'écriture & des ſciences, & de plus Secrétaire & Conſeiller d'Iſis. L'idée de prendre cet animal pour ſymbole d'Hermès, eſt venue de ce que les Egyptiens penſoient que le Cynocéphale ſavoit naturellement écrire les lettres qui étoient en uſage dans leur pays ; c'eſt pourquoi quand on apportoit aux Prêtres un Cynocéphale pour être nourri avec les autres dans le Temple, on lui préſentoit un morceau de canne

ou de jonc propre à former les caracteres de l'écriture, avec de l'encre & du papier, afin de connoître s'il étoit de la race de ceux qui connoissoient l'écriture, & qui savoient écrire. Horapollo fait mention de cet usage dans le 14e. chapitre du premier livre de son interprétation des Hiéroglyphes Egyptiens, & dit que c'est pour cette raison que le Cynocéphale étoit consacré à Hermès.

CHAPITRE VIII.

Du Bélier.

LA nature du Bélier qu'on regardoit comme chaude & humide, répondant parfaitement à celle du mercure Philosophique, les Egyptiens n'oublierent pas de mettre cet animal au nombre de leurs principaux hiéroglyphes. Ils débiterent dans la suite la fable de la fuite des Dieux en Egypte, où ils dirent que Jupiter se cacha sous la forme de Bélier, & l'ayant représenté en conséquence avec une tête de cet animal, ils lui donnerent le nom d'*Amun* ou Ammon.

Duxque gregis dixit, fit Jupiter, unde recurvis
Nunc quoque formatus Lybis est, cum cornibus Ammon.
Ovid. Métamorph. l. 5.

Toutes les autres fables que les Anciens ont

débitées à ce ſujet, ne méritent pas d'être rapportées. Une d'entre toutes ſuffira pour faire voir qu'elles ne furent inventées en effet que pour indiquer le mercure des Philoſophes. Bacchus, dit-on, étant dans la Libye avec ſon armée, ſe trouva extrêmement preſſé de la ſoif, & invoqua Jupiter pour en avoir du ſecours contre un mal ſi preſſant. Jupiter lui apparut ſous la forme d'un Bélier, & le conduiſit à travers les déſerts à une fontaine où il ſe déſaltéra, & où, en mémoire de cet événement, on éleva un Temple en l'honneur de Jupiter, ſous le nom de *Jupiter Ammon*, & on repréſenta ce Dieu avec une tête de Bélier. Ce qui confirme mon ſentiment, eſt que cet animal étoit un des ſymboles de Mercure (*a*). Le Bélier apparoît à Bacchus dans la Libye; parce que la Libye ſignifie une pierre d'où découle de l'eau, de λίψ, venant de λείβω, je diſtille; le mercure dont la nature eſt chaude & humide ne ſe forme que par la réſolution de la matiere Philoſophique en eau. « Cherchez, dit le Coſmopolite (*b*), une matiere de laquelle vous puiſſiez tirer une eau qui puiſſe diſſoudre l'or ſans violence, & ſans corroſion, mais naturellement. Cette eau eſt notre mercure, que nous tirons au moyen de notre aimant, qui ſe trouve dans le ventre du Bélier. Hérodote (*c*)

(*a*) Pauſan. in Corint.

(*b*) Nov. lum. Chem.

(*c*) Itaque Thebani, & quicumque propterillosovibus parcunt, aiunt ideò ſibi conditam hanc legem, quod Jupiter, quam ab Hercule cernere eum volente, cerni nollet, tandem exoratus, hoc commentus ſit, ut amputato arietis capite, pelleque villosâ, quam illi de-

dit que Jupiter apparut à Hercule ſous la même forme ; & que c'eſt pour cela qu'on conſacra le Belier à ce pere des Dieux & des hommes, & qu'on le repréſente ayant la tête de cet animal. Cette faveur que Jupiter accorda aux inſtantes prieres d'Hercule, caractériſe préciſément le violent deſir qu'ont tous les Artiſtes Hermétiques de voir le Jupiter Philoſophique, qui ne peut ſe montrer que dans la Libye, c'eſt-à-dire, lorſque la matiere a paſſé par la diſſolution ; parce qu'ils ont alors le mercure après lequel ils ont tant ſoupiré. Nous prouverons dans le cinquieme Livre, que tant en Egypte que dans la Grece, Hercule fut toujours le ſymbole de l'Artiſte ou Philoſophe Hermétique. L'allégorie de la fontaine a été employée par pluſieurs Adeptes, & en particulier par le Trévifan (*a*), & par Abraham Juif, dans ſes figures hiéroglyphiques rapportées par Nicolas Flamel. Nous parlerons encore du Bélier dans le livre 2, lorſque nous expliquerons la fable de la Toiſon d'or. Le Bélier étoit une victime que l'on ſacrifioit preſque à tous les Dieux, parce que le Mercure, dont il étoit le ſymbole, les accompagne tous dans les opérations de l'Art ſacerdotal ; mais l'on diſoit que Mercure, quoique Meſſager des Dieux, l'étoit plus ſpécialement de Jupiter, & en particulier pour les meſſages gracieux, au lieu qu'Iſis n'étoit gueres envoyée que pour des affaires triſtes, pour des guerres, des combats, &c. La raiſon en eſt toute natu-

traxerat, induta ſibi, ita ſeſe Herculi oſtenderet ; & ob id Ægyptios inſtituiſſe Jovis ſimulacrum facere arietino capite. *L.* 2. *c.* 42.

(*a*) Philoſ. des Métaux.

telle pour un Philoſophe, qui ſait qu'on ne doit entendre par Iſis que les couleurs variées de l'arc-en-ciel, qui ne ſe manifeſtent ſur la matiere que pendant la diſſolution de la matiere, temps auquel ſe donne le combat du fixe & du volatil.

CHAPITRE IX.

De l'Aigle & de l'Epervier.

CES deux oiſeaux ont aſſez de rapport par leur nature; l'un & l'autre ſont forts, hardis, entreprenans, d'un tempérament chaud, igné, bouillant; & les raiſons qui, ſelon Horus, avoient déterminé les Egyptiens à inſérer l'Epervier dans leurs hiéroglyphes, conviennent très-bien avec celles qui ont engagé les Philoſophes à emprunter le nom de cet oiſeau, pour le donner à leur matiere parvenue à un certain degré de perfection, où elle acquiert une ignéité qui la caractériſe particulierement; je veux dire, lorſqu'elle eſt devenue ſoufre Philoſophique; c'eſt dans cet état que Raymond Lulle (*a*) l'appelle *notre Epervier*, ou la premiere matiere fixe des deux grands luminaires.

L'Aigle eſt le Roi des oiſeaux, & conſacré à Jupiter, parce qu'elle fut d'un heureux préſage pour ce Dieu, lorſqu'il fut combattre ſon pere Saturne, & qu'elle fournit des armes au même

(*a*) Lib. Experim. 13.

Jupiter, lorſqu'il vainquit les Titans, &c. Son char eſt attelé de deux Aigles, & l'on ne repréſente preſque jamais ce Dieu ſans mettre cet oiſeau auprès de lui. Si peu qu'on ait lu les ouvrages des Philoſophes Hermétiques, on eſt au fait de l'idée de ceux qui ont inventé ces fictions. Tous appellent *Aigle* leur mercure, ou la partie volatile de leur matiere. C'eſt le nom le plus commun qu'ils lui aient donné dans tous les temps. Les Adeptes de toutes les Nations ſont d'accord là-deſſus. Chez eux le Lion eſt la partie fixe, & l'Aigle la partie volatile. Ils ne parlent que des combats de ces deux animaux. Il eſt donc inutile d'en rapporter les textes : je ſuppoſe parler à des perſonnes qui les ont au moins feuilletés.

On a feint avec raiſon que l'Aigle fut d'un bon augure à Jupiter, puiſque la matiere ſe volatiliſe dans le temps que Jupiter remporte la victoire ſur Saturne, c'eſt-à-dire, lorſque la couleur griſe prend la place de la noire. Elle fournit par la même raiſon des armes à ce Dieu contre les Titans, comme nous le prouverons dans le troiſieme livre au chapitre de Jupiter, où nous renvoyons l'explication de ce fait. Le même motif a fait dire que le char de ce Dieu étoit attelé de deux Aigles.

Mais pourquoi repréſentoit-on Oſiris avec une tête d'Epervier ? Ceux qui ont fait attention à ce que nous avons dit de ce Dieu, le devineront aiſément. L'Epervier eſt un oiſeau qui attaque tous les autres, qui les dévore, & les transforme en ſa nature en les changeant en ſa propre ſubſtance, puiſqu'ils lui ſervent d'alimens. Oſiris eſt

un principe igné & fixe, qui fixe les parties volatiles de la matiere désignées par les oiseaux. Le texte que j'ai cité de Raymond Lulle prouve la vérité de mon interprétation. J'ai dit aussi qu'Osiris étoit l'or, le soleil, le soufre des Philosophes, & l'Epervier est un symbole du Soleil. Homere (*a*) l'appelle le Messager d'Apollon, lorsqu'il raconte que Télémaque étant prêt de retourner à Ithaque, en apperçut un qui dévoroit une colombe; d'où il conjectura qu'il auroit le dessus sur ses rivaux. Les Egyptiens donnoient pour raison du culte rendu à cet oiseau, qu'il étoit venu des pays inconnus à Thebes, où il avoit apporté aux Prêtres un livre écrit en lettres rouges, dans lequel étoient toutes les cérémonies de leur culte religieux.

Il n'est personne qui ne voie combien un tel fait est fabuleux; mais on doit bien sentir qu'on ne l'a pas inventé sans raisons. On dira sans doute que les Prêtres débitoient une telle fable, pour donner plus de respect au peuple, en lui faisant croire que quelque Dieu avoit envoyé cet oiseau chargé de cette commission. Mais ils n'auroient pas été d'accord avec eux-mêmes, puisqu'ils publioient en même temps qu'Hermès avec Isis étoient les inventeurs & les instituteurs de ce culte, & des cérémonies qu'on y observoit. Il y auroit eu une contradiction, au moins apparente; car dans le fond tout s'accordoit parfaitement. Le livre prétendu étoit écrit en lettres rouges, parce que le magistere Philosophique,

(*a*) Odyss.

l'élixir parfait de l'Art sacerdotal, Osiris, dont l'Epervier étoit le symbole, ou l'Apollon des Philosophes, est rouge, & d'un rouge de pavot des champs. Les cérémonies de leur culte y étoient écrites, puisqu'elles étoient une allégorie des opérations, & de tout ce qui se passe depuis le commencement de l'œuvre jusqu'à sa perfection, temps auquel se montre l'Epervier; c'est pourquoi l'on disoit que cet oiseau avoit apporté ce livre: voilà la fiction. Hermès d'un autre côté avoit institué ces cérémonies, & avoit établi des Prêtres, auxquels il avoit confié son secret, pour les observer; voilà le vrai. Isis étoit mêlée dans cette institution, parce qu'elle y avoit eu en effet bonne part, en étant l'objet, & comme matiere elle y avoit donné lieu. Ceux qui chez les Egyptiens étoient chargés d'écrire ce qui regardoit ce culte, portoient, au rapport de Diodore (*a*), un chapeau rouge avec une aile d'Epervier, pour les raisons ci-dessus.

Il semble qu'il y a une autre contradiction dans ce que je viens de dire, de conforme cependant à ce que disoient les Egyptiens. Osiris & Horus n'étoient pas le même, puisque l'un étoit le pere, l'autre le fils. On convient cependant que l'un & l'autre étoient le symbole du Soleil, ou d'Apollon. Je demande aux Mythologues comment, suivant leurs différens systêmes, ils pourront résoudre cette difficulté. Deux personnes différentes, deux Rois qui ont régné successivement, de maniere qu'il y a même eu le regne d'Isis intermédiaire, peuvent-ils être censés une

(*a*) L. 1, c. 4.

même

même personne? L'histoire même fabuleuse du regne des Dieux en Egypte, ne nous apprend pas que le soleil ait régné deux fois. Elle nous dit qu'Osiris mourut par la perfidie & la manœuvre de Typhon; mais elle ne dit pas qu'il ressuscita. Osiris étoit cependant le même que le Soleil, Horus le même qu'Apollon, & le Soleil ne differe pas d'Apollon. Je ne vois donc pas comment nos Mythologues pourroient se tirer de ce labyrinthe. Mais ce qui prouve bien clairement la vérité de mon systême, c'est qu'en le suivant, les Egyptiens ne pouvoient pas combiner cette histoire d'une autre maniere, sans s'écarter de la vérité, je veux dire, sans changer l'ordre de ce qui se passe successivement dans le progrès de l'œuvre. En effet, il y a deux opérations, ou, si l'on veut, deux œuvres qui se succedent immédiatement. Dans le premier, dit d'Espagnet (*a*), on crée le soufre, & dans le second on fait l'élixir; le soufre & l'or vif des Philosophes, leur Soleil ou Osiris. Dans le second œuvre, il faut faire mourir cet Osiris, par la dissolution & la putréfaction, après laquelle regne Isis ou la Lune, c'est-à-dire, la couleur blanche, appelée *Lune* par les Philosophes. Cette couleur disparoît pour faire place à la jaune safranée; c'est Isis qui meurt & Horus qui regne, ou l'Apollon de l'Art Hermétique. Il est inutile de s'étendre davantage là-dessus, nous l'avons expliqué assez au long, tant dans le traité de cet Art, que dans les chapitres de ce livre qui concernent ces Dieux.

(*a*) Can. 121.

CHAPITRE X.

De l'Ibis.

HÉRODOTE (*a*) rapporte qu'il y a en Egypte deux eſpeces d'Ibis, l'une toute noire qui combat contre les ſerpens ailés, & les empêche de pénétrer dans le pays, lorſqu'au printems ils viennent en troupes de l'Arabie; l'autre eſt blan-

(*a*) Eſt autem Arabiæ locus, ad Butum urbem ferè poſitus: ad quem ego me contuli, quod audirem volucres eſſe ſerpentes. Eo quum perveni oſſa ſerpentum aſpexi, & ſpinas multitudine ſupra fidem ad enarrandum, quarum acervi erant magni, & his alii atque alii minores ingenti numero. Eſt autem hic locus ubi ſpinæ projectæ jacebant, hujuſcemodi. Ex arctis montibus exporrigitur in vaſtam planitiem Ægyptiæ contiguam. Fertur ex Arabia ſerpentes alatos ineunte ſtatim vere in Ægyptum volare, ſed eis ad ingreſſum planitiei occurrentes aves Ibides, non permittere, ſed ipſos interimere: & ob id opus Ibin in magno honore ab Ægyptiis haberi Arabes aiunt, confitentibus & ipſis Ægyptiis. Ejus avis ſpecies talis eſt: nigra tota vehementer eſt, cruribus gruinis, roſtro maximâ ex parte adunco, eadem qua crex magnitudine. Et hæc quidem ſpecies eſt nigrarum quæ cum ſerpentibus pugnant. At earum quæ pedes humanis ſimiles habent, gracile caput ac totum collum pennæ candidæ, præter caput cervicemque, & externa alarum & natium, quæ omnia quæ dixi ſunt vehementer nigra, crura & roſtrum alteri conſentanea ſerpentis porro figura qualis hydrarum, alas pennatas non gerit, ſed glabras & alis viſpertilionum valde ſimiles. *Lib.* 2. *c.* 75. & 76.

che & noire. C'eſt cette ſeconde eſpece que l'on emploie pour repréſenter Iſis. Hérodote ne dit pas avoir vu ces ſerpens ailés ; mais ſeulement des tas de ſquelettes de ſerpens. Il ne rapporte donc que ces reptiles ſont ailés que ſur un oui dire. Il pourroit bien ſe faire que la choſe ne fût pas réelle quant à cette circonſtance : mais quand elle le ſeroit, l'allégorie n'en ſeroit que plus juſte. Elien, Plutarque, Horapollo, Abénéphi, Platon, Cicéron, Pomponius Mela, Diodore de Sicile, & tant d'autres Auteurs parlent de l'Ibis, & diſent les rapports qu'elle a avec la Lune & Mercure, qu'il eſt inutile de ſe mettre en devoir de les prouver.

Les grands ſervices que cet oiſeau rendoit à toute l'Egypte, ſoit en tuant les ſerpens dont nous avons parlé, ſoit en caſſant les œufs des crocodiles, étoient bien propres à déterminer les Egyptiens à lui rendre les mêmes honneurs qu'aux autres animaux. Mais ils avoient d'autres raiſons de l'inférer parmi leurs hiéroglyphes. Mercure, en fuyant devant Typhon, prit la forme d'Ibis : d'ailleurs Hermès ſous cette forme veilloit, ſuivant Abénéphi (*a*), à la conſervation des Egyptiens, & les inſtruiſoit de toutes les ſciences. Ils remarquoient auſſi dans ſa couleur, ſon tempérament & ſes actions, beaucoup de rapport avec la Lune, dont Iſis étoit le ſymbole. Voilà pourquoi ils donnoient à cette Déeſſe une tête d'Ibis ; & pourquoi elle étoit en même temps conſacrée à Mercure. Car on voit entre Iſis & Mercure une

(*a*) De cultu Ægypt.

ſi grande analogie & un rapport ſi intime, qu'on ne les ſéparoit preſque jamais; auſſi ſuppoſoit-on qu'Hermès étoit le Conſeiller de cette Princeſſe, & qu'ils agiſſoient toujours de concert : c'étoit avec raiſon, puiſque la Lune & le Mercure Philoſophique ne ſont dans certains cas qu'une même choſe, & les Philoſophes les nomment indifféremment l'un pour l'autre. « Celui qui » diroit que la Lune des Philoſophes, ou, ce qui » eſt la même choſe, leur Mercure eſt le Mer- » cure vulgaire, voudroit tromper avec connoiſ- » ſance de cauſe, dit d'Eſpagnet (*a*), ou ſe » tromperoit lui-même. Ceux qui établiſſent » pour matiere de la pierre le ſoufre & le mer- » cure, entendent l'or & l'argent commun par » le ſoufre, & par le mercure la Lune des Philo- » ſophes. »

Par les couleurs noires & blanches de l'Ibis, elle voit avec la Lune le même rapport que le Taureau Apis, & devenoit par-là le ſymbole de la matiere de l'Art ſacerdotal. L'Ibis toute noire qui combattoit & tuoit les ſerpens ailés, indiquoit le combat qui ſe fait entre les parties de la matiere pendant la diſſolution; la mort de ces ſerpens ſignifioit la putréfaction qui eſt une ſuite de cette diſſolution, où la matiere devient noire. Flamel a ſuppoſé dans ce cas le combat de deux Dragons, l'un ailé, l'autre ſans aile, d'où réſulte le mercure. Pluſieurs autres ont employé des allégories ſemblables. Après cette putréfaction la matiere devient en partie noire, en partie

(*a*) Can. 44. & 24.

blanche, temps auquel le mercure ſe fait; c'eſt la ſeconde eſpece d'Ibis, dont Mercure emprunta la forme.

Telles ſont les raiſons ſimples & naturelles que les Prêtres Egyptiens avoient d'introduire les animaux dans leur culte apparent de Religion, & dans leurs hiéroglyphes. Ils inventerent une quantité d'autres figures, telles qu'on les voit ſur les pyramides, & les autres monumens Egyptiens. Mais toutes avoient quelque rapport prochain ou éloigné avec les myſteres de l'Art Hermétique. En vain fera-t-on de grands commentaires pour expliquer ces hiéroglyphes dans un autre ſens que le chymique. Si Vulcain & Mercure ne ſont pas la baſe de toutes ces explications, on trouvera à chaque pas des difficultés inſurmontables; & quand à force de s'être donné la torture pour en trouver de vraiſemblables, à l'imitation de Plutarque, de Diodore, & d'autres Grecs anciens & modernes, on ſentira toujours qu'elles ſont tirées de loin, qu'elles ſont forcées, enfin qu'elles ne ſatisfont pas. On aura toujours devant les yeux cet Harpocrate avec le doigt ſur la bouche, qui nous annoncera ſans ceſſe que tout ce culte, ces cérémonies, ces hiéroglyphes renfermoient des myſteres, qu'il n'étoit pas permis à tout le monde de pénétrer, qu'il falloit les méditer en ſilence, que le peuple n'en étoit pas inſtruit, & qu'on ne les dévoiloit pas à ces gens que les Prêtres étoient perſuadés n'être venus en Egypte que pour ſatisfaire leur curioſité. Les Hiſtoriens ſont de ce nombre, & ils ne ſont pas plus croyables, dans les interprétations qu'ils

donnent, que l'étoit le peuple d'Egypte, qui rendoit les honneurs du culte aux animaux, parce qu'on lui avoit dit que les Dieux en avoient pris la figure.

Huc quoque terrigenam veniſſe Typhona narrat,
Et ſe mentitis ſuperos celaſſe figuris.
Duxque gregis dixit, fit Jupiter, unde recurvis
Nunc quoque formatur Libyci cum cornibus Ammon,
Delius in corvo eſt, proles Semeleia capro,
Fele ſoror Phœbi, nivei Saturnia vaccâ,
Piſce Venus latuit, Cyllenius Ibidis alis.
Ovid. Metam. l. 5.

CHAPITRE XI.

Du Lotus & de la Feve d'Egypte.

Le Lotus eſt une eſpece de lys qui croît en abondance après l'inondation du Nil (*a*). Les Egyptiens, après l'avoir coupé, le faiſoient ſécher au Soleil, & d'une partie de cette plante, qui reſſemble au pavot, ils faiſoient du pain. Sa

(*a*) Cæterum ad victûs facilitatem alia ſunt eis excogitata. Siquidem quum fluvius plenus campos inundavit, in ipſa aqua exoritur ingens copia liliorum, quæ loton Ægyptii vocant.... Eſt autem hujus loti radix quoque eſculenta, etiam ſuavitate præſtanti orbiculata, mali magnitudine. Sunt & alia lilia roſis ſimilia, & ipſa in flumine naſcentia. *Herod. l. 2. c. 92.*

racine eſt ronde, de la groſſeur d'une pomme, & fort bonne à manger.

Le même Auteur dit (liv. 4. c. 177.) que le fruit du Lotus reſſemble à celui du lentiſque, auſſi agréable au goût que celui du palmier. Les Lotophages, ainſi nommés de ce qu'ils uſoient de ce fruit pour toute nourriture, en faiſoient du vin. Les Egyptiens, au rapport de Plutarque (*a*), peignoient le Soleil naiſſant de la fleur de Lotus; non pas, dit-il, qu'ils croient qu'il ſoit né ainſi, mais parce qu'ils repréſentent allégoriquement la plupart des choſes.

M. Mahudel lut à l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, en 1716, un Mémoire fort judicieux & très-circonſtancié ſur les différentes plantes d'Egypte que l'on trouve dans les monumens de ce pays-là, & qui ſervent d'ornemens ou d'attributs à Oſiris, Iſis, &c. Suivant lui, le Lotus eſt une eſpece de *Nymphæa*, qui ne differe de la Feve d'Egypte que par la couleur de ſa fleur, qui eſt blanche, pendant que l'autre eſt d'un rouge incarnat; ce qui convient à l'idée que nous en donne Hérodote dans l'endroit que nous avons cité. Il eſt inutile d'en chercher la deſcription dans Théophraſte, Pline & Dioſcoride, qui n'avoient pas vu ces plantes dans leur lieu natal. Si M. Mahudel avoit ſoupçonné que la couleur du fruit & de la racine du Lotus & de la Feve d'Egypte, euſſent mérité qu'il en fît mention, il n'auroit pas oublié d'en faire le détail; mais il ne voyoit que le fruit & la fleur dans les mo-

(*a*) De Iſid. & Oſir.

numens; il ne s'eſt attaché particulierement qu'à cela. La feuille entroit auſſi pour quelque choſe dans les idées hiéroglyphiques des Egyptiens, puiſqu'elle repréſente en quelque façon le Soleil par ſa rondeur, & par ſes fibres, qui d'un petit cercle, placé au centre de cette feuille, ſe répandent de tous côtés comme des rayons juſqu'à la circonférence. La fleur épanouie repréſente à peu près la même choſe. Mais cette fleur eſt de toutes les parties de la plante, celle qui ſe remarque le plus communément ſur la tête d'Iſis, d'Oſiris & des Prêtres mêmes qui étoient à leur ſervice. Le rapport que les Egyptiens croyoient que la fleur du Lotus avoit avec le Soleil, parce qu'au lever de cet Aſtre elle ſe montroit à la ſurface de l'eau, & s'y replongeoit dès qu'il étoit couché, n'étoit pas préciſément le ſeul qui la lui avoit fait conſacrer. Si les Antiquaires avoient pu diſtinguer, ou du moins s'ils avoient eu l'attention d'examiner quelle étoit la couleur des fleurs qu'on mettoit ſur la tête d'Oſiris, & de celles qu'on mettoit ſur celle d'Iſis, ils auroient vu ſans doute que la fleur incarnate de la Feve d'Egypte ne ſe trouvoit jamais ſur la tête d'Iſis, mais ſeulement la fleur blanche du Lotus, & qu'on affectoit la premiere à Oſiris. La reſſemblance entiere de ces deux plantes a empêché de ſoupçonner du myſtere dans le choix, & de remarquer cette différence. On pourra trouver dans la ſuite, ou l'on a peut-être déja quelques monumens Egyptiens colorés, ſur leſquels on verra cette diſtinction.

Les inventeurs des hiéroglyphes n'en admirent aucun qui n'eût un rapport avec la choſe

ſignifiée. Plutarque (*a*) l'a entrevu dans la couleur du fruit des plantes dont nous parlons, qui a la forme d'une coupe de ciboire, & qui en portoit le nom chez les Grecs. Voyant un enfant repréſenté aſſis ſur ce fruit, il a dit que cet enfant étoit le crépuſcule, par rapport à la reſſemblance de la couleur de ce beau moment du jour avec celle de ce fruit. Il étoit donc à propos de faire attention à la couleur même de ces attributs, pour pouvoir en donner des interprétations juſtes, & conformes aux idées de leurs inſtituteurs. On a dû remarquer juſqu'ici que la couleur jaune & la rouge étoient particulierement celles d'Horus & d'Oſiris, & la blanche celle d'Iſis; parce que les deux premieres étoient les couleurs du Soleil, & la blanche celle de la Lune, dans le ſyſtême Hermétique même. Il eſt donc vraiſemblable que les Egyptiens employerent le Lotus & la Feve d'Egypte dans leurs hiéroglyphes, à cauſe de leur couleur différente, puiſqu'étant ſemblables pour tout le reſte, une de ces deux plantes auroit ſuffi. La plupart des vaſes, ſur la coupe deſquels on voit un enfant aſſis, ſont le fruit du Lotus.

CHAPITRE XII.

Du Colocaſia.

Le Colocaſia eſt une eſpece de Arum ou de pied-de-veau, qui croît dans les lieux aquati-

(*a*) Loc. cit.

ques. Ses feuilles ſont grandes, nerveuſes en deſſous, attachées à des queues longues & groſſes: ſa fleur eſt du genre des fleurs de pied-de-veau, fait en forme d'oreilles d'âne ou de cornet, dans lequel eſt placé le fruit, compoſé de différentes baies rouges, entaſſées comme en grappe tout le long d'une eſpece de pilon qui s'éleve du fond de la fleur. Les Arabes font un grand commerce de ſa racine, qui eſt bonne à manger.

On reconnoît cette fleur ſur la tête de pluſieurs Divinités, & plus ſouvent ſur celle de quelques Harpocrates; non qu'elle fût un ſymbole de fécondité, comme le diſent quelques-uns; mais parce que la couleur rouge de ſes fruits repréſentoit Horus Hermétique, avec lequel on a ſouvent confondu Harpocrate, & que ce Dieu du Silence ne fut inventé, que pour marquer le ſilence que l'on devoit garder au ſujet de ce même Horus.

CHAPITRE XIII.

Du Perſea.

C'EST un arbre qui croît aux environs du grand Caire. Ses feuilles ſont très-ſemblables à celles du laurier, excepté qu'elles ſont plus grandes. Son fruit a la figure d'une poire, & renferme un noyau, qui a le goût d'une châtaigne.

La beauté de cet arbre qui eſt toujours verd, la reſſemblance de ſes feuilles à une langue, &

celle de ſon noyau à un cœur, l'avoient fait conſacrer au Dieu du Silence, ſur la tête duquel on le voit plus ordinairement que ſur celle d'aucune autre Divinité. Il y eſt quelquefois entier, d'autres fois ouvert pour faire paroître l'amande ; mais toujours pour annoncer qu'il faut ſavoir conduire ſa langue, & conſerver dans le cœur le ſecret des myſteres d'Iſis, d'Oſiris, & des autres Divinités dorées de l'Egypte. C'eſt pour cette raiſon qu'on le voit quelquefois ſur la tête d'Harpocrate rayonnante, ou poſé ſur un croiſſant (*a*).

CHAPITRE XIV.

Du Muſa ou Amuſa.

QUELQUES Botaniſtes & pluſieurs Hiſtoriens l'ont qualifié d'arbre, quoiqu'il ſoit ſans branches. Son tronc eſt ordinairement gros comme la cuiſſe d'un homme, ſpongieux, couvert de pluſieurs écorces ou feuilles écailleuſes, couchées les unes ſur les autres ; ſes feuilles ſont larges, obtuſes, & leur longueur ſurpaſſe quelquefois ſept coudées (*b*). Elles ſont affermies par une côte groſſe & large, qui regne au milieu tout du long ; du ſommet de la tige naiſſent des fleus rouges ou jaunâtres. Les fruits qui leur ſucce-

(*a*) Antiq. Explicat. de D. de Montfaucon, T. II. p. 2. pl. 124. fig. 8. & 10.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III.

dent ſont d'un goût agréable, & reſſemblent aſſez à un concombre doré. Sa racine eſt longue, groſſe, noire en dehors, charnue & blanche en dedans. Quand on fait des inciſions à cette racine, elle rend un ſuc blanc, mais qui devient enſuite rouge.

M. Mahudel, avec pluſieurs Antiquaires, ne voient dans cette plante que ſa ſeule beauté, capable d'avoir déterminé les Egyptiens à la conſacrer aux Divinités locales de la contrée, où elle croiſſoit avec plus d'abondance; mais puiſque tout étoit myſtere chez ce peuple, puiſqu'il l'employoit dans ſes hiéroglyphes, ſans doute qu'il y attachoit quelque idée particuliere, & qu'il avoit remarqué dans cette plante quelque rapport avec ces Divinités. Les panaches d'Oſiris & de ſes Prêtres; ceux d'Iſis, où ces feuilles ſe trouvent quelquefois; le fruit coupé qui ſe fait voir entre les deux feuilles qui forment le panache; Iſis enfin qui préſente la tige fleurie de cette plante à ſon époux, ſont des choſes que la Table Iſiaque nous met plus d'une fois devant les yeux; croira-t-on que la ſeule beauté de cette plante en ſoit le motif? n'eſt-il pas plûs naturel de penſer qu'un peuple auſſi myſtérieux ne le faiſoit pas ſans avoir quelqu'autre objet en vue? Il pouvoit donc y avoir du myſtere là-deſſous, & il s'y en trouvoit en effet; mais un myſtere très-aiſé à dévoiler pour celui qui, après avoir fait quelques réflexions ſur ce que nous avons dit, verra dans la deſcription de cette plante les quatre couleurs principales du grand œuvre. Le noir ſe trouve dans la racine, comme la couleur noire

eſt la racine, la baſe, ou la clef de l'œuvre; ſi l'on enleve cette écorce noire, on découvre le blanc; la pulpe du fruit eſt auſſi de cette derniere couleur; les fleurs qu'Iſis préſente à Oſiris ſont jaunes & rouges, & la pelure du fruit eſt dorée. La Lune des Philoſophes eſt la matiere parvenue au blanc; la couleur jaune ſafranée & la rouge qui ſuccedent à la blanche, ſont le Soleil ou l'Oſiris de l'art; on avoit donc raiſon de repréſenter Iſis dans la poſture d'une perſonne qui offre une fleur rouge à Oſiris. On peut enfin obſerver que les attributs d'Oſiris participent tous en tout ou en partie de la couleur rouge ou de la jaune, ou de la ſafranée; & ceux d'Iſis, du noir & du blanc pris ſéparément, ou mélangés, parce que les monumens Egyptiens nous repréſentent ces Divinités, ſuivant les différens états où ſe trouve la matiere de l'œuvre pendant le cours des opérations. On peut donc rencontrer des Oſiris de toutes les couleurs; mais il faut alors faire attention aux attributs qui l'accompagnent. Si l'Auteur du monument étoit au fait des myſteres d'Egypte, & qu'il ait voulu repréſenter Oſiris dans ſa gloire, les attributs ſeront rouges ou du moins ſafranés: dans ſon expédition des Indes, ils ſeront variés de différentes couleurs; ce qui étoit indiqué par les tigres & les léopards qui accompagnoient Bacchus; en Ethiopie, ou mort, les couleurs ſeront ou noires ou violettes, mais jamais on y trouvera du blanc ſans mélange, comme on ne verra jamais aucun attribut d'Iſis purement rouge. Il ſeroit à ſouhaiter, quand on trouve quelque ancien monument coloré, que

l'on recommandât au Graveur de blasonner tout ce ce qui y est représenté ; ou que celui qui en donne la description au Public, eût l'attention d'en désigner exactement les couleurs. Il ne seroit pas moins à propos d'obliger les Graveurs à représenter les monumens tels qu'ils sont, ne pas leur laisser la liberté de changer les proportions & les attitudes des figures, sous prétexte de suppléer à l'ignorance des anciens Artistes, & de donner une forme plus gracieuse à ces figures. L'exactitude est d'une très-grande conséquence, particulierement pour les attributs. Un ouvrage sur les Antiques, mis au jour depuis peu d'années, m'oblige à faire cette observation.

Les Grecs & les Romains qui regardoient comme barbare tout ce qui n'étoit pas né à Rome ou à Athenes, excepterent les Egyptiens d'une imputation si injuste ; & leurs meilleurs Auteurs, loin d'imiter Juvenal, Virgile, Martial, & surtout Lucien, qui déploient les railleries les plus fines contre les superstitions des Egyptiens, sont remplis des éloges qu'ils donnent à leur politesse & à leur savoir. Ils avouoient que leurs grands hommes y avoient puisé toutes ces belles connoissances, dont ils ornerent dans la suite leurs ouvrages. Si l'on ne peut absolument justifier le peuple d'Egypte sur l'absurdité & le ridicule du culte qu'il rendoit aux animaux, n'attribuons pas aux Prêtres & aux Savans de ce pays-là des excès dont leur sagesse & leurs connoissances les rendoient incapables. Les traditions s'obscurcissent quelquefois à mesure qu'elles s'éloignent de leur source. Les hiéroglyphes si multipliés pen-

vent dans la ſuite des temps avoir été interprétés par des gens peu ou point inſtruits de leur véritable ſignification. Les Auteurs qui ont puiſé dans cette ſource impure n'ont pu le tranſmettre que de la maniere qu'ils l'ont reçue, ou peut-être encore plus défigurée. Il ſemble même qu'Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, & quelques autres cherchent à excuſer les Egyptiens, en apportant des raiſons vraiſemblables du culte qu'ils rendoient aux animaux. Ils diſent qu'ils adoroient dans ces animaux la Divinité dont les attributs ſe manifeſtoient dans chaque animal, comme le Soleil dans une goutte d'eau qui eſt frappée de ſes rayons (*a*). Il eſt certain d'ailleurs que tout culte n'eſt pas un culte religieux, & encore moins une vraie adoration; & tout ce qui eſt placé dans les temples, même pour être l'objet de la vénération publique, n'eſt pas au rang des Dieux. Les Hiſtoriens ont donc pu ſe tromper dans le récit qu'ils ont fait des Dieux de l'Egypte, même quant à ce qui regardoit le culte du peuple, & à plus forte raiſon pour ce qui regardoit les Prêtres & les Philoſophes, dont ils ignoroient les myſteres.

L'écriture ſymbolique, connue ſous le nom d'hiéroglyphes, n'étoit pas contraire au deſſein que les Egyptiens avoient de travailler pour la poſtérité. M. le Comte de Caylus (*b*) n'eſt pas entré dans leurs idées à cet égard. Ces hiéroglyphes furent un myſtere dans le temps même de

(*a*) Plutarq. de Iſid. & Oſir.
(*b*) Recueil d'Antiq. pag. 2.

leur institution, comme ils le sont encore, & le seront toujours pour ceux qui cherchent à les expliquer par d'autres moyens que ceux que je propose. Le dessein de leurs instituteurs n'étoit pas d'en rendre la connoissance publique, & en les gravant sur leurs monumens pour les conserver à la postérité, ils ont agi comme les Philosophes Hermétiques, qui n'écrivent en quelque façon que pour être entendus de ceux qui sont au fait de leur science, ou pour donner quelques traits de lumieres absorbés, pour ainsi dire, dans une obscurité si grande, que les yeux les plus clairvoyans n'en sont frappés qu'après de longues recherches & de profondes méditations.

La plupart des antiquités Egyptiennes sont donc de nature à ne pouvoir nous flatter de les éclaircir parfaitement. Toutes les explications qu'on voudra tenter de donner pour les ramener à l'histoire, se réduiront à des conjectures, parce que tout se ressent du mystere qui regnoit dans ce pays; & que, pour fonder ses raisonnemens sur l'enchaînement des faits, on trouve que le premier anneau de la chaîne qui les lie, aboutit à des fables. C'est donc à ces fables qu'il faut avoir recours; & en les regardant comme telles, faire ses efforts pour en pénétrer la véritable signification. Quand on trouve un systême qui les développe naturellement, il faut le prendre pour guide. Tous ceux que l'on a suivis jusqu'ici sont reconnus insuffisans par tous les Auteurs qui ont écrit sur les Antiquités. On y trouve à chaque pas des obstacles qu'on ne peut surmonter. Ils ne sont donc pas les vrais filets d'Ariadne qui nous

nous ſerviront à nous tirer de ce labyrinthe; il faut par conſéquent les abandonner. En ſe conduiſant ſur les principes de la Philoſophie Hermétique, & en les étudiant aſſez pour ſe mettre en état d'en faire de juſtes applications, il eſt peu d'hiéroglyphes qu'on ne puiſſe expliquer. On ne ſeroit pas dans le cas d'admettre comme faits hiſtoriques ceux qui ſont purement fabuleux, & de rejeter de ces faits des circonſtances qui les caractériſent particulierement, ſous prétexte qu'elles y ont été couſues pour embellir la narration, & en augmenter le merveilleux. Cette derniere méthode a été ſuivie par M. l'Abbé Banier dans ſa Mythologie; & quelque facilité qu'elle lui ait procuré, il ſe trouve ſouvent dans la fâcheuſe néceſſité d'avouer qu'il lui eſt impoſſible de débrouiller ce chaos.

SECTION QUATRIEME.

Des Colonies Egyptiennes.

La Philoſophie Hermétique ne fut pas toujours renfermée dans les bornes de l'Egypte, où il ſemble qu'Hermès l'avoit fait fleurir. Les habitans de ce pays-là s'étant trop multipliés, quelques-uns prirent le parti d'en ſortir pour aller s'établir d'abord dans le voiſinage, & puis dans les pays plus éloignés. Pluſieurs chefs de famille y conduiſirent des colonies, & emmenerent des Prêtres inſtruits avec eux. Bélus qui fixa ſon

ſéjour près de l'Euphrate, en établit à Babylone, qui furent ſurnommés Chaldéens. Ils devinrent célebres par les connoiſſances qu'ils acquirent en obſervant les Aſtres à la maniere d'Egypte. Des Savans croient que le Sabiſme, ou cette ſorte d'idolatrie, qui a pour objet de ſon culte les Aſtres & les Planetes, commença dans la Chaldée, où ces Philoſophes Egyptiens s'étoient fixés; mais il eſt bien plus vraiſemblable qu'ils l'y porterent de l'Egypte d'où ils ſortoient, & où le Soleil & la Lune étoient adorés ſous le nom d'Oſiris & d'Iſis; puiſqu'Hérodote dit que l'Aſtrologie prit naiſſance en Egypte, où l'on convient qu'elle y étoit cultivée dès les temps les plus reculés. Le nom de ſcience Chaldaïque qu'elle a porté depuis long-temps, prouve tout au plus que les Aſtrologues de la Chaldée devinrent plus célebres que ceux des autres Nations. Babylone, capitale du pays, quoique la plus idolâtre de toutes les villes du monde, ſuivant l'idée que nous en donne le Prophete Jérémie (*a*), en l'appelant une terre d'Idoles, *terra ſculptilium*, paroît avoir tiré ſes Dieux de l'Egypte, dont elle avoit conſervé juſqu'aux monſtres; *& in portentis gloriantur.* Les Prêtres, inſtruits dans les mêmes ſciences que ceux dont ils venoient de ſe ſéparer, ſavoient auſſi ſans doute à quoi s'en tenir au ſujet du culte de ces Idoles; mais obligés au même ſecret que ceux d'Egypte, ils ſe firent ſucceſſivement un devoir de ne pas le divulguer. Les noms de Saturne & de Jupiter

(*a*) Ch. 50.

donnés à Bélus, prouvent assez clairement qu'on connoissoit dans la Chaldée la généalogie des Dieux Hermétiques des Egyptiens.

Danaüs tenta aussi un établissement hors de son pays. Il quitta l'Egypte sa patrie, & partit avec cinquante filles qu'il avoit eues de plusieurs femmes, avec tous ses domestiques, & quelques Egyptiens qui voulurent bien le suivre. Il relâcha, dit-on, d'abord à Rhodes, où, après avoir consacré une statue à Minerve, une des grandes Divinités de l'Egypte, il s'embarqua & arriva dans la Grece, où, si nous en croyons Diodore, il fit bâtir la ville d'Argos, & en Lydie celle de Cypre, dans laquelle il fit élever un Temple à Minerve, & y établit sans doute des Prêtres pour le service du même culte qu'on rendoit en Egypte à cette Déesse. Le nom de Béléides donné aux filles de Danaüs, prouve qu'il avoit quelqu'affinité avec Bélus; & quelques Auteurs ont en effet regardé ce Bélus comme le pere de Danaüs. Les allégories que les Poëtes ont faites sur le supplice des Danaïdes, & sur le massacre de leurs époux, est une nouvelle preuve qu'elles furent imitées d'Egypte, où Diodore raconte (*a*) que 360 Prêtres d'Achante avoient coutume de puiser de l'eau dans un vaisseau percé. Nous expliquerons ces allégories dans les Livres suivans.

Cécrops venu d'Egypte s'établit dans l'Attique. Il y porta avec les loix de son pays le culte des Dieux qu'on y adoroit, & sur-tout celui de Minerve, honorée à Saïs sa patrie, celui de

(*a*) L. 2. c. 6.

Jupiter & des autres Dieux d'Egypte : ce fait eſt atteſté par toute l'Antiquité. Euſebe (*a*) dit que ce fut lui qui le premier donna le nom de Dieu à Jupiter, lui éleva un autel, & érigea une ſtatue en l'honneur de Minerve. S. Epiphane répete la même choſe, & Pauſanias l'avoit dit avant eux ; mais ce dernier (*b*) remarque qu'il n'offroit dans ſes ſacrifices que des choſes inanimées. Athenes, le triomphe des arts & des ſciences, le ſiege de la politeſſe & de l'érudition, doit donc ſes commencemens à l'Egypte.

Quoi qu'il en ſoit de cette hiſtoire, les Athéniens en convenoient, & ſe glorifioient d'être deſcendus des Saïtes ; quelques-uns diſoient que Dipetes, pere de Mneſtée, Roi d'Athenes, étoit Egyptien, de même qu'Ericthée, qui le premier leur apporta les grains d'Egypte, & la maniere de les cultiver, ce qui le fit établir Roi. Il leur enſeigna auſſi les cérémonies de Cérès Eléuſine, ſuivant celles qu'obſervoient les Egyptiens ; c'eſt pourquoi les Athéniens penſoient que ce Roi étoit contemporain de Cérès. Diodore, en rapportant ceci, ignoroit ſans doute que Cérès & Iſis n'étoient qu'une même Divinité. Il auroit dû ſe ſouvenir qu'il avoit raconté la même choſe de Triptolême. Nous parlerons de la nature de ces grains & de toute cette hiſtoire dans le quatrieme Livre.

Les habitans de la Colchide étoient auſſi une colonie d'Egypte, ſuivant Diodore & Héro-

(*a*) Prep. Evang. l. 10. c. 9.
(*b*) In Attic. l. 8.

dote (*a*), qui apporte en preuve beaucoup de raiſons, entr'autres qu'ils font circoncir leurs enfans, comme ayant apporté cet uſage d'Egypte. Il ignoroit ſans doute l'Ecriture ſainte qui nous marque ſi poſitivement l'origine de la circonciſion. Diodore concluoit, par la même raiſon, que les Juifs, habitans entre l'Arabie & la Syrie étoient venus d'Egypte; mais il ne parle de ces Juifs qu'après leur ſervitude dans ce pays, & c'eſt l'occaſion de ſon erreur. Cette fuite des Juifs eſt remarquable par tous les événemens qui la précéderent & la ſuivirent; celui qui a le plus de rapport à notre ſujet, eſt la quantité prodigieuſe d'or & d'argent qui ſe trouvoit alors parmi les Egyptiens. Moyſe ſignifia aux Juifs d'emprunter de leurs Hôtes tous les vaſes d'or & d'argent qu'ils pourroient en obtenir. Et quels étoient ces Hôtes? des gens du commun. A qui prêtoient-ils ces vaſes? à des Juifs eſclaves, mépriſés, haïs, ſans reſſource; gens qu'on ne pouvoit gueres ignorer avoir le deſſein de quitter le pays, & de s'enfuir pour ſe ſouſtraire à la ſervitude; & ſi le peuple en étoit ſi bien fourni, combien devoient en avoir le Roi & les Prêtres qui, comme nous l'apprend Hérodote, faiſoient conſtruire des bâtimens pour le conſerver?

Cadmus étoit originaire de Thebes d'Egypte. Ayant été envoyé à la recherche de ſa ſœur par Agenor ſon pere, Roi de Phénicie, il ſe trouva expoſé à une furieuſe tempête, qui l'obligea de relâcher à Rhodes, où il érigea un Temple en

(*a*) L. 2. c. 104. & ſuiv.

l'honneur de Neptune, & on confia le ſervice à des Phéniciens qu'il laiſſa dans cette Iſle. Il offrit à Minerve un vaſe de cuivre très-beau, & de forme antique, ſur lequel étoit une inſcription, qui portoit que l'Iſle de Rhodes ſeroit ravagée par les ſerpens. Cette inſcription ſeule indique que toute cette hiſtoire eſt une allégorie de l'Art ſacerdotal. Car pourquoi offrir à Minerve un vaſe antique, & de cuivre? Cadmus doit être ſuppoſé avoir vécu dans des temps bien reculés: quelle pouvoit donc être l'antiquité de ce vaſe? Il y a apparence qu'il faut avoir égard à la matiere, & non à la forme.

Cette matiere eſt la terre de Rhodes, ou la terre rouge Philoſophique, qui doit être ravagée par des ſerpens, c'eſt-à-dire diſſoute par l'eau des Philoſophes, qui eſt ſouvent appelée ſerpent. Cadmus au fait de ces myſteres n'eut pas beaucoup de peine à prédire cette dévaſtation. Le préſent d'un vaſe de cuivre, même antique, étoit-il d'une ſi grande conſéquence qu'il eût le mérite d'être préſenté à la Déeſſe de la ſageſſe? L'or, les pierreries auroient été plus dignes d'elle. Mais ſans doute il y avoit du myſtere là-deſſous; il falloit un vaſe de cuivre, non du vulgaire, mais de l'airain Philoſophique, que les favoris de Minerve, les ſages Philoſophes appellent communément *laton* pour leton. Blanchiſſez le laton, dit Morien (*a*), & déchirez vos livres. L'azot & le laton vous ſuffiſent.

Toute l'hiſtoire de Cadmus ſera toujours con-

(*a*) Entret. du Roi Calid.

ſiderée comme une fable pure, qui paroîtra ridicule à tout homme de bon ſens, dès qu'il ne l'expliquera pas conformément à la Chimie Hermétique. Quelle idée en effet de ſuivre un Bœuf de différentes couleurs, de bâtir une ville où ce Bœuf s'arrête, d'envoyer ſes compagnons à une fontaine, qui y ſont dévorés par un horrible dragon, fils de Typhon & d'Echidna; lequel dragon eſt enſuite tué par Cadmus, qui lui arrache les dents, les ſeme dans un champ comme on ſeme du grain, d'où naiſſent des hommes qui attaquent Cadmus; & qui enfin, à l'occaſion d'une pierre jetée entr'eux, ſe détruiſent les uns & les autres ſans qu'il en reſte un ſeul? Nous prouverons dans la ſuite de cet ouvrage, que cette hiſtoire eſt une allégorie ſuivie de tout ce qui ſe paſſe dans le cours des opérations de l'œuvre Philoſophique.

M. l'Abbé Banier (*a*) dit que Cadmus porta en Grece les myſteres de Bacchus & d'Oſiris. La Fable nous apprend cependant que Bacchus étoit petit-fils de Cadmus. Il eſt vrai que ce Mythologue introduit un autre Bacchus, fils de Sémélé, afin d'ajuſter ſon hiſtoire; mais ſur quel fondement? Eſt-il permis d'introduire ainſi de ſon propre chef des perſonnages nouveaux pour ſe tirer d'embarras? Orphée, en tranſportant dans la Grece les Fables Egyptiennes, les habilla à la Grecque, & ſuppoſa un Denis, qui ne differe point de l'Oſiris des Egyptiens, & du Bacchus des Latins; mais ce Denis ou Oſiris étoit célebre

(*a*) Mythol. T. I. p. 67. & T. II. p. 262.

en Egypte long-temps avant qu'il fût queſtion de Cadmus. C'eſt pourquoi les Egyptiens ſe moquoient des Grecs, lorſqu'ils entendoient ceux-ci dire que Denis étoit né parmi eux.

D'autres attribuent à Mélampe l'inſtitution des cérémonies du culte de Denis dans la Grece, l'hiſtoire de Saturne, & la guerre des Titans. Dédale fut, dit-on, l'Architecte du fameux veſtibule du Temple élevé à Memphis en l'honneur de Vulcain. Mais les Grecs, dit Diodore, ayant appris les hiſtoires & les allégories des Egyptiens, en prirent occaſion d'en inventer d'autres ſur ces modeles. En effet, les Poëtes & les Théologiens du Paganiſme ſemblent n'avoir copié que ces fables d'Egypte, tranſportées dans la Grece par Orphée, Muſée, Mélampe, & Homere. Les Légiſlateurs ont formé leurs loix ſur celles de Lycurgue; les Princes des ſectes philoſophiques ont puiſé leur ſyſtême dans Pythagore, Platon, Eudoxe, & Démocrite. Et s'ils ont été ſi différens entr'eux, c'eſt qu'ils n'étoient pas tous au fait des myſteres Egyptiens, & qu'ils en ont en conſéquence mal expliqué les allégories.

Les colonnes de Mercure, deſquelles ces premiers Philoſophes tirerent leur ſcience, par les explications que les Prêtres d'Egypte leur en donnerent, pourroient bien être celles d'Oſiris & d'Iſis, dont nous avons parlé; peut-être les obéliſques qu'on voit encore à Rome, qu'on ſait y avoir été tranſportés d'Egypte, & dont la ſurface eſt remplie de triangles, de cercles, de quarrés, & de figures hiéroglyphiques. Plus d'un Auteur s'eſt donné la torture pour les expliquer: le P. Kircher a fait un

traité exprès; mais, malgré ſon ton déciſif, ſoutenu d'une ſcience fort étendue, on ne l'a pas cru ſur ſa parole. C'eſt dans les Auteurs anciens qui puiſerent leur ſcience en Egypte, qu'il faudroit en chercher l'interprétation; mais pour entendre la plupart d'entr'eux, on auroit auſſi beſoin du ſecours d'un Œdipe, parce qu'ils ont écrit allégoriquement comme leurs maîtres.

N'ayant donc point de guides aſſurés, les plus célebres Auteurs ſont tous différens entre eux. Selon Bochard, Mercure eſt le même que Chanaan, & ſelon M. Huet, le même que Moyſe. L'un dit qu'Hercule eſt Samſon, & l'autre que c'eſt Joſué. L'un que Noé eſt Saturne, l'autre que c'eſt Abraham. L'un ſoutient que Cérès fut une Reine de Sicile; l'autre qu'elle ne differe point d'Iſis qui ne fut jamais dans ce pays-là. Les plus anciens Auteurs ne ſont pas même d'accord entre eux; & outre les contradictions qu'on y trouve, combien y voit-on de choſes gratuites, pour ne rien dire de plus. Quant aux paralleles dont les livres de quelques Savans modernes ſont remplis, je demanderois ſi l'on eſt reçu à dire que Thamas-Kouli-Cham eſt le même que Tamerlan, parce qu'on trouve beaucoup de reſſemblance dans l'humeur & dans les actions de ces deux Princes?

Je crois qu'on peut tirer beaucoup de lumieres des anciens Auteurs Grecs, pour pénétrer dans l'obſcurité des fables; non pas qu'on doive préciſément s'en rapporter à eux ſur la véritable origine des anciens peuples, puiſque ce qu'ils en diſent eſt preſque tout fabuleux;

mais parce qu'ils ont copié les Egyptiens, qui furent les premiers inventeurs des Fables, & qu'en faisant le parallele des Fables anciennes de la Grece avec celles de l'Egypte, on y remarque aisément qu'elles sont toutes sorties de la même source, & qu'elles ressemblent à un voyageur, qui s'habille dans chaque pays qu'il parcourt, suivant la mode qui y est en usage. Les ouvrages Egyptiens, qui auroient pu nous donner quelques idées de leur façon de penser, ceux d'Hermès & des autres Philosophes nous ont échappé avec le temps, & nous pleurerons toujours sur les tristes cendres de la Bibliotheque d'Alexandrie. Nous n'avons plus d'autre ressource que celle des Grecs, disciples des savans Prêtres d'Egypte; c'est donc à eux qu'il faut avoir recours, persuadés qu'ils sont entrés dans les idées des maîtres dont ils avoient reçu des leçons.

Je suis surpris que M. l'Abbé Banier soit à cet égard si peu d'accord avec lui-même, qu'après avoir dit (*a*) & avoir même employé toutes les raisons possibles pour prouver que ce n'est pas chez les Ecrivains Grecs qu'il faut chercher l'origine des anciens Peuples, ni des autres monumens de l'Antiquité, ce Savant les apporte en preuves de ce qu'il établit dans tout le cours de son ouvrage. Il est vrai qu'il a une attention toute particuliere à choisir tout ce que les Auteurs ont avancé de favorable à son systême, & à rejeter comme fable tout ce qui peut y être contraire. Il décide même sur cela avec le ton d'un Juge en dernier ressort; mais comme il n'est pas tou-

(*a*) Ibid. p. 55. & suiv

jours conforme à lui-même, & qu'il déclare en plus d'un endroit qu'il faut tenir ſes garans pour ſuſpects, il nous rétablit dans nos droits, & nous laiſſe la liberté d'en penſer ce que nous voudrons.

Je ſerois aſſez du ſentiment de Diodore, quant aux noms de quelques anciennes villes, des montagnes, des fleuves, &c. Cet Auteur dit que les anciens Philoſophes tirerent de leur doctrine la plupart de ces noms, & dénommerent les lieux ſuivant les rapports qu'ils y voyoient avec quelques traits de cette ſcience. Il s'agit donc de ſavoir quelle étoit cette doctrine. Or perſonne ne doute que ce ne ſoit celle qu'ils apprirent en Egypte; Jamblique (*a*) nous aſſure que cette ſcience étoit gravée ſur les colonnes d'Hermès. Joſephe (*b*) parle de deux colonnes, l'une de pierre, l'autre de brique, élevées avant le Déluge, ſur leſquelles les principes des Arts étoient gravés. Bernard, Comte de la Marche Tréviſane (*c*), inſtruit par la lecture des livres anciens, dit qu'Hermès trouva ſept tables dans la vallée d'Hébron, ſur leſquelles étoient gravés les principes des Arts libéraux. Mais qu'Hermès les ait trouvées ou qu'il les ait inventées, il y a grande apparence que ces principes n'y étoient qu'en hiéroglyphes; que cette maniere d'enſeigner marquoit que le fond de cette ſcience étoit un myſtere qu'on ne vouloit pas dévoiler à tout le monde: par conſéquent que les termes & les noms

(*a*) Des myſteres des Egyptiens.
(*b*) Des Antiq. des Juifs.
(*c*) Philoſ. des Métaux.

employés faisoient aussi partie de ce mystere; d'où nous devons conclure que les noms donnés aux lieux par les anciens Philosophes, tenoient par quelqu'endroit aux mysteres des Egyptiens.

Tout esprit qui ne voudra pas demeurer opiniâtrément attaché à son préjugé, doit voir dans ce que nous avons dit, quel étoit l'objet de ces mysteres. La magnificence des Rois d'Egypte, qui, si nous en croyons Pline (*a*), ne faisoient élever ces merveilles du monde, qu'afin d'employer leurs richesses immenses, est une preuve bien palpable de l'Art Hermétique. Sémiramis fit élever à Babylone un Temple en l'honneur de Jupiter, au haut duquel elle plaça trois statues d'or, l'une de ce Dieu, la seconde de Junon, & la troisieme de la Déesse Ops. Celle de Jupiter, au rapport de Diodore, subsistoit encore de son temps, avoit 40 pieds de hauteur, & pesoit mille talens Babyloniens. La statue d'Ops, du même poids, se voit encore dans la salle dorée. Deux lions, ajoute cet Auteur, & des serpens d'argent d'une grosseur énorme sont placés auprès. Chaque figure est du poids de trente talens. La Déesse tient à la main droite une tête de serpent, & de la gauche un sceptre de pierre. Dans la même salle se trouve aussi une table d'or de 40 pieds de longueur, large de 12, & pesant 50 talens. La statue de Junon est du poids de 800.

Diodore & les autres Historiens rapportent beaucoup de choses qui prouvent les richesses immenses des Egyptiens & des Babyloniens, qui par Belus en tiroient leur origine. Mais ce qui

(*a*) L. 26. ch 12.

auroit dû frapper ces Hiſtoriens, & tous ceux qui voyoient la ſtatue d'Ops, c'eſt ſon attitude & ſes attributs. Je voudrois que nos Savans m'expliquaſſent pourquoi on avoit mis un ſceptre de pierre à l'une des mains de cette Déeſſe, & un ſerpent à l'autre? Fait-on des ſceptres de pierre à une ſtatue d'or? une telle idée ne paſſeroit-elle pas pour ridicule aux yeux de ceux qui n'y verroient rien d'allégorique? Mais la Déeſſe Ops étant priſe hermétiquement, il étoit naturel de la repréſenter ainſi, parce que l'or des Philoſophes eſt appelé pierre, & leur mercure ſerpent. Ops ou la Terre qui en étoit la matiere, tenoit ces deux ſymboles à la main pour indiquer qu'elle contenoit ces deux principes de l'Art. Et comme cet Art étoit la ſource des richeſſes, Ops en fut regardée comme la Déeſſe. On avoit même déſigné la choſe plus particulierement en mettant auprès d'Ops deux lions & deux ſerpens, parce que les Philoſophes employoient pour l'ordinaire l'allégorie de ces animaux, pour ſignifier les principes matériels de l'œuvre, pendant le cours des opérations.

Jupiter & Junon frere & ſœur, époux & épouſe, ſe trouvoient dans cette ſalle avec leur grand-mere, & devant eux une table d'or commune aux trois, parce qu'ils ſortent du même principe aurifique, duquel l'on extrait deux choſes, une humidité aérienne & mercurielle, & une terre fixe, ignée, qui réunies ne font qu'une & même choſe, appelée or Hermétique, commun aux trois, puiſqu'il en eſt compoſé; & le vrai remede de l'eſprit, dont nous avons parlé, auquel

Diodore donne le nom de Nepentes, parce qu'il est fait de l'herbe prétendue de ce nom, dont Homere (*a*) dit qu'on compose en Egypte le remede qui fait oublier tous les maux, & fait mener à l'homme une vie exempte de douleur & de chagrin; propriétés tant vantées de l'or Hermétique. Le même Poëte ajoute que ce remede étoit celui d'Hélene, fille de Jupiter, celle qui occasionna la guerre de Troye. Nous en verrons les raisons dans le sixieme Livre. L'origine Egyptienne & du remede, & de la maniere de le faire, est une preuve qu'Homere nous donne en passant, qu'il étoit instruit de la nature de ce remede, de ses propriétés, & du lieu où il étoit en vogue. Il a donc pu le prendre pour sujet de son allégorie de la prise de la ville de Troye, ou tout au moins avoir pris occasion d'une guerre & d'un siége réel, pour en former une allégorie du grand œuvre, comme nous le prouverons en discutant toutes les circonstances de ce siége; je ne vois gueres sur quoi est fondé M. l'Abbé Banier, pour dire (*b*) qu'il y avoit eu avant Homere des Poëtes qui avoient traité le sujet de la guerre de Troye, & qui avoient fait des Iliades; la seule raison que ce Savant en apporte, c'est que la Poësie grecque n'auroit pas commencé par des chef-d'œuvres. Je laisse au Lecteur à juger de la bonté de ce raisonnement. L'ouvrage de cet Abbé, quoique très-savant & très-bien concerté, fourmille de preuves de cette trempe. Si

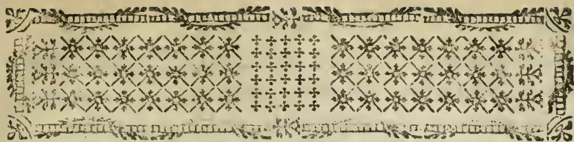
(*a*) Odiss. l. 4. v. 221. & suiv.
(*b*) Ibid. T. I. p. 67.

Homere, pour donner un air de vraiſemblance à ſa fiction, a introduit des noms de villes & de peuples exiſtans, on eſt obligé d'avouer qu'on ne connoît Ithaque, les Cimmériens, l'Iſle de Calypſo, & beaucoup d'autres choſes, que dans ſes ouvrages. Où vit-on jamais les Arimaſpes, les Iſſedons, les Hyperboréens, les Acéphales, &c. ? Mais on convient que les fables tirent leur origine d'Egypte & de la Phénicie; c'eſt donc par celles qui ſe débitoient dans ces pays-là, qu'il faut juger des autres, au moins des plus anciennes.

Je ne penſe pas trouver des contradicteurs ſur cet article; mais conviendra-t-on avec moi que tous les monumens dont j'ai parlé ſoient une preuve convaincante que l'Art Hermétique étoit connu & pratiqué chez les Egyptiens? Les Savans, quelque peu d'accord qu'ils ſoient entr'eux, ont fortifié par leurs ouvrages le préjugé qui a pris naiſſance dans le récit des anciens Hiſtoriens. On a cru qu'étant plus près que nous ne le ſommes de ces temps obſcurs, on ne pouvoit mieux faire que de ſuivre le chemin qu'ils nous ont tracé, perſuadé qu'ils étoient au fait de tout cela. On ſavoit cependant, & ces Anciens le diſent eux-mêmes, que les Prêtres d'Egypte gardoient un ſecret inviolable ſur la véritable ſignification de leurs Hiéroglyphes; mais on n'a pas fait aſſez de réflexions là-deſſus. Il s'agiroit donc de dépouiller tout préjugé à cet égard; d'examiner les choſes ſans prévention, & de comparer les explications que les Antiquaires ou les Mythologues ont donné des Hiéroglyphes & des

Fables Egyptiennes, avec celle que j'en donne; & juger ensuite de la verité des unes & des autres. Par cette méthode on se trouvera en état de décider si la Morale, la Religion, la Physique & l'Histoire ont fourni matiere à ces Fables & à ces Hiéroglyphes ; ou s'il n'est pas plus simple de leur donner un seul & unique objet, tel qu'un secret aussi précieux, & d'une aussi grande conséquence que peut l'être celui qui conserve l'humanité dans tout l'état parfait dont elle est susceptible, en lui procurant la source des richesses & de la santé.





LIVRE II.

Des allégories qui ont un rapport plus palpable avec l'Art Hermetique.

JAMAIS pays ne fut plus fertile en fables que la Grece. Celles qu'elle avoit reçues d'Egypte ne lui suffisoient pas ; elle en inventa un nombre infini. Les Egyptiens ne reconnoissoient proprement pour Dieux qu'Osiris, Isis & Orus ; mais ils en multiplierent les noms, & se trouverent engagés par-là à en multiplier les fictions historiques. De-là vinrent douze Dieux principaux, Jupiter, Neptune, Mars, Mercure, Vulcain, Apollon, Junon, Vesta, Cérès, Vénus, Diane & Minerve, six mâles & six femelles. Ces douze seuls, regardés comme grands Dieux, étoient représentés en statues d'or. Dans la suite on en imagina d'autres, auxquels on donna le nom de demi-Dieux, qui n'étoient pas connus du temps d'Hérodote, ou du moins dont il ne fait pas mention sous ce titre. Leurs figures étoient sculptées en bois, ou en pierre, ou en terre. Le même Hérodote dit (*a*) que les Egyptiens imposerent les premiers ces douze noms, & que les Grecs les reçurent d'eux.

Les premiers des Grecs qui passerent en Egypte,

(*a*) In Euterp. c. 50.

ſont, ſuivant Diodore de Sicile, Orphée, Muſée, Mélampe, & les autres dont nous avons parlé dans le Livre précédent. Ils y puiſerent les principes de la Philoſophie & des autres ſciences, & les tranſporterent dans leur pays, où ils les enſeignerent de la maniere dont ils les avoient appriſes; c'eſt-à-dire, ſous le voile des allégories & des fables. Orphée y trouva le ſujet de ſes Hymnes ſur les Dieux, & ſes Orgies (*a*). Que ces ſolemnités tirent leur origine de l'Egypte, c'eſt un fait dont conviennent également les Mythologues & les Antiquaires, & qu'on n'a pas beſoin de prouver. Ce Poëte introduiſit dans le culte de Denys les mêmes cérémonies qu'on obſervoit dans le culte d'Oſiris. Celles de Cérès ſe rapportoient à celles d'Iſis. Il fit mention le premier des peines des impies, des Champs-Elyſées, & fit naître l'uſage des ſtatues. Il feignit que Mercure étoit deſtiné à conduire les ames des défunts; & devint l'imitateur des Egyptiens dans une infinité d'autres fictions.

Lorſque les Grecs virent que Pſamméticus protégeoit les étrangers, & qu'ils pourroient voyager en Egypte ſans riſque de leur vie ou de leur liberté, ils y aborderent en aſſez grand nombre, les uns pour ſatisfaire leur curioſité ſur les merveilles qu'ils avoient appriſes de ce pays-là, les autres pour s'inſtruire. Orphée, Muſée, Linus, Mélampe & Homere y paſſerent ſucceſſivement. Ces cinq, avec Héſiode, furent les propagateurs des Fables dans la Grece, par les Poëmes pleins

(*a*) M. l'Abbé Banier, Myth. T. II. p. 273.

des fictions qu'ils y répandirent. Sans doute que ces grands hommes n'auroient pas adopté & répandu de sang froid tant d'absurdités apparentes, s'ils n'avoient au moins soupçonné un sens caché, raisonnable, & un objet réel enveloppé dans ces ténebres. Auroient-ils, par dérision & malicieusement, voulu tromper les Peuples ? & s'ils pensoient sérieusement que ces personnages étoient des Dieux, qu'ils devoient représenter comme des modeles de perfection & de conduite, leur auroient-ils attribué des adulteres, des incestes, des parricides, & tant d'autres crimes de toute espece ? Le ton sur lequel Homere en parle suffit pour donner à entendre quelles étoient ses idées à cet égard. Il est donc bien plus probable qu'ils ne présentoient ces fictions que comme des symboles & des allégories, qu'ils voulurent rendre plus sensibles en personnifiant & déifiant les effets de la Nature. Ils assignerent en conséquence un office particulier à chacun de ces personnages déifié, réservant seulement l'Empire universel de l'Univers à un seul & unique vrai Dieu. Orphée s'explique assez clairement là-dessus, en disant que tous ne sont qu'une même chose comprise sous divers noms. Car tels sont ses termes : « Le Messager interprete Cyllenien est à tous. Les Nymphes sont l'eau ; Cérès » les grains ; Vulcain est le feu ; Neptune la » mer ; Mars la guerre ; Vénus la paix ; Thémis » la justice ; Apollon, dardant ses fleches, est le » même que le Soleil rayonnant, soit que cet » Apollon soit regardé comme agissant de loin » ou de près, soit comme Devin, Augure, ou

» comme le Dieu d'Epidaure, qui guérit les ma» ladies. Toutes ces choses ne sont qu'une, » quoiqu'elles aient plusieurs noms. » Hermésianax dit que Pluton, Persephone, Cérès, Vénus & les Amours, les Tritons, Nérée, Thétis, Neptune, Mercure, Junon, Vulcain, Jupiter, Pan, Diane & Phébus ne sont que le même Dieu.

Tous les offices de la Nature devinrent donc des Dieux entre leurs mains; mais des Dieux soumis à un seul Dieu suprême, suivant ce qu'ils en avoient appris en Egypte. Ces différens attributs de la Nature regardoient cependant des effets particuliers, ignorés du Peuple, & connus seulement des Philosophes.

Si quelques-unes de ces fictions eurent l'Univers en général pour objet, on ne sauroit nier que le plus grand nombre n'ait eu une application particuliere; & plusieurs d'entr'elles sont si spécialement déterminées, qu'on ne sauroit s'y méprendre. Il suffit de passer les principales en revue, pour mettre en état de porter son jugement sur les autres. Je parlerai donc en premier lieu de l'expédition de la Toison d'or: des pommes d'or du jardin des Hespérides, & quelques autres qui manifestent plus clairement que l'intention des Auteurs de ces fictions étoit d'y envelopper les mysteres de l'Art Hermétique.

Orphée est le premier qui ait fait mention de l'expédition de la Toison d'or, si l'on veut admettre les ouvrages d'Orphée comme appartenant à ce premier des Poëtes Grecs; mais je n'entre pas dans cette discussion des Savans: que

ces ouvrages ſoient vrais ou ſuppoſés, peu m'importe ; il me ſuffit qu'ils ſoient partis d'une plume très-ancienne, ſavante, & au fait des myſteres des Egyptiens & des Grecs. S. Juſtin en ſon *Parenet*; Lactance, & S. Clément d'Alexandrie, dans ſon Diſcours aux Gentils, parlent d'Orphée ſur ce ton-là.

Ce Poëte a donné à cette fiction un air d'hiſtoire qui l'a fait regarder comme telle par nos Mythologues modernes mêmes, malgré l'impoſſibilité où ils ſe trouvent d'en ajuſter les circonſtances. Ils ont mieux aimé y échouer, que d'y voir le ſens caché & myſtérieux qu'elle préſente, & que l'Auteur même a manifeſté aſſez viſiblement en citant, dans le cours de cette fiction, quelques autres de ſes ouvrages ; ſavoir, un Traité des petites pierres, & un autre de l'*antre de Mercure comme ſource de tous les biens.* Il eſt aiſé de voir de quel Mercure il entend parler, puiſqu'il le préſente comme faiſant partie de l'objet que ſe propoſoit Jaſon dans la conquête de la Toiſon d'or.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire de la conquête de la Toiſon d'or.

IL y a peu d'Auteurs anciens qui ne parlent de cette fameuſe conquête. Elle a exercé l'eſprit de nos Savans, qui ont fait beaucoup de diſſertations ſur ce ſujet ; & M. l'Abbé Banier, qui

en a inféré plusieurs dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, regarde ce fait comme si constant, qu'on ne peut, dit il (a), le détacher de l'histoire ancienne de la Grece, sans renverser presque toutes les généalogies de ce temps-là. Nous avons un Poëme là dessus sous le nom d'Orphée; mais Vossius prétend que ce Poëte n'en est pas l'Auteur, & que ce Poëme n'est pas plus ancien que Pisistrate (b). On l'attribue à Onomacrite, & l'on dit qu'il fut composé vers la 55e. Olympiade. Il pourroit bien se faire que cet Onomacrite n'en fût pas l'Auteur, mais seulement le restaurateur, ou qu'il en eût recueilli tous les fragmens dispersés, comme Aristarque ceux d'Homere. Apollonius de Rhodes en composa un sur la même matiere vers le temps des premiers Ptolomées. Pindare en fait un assez long détail dans la quatrieme Olympique, & dans la troisieme Isthmique; beaucoup d'autres Poëtes font de fréquentes allusions à cette conquête. Mais ce qui prouve l'antiquité de cette fable, c'est qu'Homere en dit deux mots dans le douzieme Livre de l'Odyssée. M. l'Abbé Banier trouve une erreur dans cet endroit de ce dernier Poëte, & dit qu'il fait parler Circé de certaines roches errantes comme situées sur le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, & qu'elles sont en effet à l'entrée du Pont-Euxin. Pour ajuster cette expédition aux idées de M. l'Abbé Banier, ces

(a) Mytholog. T. III. p. 198.

(b) Quæ verò nunc Orphei nomen ferunt, non sunt antiquiora Pisistrati temporibus. Vossius de Poëtis Græcis & Latinis, *cap.* 9.

roches ne sauroient à la vérité se trouver au lieu marqué dans Homere ; mais j'aurois cru qu'il étoit plus à propos de chercher les moyens d'accorder M. l'abbé Banier avec Homere, que d'accuser ce Poëte d'erreur, pour éluder les difficultés que cet endroit faisoit naître. Il est aisé de se tirer d'embarras quand on a recours à de semblables ressources. Homere avoit sans doute ses raisons pour placer là ces roches errantes ; car la plupart des erreurs que l'on trouve dans ce Poëte, & dans les autres inventeurs des fables, semblent y être mises avec affectation, comme pour indiquer à la postérité que ce sont des fictions pures qu'ils débitent, & non de véritables histoires. Les lieux que l'on fait parcourir aux Argonautes, les endroits où on les fait aborder sont si éloignés de la route qu'ils auroient dû & pu tenir ; il y a même une impossibilité si manifeste qu'ils aient tenu celle dont Orphée parle, qu'on voit clairement que l'intention de ce Poëte n'étoit que de raconter une fable.

Les difficultés qui se présentent en foule à un Mythologue qui veut trouver une véritable histoire dans cette fiction, n'ont pas rebuté la plupart des Savans. Eustathe (*a*) parmi les Anciens, l'a regardé comme une expédition militaire, laquelle, outre l'objet de la Toison d'or, c'est-à-dire, selon lui, le recouvrement des biens que Phryxus avoit emportés dans la Colchide, avoit encore d'autres motifs, comme celui de trafiquer sur les côtes du Pont-Euxin, & d'y établir quel-

(*a*) Sur le vers 686 de Denys Perigete.

ques colonies pour en aſſurer le commerce. Ceux qui ont voulu ramener la plupart des Fables anciennes à l'Hiſtoire ſainte, comme le P. Thomaſſin & M. Huet, ſe ſont imaginés y voir l'hiſtoire d'Abraham, d'Agar & de Sara, de Moyſe & de Joſué. En ſuivant de pareilles idées, il n'eſt point de fables, ſi palpablement fables qu'elles ſoient, qu'on ne puiſſe y faire venir.

Euſtathe, pour accréditer ſon ſentiment, dit qu'il y avoit un nombre de vaiſſeaux réunis en une flotte, dont la Navire Argo en étoit comme l'Amiral; mais que les Poëtes n'ont parlé que d'un ſeul vaiſſeau, & n'ont nommé que les ſeuls chefs de cette expédition. Je ne penſe pas qu'on en croie cet Auteur ſur ſa parole, puiſqu'il n'en a d'autre garant que la raiſon de convenance, qui exigeoit que les choſes fuſſent ainſi pour que ſon ſentiment pût ſe ſoutenir. M. l'Abbé Banier, qui ſuit aſſez bien Eutaſthe dans ce genre de preuves, décide hardiment que cette expédition n'eſt point le myſtere du grand œuvre. A-t-il prononcé avec connoiſſance de cauſe? avoit-il lu les Philoſophes? avoit-il même du grand œuvre l'idée qu'il faut en avoir? Je répondrois bien qu'il n'en connoiſſoit que le nom, mais nullement les principes.

Pour donner une idée juſte de cette fiction, il faudroit prendre la choſe dès ſon origine, expliquer comment cette prétendue Toiſon d'or fut portée dans la Colchide, & faire toute l'hiſtoire d'Athamas, d'Ino, de Nephelé, d'Hellé & de Phryxus, de Léarque & de Mélicerte; mais comme nous aurons occaſion d'en parler dans le

quatrieme Livre, en expliquant les Jeux Isthmiques, nous entrerons seulement dans le détail de cette expédition, en suivant ce qu'Orphée & Apollonius en ont rapporté.

Jason eut pour pere Eson, Créthéus pour ayeul, Eole pour bisayeul, & Jupiter pour trisayeul. Sa mere fut Polimede, fille d'Autolycus, d'autres disent Alcimede ; ce qui convient également pour le fond de l'histoire, suivant mon systême. Tyro, fille de Salmonée, élevée par Créthéus, frere de celui-ci, plut à Neptune, & en eut Nélée & Pélias ; elle ne laissa pas ensuite d'épouser Créthéus son oncle, dont elle eut trois fils, Eson, Pherès & Amithaon. Créthéus bâtit la ville d'Iolcos, dont il fit la capitale de ses Etats, & laissa en mourant la couronne à Eson. Pélias, à qui Créthéus n'avoit point donné d'établissement, comme ne lui appartenant pas, se rendit puissant par ses intrigues, & détrôna Eson. Jason qui vint au monde sur ces entrefaites, donna de la jalousie & de l'inquiétude à Pélias, qui chercha en conséquence tous les moyens de le faire périr. Mais Eson, avec son épouse, ayant pénétré les mauvais desseins de l'usurpateur, porterent le jeune Jason, qui s'appeloit alors Diomede, dans l'antre de Chiron, fils de Saturne & de la Nymphe Philyre, qui habitoit sur le Mont-Pélion, & lui confierent son éducation. Le Centaure passoit pour l'homme le plus sage & le plus habile de son temps. Jason y apprit la Médecine & les Arts utiles à la vie.

Ce jeune Prince, devenu grand, s'introduisit dans la Cour d'Iolcos, après avoir exécuté de

point en point tout ce que l'Oracle lui avoit prefcrit. Pélias ne douta pas que Jafon ne s'acquît bientôt la faveur du Peuple & des Grands. Il en devint jaloux, & ne cherchant qu'un honnête prétexte pour s'en défaire, il lui propofa la conquête de la Toifon d'or, perfuadé que Jafon ne refuferoit pas une occafion fi favorable d'acquérir de la gloire. Pélias, qui en connoiffoit tous les rifques, penfoit qu'il y périroit. Jafon prévoyoit lui-même tous les dangers qu'il avoit à courir. La propofition fut néanmoins de fon goût, & fon grand courage ne lui permit pas de ne point l'accepter.

Il difpofa donc tout pour cet effet, & fuivant les confeils de Pallas, il fit conftruire un vaiffeau, auquel il mit un mât fait d'un chêne parlant de la forêt de Dodone. Ce vaiffeau fut nommé la Navire Argo ; & les Auteurs ne font pas d'accord fur le motif qui le fit nommer ainfi. Apollonius, Diodore de Sicile, Servius & quelques autres prétendent que ce nom lui fut donné, parce qu'Argus en propofa le deffein ; & l'on varie encore beaucoup fur cet Argus, les uns le prenant pour le même que Junon employa à la garde d'Io, fils d'Areftor ; mais Méziriac (*a*) veut qu'on life dans Apollonius de Rhodes, *fils d'Alector*, au lieu de *fils d'Areftor.* Sans entrer dans le détail des différens fentimens au fujet de la dénomination de ce vaiffeau, que l'on peut voir dans plufieurs Auteurs, je dirai feulement qu'il fut conftruit du bois du Mont-Pélion, fuivant l'opinion la plus commune des Anciens.

(*a*) Sur l'Ep. d'Hypfiphile à Jafon.

Ptolémée Epheſtion dit, au rapport de Photius, qu'Hercule lui-même en fut le conſtructeur. La raiſon que M. l'Abbé Banier apporte pour rejeter cette opinion, n'eſt point du tout concluante à cet égard. Quant à la forme de ce vaiſſeau, les Auteurs ne ſont pas plus d'accord entre eux. Les uns diſent qu'il étoit long, les autres rond; ceux-là, qu'il avoit vingt-cinq rames de chaque côté; ceux-ci qu'il en avoit trente; mais on convient en général qu'il n'étoit pas fait comme les vaiſſeaux ordinaires. Orphée & les plus anciens Auteurs qui en ont parlé, n'ayant rien dit de cette forme, tout ce que les autres en rapportent n'eſt fondé que ſur des conjectures.

Toutes les circonſtances de cette expédition prétendue ſouffrent contradiction. On varie & ſur le Chef & ſur le nombre de ceux qui l'accompagnerent. Quelques-uns aſſurent qu'Hercule fut d'abord choiſi pour Chef, & que Jaſon ne le devint qu'après qu'Hercule eut été abandonné dans la Troade, où il étoit deſcendu à terre pour aller chercher Hylas. D'autres prétendent qu'il n'eut aucune part à cette entrepriſe; mais le ſentiment ordinaire eſt qu'il s'embarqua avec les Argonautes. Quant au nombre de ceux-ci, on ne peut rien établir de certain, puiſque des Auteurs en nomment dont les autres ne font aucune mention. On en compte communément cinquante, tous d'origine divine. Les uns fils de Neptune, les autres de Mercure, de Mars, de Bacchus, de Jupiter. On peut en voir les noms & l'hiſtoire abrégée dans le Tome troiſieme de la Mythologie de M. l'Abbé Banier, page 211 & ſuiv. où il

explique le tout conformément à ſes idées, & décide à ſon ordinaire qu'il faut rejeter ce qu'il ne peut y ajuſter. Il admet, par exemple, dans le nombre de ces Argonautes, Acaſte, fils de Pélias, & Nélée, frere de celui-ci. Y a-t-il apparence, ſi cette expédition étoit un fait véritable, qu'on eût ſuppoſé que Pélias, perſécuteur & ennemi juré de Jaſon; ce Pélias même qui n'engageoit ce neveu dans cette expédition périlleuſe, que parce qu'il regardoit ſa perte comme aſſurée, eût permis à Acaſte de l'y accompagner, lui qui ne cherchoit à faire périr Jaſon que pour conſerver la couronne à ce fils? On ne manqueroit pas de raiſon pour en rejeter d'autres que ce ſavant Mythologue admet ſur la foi d'autres Auteurs; & il ſeroit aiſé de prouver qu'ils ne pouvoient s'y être trouvés, ſuivant le ſyſtême de ce Savant; mais il faudroit une diſcuſſion qui n'entre pas dans mon plan.

Lorſque tout fut prêt pour le voyage, la troupe de Héros s'embarqua, & le vent étant favorable on mit à la voile; on aborda en premier lieu à Lemnos, afin de ſe rendre Vulcain favorable. Les femmes de cette Iſle ayant, dit-on, manqué de reſpect à Vénus, cette Déeſſe, pour les en punir, leur avoit attaché une odeur inſupportable, qui les rendit mépriſables aux hommes de cette Iſle. Les Lemniennes piquées complotterent entr'elles de les aſſaſſiner tous pendant leur ſommeil. La ſeule Hypſiphile conſerva la vie à ſon pere Thoas, qui pour lors étoit Roi de l'Iſle. Jaſon s'acquit les bonnes graces d'Hypſiphile, & en eut des enfans.

Au sortir de Lemnos, les Tyrréniens leur livrerent un sanglant combat, où tous ces Héros furent blessés, excepté Glaucus qui disparut, & fut mis au nombre des Dieux de la mer (a). Delà ils tournerent vers l'Asie, aborderent à Marsias, à Cius, à Cyzique, en Ibérie : ils s'arrêterent ensuite dans la Bébrycie, qui étoit l'ancien nom de la Bithynie, s'il faut en croire Servius (b). Amycus qui y regnoit, avoit coutume de défier au combat du ceste ceux qui arrivoient dans ses Etats. Pollux accepta le défi, & le fit périr sous ses coups. Nos voyageurs arriverent après cela vers les Syrtes de la Lybie, par où l'on va en Egypte. Le danger qu'il y avoit à traverser ces Syrtes, fit prendre à Jason & à ses compagnons le parti de porter leur vaisseau sur leurs épaules pendant douze jours, à travers les déserts de la Lybie ; au bout duquel temps ayant retrouvé la mer, ils le remirent à flots. Ils furent aussi rendre visite à Phinée, Prince aveugle, & sans cesse tourmenté par les Harpies, dont il fut délivré par Calais & Zethès, enfans de Borée, qui avoient des ailes. Phinée, devin & plus clairvoyant des yeux de l'esprit que de ceux du corps, leur indiqua la route qu'ils devoient tenir. Il faut, leur dit-il, aborder premierement aux Isles Cyanées, (que quelques-uns ont appelées *Symplegades*, ou écueils qui s'entre-heurtent). Ces Isles jettent beaucoup de feu ; mais vous éviterez le danger en y envoyant une colombe. Vous passerez de-là

(a) Pausis dans Athen. l. 7. c. 12.
(b) Sur le 5e. liv. de l'Enéide. v. 373.

en Bithynie, & laisserez à côté l'Isle Thyniade. Vous verrez Mariandynos, Achéruse, la Ville des Enetes, Carambim, Halym, Iris, Thémiscyre, la Cappadoce, les Calybes, & vous arriverez enfin au fleuve Phasis, qui arrose la terre de Circée, & de-là en Colchide où est la Toison d'or. Avant d'y arriver les Argonautes perdirent leur Pilote Tiphis, & mirent Ancée à sa place.

Toute la troupe débarqua enfin sur les terres d'Ætes, fils du Soleil & Roi de Colchos, qui leur fit un accueil très-gracieux. Mais comme il étoit extrêmement jaloux du trésor qu'il possédoit, lorsque Jason parut devant lui, & qu'il eut été informé du motif qui l'amenoit, il parut consentir de bonne grace à lui accorder sa demande; mais il lui fit le détail des obstacles qui s'opposoient à ses desirs. Les conditions qu'il lui prescrivit étoient si dures, qu'elles auroient été capables de faire désister Jason de son dessein. Mais Junon qui chérissoit Jason, convint avec Minerve qu'il falloit rendre Médée amoureuse de ce jeune Prince, afin qu'au moyen de l'art des enchantemens dont cette Princesse étoit parfaitement instruite, elle le tireroit des périls où il s'exposeroit pour réussir dans son entreprise. Médée prit en effet un tendre intérêt à Jason; elle lui releva le courage, & lui promit tous les secours qui dépendoient d'elle, pourvu qu'il s'engageât à lui donner sa foi.

La Toison d'or étoit suspendue dans la forêt de Mars, enceinte d'un bon mur, & l'on ne pouvoit y entrer que par une seule porte gardée par un horrible Dragon, fils de Typhon & d'E-

chidna. Jaſon devoit mettre ſous le joug deux Taureaux, préſent de Vulcain, qui avoient les pieds & les cornes d'airain, & qui jetoient des tourbillons de feu & de flammes par la bouche & les narines; les atteler à une charrue, leur faire labourer le champ de Mars, & y ſemer les dents du Dragon, qu'il falloit avoir tué auparavant. Des dents de ce Dragon ſemées devoient naître des hommes armés, qu'il falloit exterminer juſqu'au dernier, & que la Toiſon d'or ſeroit ainſi la récompenſe de ſa victoire.

Jaſon apprit de ſon amante quatre moyens pour réuſſir. Elle lui donna un onguent dont il s'oignit tout le corps, pour ſe préſerver contre le venin du Dragon, & le feu des Taureaux. Le ſecond fut une compoſition ſomnifere qui aſſoupiroit le Dragon ſi-tôt que Jaſon la lui auroit jetée dans la gueule. Le troiſieme une eau limpide pour éteindre le feu des Taureaux; le quatrieme enfin une médaille, ſur laquelle le Soleil & la Lune étoient repréſentés.

Dès le lendemain Jaſon muni de tout cela ſe préſente devant le Dragon, lui jette la compoſition enchantée; il s'aſſoupit, s'endort, devient enflé & creve. Jaſon lui coupe la tête, & lui arrache les dents. A peine a-t-il fini que les Taureaux viennent à lui, en faiſant jaillir une pluie de feu. Il s'en garantit en leur jetant ſon eau limpide. Ils s'apprivoiſent à l'inſtant; Jaſon les ſaiſit, les met ſous le joug, laboure le champ, & y ſeme les dents du Dragon. Tout auſſi-tôt il en voit ſortir des combattans; mais ſuivant toujours les bons conſeils de Médée, il s'en éloigne

un peu, leur jette une pierre qui les met en fureur; ils tournent leurs armes les uns contre les autres, & s'entretuent tous. Jaſon délivré de tous ces périls, court ſe ſaiſir de la Toiſon d'or, revient victorieux à ſon vaiſſeau, & part avec Médée, pour retourner dans ſa patrie.

Telle eſt en abrégé la narration d'Orphée, ou, ſi l'on veut, d'Onomacrite. M. l'Abbé Banier dit que l'Argonaute Orphée avoit écrit une relation de ce voyage en langue Phénicienne. Je ne vois pas ſur quoi ce Mythologue fonde cette ſuppoſition. Orphée n'étoit pas Phénicien; il accompagnoit des Grecs, & il écrivoit pour des Grecs. Brochart lui aura ſans doute fourni cette idée, parce qu'il prétendoit trouver l'explication de ces fictions dans l'étymologie des noms Phéniciens. Mais ce ſyſtême ne peut avoir lieu à l'égard de l'expédition des Argonautes, dont tous les noms ſont Grecs & non Phéniciens. Si Onomacrite a fait ſon Poëme Grec ſur le Poëme Phénicien d'Orphée, & qu'il n'entendît pas cette derniere langue, comme le prétend M. l'Abbé Banier, Onomacrite aura-t-il pu ſuivre Orphée? Si l'on me préſentoit un Poëme Chinois que je n'entendiſſe pas, pourrois-je le traduire ou l'imiter?

La relation d'Apollonius de Rhodes, & celle de Valerius Flaccus ne different gueres de celle d'Orphée; mais pluſieurs Anciens y ont ajouté des circonſtances qu'il eſt inutile de rapporter. Ceux qui ont lu ces Auteurs y ont vu que Médée, en ſe ſauvant avec Jaſon, maſſacra ſon frere Abſyrthe, le coupa en morceaux, & répandit ſes membres ſur la route, pour retarder les pas de ſon pere,

pere, & de ceux qui la poursuivoient; qu'étant arrivée dans le pays de Jason, elle rajeunit Eson, pere de son amant, & fit beaucoup d'autres prodiges. Ils y auront lu que Phryxus traversa l'Hellespont sur un Bélier, arriva à Colchos, y sacrifia ce Bélier à Mercure, & en suspendit la Toison, dorée par ce Dieu, dans la forêt de Mars; qu'enfin de tous ceux qui entreprirent de s'en emparer, Jason fut le seul à qui Médée prêta son secours, sans lequel on ne pouvoit réussir.

Avant d'entrer dans le détail des explications Hermétiques de cette fiction, voyons en peu de mots ce qu'en ont pensé quelques Savans accrédités. Le plus grand nombre l'a regardée comme la relation d'une expédition réelle, qui contribuoit beaucoup à éclaircir l'histoire d'un siecle, dont l'étude est accompagnée de difficultés sans nombre. M. le Clerc (*a*) l'a prise pour le récit d'un simple voyage de Marchands Grecs, qui entreprirent de trafiquer sur les côtes Orientales du Pont-Euxin. D'autres prétendent que Jason fut à Colchos pour revendiquer les richesses réelles que Phryxus y avoit emportées; d'autres enfin que c'est une allégorie. Plusieurs ont imaginé que cette prétendue Toison d'or devoit s'entendre de l'or des mines emporté par les torrens du pays de Colchos, que l'on ramassoit avec des toisons de Bélier; ce qui se pratique encore aujourd'hui en différens endroits. Strabon est de ce dernier sentiment. Mais Pline pense avec Varron que les belles laines de ce pays-là ont donné lieu à

(*a*) Bibliot. Univ. c. 21.

ce voyage, & aux fables que l'on en a faites. Palephate, qui vouloit expliquer tout à ſa fantaiſie, a imaginé que ſous l'emblême de la Toiſon d'or, on avoit voulu parler d'une belle ſtatue de ce métal, que la mere de Pélops avoit fait faire, & que Phryxus avoit emportée avec lui dans la Colchide. Suidas croit que la Toiſon d'or étoit un livre de parchemin qui contenoit l'Art Hermétique, ou le ſecret de faire de l'or. Tollius a voulu, dit M. l'Abbé Banier, faire revivre cette opinion, & a été ſuivi par tous les Alchymiſtes. Il eſt vrai que Jacques Tollius dans ſon Traité *Fortuita*, a adopté ce ſentiment; mais M. l'Abbé Banier, en diſant que tous les Alchymiſtes penſent comme lui, donne une preuve bien convaincante qu'il n'a pas lu les ouvrages des Philoſophes Hermétiques, qui regardent la fable de la Toiſon d'or, non pas comme Suidas & Tollius, mais comme une allégorie du grand œuvre, & de ce qui ſe paſſe dans le cours des opérations de cet Art. On en ſera convaincu ſi l'on veut prendre la peine de lire les ouvrages de Nicolas Flamel, d'Augurelle, de d'Eſpagnet, de Philalethe, &c. Quelques Auteurs ont tenté de donner à cette fable un ſens purement moral; mais ils ont échoué: d'autres enfin forcés par l'évidence ont avoué que c'étoit une allégorie faite pour expliquer les ſecrets de la Nature, & les opérations de l'Art Hermétique; Noël le Comte eſt de ce ſentiment (*a*), quant à cette fiction, ſans cependant l'admettre pour les autres. Euſtathius

(*a*) Mythol. l 6. c. 8.

parmi les Anciens l'explique de la même ſorte dans des notes ſur Denis le Géographe.

Examinons légérement ces différentes opinions, le Lecteur pourra juger enſuite quelle eſt la mieux fondée. Quelque différentes & extravagantes que ſoient, au moins en apparence, les relations des Auteurs, tant de l'allée que du retour des Argonautes, on prétend tirer de l'exiſtence réelle de ces lieux qu'on leur fait parcourir une preuve de la réalité de cette expédition. De graves Hiſtoriens les ont en conſéquence adoptées en tout ou en partie, tels qu'Hétacée de Milet, Timagete, Timée, &c. Strabon même, qui n'y ajoute pas foi, fait mention des monumens trouvés dans les lieux cités par les Poëtes. Mais ne ſait-on pas qu'une fiction, un roman, n'ont de grace qu'autant que ce qu'ils mettent ſur la ſcene approche du vrai? Le vraiſemblable les fait prendre pour des hiſtoires; ſans cette qualité, on n'y verroit qu'une fable pure, auſſi puérile & auſſi inſipide que les Contes des Fées. L'exiſtence réelle des lieux de ces pays-là ne ſauroit d'ailleurs former une preuve, pas même une préſomption pour établir la réalité de cette hiſtoire; puiſque Diodore de Sicile (*a*) aſſure poſitivement que la plupart des lieux de la Grece ont tiré leurs noms de la doctrine de Muſée, d'Orphée, &c. Or la doctrine de ces Poëtes étoit celle qu'ils apprirent des Prêtres d'Egypte; & l'on a vu ci-devant que celles des Prêtres d'Egypte étoit la Philoſophie d'Hermès, ou l'Art ſacerdotal, appelé depuis l'Art Hermétique.

(*a*) Liv. 2. ch. 6.

Mais ce qui prouve clairement que l'hiſtoire des Argonautes n'eſt pas véritable, c'eſt que le temps, les perſonnes & leurs actions, jointes aux circonſtances qu'on en rapporte, ne ſont point du tout conformes à la vérité. Si l'on fait attention au temps, il ſera aiſé de voir combien ſe ſont trompés ceux qui ont voulu en déterminer l'époque. Les Savans ont trouvé un ſi grand embarras à ce ſujet, qu'ils n'ont pu s'accorder entr'eux. Preſque tous ont pris pour point fixe l'événement de la guerre de Troye, parce qu'Homere dans ſon Iliade nomme quelques-uns de ces guerriers, ou leurs fils, ou leurs petits-fils comme ayant aſſiſtés à cette ſeconde expédition. Mais pour avoir un pôle fixe, avec lequel on pût faire comparaiſon, il eût fallu que l'époque même de la guerre de Troye fût déterminée; ce qui n'eſt pas, comme nous le démontrerons dans le ſixieme livre. Ces deux époques étant donc auſſi incertaines l'une que l'autre, elles ne peuvent ſe ſervir de preuves réciproques; & tous les raiſonnemens que nos Savans font en conſéquence, tombent d'eux-mêmes. Toute l'érudition que l'on étale à ce ſujet, n'eſt que de la poudre que l'on nous jette devant les yeux. Que Caſtor & Pollux, Philoctete, Euryalus, Neſtor, Aſcalaphus, Jalmenus & quelques autres ſoient ſuppoſés s'être trouvés aux deux expéditions, on prouveroit tout au plus par-là qu'elles ne furent pas beaucoup éloignées l'une de l'autre; mais cela n'en détermineroit pas l'époque préciſe. Les uns, avec Euſebe, mettent entre ces deux événemens une diſtance de 96 ans; les autres, avec

Scaliger, en comptent ſeulement 20; &M. l'abbé Banier, pour partager le différend, ne met qu'environ 35 ans.

Apollodore fait mourir Hercule 53 ans avant la guerre de Troye *(a)*. Hérodote ne compte qu'environ 400 ans depuis Homere juſqu'à lui, & près de 500 depuis Hercule juſqu'à Homere, quoiqu'il ne mette qu'environ 160 ans d'intervalle entre ce dernier & le ſiége de Troye. Hercule, ſuivant Hérodote, ſeroit mort plus de 300 ans avant ce ſiége; il faut donc en conclure qu'Hercule ayant été du nombre des Argonautes, cette expédition doit avoir précédé de 300 ans la priſe de Troye. Mais, ſuivant ce calcul, comment quelques-uns des Argonautes, ou leurs fils auroient-ils pu ſe trouver à cette derniere expédition? Hélene, qu'on dit en avoir été le ſujet, eût été alors une beauté bien ſurannée, & peu capable d'être la récompenſe du jugement de Pâris. Cette difficulté a paru ſi difficile à lever, que quelques Anciens, pour ſe tirer d'embarras, ont imaginé qu'Hélene, comme fille de Jupiter, étoit immortelle. Tous les Argonautes étant fils de quelque Dieu, ou deſcendus d'eux, ne pouvoient-ils pas avoir eu le même privilege? Hérodote parle à la vérité de ce ſiége de Troye; mais les difficultés & les objections qu'il ſe fait à lui-même ſur ſa réalité, & les réponſes qu'il y donne, prouvent aſſez qu'il ne le croyoit pas véritable. Nous diſcuterons tout cela dans le ſixieme livre.

(a) Clem. d'Alex. Strom. l. 1.

Une autre difficulté non moins difficile à résoudre, se présente dans Théſée & ſa mere Æthra. Théſée avoit enlevé Ariadne, & l'abandonna dans l'Iſle de Naxo, où Bacchus l'ayant épouſée, en eut Thoas, qui devint Roi de Lemnos & pere d'Hypſiphile, qui reçut Jaſon dans cette Iſle; Théſée eut donc pu alors avoir été l'ayeul d'Hypſiphile, Æthra ſa biſayeule. Comment celle-ci aura-t-elle pu ſe trouver eſclave d'Héleue dans le temps de la priſe de Troye? Il n'eſt pas poſſible d'accorder tous ces faits, en n'admettant même avec M. l'Abbé Banier que 35 ans de diſtance entre ces deux événemens.

Théſée avoit au moins 30 ans, lorſqu'il entreprit le voyage de l'Iſle de Crete, pour délivrer ſa patrie du tribut qu'elle payoit à Minos; puiſqu'il avoit déja fait preſque toûtes les grandes actions qu'on lui attribue; & qu'il avoit été reconnu Roi d'Athenes. Æthra devoit par conſéquent en avoir au moins 45. Depuis ce voyage de Théſée juſqu'à celui des Argonautes, il doit s'être écoulé environ 40 ans; puiſque Thoas naquit d'Ariadne, devint grand, regna même dans l'Iſle de Lemnos, & eut entr'autres enfans Hypſiphile, qui regnoit dans cette Iſle, lorſque Jaſon y aborda. Les Auteurs diſent même que Jaſon racontoit à Hypſiphile l'hiſtoire de Théſée, comme une hiſtoire du vieux temps.

Nouvelle difficulté. Toute l'Antiquité convient que Théſée, âgé au moins de cinquante ans, & déja célebre par mille belles actions, ayant appris des nouvelles de la beauté d'Hélene, réſolut de l'enlever. Il falloit bien qu'elle fût

nubile, puiſque d'anciens Auteurs aſſurent que Théſée, après l'avoir enlevée, la laiſſa groſſe entre les mains de ſa mere Æthra; d'où elle fut enſuite retirée par ſes freres Caſtor & Pollux. Ce fait doit avoir néceſſairement précédé la conquête de la Toiſon d'or, à laquelle ces deux freres aſſiſterent. Que nos Mythologues levent toutes ces difficultés, & tant d'autres qu'il ſeroit aiſé de leur faire. Et quand même ils en viendroient à bout d'une maniere à ſatisfaire les eſprits les plus difficiles, pourroient-ils ſe flatter d'avoir déterminé l'époque préciſe du voyage des Argonautes? Loin que M. l'Abbé Banier dans ſes Mémoires préſentés à l'Académie des Belles-Lettres, & dans ſa Mythologie, ait touché le but à cet égard, il ſemble n'avoir écrit que pour rendre cet événement plus douteux.

Venons à la choſe même. Peut-on regarder comme une hiſtoire véritable, un événement qui ne ſemble avoir été imaginé que pour amuſer des enfans? Perſuadera-t-on à des gens ſenſés que l'on ait conſtruit un vaiſſeau de chênes parlans; que des Taureaux jettent des tourbillons de feu par la bouche & les narines; que des dents d'un Dragon ſemées dans un champ labouré, il en naiſſe auſſi-tôt des hommes armés qui s'entretuent pour une pierre jetée au milieu d'eux; enfin tant d'autres puérilités qui font ſans exception toutes les circonſtances de cette célebre expédition? Y en a-t-il une ſeule en effet qui ne ſoit marquée au coin de la Fable, & d'une Fable même aſſez mal concertée, & très-inſipide, ſi l'on ne l'enviſage pas dans un point de vue allé-

gorique ? C'eſt ſans doute ce qui a frappé ceux qui ont regardé cette relation comme une allégorie priſe des mines qu'on ſuppoſoit être dans la Colchide. Ils ont approché plus près du vrai, & plus encore ceux qui l'ont interprétée d'un livre de parchemin qui contenoit la maniere de faire de l'or. Mais quel eſt l'homme qui pour un tel objet voulût s'expoſer aux périls que Jaſon ſurmonta ? De quelle utilité pouvoient leur être les conſeils de Médée, ſes onguens, ſon eau, ſes pharmaques enchantés, ſa médaille du Soleil & de la Lune, &c ? Quel rapport avoient des Bœufs vomiſſant du feu, un Dragon gardien de la porte, des hommes armés qui ſortent de terre, avec un livre écrit en parchemin, ou de l'or que l'on ramaſſe avec des toiſons de Brebis ? Etoit-il donc néceſſaire que Jaſon (qui ſignifie Médecin) fût élevé pour cela ſous la diſcipline de Chiron ? Quelle relation auroit encore avec cela le rajeuniſſement d'Eſon par Médée après cette conquête ?

Je ſais que les Mythologues ſe ſont efforcés de donner des explications à toutes ces circonſtances. On a expliqué le char de Médée traîné par deux Dragons, d'un vaiſſeau appelé Dragon ; & quand on n'a pu réuſſir à y donner un ſens même forcé, on a cru avoir tranché le nœud de la difficulté en diſant avec M. l'Abbé Banier (*a*) : *C'eſt encore ici une fiction dénuée de tout fondement.* Reſſource heureuſe ! pouvoit-on en imaginer une plus propre à faire diſparoître tout ce qui ſe trouve d'em-

(*a*) Mythol. T. III. p. 259.

barraſſant pour un Mythologue ? Mais eſt-elle capable de contenter un homme ſenſé, qui doit naturellement penſer que les Auteurs de ces fictions avoient ſans doute leurs raiſons pour y introduire toutes ces circonſtances ? Preſque toutes les explications données par les Mythologues, ou ne portent ſur rien, ou ſont imaginées pour éluder les difficultés.

Il eſt donc évident qu'on doit regarder la relation de la conquête de la Toiſon d'or comme une allégorie. Examinons chaque choſe en particulier. Quel fut Jaſon ? ſon nom, ſon éducation, & ſes actions l'annoncent aſſez. Son nom ſignifie Médecin, ἀπὸ τοῦ ἰᾶσθαι, & ἴασις guériſon. On le mit ſous la diſcipline de Chiron, le même qui prit ſoin auſſi de l'éducation d'Hercule & d'Achille, deux Héros, dont l'un ſe montra invincible à la guerre de Troye, & l'autre fait pour délivrer la terre des monſtres qui l'infeſtoient. Ainſi Jaſon eut deux maîtres, Chiron & Médée. Le premier lui donna les premieres inſtructions & la théorie ; le ſecond le guida dans la pratique par ſes conſeils aſſidus. Sans leur ſecours un Artiſte ne réuſſiroit jamais, & tomberoit d'erreurs en erreurs. Le détail que Bernard Tréviſan, & Denis Zachaire (a) font des leurs, ſeroit capable de faire perdre à un Artiſte l'eſpérance de parvenir à la fin de la pratique de cet Art, s'ils ne donnoient en même temps les avertiſſemens néceſſaires pour les éviter.

Jaſon étoit de la race des Dieux. Mais com

(a) Philoſ. des Métaux. Opuſcule.

ment a-t-il pu être élevé par Chiron, si Saturne, pere de celui ci, & Phyllire sa mere n'ont jamais existé en personne? On dit que Médée, épouse de Jason, étoit petite-fille du Soleil & de l'Océan, & fille d'Ætes, frere de Pasiphaé, & de Circé l'enchanteresse. Avouons que de tels parens convenoient parfaitement à Jason, pour toutes les circonstances des événemens de sa vie. Tout chez lui tient du divin, jusqu'aux compagnons mêmes de son voyage.

Il y a de plus bien des choses à observer dans cette fiction. La Navire Argo fut construite, selon quelques-uns, sur le Mont-Pélion, des chênes parlans de la forêt de Dodone; au moins y en mit-on un, soit pour servir de mât, soit à la poupe ou à la proue. Pallas ou la Sagesse présida à sa construction. Orphée en fut désigné le Pilote, avec Typhis & Ancée, suivant quelques Auteurs. Les Argonautes porterent ce Navire sur leurs épaules pendant douze jours à travers les déserts de la Libye. Jason s'étant mis à l'abri de la Navire Argo, qui tomboit de vétusté, fut écrasé, & périt sous ses ruines. La Navire enfin fut mise au rang des Astres.

Toutes ces choses indiquent évidemment qu'Orphée en fut le constructeur & le Pilote; c'est-à-dire, que ce Poëte se déclare lui-même pour Auteur de cette fiction, & qu'il plaça la Navire au rang des Astres, afin de mieux en conserver la mémoire à la postérité. S'il la gouverna au son de sa lyre, c'étoit pour donner à entendre qu'il en composa l'histoire en vers que l'on chantoit. Il la construisit suivant les conseils

de Pallas, parce que Minerve ou Pallas étoit regardée comme la Déesse des Sciences, & qu'il ne faut point, comme on dit, se mettre en tête de vouloir rimer malgré Minerve. Le chêne qu'on employa à la construction de ce Navire, est le même que celui contre lequel Cadmus tua le serpent qui avoit dévoré ses compagnons; c'est ce chêne creux, au pied duquel étoit planté le rosier d'Abraham Juif, dont parle Flamel (*a*); le même encore qui environnoit la fontaine de Trévisan (*b*), & celui dont d'Espagnet fait mention au 114e. Canon de son Traité. Il faut donc que ce tronc de chêne soit creux; ce qui lui a fait donner le nom de Vaisseau. On a feint aussi que Typhis fût un des Pilotes, parce que le feu est le conducteur de l'œuvre; car τύφω, *fumum excito in flammo*. On lui donna Ancée pour adjoint, afin d'indiquer que le feu doit être le même que celui d'une poule qui couve, comme le disent les Philosophes; car Ancée vient d'ἀγκαὶ, *ulnæ*.

Suivons à présent Jason dans son expédition.

(*a*) Au cinquieme feuillet, il y avoit un beau rosier fleuri au milieu d'un beau jardin, appuyé contre un *chêne creux*; au pied desquels bouillonnoit une fontaine d'eau très-blanche, qui s'alloit précipiter dans des abîmes. *Explicat. des Hiérogl.*

(*b*) Une nuit advint que je devois étudier pour le lendemain disputer: je trouvai une petite fontenelle, belle & claire, toute environnée d'une belle pierre. Et cette pierre-là étoit au dessus d'un vieux *chêne creux*. Voilà la fontaine de Cadmus, & le chêne creux contre lequel il perça le Dragon. *Philos. des Métaux*, 4. *part.*

Il aborde premierement à Lemnos, & pourquoi? pour ſe rendre, dit-on, Vulcain favorable. Quel rapport & quelle relation a le Dieu du feu avec Neptune Dieu de la mer? Si le Poëte avoit voulu nous faire entendre que la relation qu'il nous donnoit étoit en effet celle d'une expédition de mer, ſeroit-il tombé dans une mépriſe ſi groſſiere. Il n'ignoroit pas ſans doute que c'étoit au Dieu des eaux qu'il falloit adreſſer ſes vœux. Mais c'étoit Vulcain qu'il étoit néceſſaire de ſe rendre favorable, parce que le feu eſt abſolument requis; & quel feu? un feu de corruption & de putréfaction. Les Argonautes en reconnurent les effets à Lemnos; ils y trouverent des femmes qui exhaloient une odeur puante & inſupportable Telle eſt celle de la matiere Philoſophique, lorſqu'elle eſt tombée en putréfaction. Toute putréfaction étant occaſionnée par l'humidité & le feu interne qui agit ſur elle, on ne pouvoit mieux la ſignifier que par les femmes, qui dans le ſtyle Hermétique en ſont le ſymbole ordinaire. Morien dit (*a*) que l'odeur de la matiere eſt ſemblable à celle des cadavres; & quelques Philoſophes ont donné à la matiere dans cet état le nom d'*Aſſa fœtida.* Le maſſacre que ces femmes avoient fait de leurs maris, ſignifie la diſſolution du fixe par l'action du volatil communément déſigné par des femmes. La volatiliſation eſt indiquée plus particulierement dans cette circonſtance du voyage des Argonautes, par Thoas pere d'Hypſiphile, qui vient de θοὸς, *céler*,

(*a*) Entretien du Roi Calid.

θοάζω, *celeriter moveo.* Et par sa fille dont le nom signifie, qui aime les hauteurs. C'est ainsi que M. l'Abbé Banier & plusieurs autres la nomment toujours, quoiqu'Homere (*a*) & Apollonius (*b*) l'appellent Hypsiphile ὑψιπύλεια. Ce qui convient aussi à la partie volatile de la matiere, qui s'éleve jusqu'à l'entrée ou l'embouchure du vase scellé, & fermée comme une porte murée & bien clause.

Les Argonautes se plaisoient dans cette Isle, & sembloient avoir oublié le motif de leur voyage, lorsqu'Hercule les réveilla de cet assoupissement, & les détermina à quitter ce séjour (*c*). A peine eurent-ils quitté le rivage, que les Tyrrhéniens leur livrerent un combat sanglant, où tous furent blessés, & Glaucus disparut. C'est le combat du volatil & du fixe, auquel succede la noirceur qui a été précédée de la couleur bleue. Aussi Apollonius ajoute-t-il, v. 922.

Illinc profunda nigri pelagi remis transmiserunt.
Ut hac Thracum tellurem, hac contrariam
Haberent superius imbrum.

Et comme les Philosophes donnent aussi les noms de *nuit*, *ténebres* à cette noirceur, le même Auteur continue:

. . . . *At sole commodum*
Occaso devenerunt ad procurrentem peninsulam.

(*a*) Iliad. l. 7. v. 469.
(*b*) Argonaut. l. 1. v. 637.
(*c*) Apoll. *ibid.* v. 864.

Les Argonautes ayant abordé en une certaine Isle, ils dresserent un Autel de petites pierres (a) en l'honneur de la mere des Dieux ou Cybele Dindymene, c'est-à-dire, la Terre. Titye & Mercure qui seuls avoient secouru & favorisé nos Héros, ne furent pas oubliés. Ce n'étoit pas sans raison. Lorsque la matiere commence à se fixer, elle se change en terre, qui devient la mere des Dieux Hermétiques. Dans l'état de noirceur, c'est Saturne le premier de tous. Cybele ou Rhée son épouse est cette premiere terre Philosophique, qui devient mere de Jupiter ou de la couleur grise que cette terre prend. Titye étoit ce Géant célebre, fils de Jupiter & de la Nymphe Elare, que Jupiter cacha dans la terre pour la soustraire au courroux de Junon. Homere dit Titye fils de la Terre même:

Et Tityum vidi, terræ gloriosæ filium,
Prostratum in solo.

Odys. l. 11. v. 575.

Comme le volume de la terre Philosophique augmente toujours à mesure que l'eau se coagule & se fixe, les Poëtes ont feint que ce Titye alloit toujours en croissant, de maniere qu'il devint d'une grandeur énorme. Il voulut, dit-on, attenter à l'honneur de Latone, mere d'Apollon & de Diane, qui le tuerent à coup de fleches. C'est-à-dire, que cette terre Philosophique, qui n'est pas encore absolument fixée, & qui est dé-

(a) *Ibid.* v. 1123. & suiv.

ſignée par Latone, comme nous le verrons dans le Livre ſuivant, devient fixe, lorſque la blancheur, appelée Diane ou la Lune des Philoſophes, & la rougeur ou Apollon paroiſſent. Quant aux honneurs rendus à Mercure, on en ſait la raiſon, puiſqu'il eſt un des principaux agens de l'œuvre. Apollonius ne met que ces trois comme les ſeuls protecteurs & les ſeuls guides des Argonautes (*a*): en effet, il n'y a que ces trois choſes, la Terre, le fils de cette Terre, & l'eau ou Mercure dans cette circonſtance de l'œuvre.

Après que nos Héros eurent parcouru les côtes de la petite Myſie & de la Troade, ils s'arrêterent en Bebrycie, où Pollux tua Amycus qui l'avoit défié au combat du ceſte; c'eſt-à-dire, que la matiere commença à ſe fixer après ſa volatiliſation déſignée par le combat. Elle eſt encore plus particulierement indiquée par les Harpies, qui avoient des mains crochues & des ailes d'airain, chaſſée par Calaïs & Zetès fils de Borée; car les Philoſophes donnent le nom d'*airain* ou *laton* ou *leton* à leur matiere dans cet état: *Dealbate latonem & rumpite libros, ne corda veſtra diſrumpantur* (b). Les Argonautes ayant quitté la Bebrycie, aborderent dans le pays où Phinée, fils d'Agenor, devin & aveugle, étoit moleſté ſans ceſſe par ces Harpies. Elles enlevoient

(*a*) . . . . *Prætereaque Tityam & Cylienum,*
Qui ſoli de multis duces cohortis & aſſeſſores
Matris Idææ audierunt.

Lib. I. v. 1125.

(*b*) Morien & preſque tous les Adeptes.

les viandes qu'on lui servoit, & infectoient celles qu'elles laissoient. Volatiliser, c'est enlever. Calaïs, qui est le nom d'une pierre, & Zetès les chasserent & les confinerent dans l'Isle Plote, c'est-à-dire, qui flotte ou qui nage, parce que la matiere, en se coagulant, forme une Isle flottante, comme celle de Délos, où Latone accoucha de Diane. Les deux fils de Borée sont exprimés dans Basile Valentin en ces termes (*a*) : « Deux vents doivent alors souffler sur la matiere, l'un appelé Vulturnus, ou vent d'Orient, l'autre Notus, ou vent du Midi. Ces vents doivent donc souffler sans relâche, jusqu'à ce que l'air soit devenu eau; alors ayez confiance, & comptez que le spirituel deviendra corporel, c'est-à-dire, que les parties volatiles se fixeront. » Tous les noms donnés aux Harpies expriment quelque chose de volatil & de ténébreux, suivant Brochart, *Occipetè*, qui vole; *Celeno*, obscurité, nuage; *Aello*, tempête; d'où il a conclu qu'elles ne signifioient que des sauterelles. Elles étoient filles de Neptune & de la Terre; c'est-à-dire, de la terre & de l'eau mercurielle des Philosophes. On dit les Harpies sœurs d'Iris, & l'on a raison; puisqu'Iris n'est autre que les couleurs de l'arc-en-ciel, qui paroissent sur la matiere après sa putréfaction, & quand elle commence à se volatiliser.

Suivant Apollonius, Phinée étoit fils d'Agenor, & faisoit son séjour sur une côte opposée à la Bithynie. M. l'Abbé Banier le dit fils de

(*a*) 12 Clefs, Cl. 6.

Phœnix,

Phœnix, Roi de Salmidesse, sans nous apprendre d'où descendoit ce Phœnix. Il seroit assez difficile que Phinée eût vécu jusqu'au temps des Argonautes, & même qu'il se fût trouvé en Thrace, car il devoit s'être écoulé deux siecles, selon le calcul même de M. l'Abbé Banier, depuis Agenor jusqu'à la guerre de Troye; par conséquent, selon lui, Phinée auroit eu alors au moins 165 ans. Si on le dit petit-fils d'Agenor par Phœnix, ce Mythologue ne sera pas moins embarrassé; puisqu'il dit (*a*), d'après Hygin (*b*), que Phœnix s'établit en Afrique, lorsqu'il cherchoit sa sœur Europe. Phinée étoit aveugle; ce qui a été ajouté pour marquer la noirceur appelée *nuït* & *ténébres*, puisqu'il est toujours nuit pour un aveugle. Les Harpies ne le tourmenterent qu'après que Neptune lui eut ôté la vue; c'est-à-dire, que l'eau mercurielle eut occasionné la putréfaction. Ces monstres, symboles des parties volatiles, avoient des ailes & une figure de femme, pour marquer leur légereté, puisque, suivant un Ancien :

Quid levius fumo? flamen. Quid flamine? ventus.
Quid vento? mulier. Quid muliere? nihil.

Quand on dit que Phinée étoit devin, c'est que la noirceur étant la clef de l'œuvre, elle annonce la réussite à l'Artiste, qui sachant la théorie du reste des opérations, voit tout ce qui arrivera dans la suite.

(*a*) T. III, p. 67.
(*b*) Fab. 178.

Pour convaincre le Lecteur de la justesse & de la vérité des explications que je viens de donner, il suffit de lui mettre devant les yeux ce que dit Flamel à ce sujet (*a*) ; il y verra ces Harpies sous le nom de Dragons ailés ; l'infection & la puanteur qu'elles produisoient sur les mets de Phinée, & enfin leur fuite. Il pourra en faire la comparairaison avec les portraits que Virgile (*b*) & Ovide (*c*) en font ; il en conclura que le nom de Dragon leur convient parfaitement.

« La cause pourquoi j'ai peint ces deux spermes en forme de Dragon, dit Flamel, c'est » parce que leur puanteur est très-grande, comme » est celle des Dragons, & les exhalaisons qui » montent dans le matras sont obscures, noires, » bleues, jaunâtres, ainsi que sont ces Dragons » peints : la force desquels & des corps dissous » est si venimeuse, que véritablement il n'y a » point au monde de plus grand venin ; car il » est capable par sa force & sa puanteur de faire » mourir & tuer toute chose vivante. Le Philo- » sophe ne sent jamais cette puanteur, s'il ne

(*a*) Explicat. de ses fig. ch. 4.

(*b*) Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus, & pallida semper
Ora fame.
Æn. l. 3.

(*c*) Grande caput, stantes oculi, rostra apta rapinis ;
Canicies pennis, unguibus humus inest.
Nocte volant, puerosque petunt nutricis egentes,
Et vitiant cunis corpora rapta suis.
Fast. l. 6.

» caſſe ſes vaiſſeaux; mais ſeulement il la juge
» telle par la vue & le changement des cou-
» leurs qui proviennent de la pourriture de ſes
» confections.

» Au même temps la matiere ſe diſſout, ſe
» corrompt, noircit & conçoit pour engendrer;
» parce que toute corruption eſt génération, &
» l'on doit toujours ſouhaiter cette noirceur. Elle
» eſt auſſi ce voile noir, avec lequel la Navire
» de Théſée revint victorieuſe de Crete, qui fut
» cauſe de la mort de ſon pere. Auſſi faut-il que
» le pere meure, afin que des cendres de ce Phœ-
» nix, il en renaiſſe un autre, & que le fils ſoit
» Roi.

» Certes qui ne voit cette noirceur au com-
» mencement de ſes opérations, durant les jours
» de la pierre! quelle autre couleur qu'il voie,
» il manque entierement au magiſtere, & ne le
» peut plus parfaire avec ce chaos. Car il ne
» travaille pas bien, ne putréfiant point, d'au-
» tant que ſi l'on ne pourrit, on ne corrompt ni
» n'engendre point: & véritablement je te dis
» derechief, que quand même tu travaillerois
» ſur les vraies matieres; ſi au commencement,
» après avoir mis les confections dans l'œuf Phi-
» loſophique, c'eſt-à-dire, quelque temps après
» que le feu les a irritées, tu ne vois cette *tête
» de corbeau noire du noir très-noir*, il te faut
» recommencer. Que donc ceux qui n'auront
» point ce *préſage* eſſentiel ſe retirent de bonne
» heure des opérations, afin qu'ils évitent une
» perte aſſurée.... Quelque temps après, l'eau
» commence à s'engroſſir & coaguler davantage,

» venant comme de la poix très-noire ; & enfin
» vient corps & terre, que les envieux ont ap-
» pelée *terre fétide & puante.* Car alors, à cause
» de la parfaite putréfaction qui est aussi na-
» turelle que toute autre, cette terre est puante,
» & donne une odeur semblable au relent des
» sépulcres remplis de pourritures & d'osse-
» mens encore chargés d'humeur naturelle. Cette
» terre a été appelée par Hermès *la terre des*
» *feuilles* ; néanmoins son plus propre & vrai
» nom est le *laton* ou *laiton* qu'on doit puis après
» blanchir. Les anciens sages Cabalistes l'ont
» décrite dans les métamorphoses sous différen-
» tes histoires, entr'autres sous celle du serpent
» de Mars qui avoit dévoré les compagnons de
» Cadmus, lequel le tua en le perçant de sa
» lance contre un chêne creux. » *Remarque ce chêne.*

On ne peut donc avoir un plus heureux présage dans les quarante premiers jours, que cette noirceur ou Phinée aveugle ; c'est-à-dire, la matiere qui dans la premiere œuvre avoit acquis la couleur rouge, & tant de splendeur & d'éclat, qu'elle avoit mérité les noms de Phœnix & de Soleil, se trouve dans le commencement du second, obscurci, éclipsé, & sans lumiere ; ce qui ne pouvoit être gueres mieux exprimé que par la perte de la vue. Phinée avoit, dit-on, reçu le don de prophétie d'Apollon ; parce que Phinée étoit lui-même l'Apollon des Philosophes dans le premier œuvre, ou la premiere préparation. Flamel dit positivement que ce que je viens de rapporter de lui doit s'entendre de la seconde

opération. « Je te peins donc ici deux corps, » un de mâle & l'autre de femelle, continue- » t-il au commencement du chapitre V, pour » t'enſeigner qu'en cette *ſeconde opération* tu as » véritablement, mais non pas encore parfaite- » ment deux natures conjointes & mariées, la » maſculine & la féminine, ou plutôt les quatre » élémens. »

Orphée, ou l'inventeur de cette relation du voyage des Argonautes, étant au fait de l'œuvre, il ne lui fut pas difficile de leur faire dire par Phinée la route qu'ils devoient tenir, & ce qu'ils devoient faire dans la ſuite; auſſi le ſage & prudent Pilote Orphée les conduit-il au ſon de ſa guitare, & leur dit ce qu'il faut faire pour ſe garantir des dangers dont ils ſont menacés par les Syrtes, les Syrenes, Scylla, Carybde, les Roches Cyanées, & tous les autres écueils. Ces deux derniers ſont deux amas de rochers à l'entrée du Pont-Euxin, d'une figure irréguliere, dont une partie eſt du côté de l'Aſie, l'autre de l'Europe; & qui ne laiſſent entr'eux, ſelon Strabon (*a*), qu'un eſpace de vingt ſtades. Les Anciens diſoient que ces rochers étoient mobiles, & qu'ils ſe rapprochoient pour engloutir les vaiſſeaux, ce qui leur fit donner le nom de *Symplegades*, qui ſignifie, qu'ils s'entrechoquoient.

Ces deux écueils avoient de quoi étonner nos Héros; le portrait que leur en avoit fait Phinée, eût été capable de les intimider, s'il ne leur avoit en même temps appris comment ils devoient

(*a*) Liv. 7.

s'en tirer. C'étoit de lâcher une colombe de ce côté-là, & si elle voloit au-delà, ils n'avoient qu'à continuer leur route, sinon ils devoient prendre le parti de s'en retourner.

On ne peut que trop louer l'inventeur de cette fiction, de l'attention qu'il a eue de ne pas omettre presqu'une seule circonstance remarquable de ce qui se passe dans le progrès des opérations. Lorsque la couleur noire commence à s'éclaircir, la matiere se revêt d'une couleur bleue foncée, qui participe du noir & du bleu; ces deux couleurs, quoique distinctes entr'elles, semblent cependant à une certaine distance n'en former qu'une violette. C'est pourquoi Flamel dit (*a*): « J'ai fait peindre le champ où sont » ces deux figures azuré & bleu, pour montrer » que la matiere ne fait que commencer à sortir » de la noirceur très-noire. Car l'azuré & bleu » est une des premieres couleurs que nous laisse » voir l'obscure femme, c'est-à-dire, l'humi- » dité cédant un peu à la chaleur & à la sé- » cheresse... Quand la sécheresse dominera, tout » sera blanc. » Peut-on ne pas voir dans cette description les roches Cyanées, puisqu'on sait que leur nom même de Κυάνεος, ou Κυάνος, veut dire une couleur bleue noirâtre. Il falloit avant de les traverser y faire passer une colombe par dessus; c'est-à-dire, volatiliser la matiere; c'étoit l'unique moyen, parce qu'on ne peut réussir sans cela.

Au-delà des roches Cyanées nos Héros de-

(*a*) Loc. cit.

voient laisser à droite la Bithynie, toucher seulement à l'Isle Thyérée, & aborder chez les Mariandiniens. Les tombeaux des Paphlagoniens, sur lesquels Pélops avoit regné autrefois, & dont ils se flattent d'être descendus, ne sont pas loin de là, leur dit Phinée (*a*). Il avoit raison; puisque la matiere ne fait alors que quitter la couleur noire, désignée là par Pélops de πελὸς, *niger*, & d'ὤψ, *oculus*. C'est aussi de cette couleur qui vient de la putréfaction, que les Philosophes ont pris occasion, dit Flamel, de faire leurs allégories des tombeaux, & de lui en donner le nom. A l'opposite vers la grande Ourse s'élevoit dans la mer une montagne nommée Carambim, au dessus de laquelle l'Aquilon excitoit des orages.

Abraham Juif a employé ce symbole pour signifier la même chose; on le trouve dans ses figures hiéroglyphiques, rapportées par Flamel: » (*b*) A l'autre côté du quatrieme feuillet, étoit » une belle fleur au sommet d'une montagne » très-haute, que l'Aquilon ébranloit fort rude» ment. Elle avoit la tige bleue, les fleurs blan» ches & rouges, les feuilles reluisantes comme » l'or fin, à l'entour de laquelle les Dragons & » Griffons Aquiloniens faisoient leur nid & leur » demeure. » Non loin de là, continue Apollonius, le petit fleuve Iris roule ses eaux *argentées*, & va se jeter dans la mer. Après avoir passé l'embouchure du Termodon, les terres

(*a*) Apoll. Argon. l. 2. v. 356.
(*b*) Explic. des fig. Avant-propos.

des Calybes, qui ſont tous ouvriers en fer, & le promontoire de Jupiter l'hoſpitalier, vous deſcendrez dans une Iſle inhabitée, de laquelle vous chaſſerez tous les oiſeaux qui y ſont en grand nombre. Vous y trouverez un Temple que les Amazones Otrera & Antiope ont fait conſtruire en l'honneur de Mars, après leur expédition. N'y manquez pas, je vous en conjure, car on vous y préſentera de la mer une choſe d'une valeur inexprimable. De l'autre côté habitent les Philyres, au deſſus les Macrones, puis les Byzeres, & enfin vous arriverez en Colchide. Vous y paſſerez par le territoire Cytaïque, qui s'étend juſqu'à la montagne de l'Amaranthe, enſuite par les terres qu'arroſe le Phaſis, de l'embouchure duquel vous appercevez le palais d'Ætes, & la forêt de Mars, où la Toiſon d'or eſt suſpendue.

Voilà toute la route que leur preſcrit Phinée, & ce n'eſt pas à tort qu'il les aſſure n'avoir rien oublié (*a*). Après la couleur noire vient la griſe, à laquelle ſuccede la blanche ou l'argent, la Lune des Philoſophes; Phinée l'indique par les eaux argentées du petit fleuve Iris; il en marque la qualité ignée par le fleuve Thermodon. Après la blanche vient la couleur de rouille de fer, que les Philoſophes appellent Mars. Phinée la déſigne par la demeure des Calybes ouvriers en fer, par l'Iſle & le Temple de Mars élevé par les Amazones Otrera & Antiope, c'eſt-à-dire, par l'action des parties volatiles ſur le fixe, que l'on

(*a*) Apollonius, l. 2. v. 392.

doit reconnoître au terme d'*expédition* qui avoit précédé. Il falloit chasser de cette Isle tous les oiseaux, c'est-à-dire, qu'il faut fixer tout ce qui est volatil; car lorsque la matiere a acquis la couleur de rouille, elle est absolument fixe, & il ne lui manque plus que de se fortifier en couleur; c'est pourquoi Phinée dit qu'ils passeront par le territoire Cytaïque, ou de couleur de la fleur de grenade, qui conduit au Mont-Amaranthe. On sait que l'amaranthe est une fleur de couleur de pourpre, & qui est une espece d'immortelle. C'est la couleur qui indique la perfection de la pierre ou du soufre des Philosophes. Toutes ces couleurs sont annoncées en peu de mots par d'Espagnet (*a*) : « On doit, dit-il, chercher & nécessairement trouver trois sortes de très-belles » fleurs dans le Jardin des Sages. Des violettes, » des lys & des amaranthes immortelles de cou» leur de pourpre. Les violettes se trouvent dès » l'entrée. Le fleuve doré qui les arrose, leur fait » prendre une couleur de saphir; l'industrie & » le travail font ensuite trouver le lys, auquel » succede insensiblement l'amaranthe. » Ne reconnoît-on pas dans ce peu de mots tout ce voyage des Argonautes? Que leur restoit-il de plus à faire? Il falloit entrer dans le fleuve Phasis, ou qui porte de l'or. Ils y entrerent en effet; les fils de Phryxus accueillirent parfaitement nos Héros; Jason fut conduit à Æetes, fils du Soleil, qui avoit épousé la fille de l'Océan, de laquelle il avoit eu Médée. Le fils du Soleil est donc le possesseur de ce trésor, & sa petite fille fournit les moyens de

(*a*) Can. 53.

l'acquérir; c'eſt-à-dire, que la préparation parfaite des principes matériels de l'œuvre eſt achevée; & que l'Artiſte eſt parvenu à la génération du fils du Soleil des Philoſophes. Mais il y a trois travaux pour achever l'œuvre en entier; le premier eſt repréſenté par le voyage des Argonautes en Colchide; le ſecond par ce que Jaſon y fit pour s'emparer de la Toiſon d'or, & le troiſieme par leur retour dans leur patrie.

Nous avons expliqué le premier aſſez au long pour donner une idée des autres; c'eſt pourquoi nous ſerons plus courts ſur les deux ſuivans.

Une infinité d'obſtacles & de périls ſe préſentent ſur les pas de Jaſon. Un Dragon de la grandeur d'un navire à cinquante rames eſt le gardien de la Toiſon d'or; il faut le vaincre; & qui oſeroit l'entreprendre ſans la protection de Pallas & l'art de Médée? C'eſt ce Dragon dont parlent tant de Philoſophes, & deſquels il ſuffit de rapporter ſeulement quelques textes. « Il faut, dit » Raymond Lulle (*a*), extraire de ces trois choſes, le grand Dragon, qui eſt le commencement radical & principal de l'altération permanente. » Et plus bas (chap. 10.) « Par cette » raiſon il faut dire allégoriquement que ce grand » Dragon eſt ſorti des quatre élémens. (chap. 9.) » Le grand Dragon eſt rectifié dans cette liqueur. » (chap. 52.) Le Dragon habite dans toutes choſes; c'eſt-à-dire, le feu dans lequel eſt notre » pierre aérienne. Cette propriété ſe trouve dans » tous les individus du monde. (chap. 54.) Le

(*a*) Théor. ch. 6.

» feu contre nature eſt renfermé dans le menſ-
» true fétide, qui tranſmue notre pierre en un
» certain Dragon venimeux, vigoureux & vo-
» race, qui engroſſe ſa propre mere.

Il eſt peu de Philoſophes qui n'emploient l'allégorie du Dragon: on en trouvera des preuves plus que ſuffiſantes dans tout cet ouvrage. Ce Dragon étant un feu, ſuivant l'expreſſion de Raymond Lulle, il n'eſt pas ſurprenant qu'on ait feint que celui de la Toiſon d'or en jetoit par la bouche & les narines. On ne peut réuſſir à le tuer, qu'en lui jetant dans la gueule une compoſition narcotique & ſomnifere; c'eſt-à-dire, qu'on ne peut parvenir à la putréfaction de la matiere fixée, que par le ſecours & l'action de l'eau mercurielle, qui ſemblent l'éteindre en la diſſolvant. Ce n'eſt que par ce moyen qu'on peut lui arracher les dents, c'eſt-à-dire, la ſemence de l'or Philoſophique, qui doit être enſuite ſemée.

Chaque opération n'étant qu'une répétition de celle qui l'a précédée, quant à ce qui ſe manifeſte dans le progrès, il eſt aiſé d'expliquer l'une quand on a l'intelligence de l'autre. Celle-ci commence donc, comme la précédente, par la putréfaction; le genre de mort de ce Dragon, & les accidens qui l'accompagnent ſont exprimés dans le Teſtament d'Arnaud de Villeneuve (*a*). D'Eſpagnet

(*a*) Lapis Philoſophorum de terra ſcaturiens, in igne perficitur; exaltatur limpidiſſimæ aquæ potu ſatiatus, ſopitur & ad minus horis duodecim undique viſibiliter tumeſcit. Deinde in furno aëris mediocriter calidi decoquitur, quouſque in pulverem redigi, & ſit aptus contritioni. Quibus peractis lac virgineum ex-

dit (*a*) auſſi qu'on ne peut venir à bout du Dragon Philoſophique qu'en le baignant dans l'eau. C'eſt cette eau limpide que Médée donna à Jaſon.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir tué le Dragon ; des Taureaux ſe préſentent auſſi en vomiſſant du feu ; il faut les dompter par le même moyen, & les mettre ſous le joug. J'ai aſſez expliqué dans le chapitre d'Apis ce qu'on doit entendre par les Taureaux c'eſt-à-dire, la véritable matiere primordiale de l'œuvre ; c'eſt avec ces animaux qu'il faut labourer le champ Philoſophique, & y jeter la ſemence préparée qui y convient. Jaſon uſa du même ſtratagême pour venir à bout du Dragon & des Taureaux ; mais le principal moyen qu'il employa fut de ſe munir de la médaille du Soleil & de la Lune. Avec ce pantacule, on eſt ſûr de réuſſir. C'eſt dans les opérations précédentes qu'on le trouve ; & il n'eſt rien dont les Philoſophes faſſent plus de mention que de ces deux luminaires.

A peine les dents du Dragon ſont-elles en terre, qu'il en ſort des hommes armés qui s'entretuent. C'eſt-à-dire, qu'auſſi-tôt que la ſemence aurifique eſt miſe ſur ſa terre, les natures fixes & volatiles agiſſent l'une ſur l'autre ; il ſe fait une fermentation occaſionnée par la matiere fixée en pierre ; le combat s'engage ; les vapeurs montent & deſcendent, juſqu'à ce que tout ſe préci-

primitur ex puriſſimis ejus partibus ; quod protinus in ovum Philoſophorum poſitum tandiu ab igne variatur, dum varii colores ceſſent in candore fixo ; & tandem purpureo diademate infans coronetur.

(*a*) Can. 50.

pire, & qu'il en résulte une substance fixe & permanente, dont la possession procure celle de la Toison d'or. Virgile parle de ces Taureaux (*a*) en ces termes :

Hæc loca non Tauri spirantes naribus ignem
Invertere, satis immanis dentibus hydri,
Nec galeis, densisque virum, seges horruit hastis.

Les uns disent que cette Toison étoit blanche; les autres de couleur de pourpre; mais la Fable nous apprend qu'elle avoit été dorée par Mercure, avant qu'elle fût suspendue dans la forêt de Mars. Elle avoit par conséquent passé de la couleur blanche à la jaune, puis à la couleur de rouille, & enfin à la couleur de pourpre. Mercure l'avoit dorée, puisque la couleur citrine qui se trouve intermédiaire entre la blanche & la rouillée, est un effet du mercure.

Il est à propos de faire remarquer avec Apollonius (*b*), que Médée & Ariadne, l'une & l'autre petites-filles du Soleil, fournissent à Thésée & à Jason les moyens de vaincre les monstres contre lesquels ils veulent combattre. La ressemblance qui se trouve entre les expéditions de ces deux Princes, prouve bien que ces deux fictions furent imaginées en vue du même objet. Ils s'embarquent tous deux avec quelques compagnons; Thésée arrivé trouve un monstre à combattre, le Minotaure; Jason a aussi des

(*a*) Georg. 2.
(*b*) Argonaut. l. 3. v. 996.

Taureaux à vaincre. Théſée, pour parvenir au Minotaure, eſt obligé de paſſer par tous les détours d'un labyrinthe toujours en danger d'y périr; Jaſon a une route à faire non moins difficile, à travers des écueils & des ennemis. Ariadne ſe prend d'amour pour Théſée, & contre les intérêts de ſon propre pere, fournit à ſon amant les moyens de ſortir victorieux des dangers auxquels il doit s'expoſer; Médée ſe trouve dans le même cas; & dans une ſemblable circonſtance, elle procure à Jaſon tout ce qu'il lui faut pour vaincre; Ariadne quitte ſon pere, ſa patrie, & s'enfuit avec Théſée, qui l'abandonne enſuite dans l'Iſle de Naxo, pour épouſer Phédre, dont il eut Hippolyte & Démophoon, après avoir eu, ſelon quelques Auteurs, Œnopion & Staphilus d'Ariadne. Médée ſe ſauve auſſi avec Jaſon, qui en ayant eu deux enfans, la laiſſa pour prendre Créuſe. Les enfans des uns & des autres périrent miſérablement comme leurs meres; Théſée mourut précipité du haut d'un rocher dans la mer; Jaſon périt ſous les ruines de la Navire Argo. Médée abandonnée de Jaſon épouſa Egée, Ariadne Bacchus. Il eſt enfin viſible que ces deux fictions ne ſont qu'une même choſe expliquée par des allégories, dont on a voulu varier les circonſtances pour en faire deux différentes hiſtoires. Si les Mythologues vouloient ſe donner la peine de réfléchir ſur cette reſſemblance, pourroient-ils s'empêcher d'ouvrir les yeux ſur leur erreur; & ſe donneroient-ils tant de peines pour rapporter à l'hiſtoire, ce qui n'eſt palpablement qu'une fiction toute pure? Ce ne ſont pas les deux ſeules

fables qui aient un rapport immédiat ; celle de Cadmus ne reſſemble pas moins à celle de Jaſon. Même Dragon qu'il faut faire périr, mêmes dents qu'il faut ſemer, mêmes hommes armés qui en naiſſent & s'entretuent : là eſt un Taureau que Cadmus ſuit ; ici des Taureaux que Jaſon combat. Si l'on vouloit enfin rapprocher toutes les Fables anciennes, on verroit ſans peine que j'ai raiſon de les réduire toutes à un même principe, parce qu'elles n'ont réellement qu'un même objet.

Retour des Argonautes.

Les Auteurs ſont encore moins d'accord ſur la route que les Argonautes tinrent pour retourner en Grece, qu'ils le ſont ſur les autres circonſtances de cette expédition ; auſſi n'eſt-ce pas à de ſimples Hiſtoriens, ou à des Poëtes qui ne ſont pas au fait de la Philoſophie Hermétique, à décrire ce qui ſe paſſe dans le progrès des opérations de cet Art.

Hérodote (*a*) n'en fait pas un aſſez long détail, pour que M. l'Abbé Banier puiſſe dire (*b*) avec raiſon que cet Hiſtorien fournit ſeul de quoi rectifier la relation des autres ; on pourroit ſeulement conjecturer de ce qu'il en dit, que les Argonautes ſuivirent en s'en retournant à peu près la même route qu'ils avoient tenue en allant. Hécatée de Millet veut que du fleuve Phaſis ces Héros ſoient paſſés dans l'Océan, de là dans le Nil, enſuite dans la mer de Tyrrhene, ou Mé-

(*a*) L. 4. (*b*) T. III. p. 242.

diterranée, & enfin dans leur pays. Arthémidore d'Ephese réfute cet Auteur, & apporte pour preuve que le Phasis ne communique point à l'Océan. Timagete, Timée & plusieurs autres soutiennent que les Argonautes ont passé par tous les endroits cités par Orphée, Apollonius de Rhodes, &c. parce qu'ils prétendent que de leur temps on trouvoit encore dans ces lieux des monumens qui attestoient ce passage. Comme si de tels monumens, imaginés sans doute sur les relations mêmes, ou cités par ces Poëtes, parce qu'ils venoient à propos aux circonstances qu'ils inséroient dans leurs fictions, pouvoient rendre possible ce qui ne l'est pas.

Orphée fait parcourir aux Argonautes les côtes Orientales de l'Asie, traverser le Bosphore Cimmérien, les Palus Méotides, puis un détroit qui n'exista jamais, par lequel ils entrerent après neuf jours dans l'Océan septentrional; de là ils arriverent à l'Isle Peuceste, connue du Pilote Ancée; puis à celle de Circé, ensuite aux colonnes d'Hercule, rentrerent dans la Méditerranée, côtoyerent la Sicile, éviterent Scylla & Carybde, par le secours de Thétis, qui s'intéressoit pour la vie de Pélée son époux, aborderent au pays des Phéaciens, après avoir été sauvés des Syrenes par l'éloquence d'Orphée; au sortir de là ils furent jetés sur les Syrtes d'Afrique, desquels un Triton les garantit moyennant un trépied. Enfin ils gagnerent le cap Malée, & puis la Thessalie.

Il semble qu'Orphée ait voulu déclarer ouvertement que sa relation étoit absolument feinte, par le peu de vraisemblance qu'il y a mis; mais Apollonius

Apollonius de Rhodes a beaucoup encore enchéri ſur Orphée. Les Argonautes, ſelon lui, s'étant reſſouvenus que Phinée leur avoit recommandé de s'en retourner dans la Grece par une route différente de celle qu'ils avoient tenue en allant à la Colchide, & que cette route avoit été marquée par les Prêtres de Thébes en Egypte, entrerent dans un grand fleuve qui leur manqua. Ils furent obligés de porter leur vaiſſeau pendant douze jours juſqu'à ce qu'ils retrouverent la mer, avec Abſyrthe, frere de Médée, qui les pourſuivoit, & dont ils ſe défirent, en le coupant en morceaux. Alors le chêne de Dodone prononça un oracle qui prédiſoit à Jaſon qu'il ne reverroit pas ſa patrie avant qu'il ſe fût ſoumis à la cérémonie de l'expiation de ce meurtre. Les Argonautes prirent en conſéquence la route de Æea, où Circé, ſœur du Roi de Colchos, & tante de Médée, faiſoit ſon ſéjour. Elle fit toutes les cérémonies uſitées dans les expiations, & puis les renvoya.

Leur navigation fut aſſez heureuſe pendant quelque temps; mais ils furent jetés ſur les Syrtes d'Afrique, d'où ils ne ſe retirerent qu'avec peine, & aux conditions rapportées par Orphée.

Il eſt évident que ces relations ſont abſolument fauſſes. On excuſe ces Auteurs ſur le défaut de connoiſſance de la géographie & de la navigation qui n'étoit pas encore aſſez perfectionnée dans ces temps-là. Mais ces erreurs ſont ſi groſſieres & ſi palpables, que M. l'Abbé Banier, avec beaucoup d'autres Mythologues qui admettent la vérité de cette expédition, n'ont pu s'empêcher

de dire (*a*) que c'étoit le comble de l'ignorance & une fiction puérile, que ces Auteurs n'ont employée que pour étaler ce qui se savoit de leur temps sur les Peuples qui habitoient ces contrées éloignées. Ce savant Mythologue avoue aussi que la plupart de ces Peuples sont inconnus, & n'existoient même pas au temps d'Orphée, ou d'Onomatrice. Il étoit cependant nécessaire de trouver dans ces Poëtes quelques choses sur lesquelles M. l'Abbé Banier pût établir son systême historique. Apollonius lui a fourni un fondement bien peu solide à la vérité. Ce sont des prétendues colonnes de la Colchide, sur lesquelles ce Poëte dit que toutes les routes connues en ce temps-là étoient gravées. Sésostris est précisément celui qui, suivant ce Mythologue, avoit fait élever ces colonnes. Malheureusement Sésostris ne vint au monde que long-temps après cette prétendue expédition, en admettant même la réalité de ce voyage au temps où ce Savant en fixe l'époque. Mais cette difficulté n'étoit pas de conséquence pour lui. Apollonius, dit-il, *possédoit sans doute l'histoire de Sésostris; & quoiqu'elle fût postérieure à l'expédition des Argonautes, il a pu par anticipation parler des monumens que ce conquérant laissa dans la Colchide.* Je laisse au Lecteur à juger de la solidité de cette preuve. Pour moi, j'aime mieux expliquer Apollonius par lui-même, & dire avec lui que la route qu'il fait tenir aux Argonautes est la même qui leur avoit été marquée par les Prêtres d'Egypte. C'est insi-

(*a*) T. III. p. 242.

nuer aſſez clairement que le tout n'eſt qu'une pure fiction, & une relation allégorique de ce qui ſe paſſe dans les opérations de l'art ſacerdotal ou Hermétique. C'étoit de ces Prêtres mêmes qu'Orphée, Apollonius, & beaucoup d'autres avoient appris la route qu'il faut tenir pour parvenir à la fin que l'on ſe propoſe dans la pratique de cet Art. Il y a donc grande apparence que ces prétendues colonnes étoient de même nature que celles d'Oſiris, de Bacchus, d'Hercules; c'eſt-à-dire, la pierre au blanc & la pierre au rouge, qui ſont les deux termes des voyages de ces Héros. Les fautes contre la Géographie qu'on reproche à ces Poëtes, ne ſont des fautes que lorſqu'on les enviſage dans le point de vue qui préſenteroit une hiſtoire véritable, mais nullement dans une allégorie de ce genre, puiſque tout y convient parfaitement. Les lieux qui ſe ſeroient trouvés naturellement ſur la route de la Colchide en Grece, n'auroient pas été propres à exprimer les idées allégoriques de ces Poëtes, qui, ſans ſe ſoucier beaucoup de ſe conformer à la Géographie, en ont ſacrifié la vérité à celle qu'ils avoient en vue. En allant de la Grece à la Colchide, tout ſe trouvoit diſpoſé comme il le falloit; Lemnos ſe préſentoit d'abord, après cela venoient les Cyanées, & tout le reſte; mais Phinée avoit eu raiſon de leur preſcrire une autre route pour le retour, parce que l'opération figurée par ce retour, devant être ſemblable à celle qui étoit figurée par le voyage à Colchos, ils n'auroient pas trouvé un Lemnos au ſortir du Phaſis, ni des roches Cyanées. C'eût été renverſer l'ordre

de ce qui doit arriver dans cette derniere opération. La diſſolution de la matiere, la couleur noire qui doit lui ſuccéder, & la putréfaction ayant été déſignées par Lemnos & la mauvaiſe odeur des femmes de cette Iſle, ſe feroient trouvées alors dans la relation à la fin de l'œuvre, au lieu qu'elles doivent paroître dès le commencement, puiſqu'elles en ſont la clef. Il a donc fallu imaginer une autre allégorie, au riſque de s'écarter du vraiſemblable quant à la Géographie. Cette diſſolution a été déſignée dans le retour, par le meurtre d'Abſyrthe, & la diviſion de ſes membres, par le préſent qu'Eurypile fit à Jaſon; c'eſt-à-dire, une motte de terre qui tomba dans l'eau, où Médée l'ayant vu diſſoudre prédit beaucoup de choſes favorables aux Argonautes. Cette terre eſt celle des Philoſophes, qui s'eſt formée de l'eau; il faut, pour réuſſir, la réduire en ſa premiere matiere, qui eſt l'eau; c'eſt pourquoi l'on a feint qu'un fils de Neptune avoit fait le préſent, & qu'il avoit été donné en garde à Euphême, fils du même Dieu, & de Mécioni, où Oris, fille du fleuve Eurotas; d'autres lui donnent pour mere Europe, fille du fameux Titye. Apollonius de Rhodes & Hygin (*a*) vantent beaucoup Euphême pour ſa légereté à la courſe, qui étoit telle, diſoient-ils, qu'en courant ſur la mer, à peine mouilloit-il ſes pieds. Pauſanias (*b*) lui attribue une grande habileté à conduire un char. Apollonius en faiſoit un ſi grand cas, qu'il l'honore des mêmes épithetes qu'Homere donne à Achille

(*a*) Fab. 14. (*b*) In Eliac.

dans l'Iliade; aussi étoient-ils fils, l'un de Thétis, fille de Nérée, l'autre, d'Osiris, fille du fleuve Eurotas, c'est-à-dire, de l'eau. La preuve que ces deux Poëtes avoient la même idée de ces Héros, est qu'Apollonius fait aussi venir Thétis, pour sauver les Argonautes des écueils de Scylla & de Carybde, à cause de son mari Pélée qui se trouvoit parmi eux.

La maniere dont ce Poëte raconte l'événement de la motte de terre, prouve clairement à ceux qui ont lu avec attention les explications précédentes, que c'est une allégorie toute pure de ce qui se passe dans l'œuvre depuis la dissolution de la matiere jusqu'à ce qu'elle redevient terre, & qu'elle prend la couleur blanche. Les Argonautes étant dans l'isle d'Anaphé, l'une des Sporades, voisine de celle de Thera, Euphême se ressouvint d'un songe qu'il avoit eu la nuit d'après l'entrevue du Triton, & d'Eurypile, qui lui avoit confié la motte de terre, & le raconta à Jason & aux autres Argonautes. Il avoit vu en songe qu'il tenoit la motte de terre dans ses bras, & qu'il voyoit couler de son sein sur elle, quantité de gouttes de lait, qui, à mesure qu'elles la détrempoient, lui faisoient prendre insensiblement la forme d'une jeune fille fort aimable. Il en étoit devenu amoureux aussi-tôt qu'elle lui parut parfaite, & n'avoit eu aucune peine à la faire consentir à ce qu'il vouloit; mais il s'étoit repenti dans le moment d'un commerce qu'il croyoit incestueux. La fille l'avoit rassuré en lui disant qu'il n'étoit pas son pere; qu'elle étoit fille du Triton & de la Libye, & qu'elle seroit un jour

la nourrice de ses enfans. Elle avoit ajouté qu'elle demeuroit aux environs de l'Isle d'Anaphé, & qu'elle paroîtroit sur la surface des eaux, lorsqu'il en seroit temps. Pour mettre le Lecteur au fait, il suffit de lui rappeler ce que nous avons dit ci-devant de l'Isle flottante, de celle de Délos où Latone accoucha de Diane. Quand on sait que la matiere commence à se volatiliser après sa dissolution, on voit pourquoi l'on dit qu'Euphême étoit si léger à la course, qu'il ne mouilloit presque pas ses pieds en courant sur les eaux.

Il est à propos de remarquer que le Trépied dont Jason fit présent au Triton, étoit de cuivre, qu'il le mit dans son Temple. Je fais cette observation pour montrer combien toutes ces circonstances s'accordent avec les opérations de l'Art Hermétique, lorsqu'elles sont parvenues au point dont nous parlons; puisque les Philosophes donnent aussi le nom de cuivre à leur matiere dans cet état, en disant *blanchissez le leton.*

Les Déesses de la mer & les Génies qu'Apollonius fait apparoître aux Argonautes, ne sont donc pas les habitans des côtes de la Libye; & le cheval ailé dételé du char de Neptune, un vaisseau d'Eurypile (*a*); mais les parties aqueuses & volatiles qui se subliment. La navire Argo n'étant que la matiere qui nage dans ou sur la mer des Philosophes, c'est-à-dire, leur eau mercurielle, il ne leur étoit pas difficile de porter leur vaisseau, & de se conformer en même temps aux ordres qu'ils avoient de suivre les traces de ce

(*a*) M. l'Abbé Banier, T. III, p. 245.

heval ailé qui alloit aussi vîte que l'oiseau le plus léger. Pour rapprocher ici les fables, qu'on se souvienne qu'un Héros fit aussi présent à Minerve d'un vase antique de cuivre. Diodore de Sicile, qui parle aussi du Trépied, dit qu'il portoit une inscription en caracteres fort antiques.

Les Auteurs racontent beaucoup d'autres choses du retour des Argonautes; mais je crois que les explications que j'ai données me dispensent d'entrer dans un plus long détail; il faudroit, pour ainsi dire, faire un commentaire, avec des notes sur tout ce qu'avancent ces Auteurs. Je me restreins donc à dire deux mots de ce qui se passa après le retour de Jason.

Tous conviennent que Médée étant arrivée dans la patrie de son amant, y rajeunit Eson, après l'avoir coupé en morceaux, & fait cuire. Eschyle en dit autant des nourrices de Bacchus. On raconte la même chose de Denis & d'Osiris. Les Philosophes Hermétiques sont d'accord avec ces Auteurs, & attribuent à leur médecine la propriété de rajeunir; mais on les prend à la lettre, & l'on tombe dans l'erreur.

Balgus (*a*) va nous apprendre quel est ce Vieillard: « Prenez, dit-il, l'arbre blanc, bâtissez-» lui une maison ronde, ténébreuse & envi-» ronnée de rosée; mettez dedans avec lui un » Vieillard de cent ans, & ayant fermé exacte-» ment la maison de maniere que la pluie ni le » vent même n'y puissent entrer, laissez-les-y » 80 jours. Je vous dis avec vérité que ce Vieillard

(*a*) La Tourbe.

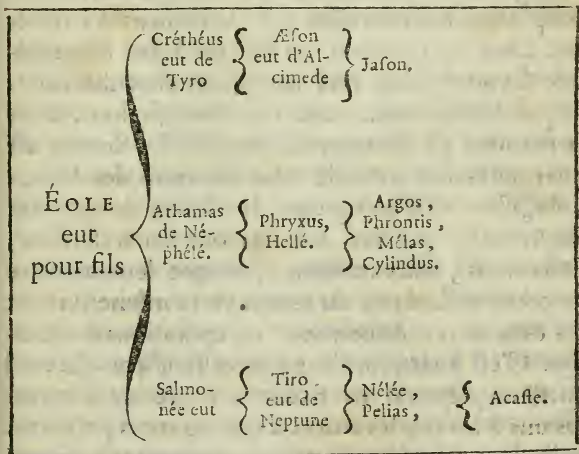
» ne cessera de manger du fruit de l'arbre jusqu'à
» ce qu'il soit rajeuni. O que la Nature est ad-
» mirable, qui transforme l'ame de ce Vieillard
» en un corps jeune & vigoureux, & qui fait
» que le pere devient fils! Béni soit Dieu notre
» Créateur. »

Ces dernieres paroles expliquent le fait de Médée à l'égard de Pélias, rapporté par Ovide & Pausanias (*a*); savoir, que Médée, pour tromper les filles de Pélias, après avoir rajeuni Eson, prit un vieux Bélier qu'elle coupa en morceaux, le jeta dans une chaudiere, le fit cuire, & le retira transformé en un jeune Agneau. Les filles de Pélias, persuadées qu'il en arriveroit autant à leur pere, le disséquerent, le jeterent dans une chaudiere d'eau bouillante, où il fut tellement consumé, qu'il n'en resta aucune partie capable de sépulture. Médée après ce coup monta sur son char attelé de deux Dragons ailés, & se sauva dans les airs. Voilà les Dragons ailés de Nicolas Flamel; c'est-à-dire, les parties volatiles. C'est pour cela qu'on a fait précéder cette fuite par la mort de Pélias, pour marquer la dissolution & la noirceur, de πηλὸς, boue, ou πελὸς, noir.

Une expédition aussi périlleuse, une navigation aussi pénible, la route que les Argonautes ont tenue soit en allant, soit en revenant, demandoient plus de temps que quelques Auteurs n'en comptent. Les uns assurent que tout fut achevé en une année; ce qui ne sauroit s'accorder avec les deux ans de séjour que Jason fit dans l'Isle de

(*b*) I Arcad.

Lemnos. Il faudroit alors compter trois ans ; temps que les vaiſſeaux de Salomon employoient pour aller chercher l'or dans l'Iſle d'Ophir. Mais en vain les Mythologues voudroient-ils eſſayer de déterminer la durée de la navigation des Argonautes. Si Jaſon étoit jeune quand il partit pour la Colchide, il eſt certain qu'Éſon n'étoit pas vieux, non plus que Pélias. Les Auteurs nous les repréſentent cependant comme des vieillards décrépits au retour des Argonautes. La preuve en eſt toute ſimple par la table généalogique qui ſuit.



On voit par-là que Pélias, Eſon & Phryxus devoient être à peu près du même âge. Calciope, femme de Phryxus, étoit ſœur de Médée, & fit tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour favoriſer la paſſion de Jaſon pour ſa ſœur. Phryxus étoit

jeune lorſqu'il épouſa Calciope, qui ne devoit pas être vieille, lorſque Jaſon, âgé d'une vingtaine d'années, arriva à Colchos, puiſque Médée ſa ſœur étoit jeune auſſi. Il faut donc que les Mythologues concluent ou que l'expédition des Argonautes a duré beaucoup d'années, ou que Pélias & Eſon n'étoient pas ſi vieux que les Auteurs le diſent.

Cette difficulté miſe dans tout ſon jour ne ſeroit pas facile à réſoudre pour les Mythologues. Mais il paroît que les Auteurs des relations du voyage de la Colchide ne ſe ſont pas mis beaucoup en peine de celles qui pourroient en réſulter. Ceux qui étoient au fait de l'Art Hermétique ſavoient bien que ces prétendues difficultés diſparoîtroient aux yeux des Philoſophes, dont la maniere de compter les mois & les années eſt bien différente de celle du commun des Chronologiſtes. On a vû dans le Traité de cet Art ſacerdotal, que les Adeptes ont leurs ſaiſons, leurs mois, leurs ſemaines, & que leur maniere de compter la durée du temps varie même ſuivant les différentes diſpoſitions ou opérations de l'œuvre. C'eſt pourquoi ils ne paroiſſent pas d'accord entr'eux, quand ils fixent la durée de l'œuvre les uns à un an, les autres à quinze mois, d'autres à dix-huit, d'autres à trois ans. On en voit même qui la pouſſent juſqu'à dix & douze années. On peut dire en général que l'œuvre s'acheve en douze mois ou quatre ſaiſons qui font l'année Philoſophique; mais cette durée, quoique compoſée des mêmes ſaiſons, eſt infiniment abrégée dans le travail de la multiplication de la pierre,

& chaque multiplication eſt plus courte que celle qui l'a précédée. Nous expliquerons ces ſaiſons dans le Dictionnaire Mytho-Hermétique, qui forme une ſuite néceſſaire à cet ouvrage. C'eſt dans ce ſens-là qu'il faut expliquer la durée des voyages d'Oſiris, de Bacchus; il faut auſſi faire attention que chaque Fable n'eſt pas toujours une allégorie entiere de l'œuvre complet. La plupart des Auteurs n'en ont qu'une partie pour objet, & plus communément les deux œuvres du ſoufre & de l'élixir, mais particulierement ce dernier, comme étant la fin de l'œuvre avant la multiplication, qu'on peut ſe diſpenſer de faire, quand on veut s'en tenir là.

Avouons-le de bonne foi; quand on a lu les hiſtoires d'Athamas, d'Ino, de Néphélé, de Phryxus & d'Hellé, de Léarque & de Mélicerte, qui donnerent lieu à la conquête de la Toiſon d'or; quand on a réfléchi ſur celles de Pélias, d'Eſon, de Jaſon & du voyage des Argonautes; trouve-t-on dans la tournure même de M. l'Abbé Banier, & dans les explications que ce Mythologue & les autres Savans en ont données, de quoi ſatisfaire un eſprit exempt de préjugés? Il ſemble que les doutes ſe multiplient à meſure qu'ils s'efforcent de les lever. Ils ſe voient ſans ceſſe forcés d'avouer que telles & telles circonſtances ſont de pures fictions; & ſi l'on ôtoit de ces hiſtoires tout ce qu'ils déclarent fiction, il ne reſteroit peut-être pas une ſeule circonſtance qui pût raiſonnablement s'expliquer hiſtoriquement. En voici la preuve. L'hiſtoire de Néphélé eſt une fable, dit M. l'Abbé Banier, Tom. III. p. 203. Celle du

transport de la Toison d'or dans la Colchide l'est aussi, puisqu'il dit : « Pour expliquer des circonstances si visiblement fausses, les anciens » Mythologues inventerent une nouvelle *fable*, » & dirent, &c. (*ibid.*) » On ne peut douter que le voyage de Jason du Mont-Pélion à Iolcos, la perte de son soulier, son passage du fleuve Anaure ou Enipée, suivant Homere (*a*), sur les épaules de Junon, ne soient aussi marqués au même coin. On ne croira certainement pas que la navire Argo ait été construite de chênes parlans. Presque tous les traits qui composent l'histoire des compagnons de Jason, chacun en particulier, sont reconnus fabuleux, soit dans leur généalogie, puisqu'ils sont tous ou fils des Dieux, ou leurs descendans. Il seroit trop long d'entrer dans le détail à cet égard. Voilà ce qui a précédé le départ ; voyons la navigation. L'infection générale des femmes de Lemnos, occasionnée par le courroux de Vénus, n'est pas vraisemblable, en faisant même disparoître le courroux de la Déesse ; ou ce seroit avoir bien mauvaise idée de la délicatesse des Argonautes, qui valoient bien les Lemniens ; & loin de faire dans cette Isle un séjour de deux ans, comment y auroient-ils passé deux jours ? L'abandonnement d'Hercule dans la Troade, qui va chercher Hylas enlevé par les Nymphes ; les Géans de Cyzique qui avoient chacun six bras & six jambes ; la fontaine que la mere des Dieux y fit sortir de terre, pour que Jason pût expier le meurtre involontaire de Cyzicus.

(*a*) Odyss. l. 11. v. 237.

La visite rendue à Phinée, molesté sans cesse par les Harpies, chassées par le fils de Borée, *est une fiction qui cache sans doute quelque vérité* (*a*); l'entrechoc des rochers Cyanées, ou Symplegades, est une fable. (ibid. p. 231.) La fixation de ces rochers, la colombe qui y perd sa queue dans le trajet, ne sont pas plus vrais. Les oiseaux de l'Isle d'Arécie, qui lançoient de loin des plumes meurtrieres aux Argonautes, n'existerent jamais.

Enfin les voilà dans la Colchide; & tout ce qui s'y passa sont *des fables aussi extraordinaires que difficiles à expliquer.* (ibid. p. 233.) L'enchanteresse Médée, le Dragon & les Taureaux aux pieds d'airain, les hommes armés qui sortent de terre, les herbes enchantées, le breuvage préparé, la victoire de Jason, son départ avec Médée; *on peut dire seulement que toutes ces fables ne sont qu'un pur jeu de l'imagination des Poëtes.* (ibid. p. 235.)

Venons au retour des Argonautes. *Les Poëtes ont imaginé le meurtre d'Absyrthe.* (ibid. p. 238.) *Les relations de ce retour sont extravagantes. Celle d'Onomacrite n'est pas vraisemblable, & celle d'Apollonius l'est encore moins.* (ibid. p. 240.) C'est une fiction, p. 241. *Les peuples cités par ces Auteurs sont ou inconnus, ou n'existoient pas du temps de ces Poëtes, ou sont placés à l'aventure.* (p. 242.) Ce qui se passa au lac Tritonide *est un conte sur lequel l'on doit faire peu de fond.* (p. 244.) L'histoire de Jason & celle de Médée sont enfin mêlées de tant de fictions, qui

(*a*) M. l'Abbé Ban. loc. cit. p. 229.

se détruisent même les unes & les autres, qu'il est bien difficile d'établir quelque chose de certain à leur sujet. (ibid. p. 253.)

Ne doit-on pas être surpris qu'après de tels aveux, M. l'Abbé Banier ait entrepris de donner ces fables pour des histoires réelles, & qu'il ait voulu se donner la peine de faire les frais des preuves qu'il en apporte ? Je ne me suis pas proposé de discuter toutes ses explications; je les abandonne au jugement de ceux qui ne se laissent point éblouir par la grande érudition.

CHAPITRE II.

Histoire de l'enlévement des Pommes d'or du Jardin des Hespérides.

APRÈS l'histoire de la conquête de la Toison d'or, il n'en est gueres qui vienne mieux à notre sujet que celle de l'expédition d'Hercule pour se mettre en possession de ces fameux fruits connus de si peu de personnes, que les Auteurs qui en ont parlé n'ont pas même été d'accord sur leur vrai nom. Les anciens Poëtes ont donné carriere à leur imagination sur ce sujet; & les Historiens qui n'en ont parlé que d'après ces peres des fables, après avoir cherché en vain le lieu ou étoit ce Jardin, le nom & la nature de ces fruits, sont presque tous contraires les uns aux autres. Et comment auroient-ils pu dire quelque chose de certain sur un fait qui n'exista jamais?

Il eſt inutile de faire des diſſertations pour favoriſer le ſentiment de l'un plutôt que de l'autre, puiſqu'ils ſont tous également dans l'erreur à cet égard. C'eſt donc avec raiſon qu'on peut regarder comme des idées creuſes & chimériques les explications de la plupart des Mythologues qui ont voulu tout rapporter à l'hiſtoire, quelque ingénieuſes & quelque brillantes qu'elles ſoient, & quoiqu'elles aient d'illuſtres garans. Je ne fais ici que rétorquer contre les Mythologues l'argument qu'un d'entr'eux (*a*) a fait contre Michel Majer; l'on jugera ſi je ſuis fondé à le faire, par les explications que nous donnerons ci-après.

Il ne faut pas juger des premiers Poëtes Grecs comme de ceux qui n'ont été, pour ainſi dire, que leurs imitateurs, ſoit pour n'avoir traité que les mêmes ſujets, ſoit pour avoir travaillé ſur d'autres, mais dans le goût des premiers. Ceux-ci, inſtruits par les Egyptiens, prirent chez ce Peuple les ſujets de leurs Poëmes, & les traveſtirent à la Grecque, ſuivant le génie de leur langue & de leur nation. Frappés de la grandeur de l'objet qu'ils avoient en vue, mais qu'ils ne vouloient pas dévoiler aux Peuples, ils s'attacherent à le traiter par des allégories, dont le merveilleux excitât l'admiration & la ſurpriſe, ſouvent ſans nul égard pour le vraiſemblable, afin que les gens ſenſés ne priſſent pas pour une hiſtoire réelle, ce qui n'étoit qu'une fiction; & qu'ils ſentiſſent en même temps que ces allégories portoient ſur quelque choſe de réel.

(*a*) M. l'Abbé Maſſieu, Mémoires des Belles-Lettres, T. III. p. 49.

Les Poëtes qui parurent dans la suite, & qui ignoroient le point de vue des premiers, ne virent dans leurs ouvrages que le merveilleux. Ils traiterent les matieres suivant leur génie, & abuserent du privilege qu'ils avoient de tout oser.

. . . . Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Hor. Art. Poët.

Sur ce principe, quand ils choisirent pour matiere de leurs ouvrages des sujets déja traités, ils en conserverent le fond, mais ils y ajouterent, ou en retrancherent des circonstances, ou y firent quelques changemens à leur fantaisie, & ne s'appliquerent, pour ainsi dire, qu'à exciter l'admiration & la surprise, par le merveilleux qu'ils y répandoient, sans avoir d'autre but que celui de plaire. Il n'est donc pas surprenant que l'on trouve chez eux des traits qui peuvent s'expliquer de l'objet que s'étoient proposés leurs prédécesseurs. Mais comme un sujet est susceptible de mille allégories différentes, chaque Poëte l'a traité à sa maniere. Je ne prétends donc pas que toutes les Fables puissent être expliquées par mon systême, mais seulement les anciennes, qui ont pour base les fictions Egyptiennes & Phéniciennes; puisqu'on sait que les plus anciens Poëtes Grecs y ont puisé les leurs, comme il seroit aisé de le prouver en en faisant une concordance, qui prouveroit clairement qu'elles ont toute le même objet.

Les Fables ne sont donc pas toutes des mensonges

ſonges ingénieux, mais celles-là ſeulement qui n'ont d'autre objet que de plaire. Celle dont il eſt ici queſtion, & preſque toutes celles d'Orphée, d'Homere & des plus anciens Poëtes ſont des allégories qui cachent des inſtructions ſous le voile de la généalogie, & des actions prétendues des Dieux, des Déeſſes ou de leurs deſcendans.

Lorſqu'on veut réduire la fable des Heſpérides à l'hiſtoire, on ne ſait comment s'y prendre pour déterminer quelque choſe de précis. Chaque Hiſtorien prétend qu'on doit l'en croire préférablement à tout autre, & ne donne cependant aucune preuve ſolide de ſon ſentiment. Ils ſont partagés en tant d'opinions différentes, qu'on ne ſait à laquelle ſe fixer. Hérodote, le plus ancien des Hiſtoriens, & très-inſtruit de toutes les fables, ne fait pas mention de celle des Heſpérides, ni de beaucoup d'autres; ſans doute parce qu'il les regardoit comme des fictions. Les traditions étant toujours plus pures à meſure qu'elles approchent de leur ſource, il eût été plus en état que les autres Hiſtoriens, de nous laiſſer quelque choſe de moins douteux, quoiqu'on l'accuſe d'avoir été un peu trop crédule. Sera-ce à Paléphate qu'il faudra s'en rapporter? tous les Mythologues conviennent que c'eſt un Auteur très-ſuſpect, accoutumé à forger des explications, & à donner à ſa fantaiſie l'exiſtence à des perſonnes qui n'ont jamais été (*a*).

Il dit (chap. 19.) qu'Heſpérus étoit un riche

(*a*) M. l'Abbé Banier, Myth. T. III. p. 283.

Miléſien, qui alla s'établir dans la Carie. Il eut deux filles, nommées Heſpérides, qui avoient de nombreux troupeaux de brebis, qu'on appelloit *Brebis d'or*, à cauſe de leur beauté. Elles en confioient la garde à un Berger, nommé *Dragon*; mais Hercule paſſant par le pays enleva le Berger & les troupeaux. Il n'y auroit rien de plus ſimple que cette explication de Paléphate; toute admiration, tout le merveilleux de cette fable ſe réduiroit à ſi peu de choſe, qu'elle ne mériteroit certainement pas d'être miſe au nombre des célebres travaux du fils de Jupiter & d'Alcmene.

Il n'eſt point de fables qu'on ne puiſſe expliquer auſſi facilement, en imitant Paléphate; mais eſt-il permis de changer les noms, les lieux, les circonſtances des faits, & la nature même des choſes? Malgré le peu de ſolidité du raiſonnement de cet Auteur; malgré le peu de conformité qui ſe trouve entre ſon explication & le fait rapporté par les Poëtes, Agroétas, autre Hiſtorien cité par les anciens Scholiaſtes, ſemble avoir ſuivi Paléphate, & dit au troiſieme livre des choſes libyques, que ce n'étoit point des Pommes, mais des Brebis, qu'on appeloit *Brebis d'or*, à cauſe de leur beauté. Et le Berger qui en avoit la garde, n'étoit point un *Dragon*, mais un homme ainſi nommé, parce qu'il avoit la vigilance & la férocité de cet animal. Varron & Servius ont adopté ces idées. Cette opinion n'a cependant pas eu autant de partiſans que celle de ceux qui s'en ſont tenus aux termes propres des Poëtes. Ceux-ci ont prétendu que les autres

avoient été trompés par l'équivoque du terme μῆλα, qui signifie également *Brebis* & *Pomme*, & l'on ne voit pas d'autres raisons qui aient pu leur faire prendre le change. Ceux qui ont regardé ces fruits comme de vrais fruits, n'ont été gueres moins embarrassés quand il a fallu en déterminer l'espece. Des pommes d'or ne croissent pas sur des arbres; mais on les a, disent-ils, appelées ainsi, parce qu'elles étoient excellentes; ou parce que les arbres qui les portoient, étoient d'un grand rapport; ou enfin parce que ces fruits avoient une couleur approchante de celle de l'or.

Diodore de Sicile (*a*), incertain sur le parti qu'il devoit prendre, laisse la liberté de penser ce qu'on voudra, & dit que c'étoient des fruits ou des Brebis. Il fabrique une histoire à cet égard absolument contraire à ce qu'en avoient dit les Poëtes. M. l'Abbé Massieu (*b*) regarde cette histoire comme ce qui nous reste de plus solide sur le sujet que nous examinons, quoiqu'il n'y soit fait aucune mention des ordres d'Euryftée, ni de ce qui a précédé l'enlévement de ces fruits, ni d'aucunes des circonstances de cette expédition. Selon Diodore, le hasard conduisit Hercule sur le rivage de la mer Atlantide, au retour de quelques-unes de ses expéditions. Il y trouva les filles d'Atlas qu'un Pirate avoit enlevées par ordre de Busiris; il tua les Corsaires, & ramena les Hespérides chez leur pere, qui par reconnoissance fit présent à Hercule des fruits, ou des Brebis que ses filles gardoient ou cultivoient

(*a*) Bibliot. l. 5. c. 13.
(*b*) Mém. des Belles-Lettres, T. III. p. 31.

avec un ſoin extrême. Atlas qui étoit très-verſé dans la ſcience des Aſtres, voulut auſſi initier le Héros dans les principes de l'Aſtronomie, & lui donna une ſphere. Voilà en ſubſtance l'hiſtoire que fait Diodore, qui place ce fait dans la partie la plus occidentale de l'Afrique, au lieu que Paléphate le met dans la Carie.

Pline le Naturaliſte (*a*) ne ſait où le placer; comme il ſuit le ſentiment de ceux qui admettoient des fruits, il falloit auſſi trouver le Jardin où ils croiſſoient. De ſon temps, les uns le mettoient à Bérénice, ville de Libye, les autres à Lixe, ville de Mauritanie. Un bras de mer qui ſerpente autour de cette ville, a donné, dit-il, aux Poëtes l'idée de leur Dragon. Les Savans tiennent pour ce dernier lieu.

Cette différence de ſentimens prouve l'incertitude des Hiſtoriens à ce ſujet. On ne ſait quel parti prendre, même après avoir rapproché & confronté leurs témoignages. Paléphate n'admet que deux Heſpérides, filles d'Heſpérus Miléſien; Diodore dit qu'elles étoient ſept filles d'Atlas dans la Mauritanie. Selon quelques-uns Hercule ſe préſenta à main armée pour enlever les pommes d'or; ſelon d'autres, il n'y parut que comme libérateur. Il y en a qui prétendent qu'un homme féroce & brutal gardoit ces Brebis: ſi l'on en croit les autres, c'étoit non un homme, ni un dragon, mais un bras de mer. S'il y avoit donc quelque choſe d'hiſtorique à conclure de tout cela, tout ſe réduiroit au plus à dire qu'il y a

(*a*) Liv. 5.

eu des sœurs nommées Hespérides, qui cultivoient de beaux fruits, ou qui prenoient soin de belles Brebis, & qu'Hercule en emporta ou en emmena dans la Grece. Ce peu de chose ne seroit même pas sans difficulté; il s'agiroit alors de savoir si le fils d'Alcmene fut jamais en Mauritanie; s'il vivoit du temps d'Atlas, & même si Atlas vivoit du temps de Busiris. Chaque article demanderoit encore une dissertation, d'où l'on ne concluroit rien de plus certain.

En admettant pour un moment que ces pommes d'or fussent des fruits, les Savans, aussi incertains sur leur espece que sur le lieu où ils croissoient, ont élevé de grandes contestations entr'eux. Budée (a) prétend que ce sont des coins; Saumaise & Spanheim, que c'étoit des oranges, & plusieurs Savans, que c'étoit des citrons. Le premier fonde son opinion sur le terme de χρυσόμηλα, qui veut dire pommes d'or, nom qui a été souvent donné aux coins. Mais ce nom ne prouve pas plus pour les coins que pour les oranges & les citrons, qui ont aussi la couleur d'or; & ceux qui sont pour ces derniers fruits, s'appuient de la même preuve; ils y en ajoutent quelques autres aussi peu solides, c'est pourquoi je ne les rapporterai pas. Et d'ailleurs ces fruits étoient-ils donc si rares, qu'il fallût les confier à la garde d'un Dragon monstrueux? Il est surprenant que Paléphate, & ceux qui ont adopté son opinion, se soient avisés d'une explication si peu naturelle. L'équivoque du terme μῆλα ne sauroit

(a) Comment. sur Théophr.

l'excuſer, puiſque les brebis ne naiſſent pas ſur les arbres, comme les fruits. Quant à ceux qui prennent ces pommes pour des oranges ou des citrons, ils auroient dû faire attention que les Poëtes ne diſent pas que c'étoit des pommes de couleur d'or, mais des pommes d'or, & juſqu'aux arbres mêmes qui les portoient.

Arborea frondes, dit Ovid. *auro radiante nitentes*,
Ex auro ramos, ex auro poma ferebant.
Métam. l. 4.

Voyons donc ce que les Poëtes ont dit de ce Jardin célebre; le lieu qu'habitoient les Heſpérides étoit un Jardin où tout ce que la Nature a de beau ſe trouvoit raſſemblé. L'or y brilloit de toutes parts; c'étoit le ſéjour des délices & des Fées. Celles qui l'habitoient chantoient admirablement bien (*a*). Elles aimoient à prendre toutes ſortes de figures, & à ſurprendre les ſpectateurs par des métamorphoſes ſubites. Si nous en croyons le même Poëte, les Argonautes rendirent viſite aux Heſpérides; ils s'adreſſerent à elles en les conjurant de leur montrer quelque ſource d'eau, parce qu'ils étoient extrêmement preſſés par la ſoif. Mais au lieu de leur répondre, elles ſe changerent à l'inſtant en terre & en pouſſiere:

Ταὶ δ' αἶψα κόνις καὶ γαῖα κιόντων
Ἐσσυμένως ἐγένοντο καταυτόθι. *Ibid. v.* 1408.

Orphée qui étoit au fait du prodige n'en fut point

(*a*) Apoll. Argonaut. l. 4. v. 1396. & ſuiv.

déconcerté; il conjura de nouveau ces filles de l'Océan, & redoubla ses prieres Elles l'écouterent favorablement; mais avant de les exaucer, elles se métamorphoserent d'abord en herbes, qui croissoient peu à peu de cette terre. Ces plantes s'éleverent insensiblement, il s'y forma des branches & des feuilles, de maniere qu'en un moment Hespera devint Peuplier, Erytheis un Ormeau, Eglé se trouva un Saule. Les autres Argonautes, saisis d'étonnement à ce sepctacle, ne savoient que penser ni que faire, lorsqu'Eglé, sous la forme d'arbre, les rassura, & leur dit, qu'heureusement pour eux un homme intrépide étoit venu la veille, qui sans respect pour elles avoit tué le Dragon gardien des pommes d'or, & s'étoit sauvé avec ces fruits des Déesses; que cet homme avoit le coup d'œil fier, la physionomie dure, qu'il étoit couvert d'une peau de Lion, armé d'une massue & d'un arc avec des fléches, dont il s'étoit servi pour tuer le monstrueux Dragon. Cet homme brûloit aussi de soif, & ne savoit où trouver de l'eau. Mais enfin soit par industrie, soit par inspiration, il frappa du pied la terre, & il en jaillit une source abondante, dont il but à longs traits. Les Argonautes s'étant apperçus qu'Eglé pendant son discours avoit fait un geste de la main, qui sembloit leur indiquer la source d'eau sortie du rocher, ils y coururent, & s'y désaltérerent, en rendant graces à Hercule de ce qu'il avoit rendu un si grand service à ses compagnons, quoiqu'il ne fût pas avec eux.

Après avoir fait des enchanteresses de ces filles

d'Atlas, il ne restoit plus aux Poëtes qu'à en faire des Divinités ; les Anciens n'en avoient peut-être pas eu l'i ée, mais Virgile y a suppléé (*a*). Il leur a donné un Temple & une Prêtresse, redoutable par l'empire souverain qu'elle exerce sur toute la Nature. C'est elle qui est la gardienne des rameaux sacrés, & qui nourrit le Dragon ; elle commande aux noirs chagrins, elle arrête les fleuves dans leur course, elle fait rétrograder les astres, & oblige les morts à sortir de leurs tombeaux.

Tel est le portrait que les Poëtes font des Hespérides ; & s'ils ne conviennent pas tous soit du nombre de ces Nymphes, soit du lieu où étoit situé ce célebre Jardin, au moins s accordent-ils tous à dire que c'étoit des pommes d'or & non des Brebis ; que le Jardin étoit gardé par un Dragon, qu'Hercule le tua & enleva ces fruits. Junon, dit-on, apporta pour dot de son mariage avec Jupiter des arbres qui portoient ces pommes d'or. Ce Dieu en fut enchanté ; & comme il les avoit infiniment à cœur, il chercha les moyens de les mettre à l'abri des atteintes de

(*a*) Hinc mihi Massylæ gentis monstrata sacerdos,
Hesperidum templi custos, epulasque Draconi
Quæ dabat, & sacros servabat in arbore ramos.
Spargens humidas mella, soporiferumque papaver.
Hæc se carminibus promittit solvere mentes
Quas velit, ast aliis duras immittere curas :
Sistere aquam fluviis, & sidera vertere retrò.
Nocturnosque ciet manes.

Æneid. l. 4.

ceux à qui ces fruits feroient envie. Il les confia pour cet effet aux foins des Nymphes Hefpérides, qui firent enclore de murs le lieu où ces arbres étoient plantés, & placerent un Dragon pour en garder l'entrée.

On n'admet communément que trois Nymphes Hefpérides, filles d'Hefpérus, frere d'Atlas, & leurs noms étoient Eglé, Aréthufe & Hefpéréthufe. Quelques Poëtes en ajoutent une quatrieme qui eft Hefpéra; d'autres une cinquieme qui eft Erytheis, & d'autres enfin une fixieme fous le nom de Vefta. Diodore de Sicile les fait monter jufqu'à fept. Héfiode (*a*) leur donne la nuit pour mere; M. l'Abbé Maffieu eft furpris, & ne fauroit, dit-il, *deviner pourquoi ce Poëte donne une mere fi laide à des filles fi belles.* On en trouvera une bonne raifon ci-après. Chérécrate les fait filles de Phorcys & de Céto, deux Divinités de la mer. Pour ce qui eft du Dragon, Phérécyde le dit fils de Thyphon & d'Echidna, & Pifandre de la terre, ce qui eft la même chofe dans mon fyftême. Le peu d'accord qu'il y a entre les Auteurs fur la fituation du Jardin des Hefpérides, prouve en quelque maniere qu'il n'a jamais exifté. La plupart des Poëtes le placent vers le Mont-Atlas, fur les côtes Occidentales de l'Afrique.

Oceani finem juxtà, folemque cadentem
Ultimus Æthyopum locus eft, ubi maximus Atlas
Axem humero torquet ftellis ardentibus aptum.

Æneid. l. 4.

(*a*) Théogon. v. 315.

Les Historiens les mettent près de Lixe, ville de Mauritanie sur les confins de l'Ethiopie; quelques-uns à Tingi, avec Pline (*a*). Mais Hésiode le transporte au-delà de l'Océan; & d'autres, à son exemple, le placent dans les Canaries ou Isles fortunées; sans doute par la raison qui a fait conjecturer à Bochart (*b*) que ces Pommes ou Brebis ne signifioient que les richesses d'Atlas; parce que le mot Phénicien *Melon*, dont les Grecs on fait *Malon*, signifie également des richesses & des pommes. Ce dernier sentiment approche un peu plus de la vérité que les autres, parce qu'il a un rapport plus immédiat avec le vrai sens de l'allégorie. Mais enfin, puisque les Historiens ne peuvent rien conclure de certain de cette variété d'opinions, ils devroient donc convenir que c'est une fiction. Ils en ont une bonne raison, puisque les Historiens n'en parlent que d'après les Poëtes; & que quand même il se trouveroit quelque chose d'historique dans ceux-ci, il est tellement absorbé par ce qui n'est que pure fiction, qu'il est impossible de l'en débrouiller. L'affectation que l'on remarque chez eux à rendre les faits peu vraisemblables, doit naturellement faire penser qu'ils n'ont jamais eu dessein de nous conserver la mémoire de faits réellement historiques.

Parmi ceux qui ont regardé cette fable comme une allégorie, Noël le Conte y a vu la plus belle moralité du monde. Il prétend (*c*) que le Dragon

(*a*) L. 5. c. 5.
(*b*) Myth. l. 7. c. 7.
(*c*) Chan. l. 1. c. 1.

ſurveillant qui gardoit les Pommes d'or eſt l'image naturelle des avares, hommes durs & impitoyables, qui ne ferment l'œil ni jour ni nuit; & qui, rongés par leur folle paſſion, ne veulent pas que les autres touchent à un or dont ils ne font aucun uſage.

Tzetzez, & après lui Voſſius (*a*), trouvent dans cette fable le Soleil, les Aſtres & tous les corps lumineux du firmament. Les Heſpérides ſont les dernieres heures de la journée. Leur Jardin eſt le firmament. Les Pommes d'or ſont les étoiles. Le Dragon eſt ou l'horizon, qui excepté ſous la ligne, coupe l'équateur à angles obliques; ou le zodiaque, qui s'étend obliquement d'un tropique à l'autre. Hercule eſt le Soleil, parce que ſon nom venant de Ἥρας κλέος, ſignifie la gloire de l'air. Le Soleil en paroiſſant ſur l'horizon en fait diſparoître les étoiles, c'eſt Hercule qui enleve les Pommes d'or.

Quand on fait tant que d'expliquer une choſe, il faut faire en ſorte que l'explication convienne à toutes les circonſtances. Quelque ingénieuſe & quelque brillante qu'elle ſoit, elle manque de fondement & de ſolidité, ſi quelques-unes de ces circonſtances ne peuvent y convenir. Voilà préciſément le cas où ſe trouvent les Mythologues & les Hiſtoriens par rapport à la fable dont il eſt ici queſtion, comme on le verra ci-après. On auroit tort de blâmer ceux qui ſe donnent la peine de chercher les moyens d'expliquer les fables: leur motif eſt très-louable; les Moraliſtes travaillent à former

(*a*) De orig. & progr. Idol. l. 2. p. 384.

les mœurs ; les Historiens à éclaircir quelques points de l'Histoire ancienne. Les uns & les autres concourent à l'utilité publique, on doit donc leur en savoir gré. Quoiqu'on n'apperçoive pas de rapport entre des Pommes d'or qui croissent sur des arbres, & des étoiles placées au firmament; entre Hercule qui tue un Dragon, & le Soleil qui parcourt le Zodiaque ; entre ces Pommes portées à Eurysthée, & les Astres qui restent au Ciel, Tzetzez n'est pas plus blâmable que ceux qui coupent & tranchent cette fable en morceaux, pour n'en prendre que ceux qui peuvent convenir à leur systême. Si c'est un préjugé défavorable contre la vérité de leurs explications, l'attention que j'aurai de ne pas laisser une seule circonstance de cette fable sans être expliquée, doit faire pencher la balance du côté de mon systême. Entrons en matiere.

Thémis avoit prédit à Atlas qu'un fils de Jupiter enleveroit un jour ces pommes (*a*) : cette entreprise fut tentée par plusieurs ; mais il étoit réservé à Hercule d'y réussir. Ne sachant où étoit situé ce Jardin, il prit le parti d'aller consulter quatre Nymphes de Jupiter & de Thémis, qui faisoient leur sejour dans un antre. Elles l'adresserent à Nérée ; celui-ci le renvoya à Prométhée, qui, selon quelques Auteurs, lui dit d'envoyer

(*a*) . . . . Memor ille vetustæ
Sortis erat. Themis hanc dederat Parnassia sortem
Tempus, Atla, veniet, tua quo spoliabitur auro
Arbor, & hunc prædæ titulum Jove natus habebit.
Ovid. Métam. l. 4.

Atlas chercher ces fruits, & de se charger de soutenir le Ciel sur ses épaules jusqu'à son retour; mais suivant d'autres, Hercule ayant pris conseil de Prométhée, fut droit au Jardin, tua le Dragon, s'empara des pommes, & les porta à Eurysthée, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu. Il s'agit donc de découvrir le noyau caché sous cette enveloppe, de ne pas prendre les termes à la lettre, & de ne pas confondre ces Pommes du Jardin des Hespérides avec celles dont parle Virgile dans ses Eglogues :

Aurea mala decem misi, cras altera mittam.

Les Pommes dont il est ici question croissent sur les arbres que Junon apporta pour sa dot, lorsqu'elle se maria avec Jupiter. Ce sont des fruits d'or, & qui produisent des semences d'or, des arbres dont les feuilles & les branches sont de ce même métal; les mêmes rameaux dont Virgile fait mention dans le sixieme livre de son Enéide, en ces termes :

Accipe quæ peragenda priùs latet arbore opacâ,
Aureus & foliis, & lento vimine ramus,
Junoni inferne dictus sacer,
. . . .
. . . *primo avulso, non deficit alter*
Aureus, & simili frondescit virga metallo.

Nous avons vu ci-devant qu'Ovide en dit autant des Pommiers du Jardin des Hespérides. Il est donc inutile de recourir à des citrons, à des

oranges, à des coins, à des brebis, pour avoir une explication simple & naturelle de cette fable, qui, comme beaucoup d'autres, fut imitée des Fables Egyptiennes. Pour montrer le faux de l'histoire que Diodore a fabriquée, il suffit sur cela de dire que Busiris étant contemporain d'Osiris, il n'est pas possible qu'il le fût aussi de l'Hercule Grec, auquel on attribue cette expédition, puisque celui-ci ne vint au monde que bien des siecles après Busiris. On répondra sans doute que ce Tyran, tué par Hercule, étoit différent de celui qui voulut faire enlever les filles d'Atlas; mais il y a grande apparence que Diodore, & nos modernes après lui, ayant transporté Atlas (a) de la Phénicie ou des pays voisins sur les côtes occidentales de l'Afrique, il ne leur étoit pas plus difficile d'en faire venir Busiris, & de l'établir Roi d'Espagne. Diodore est le premier des Anciens qui en fasse mention. Mais enfin le Mont-Atlas, célebre dans ce temps-là, comme il l'est encore, produit bien des especes de minéraux, & abonde en cette matiere, de laquelle se forme l'or. Il n'est donc pas surprenant qu'on y ait placé le Jardin des Hespérides. La même raison a fait dire que Mercure étoit fils de Maïa, l'une des filles d'Atlas: car le mercure des Philosophes se compose de cette matiere primitive de l'or. Il fut pour cela surnommé *Atlantiade*.

Le sommet du Mont-Atlas est presque toujours couvert de nuages, de maniere que ne pouvant être apperçu, il semble que sa cîme s'éleve jus-

(a) M. l'Abbé Banier, Myth. t. II. p. 111.

qu'au Ciel; en falloit-il davantage pour le personnifier, & feindre qu'il portoit le Ciel sur ses épaules? Ajoutez à cela que l'Egypte & l'Afrique jouissent d'un Ciel serein, & qu'il n'est point dans le monde de lieu plus propre à l'observation des Astres, particulierement le Mont-Atlas, à cause de sa grande élévation. Il n'est donc pas nécessaire d'en faire un Astronome, inventeur de la Sphere; & l'on feint avec encore moins de vraisemblance qu'il fut Roi de Mauritanie, métamorphosé en cette montagne à l'aspect de la tête de Méduse que Persée lui présenta. Je donnerai la raison de cette fiction quand je parlerai de Persée.

Plusieurs Auteurs ont confondu les Pléïades avec les Hespérides, & les ont toutes regardées comme filles d'Atlas; mais les premieres au nombres de sept, dont les noms étoient Maïa, mere de Mercure, Electere, mere de Dardanus, Taygete, Astérope, Mérope, Alcyone & Céléno, sont proprement filles d'Atlas; & les Hespérides filles d'Hespérus. Je trouve dans cette généalogie une nouvelle preuve qui montre bien clairement que cette histoire prétendue des Hespérides n'est qu'une fiction. Tous les Mythologues conviennent qu'Electre fut mere de Dardanus, fondateur de Dardanie, & premier Roi des Troyens. Atlas étoit donc ayeul de Dardanus. Ce qui s'accorderoit presque avec le calcul de Théophile d'Antioche (*a*), au rapport de Tallus, qui dit positivement que Chronos ou Saturne, frere d'Atlas,

(*a*) Liv. 3. adv. Ant.

vivoit 521 ans avant la prise de Troye. Si l'on ne veut pas accorder que cette Electre fut la même qu'Electre, fille d'Atlas, parce que la mere de Dardanus est dite Nymphe, fille d'Océan & de Thétis, on conviendra du moins que la fille d'Atlas étoit niece de Saturne (*a*). M. l'Abbé Banier assure (*b*) qu'il croit devoir s'en tenir au témoignage de Diodore à cet égard. Ce savant Mythologue reconnoît néanmoins qu'Electre, mere de Dardanus, étoit fille d'Atlas; & dit (*c*) que le Jupiter qui eut affaire avec elle, devoit vivre environ 150 ans avant la guerre de Troye. Ainsi quand nous abandonnerions Théophile d'Antioche pour suivre le calcul de Diodore, ou même celui de M. l'Abbé Banier, il ne seroit pas possible qu'Hercule, fils d'Alcmene, eût été l'Auteur de l'enlévement des Pommes d'or du Jardin des Hespérides, puisque, suivant ce Mythologue, le Jupiter, pere d'Alcide, *quel qu'il soit, vivoit 60 ou 80 ans seulement avant la prise de Troye* (*d*). Il est vrai que cet Auteur est sujet à tomber en contradiction avec lui-même, & que l'on ne doit pas beaucoup compter sur ce qu'il assure même positivement; car si on veut l'en croire sur l'article d'Hercule, ce Héros n'est mort qu'environ 30 ans avant la prise de cette ville, & n'ayant vécu que 52 ans, pourroit-il avoir vu Atlas & les Hespérides? Mais passons une discussion qui nous meneroit trop loin: nous ne finirions pas si nous voulions comparer toutes les époques qu'il détermine.

(*a*) Diod. de Sicile.
(*b*) T. II. p. 111.
(*c*) Ibid. p. 15.
(*d*) Ibid.

Le

Le Mont-Atlas comprend presque toutes les montagnes qui regnent le long de la côte occidentale de l'Afrique, comme on nomme en général le Mont-Taurus, les Alpes, le Mont-d'Or, les Pyrénées, &c. une chaîne de montagnes, & non une montagne seule; les petits monts qui se trouvent adjacens aux Mont-Atlas & Hespérus, semblent naître de ceux-ci; ce qui peut avoir donné lieu de les regarder comme leurs enfans; c'est pourquoi on les appelle *Atlantides.* Mais Majer s'est trompé, lorsqu'il a dit (*a*), en expliquant cette fable, qu'on appeloit ces montagnes Hespérides, & qu'on les disoit gardiennes des Pommes d'or, parce que la matiere propre à former ce métal se trouve sur ces petites montagnes. Il ne seroit pas tombé dans cette erreur, s'il eut fait attention que le Mercure des Philosophes, fils de Maïa, l'une d'entr'elles, ne naît point sur ces montagnes, mais dans le vase de l'Art sacerdotal ou Hermétique. Les trois noms des Hespérides ne leur ont été donnés, que parce qu'ils signifient les trois principales choses qui affectent la matiere de l'œuvre avant qu'elle soit proprement l'or Philosophique. Hespéra est fille d'Hespérus, ou de la fin du jour, par conséquent la nuit ou la noirceur. Hespéréthuse ou Hesperthuse, a pris ce nom de la matiere qui se volatilise pendant & après cette noirceur, d'ἑσπέρος *diei finis*, & de θέω, *impetu feror.* Eglé signifie la blancheur qui succede à la noirceur, d'αἰγλη, *splendor, fulgor*, parce que la matiere étant par-

(*a*) Arcana arcaniss. l. 2.

venue au blanc, eſt brillante, & a beaucoup d'éclat. On voit par-là pourquoi Héſiode dit que la nuit fut mere des Heſpérides; mais M. l'Abbé Maſſieu n'avoit garde d'en deviner la raiſon, puiſqu'il ne ſavoit ſans doute que le nom de l'Art Hermétique, & nullement ce qui ſe paſſe dans ſes opérations. En accuſant Majer de chimere, il annonce à tout le monde ſon ignorance dans cet Art, & prouve, en jugeant ainſi ſans connoiſſance de cauſe, qu'il ſe laiſſoit conduire par le préjugé.

Apollonius de Rhodes n'a conſidéré dans les noms qu'il donne aux Heſpérides, que les trois couleurs principales de l'œuvre, la noire ſous le nom d'Heſpéra; la blanche ſous celui d'Eglé, & la rouge ſous celui d'Erytheis, qui vient d'ἐρευθος, *rubor*. Il ſemble même avoir voulu l'indiquer plus particulierement par les métamorphoſes qu'il rapporte d'elles. De Nymphes qu'elles étoient, elles ſe changerent en terre & en pouſſiere à l'abord des Argonautes. Hermès (*a*) dit que la force ou puiſſance de la matiere de l'œuvre eſt entiere, ſi elle eſt convertie en terre. Tous les Philoſophes Hermétiques aſſurent qu'on ne réuſſira jamais ſi l'on ne change l'eau en terre. Apollonius fait mention d'une ſeconde métamorphoſe. De cette terre pullulerent, dit-il, trois plantes, & chaque Heſpéride ſe trouva inſenſiblement changée en un arbre qui convenoit à ſa nature. Ces arbres croiſſent plus volontiers dans les lieux humides, le peuplier, le ſaule & l'ormeau. Le premier ou

(*a*) Table d'Emeraude.

peuplier noir eſt celui dont Heſpéra prit la figure, parce qu'elle indique la couleur noire. L'Auteur de la Fable de la deſcente d'Hercule aux enfers, a feint auſſi que ce Héros y trouva un peuplier, dont les feuilles étoient noires d'un côté, & blanches de l'autre, afin de faire entendre que la couleur blanche ſuccede à la noire; Apollonius a déſigné cette blancheur par Eglé changée en ſaule, parce que les feuilles de cet arbre ſont lanugineuſes & blanchâtres. Erytheis ou la couleur rouge de la pierre des Philoſophes ne pouvoit être gueres mieux indiquée que par l'orme, dont le bois eſt jaune quand il eſt vert, & prend inſenſiblement une couleur rougeâtre à meſure qu'il ſeche. C'eſt ce qui arrive dans les opérations de l'œuvre, où le citrin ſuccede au blanc, & le rouge au citrin, ſuivant le témoignage d'Hermès. Ceux enfin qui ont mis une Veſta au nombre des Heſpérides, ont eu égard à la propriété ignée de l'eau mercurielle des Philoſophes, qui leur a fait dire, *nous lavons avec le feu, & nous brûlons avec l'eau.* « Notre feu humide, dit Riplée (*a*), » ou le feu permanent de notre eau, brûle avec » plus d'activité & de force que le feu ordinaire, » puiſqu'il diſſout & calcine l'or; ce que le feu » commun ne ſauroit faire. »

Les Pléiades, filles d'Atlas, annoncent le temps pluvieux dans le cours ordinaire des ſaiſons, & les Pléïades Philoſophiques ſont en effet les vapeurs qui s'élevent de la matiere, ſe condenſent au haut du vaſe, & retombent en pluie, que les

(*a*) 12 Port.

Philosophes appellent rosée de Mai ou du Printemps, parce qu'elle se manifeste après la putréfaction & la dissolution de la matiere, qu'ils appellent leur Hiver. Une de ces Pléïades, Electre, femme de Dardanus, se cacha au temps de la prise de Troye, & ne parut plus, dit la Fable; non qu'en effet une de ces Pléïades célestes ait disparu un peu avant le siege de Troye, qui n'eut jamais lieu; mais parce qu'une partie de cette pluie ou rosée Philosophique se change en terre, c'est disparoître que de ne plus se montrer sous une forme connue. Cette terre est l'origine de la ville de Troye. Lorsqu'elle étoit encore sous la forme d'eau, elle étoit mere de Dardanus, fondateur de l'empire Troyen. Le temps même où l'eau se change en terre, est le temps du siege; nous expliquerons tout cela plus au long dans le sixieme Livre. Mais l'on observera que cette terre est désignée par le nom même d'Electre, puisque les Philosophes l'appellent leur *Soleil*, lorsquelle est devenue fixe, & qu'on fait venir Ἠλέκτρα d'Ἠλέκτωρ, Soleil. Plusieurs Auteurs Hermétiques, entr'autres Albert le Grand & Paracelse, donnent le nom d'*Electre* à la matiere de l'Art.

L'entrée du Jardin des Philosophes est gardée par le Dragon des Hespérides, dit d'Espagnet (*a*). Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce Dragon étoit fils de Typhon & d'Echidna; par conséquent frere de celui qui gardoit la Toison d'or; frere de celui qui dévora les compagnons de

(*a*) Can. 52.

Cadmus ; de celui qui étoit auprès des bœufs de Geryon ; du Cerbere, du Sphinx, de la Chimere, & de tant d'autres monstres dont nous parlerons dans leurs lieux. Tous ces événemens se sont cependant passés en des pays bien différens, & en des temps bien éloignés les uns des autres. Comment les inventeurs de ces fictions se seroient-ils si bien accordés, & auroient-ils feint précisément la même chose dans des circonstances semblables, s'il n'avoit eu le même objet en vue ? Cette raison seule auroit dû faire faire quelques réflexions aux Mythologues, & les déterminer à s'accorder aussi dans leurs explications. Mais quand ils auroient voulu le faire, auroient-ils pu réussir ? Les sentimens différens entre lesquels ils se sont partagés ne le leur permettoient pas. Ils sont trop divisés entr'eux pour pouvoir s'accorder ; ils se combattent les uns & les autres ; aussi leurs opinions ne sauroient-elles se soutenir ; tout Etat divisé tend à sa ruine. Pour savoir la nature de ces monstres, il eût fallu connoître celle de leur pere commun. En considerant Typhon comme un Prince d'Egypte, il n'étoit pas possible qu'on pût le regarder comme pere de ces monstres, quelqu'explication que l'on pût imaginer. Ils ont donc été contraints d'avouer que tout cela n'étoit que fictions. Il suffisoit de lire la Théogonie d'Hésiode pour en être convaincu. La généalogie qu'il fait de Typhon, d'Echidna & de leurs enfans, n'est susceptible d'aucune explication historique, même un peu vraisemblable.

Il n'en est pas ainsi d'une explication Philo-

ſopho-Hermétique. On y voit dans Typhon un eſprit actif, violent, ſulfureux, igné, diſſolvant, ſous la forme d'un vent impétueux & empoiſonné qui détruit tout. On reconnoît dans Echidna une eau corrompue, mêlée avec une terre noire, puante, ſous le portrait d'une Nymphe aux yeux noirs. De tels peres pouvoient-ils engendrer autre choſe que des monſtres, & des monſtres de même nature qu'eux; c'eſt-à-dire, une Hydre de Lerne, engendrée dans un marais; des Dragons vomiſſans du feu, parce qu'ils ſont d'une nature ignée comme Typhon: enfin la peſte & la deſtruction des lieux qu'ils habitent, pour marquer leur vertu diſſolvante, réſolutive, & la putréfaction qui en eſt une ſuite.

C'eſt de là que les Philoſophes Hermétiques, d'accord avec les Poëtes qu'ils entendoient bien, ont tiré leurs allégories. C'eſt le Dragon Babylonien de Flamel *(a)*, les deux Dragons du même Auteur, l'un ailé, comme ceux de Médée & de Cérès, l'autre ſans ailes, tel que celui de Cadmus, de la Toiſon d'or, des Heſpérides, &c. C'eſt encore le Dragon de Baſile Valentin *(b)*, & de tant d'autres qu'il ſeroit trop long de rapporter.

Quelques Chymiſtes ont cru voir ces Dragons dans les parties arſenicales des minéraux, & les ont en conſéquence regardés comme la matiere de la pierre des Philoſophes. Philalethe en a confirmé pluſieurs dans cette idée, parce qu'il dit à ce ſujet dans ſon *Introitus apertus ad occluſum Regis palatium*, cap. *de inveſtigatione Magiſterii*,

(*a*) Deſir déſiré. (*b*) 12 Clefs.

dans lequel il paroît désigner clairement l'antimoine ; mais Artéphius, Synésius, & beaucoup d'autres Philosophes se contentent de dire que cette matiere est un antimoine, parce qu'elle en a les propriétés. « Ils ont soin d'avertir que l'arsenic, les vitriols, les atramens, les borax, » les aluns, le nitre, les sels, les grands, les » moyens & les bas minéraux, & les métaux » seulets, dit le Trévisan (*a*), ne sont point la » matiere requise pour le Magistere. » En vain les Souffleurs tourmentent-ils donc ces matieres par le feu & l'eau pour en faire l'œuvre d'Hermès ; ils n'en retireront que de la cendre, de la fumée, du travail & de la misere : *car les Philosophes qui en parlent*, ajoutent le même Auteur, *ou ont voulu tromper, ou n'étoient pas encore au fait quand ils y ont travaillé, & n'y ont gueres dépendu de biens quand ils l'ont su.*

On ne peut gueres voir de description, ou plutôt de tableau peint avec des couleurs plus vives que celui qu'Apollonius fait du Dragon des Hespérides expirant (*b*). « Ladus, dit-il, ce serpent qui gardoit encore hier les Pommes d'or, » dont les Nymphes Hespérides prenoient un si » grand soin, ce monstre, percé des traits d'Hercule, est étendu au pied de l'arbre ; l'extrémité » de sa queue remue encore ; mais le reste de » son corps est sans mouvement & sans vie. Les » mouches s'assemblent par troupes sur son noir » cadavre, pour sucer le sang corrompu de ses

(*a*) Philos. des Métaux.

(*b*) Argonaut. l. 4. v. 1400. & suiv.

» plaies, & le fiel amer de l'Hydre de Lerne,
» dont les fleches étoient teintes. Les Hespéri-
» des désolées à ce triste spectacle, appuient
» sur leurs mains leur visage couvert d'un voile
» blanc tirant sur le jaune, & pleurent en pous-
» sant des cris lamentables. »

Si la description d'Apollonius plaît par la beauté du tableau qu'elle présente aux yeux de ceux qui ne sont pas au fait de l'objet de cette allégorie, combien ne doit-elle pas plaire à un Philosophe Hermétique qui y voit, comme dans un miroir, ce qui se passe dans le vase de son Art pendant & après la putréfaction de la matiere ? Hier encore ce Ladus, ce serpent terrestre χθόνιος ὄφις, qui gardoit les Pommes d'or, & que les Nymphes alimentoient, est étendu mort, percé de fleches. N'est ce pas comme si l'on disoit : Cette masse terrestre & fixe, si difficile à dissoudre, & qui par cette raison gardoit opiniâtrément & avec soin la semence aurifique ou le fruit d'or qu'elle renfermoit, se trouve aujourd'hui dissoute par l'action des parties volatiles. L'extrémité de sa queue remue encore, mais le reste de son corps est sans mouvement & sans vie; les mouches s'assemblent en troupes sur son *noir* cadavre, pour sucer le sang *corrompu* de ses plaies; c'est-à-dire, peu s'en faut que la dissolution ne soit parfaite; la putréfaction & la couleur noire paroissent déja; les parties volatiles circulent en grand nombre, & volatilisent avec elles les parties fixes dissoutes. Les Nymphes désolées pleurent & se lamentent la tête couverte d'un voile blanc-jaunâtre. La dissolution en eau

eſt faite ; ces parties aqueuſes volatiliſées retombent en gouttes comme des larmes, & la blancheur commence à ſe manifeſter.

Le portrait & le pouvoir que Virgile prête à la Prêtreſſe des Heſpérides, nous annoncent préciſément les propriétés du mercure des Philoſophes. C'eſt lui qui nourrit le Dragon Philoſophique ; c'eſt lui qui fait rétrogader les Aſtres, c'eſt-à-dire, qui diſſout les métaux, & les réduit à leur premiere matiere. C'eſt lui qui fait ſortir les morts de leurs tombeaux, ou qui, après avoir fait tomber les métaux en putréfaction, appelée *mort*, les reſſuſcite en les faiſant paſſer de la couleur noire à la blanche appelée *vie* ; ou en volatiliſent le fixe, puiſque la fixité eſt un état de mort dans le langage des Philoſophes, & la volatilité un état de vie : nous trouverons une infinité d'exemples de l'un & l'autre dans cet ouvrage.

Mais ſuivons cette fable dans toutes ces circonſtances. Hercule va conſulter les Nymphes de Jupiter & de Thémis, qui faiſoient leur ſéjour dans un antre ſur les bords du fleuve Eridan, connu aujourd'hui ſous le nom du Pô en Italie. Ἔρις, ἴδος veut dire diſpute, débat. Au commencement de l'œuvre les parties acqueuſes mercurielles excitent une fermentation, par conſéquent un débat ; voilà les Nymphes du fleuve Eridan. Ces Nymphes étoient au nombre de quatre, à cauſe des quatre élémens, dont les Philoſophes diſent que leur matiere eſt comme l'abrégé quinteſſencié par la nature, ſuivant ſes poids, ſes meſures & ſes proportions, que l'Ar-

tiſte ou Hercule doit prendre pour modeles. C'eſt pourquoi elles ſont appelées Nymphes de Jupiter & de Thémis. Or qu'un Artiſte doive conſulter la Nature (*a*), & imiter ſes opérations pour réuſſir dans celles de l'Art Hermétique, tous les Philoſophes en conviennent, & aſſurent même qu'on travailleroit en vain ſans cela. Geber & les autres diſent que tout homme qui ignore la Nature & ſes procédés ne parviendra jamais à la fin qu'il ſe propoſe, ſi Dieu ou un ami ne lui révele le tout. Et quoique Baſile Valentin (*b*) diſe : « Notre matiere eſt vile & abjecte, & » l'œuvre, que l'on conduit ſeulement par le » régime du feu, eſt aiſé à faire..... Tu n'as » pas beſoin d'autres inſtructions pour ſavoir » gouverner ton feu, & bâtir ton fourneau, » comme celui qui a de la farine ne tarde gue- » res à trouver un four, & n'eſt pas beaucoup » embarraſſé pour faire cuire du pain. » Le Coſmopolite nous dit auſſi (*c*) que quand les Philoſophes aſſurent que l'œuvre eſt facile, ils auroient dû ajouter, *à ceux qui le ſavent*. Et Pontanus (*d*) nous apprend qu'il a erré plus de deux cents fois en travaillant ſur la vraie matiere, parce qu'il ignoroit le feu des Philoſophes. L'embarras

(*a*) Denique nolite vobis res adeò ſubtiles imaginari, de quibus natura nihil ſcit; ſed manete, manete inquam in via naturæ ſimplici; quia in ſimplicitate rem citius palpare, quam eandem in ſubtilitate videre poteritis. *Coſmop. Præfat. in Ænigma Philoſophicum.*

(*b*) Deuxieme addit. aux 12 Clefs.

(*c*) Nov. lum. Chemic.

(*d*) Epiſt.

eſt donc, 1°. de trouver cette matiere, & c'eſt ſur cela qu'Hercule va conſulter les Nymphes, qui le renvoient à Nérée le plus ancien des Dieux, ſuivant Orphée, fils de la Terre & de l'Eau, ou de l'Océan & de Thétis; celui-là même qui prédit à Pâris la ruine de Troye, & qui fut pere de Thétis, mere d'Achille. Homere (*a*) l'appelle le *Vieillard*; & ſon nom ſignifie *humide*. Voilà donc cette matiere ſi commune, ſi vile, ſi mépriſée. Lorſqu'Hercule ſe préſentoit à lui, il ne pouvoit le reconnoître & avoir raiſon de lui, parce qu'il le trouvoit chaque fois ſous une nouvelle forme; mais enfin il le reconnut, & le preſſa avec tant d'inſtances, qu'il l'obligea à lui déclarer tout. Ces métamorphoſes ſont priſes de la nature même de cette matiere, que Baſile Valentin (*b*), Haimon (*c*) & beaucoup d'autres diſent n'avoir aucune forme déterminée, mais qu'elle eſt ſuſceptible de toutes; qu'elle devient huile dans la noix & l'olive, vin dans le raiſin, amere dans l'abſynthe, douce dans le ſucre, poiſon dans un ſujet, thériaque dans l'autre. Hercule voyoit Nérée ſous toutes ces formes différentes; mais ce n'étoit pas ſous celles-là qu'il vouloit le voir. Il fit donc tant qu'enfin il le découvrit ſous cette forme, qui ne préſente rien de gracieux ni de ſpécifié, telle qu'eſt la matiere Philoſophique. Il eſt donc néceſſaire d'avoir recours à Nérée; mais comme ce n'eſt pas aſſez d'avoir trouvé la matiere vraie & prochaine de

(*a*) Iliad. l. 18. v. 36.
(*b*) 12 Clefs.
(*c*) Epiſt.

l'œuvre, pour parvenir à ſa fin, Nérée envoie Hercule à Prométhée, qui avoit volé le feu du Ciel pour en faire part aux hommes, c'eſt-à-dire, au feu Philoſophique, qui donne la vie à cette matiere, ſans lequel on ne pourroit rien faire. Prométhée fut toujours regardé comme le Titan igné, ami de l'Océan. Il avoit un Autel commun avec Pallas & Vulcain, parce que ſon nom ſignifie *prévoyant*, *judicieux*; ce qui convient à Pallas, Déeſſe de la Sageſſe & de la Prudence; & que le feu de Prométhée étoit le même que Vulcain. On a auſſi voulu marquer par-là la prudence & l'adreſſe qu'il faut à un Artiſte pour donner à ce feu le régime convenable.

Ce Titan judicieux engagea Jupiter à détrôner Saturne ſon pere. Jupiter ſuivit ſes conſeils, & réuſſit. Mais il crut néanmoins devoir le punir du vol qu'il avoit fait, & le condamna dans la ſuite à être attaché à un rocher du Mont-Taurus, & à avoir le foie déchiré ſans ceſſe par un Vautour, de maniere cependant que ſon foie renaîtroit à meſure que le Vautour le dévoreroit. Mercure fut chargé de cette expédition; & le ſupplice dura juſqu'à ce que Hercule par reconnoiſſance tua le Vautour, ou l'Aigle, ſelon quelques-uns, & l'en délivra. Comme cette fable forme un épiſode, & qu'elle ſe trouve expliquée dans un autre endroit de cet ouvrage, nous n'en dirons que deux mots. Prométhée ou le feu Philoſophique eſt celui qui opere toutes les variations des couleurs que la matiere prend ſucceſſivement dans le vaſe. Saturne eſt la premiere ou la couleur noire; Jupiter eſt la griſe qui lui

ſuccede. C'eſt donc par le conſeil & le ſecours de Prométhée, que Jupiter détrône ſon pere; mais ce Titan vole le feu du Ciel, & en eſt puni. Ce feu volé eſt celui qui eſt inné dans la matiere. Elle en a été imprégnée comme par attraction; il lui a été infuſé par le Soleil & la Lune ſes pere & mere, ſelon l'expreſſion d'Hermès (*a*), *pater ejus eſt Sol, & mater ejus Luna*; c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de feu céleſte. Prométhée eſt enſuite attaché à un rocher: n'eſt-ce pas comme ſi l'on diſoit que ce feu ſe concentre, & s'attache à la matiere qui commence à ſe coaguler en pierre après la couleur griſe, & que cela ſe fait par l'opération du mercure des Philoſophes? La partie volatile qui agit ſans ceſſe ſur la patrie ignée & fixée, pour ainſi dire, pouvoit-elle être mieux déſignée que par une Aigle, ou un Vautour, & ce feu concentré, que par le foie? Ces oiſeaux ſont carnaſſiers & voraces; le foie eſt, pour ainſi dire, le ſiege du feu naturel dans les animaux. Le volatil agit donc juſqu'à ce que l'Artiſte, dont Hercule eſt le ſymbole, ait tué cette Aigle, c'eſt-à-dire, fixé le volatil.

Ces couleurs qui ſe ſuccedent ſont les Dieux & les Métaux des Philoſophes, qui leur ont donné les noms des ſept Planetes. La premiere entre les principales eſt la noire, le plomb des Sages, ou Saturne. La griſe qui vient après eſt affectée à Jupiter, & porte ſon nom. La couleur de la queue de Paon à Mercure, la blanche à la

(*a*) Tab. Smarag.

Lune, la jaune à Vénus, la rougeâtre à Mars ; & la pourprée au Soleil ; ils ont même appelé *regne* le temps que dure chaque couleur. Tels sont les métaux Philosophiques, & non les vulgaires, auxquels les Chymistes ont donné les mêmes noms. Faisons une réflexion à ce sujet. Un composé de deux choses, l'une aqueuse & volatile, l'autre terrestre & fixe, étant mise dans un vase, s'il y survient une fermentation & une dissolution, il apparoîtra des couleurs ou qui se succéderont, ou qui se manifesteront mêlangées comme celles de la queue de Paon ou de l'Arc-en-ciel. Je suppose qu'un homme d'esprit, de génie, d'une imagination féconde, se mette en tête de personnifier la matiere du composé & les couleurs qui y surviennent ; qu'étant ensuite parfaitement au fait, par ses observations, des combats qui se donnent entre ce fixe & ce volatil, & des différens changemens, ou des variations de couleurs qu'ils produisent, il lui prenne envie d'en fabriquer une fable, une fiction allégorique, un roman, qu'il remplira des actions de personnes feintes, que son imagination lui fournira ; lui sera-t-il difficile de donner à cette fiction l'air d'une histoire vraisemblable ? puisque suivant le témoignage d'Horace :

. . . . . . *Cui lecta potenter erit res,*
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
In Art. Poët.

Ne suffira-t-il pas, pour parvenir à ce but, d'y faire entrer les lieux connus, qui conviendront

l'une maniere ou d'autre à ce que l'on veut exprimer allégoriquement ? qui empêchera même de supposer l'expédition dans un lieu éloigné & inconnu ? & si l'Auteur de la Fable veut qu'elle ne soit prise que pour une allégorie, il ne sera plus alors gêné par le vraisemblable ; il pourra donner dans le merveilleux tant qu'il lui plaira. Il supposera s'il veut des lieux & des peuples qui n'existerent jamais, & ne s'attachera qu'à plaire, en conservant cependant toujours une allusion exacte dans les événemens feints tant dans le caractere convenable aux acteurs, que dans la suite des variations d'état & de couleurs que subit sa matiere dans les opérations.

Voilà l'origine des Fables; & comme une fiction de cette espece peut être variée à l'infini par une ou plusieurs personnes de génie, les Fables se sont extrêmement multipliées. De là tant d'ouvrages allégoriques composés sur la théorie & la pratique de l'Art Hermétique. Le Cosmopolite sentoit bien combien il est facile d'inventer sur une matiere aussi féconde, lorsqu'il dit (a) : *Vobis dico ut sitis simplices, & non nimium prudentes, donec arcanum inveneritis, quo habito necessario aderit prudentia, tunc vobis non deerit libros infinitos scribendi facilitas.* Le Lecteur excusera, s'il lui plaît, cette digression ; si elle est hors de sa place, elle n'est pas hors de propos.

Revenons à la fable des Hespérides ; elle a tous les caracteres dont je viens de parler. Hercule ayant vu & pris conseil de Nérée & de Pro-

(a) Præfat. in Ænigma Philosop.

méthée, n'eſt plus embarraſſé pour réuſſir ; il prend le chemin du Jardin des Heſpérides, & inſtruit de ce qu'il doit faire, il ſe met en devoir d'exécuter ſon entrepriſe. A peine y eſt-il arrivé, qu'un Dragon monſtrueux ſe préſente à l'entrée. Il l'attaque, le tue, & cet animal tombe en putréfaction de la maniere que je l'ai rapporté. L'alluſion n'auroit pas été exacte, ſi ce monſtre n'avoit pas été ſuppoſé tué à l'entrée, la noirceur, ſuite de la corruption, étant la clef de l'œuvre, comme le prouvent Synéſius (*a*) : « Quand notre » matiere Hylec commence à ne plus monter & » deſcendre, qu'elle tient de la ſubſtance fu- » meuſe, & ſe putréfie, elle devient ténébreuſe, » ce qui s'appelle robe noire, ou la tête du cor- » beau.... Cela fait auſſi qu'il n'y a que deux » élémens formels en notre pierre, ſavoir, la » terre & l'eau ; mais la terre contient en ſa » ſubſtance la vertu & la ſiccité du feu ; & l'eau » comprend l'air avec ſon humidité.... Remar- » quez que la noirceur eſt le ſigne de la putré- » faction (que nous appelons Saturne) ; & que » le commencement de la diſſolution eſt le ſigne » de la conjonction des deux matieres.... Or, » mon fils, vous avez déja, par la grace de Dieu, » un élément de notre pierre, qui eſt la tête » noire, la tête de corbeau, qui eſt le fondement » & la clef de tout le Magiſtere, ſans leſquels » vous ne réuſſirez jamais. » Morien s'exprime dans le même ſens, & dit (*b*) : « Sachez main- » tenant, ô magnifique Roi, qu'en ce Magiſtere

(*a*) De l'œuv. des Sages.
(*b*) Entret. du Roi Calid.

» tien

» rien n'eſt animé, rien ne naît, & rien ne croît » qu'après la noirceur de la putréfaction, & » après avoir ſouffert, par un combat mutuel, de » l'altération & du changement. Ce qui a fait » dire au Sage, que toute la force du Magiſtere » n'eſt qu'après la pourriture. »

Nicolas Flamel (a), qui a employé l'allégorie du Dragon, dit auſſi : « Au même temps la ma» tiere ſe diſſout, ſe corrompt, noircit, & con» çoit pour engendrer; parce que toute corrup» tion eſt génération, & l'on doit toujours ſou» haiter cette noirceur.... Certes qui ne voit » cette noirceur durant les premiers jours de la » pierre! quelle autre couleur qu'il voie, il man» que entierement au Magiſtere, & ne le peut » plus parfaire avec ce chaos; car il ne travaille » pas bien, ne putréfiant point. » Baſile Valentin en traite dans ſes douze Clefs; Riplée dans ſes douze Portes, enfin tous les autres Philoſophes qu'il ſeroit trop long de citer. Les Anciens ayant obſervé que la diſſolution ſe faiſoit par l'humidité & la putréfaction, ou le noir étant leur Saturne, ils avoient coutume de mettre un Triton ſur le Temple de ce fils du Ciel & de la Terre; & l'on ſait que Triton avoit un rapport immédiat avec Nérée. Majer (a) nous aſſure que les premieres monnoies furent frappées ſous les auſpices de Saturne, & qu'elles portoient pour empreinte une brebis & un vaiſſeau; ce qui faiſoit alluſion à la Toiſon d'or & à la navire Argo.

(a) Explicat. des fig.
(b) Arcana arcaniſſima, l. 2.

Les Auteurs qui ont prétendu qu'Hercule n'employa point la violence pour emporter les Pommes d'or, mais qu'il les reçut de la main d'Atlas, n'ont pas sans doute fait attention que la Fable dit positivement qu'il falloit, pour y parvenir, tuer ce Dragon effroyable qui gardoit l'entrée du Jardin. Mais & ceux qui sont de ce sentiment, & ceux qui sont d'une opinion contraire, ont également raison. Les rôles pleins de supercherie que Pérécide (*a*) fait jouer à Hercule & à Atlas dans cette occasion, sont trop indignes d'eux, & trop mal combinés pour mériter qu'on en fasse mention. Hercule usa de violence en tuant le Dragon, dans le sens & de la maniere que nous l'avons dit ; & l'on peut dire aussi qu'il reçut les Pommes de la main d'Atlas, en ce que ce prétendu Roi de Mauritanie ne signifie autre chose que le rocher dans lequel il fut changé, c'est-à-dire, le rocher ou la pierre des Philosophes, de laquelle se forme l'or des Sages, que quelques Philosophes ont appelé fruit du Soleil ou Pommes d'or.

Mais quelle raison les Philosophes anciens & modernes ont-ils pu avoir de feindre des Pommes d'or? Cette idée doit venir assez naturellement à un homme qui sait que les filons des mines s'étendent sous terre à peu près comme les racines des arbres. Les substances sulfureuses & mercurielles se rencontrant dans les pores & les veines de la terre & des rochers, se coagulent pour former les minéraux & les métaux, de même

(*a*) Schol. Apollon. l. 4. Argon.

que la terre & l'eau imprégnées de différens sels fixes & volatils, concourent au développement des germes, & à l'accroissement des végétaux. Cette allégorie des arbres métalliques est donc prise de la nature même des choses.

Presque tous les Philosophes Hermétiques ont parlé de ces arbres minéraux. Les uns se sont expliqués d'une façon, les autres d'une autre; mais de maniere que tous concourent à toucher au même but. « Le grain fixe, dit Flamel (*a*), » est comme la pomme, & le mercure est l'ar- » bre; il ne faut donc pas séparer le fruit de » l'arbre avant sa maturité, parce qu'il ne pour- » roit y parvenir faute de nourriture.... Il faut » transplanter l'arbre, sans lui ôter son fruit, » dans une terre fertile, grasse & plus noble, » qui fournira plus de nourriture au fruit dans » un jour, que la premiere terre ne lui en auroit » fourni en cent ans, à cause de l'agitation con- » tinuelle des vents. L'autre terre étant proche » du Soleil, perpétuellement échauffée par ses » rayons, & abreuvée sans cesse de rosée, fait » végéter & croître abondamment l'arbre planté » dans la Jardin Philosophique. » Quelque mar- qué que soit le rapport de cette allégorie de Fla- mel, avec celle du Jardin des Hespérides, celle du Cosmopolite est encore plus précise. « Nep- » tune, dit-il (*b*), me conduisit dans une prai- » rie, au milieu de laquelle étoit un Jardin » planté de divers arbres très-remarquables. Il » m'en montra sept entre les autres qui avoient

(*a*) Loc. cit. (*b*) Parabole.

» leurs noms particuliers, & m'en fit remarquer » deux de ces ſept, beaucoup plus beaux & plus » élevés : l'un portoit des fruits qui brilloient » comme le Soleil, & ſes feuilles étoient comme » de l'or ; l'autre produiſoit des fruits d'une » blancheur qui ſurpaſſe celle des lys, & ſes » feuilles reſſembloient à l'argent le plus fin. » Neptune appeloit le premier *Arbre ſolaire*, » & l'autre *Arbre lunaire.* » Un autre Auteur a intitulé ſon traité ſur cette matiere : *Arbor ſolaris.* On le trouve dans le ſixieme Tome du Théâtre chymique.

Après un rapport ſi palpable, pourroit-on ſe perſuader que ces allégories anciennes & modernes n'aient pas le même objet ? & ſi elles ne l'avoient pas en effet, comment ſeroit-il arrivé que les Philoſophes Hermétiques les ayant employées pour expliquer leurs opérations & la matiere du Magiſtere, elles ſoient entr'elles ſi conformes ? On dira peut-être, ce ne ſont pas les Poëtes qui ont puiſé leurs fables chez les Philoſophes ; ce ſont ces derniers qui ont pris leurs allégories dans les fables des Poëtes, Mais ſi les choſes étoient ainſi, & que les Poëtes n'aient eu en vue que l'hiſtoire ancienne, ou la morale, comment la ſuite ſucceſſive de toutes les circonſtances des actions rapportées par les Poëtes, & les circonſtances de preſque toutes les fables ſe trouvent-elles préciſément propres à expliquer allégoriquement tout ce qui ſe paſſe ſucceſſivement dans les opérations de l'œuvre ? & comment peut-on expliquer l'un par l'autre ? S'il n'y avoit qu'une ou deux fables qui puſſent s'y

rapporter, on diroit peut-être qu'en leur donnant la torture à la maniere des Mythologues portés pour l'hiſtorique ou le moral, on pourroit les faire venir au grand œuvre tant bien que mal; mais qu'il n'y en ait pas une ſeule des anciennes Egyptiennes & Grecques qui ne puiſſent s'expliquer juſqu'aux circonſtances mêmes qui paroiſſent les moins intéreſſantes aux autres Mythologues, & qui ſe trouvent néceſſaires dans mon ſyſtême; c'eſt un argument que nos Mythologues auroient bien de la peine à réſoudre.

Orphée & les anciens Poëtes ne ſe ſont cependant pas propoſé de décrire allégoriquement la ſuite entiere de l'œuvre dans chaque fable, & pluſieurs Philoſophes Hermétiques n'en ont auſſi décrit que la partie qui les frappoit le plus. L'un n'a eu en vue que de faire alluſion à ce qui ſe paſſe dans l'œuvre du ſoufre; l'autre dans les opérations de l'élixir; un troiſieme n'a parlé que de la multiplication. Quelquefois, pour donner le change, ces derniers ont entremêlé des opérations de l'un & de l'autre œuvre. C'eſt ce qui les rend ſi inintelligibles à ceux qui ne ſavent pas faire cette diſtinction; c'eſt auſſi ce qui fait qu'on trouve ſouvent des contradictions apparentes dans leurs ouvrages, lorſqu'on les compare les uns avec les autres. Par exemple, un Philoſophe Hermétique, en parlant des matieres qui entrent dans la compoſition de l'élixir, dit qu'il en faut pluſieurs, & celui qui parle de la compoſition du ſoufre, aſſure qu'il n'en faut qu'une. Ils ont raiſon tous deux; il ſuffiroit, pour les accorder, de faire attention qu'ils ne parlent pas des mêmes

circonſtances de l'œuvre. Ce qui contribue à confirmer l'idée de contradiction que l'on y remarque, c'eſt que la deſcription des opérations eſt ſouvent la même dans l'un & dans l'autre ; mais ils ont encore raiſon en cela ; puiſque Morien, l'un d'entr'eux, nous aſſure avec beaucoup d'autres Philoſophes, que le ſecond œuvre, qu'il appelle diſpoſition, eſt tout ſemblable au premier quant aux opérations.

On doit juger des fables de la même façon. Les travaux d'Hercule pris ſéparément, ne font pas alluſion à tous les travaux de l'œuvre ; mais la conquête de la Toiſon d'or le renferme dans ſon entier. C'eſt pourquoi l'on voit reparoître pluſieurs fois dans cette derniere fiction des faits différens en eux-mêmes quant aux lieux & aux actions, mais qui, pris dans le ſens allégorique, ne ſignifient que la même choſe. Les lieux par leſquels il étoit tout naturel que les Argonautes paſſaſſent pour retourner dans leur pays, n'étant plus propres à exprimer ce qu'Orphée avoit en vue, il en a feint d'autres qui n'ont jamais exiſté, ou a feint qu'ils avoient paſſé par des lieux connus, mais qu'il leur étoit impoſſible de trouver ſur leur route. Cette remarque a lieu pour les autres, comme nous le verrons dans la ſuite. La propriété que Midas avoit reçu de Bacchus de changer en or tout ce qu'il touchoit, n'eſt qu'une allégorie de la projection ou tranſmutation des métaux en or. L'art nous fournit tous les jours dans le regne végetal des exemples de tranſmutation, qui prouve la poſſibilité de celle des métaux. Ne voyons-nous pas qu'un petit œil pris

ſur un arbre franc, & enté ſur un ſauvageon, porte des fruits de la même eſpece que ceux de l'arbre d'où l'œil a été tiré ? Pourquoi l'art ne réuſſiroit-il pas dans le regne minéral en fourniſſant auſſi l'œil métallique au ſauvageon de la Nature, & en travaillant avec elle ? La Nature emploie un an entier pour faire produire à un pommier des feuilles, des fleurs & des fruits. Mais ſi au commencement de Décembre, avant les gélées, on coupe d'un pommier une petite branche à fruit, & que l'ayant miſe dans de l'eau dans une étuve, on la verra dans peu de jours pouſſer des feuilles & des fleurs. Que font les Philoſophes ? ils prennent une branche de leur pommier Hermétique ; ils la mettent dans leur eau, & dans un lieu modérément chaud ; elle leur donne des fleurs & des fruits dans ſon temps. La Nature aidée de l'art abrége donc la durée de ſes opérations ordinaires. Chaque regne a ſes procédés ; mais ceux que la Nature met en uſage pour l'un juſtifient ceux de l'autre, parce qu'elle agit toujours par une voie ſimple & droite ; l'art doit l'imiter : mais il emploie divers moyens quand il s'agit de parvenir à des buts différens.

La fable des Heſpérides eſt une preuve que le Philoſophe Hermétique doit conſulter la Nature avant de travailler, & imiter ſes procédés dans ſes opérations, s'il veut, comme Hercule, réuſſir à enlever les Pommes d'or. C'eſt dans ce même Jardin que fut cueillie la pomme, premiere ſemence de la guerre de Troye. Vénus y prit auſſi celles dont elle fit préſent à Hyppomene pour arrêter Atalante dans ſa courſe. Nous expli-

quetons cette derniere fable dans le Chapitre suivant ; & nous réservons l'autre pour le sixieme Livre.

CHAPITRE III.

Histoire d'Atalante.

LA fable d'Atalante est tellement liée avec celle du Jardin des Hespérides, qu'elle en dépend absolument, puisque Vénus y prit les Pommes qu'elle donna à Hyppomene. Ovide avoit sans doute appris de quelque ancien Poëte, que Vénus avoit cueilli ces Pommes dans le champ Damaséen de l'Isle de Chypre (*a*). L'inventeur de cette circonstance a fait allusion à l'effet de ces pommes, puisque le nom du champ où l'on suppose qu'elles croissent, signifie, vaincre, dompter, de δαμάω, *subigo, domo*; qualité qu'ont les Pommes d'or du Jardin Philosophique ; ce qui est pris de la nature même de la chose, comme nous le verrons ci-après.

On a varié sur les parens de cette Héroïne, les uns la disant avec Apollodore fille de Jasus, & les autres filles de Schænée, Roi d'Arcadie. Quelques Auteurs ont même supposé une autre Atalante, fille de Ménalion, qu'ils disent avoir été si légere à la course, qu'aucun homme, quelque vigoureux qu'il fût, ne pouvoit l'atteindre.

(*a*) Métam. l. 10. Fab. 11.

M. l'Abbé Banier semble la distinguer de celle qui assista à la chasse du Sanglier de Calydon, mais les Poëtes la font communément fille de Schænée, Roi de Schyrre. Elle étoit vierge, & d'une beauté surprenante. Elle avoit résolu de conserver sa virginité (*a*), parce qu'ayant consulté l'Oracle pour savoir si elle devoit se marier, il lui répondit qu'elle ne devoit pas se lier avec un époux, mais qu'elle ne pourroit cependant l'éviter. Sa beauté lui attira beaucoup d'amans; mais elles les éloignoit tous par les conditions dures qu'elle imposoit à ceux qui prétendoient à l'épouser. Elle leur proposoit de disputer avec elle à la course, à condition qu'ils courroient sans armes; qu'elle les suivroit avec un javelot, & que ceux qu'elle pourroit atteindre avant d'être arrivés au but, elles les perceroit de cette arme; mais que le premier qui y arriveroit avant elle, seroit son époux. Plusieurs le tenterent, & y périrent. Hyppomene, arriere-petit fils du Dieu des Eaux (*b*), frappé lui-même de la valeur connue, de la beauté d'Atalante, ne fut point rebuté par le malheur des autres poursuivans de cette valeureuse fille. Il invoqua Vénus, & en obtint trois pommes d'or. Muni de ce secours, il se présenta pour courir avec Atalante aux mêmes conditions que les autres. Comme l'amant, suivant la convention, passoit devant, Hyppomene en courant laissa tomber adroitement ces trois pommes à quelque distance l'une de l'autre, & Atalante s'étant amusée à les ramasser, il eut toujours l'avance, &

(*a*) Ovid. loc. cit. (*b*) *Ibid.*

arriva le premier au but. Ce ſtratâgeme l'ayant ainſi rendu vainqueur, il épouſa cette Princeſſe. Comme elle aimoit beaucoup la chaſſe, elle prenoit ſouvent cet exercice. Un jour qu'elle s'y étoit beaucoup fatiguée, elle ſe ſentit atteinte d'une ſoif violente auprès d'un Temple d'Eſculape. Elle frappa un rocher, dit la fable, & en fit ſaillir une ſource d'eau fraîche, dont elle ſe déſaltéra. Mais ayant dans la ſuite profané avec Hyppomene un Temple de Cybele, il fut changé en Lion, & Atalante en Lionne.

Quelqu'envie que l'on puiſſe avoir de regarder cette fiction comme une hiſtoire véritable, toutes les circonſtances ont un air ſi fabuleux, que M. l'Abbé Banier lui même s'eſt contenté de rapporter ce qu'en diſent divers Auteurs, ſans en faire aucune application. Ceux qui trouvent dans toutes les fables des regles pour les mœurs, réuſſiſſent-ils mieux en diſant que celle-ci eſt le portrait de l'avarice & de la volupté ? que cette vîteſſe à la courſe indique l'inconſtance qui ne peut être fixée que par l'appât de l'or ? & que leur métamorphoſe en animaux, fait voir l'abrutiſſement de ceux qui ſe livrent ſans modération à la volupté ? Quelque peu vraiſemblables que ſoient ces explications, combien d'autres circonſtances trouve-t on dans cette fiction qui les démentent, & qui ne ſauroient s'y ajuſter ? Mais il n'en eſt aucune qui devienne difficulté dans mon ſyſtême.

Atalante a Schænée pour pere, ou une plante qui croît dans les marais, de σχοῖνος, *juncus*; elle étoit vierge & d'une beauté ſurprenante, ſi légere

à la course, qu'elle parut à Hyppomene courir aussi vîte que vole une fléche ou un oiseau :

. . . . Dum talia secum
Exigit Hyppomenes, passu volat alite virgo.
Quæ quanquàm Scythica non segnius ire sagitta
Aonio visa est Juveni.

Ovid. loc. cit.

L'eau mercurielle des Philosophes a toutes ces qualités; c'est une vierge ailée, extrêmement belle (*a*), née de l'eau marécageuse de la mer, ou du lac Philosophique. Elle a des joues vermeilles, & se trouve issue de sang royal, telle qu'Ovide, dans l'endroit cité, nous représente Atalante :

Inque puellari corpus candore, ruborem
Traxerat.

Rien de plus volatil que cette eau mercurielle; il n'est donc pas surprenant qu'elle surpasse tous ses Amans à la course. Les Philosophes lui donnent même souvent les noms de fleches & d'oiseaux. C'étoit avec de telles fleches qu'Apollon tua le serpent Python; Diane les employoit à la chasse, & Hercule dans les combats qu'il avoit à soutenir contre certains monstres; la même raison a fait supposer qu'Atalante tuoit avec un javelot, & non avec une pique, ceux qui cou-

(*a*) Recipe Virginem alatam, optimè lotam & mundatam... tinctæ puniceo colore genæ prodent. *Espagnet, Arcan. Hermet. Philosoph. opus. Can.* 58.

roient devant elle, Hyppomene fut le ſeul qui la vainquit, non-ſeulement parce qu'il étoit deſcendu du Dieu des Eaux, par conſéquent de même race qu'Atalante, mais avec le ſecours des pommes d'or du Jardin des Heſpérides, qui ne ſont autre choſe que l'or ou la matiere des Philoſophes fixée & fixative. Cet or eſt ſeul capable de fixer le mercure des Sages en le coagulant, & le changeant en terre. Atalante court; Hyppomene court à cauſe d'elle, parce que c'eſt une condition ſans laquelle il ne pouvoit l'épouſer. En effet, il eſt abſolument requis dans l'œuvre que le fixe ſoit premierement volatiliſé, avant de fixer le volatil; & l'union des deux ne peut par conſéquent ſe faire avant cette ſucceſſion d'opérations; c'eſt pourquoi l'on a feint qu'Hyppomene avoit laiſſé tomber ſes pommes de diſtance en diſtance.

Atalante enfin devenue amoureuſe de ſon vainquer, l'épouſe, & ils vivent enſemble en bonne intelligence; ils ſont même inſéparables, mais ils s'adonnent encore à la chaſſe; c'eſt-à-dire, qu'après que la partie volatile eſt réunie avec la fixe, le mariage eſt fait; ce fameux mariage dont les Philoſophes parlent dans tous leurs Traités (a). Mais comme la matiere n'eſt pas alors abſolument fixe, on ſuppoſe Atalante & Hyppomene encore adonnés à la chaſſe. La ſoif dont Atalante eſt

(a) D'Eſpagnet, Can. 58.
Morien, Entretien du Roi Calid, 2. partie.
Flamel, Deſir deſiré.
L'Auteur anonyme du Traité, *Conſilium conjugii maſſæ Solis & Lunæ*; *Theſaurus Philoſophiæ*, & tant d'autres.

atteinte, eſt la même que celle dont brûloient Hercule & les Argonautes auprès du Jardin des Heſpérides; & ce prétendu Temple d'Eſculape n'en differe tout au plus que de nom. Hercule dans le même cas fit ſortir, comme Atalante, une ſource d'eau vive d'un rocher, mais à la maniere des Philoſophes, dont la pierre ſe change en eau. Car, comme dit Synéſius (*a*), tout notre art conſiſte à ſavoir tirer l'eau de la pierre ou de notre terre, & à remettre cette eau ſur ſa terre. Riplée s'explique à peu près dans les mêmes termes: « Notre art produit l'eau de la terre, & » l'huile du rocher le plus dur. « Si vous ne » changez notre pierre en eau, dit Hermès (*b*), » & notre eau en pierre, vous ne réuſſirez pas. » Voila la fontaine du Tréviſan, & l'eau vive des Sages. Synéſius que nous venons de citer, avoit reconnu dans l'œuvre une Atalante & un Hyppomene, lorſqu'il dit (*c*): « Cependant, s'ils » penſoient m'entendre ſans connoître la nature » des élémens & des choſes créées, & ſans avoir » une notion parfaite de notre riche métal, ils » ſe tromperoient, & travailleroient inutilement. » Mais, s'ils connoiſſent les natures qui *fuient*, » & celles qui *ſuivent*, ils pourront, par la grace » de Dieu, parvenir où tendent leurs deſirs. » Michel Majer a fait un traité d'emblêmes Hermétiques, qu'il a intitulé en conſéquence *Atalanta fugiens*, &c.

Ceux d'entre les Anciens qui ont dit qu'Hyp-

(*a*) Sur l'œuvre des Philoſophes.

(*b*) Sept Chap.

(*c*) Loc. cit.

pomene étoit fils de Mars, ne sont point contraires dans le fond à ceux qui le disent descendu de Neptune (*a*), puisque le Mars Philosophique se forme de la terre provenue de l'eau des Sages, qu'ils appellent aussi leur mer. Cette matiere fixe est proprement le Dieu des Eaux; d'elle est composée l'Isle de Délos, que Neptune, dit-on, fixa pour favoriser la retraite & l'accouchement de Latone, qui y mit au monde Apollon & Diane; c'est-à dire la pierre au blanc & la pierre au rouge, qui sont la Lune & le Soleil des Philosophes, & qui ne different point d'Atalante changée en Lionne, & d'Hyppomene métamorphosé en Lion. Ils sont l'un & l'autre d'une nature ignée, & d'une force à dévorer les métaux imparfaits représentés par les animaux plus foibles qu'eux, & à les transformer en leur propre substance, comme fait la poudre de projection au blanc & au rouge, qui transmue ces bas métaux en argent ou en or, suivant sa qualité. Le Temple de Cybele où se fit la profanation qui occasionna la métamorphose, est le vase Philosophique, dans lequel est la terre des Sages, mere des Dieux Chymiques.

Quoiqu'Appollodore ait suivi une tradition un

(*a*) Jam solitos poscunt cursus, populusque paterque,
Cùm me sollicita proles Neptunia voce
Invocat Hyppomenes.

Ovid. metam. l. x. fab. xi.

Namque mihi genitor Megareus, Onchestus, & illi
Est Neptunus avus, pronepos ego Regis aquarum.

Ibid.

peu différente de celle que nous venons de rapporter, le fond en eſt le même, & s'explique auſſi facilement. Suivant cet Auteur, elle fut expoſée dès ſa naiſſance dans un lieu déſert, trouvée & élevée par des chaſſeurs; ce qui lui fit prendre beaucoup de goût pour la chaſſe. Elle ſe trouva à celle du monſtreux Sanglier de Calydon, & enſuite aux combats & aux jeux inſtitués en l'honneur de Pélias, où elle lutta contre Pélée, & remporta le prix. Elle trouva depuis ſes parens, qui la preſſant de ſe marier, elle conſentit d'épouſer celui qui pourroit la vaincre à la courſe, ainſi qu'on l'a dit.

Le déſert où Atalante eſt expoſée, eſt le lieu même où ſe trouve la matiere des Philoſophes, fille de la Lune, ſuivant Hermès (*a*) : *In depopulatis terris invenitur, Sol eſt ejus pater, & mater Luna*, comme Atalante avoit Ménalion pour mere, qui ſemble venir de μήνη, *Luna* & de λήιον, *ſeges*. Les chaſſeurs qui la trouverent, ſont les Artiſtes auxquels Raymond Lulle (*b*) donne le nom de Chaſſeurs dans cette circonſtance même. *Cùm venatus fueris eam* (materiam) *à terrâ noli ponere in ea aquam, aut pulverem, aut aliam quamcumque rem.* L'Artiſte en prend ſoin, il la met dans le vaſe, & lui donne le goût de la chaſſe, c'eſt-à-dire, la diſpoſe à la volatiliſation; quand elle fut en âge de ſoutenir la fatigue, & qu'elle fut exercée, elle aſſiſta à la chaſſe du Sanglier de Calydon, c'eſt-à-dire, au

(*a*) Tab. Smarag.

(*b*) Theoricâ Teſtam. c. 18.

combat qui ſe donne entre le volatil & le fixe, où le premier agit ſur le ſecond, & le ſurmonte comme Atalante bleſſa le premier d'une *fleche* le fier animal, & fut cauſe de ſa priſe; c'eſt pourquoi on lui en adjugea la hure & la peau. A ce combat ſuccede la diſſolution & la noirceur, repréſentées par les combats inſtitués en l'honneur de Pélias, comme nous le verrons dans le quatrieme Livre. Enfin après y avoir remporté le prix contre Pélée, elle retrouva ſes parens; c'eſt-à-dire, qu'après que la couleur noire a diſparu, la matiere commence à ſe fixer, & à devenir Lune & Soleil des Philoſophes, qui ſont les pere & mere de leur matiere. Le reſte a été expliqué ci devant. Ce que je viens de dire de la guerre de Calydon ſembleroit exiger que j'entraſſe dans un plus grand détail à ce ſujet; mais cette fable n'étant pas de la nature de celles que je me ſuis propoſé d'expliquer dans ce ſecond Livre, à cauſe de leur rapport plus apparent avec l'Art Hermétique, je n'en ferai pas une mention plus étendue.

CHAPITRE IV.

La Biche aux cornes d'or.

L'HISTOIRE de la priſe de la Biche aux cornes d'or & aux pieds d'airain, eſt ſi manifeſtement une fable, qu'aucun Mythologue, je penſe, ne ſe mettra en tête de la traiter autrement. M. l'Abbé

l'Abbé Banier (*a*) a bien ſenti lui-même que des cornes, & qui plus eſt des cornes d'or données à une Biche, qui n'en porte d'aucune eſpece, formoient une circonſtance qui rend l'hiſtoire au moins allégorique, & que les pieds d'airain devoient faire alluſion à quelque choſe ; mais il a rapporté ſimplement le fait des cornes ſans y donner aucune explication, quelqu'envie qu'il eût de donner cette fiction pour une hiſtoire véritable. Il auroit bien fait de ſe taire auſſi ſur les pieds d'airain. « Hercule, dit-il, ayant pour-
» ſuivi pendant un an une Biche qu'Euryſthée
» lui avoit ordonné de lui amener en vie, on
» publia dans la ſuite qu'elle avoit les pieds d'ai-
» rain ; expreſſion figurée, qui marquoit la vî-
» teſſe avec laquelle elle couroit. » Le Lecteur penſera-t-il avec ce Mythologue que des pieds d'airain ſoient très-propres à donner de la légereté à un animal & à augmenter ſa vîteſſe ? Pour moi, ſi je voulois expliquer cette fable dans le ſyſtême de ce Savant, j'aurois ſuppoſé, au contraire, que l'Auteur de cette fiction avoit feint ces pieds d'airain pour rendre le fait plus croyable ; non pas quant aux pieds d'airain en eux-mêmes, mais pour donner à entendre figurativement, que cette Biche étoit d'une nature beaucoup plus peſante que les Biches ne le ſont communément ; par conſéquent bien moins légere à la courſe, & plus facile à être priſe par un homme qui la pourſuivoit.

Mais cette difficulté levée, il reſte encore celle

(*a*) T. III. p. 276.

des cornes d'or; celle de la pourſuite d'une année entiere; celle de ne pouvoir être tuée par aucune arme, ni priſe à la courſe par aucun homme qu'un Héros tel qu'Hercule, enfin toutes les autres circonſtances de cette fiction. Une hiſtoire de cette eſpece deviendroit un conte puéril, & un fait très-peu digne d'être mis au nombre des travaux d'un ſi grand Héros, s'il ne renfermoit quelques myſteres.

Cette Biche étoit, dit-on, conſacrée à Diane. Elle habitoit le mont Ménale; il n'étoit pas permis de la chaſſer aux chiens, ni à l'arc; il falloit la prendre à la courſe, en vie, & ſans perte de ſon ſang. Euryſtée commanda à Hercule de la lui amener. Hercule la pourſuivit ſans relâche un an entier, & l'attrapa enfin dans la forêt d'Artémiſe, conſacrée à Diane, lorſque cet animal étoit ſur le point de traverſer le fleuve Ladon.

La Biche eſt un animal des plus vîtes à la courſe, & aucun homme ne pourroit ſe flatter de l'atteindre. Mais celle-ci avoit des cornes d'or & des pieds d'airain; elle en étoit moins leſte, & par conſéquent plus aiſée à prendre; & malgré cela il falloit un Hercule. Dans toute autre circonſtance, celui qui ſe ſeroit aviſé de prendre une Biche conſacrée à Diane, dans les bois de cette Déeſſe, &c. auroit infailliblement encouru l'indignation de la ſœur d'Apollon, extrêmement jalouſe de ce qui lui appartenoit, & puniſſant ſévérement ceux qui lui manquoient. Mais dans celle-ci Diane ſemble avoir agi de concert avec Alcide, quoiqu'elle parût faite pour fournir matiere aux travaux de ce Héros. Le Lion Néméen,

le Sanglier d'Erymante en ſont des preuves. Hercule qui lançoit des fleches contre le Soleil même, auroit-il à craindre le courroux de Diane ? mais quelque téméraire qu'il eût pu être, lui qui étoit dans le monde pour le purger des monſtres & des malfaiteurs qui l'infeſtoient, auroient-ils oſé s'en prendre aux Dieux, s'il avoit regardé ces Dieux comme réels, & s'il n'avoit ſu qu'ils étoient de nature à pouvoir être attaqués impunément par des hommes ? Il brave Neptune, Pluton, Vulcain, Junon. Tous cherchent à lui nuire, à lui donner de l'embarras, & il s'en tire. Mais tels ſont les Dieux fabriqués par l'Art Hermétique, ils donnent de la peine à l'Artiſte ; mais celui-ci les pourſuit tout-à-coup de fleches ou de maſſue, & vient à bout d'en faire ce qu'il ſe propoſe. Dans la pourſuite qu'il fait de cette Biche, il n'emploie pas de telles armes; mais l'or même dont les cornes de cet animal ſont faites, & ſes pieds d'airain favoriſent ſon entrepriſe. C'eſt en effet ce qu'il faut dans l'Art chymique, où la partie volatile, figurée par la courſe légere de la Biche, eſt volatile au point, qu'il ne faut rien moins qu'une matiere fixe comme l'or pour la fixer. L'Auteur du Roſaire a employé figurativement des expreſſions qui ſignifient la même choſe, lorſqu'il a dit : « L'argent-vif vo- » latil ne ſert de rien, s'il n'eſt mortifié avec » ſon corps; ce corps eſt de la nature du *Soleil.* »
» Deux animaux ſont dans notre forêt, dit un » ancien Philoſophe Allemand (*a*), l'un vif,

(*a*) Rythmi German.

» léger, alerte, beau, grand & robuſte; c'eſt
» un Cerf, l'autre eſt la Licorne. »

Baſile Valentin, dans une allégorie ſur le Magiſtere des Sages, s'exprime ainſi : « Un âne
» ayant été enterré, s'eſt corrompu & putréfié;
» il en eſt venu un cerf ayant des cornes d'or
» & des pieds d'airain beaux & blancs; parce
» que la choſe dont la tête eſt rouge, les yeux
» noirs & les pieds blancs, conſtitue le Magiſ-
» tere. » Les Philoſophes parlent ſouvent du *laton* ou leton qu'il faut blanchir. Ce laton ou la matiere parvenue au noir par la putréfaction, eſt la baſe de l'œuvre. Blanchiſſez le *laton*, & déchirez vos livres, dit Morien; l'azoth & le *laton* vous ſuffiſent. On a donc feint avec raiſon que cette Biche avoit des pieds d'airain. De cet airain étoient ces vaſes antiques que quelques Héros de la fable offrirent à Minerve; le Trépied dont les Argonautes firent préſent à Apollon; l'inſtrument au bruit duquel Hercule chaſſa les oiſeaux du lac Stymphale; la tour dans laquelle Danaë fut renfermée, &c.

Tout dans cette fable a un rapport immédiat avec Diane. La Biche lui eſt conſacrée; elle habite ſur le mont Ménale, ou pierre de la Lune, de μήνη, *luna*, & de λᾶας, *lapis*; elle fut priſe dans la forêt Artémiſe qui ſignifie auſſi Diane. La Lune & Diane ne ſont qu'une même choſe, & les Philoſophes appellent *Lune* la partie volatile ou mercurielle de leur matiere. *Lunam Philoſophorum ſive eorum mercurium, qui mercurium vulgarem dixerit, aut ſciens fallit, aut ipſe fal-*

litur (*a*). Ils nomment auſſi *Diane* leur matiere parvenue au blanc : *Viderunt illam ſine veſte* Dianam *hiſce elapſis annis* (*ſciens loquor*) *multi & ſupremæ & infimæ ſortis homines*, dit le Coſmopolite dans la Préface de ſes douze Traités. C'eſt alors que la Biche ſe laiſſe prendre, c'eſt-à-dire, la matiere de volatile qu'elle étoit devient fixe. Le fleuve Ladon fut le terme de ſa courſe, parce qu'après la circulation longue elle ſe précipite au fond du vaſe dans l'eau mercurielle, où le volatil & le fixe ſe réuniſſent. Cette fixité eſt déſignée par le préſent qu'Hercule en fait à Euryſthée ; car Euryſthée vient d'Εὐρὺς, *latus*, *amplus*, & de στάω, *ſto*, *maneo*. Comme on a fait Εὐρυσθενής, *firmiter ſtans*, ou *potens*, d'Εὖους, *latus*, & de σθένος, *robur*. C'eſt donc comme ſi l'on diſoit que l'Artiſte, après avoir travaillé à fixer la matiere lunaire pendant le temps requis, qui eſt celui d'un an, il réuſſit à en faire leur Diane, ou à parvenir au blanc, & lui donne enſuite le dernier degré de fixité ſignifié par Euryſtée. Ce terme d'un an ne doit pas s'entendre d'une année commune, mais d'une année Philoſophique, dont les ſaiſons ne ſont pas non plus les ſaiſons vulgaires. J'ai expliqué ce que c'étoit dans le Traité Hermétique qui ſe trouve au commencement de cet Ouvrage, & dans le Dictionnaire qui lui ſert de Table.

Cette pourſuite d'un an auroit dû faire ſoupçonner quelque myſtere caché ſous cette fiction. Mais les Mythologues n'étant pas au fait de ce

(*a*) D'Eſpagn. Can. 44.

myſtere, n'ont pu y voir que du fabuleux. Chaque choſe a un temps fixe & déterminé pour parvenir à ſa perfection. La Nature agit toujours longuement, & quoique l'Art puiſſe abréger ſes opérations, il ne réuſſiroit pas s'il en précipitoit trop les procédés. Au moyen d'une chaleur douce, mais plus vive que celle de la Nature, on peut prématurer une fleur ou un fruit; mais une chaleur trop violente brûleroit la plante, avant qu'elle eût pu produire ce qu'on en attendoit. Il faut plus de patience & de temps dans l'Artiſte, que de travail & de dépenſe, dit d'Eſpagnet (*a*). Riplée nous aſſure d'ailleurs (*b*), & beaucoup d'autres, qu'il faut un an pour parvenir à la perfection de la pierre au blanc, ou la Diane des Philoſophes, que cet Auteur appelle *chaux*. « il » nous faut, dit-il, un an, pour que notre chaux » devienne fuſible, fixe, & prenne une couleur » permanente. » Zacharie & le plus grand nombre des Philoſophes diſent qu'il faut 90 jours, & autant de nuits pour pouſſer l'œuvre au rouge après le vrai blanc, & 275 jours pour parvenir à ce blanc; ce qui fait un an entier, auquel Trévisan ajoute ſept jours.

Quelques Mythologues ont fait de cette fable une application aſſez extraordinaire. Hercule, diſent-ils, figure le Soleil, qui fait ſon cours tous les ans. Mais quand il faut dire qu'elle eſt cette Biche que le Soleil pourſuit, ils reſtent en chemin, tant il eſt vrai que toute explication fauſſe cloche toujours par quelqu'endroit.

(*a*) Can. 35. (*b*) 12 Portes.

CHAPITRE V.

Midas.

QUOIQUE la fable de Midas ne renferme pas une seule circonstance qu'on puisse avec fondement regarder comme historique, M. l'Abbé Banier prétend que tout en est vrai (*a*). « C'est » ainsi, dit ce Mythologue, que les Grecs se » plaisoient à travestir l'histoire en fables ingé- » nieuses. Je dis l'histoire, car c'en est une vé- » ritable. » Les Auteurs de cette fiction ne pourroient-ils pas dire de M. l'Abbé Banier avec plus de raison : C'est ainsi que ce Savant travestit en histoire ce qui ne fut jamais qu'un fruit de notre imagination; car l'histoire prétendue de Midas est une fable pure. En effet, tous les Acteurs de la piece ne sont-ils pas imaginaires? Nous avons donné Cybele, mere de Midas, pour mere des Dieux, & il plaît à ce Mythologue d'en faire une Reine de Phrygie, fille de Dindyme & de Méon, Roi de Phrygie & de Lydie. Silène étoit pour nous le nourricier du Dieu Bacchus qui n'exista jamais, il le métamorphose en Philosophe aussi célebre par sa science que par son ivrognerie. Je sais bien que plusieurs anciens Auteurs sont de son sentiment, & qu'ils ne regardent cette ivresse dont on a tant parlé, que comme une ivresse mystérieuse, qui signifioit que Silene étoit

(*a*) Mythol. T. II. p. 596.

profondément enseveli dans ses spéculations. Cicéron, Plutarque & bien d'autres encore avoient conçu de lui une idée à peu près semblable; mais les uns ne parlent que d'après les autres, & lorsqu'on remonte à la source, on ne voit Silene que comme un véritable ivrogne, pere nourricier du Dieu Bacchus.

La singularité même de l'aventure qui livra Silene, à Midas, & ce qui en résulta ne peut être regardé que comme une pure fiction. Y a-t-il apparence que Midas, en tant que le plus avare des hommes, eût prodigué du vin jusqu'à en remplir une fontaine pour engager Silene d'en boire avec excès, & l'avoir en sa possession? Un avare n'auroit il pas trouvé un moyen plus conforme à son avarice, & falloit-il user d'un stratagême aussi coûteux pour obtenir une chose aussi aisée? Les façons dont Midas en usa envers Silene, suivant ce qu'en rapporte M. l'Abbé Banier (*a*), détruisent même absolument l'idée de réalité. « Silene, dit ce Mythologue, rodoit dans » le pays, monté sur son âne, & s'arrêtoit sou- » vent près d'une fontaine pour cuver son vin, » & se reposer de ses fatigues. L'occasion parut » favorable à Midas : il fit jeter du vin dans » cette fontaine, & mit quelques paysans en » embuscade. Silene but un jour de ce vin avec » excès, & ces paysans qui le virent ivre, se » jeterent sur lui, le lierent avec des guirlandes » de fleurs, & le menerent ainsi au Roi. Ce » Prince, qui étoit lui-même initié aux Myſ-

(*a*) Loc. cit. p. 395.

» teres de Bacchus, reçut Silene avec de grandes
» marques de respect ; & après avoir célébré
» avec lui les Orgies pendant dix jours & dix
» nuits consécutives, & l'avoir entendu discourir
» sur plusieurs matieres, le remena à Bacchus.
» Ce Dieu, charmé de revoir son pere nourricier,
» dont l'absence lui avoit causé beaucoup d'in-
» quiétudes, ordonna à Midas de lui demander
» tout ce qu'il voudroit. Midas qui étoit extrê-
» mement avare, souhaita de pouvoir convertir
» en or tout ce qu'il toucheroit ; ce qui lui fut
» accordé. »

Si l'on en croit le même Auteur, Silene étoit donc un Philosophe très-savant, dont Midas employa les lumieres pour l'établissement de la Religon, & les changemens qu'il fit dans celle des Lydiens. Et pour avoir un garant de la vérité de cette histoire prétendue, il cite Hérodote (*a*), à qui il fait dire ce qu'il ne dit pas en effet. Les autres explications sont si peu naturelles, & s'éloignent si fort du vraisemblable, que je ne crois pas devoir les rapporter.

Si Silene étoit un Philosophe, quelle raison peut avoir engagé de le supposer nourricier de Bacchus ? La Philosophie n'est-elle pas incompatible avec l'ivresse ? Un homme adonné habituellement à ce vice, n'est aucunement propre aux profondes spéculations que demande cette science. Puisque ce Philosophe prétendu avoit coutume d'aller cuver son vin auprès de la fontaine où il fut pris, étoit-il nécessaire de prendre tant de

(*a*) L. I. c. 14.

mesures pour s'en saisir? Pensera-t-on avec le Scholiaste d'Aristophane & M. l'Abbé Banier, qu'on n'a feint que Midas avoit des oreilles d'âne, que parce que ce Prince avoit par-tout des espions qu'il interrogeoit & écoutoit avec attention? Dira-t-on avec ce Mythologue, qu'il communiqua sa vertu aurifique au fleuve Pactole, parce qu'il obligeoit ses sujets à ramasser l'or que les eaux de ce fleuve entraînoient? Et s'il est vrai qu'il étoit extrêmement grossier & stupide (*a*), comment avoit-il assez d'esprit pour entreprendre de donner des loix aux Lydiens, & d'instituer des cérémonies religieuses (*b*)? Pour s'accréditer parmi ses peuples, & se faire regarder comme un second Numa? Pour conduire un commerce de maniere à devenir si opulent, qu'on ait feint qu'il changeoit tout en or?

Telles sont les explications, ou plutôt les contradictions de ce savant Mythologue, qui sait ingénieusement faire usage de tous les Auteurs pour parvenir à son but. Dans un endroit Midas regne le long du fleuve Sangar; dans l'autre, c'est le long du fleuve Pactole. Là, c'est un homme grossier & stupide qui mérite en conséquence qu'on feigne qu'il avoit des oreilles d'âne: ici, c'est un homme d'esprit, un génie vaste & étendu, capable de grandes entreprises, digne d'être comparé à Numa; & qui, ayant trouvé le secret de savoir tout par ses espions, avoit par-là donné lieu de feindre qu'il portoit des oreilles d'âne.

Les Poëtes n'avoient pas trouvé un dénouement

(*a*) T. II. p. 227. (*b*) Ibid. p. 398.

ſi ingénieux à cette fiction. Ovide (*a*) nous dit qu'Apollon ne crut pas pouvoir mieux punir Midas, que de lui faire croître des oreilles d'âne, pour faire connoître à tout le monde le peu de diſcernement de ce Roi, qui avoit adjugé la victoire à Pan ſur ce Dieu de la Muſique; ce qui prouve aſſez clairement que les Hiſtoriens ſont aſſez mal entrés dans l'eſprit des Poëtes en voulant nous donner Midas pour un homme d'eſprit & de génie. Mais prenons la choſe de la maniere que les Poëtes la racontent. Midas étoit, diſent-ils, un Roi de Phrygie qu'Orphée avoit initié dans le ſecret des Orgies. Bacchus allant un jour voir ce pays-là, Silene ſon pere nourricier ſe ſépara de lui, & s'étant arrêté auprès d'une fontaine de vin dans un jardin de Midas, où croiſſoient d'elles-mêmes les plus belles roſes du monde, Silene s'y enivra, & s'endormit. Midas s'en étant apperçu, & ſachant l'inquiétude où l'abſence de Silene avoit jeté le fils de Sémélé; il ſe ſaiſit de Silene, l'environna de guirlandes de fleurs de toutes eſpeces, & après lui avoir fait l'accueil le plus gracieux qu'il lui fut poſſible, il le reconduiſit vers Bacchus. Il fut enchanté de revoir ſon pere nourricier; & voulant reconnoître ce bienfait de Midas, il lui promit de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit. Midas demanda que tout ce qu'il toucheroit devînt or : ce qui lui fut accordé. Mais une telle propriété lui étant devenue onéreuſe, parce que les mets qu'on lui ſervoit pour ſa nourriture, ſe

(*a*) Métam. l. 11. Fab. 4.

convertiſſoient en or dès qu'il les touchoit, & qu'il étoit ſur le point de mourir de faim, il s'adreſſa au même Dieu pour être délivré d'un pouvoir ſi incommode. Bacchus y conſentit, & lui ordonna pour cet effet d'aller laver ſes mains dans le Pactole. Il le fit, & communiqua aux eaux de ce fleuve la vertu fatale dont il ſe débarraſſoit.

Quand on ſait ce qui ſe paſſe dans l'œuvre Hermétique, lorſqu'on travaille à l'élixir, la fable de Midas le repréſente comme dans un miroir. On peut ſe rappeler que quand Oſiris, Denys ou Bacchus des Philoſophes ſe forme, il ſe fait une terre. Cette terre eſt Bacchus que l'on feint viſiter la Phrygie, à cauſe de ſa vertu ignée, brûlante & ſeche, parce que φρυγία, veut dire *terra torrida & arida*, de φρύγω, *torreo*, *arefacio*. On ſuppoſe que Midas y regne; mais pour indiquer clairement ce qu'on doit entendre par ce Roi prétendu, on le dit fils de Cybele ou de la Terre, la même qu'on regardoit comme mere des Dieux, mais des Dieux Philoſophico-Hermétiques. Ainſi Bacchus, accompagné de ſes Bacchantes & de ſes Satyres, dont Silene étoit le Chef, & Satyre lui-même, quitte la Thrace pour aller vers le Pactole qui deſcend du Mont-Tmole; c'eſt préciſément comme ſi l'on diſoit le Bacchus Philoſophique, ou le ſoufre après avoir été diſſous & volatiliſé, tend à la coagulation; puiſque Θρήκη, *Thracia*, vient de τρέω, *curro*, ou de Θρέω, *tumultuando clamo*, ce qui déſigne toujours une agitation violente, telle que celle de la matiere fixe quand elle ſe volatiliſe après ſa

diſſolution. On ne pouvoit gueres mieux exprimer la coagulation que par le nom de Pactole, qui vient naturellement de πακτις, πακτόω, *compactus*, *compingo*, aſſembler, lier, joindre l'un à l'autre. Par cette réunion ſe forme cette terre Phrygienne, ou ignée & aride, dans laquelle regne Midas. Ce qui étoit alors volatil eſt arrêté par le fixe, ou cette terre. C'eſt Silene ſur le territoire de Midas. La fontaine auprès de laquelle ce Satyre ſe repoſe, eſt l'eau mercurielle. On feint que Midas y avoit mis du vin, dont Silene but avec excès, parce que cette eau mercurielle, que le Tréviſan appelle auſſi fontaine (*a*), & Raymond Lulle (*b*) vin, devient rouge à meſure que cette terre devient plus fixe. Le ſommeil de Silene marque le repos de la partie volatile, & les guirlandes de fleurs dont on le ceignit pour le mener à Midas, ſont les différentes couleurs par leſquelles la matiere paſſe avant d'arriver à la fixation. Les Orgies qu'ils célébrerent enſemble avant de joindre Bacchus, ſont les derniers jours qui précedent la parfaite fixation, qui eſt elle-même le terme de l'œuvre. On pourroit même croire qu'on a voulu exprimer ce terme par le nom de *Denys* donné à Bacchus; puiſqu'il peut venir de Διὸς & de νύσσα, *meta*, le Dieu qui eſt la fin ou le terme.

Les Poëtes font des deſcriptions admirables du Pactole; lorſqu'ils veulent peindre une région fortunée, ils la comparent au pays qu'ar-

(*a*) Philoſoph. des Métaux.

(*b*) Dans preſque tous ſes Ouvrages.

rose le Pactole, dans les eaux duquel Midas déposa le don funeste qui lui avoit été communiqué. Crésus n'eût été sans le Pactole qu'un Monarque borné dans sa puissance, & incapable de piquer la jalousie de Cyrus.

Suivant M. l'Abbé Barthelemi, (Mém. de l'Acad. des Inscript. & Belles-Lettres pour l'année 1747. jusques & compris l'année 1748. T. XXI.) le Pactole n'a jamais été qu'une riviere très-médiocre, sortie du Mont-Tmolus, dirigée dans son cours au travers de la plaine, & même de la ville de Sardes, terminée par le fleuve Hemus. Homere, voisin de ces contrées, n'en parle pas, non plus qu'Hesiode, quoiqu'il soit attentif à nommer les rivieres de l'Asie mineure. Long-temps avant Strabon le Pactole ne rouloit plus d'or, & tous les siecles postérieurs n'ont point reconnu de richesses dans ce ruisseau si fortuné sous la plume des Poëtes. Quoique plusieurs Historiens graves lui attribuent cette propriété, je ne vois pas sur quoi M. l'Abbé Barthelemi peut fixer l'époque de cette fécondité du Pactole au huitieme siécle avant l'Ere Chrétienne, sous les ancêtres de Crésus, qui perdit son Royaume 545 ans avant Jésus-Christ. La Lydie pouvoit être riche en or, indépendamment du Pactole, & les richesses que Cyrus y trouva ne prouvent point du tout qu'elles venoient de ce fleuve. On n'a jamais trouvé d'or sur le Mont-Tmolus; aucun Historien ne parle des mines de ce Mont. Je conclus donc de ces raisons, que le tout est une fable.

Bacchus est charmé de revoir son pere nour-

ricier, & récompenſe Midas par le pouvoir qu'il lui donne de convertir en or tout ce qu'il toucheroit. Ce Dieu ne pouvoit donner que ce qu'il poſſédoit lui-même ; il étoit donc un Dieu aurifique. Cette propriété auroit dû occaſionner aux Mythologues quelques réflexions ; mais comme ils n'ont lu les fables qu'avec un eſprit rempli de préjugés pour l'hiſtoire ou la morale, ils n'y ont vu que cela. L'or eſt l'objet de la paſſion des avaricieux ; on feint que Midas demande à Denys le pouvoir d'en faire tout ce qu'il voudra ; on conclut qu'il eſt un avare, & le plus avare des hommes. Mais ſi l'on avoit fait attention que c'eſt à Denys qu'il fait cette demande, & que ce Dieu la lui accorde de ſa pleine autorité, ſans recourir ni à Jupiter ſon pere, ni à Pluton Dieu des richeſſes ; on auroit penſé naturellement que Bacchus étoit un Dieu d'or, un principe aurifique, qui peut tranſmuer lui-même, & communiquer à d'autres le même pouvoir de convertir tout en or, au moins tout ce qui eſt tranſmuable. Lorſque les Poëtes nous diſent que tout devenoit or dans les mains de Midas, juſqu'aux mets qu'on lui ſervoit pour ſa nourriture, on ſait bien qu'on ne peut l'entendre qu'allégoriquement. Auſſi eſt-ce une ſuite naturelle de ce qui avoit précédé. Midas ayant conduit Silene à Bacchus ; c'eſt-à-dire, la terre Phrygienne, ayant fixé une partie du volatil, tout eſt devenu fixe, & par conſéquent pierre tranſmuante des Philoſophes. Il reçoit de Bacchus le pouvoir de tranſmuer, il l'avoit quant à l'argent ; mais il ne pouvoit obtenir cette propriété quant à l'or,

que de Bacchus, parce que ce Dieu eſt la pierre au rouge, qui ſeule peut convertir en or les métaux imparfaits. Je l'ai expliqué aſſez au long dans le premier Livre, en parlant d'Oſiris, que tout le monde convient être le même que Denys ou Bacchus.

On peut auſſi ſe rappeler que j'ai expliqué les Satyres & les Bacchantes des parties volatiles de la matiere, qui circulent dans le vaſe. C'eſt la raiſon qui a fait dire aux inventeurs de ces fictions, que Silene étoit lui-même un Satyre fils d'une Nymphe ou de l'Eau, & le pere des autres Satyres; car on ne pouvoit, ce ſemble, mieux indiquer la matiere de l'Art Hermétique, que par le portrait que l'on nous fait du bon-homme Silene. Son extérieur groſſier, peſant, ruſtique & fait, ce ſemble, pour être tourné en ridicule, propre à exciter la riſée des enfans, cachoit cependant quelque choſe de bien excellent, puiſque l'idée qu'on a voulu nous en donner eſt celle d'un Philoſophe conſommé. Il en eſt de même de la matiere du Magiſtere, mépriſée de tout le monde, foulée aux pieds, & quelquefois même ſervant de jouet aux enfans, comme le diſent les Philoſophes; elle n'a rien qui attirent les regards. On la trouve par tout comme les Nymphes, dans les prés, les champs, les bois, les montagnes, les vallées; les jardins : tout le monde la voit, & tour le monde la mépriſe, à cauſe de ſon apparence vile, & qu'elle eſt ſi commune, que le pauvre peut en avoir comme le riche, ſans que perſonne s'y oppoſe, & ſans employer de l'argent pour l'acquérir.

Il

Il faut donc imiter Midas, & faire un bon accueil à ce Silene, que les Philosophes disent fils de la Lune & du Soleil, & que la Terre est sa nourri e. Aussi σελήν signifie la Lune, & l'on peut très-bien avoir fait Silene de *Selene*, en changeant le premier *e* en *i*, comme on a fait, *lira* de λῆρος, *plico* de πλέκω, *aries* d'Ἄρης & cent autres mots semblables. (*a*) Les Joniens changeoient même assez souvent l'ε en ι, & disoient ἱστιος pour ἐφίστιος, *domesticus familiaris*; il n'y auroit donc rien de surprenant qu'on eût fait ce changement pour le nom de Silene.

Cette matiere étant le principe de l'or, on a raison de regarder Silene comme le pere nourricier d'un Dieu aurifique. Elle est même le nectar & l'ambrosie des Dieux. Elle est, comme Silene, fille de Nymphe, & Nymphe elle-même, puisqu'elle est eau; mais une eau, disent les Philosophes, qui ne mouille pas les mains. La terre seche, aride & ignée, figurée par Midas, boit cette eau avidement; & dans le mêlange qui se fait des deux, il survient différentes couleurs. C'est l'accueil que Midas fait à Silene, & les guirlandes de fleurs dont il le lie. Au lieu de nous donner Silene pour un grand Philosophe, on auroit mieux rencontré, & l'on feroit mieux entré dans l'esprit de celui qui a inventé cette fiction, si l'on avoit dit que Silene étoit propre à faire des Philosophes, étant la matiere même sur laquelle raisonnent & travaillent les Philosophes Hermétiques. Et si Virgile (*b*) le

(*a*) Vossius Etymolog. (*b*) Eglog. 6.

fait raisonner sur les principes du monde, sa formation & celles des êtres qui le composent; c'est sans doute parce que, si l'on en croit les disciples d'Hermès, cette matiere est la même dont tout est fait dans le monde. C'est un reste de cette masse premiere & informe, qui fut le principe de tout (*a*). C'est le plus précieux don de la Nature, & un abrégé de la quintessence céleste. Elien (*b*) disoit en conséquence, que quoique Silene ne fût pas au nombre des Dieux, il étoit cependant d'une nature supérieure à celle de l'homme. C'est-à-dire, en bon françois, qu'on devoit le regarder comme un être aussi imaginaire que les Dieux de la fable, & que les Nymphes dont Hésiode (*c*) dit que tous les Satyres sont sortis.

Enfin Midas se défait du pouvoir incommode de changer tout en or, & le communique au Pactole en se lavant dans ses eaux. C'est précisément ce qui arrive à la pierre des Philosophes, lorsqu'il s'agit de la multiplier. On est alors obligé de la mettre dans l'eau mercurielle, où le Roi

(*a*) Antiquæ illius massæ confusæ, seu materiæ primæ specimen aliquod nobis natura reliquit in aquâ siccâ non madefaciente, quæ ex terræ vomicis, aut etiam lacubus scaturiens, multiplici rerum semine prægnans effluit, tota calore etiam levissimo volatilis; ex quâ cum suo masculo copulatâ qui intrinseca elementa eruere, & ingenio sè separare, ac iterum conjungere noverit, pretiosissimum naturæ & artis arcanum, imò cœlestis essentiæ compendium adeptum se jacet. *D'Espagnet*, *Ench. Phys. restit. Can.* 49.

(*b*) Variar. Hist. l. 3. c. 12.

(*c*) Théog.

du pays, dit Trévisan (a), doit se baigner. Là, il dépouille sa robe de drap de fin or. Et cette fontaine donne ensuite à ses freres cette robe, & sa chair sanguine & vermeille, pour qu'ils deviennent comme lui. Cette eau mercurielle est véritablement une eau pactole, puisqu'elle doit se coaguler en partie, & devenir or Philosophique.

CHAPITRE VI.

De l'âge d'or.

Tout est embarras, tout est difficulté, & tout présente aux Mythologues un labyrinthe dont ils ne sauroient se tirer quand il s'agit de rapporter à l'histoire ce que les Auteurs nous ont transmis sur les temps fabuleux. Il n'en est pas un seul qui n'attribue l'âge d'or au regne de Saturne; mais quand il faut déterminer & l'endroit où ce Dieu a régné, & l'époque de ce regne, & les raisons qui ont pu engager à le faire nommer le *Siecle d'or*, on ne sait plus comment s'y prendre. On auroit bien plutôt fait d'avouer que toutes ces prétendues histoires ne sont que des fictions; mais on veut y trouver de la réalité, comme s'il intéressoit beaucoup de justifier aujourd'hui le trop de crédulité de la plupart des Anciens. Et l'on ne fait pas attention qu'en s'é-

(a) Philos. des Métaux, 4. part.

tayant de l'autorité de plusieurs d'entr'eux, que l'on tient même pour suspects, on prouve aux Lecteurs qu'on ne mérite pas d'être cru davantage. Si l'on avoit pour garans des Auteurs contemporains, ou qui eussent du moins travaillé d'après des monumens assurés, & dont l'authenticité fût bien avérée, on pourroit les en croire; mais on convient que toutes ces histoires nous viennent des Poëtes, qui ont imité les fictions Egyptiennes. On sait que ces Poëtes ont presque tout puisé dans leur imagination, & que les Historiens n'ont parlé de ces temps-là que d'après eux. Hérodote, le plus ancien que nous connoissions, n'a écrit que plus de 400 ans après Homere, & celui-ci long-temps après Orphée, Lin, &c. Aucun de ceux-ci ne dit avoir vu ce qu'il rapporte, ailleurs que dans son imagination. Leurs descriptions mêmes sont absolument poëtiques. Celle qu'Ovide nous fait (*a*) du siecle d'or, est plutôt un portrait d'un Paradis terrestre, & de gens qui l'auroient habité, que d'un temps postérieur au Déluge, & d'une terre sujette aux variations des saisons. « On observoit alors, dit-il, les regles » de la bonne foi & de la justice, sans y être » contraint par les loix. La crainte n'étoit point » le motif qui faisoit agir les hommes : on ne » connoissoit point encore les supplices. Dans » cet heureux siecle, il ne falloit point graver » sur l'airain ces loix menaçantes, qui ont servi » dans la suite de frein à la licence. On ne » voyoit point en ce temps-là de criminels trem-

(*a*) Metam. l. 1. Fab. 3.

» bler en présence de leurs Juges : la sécurité où » l'on vivoit, n'étoit pas l'effet de l'autorité que » donnent les loix. Les arbres tirés des forêts, » n'avoient point encore été transportés dans un » monde qui leur étoit inconnu : l'homme n'ha» bitoit que la terre où il avoit pris naissance, » & ne se servoit point de vaisseaux pour s'ex» poser à la fureur des flots. Les villes sans mu» railles ni fossés étoient un asyle assuré. Les » trompettes, les casques, l'épée étoient des cho» ses qu'on ne connoissoit pas encore, & le sol» dat étoit inutile pour assurer aux citoyens une » vie douce & tranquille. La terre, sans être » déchirée par la charrue, fournissoit toutes » sortes de fruits ; & ses habitans, satisfaits des » alimens qu'elle leur présentoit sans être culti» vée, se nourrissoient de fruits sauvages, ou » du gland qui tomboit des chênes. Le Printems » regnoit toute l'année : les doux zéphyrs ani» moient de leur chaleur les fleurs qui naissoient » de la terre : les moissons se succédoient sans » qu'il fût besoin de labourer ni de semer. On » voyoit de toutes parts couler des ruisseaux de » lait & de nectar ; & le miel sortoit en abon» dance du creux des chênes & des autres ar» bres. »

Vouloir admettre avec Ovide un temps où les hommes aient vécu de la maniere que nous venons de le rapporter, c'est se repaître de chimeres, & d'êtres de raison. Mais quoique ce Poëte l'ait dépeint tel qu'il devoit être pour un siecle d'or, ce portrait n'est pas du goût de M. l'Abbé Banier. Des gens qui auroient vécu de cette

maniere, auroient été, selon lui (*a*), des gens qui menoient une vie sauvage, sans loix & presque sans religion. Janus se présente, il les assemble, leur donne des loix; le bonheur de la vie se manifeste, on voit naître un siecle d'or. La crainte, la contrainte qu'occasionnent des loix menaçantes avoient paru à Ovide contraires au bonheur de la vie. Elles sont une source de félicité pour M. l'Abbé Banier. Mais enfin quelles raisons peuvent avoir eu les Anciens pour attribuer au regne de Saturne, la vie d'un siecle d'or? Jamais regne ne fut souillé de plus de vices; les guerres, le carnage, les crimes de toutes especes inonderent la terre pendant tout ce temps-là. Saturne ne monta sur le trône qu'en en chassant son pere, après l'avoir mutilé. Que fit Jupiter de plus que Saturne, pour avoir mérité qu'on ne donnât pas à son regne le nom d'âge d'or? Jupiter le traita à la vérité précisément & de la même maniere que Saturne avoit traité son pere. Jupiter étoit un adultere, un homicide, un incestueux, &c. Mais Saturne valoit-il davantage? N'avoit-il pas aussi épousé sa sœur Rhée? N'eut-il pas Philyre pour concubine, sans compter les autres? Vit-on un Roi plus inhumain que celui qui dévore ses propres enfans? Il est vrai qu'il ne dévora pas Jupiter; mais il y alloit à la bonne foi, & l'on ne doit pas lui en savoir gré: on lui présenta un caillou; il l'avala, & ne pouvant le digérer, il le rendit. Cette pierre, suivant Hésiode, fut placée sur le Mont Hélicon, pour ser-

(*a*) Mythol. T. II. p. 110.

vir de monument aux hommes. Beau monument, bien propre à rappeler le souvenir d'un siecle d'or!

N'est-il pas surprenant qu'un tel paradoxe n'ait pas fait ouvrir les yeux aux Anciens, & que tous soient convenus d'attribuer un âge d'or au regne de Saturne? M. l'Abbé Banier le donne à celui de Janus, qui regna conjointement avec Saturne. « Ce Prince, dit ce Mythologue (*a*), adoucit » la férocité de leurs mœurs, les rassembla dans » les villes & dans les villages, leur donna des » loix, & sous son regne, ses sujets jouirent d'un » bonheur qu'ils ne connoissoient pas : ce qui » fit regarder le temps où il avoit régné comme » un temps heureux, & un siecle d'or. » Mais il n'y a pas moins de difficultés en prenant les choses de ce côté là. Il n'est même pas possible de faire vivre Saturne avec Janus. Les temps ne s'y accordent point du tout. Théophile d'Antioche nous assure, sur l'autorité de Tallus (*b*), que Chronos, appelé Saturne par les Latins, vivoit trois cents vingt-un ans avant la prise de Troye; ce qui, en admettant le calcul des Historiens mêmes, supposeroit plus d'un siecle & demi entre lui & Janus. D'où il faudroit conclure, ou que Saturne n'alla jamais en Italie, ou qu'il y alla long-temps avant le regne de Janus. Toute l'Antiquité atteste cependant la contemporanéité de ces deux Princes. On pourroit supposer, dit M. l'Abbé Banier avec quelques autres, qu'il s'agit d'un autre Saturne, & que celui qui

(*a*) Loc. cit.

(*b*) Lib. 3. adv. Ant.

étoit contemporain de Janus, étoit Stercès, pere de Picus, qui après son apothéose fut nommé Saturne. Mais ces Auteurs ne font pas attention, que Janus ne partagea pas sa couronne avec Stercès ; que la fable dit que Janus regnoit déja, lorsque Saturne vint en Italie. On ne peut donc le dire de Stercès, puisqu'il régna avant Janus. Ce Saturne même qui, suivant Virgile (*a*), rassembla ces hommes sauvages, cette race indocile, dispersée sur les montagnes, qui leur donna des loix, & qui appella cette terre *latium*, parce qu'il s'y étoit caché, pour éviter la fureur de son fils, ne peut-être Stercès, pere de Picus, puisque celui-ci étoit dans un âge fort tendre, lorsque son pere mourut. Il l'entendoit donc de Saturne, pere de Jupiter.

Puisqu'il n'est pas possible de concilier tout cela, il est naturel de penser que l'inventeur de cette fable n'avoit pas l'histoire en vue, mais quelqu'allégorie, dont les Historiens n'ont pas soupçonné le sens. Non, Saturne, Janus, Jupiter n'ont jamais régné; parce que pour regner, il faut être homme, & tous ces Dieux dont nous parlons n'existerent jamais que dans l'esprit des

(*a*) Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo,
Arma Jovis fugiens, & regnis exul ademptis :
Is genus indocile, ac dispersum montibus altis
Composuit, legesque dedit; latiumque vocari
Maluit, his quoniam latuisset tutus in oris,
Aureaque ut perhibent, illo sub Rege fuêre
Sæcula, sic placida populos in pace regebat.
Æneid. l. 8.

inventeurs de ces fables, que la plupart des Peuples regardoient comme histoires réelles, parce que leur amour propre s'en trouvoit extrêmement flatté. Il leur étoit infiniment glorieux d'avoir des Dieux pour les premiers de leurs ancêtres, ou pour Rois, ou enfin pour fondateurs de leurs villes. Chaque Peuple s'en flattoit à l'envi, & se croyoit supérieur aux autres, à proportion de la grandeur du Dieu, & de son antiquité. Il faut donc chercher d'autres raisons qui aient fait donner au prétendu regne de Saturne le nom de siecle ou d'âge d'or. J'en trouve plus d'une dans l'Art Hermétique, où ces Philosophes appellent *regne de Saturne* le temps que dure la noirceur, parce qu'ils nomment Saturne cette même noirceur; c'est-à-dire, lorsque la matiere Hermétique mise dans le vase, est devenue comme de la poix fondue. Cette noirceur étant aussi, comme ils le disent, l'entrée, la porte & la clef de l'œuvre, elle représente Janus, qui regne par conséquent conjointement avec Saturne. On a cherché & l'on cherchera long-temps encore la raison qui faisoit ouvrir la porte du Temple de Janus, lorsqu'il s'agissoit de déclarer la guerre, & qu'on la fermoit à la paix. Un Philosophe Hermétique la trouve plus simplement que tous ces Mythologues. La voici. La noirceur est une suite de la dissolution; la dissolution est la clef & la porte de l'œuvre. Elle ne peut se faire que par la guerre qui s'éleve entre le fixe & le volatil, & par les combats qui se donnent entr'eux. Janus étant cette porte, il étoit tout naturel qu'on ouvrît celle du Temple qui lui étoit consacré, pour

annoncer une guerre déclarée. Tant que la guerre duroit, elle demeuroit ouverte, & on la fermoit à la paix, parce que cette guerre du fixe & du volatil dure jusqu'à ce que la matiere soit absolument devenue toute fixe. La paix se fait alors. C'est pourquoi la Tourbe dit, *fac pacem inter inimicos, & opus completum est.* Les Philosophes ont même dit figurativement, *ouvrir*, *delier*, pour dire *dissoudre*; & *fermer*, *lier*, pour dire fixer. Macrobe dit que les Anciens prenoient Janus pour le Soleil. Ceux qui entendoient mal cette dénomination, l'attribuoient au Soleil céleste qui regle les saisons; au lieu qu'il falloit l'entendre du Soleil Philosophique; & c'est une des raisons qui fit appeler son regne *siecle d'or*.

Pendant la noirceur dont nous avons parlé, ou le regne de Saturne, l'ame de l'or, suivant les Philosophes, se joint avec le mercure; & ils appellent en conséquence ce Saturne, *le tombeau du Roi*, ou du Soleil. C'est alors que commence le regne des Dieux, parce que Saturne en est regardé comme le pere; c'est donc en effet l'âge d'or, puisque cette matiere devenue noire contient en elle le principe aurifique, & l'or des Sages. L'Artiste se trouve d'ailleurs dans le cas des sujets de Janus & de Saturne; dès que la noirceur a paru, il est hors d'embarras & d'inquiétude. Jusques-là il avoit travaillé sans relâche, & toujours incertain de la réussite. Peut-être avoit-il *erré* dans les bois, les forêts, & sur les montagnes, c'est-à-dire, travaillé sur différentes matieres peu propres à cet Art; peut-être même avoit-il *erré* près de deux cents fois en travaillant

comme Pontanus (*a*) ſur la vraie matiere. Il commence alors à ſentir une joie, une ſatisfaction & une véritable tranquillité, parce qu'il voit ſes eſpérances fondées ſur une baſe ſolide. Ne ſeroit-ce donc pas un âge vraiment d'or, dans le ſens même d'Ovide, où l'homme vivroit content, & le cœur & l'eſprit pleins de ſatisfaction ?

CHAPITRE VII.

Des Pluies d'or.

LES Poëtes ont ſouvent parlé des pluies d'or, & quelques Auteurs Payens ont eu la foibleſſe de rapporter comme vrai, qu'il tomba une pluie d'or à Rhodes, lorſque le Soleil y coucha avec Vénus. On pardonneroit cela aux Poëtes ; mais que Strabon nous diſe (*b*) qu'il plut de l'or à Rhodes, lorſque Minerve naquit du cerveau de Jupiter, on ne ſauroit la lui paſſer. Pluſieurs Auteurs nous aſſurent à la vérité, qu'en tel ou tel temps il plut des pierres, du ſang, ou quelque liqueur qui lui reſſembloit, des inſectes. Bien des gens proteſtent même encore aujourd'hui avoir vu pleuvoir des petites grenouilles ; qu'elles tomboient en abondance ſur leurs chapeaux, mêlées avec une pluie d'orange ; qu'ils en avoient vu une ſi grande quantité, que la terre en étoit preſque couverte. Sans entrer dans la recherche des cauſes phyſiques de tels phénomenes, & ſans

(*a*) Epiſt. (*b*) Liv. 14.

vouloir les contredire ou les approuver, parce qu'ils ne viennent pas au sujet que je traite, je dirai seulement que cela peut être ; mais quant à une pluie d'or, on auroit beau le certifier, je ne crois personne assez crédule pour le croire sans l'avoir vu. Il faut donc regarder cette histoire comme une allégorie.

On peut appeler en effet *pluie d'or*, une pluie qui produiroit de l'or, ou une matiere propre à en faire, comme le Peuple dit assez communément qu'il pleut du vin, lorsqu'il vient une pluie dans le temps qu'on la desire, soit pour attendrir le raisin, soit pour le faire grossir. C'est précisément ce qui arrive par la circulation de la matiere Philosophique dans le vase où elle est renfermée. Elle se dissout, & ayant monté en vapeurs au haut du vase, elle s'y condense, & retombe en pluie sur celle qui reste au fond. C'est pour cela que les Philosophes ont donné quelquefois le nom d'*eau de nuée* à leur eau mercurielle. Ils ont même appelé Vénus cette partie volatile, & Soleil la matiere fixe. Rien n'est si commun dans leurs ouvrages que ces noms. « Notre Lune, dit Philalethe, qui fait dans » notre œuvre la fonction de femelle, est de » race de Saturne ; c'est pourquoi quelques-uns » de nos Auteurs envieux l'ont appellé *Vénus*. » D'Espagnet a parlé plusieurs fois de cette eau mercurielle sous le nom de *Lune* & de Vénus, & a parfaitement exprimé cette conjonction du Soleil & de Vénus, lorsqu'il a dit (*a*) : « La

(*a*) Can. 27.

» génération des enfans eſt l'objet & la fin du
» légitime mariage. Mais pour que les enfans
» naiſſent ſains, robuſtes & vigoureux, il faut
» que les deux époux le ſoient auſſi, parce qu'une
» ſemence pure & nette produit une génération
» qui lui reſſemble. C'eſt ainſi que doivent être
» le Soleil & la Lune avant d'entrer dans le
» lit nuptial. Alors ſe conſommera le mariage,
» & de cette conjonction naîtra un Roi puiſſant,
» dont le Soleil ſera le pere, & la Lune la mere. »
Il avoit dit (*a*) que la Lune des Philoſophes eſt leur Mercure, & qu'ils lui ont donné pluſieurs noms (*b*), entr'autres ceux de terre ſubtile, d'eau-de-vie, d'eau ardente & permanente, d'eau d'or & d'argent, enfin de *Vénus* Hermaphrodite. Cette épithete ſeule explique aſſez clairement de quelle nature & ſubſtance étoit formée cette prétendue Déeſſe, & l'idée qu'on devoit y attacher, puiſque le nom d'Hermaphrodite a été fait ſelon toutes les apparences de Ἑρμῆς, *Mercurius*, &

(*a*) Lunam Philoſophorum ſive eorum mercurium qui mercurium vulgarem dixerit; aut ſciens fallit, aut ipſe fallitur. *Can.* 44.

(*b*) Variis nominibus mercurius ille Philoſophorum enunciatur; modo terra, modo aqua diverſa ratione dicitur, tum etiam quia ex utrâque naturaliter conflatur. Ea eſt terra ſubtilis, alba ſulfurea, in quâ elementa figuntur, & aurum Philoſophorum ſeminatur. Illa eſt aqua vitæ, ſive ardens, aqua permanens, aqua limpidiſſima, aqua auri & argenti nuncupata. Hic verò mercurius, quia ſuum in ſe habet ſulfur, quod artificio multiplicatur, ſulfur argenti vivi vocari meruit. Denique ſubſtantia illa pretioſiſſima eſt Venus priſcorum hermaphrodita utroque ſexu pollens. *D'Eſpagnet*, *Can.* 46.

d'ἀφρὸς, *Spuma*, comme si l'on disoit écume de mercure. C'est sans doute pour cela que la Fable dit Hermaphrodite fils de Mercure & de Vénus. On a feint que cette conjonction du Soleil & de Vénus se fit à Rhodes, parce que l'union du Soleil & du Mercure Philosophiques ne se fait que quand la matiere commence à rougir; ce qui est indiqué par le nom de cette Isle, qui vient de ῥόδον, *rosa*. La matiere fixe ou l'or Philosophique, qui après s'être volatilisée retombe alors en forme de pluie, a donc pris avec raison le nom de pluie d'or; sans cette pluie l'enfant Hermétique ne se formeroit pas.

Une pluie semblable se fit voir lorsque Pallas naquit du cerveau de Jupiter, & cela par la même raison; car Jupiter n'auroit pu accoucher d'elle, si Vulcain ou le feu Philosophique ne lui avoit servi de sage-femme. Si l'on regarde Pallas dans cette occasion comme la Déesse des Sciences & de l'Etude, on peut dire, quant à l'Art Hermétique, qu'on auroit en vain la théorie la mieux raisonnée, & la matiere même du Magistere appelée Vierge, fille de la Mer, ou de l'Eau, ou de Neptune, & du marais Tritonis, on ne réussira jamais à faire l'œuvre si l'on n'emploie le secours de Vulcain ou du feu Philosophique. Quelques Poëtes ont feint en conséquence que Pallas ayant résisté vigoureusement à Vulcain, qui vouloit lui faire violence, la semence de celui-ci étant tombée à terre, il en naquit un monstre, qui fut nommé Ericthon, ayant la figure humaine depuis la tête jusqu'à la ceinture, & celle d'un Dragon dans toute la

partie inférieure. Cet Ericthon eſt le réſultat des opérations des Artiſtes ignorans, qui mettent la main à l'œuvre ſans ſavoir les principes, & veulent travailler malgré Minerve. Ils ne produiſent que des monſtres, même avec le ſecours de Vulcain.

M. l'Abbé Banier prétend (*a*) que cet Ericthonius fut réellement un Roi d'Athenes, qui ſuccéda à un nommé Amphiction ſon compétiteur, par lequel il avoit été vaincu. Cet Amphiction avoit ſuccédé à Cranaus, & celui-ci à Cécrops, qui vivoit, ſuivant les interpretes des marbres d'Arondel, la chronologie de Cenſorin, & de Denys d'Halycarnaſſe, 400 ans avant la priſe de Troye. M. l'Abbé Banier rejette cette chronologie, parce qu'elle n'eſt pas propre à confirmer ſon ſyſtême, & aſſure que ces Auteurs reculent trop l'arrivée de Cécrops dans la Grece. Il détermine donc cette arrivée à 330 ans avant la guerre de Troye (*b*). Mais ce Mythologue a oublié ſon propre calcul quelques pages après, où parlant de l'arrivée de Deucalion dans la Theſſalie, il en fixe l'époque à la neuvieme année du regne de Cécrops, *c'eſt-à-dire*, dit notre Auteur (*c*), *vers l'an* 215 *ou* 220 *avant la guerre de Troye*. Ce qui fait une erreur de 110 ans au moins dans ſa chronologie même. Mais quand on lui paſſeroit cela, l'en croira-t-on ſur ſa parole, lorſqu'il dit (*d*) qu'Ericthonius n'avoit paſſé pour être fils de Minerve & de Vulcain, que

(*a*) T. III. p. 39.
(*b*) Ibid. p. 37.
(*c*) Ib. p. 42.
(*d*) Ib. p. 40.

parce qu'il avoit été exposé dans un Temple qui leur étoit consacré ? Une telle exposition pouvoit-elle fournir matiere à la Fable, qui donne à Ericthonius une origine tout-à-fait infâme ? Il n'est dans cette fiction aucune circonstance qui ait le moindre rapport à cette exposition. La suite même de la Fable, qui dit que Minerve voyant cet enfant né avec des jambes de serpens, en donna le soin à Aglaure, fille de Cécrops, qui, contre la défense de Minerve, eut la curiosité de regarder dans la corbeille où il étoit enfermé, & en fut punie par une passion de jalousie contre sa sœur, dont Mercure étoit amoureux. Qu'ayant un jour voulu empêcher ce Dieu d'entrer dans la chambre où sa sœur Hersé étoit, il la frappa de son caducée, & la changea en rocher. Cette suite de la fiction montre bien que c'est une pure fable, qu'on ne peut expliquer qu'allégoriquement. Pallas, Vulcain, Mercure & les filles de Cécrops ne peuvent être supposés avoir vécus ensemble, quand même on regarderoit les uns & les autres comme des personnes réelles : je crois qu'on n'exigera pas que j'en donne la preuve. Mais si l'on fait attention au rapport que cette fable peut avoir avec l'Art Hermétique, on y trouve d'abord deux Dieux & une Déesse qui lui appartiennent tellement, qu'ils y sont absolument requis, savoir la science de cet Art, & la prudence pour la conduite du regime du feu & des opérations ; en second lieu, le feu Philosophique, ou Vulcain ; ensuite le mercure des Sages. Si l'Artiste anime & pousse trop ce feu, c'est Vulcain qui veut faire violence à Pallas, que les Philosophes ont

ont ſouvent pris pour la matiere. Malgré la réſiſtance de cette vierge, Vulcain agit toujours, il ouvre la matiere des Philoſophes, & la diſſout. Cette diſſolution ne peut ſe faire que par cette eſpece de combat entre la matiere Philoſophique, appelée Vierge, comme nous l'avons prouvé plus d'une fois, & le feu. Mais qu'en réſulte-t-il ? un monſtre, qu'on nomme Ericthonius, parce que ce nom même déſigne la choſe, c'eſt-à-dire, la conteſtation & la terre. On ne ſera pas étonné que ce ſoit un monſtre, quand on ſe rappellera tous les autres de la Fable, Cerbere, l'Hydre de Lerne, les différens Dragons dont il eſt fait mention dans les autres Fables, & qui ſignifient la même choſe qu'Ericthonius; c'eſt-à-dire, la diſſolution, & la putréfaction, qu'on dit avec raiſon fils de Vulcain & de la Terre, puiſque cette putréfaction eſt celle de la terre Philoſophique même, & un effet de Vulcain, ou du feu des Sages.

C'eſt donc la ſemence de Vulcain qui produit Ericthonius. Et ſi l'on dit qu'Aglaure fut chargée par Minerve d'en avoir ſoin, ſans qu'il lui fût permis de regarder ce que la corbeille contenoit; on ſent bien qu'une condition telle que celle-là, qui rendoit la choſe impoſſible, ne peut avoir été inventée qu'en vue d'une allégorie, de même que ſa métamorphoſe en rocher. C'eſt en effet une ſuite de l'alluſion au progrès de l'œuvre Hermétique. Aglaure ſignifie éclat, ſplendeur, & les Philoſophes appellent de ce nom leur matiere parvenue au blanc à meſure qu'elle quitte la noirceur; cet intervalle du blanc au noir eſt le temps

de l'éducation d'Ericthonius. Et si Mercure la changea en rocher, c'est que la matiere même se coagule, & devient pierre lorsqu'elle parvient à cet état de blancheur éclatante dont nous venons de parler; c'est pourquoi les Philosophes l'appellent alors leur *Pierre au blanc*, leur *Lune*, &c. Le Mercure étant l'agent principal, produit cette métamorphose. On suppose ce Dieu amoureux d'Hersé, sœur d'Aglaure, parce qu' ἕρση signifie la rosée, & que le Mercure Philosophique circule alors dans le vase, & retombe comme une rosée.

D'une troisieme pluie d'or naquit un Héros; mais un Héros bien plus fameux qu'Ericthonius. Danaé fut renfermée dans une tour d'airain par son pere Acrise, parce qu'il avoit appris de l'Oracle que, l'enfant qui naîtroit de sa fille, le priveroit de la couronne & de la vie, & il ne voulut entendre à aucune proposition de mariage pour elle. Jupiter fut épris d'amour pour cette belle prisonniere. La tour étoit bien fermée & bien gardée; mais l'amour est ingénieux. Jupiter accoutumé aux métamorphoses, se transforma en pluie d'or, & se glissa par ce moyen dans le sein de Danaé, qui de cette visite conçut Persée.

Persea quem pluvio Danaë conceperat auro.
Ovid. Métam. l. 6.

Ce fils de Jupiter étant devenu grand, entr'autres exploits, coupa la tête à Méduse, & s'en servit pour pétrifier tout ce à quoi il la présentoit. Des gouttes du sang qui découloit de la

plaie de Médufe, naquit Chryfaor, pere de Géryon, à trois corps; quelques-uns difent à trois têtes.

L'explication de cette fable fera très-aifée à qui voudra fe rappeler celles que nous avons données des autres pluies d'or. On conçoit aifément que Danaë & la tour font la matiere & l'airain des Philofophes qu'ils appellent *cuivre*, *laton*, ou *laiton*; que la pluie d'or font les gouttes d'eau d'or, ou la rofée aurifique qui montent dans la circulation, & retombent fur la terre, qui eft au fond du vafe. On pourroit dire même avec les Mythologues, que Jupiter eft pris pour l'air; mais il faut l'entendre ici de la couleur grife appelée Jupiter, parce que la pluie d'or fe manifefte pendant le temps que la matiere paffe de la couleur noire à la grife. Perfée eft le fruit qui naît de cette circulation. Je ne vois pas trop fur quel fondement M. l'Abbé Banier tire l'étymologie de Perfée du mot hébreu *Paras*; il eft vrai qu'il fignifie *Cavalier*; & que Perfée monta fur un cheval. Mais pourquoi les Grecs auroient-ils été chercher dans la langue Hébraïque les noms que la langue Grecque leur fourniffoit abondamment? Des gouttes du fang de Médufe naquit Chryfaor, & de celui-ci Géryon. C'eft comme fi l'on difoit que de l'eau rouge des Philofophes, que Pythagoras nomme *fang* (*a*), avec bien d'autres Adeptes, & Raymond Lulle avec

(*a*) Et des quatre parts s'éleve airain, rouille, fer, fafran, or, fang & pavot. Et la Tourbe : fachez que notre œuvre a plufieurs noms : fer, airain, argent, rouge fanguin, & rouge très-hautain, &c. *La Tourbe.*

Riplée, *vin rouge*, naît l'or, ou le ſoufre philoſophique. On ſait d'ailleurs que Chryſaor vient du grec χρυσὸς, *aurum*. Cet or diſſous dans ſa propre eau rouge comme du ſang, produit l'élixir ou Géryon, à trois corps ou trois têtes, parce qu'il eſt composé de la combinaiſon exacte des trois principes ſoufre, ſel & mercure. J'expliquerai plus au long cette fable dans le chapitre de Perſée. J'aurois pu en mettre quelques autres dans ce ſecond Livre; mais par celles-ci on peut juger des autres. Je ne me ſuis pas proposé de faire une Mythologie entiere; il ſuffit, pour prouver mon ſyſtême, d'expliquer les principales & les plus anciennes. J'aurai d'ailleurs occaſion d'en paſſer en revue un grand nombre dans le Livre ſuivant, qui traitera de la généalogie des Dieux.

Fin de la premiere Partie & du ſecond Livre.